



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

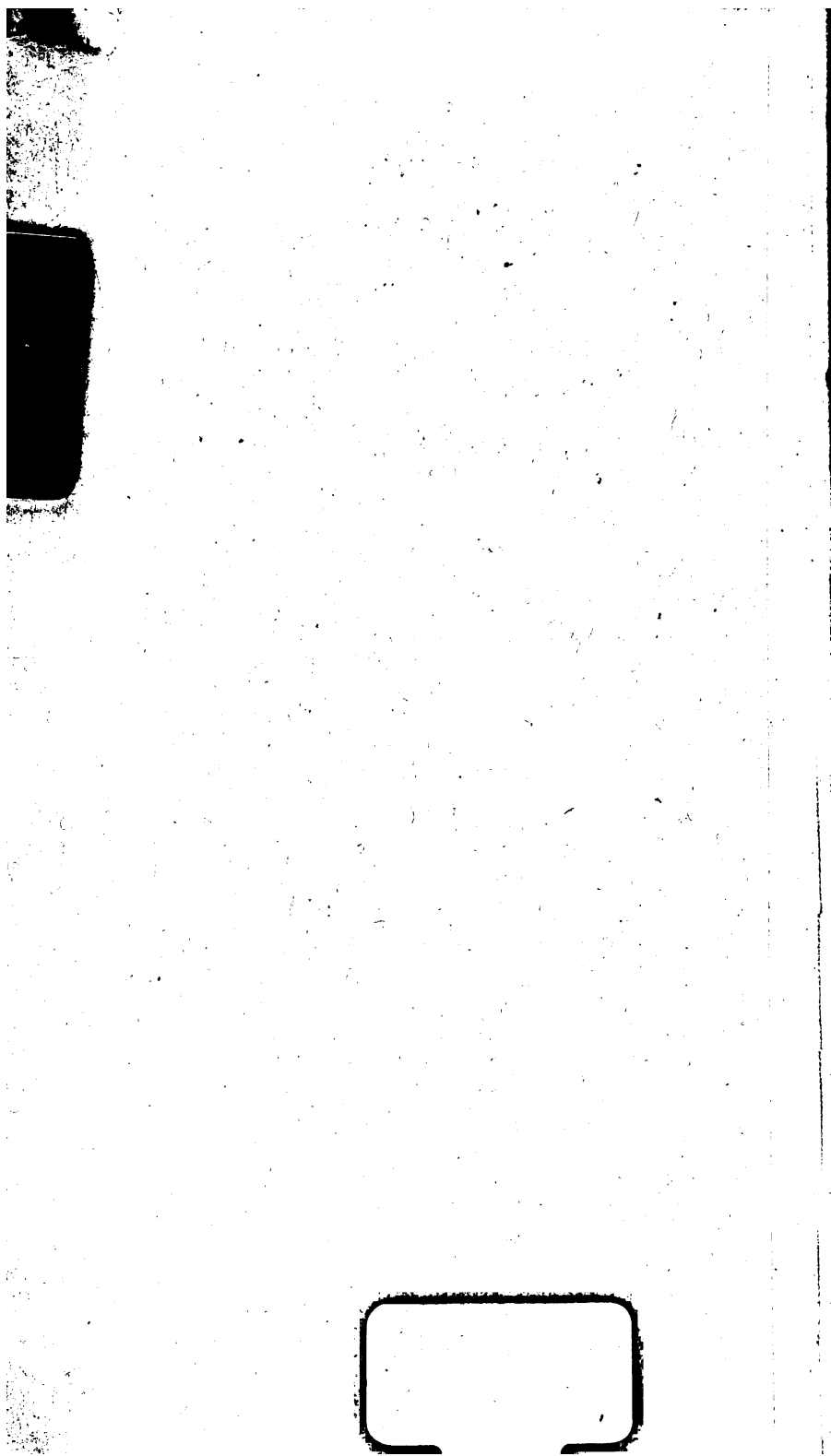
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

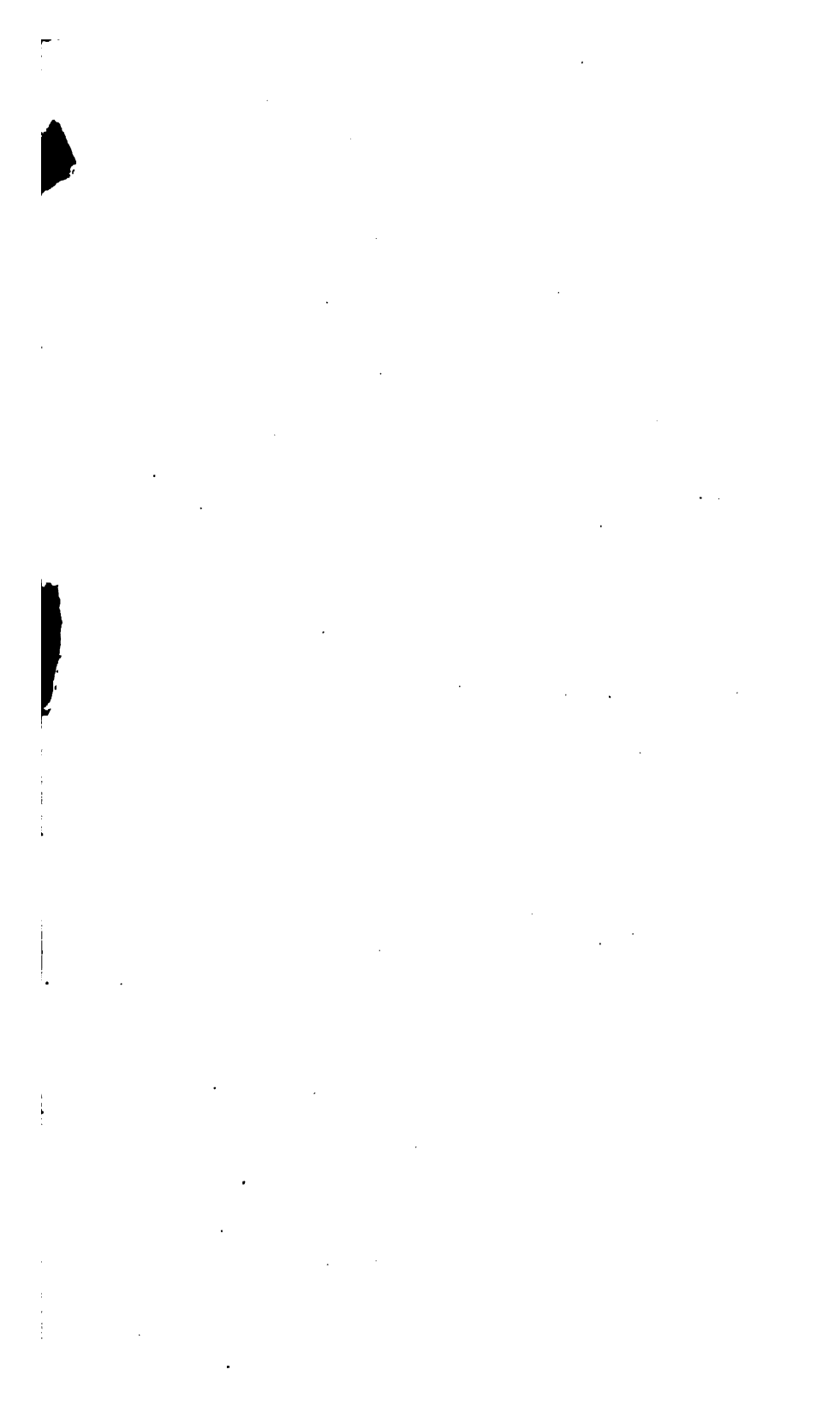
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Societe
KAA







BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

Cinquième Série.

TOME XI.

LISTE

DES PRÉSIDENTS HONORAIRES DE LA SOCIÉTÉ (1).

MM.	MM.	MM.
*Marquis de LAPLACE.	GUIZOT.	Le vice-amiral LA PLACE.
*Marquis de PASTORET.	*DE SALVANDY.	*Hippolyte FORTOUL.
*V ^{te} de CHATEAUBRIAND.	*Baron TUPINIER.	LEFEBVRE-DURUFLÉ.
*C ^{te} CHABROL DE VOLVIC.	Comte JAUBERT.	GUIGNIAUT.
*BECQUEY.	*Baron de LAS CASES.	*DAUSSY.
*C ^{te} CHABROL DE CROUSOL.	VILLEMAIN.	Le général DAUMAS.
*Baron Georges CUVIER.	*CUNIN-GRIDAINE.	ÉLIE DE BEAUMONT.
*B ^{on} HYDE DE NEUVILLE.	*L'amiral baron ROUSSIN.	S. Exc. M. ROULAND.
*Duc de DOUDEAUVILLE.	*L'am. baron de MACKAU.	*S. Exc. l'am. DESFOSSÉS.
*Comte d'ARGOUT.	*B ^{on} ALEX. DE HUMBOLDT.	Le comte de GROSSOLES-
*J. B. EYRIÈS.	*Le vice-amiral HALGAN.	FLAMARENS.
*Le vice-amiral de RIGNY.	*Baron WALCKENAEER.	S. Exc. M. le duc de PER-
*Le cont.-am. d'URVILLE.	*Comte MOLÉ.	SIGNY.
*Duc DECAZES.	DE LA ROQUETTE.	Le contre-amiral de LA
*Comte de MONTALIVET.	*JOMARD.	RONCIÈRE LE NOURY.
Baron de BARANTE.	DUMAS.	S. Exc. M. le comte WA-
*Le général baron PELET.	Le contre-amir. MATHIEU.	LEWSKI.

COMPOSITION DU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

POUR 1865-1866.

<i>Président</i>	S. Exc. M. le marquis de CHASSELOUP-LAUBAT, ministre de la marine et des colonies.
<i>Vice-présidents</i> {	M. MICHEL CHEVALIER, sénateur, membre de l'Institut.
	M. le baron DIDELOT, contre-amiral.
<i>Scrutateurs</i> . . . {	M. BLANCHE, avocat général à la cour de cassation.
	M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.
<i>Secrétaire</i>	M. BOURDIOL, ingénieur civil.

TRÉSORIER DE LA SOCIÉTÉ :

M. MEIGNEN, notaire, rue Saint-Honoré, 370.

AGENCE :

Au siège de la Société, rue Christine, 3.

M. N. NOIROT, agent.
M. CH. AUBRY, commis.

(1) La Société a perdu tous les Présidents dont les noms sont précédés d'un *.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RÉDIGÉ AVEC LE CONCOURS
DE LA SECTION DE PUBLICATION

PAR MM.
V. A. MALTE-BRUN
Secrétaire général de la Commission centrale

C. MAUNOIR ET V. A. BARBIÉ DU BOCAGE
Secrétaires adjoints.

CINQUIÈME SÉRIE. — TOME ONZIÈME

ANNÉE 1866
JANVIER — JUIN

PARIS
AU BUREAU DE LA SOCIÉTÉ
Rue Christine, 3
ET CHEZ M. ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ
Rue Hautefeuille, 24
1866

COMPOSITION DU BUREAU

ET DES SECTIONS DE LA COMMISSION CENTRALE

POUR 1866.

BUREAU.

Président. M. D'AVEZAC.
Vice-présidents M. Jules DUVAL.
M. de QUATREFAGES, membre de l'Institut.
Secrétaire général. . . . M. V. A. MALTE-BRUN.
Secrétaires adjoints. . . M. C. MAUNOIR.
M. V. A. BARBIÉ DU BOCAGE.

Section de correspondance.

MM. Alexandre Bonneau.	MM. Vice-amiral Pâris, de l'Institut.
H. Bourdiol.	Vicomte de Rostaing.
C ^{te} d'Escayrac de Lauture.	Sédillot.
Guigniaut, de l'Institut.	Trémaux.
A. Maury, de l'Institut.	Vivien de Saint-Martin.
Noël des Vergers, corr. de l'Institut.	

Adjoints : MM. E. de Froidefond des Farges, Grimoult et William Hüber.

Section de publication.

MM. A. d'Abbadie, corresp. de l'Inst.	MM. De la Roquette.
Eugène Cortambert.	Martin de Moussy.
Richard Cortambert.	Morel-Fatio.
Alfred Demersay.	Ernest Morin.
Ernest Desjardins.	Élisée Reclus.
Victor Guérin.	Reinaud, de l'Institut.

Adjoints : MM. le contre-amiral Bolle, Lucien Dubois et Georges Perrot.

Section de comptabilité.

MM. Édouard Charton.	MM. Gabriel Lafond.
Maximin Deloche.	Lefebvre-Durulé.
S. Jacobs.	Poulain de Bossay.

Adjoints : MM. Arthus Bertrand, J. J. Dubochet et Lecoq.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

JANVIER 1866.

Mémoires, Notices, etc.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR L'ÉTAT ACTUEL DU JAPON

PAR M. LE COMTE DE MONTBLANC

Les études géographiques empruntent un intérêt spécial à la facilité si grande des communications actuelles. Cette facilité nous a tellement familiarisés avec les produits des pays les plus éloignés, que nous ne nous étonnons plus de les voir à chaque instant autour de nous, dans nos vêtements, sur nos tables, dans nos habitations, partout à l'étalage de nos boutiques. Par cela même, il ne nous est plus permis d'ignorer aucune contrée du monde, lorsque toutes concourent presque simultanément à la satisfaction de nos besoins.

Ce courant crée forcément entre les sociétés humaines un lien de solidarité que toutes reconnaissent et devant lequel s'est en dernier lieu incliné le Japon.

Depuis une dizaine d'années, ce pays est sorti de son mystérieux isolement. Des lignes de bateaux à vapeur le relient aujourd'hui à l'Europe, et Marseille n'en est plus séparé que d'un trajet de cinquante jours. A l'extrémité de cette route, nous pénétrons dans l'empire du Soleil-Naissant, dont l'ensemble géographique nous est parfaitement retrace dans l'excellente carte due au travail de M. V. A. Malte-Brun, l'honorable secrétaire général de notre Commission.

J'ai eu l'heureux loisir de visiter et d'étudier cet intéressant empire. Les notions que j'en possède ont toutes été puisées à des sources japonaises, minutieusement contrôlées les unes par les autres. Je retracerai la physionomie de ce pays dans un rapide exposé, pour lequel je vous demande, mesdames et messieurs, toute votre indulgence.

Au premier abord, on est tenté de rapprocher moralement les Japonais des Chinois. En réalité, les Japonais possèdent une valeur individuelle et sociale qui les distingue profondément de leurs voisins. Non-seulement ces deux nations sont différentes, mais elles présentent dans leur comparaison des oppositions directes : ainsi toutes les deux possèdent un caractère dominant, mais contraire. En Chine, le mobile principal des actions est l'intérêt matériel à l'exclusion presque entière des besoins moraux. Au Japon, ce mobile est moral, et si le sentiment d'honneur, qui en est l'expression, prend chez eux une direction souvent fautive, il n'en représente pas moins un des plus nobles besoins de la nature humaine et demeure, pour l'homme qui le possède, un stimulant énergique de

progrès véritable. Le rapport des mœurs à l'esprit des institutions présente, chez les deux peuples, les mêmes contrastes, et nous offre un exemple curieux de l'inefficacité des institutions à réaliser seules et représenter par elles-mêmes une direction sociale. En Chine, les principes de l'organisation sont conformes à notre idéal moderne. Ils sont entièrement démocratiques et autorisent toutes libertés. Malgré cette base, qui devrait être féconde en noble émulation, le peuple chinois est certainement un peuple dégradé. Au Japon, l'organisation sociale n'est démocratique qu'à la base par la liberté donnée à toutes les capacités de conquérir de hautes positions en dehors des avantages de la naissance ; mais, dans son expression générale, la société japonaise est aristocratique, et le peuple, gouverné par cette aristocratie, est fier dans ses allures, indépendant dans son courage, noble dans ses aspirations. Ces phénomènes, en désaccord avec nos idées modernes, prouvent simplement l'influence prépondérante des mœurs, et le fait est naturel, car une société se compose d'hommes libres dans leur moralité, et non pas de syllogismes incarnés.

La fierté des mœurs japonaises se traduit dans le privilège de porter deux sabres : le plus court est, en certaines circonstances, une arme de suicide. Il permet à celui qui le porte et qui a mérité la mort, de s'affranchir de la honte, de la violence et de la dégradation qu'entraîne forcément le contact d'un bourreau. Il permet à cette mort, ainsi affranchie et volontairement acceptée comme expiation, d'être un retour vers la dignité humaine, un moment oubliée dans la faute,

au lieu d'être le sacrifice outrageant de cette dignité sur l'autel de l'infamie. Cette façon de considérer le suicide le transforme quelquefois en un duel, lorsque la dignité blessée se complique d'un désir de vengeance directement impossible. Si un Japonais est blessé dans son honneur par un homme dont il ne puisse tirer personnellement satisfaction, il s'ouvre les entrailles, et rejette par cet acte sur son adversaire une déclaration de *vendetta*, dont la famille, les amis et les serviteurs du suicidé poursuivent passionnément l'exécution. Celle-ci est ordinairement prévenue par la mort volontaire du provocateur.

Un peuple qui donne une place si importante au sentiment de l'honneur doit attacher un grand prix à l'expression de mutuelle considération. C'est ce qui se produit au Japon, où le respect se manifeste surtout dans l'extrême politesse qui préside aux relations. Tout y est soumis à l'observance de règles précises, qu'un Japonais n'oublie jamais et dont le code de la politesse fixe chaque détail. Dans cet ordre, rentre le respect dont sont entourées les femmes au Japon, à côté cependant d'une licence de mœurs qui s'étale comme la chose du monde la plus naturelle.

Les extrêmes se touchent partout ; mais, sous ce rapport, le Japon est la terre privilégiée des contrastes. On y voit la réserve et la modestie se confondre avec la licence, l'arbitraire en harmonie avec le sentiment de la dignité individuelle, la simplicité des mœurs sociales en accord parfait chez les mêmes individus avec le luxe féodal, l'aristocratie en société avec la démocratie, la défiance administrative en paix avec

la confusion des pouvoirs, et toujours la politesse en relation avec tous.

Cette politesse de mœurs se traduit encore par le soin des personnes, la propreté des habitations, le fini artistique des objets d'usage journalier. Dans les villes, les rues sont droites et alignées ; dans les campagnes, la culture est soignée comme en des parcs d'agrément ; partout les moyens de communication sont faciles.

La fréquence des voyages intérieurs a introduit chez ce peuple une solidarité d'intérêts en opposition avec le régime féodal, qui tend à l'isolement des provinces.

Autrefois, ces intérêts n'avaient qu'une valeur locale ; aujourd'hui, ils rayonnent vers l'Europe, lui demandent la satisfaction de besoins nouveaux et provoquent de nouvelles sources d'activité dans une voie réciproquement utile.

Par le nombre et la densité de ses habitants, le Japon offre à l'étranger un vaste débouché pour un grand nombre de ses produits.

Par la richesse du sol et l'industrie des indigènes, ce pays peut nous donner en échange de précieuses marchandises d'exportation vers l'Europe. Tous les renseignements sont unanimes à désigner le Japon comme un pays exceptionnel sous le rapport du nombre et de la richesse de ses mines. Un seul renseignement donnera une idée suffisante de l'abondance et de la facilité d'exploitation de l'or. Avant l'arrivée des étrangers, ce métal valait à l'intérieur quatre fois seulement son poids d'argent, au lieu de quinze fois et demie comme chez nous. Tous les produits des industries extractives

sont abondamment représentés au Japon, où la surface du sol est aussi prodigue de trésors que les entrailles de la terre.

L'exportation du thé a déjà pris une importance considérable. La feuille de cet arbuste est, au Japon, d'excellente qualité ; mais, comme elle est, dans le pays, employée naturelle, les négociants étrangers, pour satisfaire à la consommation européenne, habituée aux thés préparés de Chine, sont obligés d'expédier d'abord en Chine les thés japonais. Là, ils reçoivent, avant d'arriver en Europe, une préparation particulière. On sait, en effet, que, dans le Céleste Empire, les feuilles sont torréfiées et reçoivent un parfum étranger à l'aide de plusieurs plantes, entre autres par la fleur d'un jasmin sauvage. Les matières premières que peut nous fournir la terre japonaise sont abondantes et variées, mais elles sont trop nombreuses pour recevoir ici une mention spéciale à chacune d'elles.

Au point de vue du luxe et de la curiosité, c'est à l'industrie japonaise qu'il faut faire appel : les porcelaines, les émaux, les laques, les bronzes, les aciers, les broderies, certains tissus de soie, sont autant d'articles dans lesquels les Japonais sont maîtres. Tous ces produits se distinguent par l'excellence des matières, la beauté du travail, l'élégance des formes, l'originalité de la main-d'œuvre. Ils nous révèlent des dispositions artistiques, qui prendront certainement un développement nouveau au contact de la civilisation européenne.

Sous tous les rapports, les Japonais sauront profiter de l'expérience occidentale ; car ils possèdent un

ardent désir d'apprendre et une singulière aptitude au progrès qui les séparent de tous les autres Orientaux. Dans ce développement, plusieurs causes faciliteront, ou bien, au contraire, retarderont l'impulsion définitive.

Toutes ces causes peuvent se formuler en une seule : en effet, le progrès dont le peuple japonais est susceptible s'affirmera en raison de la netteté de la politique intérieure ; mais cette politique elle-même dépendra de la conduite qu'adopteront à son égard les puissances étrangères.

La ligne précise de cette conduite est naturellement tracée, car, non-seulement il y a équation réelle entre les intérêts de l'Europe et ceux du Japon, mais encore, malgré certaines apparences contradictoires, accord d'impulsion. Nous n'avons rien à sacrifier. Travailler dans le sens le plus large à nos intérêts véritables, ce sera en même temps suivre la route la plus profitable à la civilisation japonaise. Vers ce double but, la voie nous est ouverte, et, loin d'avoir à lutter, nous n'avons qu'à suivre le courant. Ce qui simplifie encore la question, c'est que ce courant est légal, et qu'il renferme la puissance matérielle.

Aujourd'hui, nos relations sont excessivement superficielles : sur trois points seulement ont lieu quelques transactions de marchands à marchands, quelques commandes gouvernementales, quelques conférences officielles, et c'est tout. Pas de société, pas d'action commune, pas d'alliance réelle, pas de travail européen. Or tout cela, nous pouvons le réaliser.

Ce qui, jusqu'à présent, a fait obstacle à cette réa-

lisation, c'est que nous sommes restés dans les errements des premières démarches forcément erronées dans un pays dont on ne connaissait pas la constitution sociale.

Lorsque le commodore Perry se présenta avec son escadre dans la baie de Yédo, il fut mis en rapport avec les autorités locales. Le chef supérieur de ces autorités était le Taïkouné, auquel fut imposé ce traité qui servit d'exemple aux nations européennes. Par ce traité, le Taïkouné disposait de son administration, en ouvrant, non pas quelques ports au Japon qu'il ne gouverne pas, mais bien quelques ports des territoires morcellés confiés à son gouvernement.

De l'anxiété produite par l'illégalité de l'autonomie qu'il avait été forcé de prendre en cette circonstance, le Taïkouné passa à la joie de se voir considéré comme souverain du Japon, et de profiter seul des relations établies. Cette joie fut de courte durée, et les anxiétés revinrent avec les embarras d'une position illégale, qu'il n'avait pas la force de légitimer.

Les étrangers, qui n'étaient pas dans le secret de cette position, voyait le Taïkouné agir comme un souverain, et en conclurent à la souveraineté du Japon. La méprise n'eût pas été grande, si ce prince eût eu le pouvoir de sauvegarder son rôle vis-à-vis de l'étranger. Malheureusement, tous les actes de son administration montrent qu'il ne possède pas à l'intérieur l'autorité dont il veut conserver l'apparence à l'extérieur, au détriment de son propre pays comme au détriment de l'étranger.

La première atteinte que reçut la croyance en la sou-

veraineté taïkounale fut produite par la révélation de l'existence et de l'action prouvées d'un Mikado, dont on fit cependant prompte justice, en le considérant comme pontife chef de la religion. Comme cela, tout allait encore bien : le Taïkouné était l'empereur temporel du Japon, le Mikado en était l'empereur spirituel.

Le doute en la souveraineté du Taïkouné fut plus sérieusement provoqué par l'inexécution des traités conclus et la manière d'agir, à cet égard, de l'administration même du Taïkouné. Il fallut bien se demander d'où naissaient les difficultés. La réponse fut donnée par les restrictions, les hésitations et les demi-confidences invoquées par le gouvernement du Taïkouné à titre d'excuses.

On s'aperçut alors que le Taïkouné n'était pas aussi empereur temporel qu'on l'avait cru dans le commencement, et que ce prince n'était pas indépendant dans son pouvoir. Du premier rang, il tomba au second ; et l'on sait aujourd'hui que même ce second rang ne lui appartient pas.

En effet, le Japon ne forme pas un empire sous un gouvernement unique. C'est une confédération féodale ayant à sa tête le Tèneshi ou Mikado, autour duquel sont groupés les grands princes suzerains du pays.

Ces princes Daïmios possèdent l'entière suzeraineté de leurs États. Ils ont leur armée, leur marine, leurs finances, leur administration, leur justice. Le Taïkouné ne peut, sans déclaration de guerre, franchir leurs frontières qu'avec leur autorisation.

Quant au Taïkouné, il est mandataire du Mikado.

Dans l'ordre administratif du Kouandshiokou, il occupe le quatrième rang ; dans l'ordre honorifique des Ikai, il ne vient qu'en cinquième. Il ne possède pas l'autonomie de son pouvoir, et n'en peut conserver la puissance qu'en agissant comme mandataire. C'est précisément pour avoir abandonné ce rôle en usurpant, à l'exclusion de tout autre pouvoir, l'initiative souveraine vis-à-vis des étrangers, qu'aujourd'hui sa faiblesse est grande.

Le lien de féodalité fut rompu. Les Daïmios ne considèrent plus le Taïkouné comme mandataire du Mikado. En signe de rupture, ils ne se portèrent à aucune violence, mais firent revenir dans leurs États respectifs les membres de leur famille en résidence à Yédo.

Il fallut les laisser faire ; car, en dehors de la puissance supérieure des Daïmios, le Taïkouné ne peut compter sur sa grande administration composée de feudataires qui ont usurpé à son égard l'autonomie que lui-même a usurpée sur le Mikado.

Ce morcellement moral se complique du morcellement matériel des États soumis à son autorité, lesquels sont divisés en fractions séparées sur l'étendue du territoire japonais.

Enfin, toutes les circonstances qui déterminent la position spéciale du Taïkouné, suscitent autour de lui des influences de personnalité qui donnent à son ministère, le jorodjio, une instabilité exclusive de tout plan de conduite suivie.

Ces influences provoquent à leur tour un sentiment de défiance générale, d'où naquit depuis longtemps ce

système d'espionnage sur lequel repose le gouvernement taïkounal.

A toutes ces causes de faiblesse s'ajoute le danger du réveil du Mikado, qui, jusqu'à présent, est resté plongé dans une léthargique fainéantise.

Cet état est d'autant plus grave pour le Taïkouné que ses faiblesses n'ont pas leur correspondance chez les Daïmios. Ces suzerains gouvernent leurs États directement par des agents délégués et résument en eux-mêmes l'unité d'action sur un territoire homogène.

De tous ces faits il résulte que le Taïkouné, qui aurait dû être un guide sérieux de la politique étrangère, ne peut inspirer aujourd'hui qu'une confiance limitée, même dans sa propre sphère, par suite des influences contradictoires qui pèsent sur son administration. C'est ainsi que l'année dernière, l'ambassadeur Ikéda, à son retour à Yédo, fut reconnu coupable de sympathie pour l'étranger, et sa condamnation nous découvre cette nouvelle épée de Damoclès, désormais suspendue sur nos relations avec un agent du Taïkouné.

A cause même de tous ces principes de faiblesse, le Taïkouné veut aujourd'hui monopoliser à son profit l'alliance étrangère ; tout en ne lui donnant pas satisfaction, il désire en conserver le privilège.

Pour cela, il nous fait un épouvantail des Daïmios suzerains, qu'il nous montre comme un obstacle à l'exécution des traités, lorsqu'au contraire, tous les plus puissants d'entre eux sont favorables à l'étranger.

Il aurait été si facile au Taïkouné de se fortifier, entouré d'une juste considération, en protégeant dans sa sphère les relations extérieures. Au lieu de cela,

c'est lui-même qui fait obstacle à des relations intimes et générales, en s'interposant d'une façon exclusive entre le Japon et l'Europe, tandis que les princes poursuivent, dans la liberté de leur autonomie, d'utiles et d'amicales relations au dehors. Ils achètent les instruments de la science et de l'industrie occidentale. Ils ont des étudiants en Hollande, en Angleterre, et bientôt ils en auront partout. Ils s'intruisent par des missions importantes composées de hauts personnages qui parcourent l'Europe et se montrent en tout aussi réservés qu'intelligents.

Certes, il y a là un fait devant lequel il est impossible de rester indifférent, quand on y voit que la civilisation d'un peuple, peut être un moyen d'action sur l'extrême Orient tout entier, et, de plus, la possibilité d'un développement immense pour les intérêts de l'Europe.

Les Japonais présentent le grand spectacle d'un peuple jeune et progressif au milieu de la torpeur asiatique ; d'un peuple qui veut avant tout s'instruire et s'améliorer, et qui, quoique placé au fond de cet extrême Orient, tout replié sur lui-même, ne repousse aucun maître.

Avec les germes féconds que possèdent les Japonais dans les ressources physiques de leur pays, dans les ressources morales de leur caractère et même de leurs mœurs sociales, ils peuvent conquérir une forme de société qui leur assurera une grande place comme peuple.

Aussi c'est avec joie que nous saluons l'aurore d'une civilisation nouvelle qui désire se rapprocher de la nôtre pour travailler en commun au progrès des destinées humaines.

NOTICE
GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, ETHNOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE
SUR LA BOSNIE (1)

PAR M. ROUSSEAU

Consul de France.

COMMUNICATION DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

(Direction des consulats et affaires commerciales.)

§ 1. — GÉOGRAPHIE.

Limites. — La Bosnie comprend aujourd'hui : la Bosnie proprement dite, la Croatie turque, appelée *Kraïna*, et une portion de pachalik de l'Herzégovine (2). Elle est limitée au nord par la Slavonie, à l'ouest par la Croatie autrichienne, au sud par une partie de la Dalmatie et par l'Herzégovine, à l'est enfin, par un coin de la Roumélie et par la principauté de Servie.

Ses frontières naturelles ainsi que celles qui résultent d'une ligne de démarcation convenue, s'établissent de la manière suivante : de Yassovatz, au N.-O., à Racsa ; au N.-E., tout le cours de la Save. A partir de ce point, confluent de la Save et de la Drina, le cours de cette dernière rivière, en la remontant vers le Sud jusqu'au près de Routchitza, à deux ou trois heures en dessous de Vichegrad (3) ; de là, une ligne aboutissant à l'Ou-

(1) On a fondu dans cette notice deux mémoires envoyés par M. Rousseau, l'un en 1863, l'autre en 1865. (*Rédactions.*)

(2) Ancien royaume de Rama et duché de Saint-Saba, d'où la dénomination slave d'*Herzégovine* ou *Duché*.

(3) La Drina est formée du Tara, du Piva et de la Soutchesa. Le

vatz, non loin de Ratcha ; vient ensuite le cours de l'Ouvatz (1) jusqu'à la hauteur de Novo Varoch, puis un tracé convenu, s'éloignant de l'Ouvatz d'environ deux heures, en moyenne, et courant parallèlement à cette rivière jusqu'à la hauteur de Vapa, longe des crêtes de montagnes et atteint le point de jonction de la Rascheka et de l'Ibar (2). Cette dernière constitue la frontière jusqu'à la ville de Métrovitza, sur les confins de la Roumélie et de la Bosnie. De Métrovitza, la limite se poursuit par une ligne longeant, à deux heures environ de distance, le cours de l'Ibar, aboutissant d'abord au village de Derjean, et se prolongeant toujours vers l'ouest, passant un peu au-dessus du lac Plava pour aller atteindre le pic sud du mont Kom. A partir de ce point, la frontière remontant au nord passe par le pied du Kom et par les villages de Kolaschin inférieur et de Berdorovo, laisse à l'ouest le bourg de Prépol et longe ensuite le cours du Lim jusqu'au-dessus de la hauteur de Novo Varoch. Un peu plus loin, à trois heures environ de là, elle coupe le Lim, remonte sa rive gauche jusqu'auprès de Préboï, oblique à l'ouest, passe au-dessous du village de Gorachiche et atteint le bourg de Goracheda, après avoir traversé

Tara a sa source au mont Kom, le Piva sort en torrent du mont Dormitor, et la Soutchesa commence aux crêtes qui relient les pics du Volojak-Planina au Dormitor.

(1) L'Ouvatz, qui prend sa source à deux heures environ au S.-E. de Sjenitza dans le Sagode-Planina (mont des Fraises), sort, pendant près de douze lieues, de limite entre la Serbie et la Bosnie,

(2) La Rascheka prend sa source dans les monts Rascheka-Planina et Gloukovik-Planina ; l'Ibar naît dans les montagnes de Halla.

la Drina ; puis remontant vers le N.-O. et longeant, à trois heures environ de distance, le cours de l'Ollag, l'un des affluents de la Drina, elle touche à la petite ville de Kognitza, sur la Narenta, suit le cours de cette rivière puis celui de la Kama jusqu'au-dessus de Voukovach, d'où elle incline ensuite plus à l'ouest, va passer au-dessus de Chevitza, laissant Chupaniatch à gauche et Livno à droite, pour se relier un peu plus loin à la frontière dalmate, à trois heures environ au-dessous d'Ovitza. A partir de ce point, la frontière s'établit par les crêtes des monts Vranina, Zavelin, Prolog, Vranovatz, Guénia et Dinaru, où viennent converger les limites de la Bosnie, de la Dalmatie et de la Croatie, puis, par une ligne de démarcation, aboutissant au ruisseau de Fissovatz et indiquée par des postes militaires autrichiens, remontant au nord jusqu'à Magliara, sur la Glina ; de là elle incline à l'est, passe par Kamen et Topla sur l'Unna, et suit enfin le cours de cette rivière jusqu'à son confluent avec la Save, à Yassovatz.

Rivières. — Les principales rivières de la Bosnie sont : la Drina et l'Unna déjà citées ; la Bosna, qui donne son nom à la province et qui a sa naissance au pied du mont Iguémann, à 12 kilomètres environ de Séradjévo ; et le Werbass, qui prend sa source en Bosnie à deux heures environ au S.-O. du mont Gorni Vakoup. Leurs bassins, très-fertiles, sont couverts de magnifiques forêts qui avaient attiré l'attention de Napoléon I^{er}, alors que, maître des provinces Illyriennes, il y voyait une précieuse ressource pour

l'alimentation de la marine française. Ces quatre grandes rivières qui coulent du sud au nord et vont toutes se jeter dans la Save, reçoivent de droite et de gauche de nombreux affluents, qui sont tantôt de véritables cours d'eau d'une importance relative, tantôt de simples torrents rapides et impétueux en hiver, et presque entièrement desséchés en été. Elles sont toutes très-poissonneuses ; mais, dans leur état actuel, aucune d'elles n'est navigable. Il ne faudrait peut-être, pour les convertir en grandes et utiles artères de communication, que peu de travaux et des dépenses à coup sûr inférieures aux nombreux avantages qu'on en retirerait.

Lacs. — Le seul amas d'eau assez important pour mériter le nom de lac, est celui de Goël Hissar, qui est alimenté par la Pliwa, affluent du Werbass, dont le cours sinueux s'élargit considérablement à cet endroit et forme trois grands bassins se reliant les uns aux autres. Ils sont très-poissonneux. Un peu plus loin, leurs eaux, continuant le cours de la Pliwa, vont tomber en pittoresque cascade dans le lit du Werbass.

Montagnes. — La Bosnie est extrêmement montagneuse. Son orographie ne laisse pas d'être très-difficile à décrire ; car ce n'est, à proprement parler, qu'un enchevêtrement presque inextricable de chaînes plus ou moins élevées, s'entre-croisant sans cesse, et assez rapprochées les unes des autres pour ne laisser que très-peu d'étendue aux plaines et aux vallées qui les séparent. Des forêts immenses couvrent les flancs de ces montagnes dont certaines crêtes atteignent des

altitudes très-considérables. Ramification des branches méridionales des Alpes Dinariques et allant se joindre, à l'orient, aux pics gigantesques du Tchar-Dagh, telle est la courte définition qu'on peut donner du système montagneux de la Bosnie, décrit d'ailleurs avec beaucoup de détails par M. Ami Boué dans le tome I^{er} de sa *Turquie d'Europe*. L'inclinaison et les directions générales sont presque toutes du sud au nord. La Bosnie possède plusieurs sources d'eaux thermales dont les principales sont celles d'Ellidje et de Bagnaluka, ainsi qu'un assez grand nombre de sources acidulées froides, telles que celles de Lepenitza, Kissélak, Yoavatz, Kisséla-Voda, etc., etc.

Climat. — Le climat de la province est généralement très-sain. Doux au printemps, passablement chaud en été, il est extrêmement rigoureux en hiver. La température est assez variable, les pluies d'automne sont abondantes, et d'ordinaire, du mois de décembre à la mi-mars, le pays est presque partout couvert de neige qui atteint, dans certains endroits, deux ou trois pieds d'élévation.

Produits. — Le sol est extrêmement fertile, et si toutes les terres étaient mises en culture, les rendements seraient considérables. Pour diverses causes, dont l'énumération ne saurait trouver place ici, elles sont laissées incultes. Le blé, l'orge, l'avoine, le maïs et le millet y viennent très-bien et constituent le fond des produits indigènes. Les arbres fruitiers y sont abondants; les pommiers, les poiriers et surtout les pru-

niers, dont la récolte forme une des principales ressources du pays, tiennent le premier rang. Quant à la vigne, elle vient difficilement sous un climat aussi froid. Les forêts sont extrêmement riches en bois de futaie de toutes sortes et en bois de construction navale. Les principales essences sont le chêne, le sapin, le noyer, le châtaigner, le pin, le peuplier, l'orme, le bouleau et le frêne. Ces immenses forêts ne sont soumises, bien entendu, à aucun aménagement forestier, mais leur étendue est telle, que leur exploitation par les indigènes, qui en retirent sans mesure le bois de chauffage et de charpente, pourra les dévaster d'une manière très-regrettable sans jamais les épuiser.

L'élevage des bestiaux est une des branches de l'agriculture à laquelle s'adonnent plus particulièrement les paysans bosniaques; mais ils sont loin d'y apporter les soins et la pratique convenables. Les races bovine, ovine et porcine y sont belles et très-productives. La race chevaline, quoique petite, est bonne et vigoureuse, parfaitement appropriée à ce pays essentiellement montagneux; malheureusement, comme les autres branches de l'industrie agricole, elle y est déplorablement négligée. D'ailleurs les nombreuses réquisitions qu'on y a faites dernièrement pour les remontes de la cavalerie des corps d'armée de l'Herzégovine et de la Haute Albanie l'ont singulièrement appauvrie. Aucun haras n'existe en Bosnie. Dans les bois on trouve le sanglier, le chevreuil, le loup et le renard; l'ours se rencontre dans les forêts des hautes montagnes. Le gibier est assez abondant et se compose principalement de la perdrix grise, de la caille, du lièvre,

du canard, de la bécasse et de la bécassine. — J'ai dit que les rivières et certains cours d'eau étaient poissonneux : on y pêche, en effet, des brochets, des anguilles et d'excellentes truites saumonées. La géologie et la minéralogie de la province sont riches et variées. Le sel paraît être tertiaire et alluvial. Le minéral de fer est le plus abondant et presque le seul exploité.

Routes. — Les voies de communication de la Bosnie sont nombreuses, mais elles sont dans un déplorable état. Les chemins, qu'ils sillonnent les plaines et les vallées, ou qu'ils soient tracés aux flancs des montagnes traversant des gorges difficiles aux profondes ravines, sont souvent de véritables casse-cou. Les premiers, en hiver, sont d'affreux sentiers vaseux et boueux, où le cheval enfonce jusqu'à mi-jambe; les seconds, taillés en escaliers, sont si escarpés, qu'il faut la solidité du pied du cheval bosniaque pour les parcourir sans danger. Toutefois il est juste de signaler une sensible amélioration à cette triste situation de la grande voirie: depuis deux ans environ, Osman pacha, gouverneur général de la Bosnie, administrateur intelligent et éclairé, s'est occupé avec une sollicitude remarquable de cette question qui intéresse si grandement la prospérité de la province, et déjà plusieurs nouvelles routes assez bien construites, d'une largeur moyenne de 4 mètres, empierrées et retenues à droite et à gauche par des fascines, ont été livrées à la circulation. Ce sont : 1^o celle de Sérájévo à Brood, en Slavonie, qui a un développement de 150 kilomètres environ; 2^o celle de Sérájévo à Vichégrad (110 kilomètres

environ) ; 3° celle de Sérájévo à Kognitza, qui doit, un peu plus tard, être poussée jusqu'à Mostar, en Herzégovine ; 4° celle enfin de Sérájévo à Travenik (70 kilomètres environ). On en projette plusieurs autres qui, partant également de la capitale, pénétreront dans la Possavina, ou partie de la province qui limite la Serbie, et dans la Kraïna ou districts frontières de la Croatie autrichienne.

§ 2. — HISTOIRE ET ETHNOGRAPHIE.

Sans remonter trop loin dans le passé historique de la Bosnie, je me bornerai à rappeler ici qu'ayant appartenu au XI^e et au XII^e siècle à la Hongrie, elle fut incorporée vers 1359 à l'empire serbe d'Étienne Douchân. A la mort de ce héros de la nationalité slave, les provinces et les petites principautés qu'il était parvenu, non sans peine, à réunir en un État homogène et formidable, se désagrégèrent d'elles-mêmes ; de ce nombre fut la Bosnie qui, sous le gouvernement des chefs indigènes, essaya de ressaisir son ancienne autonomie et de former un royaume à peu près indépendant. Malheureusement il n'eut qu'une existence éphémère ; car, déchiré par ses divisions intestines, épuisé par sa lutte contre la Hongrie qui ne cessait de revendiquer ses anciens droits, le pays ne put opposer qu'une impuissante résistance aux armées ottomanes qui l'envahirent bientôt. Devenue en quelque sorte tributaire des Turcs à la suite de la mémorable journée de Kossovo (1389), où tous les Serbes, marchant sous le drapeau du roi Lazar, furent battus et taillés en pièces,

la Bosnie repassa quelques années après au pouvoir de la Hongrie, qui la fit administrer par des Bans spéciaux (1407). A partir de cette époque, l'histoire de la province est de plus en plus diffuse et compliquée, et il devient difficile de la suivre avec précision dans ses luttes intérieures, dans les divisions politiques de ses propres chefs, ainsi que dans sa participation forcée aux longues guerres de la Hongrie et de la Turquie, guerres qui en firent le théâtre de fréquentes et sanglantes batailles. Cette longue période dura plus d'un siècle. De part et d'autre on se battait avec acharnement pour la possession de la Bosnie : les Turcs comprenant fort bien qu'elle devait puissamment les aider dans leurs futures conquêtes en Europe ; les chrétiens ne pouvant complètement se dissimuler que sa perte, malgré l'aveuglement de leurs dissensions et de leurs discordes, pouvait entraîner avec elle celle des provinces limitrophes et constituer ainsi un immense danger pour toute la chrétienté. La funeste et désastreuse bataille de Mohacz (1526) justifia totalement ces craintes, et mit un terme à cette situation en assurant aux Turcs la conquête du pays. Toutefois, ce ne fut que beaucoup plus tard, et après une nouvelle série de luttes continuelles entre les Vénitiens, les Turcs et les Hongrois, que la Bosnie fut définitivement annexée à l'empire ottoman par le traité de Karlowitz (1699). Depuis cette époque elle fait partie intégrante de la Turquie dont elle forme un des quatre Eyalets en Europe.

Ethnographiquement, la Bosnie est serbe, et sa population appartient à la grande famille slave.

Les philologues placent au ^{vi} siècle environ, et à la suite de l'invasion des Goths, des Avars et des Huns, l'arrivée en Europe des Slaves qui se fixèrent d'abord dans la Dacie, d'où, repoussés un siècle après par de nouvelles irruptions des peuplades ouraliques ou tartares sur le monde romain, ils durent se déplacer et s'étendre en partie vers l'occident, en partie vers le nord. C'est vraisemblablement vers cette époque que les Slaves, imitant les Venèdes qui venaient de fondre sur les contrées voisines de l'Elbe, s'emparèrent à leur tour des pays situés entre le Danube et les Alpes noriques et juliennes. De ces expéditions aventureuses, de ces déplacements formidables des hordes barbares, il se forma, par agglomération de tribus, deux fédérations slavo-venèdes : celle appelée la Grande Khrobatie dans la Bohême orientale, la Galicie et la Silésie, et celle qui reçut le nom de Grande Serbie, dans la Misnie, la Bohême occidentale et la Moravie. Pendant cinq cents ans ces peuples furent tour à tour vaincus et subjugués par les Francs et les Germains, et ce n'est guère que vers le ^{xii} siècle que les peuples slaves de la Bohême, de la Pologne et de la Russie se constituèrent en nations indépendantes. C'est aussi vers cette époque que les Slaves du Midi se répandirent vers l'ouest des rives du Danube et de la mer Noire jusqu'à l'Adriatique. Fixés dans ces nouvelles contrées et aidés des contingents d'émigrés de la Grande Khrobatie et de la Grande Serbie, ils y fondèrent les royaumes slaves de Croatie, d'Esclavonie, de Dalmatie, de Bulgarie et de Bosnie.

Des missionnaires latins avaient introduit le chris-

tianisme et prêché l'Évangile chez les Slaves bien avant l'apostolat de saint Cyrille et de saint Méthode, qui est fixé vers l'an 868. Le premier de ces deux propagateurs du christianisme modifia l'alphabet grec et l'accommoda à la langue des nouveaux prosélytes chrétiens, inventant ainsi une écriture spéciale, à laquelle il donna son nom, *l'écriture cyrillique*.

La langue slave prouve bien incontestablement l'origine asiatique des peuples qui la parlent, car un nombre assez considérable de ses racines et certaines de ses formes grammaticales ont une grande analogie avec le sanscrit. Sa déclinaison n'a point d'article, et elle a trois genres, quatre déclinaisons, deux verbes auxiliaires et une conjugaison active, qui sert en même temps pour le passif et le déponent. Elle s'écrit avec trente et une ou quarante-trois lettres. Sa prononciation est généralement douce, et, à part quelques idiosyncrasmes et certaines formes particulières aux localités, le slave des peuples méridionaux est à peu près le même pour les Bosniaques, les Serbes, les Monténégrins, les Herzégoviniens, les Dalmates, les Croates et les Slavons. Il s'écrit de nos jours indistinctement en lettres latines ou cyrilliques; celles-ci sont pourtant plus particulièrement adoptées dans les écoles publiques, et c'est avec elles que sont imprimés tous les livres sacrés de la liturgie slave. Il est essentiel de noter d'ailleurs que la langue parlée et écrite par le peuple diffère du slave d'église.

La race bosniaque est généralement grande, forte et vigoureuse. Plus rudes de caractère que leurs frères du Danube, les Bosniaques ont les mœurs extrême-

ment sévères. Ils sont courageux et braves, conservent religieusement les traditions de leur origine guerrière, et poussent jusqu'au fanatisme le souvenir de leur ancienne indépendance, objet de leurs profonds regrets et de leur constant espoir. De là leurs fréquentes prises d'armes sans cesse impuissantes, et qui n'ont servi qu'à rendre leur asservissement plus lourd et plus écrasant. Ils sont bons, francs et hospitaliers, passionnés pour la poésie nationale, sobres dans leurs besoins, actifs à l'ouvrage, économes dans leurs dépenses. Quant à leur intelligence, elle semble peu éclairée, et, dans tous les cas, beaucoup moins développée que celle de leurs frères serbes, dalmates et croates. Ils sont susceptibles des plus vives et des plus durables affections, et le sentiment et l'amour de la famille sont profondément enracinés en eux. Ils peuvent être parfois très-durs pour leur femme, mais ils n'en respectent pas moins en elle la mère de leurs enfants. Bien que le divorce soit admis chez eux comme dans la religion grecque, ils n'en usent que très-rarement et pour des cas tout à fait exceptionnels. Quant au Bosniaque musulman, la polygamie consacrée par le Coran semble n'avoir que fort peu d'attraits pour lui, car presque généralement il n'a qu'une seule femme.

Ce fut vers la fin du xv^e siècle et au commencement du xvi^e que les Bosniaques, naguère si attachés à leur croyance religieuse, abjurèrent en grande partie le christianisme pour embrasser la foi mahométane. Cette apostasie en masse eut des conséquences fatales non-seulement pour la partie du peuple bosniaque

restée fidèle à son antique foi, mais aussi pour toute la chrétienté. Les diverses tendances politiques des États voisins, de la Hongrie en particulier, qui, s'ils s'étaient inspirés d'une pensée généreuse et chrétienne, auraient dû tous se liguer étroitement contre l'ennemi commun, au lieu de se disputer entre eux quelques lambeaux de cette malheureuse province, ne firent que favoriser l'invasion musulmane d'abord, et pousser ensuite graduellement la majeure partie du peuple bosniaque à embrasser l'islamisme, les uns pour conserver leurs droits féodaux, les autres pour échapper au joug tyrannique de maîtres ambitieux et ingrats.

Cet événement, d'une portée immense, passa comme inaperçu en Europe, et l'on peut dire que c'est à peine s'il émut l'Autriche et la Hongrie, qui ne devaient pas tarder de payer bien cher cette grande faute d'avoir favorisé, pour ainsi dire, l'entrée des Turcs en Bosnie, d'avoir laissé tomber entre leurs mains ce premier et solide boulevard de la chrétienté. Si à l'approche des armées ottomanes, la force et la vitalité de la nationalité bosniaque n'avaient pas déjà été sacrifiées par les rivalités égoïstes des États limitrophes chrétiens, si la destruction des liens qui unissaient le pays à l'Europe n'eût pas été, en quelque sorte, comme préparée par ses propres mains, certes le croissant n'aurait pas eu si bon marché de la croix, l'Autriche n'aurait pas vu un peu plus tard la marche victorieuse des Turcs poussée jusque sous les murs de Vienne, ni la Hongrie les calamités de la guerre au milieu desquelles elle se débattit pendant longtemps et qui aboutirent à la san-

glante bataille de Mohacs où elle perdit, avec son roi, tout espoir de conserver désormais son antique autonomie.

Quoi qu'il en soit de ces diverses causes, ce fut à l'époque de la conquête faite par les armes de Mahomet II, en 1528, que s'accomplit la grande conversion des Bosniaques à l'islamisme, conversion d'autant plus facile alors que déjà, depuis la première invasion ottomane, qui eut lieu vers 1401, cette religion comptait dans la population un certain nombre d'adeptes. Il y a tout lieu de croire qu'au fond ces récents néophytes tenaient fort peu à la croyance qu'ils venaient d'embrasser ; car il est certain qu'ils l'adoptèrent bien plus en vue des avantages personnels qu'ils devaient en retirer que pour obéir à une conviction religieuse réelle et profonde. Mais les Turcs, plus tolérants et peut-être aussi plus indifférents que ne l'étaient leurs farouches devanciers dans la propagation de la foi musulmane, évitèrent soigneusement de pénétrer et de scruter les motifs de cette conversion qui, avant tout, consolidait leur conquête. En habiles politiques, ils se contentèrent de profiter simplement des avantages que leur offrait le fait accompli qui étendait les limites de leur nouvel empire, et faisait tourner au profit de sa propre défense, la valeur de ce peuple belliqueux qu'ils avaient eu tant de peine à subjuguier. C'est que l'ardeur du prosélytisme musulman, autrefois si farouche, comme à l'époque de l'invasion des Arabes en Afrique, où il s'exerçait à l'aide de la force et de la contrainte, avait alors considérablement perdu de ses rigueurs excessives, et que huit siècles plus tard, les conve-

nances des intérêts politiques, bien plus que les passions d'un aveugle fanatisme religieux, guidaient les sultans de Constantinople, successeurs de fait des premiers kalifes, dans leurs croisades contre les peuples chrétiens.

La Bosnie, à cette époque, était soumise au système féodal. Ses grandes familles et sa noblesse, en abjurant, obtinrent comme principale et expresse condition de leur apostasie, le maintien de leurs droits seigneuriaux sur les paysans dont la foi chrétienne, plus ardente et plus vivace, sut les faire résister à l'entraînement de leurs maîtres. Ce fut là la source des misères qui, pendant plus de trois siècles, s'appesantirent sur eux ; car, restés chrétiens et par suite dans une condition essentiellement inférieure dans la nouvelle organisation sociale de leur pays, ils devinrent dès ce moment une sorte de population de parias, corvéables et taillables à merci.

En raison même de leur abjuration de la veille, les nouveaux musulmans de la Bosnie affectèrent dans le principe une ferveur religieuse que n'avaient pas eux-mêmes les Turcs qui venaient de subjuguier leur patrie. Bientôt, prenant au sérieux les sentiments qu'ils s'étaient d'abord contentés de simuler, ils devinrent petit à petit ardents et zélés dans leur foi, si bien que passant d'un extrême à l'autre, d'adeptes indifférents qu'ils étaient aux premiers jours, ils devinrent de très-fervents et très-fanatiques musulmans. C'est à cette cause et aussi aux anciens privilèges fonciers, politiques et civils accordés, au commencement de la conquête, à la noblesse bosniaque, que sont dues les difficultés

qu'a rencontrées de nos jours le gouvernement turc pour introduire en Bosnie les réformes décrétées et assez généralement mises à exécution dans les autres provinces de l'empire. — « En Servie, la féodalité qui se » développa plus tard et seulement par imitation de » l'Orient, fut enveloppée dans les désastres nationaux » et périt ou fut réduite à l'état de raïa comme le reste » du peuple ; en Bosnie, au contraire, la noblesse passa » à l'islamisme pour conserver ses fiefs, et elle est restée » l'élément le plus rétrograde et le plus féodal de toute » la Turquie. Aussi la Bosnie n'a-t-elle cessé de pro- » tester par les armes contre les réformes de Mah- » moud II et d'Abdul-Medjid (1). »

En échange de la conservation de leurs anciens fiefs, les *begs*, ou nobles de la Bosnie, ne devaient au gouvernement turc que l'obligation de marcher en armes et au premier appel pour la défense de l'empire. Ils étaient exempts de tout impôt, et leurs terres n'étaient soumises à aucun droit envers le trésor ottoman, de telle sorte que le pays devait s'administrer, pour ainsi dire, lui-même, en formant comme un État dans l'État, et que les Bosniaques devaient être considérés, ainsi qu'ils se considéraient fièrement eux-mêmes, bien plutôt comme des auxiliaires que comme des sujets de la Turquie. La propriété foncière appartenait exclusivement à cette arrogante noblesse, comme elle lui appartient encore aujourd'hui, à peu d'exceptions près, et, sous la dénomination de *spahiliks*, elle divisait la Bosnie en autant de fiefs, grands et petits, que le pays

(1) G. Lejean, *Ethnographie de la Turquie d'Europe*.

comptait de familles nobles. Ces fiefs étaient et sont restés héréditaires suivant l'usage oriental, c'est-à-dire que leur transmission a lieu non par droit d'aînesse, mais indivisiblement en faveur de tous les membres d'une même famille qui élisent pour chef le plus brave ou le plus âgé d'entre eux, chargé au besoin de les conduire au combat.

Forcée de consentir à cette organisation insolite et dangereuse de la province, qui seule pourtant pouvait aux premiers jours lui attacher la noblesse et assurer son pouvoir suzerain, sinon souverain, sur le pays nouvellement conquis, la Turquie ne songea à apporter quelques modifications à cet état de choses que lorsque, débarrassée des soucis de la guerre, elle put s'occuper du soin de mettre un peu d'ordre dans le chaos administratif de ses nouvelles annexions en Europe. Elle commença, à cet effet, par nommer en Bosnie un pacha chargé de la représenter officiellement dans la province et d'y introduire progressivement l'action de son autorité; elle y construisit des mosquées et des établissements pieux pour y réchauffer le zèle et la ferveur des nouveaux musulmans; y institua la magistrature des *cadis* pour connaître sinon de tous les crimes et délits, du moins des questions civiles et religieuses qui pouvaient s'élever entre eux; donna aux communautés chrétiennes locales une organisation administrative propre à s'attirer leur fidélité et à assurer leurs antiques privilèges; détermina le chiffre du contingent militaire que, sous la forme d'auxiliaires, le pays devait lui fournir en cas de guerre; s'attribua toutes les terres vagues de la contrée dont les titres à

la propriété ne purent être suffisamment établis en faveur des familles féodales; enfin décréta un impôt foncier et personnel, qui, à bien dire, ne devait peser que sur la classe agricole et chrétienne, et dont l'estimation annuelle ne devait apporter que d'insignifiants versements au trésor public. Cette dernière mesure, qui était considérée comme la consécration solennelle de la prise de possession du pays par l'État, ne devait pas tarder à être abrogée par la nouvelle situation qui allait se produire.

Aux premiers temps de la conquête, la conduite du seigneur bosniaque devenu musulman, à l'égard du paysan resté serf et chrétien, fut tyrannique et fréquemment empreinte d'une excessive cruauté. Il croyait prouver, par ce moyen, la sincérité de son néophyisme, et souvent aussi la violence de ses actes n'avait pour but que d'assouvir ses passions ou ses vengeances personnelles. Cependant les nouvelles tendances politiques et administratives du gouvernement ottoman, ainsi que l'ascendant que commençaient à prendre sur les affaires publiques les pachas de la Sublime-Porte qui affichaient des sentiments d'équitable protection à l'égard des chrétiens, firent ouvrir les yeux aux begs sur les dangers de la situation. Bientôt, comprenant mieux leurs intérêts, ils reconnurent qu'un rapprochement entre eux et les paysans était devenu d'autant plus indispensable qu'ils avaient un besoin absolu de leur concours pour mettre leurs terres en culture; ils n'étaient pas sans crainte d'ailleurs que l'excès de leurs rigueurs ne forçât ceux-ci à s'enfuir en pays de chrétienté. Aussi, changeant de ligne de

conduite à leur égard, ils s'attachèrent à resserrer les liens qui les unissaient entre eux, et qu'ils avaient imprudemment altérés : ils devinrent plus justes et moins cruels dans leurs procédés, si bien que la communauté des intérêts amena un rapprochement entre les deux classes, et par suite une certaine amélioration dans la condition des malheureux chrétiens.

Ce changement dans la situation des paysans bosniaques, motivé par des circonstances exceptionnelles, ne fut malheureusement pour eux qu'un temps d'arrêt dans le cours de leurs misères, car bientôt de nouvelles circonstances les replongèrent encore une fois dans la plus dure des servitudes. En effet, la Sublime Porte ne tardant pas à s'inquiéter à son tour de l'accord parfait qui semblait s'être établi entre les Slaves chrétiens et les Slaves musulmans de la nouvelle province de l'empire, mit bientôt tout en œuvre pour modifier cet état des choses qui menaçait son autorité, et s'efforça d'anéantir l'influence qu'assurait à la noblesse la grande division des terres en vastes et riches spahiliks. Pour obtenir le but qu'elle se proposait, « la Porte, dit M. Cyprien Robert dans son livre sur les Slaves de la Turquie, voulant, dans son ambition jalouse, réduire ses *alliés* à l'état de *sujets*, excita d'une part le fanatisme si prompt à s'enflammer des Bosniaques chrétiens contre leur spahis, de l'autre elle jeta un appât à la cupidité des chefs musulmans dont elle transforma les spahiliks en tchiftliks, sous prétexte de récompenser leur dévouement à la cause de l'islamisme. » Ces tchiftliks ou domaines érigés en une sorte de majorats, constituaient des propriétés d'un grand rapport

dont la possession, avec d'importants privilèges, était assurée par la Turquie à ceux des seigneurs bosniaques partisans de l'autorité souveraine de Constantinople. Ces begs recevaient, avec la propriété, le droit de prélever à leur seul et unique profit les dîmes de la récolte, et jouissaient en outre de la faculté d'expulser au gré de leur caprice les habitants établis, *ab antiquo*, sur leurs terres, si mieux ils n'aimaient en tirer largement profit en les pressurant arbitrairement. « Partout où cet infernal système fut appliqué, ajoute M. Cyprien Robert, il excita l'horreur des raïas et le dépit des spahis qui n'obtenaient pas de tchiftliks ; il en résulta des luttes violentes, et une irritation extrême régna des lors parmi les possesseurs des fiefs qui furent amenés à ériger de leur propre autorité leurs terres en tchiftliks. Les tchiftliks privés étaient, en effet, le seul moyen infailible de neutraliser l'influence des tchiftliks impériaux. Les raïas foulés aux pieds n'eurent plus d'autre propriété que celle de leur corps. Tout spahis qui passait près de leurs cabanes se faisait héberger et nourrir par eux, il pouvait employer leurs chevaux pour un jour de marche sans être obligé de les payer, il pouvait même accabler de coups le raïa qui n'osait répondre ; car tous les musulmans étaient sacrés, il y avait peine de mort pour le chrétien qui aurait frappé l'un d'eux. »

Cet état des choses dura bien longtemps et ce ne fut guère que de nos jours, il y a dix ou douze années à peine, que la Sublime Porte, ayant été amenée à combattre une formidable insurrection des Slaves musulmans de la Bosnie, profita de ses succès pour y briser

définitivement le système féodal, anéantir la puissance des begs, exercer régulièrement ses droits souverains, et introduire, avec une administration essentiellement turque dans la province, les principes de réformes décrétées pour tout l'empire.

J'examinerai bientôt quelle modification fut apportée dans la situation des raïas paysans, ainsi que dans leurs rapports avec les musulmans propriétaires des terres qu'ils mettent seuls en culture.

§ 3. — STATISTIQUE.

Administration générale. — La Bosnie est gouvernée par un *nali*, ou gouverneur général, qui réside dans la capitale, à Sérájévo, qui a la haute direction de l'administration civile et politique de la province, et dont les pouvoirs sont fort étendus. Il a sous ses ordres, disséminés dans le pays, des *kaïmakams* et des *mudirs*, dont les fonctions, dans l'arrondissement de leurs districts, pourraient à la rigueur être assimilées à celles de préfets et de sous-préfets. Le gouverneur général actuel est Scherif Osman Pacha, précédemment gouverneur de la citadelle de Belgrade.

Trois tribunaux fonctionnent à Sérájévo, près du gouverneur général : 1° un tribunal mixte de commerce ; 2° un tribunal criminel et correctionnel auquel il est adjoint une chambre d'instruction ; 3° une cour supérieure, ou conseil général auquel sont déférées les affaires administratives importantes de la province, et qui connaît, en même temps, des sentences rendues par les tribunaux des mudirats et des kaïmakamies ; ses ar-

rêts judiciaires sont eux-mêmes susceptibles d'appel à Constantinople. Les tribunaux correctionnels et de commerce institués auprès de chaque kaïmakam et de chaque mudir sont, en même temps, des sortes de conseils municipaux et administratifs du district.

Un *molla*, ou grand juge, qui, comme pour toutes les autres provinces de l'empire, est changé chaque année, est placé à la tête de la magistrature religieuse et a sous ses ordres des *cadis*, qui fonctionnent dans les villes où l'importance de la population musulmane réclame la présence de ce juge.

Les évêques latins et grecs sont les chefs spirituels de leurs coreligionnaires, et connaissent, en dernier ressort, des sentences rendues par les curés catholiques et les papes en matière de mariage et de divorce et, parfois aussi, dans des causes civiles. Il est extrêmement rare qu'on appelle de ces sentences devant la justice ottomane, bien que ce droit soit réservé aux parties.

Un rabbin bosniaque est le chef de la communauté israélite, et, comme les évêques à l'égard des chrétiens, il est le seul juge de ses coreligionnaires en matière d'état civil.

Les services militaires de la province sont confiés, d'ordinaire, sous le contrôle du gouverneur ou vali, à un officier général de l'armée, qui réside à Sérajevo.

Les finances, recettes et dépenses, sont centralisées entre les mains d'un chef spécial envoyé de Constantinople, et qui a le titre de *muhassebedji*. Le service des douanes est cependant confié à un agent de cette administration qui rend directement compte de sa gestion à la direction supérieure de Constantinople.

Ce ne fut qu'en rentrant réellement en possession de la Bosnie en 1851, que la Turquie put se rendre un compte à peu près exact de l'importance de cette province et du chiffre numérique de sa population. Aussi, une des premières mesures que prescrivit alors le gouvernement, fut d'ordonner un recensement général de tous les habitants musulmans et chrétiens. C'est encore ce travail statistique, quelque incomplet et défectueux qu'il a pu être, qui sert aujourd'hui de base à la répartition de l'impôt (1).

L'*eyalet*, ou gouvernement de Bosnie, fut scindé en six *sandjaks*, ou préfectures, qui sont restés, à peu de modifications près, les divisions actuelles du pays. Ces *sandjaks*, administrés chacun par un *kaïmakam*, relevant du vizir ou *vali*, gouverneur général, correspondent à peu près aux anciennes *capitaneries*, qui morcelaient autrefois la province; ce sont ceux de Séradjévo, Travénik, Bihatch, Banyaluka, Zvornik et Novi-Bazar (2).

(1) Il est à peu près certain que les chiffres de cette statistique n'ont pu être d'une rigoureuse exactitude. Les populations savaient que le recensement ordonné par Omer Pacha, devait servir de base pour l'établissement d'un impôt personnel ou *nergui*, par tête d'habitants mâles, et, dès lors, elles ont dû, de connivence sans doute avec les agents chargés de ce premier travail, dissimuler le nombre exact des habitants des *Nahias* afin de diminuer le chiffre de la taxation dont chacun des districts allait être frappé.

(2) Bien que le *sandjak* de Novi-Bazar ait été détaché, il y a dix-huit mois environ, de l'*eyalet* de Bosnie, pour former un *mutessarifelik* à part, je le maintiens cependant dans la division de la Bosnie, par la double raison qu'il en faisait partie récemment encore et qu'il va lui faire prochainement retour, par suite de la nouvelle organisation projetée.

Chaque sandjak fut subdivisé, comme il l'est encore, en *nahiés* ou *mudirliks*, soit en districts ou sous-préfectures.

Le sandjak de Sérájévo comprend les districts suivants : Sérájévo (urbain), Sérájévo (rural), Vissoka, Foïnitza, Neretva, Tchelebi-Bazar (Rogatitza) (1).

Le sandjak de Travenik compte ceux de Travenik, Zénitza, Livno, Glamosch, Ak-Kissar, Yaïtzé, Guiol-Hissar et Prozor.

Le sandjak de Bihatch renferme ceux de Bihatch, Novosselo, Priédor, Novi, Dohbitza, Ostrojatz, Kroupa, Stari-Méidan, Kozaratch et Kliutch.

Le sandjak de Banyaluka a dans sa circonscription ceux de Banyaluka, Dervent, Foschani.

Le sandjak de Zvornik, vers la Drina, comprend ceux de Zvornik, Biélina, Tuzla-Gornia ou supérieure, Tuzla-Donia ou inférieure, Srébrénitza, Bertcheka, Kladani (2), Gradachats et Maglai.

Enfin le sandjak de Novi-Bazar, situé au S.-E., vers les confins de la Roumélie, s'étend aux mudirliks de Novi-Bazar, Novi-Warosch, Sienitza, Mitrovitza,

(1) La circonscription du sandjak de Sérájévo a été changée depuis la même époque, c'est-à-dire depuis que celui de Novi-Bazar a été détaché de la Bosnie, il y a environ dix-huit mois. Elle comprend aujourd'hui : les districts de Sérájévo, urbain et rural, de Vissoka, de Foïnitza, de Tchelebi-Bazar, auxquels ont été ajoutés ceux de Vichegrad et de Tchaïnitza ou Tergovischta, pris sur le sandjak de Novi-Bazar, et celui de Kladani, pris sur le sandjak de Zvornik. Quant au district de Neretwa, il fut enlevé à la Bosnie pour être annexé à l'Herzégovine.

(2) Il fait aujourd'hui partie du sandjak de Sérájévo. Voyez la note précédente.

Vichegrad (1), Fergovichta (2), Bihor et Akova.

Le plus peuplé de ces six sandjaks est celui de Zvornik, qui compte 239 977 habitants, et le moins peuplé celui de Novi-Bazar, qui n'en a que 92 198.

Dans tous les chiffres que renferme ce travail, les troupes cantonnées en Bosnie ne sont point comprises.

Les chrétiens se divisent aujourd'hui en deux catégories : ceux du rite grec oriental, dont le clergé supérieur relève du patriarcat synodial de Constantinople, et ceux du rite catholique, dont le clergé indigène, supérieur et inférieur, est resté latin et a conservé ses attaches avec le saint-siège et la congrégation de la Propagande de Rome. Les chrétiens *orthodoxes* sont en bien plus grand nombre que les catholiques. Cette différence numérique, qu'on ne comprendrait guère si l'on ne se rappelait que le gouvernement national bosniaque que vainquit Mahomet II, était catholique, s'explique par les fréquentes émigrations qui, depuis la conquête et à la suite des longues guerres de l'Autriche et de la Turquie, ont déplacé une notable partie de la population latine qui s'est réfugiée soit en Dalmatie, soit en Croatie, soit en Slavonie. On cite, entre autres, une grande émigration des catholiques qui, en 1698, s'expatrièrent à jamais, en suivant, dans sa retraite, le corps expéditionnaire du prince Eugène de Savoie.

Outre l'élément musulman et chrétien, la population de la Bosnie comprend aussi quelques Zingares, dont,

(1) Ce district fait régulièrement partie aujourd'hui du sandjak de Sérajévo. Voyez la note 1 de la page précédente.

(2) *Ibid.*

malgré toutes les investigations on ignore encore la véritable religion, et une colonie d'Israélites, d'origine espagnole, venue vers la moitié du XVIII^e siècle, soit de la Roumélie, soit des États de Raguse et de Venise.

La population totale de la Bosnie, en 1864, peut être évaluée et répartie de la manière suivante :

Chrétiens du rite oriental grec.....	410 796	Âmes.	
Musulmans.....	359 461	—	
Chrétiens du rite catholique.....	132 257	—	(1).
Zingares.....	9 965	—	
Israélites.....	2 181	—	
Étrangers.....	1 947	—	
Total.....	916 607	Âmes.	(2).

Je crois devoir justifier autant que possible ici l'exactitude approximative de cette évaluation. — Je l'ai établie en prenant pour première base les états de la statistique ordonnée en 1851 par Omer Pacha (3). Aux totaux de ces états, qui ne font mention que des habitants mâles, j'ai ajouté un chiffre équivalent aux neuf dixièmes, pour représenter la population du sexe féminin, d'après une proportion que j'indique à la fin de ce mémoire; puis à la somme réunie de ces nouveaux chiffres avec ceux de la population mâle des états de 1851, j'ai encore ajouté une plus-value de 8 p. 100,

(1) Un document des archives du couvent de Fohnitza fait connaître qu'en l'année 1777, la population catholique de la province n'était que de 73 053 âmes. Le « schematismus » de l'année 1856 l'élève au chiffre de 122 865.

(2) Voyez les détails au tableau IX du prochain numéro.

(3) Voyez les détails aux tableaux I à VII du prochain numéro.

représentant l'augmentation approximative et relative qui a dû se produire dans la population générale pendant une période de treize années, c'est-à-dire de 1851 à 1864. — Cette plus-value, je ne l'ai point estimée arbitrairement ; elle résulte, par exemple, pour les catholiques, d'un document dont l'authenticité ne saurait être mise en doute, je veux parler du *Schematismus* (1), ou Annuaire publié par les RR. PP. Franciscains de la Bosnie qui, dans chaque paroisse, tiennent régulièrement une sorte de registre matricule de leurs ouailles. Or, le *Schematismus* de l'année 1856 donne le chiffre de 122 865 catholiques des deux sexes, et celui de l'année 1864, en élevant ce chiffre à 132 257 individus, constate une augmentation de 9 392 âmes dans l'espace de huit années, soit un peu moins de 8 p. 100 (2). — Je ferai observer, en outre, que la comparaison de mes chiffres porte sur une période de treize années, de 1851 à 1864, tandis que la comparaison des deux totaux présentés par le *Schematismus* ne s'applique qu'à une période de huit années seulement, ce qui explique pourquoi j'ai pris la proportion de 8 p. 100, pour la

(1) « *Schematismus almæ missionariorum provincie Bosnæ argentine ordinis fratrum minorum observantium.* »

(2) Encore une preuve justificative de mon estimation : on procède en ce moment à un nouveau recensement de la province. Celui de Sérajevo urbain et rural qui est déjà fait a donné 21 462 habitants mâles, soit, en ajoutant les 9/10^{es} pour le sexe féminin, 40 778 âmes. La différence entre ce résultat et celui des états de 1851, également augmenté de ces 9/10^{es}, n'est que de 3412 individus, chiffre qui représente bien, à peu près, l'augmentation approximative de 8 pour 100 survenue dans la population de ce district dans la période de treize années.

plus-value que j'assigne à la population générale, bien que cette plus-value soit en réalité d'un peu moins de 8 p. 100, d'après les résultats des deux publications des RR. PP. Franciscains. — Cette augmentation pour les catholiques étant donnée et acquise, il m'a semblé naturel d'en appliquer le principe et le résultat aux chrétiens du rite grec oriental et aux musulmans bosniaques, vivant de la même vie que les premiers, ayant les uns et les autres les mêmes mœurs, et provenant tous d'une même origine et famille slaves. Des motifs à peu près analogues m'ont engagé à comprendre également dans cette évaluation augmentative les Zingares, et, quant aux étrangers qui ne figuraient sur les états de 1851 que pour 1228, et qui sont représentés dans mes calculs par le chiffre de 1947, il me paraît très-probable que leur nombre a dû augmenter dans cette proportion dans l'espace de treize années.

Donc, il demeure à peu près constant pour moi, qu'en l'année 1864, la population totale de la Bosnie s'élevait au chiffre de 916 607 âmes, dans lequel les six catégories entrent dans les proportions suivantes :

Chrétiens du rite grec oriental.....	44,71 %.
Musulmans.....	39,34 %.
Chrétiens du rite catholique.....	14,42 %.
Zingares.....	1,08 %.
Israélites.....	0,23 %.
Étrangers.....	0,22 %.

Aucun mudirlik, aucun sandjak, n'est exclusivement peuplé de chrétiens ou de musulmans ; partout la population, à quelque croyance religieuse qu'elle appartienne, est mélangée dans des proportions diffé-

rentes. — Toutefois, on peut dire que l'élément musulman domine dans les sandjaks de Séradjévo et de Novi-Bazar, tandis que les chrétiens se trouvent établis dans une proportion plus considérable dans les quatre autres sandjaks de Banyaluka, Travenik, Bihatch et Zvornik.

La proportion entre la population chrétienne des deux rites, dans sa répartition dans la province, s'établit de la manière suivante : La communion grecque orientale est exclusivement établie dans le sandjak de Novi-Bazar tout entier, et elle domine dans les districts établis le long de la frontière serbe, à Tchélébi-Bazar, Srébrénitza, Zvornik, Tuzla supérieure et Biélina, ainsi que dans ceux de Banyaluka et de Bihatch, à l'autre extrémité de la province (1). La

(1) Cette agglomération toute particulière de chrétiens du rite grec dans le sandjak de Novi-Bazar et dans les districts qui longent la rive gauche de la Drina, s'explique par ce fait que le schisme de Photius s'introduisit en Bosnie, à cette époque entièrement catholique, par la Serbie, pays limitrophe, qui, dès 1288, avait embrassé les nouveaux principes religieux de Byzance, et qu'il est naturel d'admettre que ces populations bosniaques, placées précisément aux frontières serbes, furent les premières à se convertir.

Des rives de la Drina le schisme s'étendit progressivement le long de la Save et jusqu'aux frontières croates, tandis qu'il eut beaucoup de peine à s'introduire dans les parties méridionales de la province. La raison en est peut-être que les catholiques avaient là le plus grand nombre de leurs couvents, entre autres ceux de Kréchévo, de Foïnitza et de Suttinska, qui existent encore aujourd'hui. La principale résidence des rois bosniaques était à Robovatz, non loin de Suttinska, et il y a lieu de croire que ce voisinage ne contribua pas peu à maintenir la foi catholique dans les pays environnants et à empêcher une trop grande extension du prosélytisme de l'Église grecque.

communion catholique est presque seule professée dans les districts de Prozor, Travenik et Vissoka, et elle l'est par les trois quarts environ de la population chrétienne dans ceux de Neretva, Foïnitza et Bertcheka.

La Bosnie n'ayant point été cadastrée et sa statistique officielle étant fort incomplète dans plusieurs de ses parties, il devient extrêmement difficile d'établir la densité de sa population. Toutefois on peut arriver à se former à cet égard une idée approximative en prenant pour base un travail statistique du sandjak de Bihatch, exécuté en 1859 par les officiers autrichiens des régiments frontières.

D'après ce travail, dont j'ai eu une communication officieuse, la densité de la population dans ce cercle, ou sandjak, s'établirait de la manière suivante :

	Milles carrés (1).	Habitants.
District de Bihatch.....	23,30	23 835
— de Novosselo.....	22,28	17 850
— de Priédor.....	9,53	19 460
— de Novi.....	11,00	13 550
— de Dubitza.....	3,94	8 180
— de Ostrojatza.....	9,81	26 740
— de Krupa.....	10,71	15 010
— de Stari Meïdan.....	10,46	14 570
— de Kozaratz.....	6,49	10 750
— de Kliutch.....	12,12	8 720

De ces dix districts, le plus peuplé serait celui d'Ostrojatza, qui aurait 2725 habitants par mille carré (allemand), et le moins peuplé, celui de Kliutch, qui n'en compterait que 720.

(1) Milles allemands de 15 au degré, ou de 7408 mètres.

Il n'est point indifférent d'observer que la densité de la population est plus considérable dans les districts limitrophes autrichiens. En effet, l'effectif du régiment frontière d'Otochatz est de 1523, celui du régiment d'Ogulin de 1786, celui du régiment de Sluin de 2632, celui du deuxième régiment de Banat de 2560, et, d'autre part, sur les confins militaires de la Croatie et de la Slavonie, on calcule environ 2100 habitants par chaque mille carré (allemand). Or, comme il existe une grande conformité climatérique et territoriale entre le cercle de Bihatch et ceux de la frontière autrichienne, on est amené à estimer que sur le territoire bosniaque il pourrait vivre un plus grand nombre d'habitants qu'on n'en compte aujourd'hui.

En effet, la densité approximative de la population du sandjak de Bihatch étant ainsi établie, on peut, en la prenant pour base et attendu la grande analogie qui existe entre ce cercle et les cinq autres de la province, en inférer que dans toute la Bosnie, chaque mille carré allemand pourrait aisément contenir 1331 habitants, tandis qu'en répartissant toute la population actuelle sur sa superficie totale qui est d'environ mille milles carrés, on arrive à ne constater que le chiffre de 916 âmes sur la même surface (1).

La statistique turque et les données que possède l'administration locale ne portent que sur les habitants mâles; de là une ignorance complète du chiffre exact de toute la population de la Bosnie. Mais il est pos-

(1) Pour obtenir la somme de cette superficie, j'ai simplement procédé par une triangulation faite sur la carte de Kiepert de 1853.

sible de suppléer à cette regrettable omission en appliquant à cette province les calculs de proportion entre les deux sexes obtenus dans les contrées limitrophes qui, comme la Bosnie elle-même, sont habitées par des populations slaves méridionales.

A cet égard, par exemple, la statistique autrichienne nous montre que tandis que dans les provinces allemandes, le sexe féminin est en majorité (1024-1079 habitants du sexe féminin contre 1000 habitants mâles), cette majorité appartient aux mâles dans les provinces slaves méridionales (1000 mâles contre 929-979 habitants du sexe féminin). Je crois donc être resté dans des limites raisonnables lorsque j'ai ajouté à la somme des habitants mâles, donnée dans les états de 1851, une plus-value de neuf dixièmes pour représenter les habitants du sexe féminin ; de telle sorte que j'ai obtenu pour toute la population, y compris 8 pour 100 en sus pour l'augmentation qu'elle a dû subir pour le moins dans une période de treize années, un chiffre total de 916 607 âmes. On peut calculer que la Bosnie, relativement à son étendue superficielle et toute proportion de la densité des habitants des contrées limitrophes de l'Autriche gardée, pourrait compter une population beaucoup plus considérable, qui s'élèverait à bien près du double de celle qu'elle a aujourd'hui.

Il ressort de ces divers calculs une curieuse observation qui ne laisse pas d'avoir un certain intérêt au point de vue social et politique.

Étant donné, d'une part, que le nombre des maisons, tel qu'il ressort des états statistiques de 1851, est encore le même aujourd'hui, bien qu'on soit autorisé, à

priori, à croire qu'il a dû s'accroître depuis treize ans en raison de l'augmentation de la population dans la même période, il en résulterait que la Bosnie, abstraction faite des habitations des Zingares, des Israélites et des étrangers, posséderait :

Maisons musulmanes.....	19811
Maisons chrétiennes.....	62777
Total	412588 (1)

Il s'ensuivrait que si la fécondité était égale dans les familles chrétiennes et musulmanes, les Musulmans devraient représenter les 44,25 pour 100 de la population, tandis que nous avons vu qu'ils n'en forment en réalité que les 39,34 pour 100, et que les chrétiens ne devraient compter que pour les 55,75 pour 100, alors qu'ils représentent effectivement les 59,13 pour 100 environ, grecs et catholiques réunis.

D'où cette conséquence physiologique que la reproduction dans les familles chrétiennes est de beaucoup plus grande que dans les familles musulmanes, et cette autre conséquence politique que l'élément chrétien tend à s'augmenter, tandis que l'élément mahométan reste stationnaire, si même il ne diminue pas. Je ne trouve d'autre explication de ces résultats que dans les avortements clandestins qui sont malheureusement si fréquents dans l'intérieur des familles musulmanes,

(1) Une preuve que le nombre des maisons a dû augmenter depuis 13 ans : pour les districts de Séradjévo, urbain et rural, par exemple, les états de 1851 donnent le chiffre de 6223 maisons, et le nouveau recensement auquel on procède aujourd'hui s'élève à 6837, soit une augmentation de 614.

coutume barbare tellement entrées dans leurs mœurs intimes qu'aux yeux de beaucoup d'entre elles elle n'a aucun caractère de criminalité. Et qui pourrait dire le nombre d'infanticides qui s'accomplissent, on est autorisé à le croire, dans les harems où les regards de la police et de la justice ne peuvent jamais pénétrer ! Dans la famille chrétienne, au contraire, ces crimes sont tout à fait inconnus, non-seulement parce que les mœurs y sont beaucoup plus sévères, mais parce qu'on y observe plus rigoureusement les préceptes religieux ainsi que les lois humaines et naturelles.

En ce qui concerne la division et la nature du sol de la Bosnie, voici l'opinion qu'on peut s'en former : Dans la contrée de la Kraïna et plus particulièrement dans le sandjak de Bihatch, sur une superficie de 119 milles carrés allemands, on compte, d'après la statistique autrichienne précitée, 99 milles de forêts et terres incultes, 11 milles 33 centièmes de terres labourées et cultivées et 9 milles 82 centièmes de prairies. Suivant ce calcul, et la superficie totale de 1000 milles carrés étant donnée approximativement pour toute la Bosnie, la province entière comprendrait : 95 milles de champs cultivés, 82 1/2 de prairies, et le reste, soit 822 1/2 de bois et forêts, de cours d'eau, de terrains pierreux et montagneux, de terres incultes. En d'autres termes, les deux dixièmes environ du territoire seraient formés de terres labourables et de prairies, et les huit dixièmes restant, de terres improductives pour l'agriculture proprement dite.

(A continuer.)

Communications, etc.

INSTRUCTIONS GÉOGRAPHIQUES

POUR M. OSMIN LAPORTE

Consul de France à Fernambouc.

La province de Fernambouc est aujourd'hui la seconde du Brésil au point de vue commercial, bien qu'elle n'en soit ni la plus étendue, ni la plus peuplée. Son heureuse situation, par suite de son voisinage relatif de l'Europe, car grâce aux bateaux à vapeur transatlantiques, elle n'est plus aujourd'hui qu'à quinze jours de Lisbonne, lui donne certains avantages commerciaux que n'ont pas les autres provinces de l'empire brésilien. La population y est considérable et active, un assez grand nombre d'étrangers s'y sont établis ; la culture du coton et de la canne à sucre ont pris de grands développements ; enfin tout y est en progrès ; et cela, quoique la province soit en pleine zone torride, du septième au quinzième degré de latitude sud, voisine de la mer sur laquelle elle a deux cents kilomètres de côtes, et malgré que, depuis 1850, elle ait été éprouvée par la fièvre jaune et le choléra inconnus chez elle avant cette date funeste.

Au point de vue géographique, toute la partie voisine de l'océan Atlantique est bien connue. Les côtes en ont été examinées plusieurs fois par des navigateurs portugais, espagnols, anglais et français. Nous con-

naïssons les travaux de l'amiral Roussin à ce sujet ; et l'on sait que M. le commandant Mouchez, de la marine française, y a exécuté tout récemment une nouvelle reconnaissance.

Il en est autrement de l'intérieur. La configuration des chaînes de montagnes qui traversent la province du nord au sud et de l'est à l'ouest n'est pas très-bien connue ; on ne sait rien de leur altitude, quoiqu'elles ne paraissent pas dépasser 1200 ou 1500 mètres ; leur composition géologique est en partie ignorée, et l'on n'y a pas fait de grandes recherches au point de vue minéralogique. La partie septentrionale de la province offre de grandes plaines fertiles, tandis que la partie australe est traversée du nord au sud par une longue chaîne qui limite à l'occident le grand Rio San-Francisco qui sépare cette province de celle de Bahia.

Le cours du San-Francisco est parfaitement reproduit dans un bel atlas spécial consacré à cette rivière et qui a été lithographié à Rio de Janeiro il y a quelques années. Mais tout ce qui reste à l'occident de ce fleuve a besoin d'être reconnu géographiquement, car il n'existe encore aucune bonne description topographique de la province. Le dernier ouvrage publié en français, sur le Brésil, celui de M. de Lahure, ne donne qu'une simple nomenclature des rivières, des chaînes de montagnes, des villes, bourgs et villages qui se trouvent dans cette partie du Brésil sans entrer dans aucun détail. Quant au bel ouvrage en deux volumes de M. Avé-Lallemand, *Reise durch nord Brasilien*, il n'a pas encore été traduit en français.

Ainsi donc, M. Osmin Laporte rendrait un véritable

service à la géographie en faisant une bonne monographie de la province de Fernambouc. En effet, ainsi que nous venons de l'indiquer, sauf sur quelques points, la position d'aucune localité n'a probablement été déterminée par des observations directes ; il comblerait un *desideratum* de la science sous ce rapport. Il pourra faire aussi avec avantage une description du Rio San-Francisco dont nous ne connaissons le régime que par les observations du botaniste voyageur, M. Auguste Saint-Hilaire, qui a parcouru une partie de sa vallée de 1820 à 1825.

Il serait utile d'étudier la partie montagneuse, région la plus dépeuplée de cette province et où il reste encore quelques tribus indiennes de Tupis, Omanès et de Chacriabas, appartenant à la race Guaranie, et parlant la langue générale, c'est-à-dire le Guarani. Ces restes de l'ancienne population indigène diminuent de nombre lentement, tant par leur mortalité propre, la variole, le peu de fécondité des femmes, que par leur fusion avec le reste des Brésiliens. Nous n'avons aucun renseignement sur le chiffre que cette population peut atteindre aujourd'hui.

Quant à la population brésilienne proprement dite, elle se compose d'abord des descendants des Portugais émigrés pendant trois siècles et demi dans la province de Fernambouc, puis des nombreux Européens qui sont venus s'y établir depuis 1820, enfin des nègres et de leurs métis à tous degrés dont le chiffre est devenu considérable. Une partie de ces noirs et métis sont encore esclaves, mais il y en a au moins un nombre égal aujourd'hui qui sont libres, et sont considérés

comme citoyens brésiliens. Il est important de savoir quelle est la loi de cette population si différente d'origine et qui paraît croître avec rapidité malgré les maladies tropicales, malgré la fièvre jaune, malgré le choléra. En effet, M. de Lahure la porte à 950 000 suivant le recensement de 1860 ; elle n'était que de 550 000 suivant M. Warden, en 1831.

On affirme que la province de Fernambouc, malgré sa situation dans la zone torride, est très-saine ; surtout dans la portion nord-est, voisine de la province de Pianhy. M. Laporte peut nous édifier sur cette salubrité ; il serait important de savoir dans quelle proportion les Brésiliens et les Européens émigrés ont été frappés par la fièvre jaune introduite dans la capitale en 1850. Depuis cette époque, elle y est devenue endémique, alors qu'elle y était inconnue auparavant, sauf peut-être une épidémie passagère, en 1688, sur laquelle on n'a que des renseignements incomplets. Cette maladie, si meurtrière pour les blancs en général, a été bénigne pour les noirs et les mulâtres, tandis que tout ce qui avait du sang africain dans les veines a payé un large tribut au choléra. Les choses se sont-elles passées à Fernambouc comme dans le reste des ports du Brésil ?

Quelle est la mesure de l'immigration européenne depuis un demi-siècle ? En dehors des Portugais qui sont les plus nombreux immigrants, et des habitants des îles Açores qui viennent au Brésil faire la concurrence au travail servile, quel est le chiffre approximatif des Allemands, des Anglais, des Nord-Américains, des Français, des Espagnols qui viennent s'établir sur ces plages ? Retournent-ils dans leur pays d'origine, épou-

sent-ils des Brésiliennes et conséquemment s'établissent-ils indéfiniment dans le pays? Quel est leur état de santé habituel, leur longévité? Conserveront-ils leurs forces physiques et intellectuelles? Tout ce qui a trait à cette partie de la biologie humaine est éminemment intéressant. Nous demanderons aussi des détails sur leur postérité, sur la nouvelle génération qui se forme du mélange du sang européen nouvellement introduit au Brésil avec celui des Portugais plus ou moins imprégné de celui des indigènes ou des Africains importés pendant les trois siècles précédents.

Une question très-importante et qui ne peut être élucidée que par des faits, c'est d'établir définitivement s'il est vrai que, malgré les origines et les mélanges divers, le sang caucasien va lentement, mais d'une manière sûre, prédominant parmi les habitants du Brésil; en d'autres termes, si chaque recensement donne un nombre de plus en plus considérable de blancs, alors que celui des noirs purs ou des gens de couleur reste stationnaire ou même diminue. Enfin nous demanderons à M. Laporte si des colonies agricoles, à l'instar de celles qui ont été fondées dans les provinces de Rio-Grande du Sud, Sainte-Catherine et Saint-Paul, ont été établies dans la province de Fernambouc et quel est leur état actuel.

Au point de vue commercial, il y a beaucoup de renseignements utiles à recevoir sur une région siège de transactions si étendues. En dehors de la production du coton, du café, du sucre et du tabac, cultures industrielles principales qui font la fortune de la province, quels sont les objets d'une véritable valeur que l'agri-

culture y produit? Où en est l'industrie manufacturière? et prévoit-on l'époque à laquelle de véritables fabriques pourront être établies dans le pays, sinon pour l'exportation, du moins pour fournir aux besoins locaux? Quel est l'état des voies de communication et du chemin de fer commencé?

Nous savons que l'agriculture brésilienne souffre beaucoup en ce moment par suite du manque de bras. La traite complètement suspendue depuis 1850 ne fournit plus les esclaves sur le travail desquels reposait la production agricole. La mort, les affranchissements nombreux réduisant chaque année le nombre des ouvriers de couleur qui formaient jadis le personnel des plantations, comment l'agriculture brésilienne pourra-t-elle sortir de cette crise? Le sol de Fernambouc est assez salubre pour que les blancs puissent, malgré le climat tropical, se livrer à la culture. Se forme-t-il une classe de petits propriétaires nationaux, blancs ou métis, se mettant sérieusement à l'œuvre? Les *Moradores* ou *petits blancs* de la campagne, ainsi que l'on nomme cette classe aux colonies françaises, secouent-ils leur apathie bien connue pour se mettre au travail rural et produire des denrées dont la vente leur permettrait une aisance dont ils ont paru peu se soucier jusqu'à présent? Le développement commercial de Fernambouc nous donne à croire que le mouvement a commencé, mais nous serions heureux que M. Laporte voulût bien nous renseigner exactement sur ce sujet.

Enfin la Société de géographie sera toujours très-reconnaissante à M. Osmin Laporte des renseignements qu'il lui fournirait sur les documents, ouvrages

ou cartes, qui peuvent se publier à Fernambouc, soit relativement à l'ensemble de l'empire du Brésil ou aux provinces de cet empire, soit au sujet de la province même de Fernambouc. La Société prendra également un vif intérêt à la mention des explorations qui viendraient à être entreprises, des voies nouvelles de communication qui seraient ouvertes dans le pays, en un mot à tout ce qui peut l'éclairer sur la configuration physique et le relief de la contrée où réside M. Osmin Laporte.

Tels sont les principaux points sur lesquels nous n'hésitons pas à attirer l'attention de l'honorable consul de France à Fernambouc. Nous bornons là nos courtes indications, certain qu'il comprendra facilement tout ce que comporte la monographie exacte et pratique d'une fraction du Brésil aussi importante que celle de Fernambouc, province avec laquelle l'Europe en général et la France en particulier ont tant de relations. Les communications de l'ancien continent avec le nouveau se multiplient chaque jour, et par conséquent augmentent d'importance et de valeur ; la plupart des États et des provinces de l'Amérique du Sud sont peu connus ; tout ce qui peut contribuer à montrer à l'Europe leurs ressources, leur richesse native qui n'attend que des bras pour être fructueusement exploitée, est un véritable bienfait pour l'humanité.

D^r MARTIN DE MOUSSY.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Assemblée générale du 15 décembre 1865.

La séance est ouverte à huit heures. En l'absence du président de la Société, S. Exc. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies, le bureau est présidé par M. de Quatrefages, président de la Commission centrale, ayant à sa droite M. d'Avezac, vice-président de la Commission centrale, M. Vivien de Saint-Martin, scrutateur, et M. Malte-Brun, secrétaire général de la Commission centrale, et à sa gauche, M. l'avocat général Blanche, scrutateur, et M. Bourdiol, secrétaire de la Société.

Le président ouvre la séance ; il donne lecture d'une lettre de M. le marquis de Chasseloup-Laubat. Son Excellence exprime son regret de ne pouvoir, par suite d'une indisposition, présider la séance, et adresse ses remerciements à la Société pour l'honneur qu'elle lui a fait en le réélisant à la présidence pour l'année 1865-1866.

M. de Quatrefages donne lecture de la liste des membres de la Société admis depuis la dernière assemblée générale, et fait remarquer que la Société de géographie prend de jour en jour plus d'extension.

M. d'Avezac offre de la part de MM. Firmin Didot, éditeurs, *Le livre de Marco Polo*, par M. G. Pauthier ; il donne lecture d'une notice à ce sujet.

M. de Quatrefages dépose sur le bureau, de la part de M. Barbié du Bocage, la table analytique des matières du Bulletin de la Société, 3^e et 4^e séries, années 1844-1860.

M. Eugène Cortambert présente, de la part de M. le général de Mosquera, ministre plénipotentiaire des États-Unis de Colombie à Londres, et de M. Manuel Ponce, ingénieur géographe colombien, l'atlas des États-Unis de Colombie et la carte particulière du cours de la Magdalena. Il présente aussi, de la part de l'auteur, le nouveau globe terrestre de M. Grosselin, et dépose sur le bureau des lettres adressées au président de la Société par le général de Mosquera et M. Grosselin pour accompagner ces hommages.

M. Malte-Brun, secrétaire général de la Commission centrale, donne lecture du rapport annuel sur les travaux de la Société et les progrès des sciences géographiques pendant l'année 1865. Cette lecture est écoutée avec le plus vif intérêt.

Le président profite de la présence du frère de M. Baker, l'explorateur dans la région des sources du Nil, pour le prier de se faire auprès du hardi voyageur l'interprète des sentiments d'estime et de sympathie de la Société. Ces paroles sont accueillies par d'unanimes applaudissements.

M. le comte de Montblanc donne communication d'un intéressant mémoire sur l'état actuel du Japon et l'avenir des Européens dans ce pays.

M. Vivien de Saint-Martin lit une notice sur M. Palgrave et sur les résultats de sa récente exploration dans l'Arabie intérieure; il signale ensuite la perte

douloureuse que vient de faire la géographie en la perdonne du docteur Barth; M. Vivien de Saint-Martin retrace la vie et les travaux de l'illustre voyageur.

M. Richard Cortambert raconte le voyage des dames Tinné au Bahr-el-Ghazal, et ce récit vivement coloré termine dignement la séance, à laquelle assistait un auditoire nombreux et sympathique.

La Société procède ensuite par voie de scrutin au renouvellement quinquennal de la Commission centrale. Sont élus : MM. Antoine d'Abbadie, d'Avezac, Jules Duval, Barbié du Bocage, Édouard Charton, Eugène Cortambert, Malte-Brun, Maunoir, de Quatre-fages, de l'Institut, Vivien de Saint-Martin, Élisée Reclus, Meignen, notaire, trésorier de la Société, Poulain de Bossay, Reinaud, de l'Institut, Alfred Demersay, le comte d'Escayrac de Lauture, Victor Guérin, Lefebvre-Durulé, sénateur, Léon Morel-Fatio, Max. Deloche, Ernest Desjardins, Gabriel Lafond, Alfred Maury, de l'Institut, de la Roquette, Guigniaut, de l'Institut, Noël des Vergers, Trémaux, Ernest Morin, Alexandre Bonneau, Jacobs, Martin de Moussy, l'amiral Pâris, de l'Institut, Richard Cortambert, le vicomte de Rostaing, Bourdiol, Sédillot.

La séance est levée à onze heures.

Procès-verbal de la séance du 5 janvier 1866.

PRÉSIDENCE DE M. DE QUATREFAGES ET DE M. D'AVEZAC.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Bourdiol, secrétaire de la Société, donne com-

munication du procès-verbal de l'assemblée générale du 15 décembre 1865.

M. de Quatrefages exprime le vœu qu'il soit désormais envoyé aux membres de la Commission centrale une lettre de convocation pour chaque séance. Cette proposition est immédiatement adoptée. — M. Vivien de Saint-Martin voudrait que la convocation indiquât en même temps l'ordre du jour ; mais le secrétaire général fait observer qu'il est presque toujours difficile de dire à l'avance quels sont les sujets qui doivent être traités, et le bureau ne peut donner de désignation précise que dans quelques cas exceptionnels.

Lecture est faite de la correspondance, M. Stanislas Noghera, homme de lettres, remercie de son admission comme membre de la Société. — Le général Blondel envoie, au nom du ministre, le supplément, récemment publié, au tome IX du *Mémorial du dépôt de la guerre*. — M. Ernest Frignet adresse un volume sur la Californie. — M. Grosselin fait hommage d'un globe terrestre et d'une carte d'Europe. — MM. Jules Duval, Édouard Charton, Élisée Reclus demandent que la Société fonde un prix annuel de 500 francs pour un bon traité de géographie, un bon atlas, un bon globe terrestre : cette proposition est renvoyée à l'examen préalable de la section de comptabilité.

M. Le Saint, sous-lieutenant d'infanterie, écrit pour demander à la Société qu'elle veuille bien donner son appui moral à une tentative de voyage qu'il se propose de faire dans la région qui sépare le haut Bahr-el-Ghazal du Gabon : M. de Quatrefages déclare que personnellement il n'a pas hésité à encourager le projet

de M. Le Saint ; mais comme président de la Commission centrale, il pense qu'il y a lieu de nommer une commission pour examiner ce qu'il convient de faire. — M. Henri Duveyrier fait valoir l'importance des résultats que donnerait la réussite d'une semblable entreprise : une reconnaissance des grands lacs de l'Afrique équatoriale qui se rattachent aux sources du Nil serait un pas important dans la question qui préoccupe depuis des siècles ; au point de vue de la linguistique, le voyage projeté conduirait également à de précieuses données : M. Le Saint passant entre le Baghirmi et le Dhor pourrait recueillir un vocabulaire qui compléterait heureusement les renseignements acquis déjà sur les idiomes de ces deux contrées. Ce serait une gloire pour notre pays qu'un Français eût, le premier, tracé un itinéraire tout au travers de l'inconnu qui s'étend du Haut Nil au Gabon. M. Duveyrier ajoute que M. Antoine d'Abbadie est tout disposé à se charger d'initier M. Le Saint aux procédés d'astronomie pratique nécessaires pour un voyage de ce genre. — Sont nommés membre de la commission appelée à examiner la demande de M. Le Saint : MM. Antoine d'Abbadie, Eugène Cortambert et Henri Duveyrier.

Le général de Mosquera, président des États-Unis de Colombie, en adressant à la Société l'atlas récemment terminé du territoire de cette république, demande que ce travail soit l'objet d'un rapport particulier ; MM. Eugène Cortambert, Vivien de Saint-Martin, Élisée Reclus sont désignés pour cet objet. — M. le conseiller Fornerod, président du département fédéral militaire de la confédération suisse, adresse, à titre

d'échange avec les publications de la Société de géographie, un exemplaire de la carte de la Suisse à l'échelle de 1/100000^e, dressée sous la direction du général Dufour. Le secrétaire pense qu'en témoignage de la haute estime de la Société pour cette œuvre remarquable, il y aurait lieu de décerner à l'éminent directeur le titre de correspondant étranger de la Société, à la place laissée vacante par le décès du colonel Abert, des ingénieurs topographes des États-Unis. Cette proposition est accueillie par un assentiment unanime, et le général Dufour est, en conséquence, nommé immédiatement correspondant étranger de la Société de géographie.

Par suite à la correspondance, M. Barbié du Bocage dépose sur le bureau la liste des postes consulaires auxquels est envoyé le Bulletin de la Société de géographie, par les soins du ministre des affaires étrangères. — M. Barbié du Bocage remet, de la part de la direction des consulats et affaires commerciales de ce ministère, une note sur le territoire de Delhi à Sumatra. — M. Richard Cortambert annonce que M. Petrus Truong Vinhki, l'un des membres de la dernière ambassade annamite à Paris, enverra prochainement à la Société un travail sur l'empire d'Annam. — M. Ramel donne connaissance d'une lettre qu'il a reçue du docteur Mueller de Melbourne et qui annonce le prochain envoi de documents adressés à la Société de géographie par le *Royal Society of Melbourne*. M. Ramel ajoute que, d'après les dernières nouvelles, l'expédition envoyée à la découverte sur le sort de Leichhardt était arrivée à Boola dans de bonnes conditions ;

parvenue au terme du terrain sec, elle allait entrer dans la région tropicale où l'eau est en abondance. L'expédition avait perdu les traces de Leichhardt, qu'elle avait pu suivre jusque-là. — M. d'Avezac donne communication, par extrait, d'une lettre qu'il a reçue du docteur Georges Asher, de Heidelberg, éditeur des voyages de Hudson dans la collection publiée à Londres par la *Hakluyt Society*. Elle contient d'intéressantes remarques de la part d'un savant très-versé en ces matières, sur le projet d'exploration du pôle nord qui préoccupe en ce moment les marins, les géographes et les savants en Angleterre et en Allemagne. — M. Rivière père, à Mauzy-sur-le-Mignon, informe la Société que, propriétaire de la maison où naquit René Caillié, il se dispose à mettre cet immeuble en vente et qu'il a cru devoir faire à la Société de géographie les premières offres d'achat.

Lecture est donnée de la liste des ouvrages offerts. Par suite à cette liste, M. Malte-Brun dépose sur le bureau un catalogue des arbres et arbrisseaux réunis chez M. Poulain de Bossay, lequel a joint à cette brochure une lettre d'envoi dans laquelle il exprime occasionnellement l'avis que la rédaction des procès-verbaux pourrait être abrégée, en ne reproduisant pas une seconde fois, à la suite du nom des candidats admis à faire partie de la Société, celui des membres qui les ont présentés. — M. Jules Duval offre : 1° de la part des traducteurs un exemplaire de la petite géographie physique de Maury, traduite en français par MM. Zurcher et Margollé ; 2° un numéro de l'*Economiste français* où il a rendu compte de la dernière assemblée générale

et du banquet de la Société de géographie. — M. Eugène Cortambert fait hommage à la Société, de la part du général de Mosquera, d'un exemplaire de la carte du Rio-Magdalena. — Il dépose ensuite sur le bureau, de la part de l'auteur, M. Manier, un exemplaire de la carte statistique de l'instruction publique en France ; M. Cortambert voudra bien faire une note à ce sujet. — M. Malte-Brun offre personnellement à la Société un globe céleste de Poirson qui était la propriété de son père. Le président remercie le donateur de cet hommage, qui est à la fois un souvenir du Malte-Brun d'autrefois et de celui d'aujourd'hui. — M. d'Avezac dépose sur le bureau, de la part de M. Arthus-Bertrand, un exemplaire de la brochure de M. Roux, capitaine de frégate, sur les câbles électriques. — M. d'Avezac offre en outre, au nom du prince Balthazar Boncompagni, un exemplaire tiré à part d'un mémoire sur *Petrus Adsigerius et les plus anciennes observations de la déclinaison de l'aiguille aimantée*, publié en 1835, par le professeur Wenckebach, de Leyde, dans un recueil hollandais fort difficile à se procurer aujourd'hui ; le prince Boncompagni en a fait faire une traduction française, qui a été insérée par ses soins dans les *Annali di matematica* de Rome. Le sujet de ce mémoire n'est autre que la fameuse lettre sur l'aimant, adressée au XIII^e siècle par Pierre de Maricourt à Syger de Foncancourt, et dont la Société de géographie avait, il y a quelques années, manifesté l'intention de donner une édition complète dans son Recueil de Mémoires. — M. Maunoir remet de la part de M. Le Mesle, la photographie d'une statuette de

Bouddhah trouvée à Ankore; — et de la part de M. Garcin de Tassy un exemplaire de son dernier discours d'ouverture à la reprise de son cours d'hindoustani à l'école des langues orientales vivantes.

Il est procédé à l'admission des candidats inscrits au tableau de présentation. Sont admis à faire partie de la Société : M^{me} Hommaire de Hell, M. Édouard Levieux, ancien vice-consul, et M. Delesse, ingénieur des mines.

Sont présentés pour faire partie de la Société : M. A. de Rivera, directeur du journal espagnol le *Pabellon nacional*, présenté par MM. Gabriel Lafond et Petit Didier. — M. Adolphe Honegger, consul de Bolivie, présenté par MM. Gabriel Lafond et Petit Didier. — M. Charles Leiden, consul de Saxe, présenté par MM. Gabriel Lafond et Petit Didier. — M. Lopez de Arosemeha, présenté par MM. Gabriel Lafond et Herran. — M. Jacinto Guetierrez Coll, présenté par MM. Gabriel Lafond et Torrès Caicedo. — M. le comte de Roscoät, consul de France, présenté par MM. le comte de Montblanc et Paul de Laboulaye. — M. Reille, capitaine d'état-major, présenté par MM. Chanoine et Maunoir. — M. Regnault, vice-amiral, présenté par MM. le vice-amiral Pâris et d'Avezac. — M. le baron Seillière, présenté par MM. Michel Chevalier et Bourdiol. — M. le baron René Servatius, présenté par MM. Michel Chevalier et Bourdiol. — M. Carteret, ancien conseiller d'État, présenté par MM. Michel Chevalier et Bourdiol. — M. de Lafressange, ancien secrétaire d'ambassade, présenté par MM. Michel Chevalier et Bourdiol. — M. Edmond Dollfus, agent de change, présenté par MM. Guillaume Rey et Maunoir. — M. Paul Ernault;

ex-officier d'infanterie de marine, présenté par MM. Guillaume Rey et Maunoir. — M. Théodore Delamarre, présenté par MM. Richard Cortambert et de Quatrefages. — M. Lacaze-Duthiers, professeur au Muséum, présenté par MM. Richard Cortambert et de Quatrefages. — M. Duhamel, membre de l'Institut, présenté par MM. d'Avezac et de Quatrefages. — M. Jules Marcon, présenté par MM. de la Roquette et Richard Cortambert. — Madame la comtesse Dorà d'Istria, présentée par MM. Richard Cortambert et Bourdiol. — M. Eugène Schœlcher, capitaine d'artillerie, présenté par MM. de Quatrefages et Eugène Cortambert. — M. le général de Mosquera, président des États-Unis de Colombie, présenté par MM. d'Avezac et Eugène Cortambert.

M. Eugène Cortambert fait observer que M. le général de Mosquera étant sur le point de partir pour l'Amérique, il y aurait lieu d'invoquer en sa faveur le précédent qui autorise, en certains cas exceptionnels, à procéder immédiatement à l'admission. Cette proposition est adoptée. En conséquence, M. le général de Mosquera est exceptionnellement admis, sans désenparer, comme membre de la Société.

Il est ensuite procédé au renouvellement du bureau de la Commission centrale ; sont élus : Président, M. d'Avezac ; vice-présidents, MM. Jules Duval et de Quatrefages ; secrétaire-général, M. Malte-Brun ; secrétaires-adjoints, MM. Maunoir et V.-A. Barbié du Bocage.

Les autres membres de la Commission centrale sont alors répartis entre les trois sections réglementaires, ainsi qu'il suit :

Correspondance : MM. Alexandre Bonneau, comte d'Escayrac de Lauture, Guigniaut, de l'Institut, Alfred Maury, de l'Institut, Noël des Vergers, correspondant de l'Institut, le vice-amiral Pâris, de l'Institut, vicomte de Rostaing, Sédillot, Trémaux, Vivien de Saint-Martin.

Publication : MM. Antoine d'Abbadie, correspondant de l'Institut, Eugène Cortambert, Richard Cortambert, Alfred Demersay, Ernest Desjardins, Victor Guérin, de la Roche tte, Martin de Moussy, Morel-Fatio, Ernest Morin, Élisée Reclus, Reinaud, de l'Institut.

Comptabilité : MM. Édouard Charton, Maximin Deloche, S. Jacobs, Gabriel Lafond, Lefebvre-Durulé, Poulain de Bossay.

Le président propose d'adjoindre à la Commission centrale un certain nombre de Membres de la Société auxquels leur assiduité aux séances et leur zèle éprouvé donne un titre particulier à cette distinction. Sont en conséquence nommés membres adjoints de la commission centrale : MM. Arthus-Bertrand, le contre-amiral Bolle, Jacques Dubochet, E. de Froidefond des Farges, Grimoult, William Hüber, Lecoq et Georges Perrot.

Les neuf membres adjoints sont immédiatement répartis par tiers entre les sections, ainsi qu'il suit :

Correspondance : MM. E. de Froidefond des Farges, Grimoult et William Hüber.

Publication : MM. le contre-amiral Bolle, Lucien Dubois et Georges Perrot.

Comptabilité : MM. Arthus-Bertrand, Jacques Dubochet et Lecoq.

La séance est levée à 10 heures et demie.

Séance du 19 janvier 1866.

PRÉSIDENCE DE M. D'AVEZAC.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. Lefebvre-Duruflé, président de la section de comptabilité, annonce pour la prochaine séance la présentation du rapport sur l'exercice 1865. Il regrette d'avoir à faire observer que les dépenses ont de beaucoup dépassé les prévisions du budget et il insiste sur la nécessité de se mettre rigoureusement en garde contre le retour de cette irrégularité.

Le secrétaire-général donne lecture de la correspondance :

Le ministère de l'instruction publique annonce qu'il a porté à 1000 francs l'allocation annuelle accordée à la Société par son département en échange de 50 exemplaires du Bulletin. — Le président fait remarquer l'évaluation à 20 francs par exemplaire qui ressort de ce chiffre total, et qui répond à une nécessité, déjà reconnue dans le sein de la section de comptabilité, d'élever le prix du Bulletin à un taux mieux proportionné au prix de revient : l'exemple donné par le ministère de l'instruction publique est un précédent favorable qu'il y aurait lieu de faire valoir auprès des autres départements ministériels, et qu'il conviendrait d'étendre aux abonnements privés. — M. Reclus pense qu'augmenter le prix du Bulletin n'est pas le moyen d'augmenter le nombre des abonnés, et qu'il entre dans le but de la Société de répandre le goût de la géographie.

L'agent de la Société fait connaître qu'il a demandé

quinze francs, au lieu de douze, pour le renouvellement des abonnements de cette année, et que cette augmentation a été acceptée par tout le monde sans difficulté.

M. Sédilloz écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister à la séance de ce jour. — Madame Hommaire de Hell et M. Rivals, capitaine d'artillerie, remercient de leur admission comme membres de la Société. — Le préfet du Loir-et-Cher exprime ses regrets de ce que, pour des raisons budgétaires, il n'a pas été possible au conseil général de son département de voter des mesures effectives en faveur du nivellement de la France : M. de Quatrefages exprime l'espoir que la Société tentera de nouvelles démarches en faveur de cette œuvre si importante, et pense que des sollicitations réitérées finiront par amener un résultat. — M. d'Avezac lit, par extraits, une lettre qu'il a reçue de M. le capitaine de frégate Vallon, et qui contient des détails sur la récente expédition militaire dirigée par le colonel du génie Pinet-Laprade, gouverneur du Sénégal, contre le marabout Maba, chef d'un ramas de tous les brigands de la Sénégalie, retranché dans le Rip ou Badibou, d'où il dirigeait des incursions de pillage inquiétantes pour la sécurité de notre colonie. M. Vallon signale particulièrement cette circonstance que, trois jours après le combat du 30 novembre, qui a fait un grand nombre de victimes, les cadavres des noirs avaient pris une teinte jaune absolument pareille à celle des Européens restés sur le champ de bataille. — Le secrétaire général communique à la Société le vœu exprimé par M. Guarmani d'être autorisé à faire tirer, à ses frais, un certain nombre d'exemplaires de

sa carte itinéraire de Jérusalem au Nedjed septentrional : cette autorisation est accordée.

Lecture est donnée de la liste des ouvrages offerts — Par suite de cette liste, M. d'Avezac présente de la part de l'auteur, M. Anquetil, neveu des deux anciens académiciens de ce nom, un volume intitulé : *Meç chasses*, qui contient d'excellents chapitres descriptifs sur la Birmanie. — M. d'Avezac remet aussi, de la part de M. le comte Russel-Killough, une intéressante brochure sur les Pyrénées, dont l'auteur a fait envoi par une lettre qui est déposée sur le bureau. — M. Barbié du Bocage fait la remise d'un travail manuscrit de M. Titus Coan, missionnaire américain, sur les phénomènes volcaniques de l'île Hawaï ; M. Coan sollicite l'envoi d'un numéro du Bulletin où ce travail aura été inséré. — M. Barbié du Bocage dépose, en outre, de la part du ministère des affaires étrangères, un mémoire de M. Lejean sur une partie de la Bithynie, avec une carte qu'il serait peut-être intéressant de publier. Renvoi pour ce travail, comme pour le précédent, aux sections de publication et de comptabilité. — M. Maunoir, à son tour, offre : 1° de la part de M. le baron de Schrenck, directeur des travaux topographiques du duché d'Oldenbourg, diverses cartes de ce pays et deux fascicules relatifs à l'exécution de la carte du duché à l'échelle de 1/50 000 ; 2° de la part de M. le capitaine Schneider, chef de la section topographique du grand-duché de Bade, un plan des environs de Freiburg et un plan des environs de Rastat, tous deux à l'échelle de 1/25 000, et quelques feuilles de la carte du grand-duché de Bade à l'échelle de 1/50 000. —

M. Jules Duval dépose sur le bureau un numéro du *Journal des Débats* où il a rendu un compte sommaire de la séance générale et du banquet de la Société.

Il est procédé à l'admission des candidats inscrits au tableau de présentation. Sont admis comme membres de la Société : MM. A. de Rivera, directeur du journal espagnol le *Pabellon nacional*; Adolphe Honegger, consul de Bolivie; Charles Leiden, consul de Saxe; Lopez de Arosemena; Jacinto Gutierrez Coll; le comte de Roscoät, consul de France; Reille, capitaine d'état-major; Reynaud, vice-amiral; le baron Seilliére; le baron René Servatius; Carteret, ancien conseiller d'État; de Lafressange, ancien secrétaire d'ambassade; Edmond Dollfus, agent de change; Paul Ernault, ex-officier d'infanterie de marine; Théodore Delamarre; Lacaze-Duthiers, professeur au Muséum; Duhamel, membre de l'Institut; J. Marcou; Eugène Schœlcher, capitaine d'artillerie; Madame la comtesse Dora d'Istria.

Sont inscrits au tableau de présentation : M. le colonel Dubois, ministre résident de la république d'Haïti, présenté par MM. Candido Bareiro et William Martin. — M. Lanée, éditeur de cartes, présenté par MM. Erhard et Maunoir. — M. Vuillemin, géographe, présenté par MM. Erhard et Maunoir. — M. Armand Landrin, présenté par MM. de Quatrefages et Édouard Charton. — M. Gaston de Selancy, présenté par MM. de Quatrefages et Eugène Cortambert.

M. Eugène Cortambert donne lecture du Rapport dont il avait été chargé sur l'ouvrage de M. Paul Riant, intitulé : *Expéditions et pèlerinages des Scandinaves*

en Terre-Sainte au temps des Croisades. Ce rapport sera inséré au Bulletin.

M. Victor Guérin lit ensuite un compte rendu développé du dernier ouvrage de M. de Saulcy sur son « Voyage en Terre-Sainte. » A cette occasion, M. Reinaud signale le témoignage d'un historien oriental qui vient confirmer un fait géographique recueilli sur place par le voyageur. M. de Saulcy, dans la relation de son premier voyage en Syrie, raconte qu'en visitant le mont Garizim, dans le pays des Samaritains, il vit auprès des ruines du temple de Garizim, d'autres ruines considérables, et qu'ayant demandé aux indigènes qui l'accompagnaient, d'où provenaient ces dernières, il lui fut répondu que c'étaient celles d'une ancienne ville du nom de Louza; comme aucun livre imprimé ne fait mention d'une ville de ce nom en cet endroit, plusieurs savants soupçonnèrent que M. de Saulcy avait été induit en erreur. Dans sa seconde visite au mont Garizim, en 1864 (tome II^e de la nouvelle relation, p. 246), M. de Saulcy ne manqua pas de demander de nouveau quelles étaient ces ruines, et il lui fut fait la même réponse. Or une ville du nom de Louza est citée, comme ayant existé jadis non loin du temple de Garizim, dans une histoire des Samaritains écrite en arabe par un Samaritain appelé Aboul-Fath, lequel vivait vers le milieu du XIV^e siècle. Le texte de cette histoire a été publié en 1865, à Gotha, par M. Édouard Vilmar, sous le titre de *Abul-Fathi annales Samaritani*.

La séance est levée à 10 heures et demie.

Nouvelles et faits géographiques

SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ÉTRANGÈRES.

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

L'île de Ceylan. — La Société impériale géographique de Saint-Pétersbourg a tenu le 8 décembre dernier sa troisième assemblée générale. Au commencement de la séance, M. Bouschen a lu des notices nécrologiques sur deux membres de la Société, MM. Arseniew et Vtorow, récemment enlevés à la science. L'un et l'autre s'étaient distingués par des travaux statistiques : M. Vtorow était l'auteur d'un atlas ethnographique du gouvernement de Voronège.

Au nombre des ouvrages offerts à la Société, le secrétaire, M. le baron d'Osten-Sacken, a particulièrement signalé le compte rendu des observations magnétiques, astronomiques et météorologiques faites par l'astronome suédois, Hansteen, pendant un voyage de ce savant dans la Sibérie orientale en 1828-1830 ; l'ouvrage de M. Teixeira de Vasconcellos, le *Portugal et la Maison de Bragance* ; le *Manual of hydrology* de M. Beardmore ; enfin, un mémoire rédigé par le colonel d'état-major, Babkow, qui présente le résumé historique des travaux topographiques exécutés sur le lac Balkasch ; une carte était jointe à ce mémoire.

Le secrétaire a mis ensuite sous les yeux de l'assemblée deux grandes cartes de l'île de Ceylan, dont l'une (manuscrite) représente les principaux traits de la formation physique de cette île, ainsi que l'étendue des plantations de café et des cocotiers qui s'y trouvent.

L'autre carte est publiée en langue singhalaise par une société scientifique qui réside dans l'île même. Cette carte

représente la division administrative de l'île en cinq provinces. A cette occasion, le baron d'Osten-Sacken, qui a visité Ceylan en 1858, a fait une communication sur son voyage ; il s'est étendu particulièrement sur la végétation de cette île et ses principales productions, qui font l'objet d'un commerce très-considérable. Ce n'est pas seulement par la richesse de sa végétation tropicale, mais encore par la grande variété de la nature dans les différentes parties de l'île, que Ceylan a un attrait particulier pour le naturaliste. Ceylan est à peu près aussi grand que l'Irlande. La plus grande partie de l'île présente un pays plat au milieu duquel s'élève un massif de montagnes dont les plateaux s'élèvent jusqu'à 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que les pics atteignent la hauteur de 7000 à 8000 pieds. Le voyageur peut de cette manière parcourir dans un court espace de temps différentes zones de végétation, dont les plus élevées offrent déjà quelques analogies avec la nature des climats tempérés. Le cocotier est le principal produit de la zone inférieure de l'île. Les plantations de ce noble palmier forment une large bande qui s'étend le long de la côte occidentale de l'île, depuis le cap Dondra jusqu'à Calpentyn. Pointe-de-Galle, station des bateaux à vapeur qui viennent de Suez, se trouve au milieu de ces forêts de palmiers. On n'a presque pas eu besoin d'ériger des poteaux pour le télégraphe qui réunit ce port avec Colombo. Les isolateurs sont attachés, pour la plus grande partie de la distance, aux troncs des palmiers. En se dirigeant de Colombo à Kandy (ancienne résidence des rois de Ceylan), on entre, non loin de cette dernière ville, dans la zone des plantations de café, qui se trouvent à 2000, 3000 et même 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Une magnifique chaussée conduit de Kandy au centre du massif montagneux de l'île. S'élevant graduellement jusqu'à une hauteur de 6200 pieds, elle aboutit à la plaine élevée de

Nouwera-Ellia, où les Anglais ont établi un *sanatorium*, station de repos pour les officiers et soldats européens dont la santé a souffert des effets du climat tropical. En quittant la zone des caféiers, le voyageur entre bientôt dans une région très-caractéristique pour la végétation de l'île, celle des plantes appartenant à la famille des Acanthacées. Les genres *Strobilanthes* et *Lepidagathes* ont ici le plus grand nombre de représentants. Des fleurs jaunes, blanches et bleues ornent ces buissons à verdure foncée et remplissent l'air de leur parfum agréable quoique très-fort. Toutes les plantes de cette famille sont désignées chez les indigènes par le nom général de *Nellû*. Une autre région non moins caractéristique est celle que les indigènes appellent les *patenas*; ce sont des plaines couvertes d'une herbe grisâtre et dure (*Andropogon* et *Schoenanthus*). Ces plaines occupant des espaces considérables dans la province centrale de l'île, se trouvent au niveau de la plupart des plantations de café.

A quatre lieues de Nouwera-Ellia, à une hauteur de 5000 pieds, quelques chétifs bananiers marquent la limite de la végétation essentiellement tropicale. A 6500 pieds, le voyageur européen aperçoit avec plaisir des plantes qui lui rappellent celles de son pays natal : le trèfle, la stellaire (*Alsine media*), le plantain (*Plantago* sp.) et une *Lisymachia* (*L. alata*) qui ressemble fort à la nôtre.

Les deux premières plantes sont positivement d'origine européenne. Dans les jardins attenants aux habitations de Nouwera-Ellia, on cultive avec succès les différents légumes européens ; la pomme de terre y est excellente. On en pourvoit tous les environs, Kandy compris. On a fait également des tentatives pour acclimater à Nouwera-Ellia nos arbres fruitiers, mais on n'a pas réussi. A cette occasion on a observé un phénomène physiologique assez intéressant quoique tout à fait naturel. La température des plaines élevées varie pendant

toute l'année de 1° à 20° Réaumur. Il arrive toutefois que le thermomètre marque zéro, cependant le froid n'est jamais aussi vif, et surtout il n'a jamais une aussi longue durée qu'en Europe. Il en résulte que le pêcher et le cerisier n'ayant pas de repos pendant l'hiver, sont devenus *semper-virentes*; ils produisent continuellement des feuilles, et cet état de surexcitation les exténue au point qu'ils ne sont plus en état de produire des fruits de la grosseur et de la saveur voulues. Le cerisier ne donne souvent même aucun fruit, quoiqu'il fleurisse annuellement. Le baron d'Osten-Sacken a fait ensuite le récit de son ascension de la montagne la plus élevée de Ceylan, le *Pedro talla galla* (1) (8280 p. anglais), et il a terminé sa lecture par quelques observations ethnographiques sur les habitants de l'île, leur condition actuelle sous la domination anglaise et leur genre de vie.

Dans cette même séance a été exposée une collection intéressante de minéraux. Cette collection, arrangée ingénieusement par M. Andréiew, présente un petit tableau fort complet des richesses du règne minéral des bords du lac Ladoga. Il a attiré l'attention des connaisseurs par la beauté de quelques-uns des échantillons qui s'y trouvent. Dans une des prochaines séances de la Société, M. Andréiew se propose de faire une lecture sur le mouvement industriel et commercial qui a pour objet ces différents produits minéraux, et qui se fait principalement entre le Ladoga et Saint-Pétersbourg.

(*Journal de Saint-Pétersbourg.*)

(1) Le pic d'Adam, longtemps considéré comme la plus haute montagne de l'île, n'a que 7420 pieds.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

SEANCES DE JANVIER 1866.

EUROPE.

La Toscane, album pittoresque et archéologique publié d'après les dessins recueillis sous la direction de S. Exc. le prince Anatole Demidoff, en 1852, par André Durand. IX^e X et XI^e livraisons.

S. Exc. LE PRINCE ANATOLE DEMIDOFF.

Mémorial du Dépôt général de la guerre, imprimé par ordre du ministre. Supplément au tome IX contenant la jonction des réseaux géodésiques de France et d'Angleterre et les longitudes comparées de Paris et Greenwich. Paris, 1865. 1 vol. in-4^o.

DÉPÔT GÉNÉRAL DE LA GUERRE.

Die Adamello-Presanella-Alpen nach den forschungen und aufnahmen von Julius Payer. Gotha, 1865. 1 broch. in-4^o avec cartes.

DOCTEUR A. PETERMANN.

Les Pyrénées, les ascensions et la philosophie de l'exercice par le comte Henri Russell-Killough. Pau, 1865. 1 broch. in-8^o.

M. LE COMTE HENRI RUSSELL-KILLOUGH.

Sur les origines hongroises à l'occasion d'un travail de M. H. van der Hoeven. par M. Pruner-Bey. Paris, 1865. 1 broch. in-8^o.

M. LE DOCTEUR PRUNER-BEY.

Observations météorologiques faites à Nijné-Taguisk. Année 1864. Paris, 1865. 1 broch. grand in-8^o.

ASIE.

Le livre de Marco Polo, citoyen de Venise, conseiller privé et commissaire impérial de Koubilaï-Khaan; rédigé en français sous sa dictée en 1298, par Rusticien de Pise; publié pour la première fois d'après trois manuscrits inédits de la Bibliothèque impériale de Paris, par M. G. Pauthier. Paris, 1865. 2 vol. grand in-8^o.

MM. FIRMIN DIDOT.

Mes Chasses, — une Chasse au tigre en Birmanie, — le cheval Birman, — la Chasse aux flambeaux, par A. Thomas-Anquetil. Paris, 1866. 1 vol. in-18.

M. A. THOMAS-ANQUETIL.

AMÉRIQUE.

La Californie, histoire, organisation politique et administrative, législation, description physique et géographique, agriculture, industrie, commerce, par Ernest Frignet. Paris, 1866. 1 vol. in-8°.

M. ERNEST FRIGNET.

OUVRAGES GÉNÉRAUX. MÉLANGES.

Géographie physique à l'usage de la jeunesse et des gens du monde, traduit de l'anglais par MM. Zurcher et Margollé. Paris. 1 vol. in-18.

MM. ZÜRCHER ET MARGOLLÉ.

Étude sur la fabrication et la pose des câbles électriques sous-marins, par M. F. L. Roux, capitaine de frégate. Paris, 1865, 1 broch. in-8°.

M. ARTHUS-BERTRAND.

Sur Petrus Adsigierius et les plus anciennes observations de la déclinaison de l'aiguille aimantée, par W. Wenckebach, traduit du hollandais, par T. Hooiberg. Rome, 1865. 1 broch. in-4°.

M. LE PRINCE BALTHAZAR BONCOMPAGNI.

Cours d'hindoustani à l'école impériale et spéciale des langues orientales vivantes. Discours d'ouverture du 4 décembre 1865. 1 broch. in-8. Paris.

M. GARCIN DE TASSY.

Liste des arbres, arbrisseaux et arbustes d'ornement réunis chez M. Poulain de Bossay à la Remonière, commune d'Arrou (Eure-et-Loir). Chartres, 1865. 1 broch. in-8°.

M. POULAIN DE BOSSAY.

Tableaux de population, de culture, de commerce et de navigation formant pour l'année 1863, la suite des tableaux insérés dans les notes statistiques sur les colonies françaises. Paris, 1865. 1 vol. in-8°.

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Études sur le bassin considéré dans les différentes races humaines, par M. Pruner-Bey. Paris, 1865. 1 broch. in-8°.

M. LE DOCTEUR PRUNER-BEY.

Observations sur la pression et la température de l'air dans l'intérieur de quelques mines, par M. L. Simonin. Paris, 1865. 1 feuille grand in-8°.

M. L. SIMONIN.

ATLAS ET CARTES.

Topographische Karte der Schweiz vermessen und herausgegeben auf Befehl der eidgenössischen Behörden, unter der Aufsicht des Generals G. H. Dufour. Maasstab der Karte 1/100,000°. 1833-1863. 24 feuilles.

M. LE CONSEILLER FORNEROD.

Atlas de los estados unidos de Colombia antigua Nueva Granada que comprende las cartas jeograficas de los estados en que esta dividida la republica construidas de orden del gobierno jeneral con arreglo a los trabajos corograficos del jeneral A. Codazzi i a otros documentos oficiales, por Manuel Ponce de Leon i Manuel Maria Paz. Paris, 1865. 1 vol. grand in-^{fo}. M. MANUEL PONCE.

Carta jeografica de los estados unidos de Colombia Nueva Granada construida de órden del gobierno jeneral con arreglo a los trabajos corograficos del jeneral A. Codazzi i a otros documentos oficiales, par Manuel Ponce de Leon i Manuel Maria Paz. Bogota, 1864. Paris, 1865. 4 feuilles. M. MANUEL PONCE.

Carte physique et politique de l'Europe avec l'indication des chemins de fer et des voies de communication maritimes. Grosselin, éditeur. Paris, 1866. 1 feuille. M. GROSSELIN.

Le mont Athos et l'île de Thasos pour servir à l'intelligence des rap- ports de M. E. Miller, par V. A. Malte-Brun. Paris, 1865. 1 feuille. M. V. A. MALTE-BRUN.

Le Mont-Blanc accompagnant l'itinéraire de la Suisse, par Adolphe Joanne. Paris. 1 feuille. M. ERHARD.

Globe métrique. Grosselin. Paris, 1865. M. GROSSELIN.

Topographische Karte des Herzogthums Oldenburg, im Maasstabe, 1:50000 in 14 Blättern von Albert Philibert Freiherrn von Schrenck. 1856-1863. feuilles, I, II, VIII, XII, XIII et XIV.

Karte von dem Herzogthume Oldenburg, von A. P. Freiherrn von Schrenck. 1856. 1 feuille. M. DE SCHRENCK.

Topographische Karte über das Grossherzogthum Baden nach der allgemeinen Landesvermessung des Grossherzoglichen militairisch topographischen Bureaus. feuilles, 16, 20, 23 et 24.

Topographische Karte der Umgebung von Rastatt. Maasstab 1:25000. feuilles 1 à 4.

Topographische Karte der Umgebung von Freiburg. Maasstab. 1:25000 feuilles 1 à 4. M. LE CAPITAINE SCHNEIDER.

Carte statistique de l'instruction primaire en France à l'usage des écoles et des bibliothèques scolaires, par J. Manier. Paris, 1865. 1 feuille. M. J. MANIER.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

FÉVRIER-MARS 1866.

Mémoires, Notices, etc.

ESSAI SUR LE GHILAN

PAR M. E. GUILLIN

Placé en dehors des routes qui conduisent à la capitale et ne possédant aucune de ces ruines qui attirent les voyageurs, le Ghilan est resté jusqu'à ce jour presque inconnu à l'Europe savante, quoique, depuis quelques années, des maisons gréco-anglaises s'y soient établies pour faire le commerce des soies.

Entouré au midi d'une chaîne de hautes montagnes et situé à une grande profondeur au-dessous du niveau des terrains environnants, échappant par conséquent à l'action des grands courants chargés de purifier l'atmosphère, chauffé par les rayons d'un soleil ardent, constamment humecté par les vapeurs qui s'élèvent du sein de la Caspienne, et inondé d'eaux croupissan-

tes dans quelques parties, le Ghilan est une contrée d'une fécondité admirable, mais un séjour malsain, non-seulement pour l'Européen, mais encore pour l'Asiatique. C'est un pays plat, formé d'une terre noire, compacte et mêlée de sable. Ses parties basses sont couvertes de marais, dont un, celui d'Enzeli, a 28 à 30 kilomètres de largeur, du nord au sud, et 50 à 60 de longueur de l'est à l'ouest. Près du village d'Enzeli, il sert de port et peut recevoir les petits navires qui naviguent sur la Caspienne. Le Ghilan, dont le nom est très-significatif et veut dire *terre glaise, boue*, est en effet un terrain fort bas, bordé tout le long de la mer par un banc de sable qui s'étend à 5 ou 600 mètres sous l'eau. Près d'Enzeli, on trouve une côte élevée de quelques toises, pouvant mettre les navires à l'abri des vents du large ; à quelque distance à l'ouest de cette ville, la côte forme une petite dune où croissent quelques arbustes et quelques plantes sauvages. Mais excepté sur ce point, le rivage est à peine au-dessus du niveau de la mer, dont les eaux agitées par un bouillonnement continuel viennent clapoter sur le sable.

Une multitude de ruisseaux, quelques rivières et le Sefid-Roud (fleuve blanc) ou Kizil-Ouzen (fleuve rouge), cours d'eau torrentueux qui descend du Kurdistan, coupent le rivage d'un nombre infini d'estuaires, dont les graviers mouvants offrent des difficultés aux voyageurs.

Les parties les plus basses du Ghilan paraissent être de création récente : elles ont dû être formées par les alluvions que le Sefid-Roud y a déposées, et, comme

la direction primitive du fleuve était à l'orient, cette partie est plus complète que l'autre, et le marais qui reste encore de ce côté n'est rien, comparé à celui d'Enzeli.

La profondeur du terrain ghilanaï est moins apparente quand on arrive par la route de poste qui débouche à Keudum, parce qu'elle coupe la chaîne de l'Elbrouz obliquement de l'est à l'ouest, et qu'elle fait de nombreux détours ; mais elle est très-apparente quand on remonte par Kergané-Roud, Agha-Eveller et Ardebil, d'autant mieux que cette partie de l'Aderbidjan est plus élevée que les plaines de Tauris. J'ai mis deux jours pour monter du rivage de la Caspienne à Nouchar, hameau bâti à peu de distance de la sortie des montagnes ; c'était en novembre ; dans les basses terres, les enfants jouaient presque nus, le temps était délicieux ; sur les hauteurs, les habitants portaient des fourrures, un vent violent écorchait une terre durcie, dépourvue de végétation ; c'était partout la tristesse de l'hiver, dans un pays sauvage, presque inhabité.

La chaîne de montagnes qui entoure le Ghilan est une continuation de l'Elbrouz, qui rattache la chaîne du Caucase à celle de l'Hindou-kho. Dans la partie que j'ai traversée, de Cazvin à Recht, cette chaîne a 40 ou 50 kilomètres environ de largeur. La partie qui regarde l'Aderbidjan et l'Irac-Adjemi est stérile, tandis que celle qui avoisine le Ghilan est couverte d'arbres de haute futaie, dont la verdure vigoureuse contraste étrangement avec les contrées arides qu'on vient de traverser.

L'aspect du Ghilan, vu des hauteurs, est délicieux ;

la plaine qui unit Recht à Lahidjan apparaît comme un océan de verdure. Les champs semés de riz sont, en outre, couverts d'arbres de toute sorte, de mûriers, de figuiers, de pêchers, de poiriers, d'orangers, de rosiers. Près des habitations, des hêtres élancés soutiennent d'énormes vignes, dont les rameaux sauvages, retombant en festons gracieux, couvrent presque entièrement l'arbre qui leur sert d'appui. Dans les parties basses et inondées, les acacias épineux forment des fonds parés, au printemps, de belles grappes de fleurs rouges et blanches.

Le Ghilan forme un demi-cercle irrégulier dont les montagnes sont l'arc, et dont la Caspienne est la corde. La plus grande irrégularité est vers l'orient. Sa profondeur est d'environ 80 kilomètres, si on la mesure par une ligne qui, partant de Keudum, village placé au débouché des montagnes, et passant par Recht, aboutirait à Enzeli, sur la Caspienne. Sa longueur mesurée entre le Ténékaboun, à l'orient, et Kerganeroud, à l'occident, est d'environ 200 kilomètres.

Les principales productions sont le riz et la soie. Le riz bouilli remplace, pour le Ghilalien, le pain, que les préjugés ou l'hygiène bannissent de son alimentation. L'exportation de la soie est d'environ 15 millions de francs par an, pour l'occident de l'Europe, sans compter ce qui est acheté par les industriels de Moscou. Le pays fournit aussi à l'exportation des citrons et des poissons salés. Il possède des moutons, des bœufs et des chevaux. Les moutons sont de cette race à large queue, répandue dans toute l'Asie et sur les côtes de l'Afrique ; mais on y trouve aussi notre race euro-

péenne. Les bœufs sont de petite taille ; ils sont remarquables par une loupe qu'ils portent sur le garrot, et qu'on retrouve chez une race de bœufs indiens ; mais, ici, le croisement avec la race tatare tend à faire disparaître ce signe distinctif d'origine. Ces animaux sont vifs et alertes, et leur démarche est beaucoup plus rapide que celle de leurs congénères européens. On les utilise comme bêtes de charge. Les chevaux du Ghilan sont de race commune, mais très-étoffés et très-vigoureux.

Les basses-cours sont peuplées de poules et de canards, qui se vendent à très-bas prix, et, pendant l'hiver, qui est très-doux, des multitudes d'oiseaux aquatiques viennent chercher un refuge dans les marais. Les pélicans et les cygnes y sont si nombreux que, par instants, l'eau semble couverte d'une immense nappe d'un blanc éclatant. On m'a assuré que les canards présentent des variétés inconnues à l'Europe, entre autres, une race naine dont la taille est celle de la grive. On trouve aussi des bécasses, des bécassines et des faisans. Pendant l'hiver, quelques personnes se donnaient le plaisir de chasser aux flambeaux, et ces sortes de chasses sont très-productives.

Les forêts recèlent des fouines, des martres, des chalcals, des sangliers, des loups et des ours, on dit même des panthères et des tigres. M. le docteur Haentschie, médecin allemand, établi à Recht depuis plusieurs années, m'a assuré qu'avant mon arrivée il y avait au consulat de Russie une panthère apprivoisée. Quant au tigre, appelé en persan *babr*, plusieurs m'en ont parlé, mais je n'en ai point vu ; seulement, sur la route,

une fois j'ai remarqué une peau qu'on avait mise à tremper dans une rivière, elle m'a paru être celle d'un léopard ou d'une panthère.

On retrouve dans le pays la plupart des insectes de l'Europe, moins la punaise : on suppose que l'excès d'humidité l'a fait périr.

Les cours d'eau, les marais et la Caspienne fourmillent de poissons, dont quelques variétés sont, à ce qu'on prétend, excellentes. Cet aliment passant à tort ou à raison pour fiévreux, je n'en ai point fait usage. On assure que plusieurs de ces animaux atteignent de grandes proportions et sont dangereux pour l'homme, que la rade d'Enzeli est fréquentée par les monstres de la mer, qu'ils y sont attirés par les carcasses d'animaux morts qu'on y jette ou que les courants y apportent, et que des baigneurs imprudents ont été dévorés. M. le docteur Haenstchie, que j'ai reconnu comme un homme sincère, m'a recommandé de prendre des précautions, quand j'aurais à traverser les grands cours d'eau à leur embouchure. Il est certain que les pêcheries du Ghilan établies à l'embouchure du Sefid-Roud et de quelque autre cours d'eau important, sont très-productives. Elles sont exploitées par des pêcheurs russes, qui salent et séchent les poissons et font un caviar qui s'expédie jusqu'à Constantinople.

Une humidité constante est ce qu'il y a de plus caractéristique dans le climat du Ghilan. Pendant l'été, au mois de juillet, au moment d'une forte pluie, du linge placé sur une chaise, dans une chambre bien fermée, s'est trouvé le matin trempé comme s'il eût été exposé à la rosée, il fallut le faire sécher au feu

avant de s'en servir. Dans cette saison, quoique la chaleur ne soit point trop considérable, elle devient extraordinairement fatigante à cause de l'humidité excessive et chaude de l'atmosphère; l'air extérieur ressemble à celui d'une étuve, il provoque les sueurs continuelles, quelquefois âcres, suivies de légères éruptions cutanées, et produit un affaissement du système nerveux.

L'hiver est très-doux, il est aussi agréable que l'été est pénible. A partir du mois de décembre jusqu'en mai, les montagnes se couvrent de neige; un vent chaud qui souffle dans les plaines vient atténuer une atmosphère déjà très-douce, et qui permet aux oranges et aux citronniers de vivre en pleine terre.

Les maladies aiguës les plus fréquentes sont les fièvres, qui paraissent surtout au milieu et à la fin de l'été, les maladies d'oreilles, le catarrhe des yeux, du gosier et des bronches, et certaines maladies cutanées qui revêtent quelquefois des formes épidémiques. La dysenterie se montre pendant les fortes chaleurs, et l'on voit souvent apparaître l'angine fibreuse et le typhus.

La fièvre est surtout bilieuse, quelquefois elle produit le tétanos. On la traite par les vomitifs, le sel anglais à haute dose (4 onces), et, plus tard, avec la quinine donnée également en grande quantité; mais, malgré cette médication héroïque, il arrive quelquefois que la fièvre persiste.

Les maladies chroniques les plus fréquentes sont les rhumatismes, les hypertrophies du foie, de la rate et du cœur, les gastralgies et les hydropisies, suites ordinaires des fièvres.

Les vers intestinaux, y compris le *tænia*, y sont tellement fréquents, qu'à moins d'indication contraire, on commence toujours par donner de la santoline aux malades avant tout autre traitement.

Habitants. — On prétend que le Ghilan possédait une population aborigène, parlant le pehlvi ou persan des époques antérieures à l'islamisme, mais que, en 1822, la peste ayant emporté la population entière de Recht, cette ville et ses environs ont été repeuplés par des colonies arrivées des divers points de la Perse et que les débris de la race primitive se trouvent au Ténékaboun, frontière du Mazendéran. Comme j'ai pu le voir moi-même dans un voyage que j'ai fait dans ce canton, cette race a la taille svelte, le visage régulier, le galbe grec, la physionomie fine et intelligente, les extrémités petites et le tempérament nerveux.

Mais on peut ajouter que ce type est celui de la race persane, et qu'on le retrouve dans toutes les provinces, surtout dans celles où les invasions tatares et mogoles ont le moins laissé de trace, comme dans le Fars, l'Irac Ademi, où l'on ne parle que la langue persane. Dans l'Aderbidjan (pays des adorateurs du feu), ancienne Médie Atropatène, où se sont établis, en grand nombre, des Turcs ottomans, des Turcs orientaux et des Mogols, la race persane a beaucoup perdu de son caractère; la langue persane, même tout en continuant d'être la langue écrite, a cessé d'être la langue parlée, c'est le turc tatar qui l'a remplacée.

Le Ghilan, en se repeuplant, a dû emprunter des colons à l'Aderbidjan, comme aux autres provinces,

mais l'élément tatar ne put former qu'un faible appoint, puisque la langue turque n'est pas parlée dans le gouvernement de Recht, qu'elle n'y est pas même comprise.

Mais à l'extrémité occidentale du Ghilan, dans le Thalidj, pays moins riche et plus sain, on rencontre une race particulière, qui diffère beaucoup de la race persane. Elle a des formes moins sveltes, plus arrondies, sans cependant être empâtées, le visage est plus court, plus plein, la peau est blanche, le teint est coloré, les dents sont magnifiques, les cheveux noirs beaux et bien fournis; les yeux, noirs aussi, sont grands, bien fendus et pleins d'expression. L'ensemble de la conformation indique la santé, la force, l'audace et l'intelligence.

Dans ce canton, on parle le turc, mais on connaît aussi le persan, c'est du moins ce qu'on m'a assuré, j'y ai été bien accueilli malgré ma qualité d'étranger, de frengui infidèle.

Les populations ghilanaïses ont un aspect souffreteux qui fait peine à voir, leur teint est jaune, les classes inférieures surtout sont malades; les fruits verts et les poissons salés, dont elles font abus, nuisent beaucoup à leur santé.

Les Ghilanaïses sont généralement faibles et lâches, très-superstitieux et complètement dominés par leur clergé. Les habitants de Recht se distinguent par leur fanatisme, et par leur mauvais vouloir envers les étrangers. Les villageois sont moins intolérants. Les bergers qui habitent les montagnes sont plus forts, plus vigoureux que les habitants de la plaine, les luttes avec les

bêtes féroces les enhardissent et les rendent bons tireurs. Si le pays était envahi, les populations montagnardes seraient ses seuls défenseurs.

La langue du Ghilan a moins changé qu'on le prétend : elle diffère par son archaïsme de la langue parlée à Téhéran, et elle possède une riche littérature ; c'est un dialecte persan, mais non un patois.

Le vêtement du bas peuple se compose d'une espèce de bourgeron bleu très-court, d'un large pantalon en toile bleue attaché à la ceinture par un cordon. Sa coiffure ordinaire est une calotte en feutre non teint, semblable à celles qu'on voit sur les bas-reliefs de Persépolis. Les jours de fête, on met des bonnets de peau d'agneau noirs ou gris, des tuniques de cotonnade bleue, d'indienne ou de drap. Les riches mettent des chemises et des caleçons de soie, des pantalons de drap ou de soie ; une première tunique de même étoffe remplace notre gilet, une seconde tunique en drap ou en étoffe légère, et un grand manteau à manches de même étoffe que la tunique complètent l'habillement, qui drape bien l'homme et s'harmonie bien avec la coiffure en peau d'agneau. Un article important aussi, c'est la ceinture ; les domestiques portent un ceinturon à plaque, le peuple une ceinture en mousseline, les riches des ceintures en châles de cachemire, quelquefois très-coûteux. Les bonnets en peau d'agneau sont portés par la généralité des populations, il n'y a guère que les mollahs qui aient conservé le turban. Les bonnets les plus riches sont faits avec des peaux d'agneau apportées de Boukhara, il en est de fort chers, on m'en a montré un qui avait coûté 161 fr.

Il était composé de petits morceaux de peau cousus et arrangés de manière à produire un effet comparable à celui du plaqué dans les meubles, on aurait dit une suite de rosaces, d'un fort joli effet. Il y a aussi des bonnets de 15 et même de 3 francs.

La chaussure est une sorte de mules en bois garnie en peau de chèvre-vert tendre ; elle est commune aux deux sexes et d'un usage fort incommode.

L'habillement des femmes n'est rien moins que décent ; il consiste en une chemise de soie ou de coton, qui descend à peine à la ceinture, en une veste de même longueur et en un ou plusieurs jupons attachés fort bas sur les hanches. Le ventre, enjolivé de tatouages, et les reins restent nus.

Le jupon arrive à peine à mi-jambe. Les femmes élégantes, pour remplacer la crinoline et les cerceaux qu'elles ne connaissent pas encore, mettent sept à huit jupons l'un sur l'autre. Quand elles sortent en ville, elles mettent par-dessus leurs jupons d'immenses pantalons en coton ou en soie, et elles s'enveloppent des pieds à la tête d'une grande pièce de coton ou de soie bleue et se couvrent le visage d'un morceau de calicot blanc, percé de plusieurs petits trous. Les femmes riches se couvrent de bijoux et de diamants, les pauvres s'estiment heureuses quand elles ont pu coudre quelques pièces d'or à leur coiffure, et leur bonnet renferme ainsi toute la richesse de la famille.

Les Ghilanaïs, comme tous les Persans, sont intelligents, enthousiastes, passionnés, ils ont une grande aptitude pour la poésie, la musique et la peinture ; seulement, faute d'étude, les qualités restent toujours à

l'état de brillantes promesses. Leurs peintures n'ont d'autre mérite qu'une certaine entente du coloris, il n'est tenu compte ni de la forme ni des proportions, ni de la perspective, le dessin est tout à fait incorrect ; mais le coloris semble tout vivifier. J'ai vu des plafonds assez gracieux, on y avait peint des fleurs, des fruits et des femmes, les unes nues, les autres vêtues à la *grecque*. Les artistes persans affectionnent les chasses fantastiques, où l'on voit des princes et des rois coupant d'un seul coup de sabre la tête d'un lion ou d'un ours.

La Perse abonde en poètes et en improvisateurs qui rappellent sous certains rapports nos anciens trouvères, dont ils ont la grâce, mais non la sobriété. Les Persans aiment beaucoup les réunions, où ils s'enivrent de thé, de vin et de rhum, pendant qu'un ménestrel indigène relate, en s'accompagnant de la guitare, les actions des héros perses de l'époque mythologique, ou bien se livre à des chants anacréontiques que le poète de Téos ne désavouerait pas. Un des défauts les plus repoussants des Persans, et ils en ont beaucoup, c'est l'ivrognerie. Ils boivent pour s'enivrer, et leur ivresse arrive toujours à ce dernier degré où l'homme n'est plus qu'un objet de dégoût pour ceux qui l'environnent. Ils ne rougissent point de leurs excès, et, en sophistes qu'ils sont, ils prétendent qu'il n'y pas plus de péché dans un tonneau que dans un verre de vin.

Les Persans ont un théâtre, ce que les Turcs n'ont pas ; seulement, ils y jouent une pièce unique, toujours la même, qui revient toutes les années, c'est la mort d'Hussein, fils d'Ali, assassiné à Kerbela, par ordre de

Moavia, calife de Damas et compétiteur de la famille du prophète arabe. Comme sur le théâtre athénien, tous les rôles, même ceux de femme, sont tenus par des hommes, et le voile qui leur couvre le visage est si épais qu'on ne saurait s'en apercevoir. Je ne sais comment est le théâtre de Téhéran ; mais, dans les petites localités, la pièce se joue sur la place publique, sans aucun décor, c'est à l'imagination et au bon vouloir des spectateurs à suppléer à tout ce qui manque. La foule fait cercle autour des acteurs qui sont sur la scène ; quant à ceux dont le tour n'est point encore arrivé, ils se tiennent en dehors du cercle. Comme la tragédie est religieuse, les mollahs jouent les principaux rôles. J'ai vu l'un d'eux qui représentait le personnage d'Hussein ; tantôt il paraissait à cheval, tantôt il mettait pied à terre, et, n'ayant pas eu le temps ou le courage d'apprendre son rôle par cœur, il tenait un rouleau de papier à la main, lisant chaque fois que la mémoire lui faisait défaut, et le peuple n'en paraissait ni choqué ni refroidi.

A l'époque où l'on joue cette tragédie, on a l'usage de s'assembler dans les mosquées, sur les places publiques, ou dans les maisons des dévots, pour lire le Coran et le martyre d'Hussein ; les maisons de réunion sont surmontées d'un drapeau noir, ayant, au lieu de fer, une main ouverte, faite en tôle ou en fer-blanc, selon les goûts. Au récit de la *Passion* du fils d'Ali, le peuple fond en larmes, et ses sanglots couvrent la voix du lecteur. C'est une époque d'exaltation religieuse.

La polygamie est beaucoup plus commune en Perse

qu'en Turquie, et, comme conséquence, les mœurs y sont beaucoup plus dépravées encore. L'instruction est très-répandue, mais elle se borne à la lecture, à l'écriture et au calcul le plus simple. L'éducation de la famille est très-mauvaise, il règne dans le langage un cynisme qui surprend péniblement l'Européen nouvellement arrivé. Les spectacles, au Ghilan, comme à Constantinople, sont d'un caractère obscène, les enfants des deux sexes qui y assistent sont corrompus avant l'âge, et ils perdent le sentiment de la pudeur, avant même de connaître les passions. Les maladies qui proviennent du dérèglement des mœurs sont très-communes en Perse.

Au Ghilan, ce qu'il y a de particulier, c'est une procession pendant laquelle les jeunes filles chantent des paroles fort licencieuses, et qu'on ne pourrait traduire décemment en français, sans y mettre une gaze épaisse (*Avenk darem dest n'arem* : on pourrait, si l'on voulait, dire en français : *Nous sommes filles et nous n'avons pas d'amants*; en persan, les termes sont tout à fait crus). Ces coutumes reportent l'imagination au temps où les dames romaines allaient en procession portant, sous sa forme la plus caractéristique, l'image du Dieu des jardins.

Religion. — Subjugés par les hordes arabes, les Persans ont adopté l'islamisme et sont devenus les plus fanatiques des sectateurs de Mahomet. La lutte entre Ali, gendre du prophète, et Moavia, calife de Damas, divisa les musulmans en deux partis : celui d'Ali et celui de son compétiteur. De cette époque

datent les deux rites : les chiïtes sont sectateurs exclusifs d'Ali, les sunnites sont ceux qui ont accepté les faits accomplis et qui, sans rien ôter aux mérites réels du gendre de Mahomet, reconnaissent comme légitimes les princes qui l'ont précédé et ceux qui sont venus après lui : c'est l'école du bon sens et de la raison. Les chiïtes, au contraire, et cette secte n'a plus guère d'adhérents qu'en Perse, protestent encore contre des injustices historiques contre lesquelles personne ne peut rien, et dont les auteurs n'ont pas laissé de descendants.

Les Persans ont conservé quelques pratiques de leur ancien culte ; seulement ils leur donnent une signification différente. Ainsi, le Norouz, qui était la fête du renouvellement du feu sacré, est devenu celle du renouvellement de l'année. Elle a lieu à l'équinoxe du printemps.

La procession silencieuse qui paraît particulière au Ghilan est aussi un héritage du sabéisme.

Les mollahs sont généralement ignorants et fanatiques, ils ne savent qu'exciter les passions populaires, pour accroître leur influence déjà fort grande et très-hostile au gouvernement. Seulement la rivalité des Bali, secte religieuse qui date à peu près de 1848, a donné à leur autorité un coup dont elle ne saurait se relever.

Malgré leur fanatisme, les Persans ne possèdent que des mosquées misérables, bâties en briques crues, mal entretenues et qui ne sauraient être comparées sous aucun rapport aux magnifiques monuments que la piété des Ottomans a élevés en l'honneur de la Divinité.

Habitations. — L'humidité du climat et les pluies continuelles ont fait bannir du Ghilan ces maisons en pisé avec toit en terrasse qu'on voit dans toute la Perse.

Les habitations sont construites en briques cuites et couvertes de tuiles dans les villes, de chaume dans les campagnes, quelquefois même avec des planchettes grossièrement taillées à la hache.

Elles sont généralement précédées d'une varanda à la mode indienne. Les habitations des riches et des gens aisés possèdent un premier étage ou balat-khané, celles des pauvres n'ont qu'un rez-de-chaussée, toujours élevé d'un mètre environ au-dessus du terrain naturel. L'intérieur des appartements est quelquefois orné d'arabesques et de peintures gracieuses, quelquefois on n'y trouve que quelques symboles grossiers et obscènes. Les maisons importantes possèdent des croisées vitrées, les autres n'ont que des châssis, garnis de papier. Chez les pauvres, on se contente d'un volet en bois grossièrement fait. Dans chaque pièce, on trouve des tapis dont la finesse dépend de la fortune du propriétaire. Les tapis de Perse sont réellement fort beaux, c'est le luxe du pays, car, en fait de meubles, on ne trouve que des coffres plus ou moins ornés de clous de cuivre, généralement de fabrique russe et servant à renfermer les vêtements, le linge et les provisions. Chaque maison a un petit jardin extérieur.

Propriétés. — Le terrain est entre les mains d'un nombre fort restreint de propriétaires.

L'unité de la propriété territoriale est le village; il

appartient généralement à un noble sous la protection duquel les paysans cultivent la terre. De la bonne ou de la mauvaise administration du maître dépend le sort de la petite commune. Mal gouvernée, elle dépérit ; bien gouvernée, au contraire, elle devient bientôt florissante ; mais c'est très-rare, et le sort des paysans est généralement malheureux.

Administration. — L'administration des gouverneurs de province est généralement déplorable, l'éloignement de la capitale leur laisse la facilité de se livrer à tous leurs caprices. Ils pillent plus qu'ils n'administrent les populations confiées à leurs soins ; ils prennent l'argent partout où ils le trouvent : aussi le numéraire est-il rare, tant on prend de précaution pour le cacher.

L'argent a une puissance d'autant plus grande qu'il peut racheter les délits, même les crimes ; comme en général le châtiment n'atteint que les malheureux, incapables de payer leur rançon, la pénalité est d'une barbarie horrible. Les délits simples sont punis de la bastonnade, les autres de la perte d'une oreille, d'un bras, d'un pied, j'ai vu même un vol de moutons puni de la peine capitale. Les gouverneurs sont de véritables dictateurs, leurs jugements sont sans appel, exécutable à l'instant même, et rien ne peut garantir de leurs caprices la vie et la fortune des citoyens. Une ressource cependant reste à l'accusé quand il est prévenu à temps, c'est de se réfugier dans un *asile* et d'y rester jusqu'à ce que ses parents ou ses amis aient obtenu sa grâce, ou payé sa rançon. Le droit d'asile

est attaché aux tombeaux de quelques imams, à certaines mosquées, à la maison du muchteïd ou docteur de la loi. On comprend qu'avec un pareil gouvernement un peuple ne saurait prospérer.

Tous les abus sont connus des ministres, mais jusqu'ici on n'a point songé à y mettre un terme. La chose, du reste, est fort difficile : le peuple persan n'est pas aisé à conduire, et, quand il s'agit de déraciner des abus séculaires, personne n'ose l'entreprendre. On assure que le roi actuel est un homme intelligent, instruit, libéral, très-bien disposé en faveur de la civilisation européenne, mais que toute sa bonne volonté ne peut surmonter les obstacles qu'opposent la routine, la superstition et l'intérêt privé.

Les étrangers ne peuvent trafiquer ni même vivre en Orient sans être soutenus et protégés par les consuls européens. Pendant le séjour que je fis au Ghilan, je demandai à M. Adolphe de Tingoborski, consul de Russie, la protection de son gouvernement, il me l'accorda pleine et entière, et, soit comme homme privé, soit comme fonctionnaire, il se montra plein de bon vouloir pour moi, parce que j'étais Français, et je suis heureux de pouvoir lui en témoigner publiquement ma reconnaissance.

Je dois ajouter aussi que notre ambassadeur à Téhéran, M. le baron Pichon, fit tout ce qui était possible pour m'aider à remplir ma mission, et qu'il obtint du gouvernement persan un firman qui m'évita bien des difficultés et des tracasseries.

L'influence russe domine au Ghilan. Pendant mon séjour, l'Angleterre installa un consulat à Recht, mais

le choix qu'elle fit pour remplir ce poste fut très-malheureux, et j'ignore si elle a continué ou cessé d'y entretenir quelqu'un.

Division du pays. — Le Ghilan se divise en plusieurs cantons ; la capitale est Recht, ville de 15 000 âmes, placée à peu près au centre de la province. En allant de cette ville vers l'orient, on trouve le village important de Kutchuk-Isfahan, et, à quelques heures au delà, la ville de Lahidjan, qui ne le cède en importance qu'à Recht et qui possède un gouverneur particulier, ordinairement indépendant de celui de Recht. Au delà de Lahidjan, on trouve Radesser, qui fait partie de son territoire, et de ce point jusqu'à la frontière du Mazendéran, on ne rencontre plus que quelques misérables hameaux.

Au nord de Recht, sur les bords de la Caspienne et du marais qui porte son nom, est bâti le village d'Enzeli, destiné à un grand avenir, mais qui, à cette heure, n'est encore qu'un amas de huttes de roseaux. A l'ouest de ce village, en suivant le bord de la mer, on trouve les hameaux de Kuprichah et de Nouaroud, et, à l'extrémité du Ghilan, sur la frontière du Thalidj, le village de Kergané-Roud, qui offre quelque intérêt à cause de sa magnifique population. Quant aux villages qui sont situés au pied des montagnes, je ne les connais pas.

Routes. — Ce qu'on appelle de ce nom en Orient n'a rien qui ressemble à nos voies de communication. C'est un terrain foulé par les hommes et les chevaux, mais où l'on ne voit aucune trace de travail, si ce n'est

quelques ponts placés sur des cours d'eau, qu'il ne serait pas possible de franchir à gué. Ces routes sont généralement étroites, coupées de torrents et de rochers, et inaccessibles aux voitures.

Dans les provinces persanes où le terrain est très-sec, les routes sont praticables en toutes saisons ; mais, au Ghilan, où le terrain est naturellement fangeux, une pluie de peu de durée suffit pour les rendre impraticables, d'autant mieux qu'on est souvent obligé de traverser à gué des ruisseaux importants que le moindre orage fait déborder.

La route de Recht à Lahidjan, qui est très-fréquentée, traverse des rivières, et, comme elle est plus basse que les champs environnants, elle sert de déversoir à leurs eaux ; dans certains endroits, les chevaux y entrent jusqu'au poitrail ; dans d'autres, le sabot de ces animaux disparaît en entier dans la terre glaise, de sorte que leur marche n'est qu'une longue suite d'efforts. En outre, le terrain est tout couvert d'acacias épineux qui forment une forêt épaisse à travers laquelle on ne pénètre qu'avec mille difficultés. Les Persans appellent ces forêts djenguel ; c'est ce que les Hindous appellent jungle.

La plage est la partie du pays qui se prête le mieux à la marche. Quand on la suit, il faut se rapprocher beaucoup de la mer, les chevaux qui en ont l'habitude la rasent d'assez près pour laver leurs sabots dans les vagues, ils y trouvent un sable plus serré et plus ferme. L'inconvénient de cette route, c'est la difficulté qu'on éprouve à traverser les ruisseaux à gué. Règle générale, il ne faut jamais entrer dans un gué sans être précédé d'un indigène qui le sonde avant de vous en permettre

l'entrée, et ensuite il faut traverser le ruisseau le plus près possible de la mer, parce que c'est le point où le gravier est le plus ferme, tandis qu'en remontant le ruisseau, on trouve des sables mouvants. Dans l'intérieur des terres, on trouve quelques ponts en mauvais état : les chevaux du pays, qui en ont l'habitude, peuvent seuls les franchir.

Cinq routes principales sillonnent le Ghilan :

1° La route du Mazendéran à Recht, qui passe au Ténikaboun, traverse Rudesser, Lahidjan et Kutchuk-Isfahan.

2° La route de Recht à Cazvin, qui traverse la chaîne de l'Elbrouz; c'est la route royale : elle est suivie par les courriers et possède des relais de poste. Elle est en fort mauvais état, mais on y trouve un pont remarquable, bâti sur le Sefid-Roud. Le point le plus intéressant est la vallée des Oliviers, ainsi nommée à cause de ses plantations.

3° La route de Recht à Tauris, par la vallée de Guesker et le mont Massoula ; elle rejoint la route royale vers Miyan; sa direction est de l'est à l'ouest. Elle est fréquentée par les caravanes, qui mettent quinze jours pour la parcourir.

4° La route de Recht à Enzeli. Elle traverse un djen-guel de 13 à 14 kilomètres, arrive à Piré-Bazar (vieux marché), où l'on ne trouve qu'une chaumière. A ce point, on s'embarque sur le Roud-Bar, qui est navigable pour les lourdes mahonnes du pays, on entre dans le marais d'Enzeli, large de 28 à 30 kilomètres, et l'on va débarquer au village de ce nom.

5° La route qui va d'Enzeli à Ardebil, par Kupri-

chah, Lêngueroud, Kerganérout et Agha-Éveller. Elle suit la plage à partir d'Enzeli, jusqu'à Kerganérout, où elle commence à gravir les flancs de la montagne. Elle est fort mauvaise, à cause des nombreux cours d'eau qu'il faut traverser et de l'escarpement de l'Elbröüz.

Agriculture, industrie et commerces. — Les cultures principales du Ghilan sont le riz et la soie. La première est bien entendue, on admire l'art avec lequel les indigènes disposent leurs champs en terrasses successives, de manière à tirer le meilleur profit des eaux. Leurs lacs artificiels sont bien disposés et entretenus avec soin.

La culture du mûrier est moins bien entendue que celle du riz ; les arbres plantés à environ un mètre de distance les uns des autres ont un aspect peu agréable, parce que chaque année on les tond complètement pour en avoir la feuille ; on agit de même en Turquie.

L'humidité excessive a obligé de faire pour les vers à soie une habitation particulière ; c'est une chaumière grossièrement construite sur des poteaux ou sur des colonnettes de briques cuites, selon la fortune du propriétaire. Le précieux insecte est à peine abrité de la pluie, il reçoit les impressions de l'humidité et du froid, et il est à présumer que ce manque de soin a contribué à la dégénérescence de la race et à l'infériorité de son cocon ; aussi n'a-t-on point voulu le propager en France.

Les fruits sont mauvais, parce que la nature du terrain paraît leur être défavorable, et que les soins leur font défaut.

L'industrie principale est celle de la soie : elle est encore dans l'enfance ; on compte que la moyenne du kilogramme est de 25 francs, tandis qu'avec un outillage meilleur elle pourrait être au moins de 50 francs. En général, ce sont les hommes qui filent les cocons, les femmes n'y sont employées qu'exceptionnellement.

La décortication du riz est exécutée d'une manière également très-primitive ; elle se fait au moyen de pilons garnis de pointes de fer, et mis en mouvement par une bascule. Le riz, ne pouvant se sécher à l'air libre, est suspendu en gerbes dans des granges et séché au moyen de la fumée.

Les femmes ghilanaïses tissent des étoffes de soie grossières et d'une très-petite largeur, qui se consomment presque en entier dans le pays. Cependant, j'en ai vu à Constantinople, où elles servent au luxe de la classe pauvre.

On fabrique à Recht des tapis de table d'un genre particulier. Ce sont des pièces de drap dans lesquelles on fait des découpures qu'on remplit avec des morceaux de couleurs différentes ; pour masquer les coutures, on y applique des tresses plates de différentes couleurs : le tout forme un dessin plutôt étrange et bizarre que réellement beau.

Le commerce du Ghilan est très-important ; il se compose de soie, dont l'exportation est de 600 000 kilogrammes pour l'Europe occidentale, et d'au moins 100 000 kilogrammes pour la Russie ; de poissons séchés et salés, qui sont transportés soit en Russie, soit dans les provinces persanes environnantes. L'importation européenne se compose d'indiennes anglaises, valant environ 3 millions de francs, de soieries de Lyon,

d'étoffes d'or et d'argent, d'armes de chasse des manufactures de Liège, vendues comme anglaises, d'un peu de quincaillerie et de draps de fabrique allemande, de faïence et de coutellerie russes, de qualité très-inférieure.

Si le Ghilan était bien administré, il serait très-riche, parce que ses exportations sont beaucoup plus considérables que ses importations, mais son mauvais gouvernement est plus pernicieux encore que la fièvre de ses marais.

La navigation de la Caspienne est tout entière entre les mains des Russes. En 1858, ils avaient cinq petits vapeurs chargés de desservir Astrakhan, Bakou, et les ports de la côte occidentale, Recht et Asterabad ; ils marchaient fort mal, et des voyageurs italiens venus de Bakou se plaignaient de la mollesse et du manque d'égard des officiers russes. Mais on assurait qu'une nouvelle compagnie de navigation devait porter à quinze le chiffre des navires à vapeur.

La marine militaire russe stationne pendant l'hiver à Asterabad, ou plutôt à l'île d'Achounada, qui a été cédée à la Russie.

Arrivé au Ghilan en juin 1858, au moment le plus malsain de l'année, fatigué par une longue route faite tout entière à cheval, obligé de m'occuper d'affaires, je n'ai point eu le loisir de parcourir le pays comme je le désirais ; j'ai dû me contenter de parler de ce que j'ai vu en passant, je serais heureux si je pouvais attirer l'attention de la Société de géographie sur une contrée remarquable à plus d'un titre, et si je pouvais engager un voyageur plus compétent à s'en occuper.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES ALPES CENTRALES

PAR M. WILLIAM HÜBER,

Capitaine à l'état-major du génie de la confédération suisse.

La Société de géographie m'a chargé de lui adresser un compte rendu sur la belle carte du mont Blanc, récemment publiée par le Dépôt de la guerre : mais à côté des moyens employés pour l'exécution de ce travail topographique, l'étude de la carte même révèle divers phénomènes communs à toute la chaîne des Alpes, et qui m'ont paru assez intéressants, au point de vue géographique, pour mériter d'être résumés en quelques pages.

Je signalerai tout d'abord une erreur trop généralement répandue : s'il est vrai que le mont Blanc soit le point culminant des Alpes, il n'est pas juste de lui attribuer la préséance sur les massifs voisins. En effet, quand on étudie une région dans son ensemble, il faut pour trouver ce qu'on pourrait appeler les *hautes-terres*, se garder d'envisager seulement des cimes qui peuvent se perdre dans les nuages, sans que pour cela le terrain qui environne leur base soit de beaucoup au-dessus du niveau de la mer, et c'est alors dans un examen attentif des thalweg qu'on trouvera d'infail-
libles données sur cette question.

En remontant un cours d'eau jusqu'à sa source, on observe une relation directe entre son volume et la surface de pays qui l'alimente. Pour un fleuve de quelque importance, on atteint donc une région assez étendue, plus basse peut-être, que telle cime voisine, mais dans laquelle la courbe de niveau décrite par une altitude donnée, embrassera une beaucoup plus grande superficie que la courbe de même cote dans le sommet isolé. C'est donc la surface enveloppée par les courbes de même cote, et non le plus ou moins grand nombre de courbes qui révèlent les hautes régions des continents.

Cette remarque peut être appliquée au mont Blanc, où la courbe limite des neiges perpétuelles, par exemple, enciint une surface beaucoup moins grande que la surface embrassée par la même courbe dans le massif central des Alpes. On peut en conclure que c'est dans ce dernier massif que doivent se rencontrer les hautes-terres, auxquelles on parviendra en remontant le cours des fleuves principaux.

Or, les cours du Rhône et du Rhin conduisent directement au Saint-Gothard, d'où s'échappent aussi les affluents supérieurs du second de ces fleuves, l'Aar et la Reuss; c'est encore au Saint-Gothard que l'Inn prend naissance pour verser, selon les uns, ses eaux dans le Danube, ou constituer, selon d'autres, la véritable tête de ce fleuve; c'est de là, enfin, que descendent le Tessin et la Toccia, tous deux principaux affluents du Pô. C'est donc au Saint-Gothard, où les thalweg de premier ordre atteignent la plus grande altitude, qu'il faut rechercher les hautes-terres; là se

trouve le point de partage principal des bassins de la Méditerranée, de la mer du Nord, de la mer Noire et de l'Adriatique; c'est de là que M. de Maistre disait pouvoir cracher à volonté dans les deux hémisphères.

Examinons donc la configuration des Alpes en général, et celle du Saint-Gothard en particulier.

Les Alpes forment une ligne de démarcation hardie et majestueuse entre les races, la faune et la flore de notre Europe méridionale, et les mêmes éléments naturels du côté du nord. Cette longue arête de l'ancien monde, partant des côtes de la Méditerranée pour finir bien avant dans l'empire Ottoman, lance au loin ses ramifications en France, en Italie, en Allemagne et même en Turquie; mais c'est sur le territoire de la Confédération suisse qu'elle atteint son maximum de puissance et d'épaisseur. Dans cette région, les cimes se multiplient étincelantes, été comme hiver, d'un éclatant manteau de neige; là de vastes déserts de glace recèlent encore plus d'une vallée que n'a jamais foulée le pied de l'homme; là, enfin, malgré l'ardente activité des savants ou le téméraire amour-propre de quelques touristes, de profonds mystères reposent encore sur ces resplendissants sommets qui dressent jusqu'aux cieux leurs pics sans nom. « L'étonnante structure de ces cimes, la stratification de leurs rochers, la formation de leur diadème de neige et de leur ceinture de glace, leur influence sur les révolutions périodiques de la nature, leurs rapports avec les organismes vivants, leur première et leur dernière histoire, tous ces sujets sont autant d'énigmes qui attendent une solution » (1).

(1) Tschudi, *Le monde des Alpes*.

Sauf le mont Blanc, sentinelle avancée d'une armée de géants, aucun sommet d'Europe ne peut rivaliser en hauteur avec ces souverains. Mais le mont Blanc lui-même constitue un massif à part; ce n'est qu'une île de glace près d'un continent de glace, ses vallées sont beaucoup moins élevées que celles du massif principal, et ses rivières ne sont que des affluents de fleuves plus importants.

Si l'on dégage la chaîne des Alpes centrales des mille accidents qui en compliquent les formes sans altérer les grandes lignes, on reconnaîtra sans peine que de l'extrémité de la Suisse occidentale près du lac de Genève, jusqu'aux confins de la Suisse orientale, vers les montagnes du Tyrol, la grande ossature des Alpes est divisée en deux chaînes principales, séparées par une longue et profonde vallée qui n'est interrompue qu'au Saint-Gothard. Là les deux chaînes se séparent sous des angles presque égaux pour se rapprocher encore vers les extrémités; figurant ainsi une immense lettre B dont le jambage serait incliné de l'O.-S.-O. à l'E.-N.-E. Le Saint-Gothard occupe le milieu du jambage; la boucle orientale se referme près des montagnes du Tyrol, la boucle occidentale près du lac de Genève. La première dessine le bassin du Rhin supérieur, la seconde celui du haut Rhône.

Si maintenant du Saint-Gothard, point de contact des deux chaînes, nous traçons une ligne à peu près perpendiculaire au jambage, nous formerons, indépendamment des angles Rhin et Rhône, quatre nouveaux angles qui dessinent les bassins de rivières importantes : au nord-ouest l'Aar; au nord-est la Reuss,

toutes deux tributaires du Rhin ; au sud-est le Tessin, au sud-ouest le Toccia, toutes deux tributaires du Pô. Ces six cours d'eau prennent tous leur source au même point, les uns pour se diriger vers la mer du Nord, les autres pour arroser les plaines de France et de Lombardie, et verser leurs eaux dans la Méditerranée ou dans l'Adriatique.

Ce n'est pas tout. Extérieurement à la figure que nous avons grossièrement représentée par la seconde lettre de l'alphabet, on trouve, au sud-est, une troisième chaîne ou tronçon de chaîne comptant aussi de hauts sommets. Elle décrit une courbe parallèle à la boucle, et forme comme une seconde enveloppe concentrique à celle-ci. Entre les deux courbes coule l'Inn, et au sud de cette chaîne supplémentaire court, mais en sens inverse, l'Adda, affluent du Pô.

Par l'Inn, le massif central des Alpes peut donc, de plein droit, ajouter la mer Noire à la liste déjà longue des mers qu'il alimente de ses neiges, et cette considération seule devrait être suffisante pour déshériter à tout jamais la Forêt-Noire de l'honneur, qu'un long usage contraire à toutes les lois géographiques a seul consacré, de donner naissance au grand fleuve autrichien.

Au sud-ouest, un tronçon de chaîne s'échappe de la boucle correspondante pour lancer au loin sa cime gigantesque ; c'est le massif du mont Blanc, dont le versant nord envoie ses eaux dans le Rhône par l'Arve, et dont le versant sud alimente encore le Pô par la Doire. Enfin, au midi de ce dernier massif s'en dessine un autre parfaitement distinct, celui du Grand

Paradis et des Alpes de la Maurienne, qui forme à l'ouest une courbe concentrique analogue à celle que nous avons signalée à l'est.

A partir du Saint-Gothard, la symétrie que nous venons de faire ressortir par la description générale des deux chaînes est rendue plus sensible encore par un examen attentif des cours d'eau. En effet, le Rhône et le Rhin, analogues déjà par leurs noms, coulent tous deux au pied de la chaîne septentrionale, ne recevant de celle-ci que des torrents insignifiants ; tous deux reçoivent, au contraire, de la chaîne méridionale, un nombre presque égal d'affluents principaux ; tous deux, après avoir coulé dans des directions diamétralement opposées, s'échappent des montagnes par un coude brusque vers le nord ; tous deux, après quelques kilomètres de parcours en dehors des cuvettes qui leur ont donné naissance, forment deux grands lacs, ceux de Genève et de Constance ; tous deux, enfin, à peu de distance en aval de ces lacs, franchissent d'étroits défilés, l'un en disparaissant sous terre, l'autre en se précipitant du haut d'une paroi de rochers. Et cependant les eaux de l'un vont se transformer en glace dans les mers polaires, tandis que les flots de l'autre courent se réduire en vapeur sous l'ardent soleil d'Afrique. Curieuse disposition et singulier équilibre de la nature qui, après avoir créé deux frères jumeaux d'une ressemblance si parfaite, les conduit à des destinées si différentes.

Dans l'étude d'une chaîne de montagne, quatre éléments principaux sont à considérer :

1° L'altitude des cimes ; 2° l'altitude des cols ;

3° l'altitude des sources; 4° la pente des thalweg.

Nous nous proposons d'entreprendre cette étude, mais nous ne saurions le faire dans un travail d'aperçu général comme l'est celui-ci. Nous reprendrons plus tard, une à une, les différentes ramifications des Alpes autour du Saint-Gothard, dans le but d'étudier d'une manière plus spéciale les cours d'eau et leur pente; pour le moment nous nous bornerons à l'orographie, en recherchant les formes générales des soulèvements et les lois auxquelles ces formes peuvent conduire.

Jusqu'à présent la classification des divers massifs ou groupes des Alpes est assez obscure : quelques auteurs se basent sur la géologie, d'autres sur les altitudes, d'autres encore sur la manière dont les Alpes sont découpées par des vallées perpendiculaires qui en séparent les massifs. Pour plus de clarté et sans vouloir imposer une nomenclature à laquelle on peut faire plusieurs objections, j'en réfère au squelette débarrassé de détails, et prenant le nœud du Saint-Gothard pour origine de coordonnées fictives dont l'une passerait par les vallées du Rhône et du Rhin, j'appellerai :

La partie occidentale du jambage : *Branche N.-O., massif de la Jungfrau ou des Alpes bernoises.*

La boucle correspondante : *Branche S.-O., massif du mont Rose ou des Alpes valaisannes.*

La partie orientale du jambage : *Branche N.-E., massif du Todi ou des Alpes glaronnaises.*

La boucle correspondante : *Branche S.-E., ou massif des Alpes grisonnes.*

La perpendiculaire au nœud du Saint-Gothard pren-

dra dans sa partie nord le nom de *Branche N., groupe du Galenstock* ou *des Alpes d'Uri* ; dans sa partie sud, *Branche S. ou groupe des Alpes tessinoises*.

Enfin, les chaînes extérieures à la figure s'appelleront : *Massif de la Bernina* à l'E. et *massif du mont Blanc* à l'O. (1).

J'ai résumé, dans le tableau ci-joint, l'étude de ces différentes branches. Les deux premières colonnes comprennent les moyennes altitudinales des cols et des cimes établies sur un certain nombre de termes, inscrit dans la colonne des observations. Ce calcul des moyennes pouvait se faire de différentes manières, dont le choix aurait amené de grandes différences dans les résultats. Il est évident, par exemple, que si l'on se fixait une cote limite au-dessus de laquelle on compterait tous les sommets et au-dessous de laquelle on les passerait sous silence, il arriverait que la liste à établir serait excessivement longue dans les hauts massifs et peut-être nulle dans les autres. D'autre part, si, sans tenir compte d'une altitude inférieure, on se basait pour l'établissement de ces moyennes sur un nombre identique d'addendes, vingt ou trente par exemple, le choix à faire deviendrait difficile, embarrassant et souvent injuste ; de hautes cimes devraient être négligées pour permettre d'introduire dans la liste des points inférieurs, dont le choix serait, vu leur multitude, plus difficile encore.

(1) Nous laisserons de côté, pour le moment, le massif du Grand-Paradis et des Alpes de la Maurienne, qui ne fait pas partie des *Alpes centrales* proprement dites.

TABEAU
des Rapports entre les Cois et les Cimes.

MASSIFS.	MOYENNE DE HAUTEUR (1).		RAPPORT.	PLUS BAS col.	PLUS HAUTE cime.	RAPPORT.	OBSERVATIONS.
	des cois.	des cimes					
Jungfrau.....	2313	3752	1:1,62	2036	4198	1:2,07	Les moyennes ont été prises sur 6 cois et 23 cimes ; toutes les cotes ont été tirées de la carte fédérale.
Mont-Rose.....	2871	4102	1:1,43	2010	4638	1:2,31	Les moyennes ont été établies sur 24 cois et 37 cimes ; toutes les cotes ont été tirées de la carte fédérale.
Mont-Blanc....	3020	3858	1:1,28	2216	4810	1:2,14	Les moyennes ont été établies sur 7 cois et 39 cimes ; toutes les cotes ont été tirées de la carte du Liépoit de la guerre à 1/40,000.
Todi	2424	3143	1:1,30	1351	3623	1:2,68	Les moyennes ont été établies sur 7 cois et 23 cimes ; toutes les cotes ont été tirées de la carte fédérale.
Alpes Grisonnes.	2450	3226	1:1,32	1917	3417	1:1,78	Les moyennes ont été établies sur 16 cois et 27 cimes ; toutes les cotes ont été tirées de la carte fédérale.
Bernina.....	2565	3458	1:1,35	2240	4052	1:1,81	Les moyennes ont été établies sur 8 cois et 25 cimes ; toutes les cotes ont été tirées de la carte fédérale.
Branche Nord..	2288	3100	1:1,35	1925	3630	1:1,88	Les moyennes ont été établies sur 5 cois et 26 cimes ; toutes les cotes ont été tirées de la carte fédérale.
Branche Sud...	2372	2663	1:1,12	2138	3276	1:1,53	Les moyennes ont été établies sur 8 cois et 22 cimes ; toutes les cotes ont été tirées de la carte fédérale.

(1) En mètres.

Je n'ai donc tenu compte ni de l'altitude, ni du nombre de termes, mais j'ai considéré comme cime, les cimes les plus visibles, les plus connues, en un mot celles qui se détachent d'une manière bien nette du corps du massif, que celui-ci soit plus ou moins élevé, au-dessus ou au-dessous de la limite des neiges. J'ai considéré comme cols les passages les plus fréquentés, franchissant la ligne de partage des bassins principaux ou le prolongement de cette ligne, quand bien même les deux versants appartiendraient au même bassin.

Cela posé, j'ai recherché pour chaque branche s'il n'existait pas quelque rapport d'altitude soit entre les cols et les cimes, soit entre la cime principale et le col le moins élevé. J'espérais découvrir des chiffres qui m'auraient mis sur la trace d'une relation quelconque entre la hauteur des sommets et celle des passes, mais la lecture du tableau n'a rien fait ressortir de semblable.

Cependant, tout dans la nature étant soumis à des lois, les cataclysmes comme les faits les plus ordinaires, cette apparente anomalie peut s'expliquer par l'action des forces qui sont intervenues pendant et après les soulèvements. Les actions réciproques des lois les unes sur les autres altèrent la simplicité des premiers phénomènes* et, dans l'étude qui nous occupe, il faudrait pouvoir tenir compte de l'âge des soulèvements, de la nature du sol sur lequel ils se sont produits, de leur orientation, de la quantité de force qui les a engendrés, peut-être de la latitude et de la température ; autant de facteurs essentiels dont quelques-uns nous sont inconnus. Si, à l'aspect des ruines

d'un édifice, nous avons peine à reconnaître les règles qui ont présidé à sa construction; comment nous étonner que les ruines d'un soulèvement nous laissent embarrassés sur les lois qui l'ont produit? Ce n'est donc pas l'absence de lois qu'il faut constater, mais l'insuffisance des éléments nécessaires à les établir.

Toutefois, si les ravages des siècles ont mutilé ces fiers sommets, la base de granit sur laquelle ils reposaient a résisté aux injures du temps; elle offre encore aux investigations de la science un riche et vaste champ d'étude, bien battu déjà, mais dans lequel nous allons néanmoins chercher à glaner quelques épis.

La branche N.-O. que nous désignons aussi sous le nom de massif de la Jungfrau ou des Alpes bernoises, commence à proprement parler à la Dent du Midi, à l'O. du Rhône, pour s'étendre en ligne droite jusqu'au Saint-Gothard; elle est profondément coupée entre son point d'origine et la Dent de Morcles, par la vallée du Rhône qui, à Saint-Maurice, présente une altitude de 400 mètres environ. A partir de la Dent de Morcles (2938), première crête vers l'O., les Alpes bernoises s'élèvent graduellement vers l'E. pour atteindre au groupe de la Jungfrau leur altitude maxima (4198); elles s'abaissent ensuite plus rapidement jusqu'au Grimsel (2183), passage qui sépare la Jungfrau des autres massifs. Remarquons ici que le point culminant de cette branche N.-O., l'Aletschhorn, est beaucoup plus rapproché du Saint-Gothard que de la Dent de Morcles.

Les cols suivent la même progression; sauf la profonde coupure de la Gemmi (2362), située à peu près

au milieu de la chaîne, ils augmentent tous en hauteur jusqu'au pied de la Jungfrau, pour s'abaisser ensuite du côté du Grimsel. On peut en conclure que le massif entier, considéré dans son ensemble, s'élève de l'O. vers l'E. pour s'abaisser ensuite vers le Saint-Gothard.

La branche N.-E., massif du Tödi ou des Alpes glaronnaises, n'est que le prolongement vers l'E. du massif de la Jungfrau. Commencant à la vallée de la Reuss, elle s'élève rapidement jusqu'au point culminant du Tödi (3623), situé plus près du Saint-Gothard que de son extrémité orientale; elle s'abaisse ensuite graduellement jusque vers Ragatz, où le Rhin sort des montagnes à la cote 500 mètres, comme le Rhône s'en échappait à Saint-Maurice, à la cote 400 mètres, dans la chaîne précédente. De l'autre côté de cette profonde vallée du Rhin, la branche qui nous occupe lance encore une crête, celle du Falknis (2566) et de Scesaplana (2968), laquelle, ainsi que la Dent du Midi pour la branche N.-O., semble être une sentinelle avancée postée sur l'autre rive du fleuve; encore une analogie singulière à ajouter à toutes celles que nous avons constatées entre les bassins des deux grands fleuves suisses.

Les cols augmentent ou diminuent d'altitude de même que les sommets, et sauf le Panix (2410), situé comme la Gemmi à peu près au milieu de la chaîne, tous accusent une côte de plus en plus forte jusqu'au pied du Tödi, pour ensuite s'abaisser vers l'Est. Le massif, pris dans son ensemble, suit donc la même ondulation que le massif précédent; il s'élève du Saint-

Gothard jusqu'au groupe principal du Tödi, pour redescendre lentement vers le Rhin.

La branche S.-O., massif du Mont-Rose ou des Alpes valaisannes, commence au col Ferrex (2492), point de soudure du massif du Mont-Blanc. Elle s'élève jusqu'au Mont-Rose (4638) pour s'abaisser vers les passages du Nufenen (2441) et du Gries (2448), qui la séparent des autres branches. Le point culminant, le Mont-Rose, se trouve, comme la Jungfrau, plus rapproché du Saint-Gothard, et les cols, comme dans les autres branches, augmentent ou diminuent d'altitude avec les cimes. Sauf la profonde coupure du Simplon (2010), situé non plus au milieu de la chaîne, mais plus près du Saint-Gothard, toutes les passes augmentent de hauteur à partir de l'O. et en se dirigeant vers le Mont-Rose, pour s'abaisser de ce point vers le Nufenen (2441).

Ce massif est le plus imposant qui se puisse imaginer. Lorsque l'œil embrasse cette muraille de glace crénelée par trente sommets qui dépassent 4000 mètres, l'esprit est frappé d'une sorte d'enthousiasme que n'inspire pas à un aussi haut degré la vue de la chaîne du Mont-Blanc. Là, le colosse européen dépassant tous ses rivaux, paraît leur commander, et attire seul les regards et les hommages comme le ferait un orgueilleux monarque, tandis que le Mont-Rose, siégeant au milieu de ses pairs, semble présider un conseil de souverains et partager avec eux le culte d'admiration qu'il inspire.

Dans le massif du Mont-Rose, comme dans les autres, un fait qui mérite attention, c'est que les passes

les plus profondes débouchent toujours dans la vallée principale, en face du groupe de montagnes le plus élevé du versant opposé. Ainsi, par exemple, en considérant les massifs du Mont-Rose et de la Jungfrau, on remarque que le col du Simplon (2010) débouche dans la vallée du Rhône en face du groupe de la Jungfrau, tandis que la Gemmi (2183), passage le moins élevé de la branche N.-O., débouche dans la même vallée en face du groupe principal du Mont-Rose. Nous retrouverons ce phénomène naturel dans toutes les chaînes des Alpes, aussi aurons-nous à y revenir.

La branche S.-E. commence au Saint-Gothard pour se rejoindre vers l'E. aux Alpes moins élevées du Tyrol ; elle est moins régulière et ne suit pas la même ondulation que les trois massifs précédents, mais s'élevant de prime saut jusqu'au Rheinwaldhorn (3398), elle suit une ligne assez dentelée jusqu'au Piz Linard, de même altitude (3416), qui ferme la liste de ses sommets vers l'E. Les cols suivent les mêmes variations que les cimes : tantôt plus élevés, tantôt plus bas, et on ne peut plus, comme ailleurs, suivre de progression plus ou moins régulière.

Mais la loi des débouchés, si l'on veut bien me permettre de désigner ainsi le fait que j'ai signalé tout à l'heure, est constatée entre cette branche et celle du N.-E. dans toute sa pureté. En effet, le col du Lukmanier (1917) qui, de même que celui du Simplon, n'est pas au milieu de la chaîne, mais plus à proximité du Saint-Gothard, est le moins élevé de tout le massif ; il débouche dans la vallée du Rhin en face du groupe principal du Tödi, dans la branche N.-E. ; tandis que

le col du Panix (2410), le plus profond de la chaîne du Tödi, débouche dans la même vallée en face du Rheinwaldhorn, situé dans la branche S.-E.

Le massif de la Bernina prend naissance à l'extrémité septentrionale du lac de Côme, pour se rattacher aussi au système tyrolien par le Stelvio. Séparé des Alpes grisonnes par la vallée de l'Inn, il décrit, comme nous l'avons fait remarquer, une courbe concentrique au massif précédent. Il présente, près de son origine, un sommet qui atteint 3686 mètres, le Monte della Disgrazia ; plus à l'E., on rencontre la Bernina (4052), point culminant de la chaîne, situé à peu près à moitié distance entre le lac de Côme et le Stelvio.

Plusieurs cols franchissent le faite, mais, outre la route maintenant à peine carrossable du Stelvio et que l'Autriche, par des raisons politiques, laisse tomber en ruine, la seule route à voiture qui traverse cette chaîne est celle du col de la Bernina (2834), achevée seulement l'année dernière. Bien que ce col ne soit pas le moins élevé du massif, le choix qui en a été fait pour la construction d'une chaussée est expliqué par la nécessité pour la Suisse de relier son territoire de Poschiavò, situé sur le versant italien de la montagne, avec le reste du canton des Grisons.

La loi des débouchés se trouve encore vérifiée entre ce groupe de la Bernina et le massif des Alpes grisonnes ; en effet, le passage du Julier (2287), un des plus bas de cette dernière chaîne, débouche dans la vallée de l'Inn à Silvaplana, précisément en face du groupe principal de la Bernina, tandis que le col de la Bernina débouche à Samaden vis-à-vis du Piz d'Err (3395),

l'un des sommets les plus élevés des Alpes grisonnes. Plus loin, vers l'Est, le passage le moins haut du massif qui nous occupe, celui de Fraele (2240), débouche à Zernetz en face du Piz Vadred (3234), tandis que le col de la Scaletta atteint la vallée en face du Piz Fier, lequel, tout en ne faisant pas partie de la ligne principale des crêtes, ne s'en élève pas moins à 3070 mètres. Je pourrais multiplier les exemples, mais je me borne à citer les principaux; un coup d'œil, jeté sur la carte de Suisse, suffira pour reconnaître les autres points où la loi est applicable.

Le massif du Mont-Blanc ne forme pas un pendant symétrique à celui de la Bernina; c'est la première fois que nous avons à signaler une dissemblance entre les Alpes de l'E. et celles de l'O. par rapport au Saint-Gothard. Au lieu de décrire une courbe concentrique aux Alpes valaisannes, il se soude à celles-ci, entre le col Ferrex et le col de Balme, formant ainsi un contre-fort avancé de la chaîne du Mont-Rose. Le haut massif commence, à proprement parler, au col du Bonhomme (2340), pour s'élever brusquement jusqu'au point culminant (4810), et redescendre graduellement vers le point de soudure, où il se termine par deux aiguilles comparativement basses, celle de Portalet (3355) et celle d'Orny (3278).

De même que le groupe de la Bernina sépare deux rivières parallèles et de sens contraire, de même le Mont-Blanc sépare l'Arve des deux Doires, dont l'une se dirige vers l'E., tandis que l'Arve coule à l'O. Enfin, de même que la Bernina est la ligne de partage entre le bassin de la mer Noire et celui de l'Adriatique, de

même le Mont-Blanc constitue la ligne de partage entre le bassin de l'Adriatique et celui de la Méditerranée. Il est impossible, malgré le manque de symétrie dans la position géographique de ces deux chaînes, de ne pas reconnaître une certaine analogie dans le rôle qu'elles jouent comme lignes principales de partage des eaux.

Dans le groupe du Mont-Blanc, les cols, sauf ceux du Bonhomme et des Fours qui franchissent la chaîne vers son extrémité occidentale, dépassent tous 3300 mètres d'altitude; aussi ne sont-ils que des passages de touristes peu fréquentés par les gens du pays. Néanmoins, si nous considérons les grandes vallées aboutissant à ces cols quelque élevés qu'ils soient, nous trouvons que la vallée de la mer de Glace (col du Géant) débouche dans le thalweg de l'Arve en face de l'Aiguille du Dard, la plus élevée du système savoyard; les vallées dans lesquelles se pressent les glaciers d'Argentière et du Four atteignent le même thalweg en face des Aiguilles rouges; enfin, sur le versant méridional, la vallée du Glacier de Miage (col de Miage) se réunit à celle de la Doire vis-à-vis du Mont Favre (3253), un des plus hauts du système opposé.

Cette loi des débouchés que je n'ai vue énoncée dans aucun ouvrage scientifique où descriptif trouve, ainsi que je l'ai annoncé, des applications frappantes dans les six massifs que nous venons de décrire. Elle est trop générale, dans les Alpes du moins, pour n'être pas le résultat de quelque grande cause physique et géologique dont l'explication serait un puissant auxiliaire pour écarter un coin du voile qui recouvre encore la question des soulèvements. J'aurais voulu savoir, avant

de la signaler à l'attention de nos savants collègues, si, sur les points du globe où se rencontrent deux ou plusieurs grandes chaînes parallèles, on trouverait, comme dans les Alpes, des exemples bien définis de cette loi. Alors ce ne serait plus un fait unique et spécial au massif européen, et sa généralité augmenterait son importance.

La première explication qui se présente à l'esprit, c'est que la croûte terrestre, déjà solidifiée lors d'un soulèvement lent ou rapide, n'a pu se boursoufler sans qu'il se produisît une rupture correspondante dont le point de départ se trouvait à proximité du point même du soulèvement. Plus la dilatation a été considérable, plus la crevasse produite a dû être profonde, et sous l'influence des agents météorologiques, cette dépression s'est de plus en plus accentuée et élargie selon la nature des roches qui en forment le sous-sol et les parois. On pourrait encore établir que le *thalweg* ayant été repoussé d'autant plus loin de la base du soulèvement, que celui-ci a été plus prononcé, le versant opposé a été peu à peu rongé par les eaux, précisément au point où la pente de ce versant était devenue le plus raide; les érosions du fleuve, jointes à celle des eaux coulant sur le versant même, auraient à la longue et par une suite d'éboulements partiels, pratiqué une coupure dans la montagne. Notre collègue, Élisée Reclus, m'a dit avoir observé ce fait en petit et d'une manière irrécusable dans les sables du bord de la mer, lorsqu'à marée basse ils sont sillonnés par de petits cours d'eau. En face des dénivellations qui forcent ces ruisseaux à décrire une courbe, on remarque sur le

bord opposé de fréquents éboulements de sable, qui doivent à la longue créer sur ce point un col en miniature. Toutefois, dans les Alpes, les fleuves ne paraissent pas avoir toujours été déviés par les soulèvements, et dès lors, il me semble difficile d'admettre cette explication quelque spécieuse qu'elle puisse être. Je dois ajouter, du reste, qu'il serait probablement inutile de rechercher la loi que j'indique dans les faibles soulèvements, où les détails orographiques sont beaucoup plus complexes, et où les boursofflements n'ont peut-être pas été suffisants pour produire d'importantes ruptures.

Le groupe du Galenstock et celui des Alpes tessinoises, ne sont réellement que des ramifications que la chaîne principale lance au N. et au S.; mais, séparés tous deux des autres massifs par de grandes et profondes vallées, ils constituent des groupes à part, bien définis et auxquels nous avons cru devoir donner des dénominations spéciales.

Le premier, celui de Galenstock, se soude au Saint-Gothard par le col de la Furka (2436); il s'élève, dès son origine, jusqu'à la cote 3630 (Dammastock), puis s'abaisse lentement vers le N.-N.-E. pour venir plonger ses derniers ressauts dans le lac des Quatre-Cantons, à Treib. Dans ce massif, comme dans ceux du Todi et des Alpes grisonnes, aucun sommet n'atteint 4000 mètres; cinq passages très-fréquentés franchissent son faite, mais ce groupe n'étant probablement que le résultat du soulèvement de la grande chaîne, nous n'y trouvons, sur la loi des débouchés, que des exemples assez mal accusés qui ne confirment qu'imparfaitement la règle.

Il en est de même du groupe méridional des Alpes tessinoises : se détachant du Saint-Gothard au col du Nufenen (2441), il est séparé des massifs S.-E. et S.-O. par les profondes vallées du Tessin et de la Toccia. Aucune de ses cimes n'atteint 4000 mètres, c'est à peine si deux d'entre elles dépassent 3000 mètres ; aussi ce groupe est-il le moins élevé de tous ceux que nous avons passés en revue.

En résumé, l'examen du tableau que nous avons dressé fera voir que le calcul de nos moyennes, fait le plus consciencieusement possible, confirme pleinement ce qu'ont avancé bien des auteurs avant nous, savoir : que la chaîne centrale des Alpes s'élève brusquement du côté de l'O. pour s'abaisser lentement vers l'E. Mais cette allure n'est pas régulière, et on peut remarquer que les branches principales qui rayonnent autour du Saint-Gothard, ont toutes les quatre un point culminant, symétriquement placé par rapport au nœud central, et qu'elles s'abaissent vers l'O. comme vers l'Est. En ne considérant que les moyennes, nous voyons que la chaîne du Mont-Rose entre en première ligne (4102), puis vient le massif du Mont-Blanc (3858), et celui de la Jungfrau (3752). A l'E. du Saint-Gothard, le massif le plus élevé est celui de la Bernina au S., dont la moyenne atteint 3458 mètres ; puis vient celui des Alpes grisonnes, 3226 ; enfin celui du Tödi au N. 3143 mètres.

On peut donc classer comme suit les différents massifs alpins suivant leur altitude :

1° Massif du Mont-Rose	4102
2° Massif du Mont-Blanc	3858

3° Massif de la Jungfrau	3753
4° Massif de la Bernina	3458
5° Massif des Alpes grisonnes	3226
6° Massif du Tödi	3143

D'où l'on peut conclure que l'altitude des chaînes va décroissant à la fois de l'O. vers l'E., et du S. vers le N. Les versants de ces chaînes présentent à peu près des caractères semblables. Au N., elles s'étendent toutes les quatre en pente douce, lançant au loin de grands rameaux, tandis qu'au S. elles s'abaissent d'une manière plus abrupte jusque dans les vallées adjacentes. Enfin, et pour terminer cette première partie du travail, nous devons résumer ce que nous avons dit sur la position des cols, savoir que les cols les moins élevés des massifs du N. (Gemmi et Panix) sont situés à peu près au milieu de la chaîne à laquelle ils appartiennent, tandis que les passages les plus bas des massifs du S. (Simplon et Lukmanier) sont plus rapprochés du Saint-Gothard que de l'autre extrémité, et que tous, quels qu'ils soient, débouchent dans les vallées en face des plus hautes cimes des chaînes opposées.

Nous avons, jusqu'à présent, considéré le Saint-Gothard comme le point pour ainsi dire géométrique de croisement de six massifs. Mais nous devons quelques éclaircissements sur ce nœud que nous avons si souvent nommé sans l'avoir encore décrit.

Le Saint-Gothard est le groupe isolé de toutes les autres branches, compris entre l'extrémité de la vallée du Rhône, le col de la Furka, le cours supérieur de la Reuss, le col de l'Oberalp, la vallée supérieure du

Rhin, jusqu'à Dissentis au nord, le col du Lukmanier à l'est, la vallée supérieure du Tessin ou val Bedretto au sud, et le passage des Nufenen à l'ouest.

C'est au centre de ce massif que se trouve situé le passage du Saint-Gothard, qui le divise en deux parties presque égales. Le massif se présente donc sous la forme d'un quadrilatère, séparé de toutes les autres branches par des vallées profondes ou des cols accentués.

Les cimes de cette sorte d'îlot, entouré d'un océan de montagnes, ne sont relativement pas très-hautes, leur moyenne atteint à peine 2950^m, et la plus importante, le Piz Rotondo, 3197^m. Ce peu de relief paraît n'être pas en rapport avec le rôle que joue le Saint-Gothard, dans la distribution des fleuves qui s'en échappent de tous côtés. — Ce serait, d'après quelques géologues, une preuve de l'ancienneté du soulèvement.

En effet, se basant sur une opinion émise par M. Élie de Beaumont, savoir : que parmi les chaînes de montagnes d'un continent, les plus basses semblent être les plus anciennes, quelques savants se sont crus autorisés à supposer que, dans une même chaîne, lorsqu'elle a été formée par plusieurs soulèvements successifs, les massifs les moins élevés sont aussi les moins récents (1). D'après eux, ces massifs dont il ne resterait aujourd'hui que les bases, devaient compter des cimes de hauteur inconnue, qu'a rongées la dent meurtrière des siècles. Pendant des milliers d'an-

(1) Nordfahrt von Berna, par Carl Vogt.

nées, les torrents, les avalanches, les éboulements, les glaces et les orages. auraient travaillé à détruire ces fières pyramides qui semblaient devoir défier les plus puissantes actions. Attaquées de tous côtés par l'eau, leur plus redoutable ennemi, ces montagnes ont pu s'affaïsser pour disparaître ensuite et remplir de leurs débris les vallées voisines. Il est vrai que de nos jours nous voyons s'accomplir cette œuvre lente et continue de destruction, et nous pouvons, sinon mesurer, du moins en constater les effets. Les torrents bondissent sans cesse dans un lit plein de décombres, les avalanches labourent sans répit les flancs des montagnes, les glaciers charrient sans relâche de longues files de débris, les orages emportent chaque année de vastes étendues de pâturages, qu'aucune forêt ne fixe plus au sol, et le rocher même, mis à nu, est secrètement attaqué, lentement décomposé, jusqu'à ce qu'entraîné sur la pente commune, il vienne bloc par bloc, s'abîmer dans la vallée. En dehors de ces effets continus, il se présente, de temps à autre, de grands cataclysmes; l'éboulement de Conto en 1618, qui détruisit deux bourgs et ensevelit plus de 2000 habitants; ceux des Diablerets, en 1714 et 1749, qui recouvrirent les Alpes de Cheville d'une couche de 100^m de débris; celui du Rossberg en 1806, qui engloutit Goldau et quatre autres villages; et la menaçante fissure du Felsberg, dont le sommet est en mouvement depuis des années et qui chaque jour menace de s'écrouler dans la vallée; et les éboulements partiels de la Dent du Midi vers 1840, ceux de la Bernina et du Prättigau; enfin les célèbres glissées de terrain de 1805 à Schiers.

et de 1795 à Waggis, n'est-ce pas là de l'histoire contemporaine? Oui, l'œuvre de destruction des montagnes s'opère sous nos yeux et s'est poursuivie depuis l'origine des siècles avec une fatale persévérance; le grain de sable entraîné, la pierre précipitée des hauteurs n'ont jamais repris leur place, et les sommets détruits peuvent n'avoir laissé, comme témoin de leur ancienne puissance, que les gigantesques bases sur lesquelles ils étaient assis; leurs débris, charriés dans les vallées ont servi à remblayer par des milliards de mètres cubes, des dénivellations énormes et les gouffres béants des vallées primitives pour donner au fleuve le cours régulier qu'il s'est construit lui-même à la longue, en dépit des premiers accidents de son cours (1).

Nous ne saurions affirmer si le massif du Saint-Gothard est d'une époque plus ancienne que les autres; sa structure géologique ne semble pas le prouver, et nous nous garderons d'aborder une question sur laquelle les plumes les plus autorisées ne sont pas d'accord; nous dirons seulement que, placée au point de croisement de plusieurs soulèvements, cette région a dû être le théâtre d'une complication de phénomènes qui échappent encore à nos investigations et dont nous de-

(1) « Caillou à caillou, grain de sable à grain de sable, l'eau porte » les montagnes à la mer; elle n'est pas seulement, comme le dit » Pascal, un chemin qui marche, elle est aussi une masse continentale » en voyage, qui, dans les siècles d'hier était couverte de la neige » éternelle des montagnes, et qui, demain, se fixera sur les bords de » la mer pour augmenter le domaine de l'homme. » *Les Fleuves*, par Elisée Reclus. *Nouvelles annales des voyages*, mars 1863, p. 236.

vons, jusqu'à nouvel ordre, admettre les effets sans rechercher les causes. Les vallées qui entourent le nœud du Saint-Gothard sont toutes très-profondes : le Rhône à Oberwald n'accuse que 1358 mètres ; la Reuss à Andermatt 1438 mètres ; le Rhin à Dissentis, 1048 mètres ; enfin le Tessin, à Airolo, environ 1100 mètres d'altitude. Les cols qui joignent ses vallées participent à l'abaissement général : la Furka a 2436 mètres ; l'Oberalp, 2052 mètres ; le Lukmanier, 1917 mètres ; le Nufenen, 2441 mètres ; enfin le Saint-Gothard, qui en forme la ligne médiane, ne présente, à son point le plus élevé, qu'une hauteur de 2114 mètres.

Le Saint-Gothard est formé par des gneiss et des micaschistes ; ces derniers se rencontrent sur le versant méridional et sous forme de roche pourrie qui se délite rapidement à l'air et n'offre aucune consistance. La limite du terrain secondaire ne se trouve que bien loin dans les vallées : vers Attinghausen et Altorf dans celle de la Reuss ; vers Hof dans celle de l'Aar ; vers le Lötschenthal, dans la vallée du Rhône, et au S. dans les plaines de l'Italie. Mais un fait curieux à signaler et qui pourrait embarrasser plus d'un géologue des anciennes écoles, c'est la présence dans le groupe du Galenstock d'un banc calcaire, stratifié à une hauteur prodigieuse et serré entre un toit et un mur de roches métamorphiques. Lorsque d'abondantes pluies tombent dans ces régions et que les torrents gonflés apportent, jusque dans les vallées, d'énormes quantités de débris entraînés par leur course rapide, on trouve, dans les lits de ces mêmes torrents, quand les

eaux ont repris leur régime, des morceaux de calcaire de toute dimension à côté de gros fragments de quartz cristallisé. Ce calcaire, dont nous avons rencontré de nombreux échantillons dans la vallée de la Reuss, après les inondations mémorables de 1860, est d'un blanc quelquefois éclatant, quelquefois légèrement teinté d'ocre jaune, et souvent coloré de gris bleu, comme s'il avait été en contact avec des schistes; il présente invariablement une cassure saccharoïde, sans aucune trace de clivage, de cristallisation ni de fossiles. Il produit une chaux d'excellente qualité que nous avons employée; aussi quelques fours sont-ils établis à Oberwald en Valais, à Göschenen dans le canton d'Uri, et à Schwanden en amont de Hof dans l'Oberhasli. Ces exploitations très primitives s'approvisionnent uniquement de ce que leur apporte le torrent, aussi la fabrication est-elle précaire et souvent interrompue. Par quel phénomène exceptionnel ce banc calcaire de quelques mètres de puissance seulement se trouve-t-il ainsi perdu à des hauteurs presque inaccessibles, bien loin au-dessus de la limite des neiges? Comment se trouve-t-il emprisonné et pincé en quelque sorte dans des gneiss et les micaschistes? C'est ce que nous ne nous hasarderons pas à rechercher. Nous nous bornerons à dire que sa présence donne une force nouvelle à la théorie, aujourd'hui généralement adoptée, qui ne voit dans certaines roches, que l'on avait cru jusqu'à présent primitives, qu'une métamorphose du calcaire, sous l'action de diverses influences physiques et chimiques.

Ces gisements calcaires, alternant avec des bancs de

gneiss et de schiste, ne sont pas spéciaux au groupe du Galenstock. On en retrouve en Valais près de Zermatt, au Lukmanier, au Brenner, au Splügen entre le col et le village, où ils s'exploitent non-seulement pour la statuaire, mais encore pour le simple entretien de la route. Enfin M. de Billy, auquel nous devons la belle carte géologique des Vosges, a constaté la présence de bancs analogues près de Laveline (arrondissement de Saint-Dié), et aux environs de Sainte-Marie-aux-Mines. Là, la roche encaissante est du gneiss parfaitement défilé, et le calcaire se présente sous forme lamellaire, avec traces de graphite, ce qui indiquerait un élément primitif végétal, antérieur à la formation du gneiss.

Si l'examen des cimes et des cols nous a mis sur la trace de la loi des débouchés, celui des cours d'eau nous en découvrira une autre non moins importante pour la géographie et l'étude du terrain.

Cette loi n'est pas nouvelle; émise en 1808 par MM. Dupuis-Torey et Brissan (1), elle était tombée dans l'oubli, au point qu'un de nos maîtres en topographie, M. Bardin, après en avoir dans le temps cherché inutilement les applications, avoue lui-même avoir été obligé de renoncer à cette recherche. Cependant le fait énoncé par Brissan existe d'une manière irrécusable dans les grands soulèvements, et les quelques exemples que nous allons présenter suffiront pour la réhabiliter aux yeux des géographes.

(1) *Essai sur l'art de projeter des canaux de navigation*, par MM. Dupuis-Torey et Brissan, ingénieurs des ponts et chaussées. XV^e cahier du *Journal de l'Ecole polytechnique*, t. VII, p. 262 (avril 1808).

MM. Dupuis-Torcy et Brisson cherchaient à établir dans un mémoire très-savant, mais assez confus, qu'en projection verticale, les crêtes sont toujours parallèles aux thälweg. Il s'ensuit que le point le plus élevé d'une chaîne devrait toujours être situé, par rapport au fleuve qu'elle encaisse, du côté de sa source. Jusqu'ici rien de plus simple ni de moins neuf, quoique ~~des~~ exemples pris aux sources de la Garonne et dans les Carpathes viennent opposer à cette affirmation d'évidentes exceptions. En effet, dans les Pyrénées, la Garonne qui prend sa source au sud de la chaîne, la traverse perpendiculairement par le souterrain naturel du Trou del Toro, pour gagner au Nord les plaines de France; et dans le Tatra (Carpathes), l'Arwa et le Poprat prennent leurs sources au N. et au S. pour gagner la Theiss au S. et la Vistule au N., coupant ainsi la chaîne dans une direction normale à son faite (1). Enfin, dans l'Amérique du Sud, presque tous les fleuves prennent naissance sur le versant E. des Andes, et traversent perpendiculairement les Cordillères. Quoi qu'il en soit, la loi émise par MM. Dupuis-Torcy et Brisson peut avoir d'utiles résultats pour la recherche des cols. D'après la loi énoncée, lorsque deux cours d'eau coulent parallèlement, mais en sens contraire de chaque côté d'une chaîne de montagnes, cette chaîne devra présenter deux points hauts vers chacune des sources, et, son inclinaison restant parallèle aux deux rivières à la fois, elle devra s'abaisser vers son milieu; on en conclut qu'en joignant les deux sources par

(1) *Nouvelles Annales des Voyages*, mars, 1865. — *Les Fleuves*, par Élisée Reclus.

une ligne fictive, on rencontrera vraisemblablement un col au point d'intersection de cette ligne avec le faite. MM. Dupuis-Torcy et Brisson disent aussi que, lorsque deux cours d'eau prennent leurs sources dans le voisinage l'un de l'autre et coulent en sens opposé, le prolongement de leurs thalweg indiquera un col sur le faite qui les sépare. En résumé, d'après ces ingénieurs, pour trouver un col il suffit de joindre les sources de deux rivières dont les cours soient diamétralement opposés ou parallèles, mais en sens contraire (1).

Ce fait est vrai dans toute la chaîne des Alpes, et les exemples les plus concluants abondent autour du Saint-Gothard.

Lorsque des sources du Rhône à Gletsch on veut passer à celles de l'Aar, on trouve le col du Grimsel (2183) ; à celle de la Reuss, le col de la Furka (2436) ; à celle du Tessin, le passage du Nufenen (2441) ; à celle de la Toccia, le col du Griess (2448). Lorsque des sources de la Reuss on veut passer dans les bassins voisins, on trouve : pour arriver à la source du Rhône, la Furka ; pour gagner le bassin du Tessin, le Saint-Gothard (2114) ou le col Canaria (2636) ; pour parvenir à la source du Rhin, le col de l'Oberalp (2052) ; enfin, pour conduire dans le bassin de l'Aar, le Susten (2262) par les vallées latérales du Mayenthal et du Gadmenthal. Entre la source du Rhin et celle de la Reuss, on trouve l'Oberalp ; entre un affluent du Rhin et la source du Breno, dans le val Blenio, on franchit

(1) Voir l'énoncé de cette proposition, à la page 278 du vol. VII du *Journal de l'Ecole polytechnique*.

le col du Lukmanier (1917); entre un autre affluent et la même vallée, le col de Greina (2360); enfin la Léuta (2770), à la source d'un troisième affluent plus à l'E. Enfin, lorsque des sources du Tessin on cherche à passer dans le bassin du Rhône, on franchit le Nufenen; et dans le bassin de la Toccia, le col San-Giacomo (2808).

Plus au nord, on trouve encore de nombreuses applications du même fait : entre la vallée d'Engelberg et celle de Gitschen, on trouve le passage du Suränen (2305); entre celles d'Oberrikenbach et d'Isenthal, le passage du Schoënegg (1925); entre le Schächenthal et la vallée de la Linth, le col du Klausen (1962), etc., etc.

Nous étendrons le champ de nos recherches de tous côtés, que de tous côtés aussi nous aurions à constater les mêmes vérités : d'où l'on peut conclure le fait qui, tout en n'étant pas nouveau, n'est pas cependant sans importance pour les explorateurs, c'est qu'en remontant un cours d'eau de quelque importance jusqu'à sa source, on trouvera infailliblement un col accessible.

MM. Dupuis-Torcy et Brisson ne parlaient en 1808 que de rivières opposées ou parallèles, mais de pente contraire; nous allons plus loin et nous ne craignons pas d'affirmer :

1° Que lorsqu'une ou deux rivières importantes présentent des coudes brusques, ces coudes peuvent être considérés comme des sources pour la recherche des cols; c'est-à-dire servir de point de jonction avec les autres sources ou les autres coudes.

2° Que lorsqu'une rivière coule perpendiculairement à une autre, le prolongement de la perpendiculaire indiquera presque infailliblement un col.

En effet, quant au premier point, celui des coudes, nous en trouvons dans les Alpes de nombreux exemples. Entre les coudes du Rhône et de l'Aar, près de leurs sources; au sud du coude du Rhin à Coire, où se trouve le col de Parpan (1551); au coude du Rhône à Martigny, d'où part tout un réseau de passages; entre la source de la Landquart et le coude de l'Inn à Sûs, où se trouve un col de 2479 mètres. Entre le coude de la Lanza à Kippel et la source de la Kander, où l'on rencontre au milieu du haut massif des neiges le passage de Lötschen, jadis très-fréquenté, mais que les glaces ont rendu aujourd'hui presque impraticable. Enfin, dans le massif du Mont-Blanc, c'est d'un coude prononcé de l'Arve que part le col du Prarion.

On peut objecter à cette théorie que les coudes, recevant généralement des affluents, le cas dont nous nous occupons retombe dans celui de deux cours d'eau opposés. Il est vrai que dans la majeure partie des cas, le thalweg principal se prolonge en thalweg d'un ordre inférieur en amont du coude, mais les affluents qui arrivent à ce coude ne sont souvent qu'insignifiants par rapport au débit du fleuve principal; dès lors les cols ne devraient pas être plus accentués que ne le sont, dans les chaînes de montagne, ceux qui rejoignent deux thalwegs de troisième ou de quatrième ordre, suivant l'importance de l'affluent. Il n'en est pas ainsi, et quelque insignifiant que soit cet affluent, le coude d'un grand fleuve ou d'une rivière importante indi-

quera toujours une grande dépression. Le coude du Rhin à Sargans pourrait rentrer dans le cas dont nous nous occupons; toutefois, sans l'affirmer, il présente un fait hydrographique trop singulier pour que nous puissions le passer sous silence.

A Sargans, le fleuve qui coulait dans la direction du nord depuis Coire tourne brusquement à l'est, abandonnant ce qu'on pourrait appeler son *thalweg* naturel, pour franchir un étroit défilé entre le Fläschberg et le Schollberg. En prolongement de la direction que le Rhin suivait depuis Coire, s'ouvre une large vallée marécageuse, celle de la Seez, qui conduit de niveau au coude que fait ce torrent à Mels. La Seez, comme le Rhin, ne reçoit aucun cours d'eau à son changement de direction, et la hauteur du terrain entre les deux coudes est de *deux mètres* environ (1). Si donc de Sargans à Mels, sur une longueur de 4 kilomètres au plus, on creusait un canal de 3 mètres de profondeur au maximum, le Rhin, au lieu de se jeter dans le lac de Constance, se précipiterait dans celui de Wallenstadt, traverserait le lac de Zurich et emprunterait le cours de la Limmat jusqu'à Waldshut.

La vallée de la Seez, comme le rapportent les lointains échos d'une tradition mourante, est-elle ou non l'ancien lit du fleuve qu'un éboulement de montagne aurait forcé à changer de direction pour se précipiter dans un étroit défilé? Telle est la question qu'on est en droit

(1) Cote du Rhin à son coude.....	483 ^m
— de la vallée près Sargans...	485 ^m
— — — Thiergarten	470 ^m
— du lac de Wallenstadt....	425 ^m

de se poser. S'il y a eu jadis un changement de direction, nous ne croyons pas qu'il faille l'attribuer à un cataclysme violent, tel qu'un éboulement, car les deux mètres de dénivellation ne sont pas formés de détritiques de montagne, mais d'une sorte de tourbe incomplète reposant sur un lit de graviers roulés. Nous pensons qu'il serait plus vraisemblable d'invoquer un effet lent et continu, tel que la formation, par un ancien glacier, de quelque moraine frontale ou un atterrissement du Rhin, lorsque vers la fin de la période glaciaire, ce fleuve devait rouler un volume d'eau bien plus considérable qu'aujourd'hui. Ces deux hypothèses peuvent cependant être combattues : si la dénivellation était le résultat de quelque moraine, on peut affirmer que le sous-sol ne se présenterait pas sous la forme de galets roulés que n'affectent jamais les matériaux transportés par les glaciers. En effet, chariés lentement et sans frottement sur les glaces, les détritiques ne perdent pas leur forme anguleuse, et ils se retrouvent à plusieurs lieues de distance tels qu'ils se sont détachés des flancs des montagnes. En second lieu, si une moraine avait jamais existé, ses matériaux assez puissants pour s'opposer aux assauts du Rhin et l'obliger à changer de cours, n'auraient pu être dispersés par les agents atmosphériques ; on en retrouverait des traces visibles et caractéristiques. C'est ce qui n'a pas lieu ; aussi sommes-nous forcés de conclure que si le Rhin a jadis changé de direction, ce fait n'a dû être que le résultat d'un atterrissement considérable. Remarquons à ce propos que les atterrissements ne prennent naissance que dans les courbes des fleuves et du côté con-

vexe de ces courbes par rapport à l'axe du courant; or, en supposant qu'autrefois le Rhin coulât dans le lac de Wallenstadt, il ne formait, à partir de Mayenfeld, qu'une ligne sensiblement droite et par conséquent défavorable aux dépôts. Ce n'est donc pas plus aux atterrissements du Rhin qu'au fait d'une moraine qu'il faut, croyons-nous, attribuer l'abandon par le fleuve de la vallée qui, topographiquement, semble devoir être son lit naturel. Mais ces dépôts peuvent constituer un ancien cône de déjection de la Seez, torrent qui dans ses débordements charrie sur sa pente rapide une grande quantité de matériaux; ces graviers ont pu venir obstruer la vallée, comme on le remarque encore aujourd'hui dans le canton du Valais aux torrents de Gliss et de l'Ilgrab, dont les détritits font dévier le Rhône jusqu'au pied de la montagne opposée. Sur ces points, le Rhône, serré contre les rochers, augmente de vitesse et enlève au fur et à mesure tous les graviers et les blocs qui roulent jusqu'à ses eaux impétueuses; mais le Rhin, ayant trouvé une issue à l'est, s'y sera creusé un nouveau lit, laissant à la Seez la libre possession de la vallée. Il serait aisé de reconnaître si cette assertion est fondée par la nature des graviers du sous-sol; malheureusement, je n'ai jamais eu l'opportunité de le faire, et je me borne à émettre l'explication qui me semble la plus plausible, en attendant que l'on puisse recueillir des preuves.

Nous avons dit, en second lieu, que lorsqu'un cours d'eau prend sa source perpendiculairement à une rivière, le prolongement du thälweg auquel appartient la source indiquera presque infailliblement un col.

Voici, à l'appui de cette affirmation, quelques exemples significatifs : la Reuss du Saint-Gothard (1) coule perpendiculairement au cours du Tessin, et le col du Saint-Gothard se trouve dans le prolongement du thalweg de la Reuss; l'Aa coule perpendiculairement à l'Aar, et le passage du Brunig se trouve dans le prolongement du thalweg de l'Aa; la Sarinè, la Simmen, la Kander, coulent perpendiculairement au Rhône, et livrent passage, à l'extrémité supérieure de leurs thalwegs, aux cols du Sanetsch, du Rawyl et de la Gemmi. Il est vrai qu'il existe presque toujours un petit torrent secondaire ou tertiaire sur le versant opposé à la source, mais, comme dans le cas des brusques inflexions, son débit est souvent hors de toute proportion avec celui des fleuves et des rivières que l'on considère, et si faible que soit cet affluent, deux importants cours d'eau perpendiculaires donneront toujours lieu à une importante dépression. Le même fait se retrouve encore entre la Linth et le Rhin; dans le Jura, entre l'Aubonne et l'Orbe; enfin, un phénomène naturel analogue à celui du Rhin et de la Seez à Sargans se produit entre la Thielle et le Rhône, et mérite quelques mots de développement.

La Thielle, qui se jette dans le lac de Neuchâtel pour passer dans celui de Bienne et rejoindre l'Aar à Büren

(1) Il y a 4 sources distinctes à la Reuss se réunissant à Auderstadt et qui prennent les noms de :

Reuss de la Furka;

Reuss du Saint-Gothard;

Reuss de l'Unteralp;

Reuss de l'Obèralp.

sous le nom de la Zihl, coule au pied du Jura parallèlement à la chaîne; le Rhône, au contraire, après sa sortie des Alpes, forme le lac de Genève, dont la courbure est à peu près perpendiculaire à la direction de la Thielle. Si l'on prolonge le thalweg de cette dernière, on arrive près de la ville de la Sarraz à un point de partage de premier ordre, entre les bassins du Rhin et du Rhône, dont l'altitude est si faible, qu'il livrait passage, récemment encore, à un canal remplacé aujourd'hui par le chemin de fer d'Yverdon à Morges. Cette voie navigable, connue sous le nom de canal d'Entreroches, franchissait le petit soulèvement calcaire du Mormont dans une profonde et sinueuse coupure naturelle, à la cote 448, dont les ingénieurs hydrographes avaient su profiter. Or, l'altitude du lac de Genève étant de 375 mètres et celle du lac de Neuchâtel de 435, les eaux du second, au lieu de s'écouler dans le Rhin, devraient, s'il n'y avait pas de col, s'écouler dans le lac de Genève. En poussant plus loin encore notre hypothèse, nous pourrions ajouter que toutes les eaux de la Zihl, situées au-dessus de la cote du lac Léman, s'écouleraient dans la Méditerranée au lieu de se diriger vers la mer du Nord. Or, la cote du confluent de la Zihl et de l'Aar, près de Büren, est de 432 mètres, soit 3 mètres de moins que l'altitude du lac de Neuchâtel; une différence de 3 mètres s'oppose donc à l'entrée de l'Aar dans le lac de Neuchâtel, et une dénivellation de 13 mètres seulement empêche ce lac de se déverser dans le Rhône.

Nous avons signalé deux exemples où, sans franchir de montagne et dans un terrain que l'œil estime plat,

on peut passer d'un bassin dans un autre : du bassin du Rhin dans celui de la Limmat, et du bassin de l'Aar dans celui du Rhône. Il importe de mentionner un fait orographique non moins intéressant par suite duquel, sans col apparent, on peut passer du bassin du Danube dans celui du Pô.

L'Inn prend sa source dans le lac de Sils (1796^m); en remontant le cours de la rivière, on atteint le lac par une pente douce, presque insensible, et pour ainsi dire au grand trot sur la belle route de l'Engadine. A Maloggia, près de l'extrémité occidentale du lac, on touche au point de partage entre les deux bassins de la mer Noire et de l'Adriatique, et à 2 kilomètres plus loin on rencontre les sources de la Maira, affluent du lac de Côme. La route redescend, il est vrai, assez rapidement sur le versant italien, et une différence de niveau de 300 mètres environ efface la pensée d'un passage sans col dans l'esprit de tout voyageur se rendant d'Italie en Tyrol. Mais en sens contraire, l'observateur se trouve tout surpris d'avoir à redescendre sans s'être aperçu qu'il montait autrement que par le cours de l'Inn que longe la chaussée. On peut donc affirmer à juste titre qu'il n'y a pas de passage de montagne à franchir pour se rendre du Tyrol en Italie. Un fait analogue se produit encore entre les sources d'un affluent de la Landquart et celle de la Landwasser, toutes deux tributaires du Rhin; l'altitude de la première est cotée 1510 mètres; celle de la seconde 1561, et le col qui les sépare ne compte que 1627 mètres.

Nous avons examiné jusqu'à présent comment on pouvait déterminer les cols soit par les sources des

cours d'eau de direction opposée, soit par leurs coudes, soit enfin par des rivières perpendiculaires entre elles. Il nous reste à rechercher si le cas de deux rivières parallèles, mais de pente contraire, présente des faits à l'appui de la théorie émise par MM. Dupuis-Torcy et Brisson. Sans sortir du terrain qui vient de donner lieu à notre dernière observation, nous devons reconnaître que l'Inn coule au N. E., tandis que l'Adda se dirige, encaissée dans la Valteline, vers le S. O. — Séparées, comme nous l'avons vu, par le massif de la Bernina, ces deux rivières sont tributaires du Danube et du Pô. En joignant leurs sources par une ligne fictive, on doit, selon nos auteurs, rencontrer un col près du point de croisement de cette ligne avec le faite. Le passage de la Bernina est là pour leur donner raison. Ailleurs, entre l'Aar et le Rhône, on trouve le col du Grimsel, déjà cité lors de nos remarques sur les coudes; mais nous ferons observer qu'il y a deux cols distincts au Grimsel, celui qui de l'hospice conduit au glacier du Rhône par la Mayenwand (2183), et celui qui du même point conduit à Obergestelen en Valais (2204). Séparés par un mamelon insignifiant, il est vrai, en comparaison de l'amphithéâtre environnant, ces cols existent néanmoins d'une manière distincte et les gens du pays ne les confondent pas. L'un d'eux peut donc être considéré comme le résultat de la loi relative aux coudes, et l'autre comme le résultat de la loi sur les cours inverses.

Ailleurs encore, nous avons l'exemple du Rhin, à son coude de Coire, et de la Landwasser à sa source dans le lac de Davos (1561). Ces cours d'eau coulent

en sens contraire, et en joignant les deux points indiqués on tombe sur le passage de la Strella (2377); Cette même Landwasser coule en sens inverse et parallèlement à l'Inn; si nous joignons sa source à Davos, avec le coude de l'affluent du Danube à Sûs, nous trouvons le passage de la Fluela (2405). La Spola dans le val Livigno coule parallèlement à l'Adda, mais en sens inverse; en joignant leurs sources nous trouvons le passage de Foscagno au sud de celui de Fraele. Enfin, dans le massif du Mont-Blanc, le col des Montets est sur la ligne qui réunit deux sources parallèles mais inverses.

Nous n'aurons pas à rechercher longtemps l'explication de ces apparentes singularités, on la trouve en intervertissant la proposition; ce n'est pas de l'existence des sources dans certaines conditions topographiques qu'il faut conclure à l'existence des cols en relation avec ces sources; c'est, au contraire, parce qu'il existe des cols et des vallées définies que les sources sont situées de telle ou telle manière et que les eaux coulent dans un sens ou dans l'autre. Il ne peut y avoir de doute à ce sujet qu'à l'égard des cours d'eau parallèles et de sens contraire. Il nous semble que, pour arriver à cette explication toute naturelle, il n'était pas absolument nécessaire de recourir aux mathématiques, ainsi que l'ont fait MM. Dupuis-Torcy et Brisson, qui, du reste, paraissent avoir pris les effets pour les causes, et *vice versa*.

Néanmoins, si j'ai posé la question comme ils l'ont fait eux-mêmes, c'est qu'ainsi formulée, elle conduit plus directement peut-être à cette donnée importante,

que l'examen des cours d'eau révèle infailliblement l'emplacement des cols. A peine aurais-je besoin de faire ressortir ici quels services pratiques l'ingénieur, le topographe et le géographe sont en droit d'attendre de ce fait ; quel intérêt il peut avoir pour diriger des itinéraires dans une région encore peu visitée ; quel champ il ouvre à la détermination, par voie d'hypothèse, de ce que doit être le relief d'un pays sillonné seulement par quelques reconnaissances.

Je termine ici cette première étude ; elle est très-au-dessous de ce que j'aurais voulu ; mais, du moins, aurai-je été de quelque utilité à la science qui nous unit, si je donne à de mieux informés l'occasion de présenter leurs idées en discutant les miennes et en rectifiant les erreurs que j'ai pu commettre.

NOTICE
GÉOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, ETHNOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE
SUR LA BOSNIE

PAR M. ROUSSEAU

Consul de France.

COMMUNICATION DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

(Direction des consulats et affaires commerciales.)

(Suite et fin) (1).

Le clergé catholique est indigène et appartient à l'ordre des Franciscains mineurs qui vint s'établir en Bosnie vers l'an 1325. Il a pour chef spirituel un évêque nommé directement par la cour de Rome. L'évêque actuel est M. Francovich, Ragusais, qui a le titre d'évêque *in partibus* de Sion et de vicaire apostolique en Bosnie. Le clergé de la province rentre dans la circonscription diocésaine de Diakova en Slavonie. Les couvents obéissent à un provincial élu chaque trois ans par un conseil dit des *définites*, lequel se réunit à époques fixes pour procéder à cette élection, examiner et discuter les questions d'ordre et de discipline, et de pourvoir à la nomination et au changement des curés.

(1) Voyez le numéro de janvier.

Voici la statistique actuelle de l'Église catholique en Bosnie.

Anciens couvents avec églises.....	3
Couvents en voie de construction.....	2
Églises bâties.....	12
Églises en bois.....	9
Siège et église à Constantinople.....	1
Écoles nationales où enseignent les franciscains.....	22
Paroisses dirigées par des curés.....	48
Chapelles locales.....	12
Desservants des chapelles locales, ayant la juridiction des curés.....	12
Vicaires des curés.....	20
Total des ecclésiastiques en Bosnie.....	164
Clercs dans la province même.....	60
Clercs achevant leurs études à l'étranger.....	40
Novices en Bosnie.....	3
Prêtres laïques dans la province.....	4

L'Église grecque orientale de la Bosnie est divisée en trois diocèses : celui de Séradjévo, celui de Zvornik et celui de Novi-Bazar. Le premier administre les populations des sandjaks de Séradjévo, de Travenik, de Banyaluka et de Bihatch ; le second, celles du sandjak de Zvornik, comprenant les nahias de Touzla, Biéline, Brtschka et Gradasschatz ; le troisième, enfin, celles du sandjak de Novi-Bazar. Le métropolitain de ce dernier diocèse ne réside pas en Bosnie, mais à Prisrend, en Roumélie. Les évêques du rite grec ou métropolitain sont nommés par le patriarche de Constantinople sur la proposition du saint synode, et l'élection est confirmée par la Sublime-Porte.

Les Grecs possèdent en Bosnie un assez grand nom-

bre d'églises, qui sont en général en fort mauvais état
je ne citerai ici que les principales :

Sandjak de Séradjévo.	Vieille église.....	à Séradjévo.
	Église en construction.....	
Sandjak de Travenik.	Église.....	à Nissoko.
	Église.....	à Kasatich.
Sandjak de Travenik.	Église.....	à Travenik.
	Église.....	à Yanié.
Sandjak de Travenik.	Église.....	à Gerscoo.
	Église.....	à Cikalich.
Sandjak de Banyaluka.	Église.....	à Livo.
	Église.....	à Lepenika.
Sandjak de Banyaluka.	L'ancien monastère de Gomionica aujourd'hui abandonné.....	
	Église.....	à Banyaluka.
Sandjak de Bihatch.	Église de.....	Dervent.
	Église de.....	Fechené.
Sandjak de Bihatch.	Église de.....	Yessenika.
	Église de.....	Debro.
Sandjak de Zvornik.	Église de.....	Priédor.
	Ancien monastère de Moschtanica.	
Sandjak de Zvornik.	Église de.....	Petrovass.
	Ancienne église de.....	Zvornik.
Sandjak de Zvornik.	Ancien couvent de.....	Ozren.
	Ancien couvent de.....	Blatch.
Sandjak de Zvornik.	Église de.....	Bielina.
	Église de.....	Matchekovissa.
Sandjak de Zvornik.	Église de.....	Zovik.
	Église de.....	Modritch.
Sandjak de Zvornik.	Église de.....	Dragoljevass.
	Monastère de.....	Bania.
Sandjak de Zvornik.	Église de.....	Dobruni.
	Église de.....	Lopitch.
Sandjak de Zvornik.	Église de.....	Novi-Bazar.
	Église de.....	Mitrovitza.
Sandjak de Zvornik.	Église de.....	Bielopolie.
	Église de.....	

On sait que le clergé grec se divise en deux classes, la monacale et la cléricale, que les ecclésiastiques qui appartiennent à la première doivent être célibataires, et que ceux de la seconde doivent être mariés, sans qu'il leur soit permis toutefois de convoler à de nouvelles noces. Les cléricaux ne peuvent aspirer aux hautes dignités de l'Église qui sont l'apanage exclusif du clergé monacal, à moins cependant qu'ils n'entrent dans les ordres.

Le métropolitain ou évêque, naturellement monacal, est le chef suprême de tout le clergé de son diocèse. Les métropolitains actuels de la province sont, à Séra-jévo, Mgr Ignatius; à Zvornik, Mgr Dionisius; à Priserend, Mgr Melentius.

Justice. — La justice se divise en deux catégories : 1° religieuse; 2° criminelle, correctionnelle et commerciale.

La première est administrée aux Musulmans par les cadis, fonctionnant sous la haute direction du molla et le contrôle du muphti. La loi du Coran est la seule appliquée par elle, et dans aucun cas le témoignage des chrétiens n'y est admis.

La seconde, dont les principes sont développés dans des codes spéciaux promulgués depuis quelques années en Turquie, s'étend instinctivement aux Musulmans et aux chrétiens, et est exercée par les tribunaux dont il a déjà été fait mention. Les membres de ces cours sont choisis par l'autorité supérieure locale dans les corps des notables du pays et doivent forcément connaître le turc, la procédure se faisant dans cette lan-

gue, et non en slave. Parmi eux figurent un chrétien du rite latin, un autre du rite grec et un Israélite ; presque toujours ces fonctions sont dévolues aux khodja-bachis et au grand rabbin.

Quand dans un procès un Israélite ou un chrétien est en cause, soit comme demandeur, soit comme défendeur, contre un Musulman, il se produit presque toujours en faveur de celui-ci une influence des plus partiales parmi ses coreligionnaires membres du tribunal, influence à laquelle le fanatisme inné de ces juges mahométans ne saurait se soustraire, quelles que soient d'ailleurs leur bonne foi et l'honorabilité de leur caractère. La présence au tribunal de deux chrétiens et d'un israélite, en leur qualité de membres assesseurs, est presque toujours impuissante pour garantir à leurs frères mis en cause l'application d'une équitable justice ; car leur voix consultative et délibérative ne peut former dans tous les cas qu'une très-faible minorité, et elle est par suite complètement insuffisante pour les défendre. Leur position de raïas les place d'ailleurs vis-à-vis de leurs collègues dans une condition essentiellement inférieure, et soit par crainte et intimidation, soit par conscience de leur impuissance, il est extrêmement rare que ces assesseurs, adjoints simplement pour la forme, se permettent jamais d'émettre une opinion contraire à celle de la majorité, et encore moins qu'ils osent protester par leur abstention contre une sentence que leur conscience de juge réprouve. Si l'on ajoute à cela que la procédure, comme je l'ai dit, est faite en turc, langue que presque toujours le raïa chrétien ou israélite ignore, on reconnaîtra qu'il faut que celui-ci ait mille et une

fois, raison dans la cause pour gagner son procès.

J'ai dit qu'en matière de mariage et de divorce et dans certaines causes civiles, les popes et les curés sont les juges naturels de leurs coreligionnaires. Ceux-ci jugent en première instance, et il est appelé de leurs sentences devant l'évêque ou le métropolitain.

On peut en appeler des jugements rendus par les tribunaux des Mudirats, soit devant ceux de la Kaïmakamie, soit directement devant le tribunal supérieur institué à Sérajevo, capitale de la province. Cette cour connaît également des sentences rendues par les tribunaux fonctionnant au chef-lieu d'une Kaïmakamie.

Il n'est besoin de dire qu'en Bosnie, comme partout en Turquie, les prisons sont dans le plus pauvre état, mal administrées, mal entretenues et extrêmement malsaines.

Les Zaptiés sont les agents de la force publique. On va très-incessamment réorganiser et organiser ce corps, qui prendra désormais le nom de gendarmerie et sera habillé, équipé et commandé comme le sont les troupes régulières.

Armée. — Les troupes cantonnées en Bosnie font partie du corps d'armée de Roumélie et présentent, en temps ordinaire, un effectif de 8000 hommes environ de toutes armes. Elles sont placées sous le commandement d'un officier général qui, à moins de cas tout à fait exceptionnels, relève directement du gouverneur général de la province. Il existe en outre un cadre de milice ou de Bachi-Bozouks qui, en cas d'éventualités de guerre, peuvent fournir un corps d'auxiliaires de plus

de 30 000 hommes, soit fantassins, soit cavaliers. Ces auxiliaires, les plus indisciplinés qui se puissent imaginer, sont équipés et montés à leurs propres frais, et ne reçoivent en campagne que leur nourriture et une solde provisoire de deux piastres turques par jour. Lors de leur licenciement, ils rentrent dans leurs foyers pour y déposer le fusil et reprendre la charrue ou la hache du bûcheron.

Les forces militaires régulières existant aujourd'hui en Bosnie, se composent de :

13 bataillons d'infanterie.....	5200 hommes.
20 escadrons de cavalerie.....	2000 —
Troupes d'artillerie et diverses...	400 —
Total.....	7600 hommes.
58 Pièces en batteries.....	} 92 pièces.
34 Pièces de campagne.....	

La poudre et autres munitions de guerre sont envoyées en Bosnie de la Roumélie ou de Constantinople même. Sérájévo, Zvornik, Banyaluka et Bihatch possèdent des dépôts de poudres. Une sorte de parc d'artillerie existe à Travenik, mais il est d'une insuffisance déplorable.

Finances. — L'administration générale des finances de la Bosnie est confiée à un agent supérieur envoyé de Constantinople et nommé directement par la Sublime-Porte. Il a le titre de *Muhassebedji* et est après le gouverneur général, le premier fonctionnaire dans l'ordre civil.

Le *Muhassebedji* réside à Sérájévo et centralise entre ses mains tous les services financiers, recettes et dé-

penses. Dans les districts de la province il délègue ses fonctions, soit à des agents spéciaux, soit aux *Kaimakams*, qui lui rendent directement compte de leurs gestions financières.

Les revenus de la Bosnie sont appliqués aux diverses dépenses de l'administration; au paiement du traitement du personnel administratif, parfois à des avances pour la solde des troupes régulières, à la solde des *bachi-bozouks* et aux approvisionnements militaires en temps de guerre, à l'acquittement des pensions payées *ab antiquo* par l'État aux descendants d'anciens *spahis*, aux dépenses de travaux publics, etc., etc.

Les recettes l'emportent d'ordinaire de beaucoup sur les dépenses. Si des circonstances particulières, comme celles dont la guerre du Monténégro et de l'Herzégovine ont été le résultat, viennent cependant à se produire et déterminent un déficit, le vide est alors comblé par le trésor de Constantinople. En cas d'excédant, la somme reste en caisse pour faire face, s'il y a lieu, aux découverts éventuels des exercices suivants.

Les recettes se composent de tous les revenus publics, impôts, redevances, etc., etc. Les douanes, ainsi que je l'ai dit, sont administrées par un agent spécial, indépendant du *Muhassebedji*; mais c'est dans la caisse de celui-ci que s'opèrent les versements des recettes, défalcation faite des frais d'administration.

Les biens des *Vakoufs*, ou propriétés de mainmorte, appartenant à des établissements religieux, sont administrés par des agents directs sous le contrôle et la direction supérieure d'un fonctionnaire de cette branche

spéciale de l'administration, le *Vakouf Naziri*. Les revenus de ces propriétés sont versés dans une caisse particulière et destinés uniquement à pourvoir à l'entretien des établissements religieux et à la solde du traitement de leur personnel.

Les recettes générales de la Bosnie s'élèvent au chiffre approximatif de 35 000 000 de piastres.

Dîmes. — La dîme ou droit du dixième est perçue par l'État sur la culture des terres et divers produits du sol et de l'agriculture, tels que la cire, le miel, la récolte des cupules de glands de chêne, le tabac, la distillation de l'eau-de-vie de prunes, etc., etc. La perception en est faite, à l'égard des musulmans, par un agent spécial qui a le titre de *Mouktar*, et, à l'égard des chrétiens, par le syndic ou chef de la petite communauté appelé *Knèze* ou *Khodja-bachi*. En principe, la dîme devrait être payée en nature ; mais elle est ordinairement prélevée en argent, conformément à un tarif arrêté à cet effet par l'autorité supérieure. La base de la perception est de deux sortes, au choix des contribuables : ou la dîme est prélevée telle qu'elle a été payée l'année précédente, ou, si le contribuable le préfère, on procède à une estimation spéciale de la récolte présente ; dans l'un et l'autre cas, cette estimation est faite après la réalisation de la récolte à imposer par un agent du fisc, concurremment avec le paysan et le *Knèze* ou le *Mouktar*, suivant que le contribuable est chrétien ou musulman. La dîme est payée en trois versements successifs, en septembre, décembre et mars, et produit, en

moyenne, un revenu annuel de 12 765 000 piastres turques (1).

Le Vergui. — Cette redevance ou imposition personnelle répond à peu près à l'Income-Tax des Anglais et elle est généralement établie dans toute la Turquie. La quotité n'est pourtant pas la même pour toutes les localités ; en Bosnie, par exemple, elle varie de 80 à 95 piastres par an et par chaque habitation ou famille. Toute la population y est soumise, à quelque classe ou religion qu'appartiennent ses membres, sauf toutefois les étrangers placés sous les juridictions européennes. Le mode de perception est le même que pour la dîme, c'est-à-dire que pour les musulmans et les zingares c'est le Mouktar qui le perçoit et le verse au fisc, pour les chrétiens le Knèze ou Kodja-bachi, et pour les israélites le grand Rabbin. Néanmoins, bien qu'en principe le droit doive porter également sur chaque habitation, la communauté, en dehors de l'action de l'autorité, s'arrange elle-même pour la répartition entre ses divers membres de l'impôt dû par la masse en général, et cela suivant les facultés et les ressources de chacun d'eux. Le droit de Vergui est évalué annuel-

(1) Suivant les registres de l'ancien et dernier fermier général des revenus de la province, la dîme sur le produit du sol proprement dit, droit pesant uniquement sur l'agriculture, avait rapporté en 1857, la somme de 13 985 542 piastres. Le droit seul sur la distillation de l'eau-de-vie de prunes qui figure aujourd'hui dans la classification de la dîme, et qui, à cette époque, était compris dans la catégorie du *Roussoumal*, avait rapporté en 1857 la somme de 1 102 486 piastres.

le mont pour toute la Bosnie au chiffre approximatif de 8 464 000 piastres turques (1).

Askérié. — Ce droit pèse uniquement sur les chrétiens et les israélites, et a remplacé l'ancien *Kharadj*. Il représente pour eux l'exonération du service militaire auquel ils ne sont point astreints. Mais comme la conscription n'a point été encore introduite en Bosnie et que la population musulmane n'y est point par conséquent soumise au recrutement, comme dans les autres provinces de l'empire, il en résulte que ce droit constitue une charge onéreuse que, par une regrettable exception, les chrétiens bosniaques supportent seuls. Le clergé catholique et grec en est toutefois exempté. L'askérié est de 16 piastres et 17 paras par chaque famille; il est perçu de la même manière que la dîme et le vergui, et rapporte en moyenne par an une somme ronde de 7 223 000 piastres turques (2).

Roussoumat. — Sous ce titre figure une série d'im-

(1) Ce chiffre, comme tous ceux des recettes de la province, m'a été fourni par le receveur général des finances, le Muhassebedji. J'en garantis d'autant moins l'exactitude que si l'on applique la moyenne du droit, soit 87 piastres 20 paras, au nombre des habitations fourni par la statistique de M. Hilferding, rapportée plus haut, et qui était, en 1852, de 112 628, on aurait pour le revenu annuel du vergui un chiffre total de 9 854 954 piastres, c'est-à-dire supérieur d'un million et demi à celui que m'a fourni le Muhassebedji. Les registres du fermier général, déjà cités en note, donnent pour la perception du vergui, pendant l'année 1857, la somme de 11 983 542 piastres.

(2) En 1857, la contribution de l'askérié ne produisit que la somme de 4 000 000 de piastres environ (registres du fermier général).

pôts, les uns perçus en régie, les autres par ferme et qui pèsent d'une manière inégale sur la population de la province. Voici les principaux : *Otlakié*, droit de pâturage sur les terres appartenant à l'État; il est en général de 5 piastres par tête pour la race bovine, et de 2 piastres pour la race ovine, pour toute la saison; *Kéresté*, droit dû pour la coupe du bois en grand dans les forêts de l'État; *Thamis*, droit que prélève un fermier de tous les cafetiers qui ne s'approvisionnent pas chez lui du café nécessaire à leur établissement; *Douhanié*, droit de 6 piastres par chaque ocque de tabac vendue au marché, indépendamment de la dîme que prélève le fisc lors de la récolte du tabac cultivé dans la province; *Kaïk roussoumat*, droit de péage sur les bacs; *Fellalié*, droit de 2 et 1/2 pour 100 perçu par un fermier sur tous les objets vendus à la criée publique, indépendamment d'un droit fixe de 2 piastres lorsque l'objet est promené ou exposé au marché par le commissaire-priseur; *Kantarié*, droit d'octroi évalué à 12 paras par chaque charge de cheval; *Tchengarina*, droit de campement prélevé sur chaque famille zingare; *Méhané roussoumat*, droit dû par chaque taverne suivant un tarif spécial; *Barout ve satchma roussoumat*, droit sur l'achat de la poudre et du plomb; *Souluk roussoumat*, droit sur la vente des sangsues; *Hinzirié*, droit de 3 piastres et demie par an par chaque tête de porc élevé dans les campagnes, plus 1 piastre 7 paras également par tête de porc pour la faculté d'envoyer les troupeaux manger les glands dans les forêts de l'État, plus encore 1 piastre et 7 paras pour chaque porc enfermé dans

l'habitation pour être engraisé sur place; *Batch-bazari*, droit perçu à la vente au marché de tous les produits de la culture, céréales, bétail, légumes, voire même comestibles, etc., etc... J'omets sans doute quelques autres contributions indirectes; mais celles que je viens de citer sont les principales. Les roussoumats donnent un revenu annuel et approximatif de 2 450 000 piastres turques (1).

RÉCAPITULATION.

Dimes.....	12 763 000
Vergui.....	8 464 000
Askérié.....	7 223 000
Roussoumat.....	2 450 000
Total.....	30 902 000
Revenu net et approximatif des douanes	3 500 000
Total général.	34 402 000 (2).

Il y a une différence considérable entre les indications qui m'ont été données par l'administration et celles qui résultent d'informations particulières, différence qui élèverait le chiffre total des recettes générales de la Bosnie à près de 40 000 000 de piastres, somme qui me paraît approcher le plus de la vérité (3).

(1) Les registres en 1857 indiquent plus de vingt contributions diverses comprises dans la désignation générale de *Roussoumat*, et donnent pour les recettes qu'elles ont produites pendant cette année la somme totale de 6 967 179 piastres.

(2) Les recettes des postes et de la télégraphie en Bosnie sont perçues par les agents directs de ces deux administrations; elles figurent à leurs budgets spéciaux et sont versées au trésor à Constantinople.

(3) A l'appui de cette opinion je rappellerai que les registres de

Il m'a encore été plus difficile de me renseigner sur le détail des dépenses. Les informations puisées auprès de l'autorité locale et à d'autres sources ne me les ont fait connaître que très-sommairement; elles peuvent être évaluées et se classer ainsi qu'il suit :

1° Traitement de tout le personnel de l'administration, prestations en nature, soldes des zaphties ou agents de la force publique, frais administratifs de toutes sortes 6 000 000

2° Pensions annuelles accordées aux membres d'anciennes familles de spahis, au nombre environ de 20 000 et calculées à raison de 400 piastres par tête (1). . . 8 600 000

A reporter. . . . 14 000 000

L'ancien fermier général des revenus de la province donnent pour l'année 1857 les chiffres suivants :

Vergui	11 985 542 piastres.
Dimes	13 934 234 —
Askérié	3 859 374 —
Roussoumat	6 967 179 —
Douanes	2 600 000 —
Total	39 346 329 —

(1) Ces spahis forment trois légions; celle de Kliss; celle de Zwornik et celle de Bosna. D'après les registres matricules dressés en 1852; les spahis ayant droit à la pension s'élevaient au chiffre de 12 003
plus, les spahis volontaires 7 031

Total 19 034

En 1852, cette dépense n'était que de 6 357 454 piastres, soit 1 642 546 piastres de moins qu'en 1862.

Report	14 000 000
3° Travaux d'utilité publique.	500 000
4° Frais divers.	500 000
Total général approximatif : piastres. . .	15 000 000
Les recettes générales étant estimées à	40 000 000
Et les dépenses à.	15 000 000
Il en résulte un excédant d'environ. . .	25 000 000

Agriculture. — Le sol de la Bosnie est très-fertile; malheureusement il n'est pas partout cultivé. Cet abandon déplorable d'excellentes terres qui, en d'autres mains, seraient si avantageusement utilisées, est dû à plusieurs causes : aux abus excessifs auxquels se livrent presque impunément les propriétaires à l'égard de leurs tenanciers, abus qui paralysent tout développement de l'agriculture ; à l'insouciance de l'autorité locale, qui ne peut ou ne veut comprendre que là seul se trouve l'élément de prospérité et de richesse du pays ; à la pauvreté de la classe agricole ; enfin à cette conviction des paysans et des fermiers, parfaitement justifiée d'ailleurs par les faits, que plus ils mettent de terres en culture et plus les charges qui en résultent pour eux sont onéreuses.

La propriété foncière appartient en Bosnie soit à l'État, soit à des aghas, begs et anciens spahis, tous Mahométans. Car il faut se rappeler que la conquête turque dépouilla les habitants de la contrée restés chrétiens de toutes leurs terres, qui furent dévolues, comme une sorte de prime, à leurs compatriotes dévotus musulmans, ou dont ceux-ci s'emparèrent eux-

mêmes de vive force. Les chrétiens, qui seuls constituent, à bien dire, la classe agricole, ne sont donc que les prolétaires jadis propriétaires fonciers, mais obligés par les misérables vicissitudes de leur destinée de se contenter aujourd'hui de la mise en culture des terres soit pour le compte spécial des aghas, soit en participation de produits avec eux. Dans le premier cas, ce ne sont que de simples paysans, des journaliers travaillant au mois ou à la tâche; dans le second, des associés, mais des associés forcés de supporter la plus grande charge des frais de l'association.

Voici, d'après les faibles données que j'ai pu avoir à ma disposition, la statistique approximative de l'agriculture de la Bosnie.

J'estime que le chiffre de 12 756 000 piastres qui m'a été fourni ne s'applique qu'aux seuls produits agricoles, c'est-à-dire aux récoltes de céréales de toutes espèces. Or, en calculant environ à une demi-piastre le prix de l'ocque (1) de chaque nature de céréales, l'une dans l'autre, on obtient une quantité moyenne de 255 000 000 d'ocques de grains récoltés annuellement en Bosnie, soit, d'après une estimation approximative, la moitié environ de blé, orge et seigle, et l'autre moitié en maïs, millet, sarrasin, haricots, etc.

La dîme perçue par l'État réduirait ce chiffre à 229 500 000 ocques. En en défalquant le quart environ, qui peut-être est exporté chaque année dans les

(1) L'ocque est l'unité du poids dans toute la Turquie et le seul dont on se serve en Bosnie, il se subdivise en 400 drammes ou drachmes. — L'ocque représente 1 kilog. 2829. — On estime qu'une ocque de blé renferme 2600 grains.

provinces frontières de l'Autriche, il resterait encore pour la consommation de la Bosnie une quantité de 173 125 000 d'ocques de céréales, soit environ 188 par tête d'habitant, en prenant, ainsi que je l'ai établi plus haut, le chiffre de 916 607 pour celui de la population entière.

En moyenne, il faut en Bosnie :

43 mètres $1/3$ carrés de terrain pour ensemer
1 ocque de blé, orge ou seigle.

266 mètres $6/10$ — 1 ocque de maïs ou millet.

86 mètres $6/10$ — 1 ocque de sarrasin, haricots, etc.

En moyenne aussi :

Le blé, l'orge, le seigle rapportent 6 grains pour 1.

Le maïs et les haricots — 50 —

Le millet — 25 —

Le sarrasin — 10 —

Le blé, le seigle, l'orge, le millet comme le sarrasin se coupent avec des faucilles. L'épi du maïs est enlevé à la main de sa tige qui reste sur le champ, soit pour servir de pâture aux bestiaux, soit pour fumer la terre.

Dans quelques localités on cultive le lin, mais en petite quantité; on le sème en automne et au printemps, et on le récolte presque en même temps que le froment.

On cultive aussi le tabac, mais également en petite quantité. C'est principalement dans les districts de la Possavina qu'on se livre à cette culture; on sème en avril, et l'on récolte dans le cours de l'été.

Les principales plantes potagères qui sont cultivées, sont : le chou d'abord, dont la population indigène

fait une énorme consommation, la courge, la betterave, les navets, le topinambour, la pomme de terre, les citrouilles, etc., etc.

Pour l'ensemencement de l'orge et du sarrasin, on donne deux labours à la terre; pour le blé, le seigle, le millet et le maïs, un seul. En plaine, on laboure au moyen de charrues montées sur deux petites roues pleines, en bois, et attelées de deux, quatre et même six bœufs. Sur les collines et les montagnes, la charrue est simple et sans roues.

Les semailles se font à la volée, et l'on herse ensuite la terre sur le grain au moyen de herse à dents de fer attelées d'une paire de bœufs. Le millet cependant est semé sur un terrain hersé après avoir été labouré; puis, l'ensemencement terminé, on repasse de nouveau la herse.

La coupe des foins, qui se fait au moyen de la faux, a lieu deux et même trois fois l'année.

On bat l'orge, le blé, le seigle, le millet et le sarrasin non loin du lieu où l'on a fait la récolte. On y égalise à cet effet un terrain sur lequel les gerbes sont jetées, et que les chevaux foulent avec les pieds en trotant autour de l'aire. On vanne le grain au moyen de pelles en bois avec lesquelles on le jette en l'air afin de le séparer des brins de paille.

Les terrains ne sont ordinairement fumés que dans les montagnes, sur les hauts plateaux. Ailleurs, les terres étant plus fertiles, elles n'ont pas besoin d'engrais; cependant on utilise parfois les petits cours d'eau des plaines pour les inonder pendant une année afin d'amender le terrain. D'ordinaire on laisse les terres

en jachères pendant une et même deux années, pour les rendre meilleures et plus productives.

La récolte des prunes est un des plus importants produits de la Bosnie; il s'en fait dans le pays une très-considérable consommation. On en fait une sorte d'eau-de-vie appelée *sliva* ou *slivovitza*, consommée par la population indigène, musulmane ou chrétienne. On n'évalue pas à moins de 100 ocques par an la quantité qu'en boit chaque habitant, et l'on estime que 100 ocques de prunes produisent par distillation douze à quatorze ocques d'eau-de-vie.

Il m'a été impossible de me procurer une statistique, même approximative, de l'importance du bétail comme quantité et comme valeur. Tout ce que j'ai pu en savoir, c'est que cette quantité est considérable. Malheureusement la reproduction et l'amélioration des races sont extrêmement négligées. Le bétail, en général, manque de soins, et en outre les épizooties viennent fréquemment le décimer.

En général les grands pâturages appartiennent à l'État. Ce sont principalement, outre les prairies et les vallées, les hauts plateaux du mont Vrassitch et du mont Glassinatch.

Le porc est surtout élevé dans les districts de la Kraïna et de la Possavina. Ils vivent par troupeaux dans les forêts de chênes, de telle sorte que les propriétaires ignorent parfois le nombre qu'ils en possèdent. Ils s'y nourrissent de glands. Pour mieux les engraisser, les propriétaires en renferment quelquefois dans des étables où on leur donne à manger de l'orge et du maïs.

La tonte des moutons se fait ordinairement en été, vers la Pentecôte ; toutefois, dès que les chaleurs commencent à se faire sentir, on a soin de leur enlever préalablement la laine autour du col, aux pieds et à la queue. Une toison pèse ordinairement une ocque. La laine, qui est d'une qualité inférieure, est travaillée en grande partie dans le pays ; on en fait des tapis à Siennitza et à Prozor, ainsi que des couvertures et des vêtements de paysans.

Les peaux qui ne s'exportent pas, et c'est la plus grande partie, sont tannées et travaillées dans le pays. Il existe plusieurs localités où la population s'occupe principalement du tannage des peaux ; mais c'est à Vissoka que cette industrie s'exerce le mieux. On tanne généralement avec le *palamout* ou cupules du gland de chêne.

On entretient dans les fermes une assez grande quantité de ruches. Le rendement annuel de chacune d'elles est évalué à 50 ocques environ, dont un tiers de cire et deux tiers de miel. On peut estimer approximativement à 30 000 ocques le produit annuel de la cire en Bosnie, et celui du miel à 60 000 ocques. Le produit de ruches est soumis au système de la dîme.

L'État et les Begs se disputent la propriété des forêts de la Bosnie. Cette question de droit de possession n'a jamais été bien définie ; toutefois, elle semble être plus ou moins résolue en faveur de l'État, car, pour exploiter en grand les bois d'une forêt, on est, le plus souvent, tenu de demander au préalable une permission spéciale de l'autorité locale, qui prélève un impôt de 10 pour 100 sur le produit de l'exploitation.

Aucune loi ni administration forestière n'existant en Bosnie, il s'ensuit qu'il n'y a point de coupes réglées, et que de magnifiques forêts sont ainsi impunément dévastées par le premier paysan ou bûcheron qui y porte la hache ; mais la nature y est si riche que c'est à peine si ces coupes sont remarquées.

On exploite les forêts pour en retirer du bois de chauffage ou de charpente et pour en faire du charbon.

On exporte des planches, des solives et de grandes pièces mal équarries en Servie et dans le Banat. Le transport se fait par eau quand le cours des rivières le permet, ou bien, à défaut de ce moyen, les pièces de bois sont charriées par des bœufs qui les traînent simplement le long des chaussées ou à travers champs.

J'ai indiqué les principales essences forestières de la Bosnie. On trouve d'excellents bois de chêne parfaitement convenables pour la construction navale, dans le sandjak de Bihatch et de Banyaluka, ou, pour mieux préciser, dans les forêts de Kazara, de Kermin, de Myavitza, de Motavitza, etc., etc., etc.

Je finirai cette partie de ma notice par quelques mots sur la minéralogie de cette contrée. Sans parler des mines d'or et d'argent qu'on prétend y avoir été exploitées autrefois et que les localités de Srebrénitza (argentifère), Zlatobor ou Zlatovo (aurifère) désignent suffisamment, je citerai :

1° Mine de Stari-Maidan. — C'est celle qui produit le meilleur fer ; sa qualité est bien facile à travailler. On en retire environ un million d'ocques par an, bien qu'elle puisse produire un résultat beaucoup plus

considérable. Ce fer est travaillé dans le pays et converti en barres; il est également exporté dans les provinces danubiennes.

2° Mine de Fojnitza. — Elle produit annuellement environ 30 000 ocques de fer qui est consommé dans le pays. On en fait des fers à cheval, des haches de bûcheron, des instruments divers, de la clouterie, etc.

3° Mine de Krechévo. — 250 000 ocques de fer par an. On en fabrique des armes blanches, des canons de fusils et de pistolets à Fotscha et à Skoplié, des faux, des clous et des fers à cheval.

4° Mine de Varoch. — Elle produit une sorte de fer aciéré appelé *borovina*, qui est travaillé dans le pays. On en fait des ustensiles de ménage, des objets de chaudronnerie, des faux, des socles de char-rués, etc., etc.

5° Mine de Boussovatch. — D'un très-faible rendement, 25 000 ocques par an. On en fabrique des fers à cheval, de la clouterie, etc., etc., etc.

Je ne citerai que pour mémoire les mines de plomb et de mercure d'un produit très-médiocre, et qui sont, d'ailleurs, très-peu exploitées. Les premières sont situées aux environs de Varoch et les secondes près de Fojnitza. Quant au charbon de terre, il en existe très-certainement dans la province, mais on ne l'exploite pas.

Toutes les mines appartiennent à l'État, qui prélève un droit de 10 pour 100 sur le produit brut.

Commerce. — La balance de la statistique commerciale de la Bosnie est en faveur des exportations, qui l'emportent sur les importations.

Le commerce est presque partout entre les mains des chrétiens rayas. Les rares négociants ou petits commerçants qui ne sont point sujets ottomans, sont tous des Autrichiens de la Croatie ou de la Dalmatie.

Bosna-Seraï ou Séradjévo, capitale de la Bosnie, est la principale place commerciale, et c'est là que les autres villes de l'intérieur viennent s'approvisionner de toutes sortes de marchandises. Cependant les centres de population rapprochés des frontières autrichiennes tirent le plus souvent directement de la Croatie et de la Slavonie les objets d'importation dont ils ont besoin.

Douanes. — Les droits de douanes en Bosnie sont les mêmes que ceux en vigueur dans les autres provinces de la Turquie.

Des bureaux de douanes, où les droits sont acquittés à l'entrée comme à la sortie, sont établis sur différents points.

Il n'existe point de gardes douaniers exerçant une surveillance sur la frontière entre chacun des bureaux; aussi la contrebande se fait-elle presque partout, au grand détriment du fisc.

On m'a donné le chiffre de 3 millions de piastres comme étant celui des revenus de la douane en 1861. Je le crois inférieur à la vérité. On calcule environ à 600 000 piastres par an les frais d'administration et de personnel.

Jusqu'à l'année dernière, le gouvernement cédait à un fermier le revenu général des douanes de la province; le système de régie est aujourd'hui substitué à

celui de la ferme. Cette circonstance explique l'impossibilité où je me suis trouvé de donner un état des importations et exportations des marchandises pour l'exercice de 1862. Le mouvement commercial de la province n'ayant presque pas varié pendant ces derniers temps, au dire des négociants que j'ai consultés, on peut donc, sans risquer de trop se tromper, prendre pour base de l'évaluation des échanges commerciaux les sommes suivantes des entrées et des sorties des marchandises :

Importation.....	10 263 406 piastres.
Exportation.....	20 386 956 —

Transport. — Le transport des marchandises se fait à dos de cheval. La charge de chaque cheval varie de 90 à 110 ocques. Les frais de transport peuvent être calculés à raison de 2 paras, soit un vingtième de piastre par ocque et par heure de distance parcourue. On calcule qu'un cheval chargé ne fait guère plus de six heures de chemin par jour.

Monnaies. — Les monnaies qui ont cours en Bosnie sont : 1° toutes celles de la Turquie; 2° toutes celles en or et en argent de l'Autriche; 3° toutes celles en or et en argent de la Russie; 4° le napoléon et la livre sterling.

La valeur actuelle des monnaies étrangères est : pour le ducat autrichien, 50 piastres $\frac{1}{2}$; pour le zwanzik, 3 piastres $\frac{1}{2}$; pour le rouble d'argent, 17 piastres $\frac{1}{2}$; pour le napoléon, 85 piastres; pour la livre sterling, 106 piastres. Le papier-monnaie turc n'a jamais eu cours en Bosnie.

Poids et mesures. — Les poids et mesures usités dans la province sont les suivants : l'*Oka* ou ocque, unité de poids en Turquie, équivalent à 1^{re},2829. Elle se subdivise en 400 drammes ou drachmes. — L'ocque sert à peser les solides et les liquides. — C'est également une mesure de capacité pour les grains.

Le *Pic* est la même mesure de longueur usitée partout en Turquie ; il est de deux sortes : le grand pic, qui sert à mesurer les étoffes de laine, les draps, tapis, etc., équivalent à 0^m,6858 ; le petit, qui sert à mesurer les soieries, toileries, cotonnades, etc., équivalent à 0^m,6528. L'un et l'autre se subdivisent en 16 *Roupes*.

Postes et télégraphie. — Le service des postes aux lettres s'effectue par des courriers à cheval appelés tatars.

Séradjévo est relié à tout le réseau européen par un fil électrique qui, en passant par Mostar, va se joindre au système télégraphique de la Dalmatie. Un autre fil spécial met la Bosnie en communication directe avec Constantinople en touchant à Pristina, Nich, Sophia, Philippopoli et Andrinople. Cette ligne a des embranchements sur Prisrend d'une part et, de l'autre, sur Widdin et Belgrade.

Pendant que l'article qu'on vient de lire était sous presse, la Société de géographie a reçu de M. le général de Fligely, l'éminent directeur de l'Institut militaire-géographique de Vienne, une carte que nous croyons devoir signaler aux personnes qui s'occupent

de la géographie de la Turquie ; elle a pour titre : *Karte von Bosnien, der Hercegovina und des Paschaliks von Novibazar*. Cette carte a été dressée, à l'échelle de 1/400 000°, par le capitaine d'état-major Roskiewicz, à l'aide de tous les documents antérieurement publiés sur la Bosnie et l'Herzegovine, et de levés exécutés dans le pays même par des officiers autrichiens ; le terrain y est représenté par une teinte grise qui laisse bien ressortir les détails de la planimétrie et les écritures, imprimés en noir. Les cotes d'altitude sont données d'après les évaluations d'Ami Boué ; selon l'excellente coutume adoptée par l'Institut militaire-géographique, un tableau, placé dans l'un des coins de la carte, résume les données statistiques principales relatives à la Bosnie ; d'après ces indications, la superficie de la Bosnie serait de 41 724 kilomètres carrés ; celle de l'Herzegovine de 12 078 kilomètres carrés ; celle du pachalik de Novi-Bazar de 7441 kilomètres carrés.

Il est d'un intelligent libéralisme d'avoir livré au public des documents recueillis dans un but spécial ; la science, qui est déjà redevable à l'Institut militaire-géographique de Vienne d'un grand nombre de précieuses cartes, lui sera reconnaissante de cette publication sur une contrée encore mal connue, quoiqu'elle fasse partie de l'Europe, et soit située à quelques journées des grands centres de la civilisation.

(Rédaction.)

TABLEAU N° I.
Population du cercle (sandjak) de Sérajevo. 1885.

NOMS DE DISTRICTS.	MUSULMANS		CHRÉTIENS		ZINGARS		ISRAËLITES		ÉTRANGERS		TOTAL.	
	Maisons.	Habitants males.	Maisons.	Habitants males.	Maisons.	Habitants males.	Maisons.	Habitants males.	Chrétiens males.	Musulmans males.	Maisons.	Habitants males.
Sérajevo (district urbain)...	2899	7595	612	1860	72	165	264	857	41	27	3847	40545
— (district rural)...	888	2980	1480	6050	8	31	»	»	49	11	2376	9121
Visoka.....	1218	6396	1393	4276	30	62	»	»	36	»	2646	10770
Fognitza.....	668	2810	1306	4416	11	29	»	40	19	»	1985	7284
Néretva.....	504	2137	362	1540	16	58	»	»	33	»	882	3758
Tchélibi-Bazar.....	901	3526	482	1910	24	66	»	»	»	»	1407	5502
	7078	25444	5640	20052	161	411	264	867	168	38	13143	46980

TABLEAU N° II.
Population du cercle (sandjak) de Travenik. 1851.

NOMS DES DISTRICTS.	MAROMÉTANS		CHRÉTIENS		ZINGARS.		ISRAËLITES.		ÉTRANGERS.		TOTAUX	
	Maisons.	Habitants	Maisons.	Habitants	Maisons.	Habitants	Maisons.	Habitants	Chrétiens	Marométans	Maisons.	Habitants
Travenik.....	1438	4993	1345	5802	41	73	30	163	»	57	2854	11088
Zenitza.....	1512	5277	728	2824	28	85	»	»	»	»	2268	8186
Livno.....	512	1708	2319	9367	25	63	»	»	»	»	2856	11138
Glamotsch.....	224	806	692	3251	»	»	»	»	»	»	916	4057
Ak-Hissar.....	1507	5172	2209	8589	100	277	»	»	»	»	3816	14038
Jaitzé.....	1002	3345	2237	9943	33	121	»	»	»	2	3272	13411
Guioi-Iissar.....	292	1107	1420	6789	6	12	»	»	»	»	1718	7908
Prozor.....	452	1703	546	2298	»	5	»	»	13	»	998	4019
	6939	24111	11496	48863	233	636	30	163	13	59	18698	73815

TABLEAU N° III.
Population du cercle (sandjak) de Bihatsch. 1851.

NOMS DES DISTRICTS.	MARONÎTANS.		CHRÉTIENS		ZINGARS		ISRAËLITES		ÉTRANGERS		TOTALS	
	Maisons.	Habitants.	Maisons.	Habitants.	Maisons.	Habitants.	Maisons.	Habitants.	Chrétiens.	Mahométans.	Maisons.	Habitants.
Bihatsch.....	1714	6865	1347	7631	10	26	»	»	»	»	3071	14522
Novoselo.....	581	2180	1553	8581	3	8	»	»	»	»	2137	10769
Pridor.....	740	2555	1243	6134	»	49	»	»	»	27	1983	8765
Novi.....	451	1703	1029	5901	12	34	»	»	30	3	1492	7671
Dubitz.....	222	805	628	3044	23	73	»	»	7	»	873	3929
Ostrotschaz.....	2155	9525	497	2398	13	46	»	»	»	»	2665	11969
Kroupa.....	1072	4500	620	3945	12	39	»	»	»	»	1704	8484
Siari-Medani.....	635	3498	941	4608	»	»	»	»	»	»	1576	7106
Kosaraz.....	493	1857	697	4117	5	21	»	»	17	16	4195	6028
Klutsch.....	621	2445	597	2902	10	32	»	»	»	»	1228	5379
	8684	34933	9152	49261	88	328	»	»	54	46	17924	84622

TABLEAU N° IV.
Population des cercles (sanjats) de Banyaluka. 1851.

NOMS DES DISTRICTS.	MAHOMÉTANS		CHRÉTIENS		ZINGARS		ISRAËLITES		ÉTRANGERS		TOTAUX	
	Maisons.	Habitants Mâles.	Maisons.	Habitants Mâles.	Maisons.	Habitants Mâles.	Maisons.	Habitants Mâles.	Habitants Mâles.	Chrétiens Mâles.	Maisons.	Habitants Mâles.
Banyaluka.....	1897	5316	8241	39818	79	231	»	»	»	101	10217	45466
Dervend.....	498	4731	3472	12718	52	164	»	»	»	»	4022	14613
Teschani.....	2003	6284	2556	9431	46	79	»	»	»	104	4605	15880
	4398	13331	14269	61949	177	474	»	»	»	205	18844	75959

TABLEAU N° V.

Population du cercle (sandjak) de Novi-Bazar (aujourd'hui détaché de la province). 1853.

NOMS DES DISTRICTS.	MAHOMÉTANS		CHRÉTIENS		ZINGARS				ISRAÉLITES		ÉTRANGERS		TOTAUX	
	Maisons.	Habitants Mâles.	Maisons.	Habitants Mâles.	Chrétiens.		Religion inconnue.		Maisons.	Habitants Mâles.	Chrétiens Mâles.	Mahométans Mâles.	Maisons.	Habitants Mâles.
					Mâles.	Mâles.	Mâles.	Mâles.						
Novi-Bazar...	1856	5952	771	4260	»	»	9	66	10	33	»	»	2646	10311
Novi-Varosch ..	444	1837	1282	5761	»	»	37	142	»	»	»	»	1763	7740
Senitza.....	467	1813	381	1935	»	»	8	48	»	»	»	»	856	3786
Mitrovitza.....	367	1491	360	1026	»	»	4	26	»	»	»	»	731	2543
Vischegrad.....	694	2477	363	1473	»	»	29	75	»	»	»	»	1086	3725
Tergovischta...	1562	6068	618	3622	»	»	30	83	»	»	»	»	2210	9773
Bihor.....	1365	4802	687	2693	»	»	16	50	»	»	»	»	2068	7547
	6755	24440	4462	20492	»	»	133	460	10	33	»	»	11360	45425

TABLEAU N° VI.
Population du cercle (sandjak) de Zornik. 1851.

NOMS DES DISTRICTS.	MAHOMÉTANS		CHRÉTIENS		ZINGARS				ISRAËLITES		ÉTRANGERS		TOTAUX	
	Maisons.	Habitants males.	Maisons.	Habitants males.	Chrétiens. Males.	Maisons.	Religion Inconnue. Males.	Maisons.	Males.	Habitants males.	Musulmans males.	Chrétiens males.	Maisons.	Habitants males.
Zornik.....	4726	5324	4612	5228	»	45	133	344	»	»	»	84	3471	41028
Bielina.....	1541	4284	3537	49765	»	131	108	277	»	»	»	53	5186	15510
Touzla Goruia..	944	2896	447	781	»	»	19	57	»	»	23	48	1080	3752
Touzla Donia..	3076	10089	1006	3555	»	»	157	379	»	»	»	61	4239	44107
Srebrenitza....	1802	6942	1616	6951	»	»	136	440	»	»	31	»	3554	44364
Bertscheka....	643	2388	1151	4822	»	25	68	216	»	»	»	21	1862	7472
Gladina.....	518	1640	491	788	»	»	6	9	»	»	»	»	715	2437
Gradatchaz....	4747	16002	6896	25117	»	»	492	533	»	»	75	»	41835	41727
Maglat.....	960	3353	1632	6023	»	»	32	88	»	»	»	»	2624	9464
	15957	52918	17758	64030	»	207	831	2340	»	»	429	237	34566	419861

TABLEAU N° VII.

Récapitulation de la population des six cercles (Sandjaks) de Bosnie.

NOMS DES DISTRICTS.	MAHOMÉTANS		CHRÉTIENS		ZINGARS				ISRAËLITES		ÉTRANGERS		TOTAUX	
	Maisons.	Habitants mâles.	Maisons.	Habitants mâles.	Chrétiens.		Religion inconnue.		Maisons.	Habitants mâles.	Chrétiens mâles.	Musulmans mâles.	Maisons.	Habitants mâles.
					Mâles.	Mâles.	Mâles.	Mâles.						
Sérájévo	7078	23444	5640	20052	»	»	161	411	264	867	168	38	13143	46980
Banyaluka	4398	13331	14269	61949	»	»	177	474	»	»	205	»	18844	75959
Travenik	6939	24111	11496	48863	»	»	233	636	30	163	13	59	18698	73845
Bibatsch	8684	34933	9152	49261	»	»	88	328	»	»	54	46	17924	84622
Zvornik	15957	52918	17758	64030	»	207	851	2340	»	»	237	129	34566	119861
Novi-Bazar	6755	24440	4462	20492	»	»	133	460	10	33	»	»	11360	45425
	49811	175177	62777	264647	»	207	1643	4649	304	1063	677	272	114535	446692

Statistique du cercle de Bihatsch, en Bos.

NUMÉROS D'ORDRE.	NOMS DES DISTRICTS (Mudirluks).	NOMBRE des										Étiales ou éorties	
		Villages.	Communautés turques.	Communautés. Rite grec oriental.	Communautés. Rite latin romain.	Maisons.	Habitants des deux sexes.	Musulmans		Chrétiens			
								Mâles.	Armes.	Mâles.	Après à porter les armes.		
1	Bihatsch. . . .	63	31	23	7	2943	2:825	5900	2462	5911	2660	7	
2	Vakouf.	61	11	41	1	2017	17850	1880	490	7040	3360	2	
3	Ostrojatch. . .	50	27	24	1	2739	26740	10960	5100	2390	1280	3	
4	Kroupa.	35	14	20	1	1737	15010	4020	1952	3450	1590	4	
5	Novi.	51	11	41	2	1565	13550	1390	620	5370	2320	5	
6	Doubitz.	24	4	25	1	806	8180	750	300	3340	1390	6	
7	Pridor.	50	14	38	4	2162	19460	8530	1660	7170	2840	7	
8	Kozaratch. . .	20	10	23	1	1081	10750	1500	600	2016	1692	8	
9	Star-Meidan. .	58	20	26	11	1637	14570	1900	774	4940	2085	9	
10	Kliutch.	38	22	12	1	1137	8720	1910	860	2410	1110	10	
	Totaux.	458	164	285	24	17764	158655	32800	15218	45937	20257	580	

Comparaison des populations totales

SANDJAKS.	POPULATION d'après les recensements d'Omer-Pacha en 1854.					POPULATION du sexe féminin, à même date, estimée à raison des 9/10 ^{es} de la population mâle.				
	Musulmans mâles.	Chrétiens mâles.	Zingars mâles.	Israélites mâles.	Mirangers mâles.	Musulmans.	Chrétiens.	Zingars.	Israélites.	Mirangers.
Séradjévo.	25444	20052				22900	18047			
Banyaluka.	13331	64949				11998	55755			
Travenik.	24111	48863				21700	43977			
Bihatsch.	34933	49261	4856	1063	949	31440	44335	4371	957	8
Zvornik.	52918	64030				47627	57697			
Novi-Bazar.	24440	20492				21998	18442			
	175177	284647	4856	1063	949	157661	238183	4371	957	8
	440692					402026				

(1) A ce chiffre total il y a lieu d'ajouter 7 ou 8000 musulmans environ, émigrés de la Serbie de population créés pour eux par l'autorité locale à Kozlouk ou Drenovatz, à Brézopolitza.

VIII.

de par les officiers autrichiens. 1859.

BÉTAIL				TOTAL EN JOCHEN ALLEMAND de 1600 toises carrées.				MOYENNE DE LA RÉCOLTE annuelle en Metzen.			
Boeufs de trait.	Bétail à cornes pour boucherie.	Moutons et chèvres.	Porcs.	Terres labourées.	Prairies.	Forêts et terres incultes.	Mille allemand de 48 au degré.	Blé.	Mais, sèves et sarrasin.	Orge et avoine.	Foin en quintaux de 100 penda.
9790	28910	35900	3790	14900	14620	203600	23/80	28990	162955	70275	536100
7990	19550	52530	3320	9660	14090	199710	22/28	23460	42640	67790	341800
7010	19670	21290	1140	4810	9306	74950	9/91	51470	106140	73360	288300
6440	17060	21630	2050	12375	11765	83025	10/71	40350	85950	72250	319300
4350	11540	25370	11510	7890	7480	94950	11/	21590	52140	46550	231600
3100	8230	6550	10460	7080	3905	27560	3/94	19800	62430	38240	187000
7970	26500	33090	15980	19570	12760	63005	9/53	54070	187400	82420	555400
4150	13200	18150	10530	11190	6120	47410	6/49	29050	103210	51400	297600
3782	11325	12600	3030	8850	6682	89100	10/46	20110	65850	44860	244720
3720	10600	9820	530	6370	6320	108600	12/12	14500	28960	31890	231300
58332	166065	229850	62280	113285	93108	991310	119/72	227060	897675	576685	3329120

IX.

de Bosnie en 1851 et en 1864.

TOTAUX en 1851.					AUGMENTATION de la population de 1851 à 1854, calculée environ à raison de 8 pour 100.					TOTAUX GÉNÉRAUX de la population approximative en 1864.				
Chrétiens des deux sexes.	Zingars des deux sexes.	Israélites des deux sexes.	Etrangers des deux sexes.		Musulmans des deux sexes.	Chrétiens des deux sexes.	Zingars des deux sexes.	Israélites des deux sexes.	Etrangers des deux sexes.	Musulmans des deux sexes.	Chrétiens des deux sexes.	Zingars des deux sexes.	Israélites des deux sexes.	Etrangers des deux sexes.
38099					3867	3047				52211	41146			
117704					2026	9416				27355	127120			
92440	9327	2020	1803		3664	7427				49476	100267			
93596					5309	7487	738	161	144	71681	101083	9965	2181	1947
121657					8049	9732				108588	131389			
38934					3714	3114				50150	42048			
502830	9327	2020	1803		20013	40223	738	161	144	359461	549063	9965	2181	1947
848718					67889					916607 (1).				

et de Uschitza) en 1863-1864, et qui sont venus se fixer en Bosnie dans les centres
Zia, Schamatz, Orakova et Kosiainitza.

PRÉCIS ETHNOGRAPHIQUE.

Les anciens ne nous ont légué que fort peu de documents propres à faciliter l'étude de la filiation des peuples de race ouralique qui autrefois envahirent l'empire romain. Aussi l'ancienne ethnographie des provinces formant aujourd'hui l'extrême frontière Est de la Turquie d'Europe me paraît-elle difficile à être établie d'une manière précise, et je suis porté à croire qu'on ne peut guère aborder l'étude de cette question que par de simples conjectures et des hypothèses plus ou moins vraisemblables.

Cette difficulté d'être suffisamment renseigné m'a engagé à ne point m'étendre sur une époque qui ne m'est pas assez connue. Négligeant donc tout ce qui s'écarte trop du cadre restreint de ce travail, je me bornerai à jeter un rapide et préalable coup d'œil sur le passé historique des seuls anciens habitants de la contrée comprise entre la Save et le littoral Adriatique.

En remontant dans les temps reculés, les auteurs des 1^{er} et 11^e siècles nous apprennent que le territoire de la Bosnie formait partie intégrante de l'ancien pays des Dalmates, nom générique d'une nation barbare et féroce que les Romains combattirent avec acharnement pendant le cours de plus de deux cents ans, depuis l'an 559 de Rome (195 av. J. C.), que Scipion Nasica Corculum la vainquit pour la première fois, jusqu'au règne de Tibère (14-37 de J. C.), qui acheva de

la subjuguier et de la soumettre définitivement à l'empire (1).

Le pays des anciens Dalmates, compris dans ce que les Romains appelaient l'Illyrie barbare, avait pour limites : au nord, la Panonie inférieure, dont il était séparé par la Save depuis Kertissa (aujourd'hui Gradiſchka?) jusqu'à Tauruntum (Semlin); à l'ouest, des peuplades illyriennes dont le séparait le cours du Verbass ou peut-être celui de la Sanna, ce dernier affluent de l'Unna; à l'ouest et au sud-ouest, la Liburnie, qui s'étendait le long de l'Adriatique, depuis les frontières de l'Istrie jusqu'aux environs de Scardone; au sud et au sud-ouest, le littoral jusqu'à Scutari, et de là une frontière assez incertaine jusqu'aux monts Scardiens (le Schar-Dagh de nos jours); enfin, depuis ce pâtre de montagnes que Ptolémée place vers le 42° degré de latitude et sous le 47° de longitude, une ligne de démarcation vague qui, remontant vers le N.-N.-O., allait directement rejoindre Tauruntum (Semlin) sur la Save.

Il résulte de cette délimitation que les Dalmates de cette époque reculée, dont la capitale, Delminium, était située, suivant les uns, non loin de la Drina, et, suivant les autres, beaucoup plus vers le littoral, à Duono, occupaient une contrée très-considérable qui comprenait non-seulement la Bosnie de nos jours, mais encore une notable partie de la Dalmatie

(1) Mon savant collègue, M. le docteur Otto Blau, consul de Prusse à Sérajévo, à qui l'histoire, la numismatique, l'archéologie et la statistique doivent déjà de très-utiles publications sur les différents pays où il a résidé, s'occupe dans ce moment de réunir les éléments d'une sérieuse étude géographique et historique de la Bosnie et de l'Herzégovine aux temps des Romains.

actuelle, l'Herzégovine, le Monténégro, une fraction du territoire de l'Albanie supérieure et de la Roumélie, et enfin une portion de la Serbie (1).

(1) Voici le dénombrement des populations de cette vaste contrée, tel que nous l'a laissé Pline *. Ce document fait partie du recensement général de l'empire, ordonné par Auguste au 1^{er} siècle de Jésus-Christ.

Districts du couvent de Salona :

Dalmates...	âmes	343 000	
Deurici....	—	22 000	
Dithones...	—	239 000	
Mazasi.....	—	269 000	
Sardiates...	—	52 000	
Total du couvent de Salona...			924 000 âmes.

Districts du couvent de Narona :

Daorizi.....	âmes	17 000	
Cerauni....	—	24 000	
Dacsiates..	—	108 000	
Deretini...	—	14 000	
Deremistæ..	—	30 000	
Dindari....	—	38 000	
Docléatæ...	—	33 000	
Gliniditionæ.	—	44 000	
Melcomani..	—	24 000	
Naresii....	—	102 000	
Scirtari...	—	72 000	
Siculotæ...	—	24 000	
Vardati....	—	20 000	
Total du couvent de Narona.			540 000 âmes.

non compris les cinq peuples de Oznaei, Parthini, Hemasini, Arthitæ et Armistæ, évalués

à.....	36 000 âmes.
Total général....	1 500 000 âmes.

Ce chiffre de 1 500 000 âmes est encore, à peu de chose près, celui de la population actuelle des contrées qu'occupaient, au 1^{er} siècle, les tribus dalmates énumérées dans le tableau ci-dessus.

(*) Pline, III, 26. — (Pline donne le recensement de la population en *décuries*, dont chacune comprenait 1000 âmes. Je n'ai fait qu'ajouter trois zéros aux chiffres de chacune de ces *décuries* indiquées par Pline.)

Les Dalmates d'alors, vaincus plus d'une fois par les armées romaines, et subjugués enfin sous Auguste et Tibère, perdirent progressivement leur indépendance et leur liberté, l'autonomie de leurs vastes possessions, et soit que le noyau d'élite de leur nation eût été violemment déplacé et leurs diverses tribus dispersées, soit que le souvenir de leur voisinage se fût conservé vivace dans la contrée limitrophe de la Liburnie, l'application de leur appellation générique se restreignit petit à petit pour ne plus servir qu'à désigner spécialement, sous le triumvirat et sous l'empire, une portion de leur ancien territoire devenu province romaine, et qui a gardé de nos jours le nom de Dalmatie.

Lorsque les Romains eurent imposé leurs lois aux Dalmates, ils ne me paraissent point avoir occupé et colonisé toute la Bosnie supérieure, où d'ailleurs, que je le sache du moins, on n'a point retrouvé encore de traces positives de leurs établissements.

Des opinions combinées de Ptolémée, de Strabon, de Plin et d'Appien, il semblerait résulter qu'une voie de communication était ouverte entre Scardona, sur l'Adriatique, et la station romaine de Kertissa sur la Save (Gradischka?). J'incline à croire que cette route devait passer, après avoir franchi le mont Prolog, par la vallée de la Sanna, l'un des affluents de l'Unna. On cite quelques localités qui jalonnaient la voie, entre autres Assesia, qui aurait eu une certaine importance, peut-être à cause des mines de fer qui abondaient dans le pays (1). Faudrait-il voir dans le Stari-

(1) Sissez, dans la Croate-Slavonie, l'antique *Scioz*, était la résidence d'un magistrat chargé de l'administration et de l'inspection des mines de toute la contrée, y compris la Panonie supérieure.

Meidan actuel l'emplacement de l'ancienne Assesia (1)?

L'Itinéraire d'Antonin (2) indique une route qui reliait Metrovitza, en Slavonie (Sirmium), à Salone sur l'Adriatique (Salonas). Comme la précédente, elle devait passer par la partie la plus occidentale du territoire bosniaque actuel, et j'ai lieu de croire qu'aucun vestige n'en a été retrouvé jusqu'ici. En voici les principales stations données par l'Itinéraire :

EN SLAVONIE.

1. Sirmium	<i>Metrovitza.</i>
2. Budalia ou Vedula.	<i>Kusmin</i> , d'après Reichard.
3. Spanela	<i>Bacsinske</i> , d'après Reichard, et <i>Kukojevceze</i> , d'après Lapie.
4. Ulmo	<i>Pavlitz</i> , d'après Lapie.
5. Cibalis	<i>Vincovszé.</i>
6. Cirtisia	<i>Diakovar</i> , d'après Mannert. <i>Kondriè</i> , d'après Reichard, et <i>Piscorevceze</i> , d'après Lapie.
7. Urbato	<i>Brood</i> , d'après Mannert, et <i>Gradiska</i> , d'après Lapie.

EN BOSNIE.

8. Servitti	<i>Sievierovczi</i> , d'après Reichard, et <i>Doubitza</i> , d'après Lapie.
9. Ad Ladios	<i>Ad fl. Sannam</i> , d'après Reichard, et <i>Touriak (?)</i> , d'après Lapie.
10. Aemate	<i>Banyaluka</i> , —

(1) Le nom de *Stari-Meidan* est composé du mot slave *stari*, qui signifie *vieux*, et du mot arabe *moiden* ou *madden*, qui signifie *mine*, *minière*; cette désignation convient parfaitement, d'ailleurs, à la localité, abondamment dotée de richesses métallurgiques.

(2) Édition de G. Parthey. Berlin, 1848.

11. Lensaba.....	<i>Kotor,</i>	d'après Lapie.
12. Sarnade.....	<i>Yaïtzé,</i>	—
13. Silvium.....	<i>Keupresch,</i>	—
14. Pelva (1).....	<i>Livno,</i>	—
15. Aequo (?).....	Près du khan de <i>Xinivich</i> (?), d'après Reichard et Lapie.	
16. Salonas	<i>Salona.</i>	

D'autre part, les Tables théodosiennes donnent une autre route qui, partant de Sissea (l'ancienne Sciscia), aboutissait également à Salona avec les stations intermédiaires suivantes : *Prætorium, Servitium, ad Fines, Castra, Lomatis, Levsaba, Baloié, Yudenca, Saritta et Jonaria*. A quelques altérations près dans la forme, on retrouve dans ces noms deux stations de l'Itinéraire : *Servitium Servitti*, et *Levsaba-Lensaba*.

Quant à la portion centrale et orientale de la Bosnie, il ne me semble pas, je le répète, que les Romains l'occupèrent, sauf peut-être quelques points stratégiques sur le bas Drina, et dans la vallée de la Save proprement dite ou la Possavina actuelle (2).

(1) On trouve quelques ruines romaines et on a découvert quelques inscriptions dans les paroisses de *Vidosi* et de *Listani* dans le Sandjak de Livno.

(2) J'ai trouvé tout récemment dans les environs de Serajévo même, sur les bords de la Milatzka et au hameau de *Svrakino-Selo* (Tchiftlik ou ferme d'Abda-Agha-Zlatarovic), une inscription romaine qui peut être de nature à jeter un jour nouveau sur la question de savoir si les Romains s'établirent à demeure fixe dans le centre même de la Bosnie. Cette inscription, que je transcris ci-après, est gravée en creux sur un stèle en marbre blanc rosé de 0^m,70 de hauteur, sur 0^m,305 de largeur et 0^m,25 d'épaisseur. Un trou pratiqué au centre de l'épaisseur du stèle et à sa partie inférieure servait, sans doute, à le relier par un crampon de fer à un socle ou base qui n'a pas été trouvé.

Dans l'Herzégovine, au contraire, il est à peu près certain que les Romains eurent des établissements fixes, tels qu'à Mostar, par exemple, et ailleurs (1).

Si les Romains, selon mon opinion, n'eurent aucun établissement important dans le centre et dans la partie orientale de la Bosnie, la cause en était due probablement à l'épaisseur des forêts qui couvraient le pays entier et qui devait difficilement permettre d'y tracer des chemins ou des routes stratégiques reliant ces positions isolées avec les stations militaires de la Panonie et les colonies du littoral Adriatique.

Toutefois, pour n'avoir été, à cette époque, pour ainsi dire, qu'une vaste et impénétrable forêt, la con-

Cette pierre, découverte il y a quelques années, dans le lit actuel de la Miljacka, était enfouie sous une couche de gravier. Faut-il admettre qu'il existait là, autrefois, un centre de population romaine? Ou bien, ne devrait-on y voir que la trace du passage accidentel d'une légion? Les trois lettres initiales de la première ligne de l'inscription lui donnent, d'ailleurs, la forme votive :

D. O. M.
TONITRA
PONTIS
MAXIMVS
VI MAVGC

Cette inscription se trouve aujourd'hui au consulat de France à Sarajévo.

(1) *Mostar*, nom slave composé de *most* (pont) et de *star* (visux). La ville de Mostar possède, en effet, un ancien et grand pont jeté sur la Neretva, dont la construction, au dire des habitants, remonte à une époque fort reculée. Faudrait-il, avec l'historien Kandler de Trieste, voir dans l'emplacement de la ville actuelle de Mostar, celui de l'ancienne *Matria* des Romains, située entre *Bistua vetus* et *Bistua nova*?

trée n'était peut-être pas aussi dépeuplée qu'on pourrait le croire. En effet, Appien, en parlant des conquêtes faites sous le triumvirat et au commencement de l'empire, depuis l'Adriatique jusqu'au cours de la Save, nous apprend le nom de plusieurs tribus disséminées çà et là sur la surface du pays conquis, et il cite celui des *Bessii*, des *Ippasini*, des *Glitendinti* et des *Naresii*.

Ce ne fut que bien plus tard et vers le v^e siècle que les Slaves, dont Ptolémée parle le premier, firent irruption dans le monde romain, à la suite des Goths, des Avars et des Huns, et vinrent occuper, sous le nom de *Sklavini* ou de *Slavini*, la Dacie dont, par la suite, ils furent chassés par les *Kumans* ou les *Patzinaskites* ou *Petchénègues*, hordes barbares probablement de race turque.

La fraction slave, dont ce travail est plus particulièrement l'objet, appartenait à ce groupe méridional de la nation, qui, plus spécialement dans le vii^e siècle, vint s'établir dans la contrée connue alors sous le nom générique d'Illyrie. Les auteurs byzantins, et de ce nombre Procope et Porphyrogénète, distinguaient en elle les *Serblii* ou Serbes et les *Chrobates* ou Croates.

A l'époque de la guerre des Perses, les légions cantonnées dans la Dalmatie qui, après la chute de l'empire d'Occident avait été réunie à celui de Constantinople sous Justinien, durent être rappelées, et les Avars, profitant de cette circonstance, envahirent la province dégarinée de troupes, la dévastèrent et l'occupèrent en partie (1). Ce fut alors que l'empereur

(1) Dès le règne de l'empereur Maurice, les Avars avaient, paraît-il,

Héraclius ayant assigné tout le pays aux Chrobates (1), à la condition d'en chasser les derniers envahisseurs et de se reconnaître dépendants de l'empire, une grande fraction de ce peuple, sous la conduite de ses principaux chefs, les frères *Klouk, Lobel, Mouchla, Karentz* et *Horvat*, se porta en avant, défit les tribus qu'elle était chargée de refouler et occupa définitivement toute la contrée s'étendant de l'Istrie à la Cettina, qui se jette dans l'Adriatique non loin de Spalatro. Plus tard, au ix^e siècle, les Chrobates méridionaux s'affranchirent de leur vassalité envers l'empire.

Les Serblii ou Serbes (2), jaloux des avantages obtenus par leurs frères de la même souche, les Chrobates, suivirent bientôt leur exemple d'une émigration et d'un établissement au sud du grand fleuve. Du consentement du même empereur Héraclius, ils vinrent à leur tour occuper, à titre de colons de l'empire,

fait irruption dans les provinces dalmates. Toutefois, il semble que ce ne fut que dans leurs incursions dévastatrices de 610 à 648, sous Héraclius, qu'ils saccagèrent et ruinèrent les villes du littoral adriatique, telles que Diocléa, Épidaure et Salone. Les Slaves ne purent se fixer sur les bords de la mer, et durent se retirer en arrière, laissant les populations du littoral se reconstituer en colonies romaines nouvelles. Ce fut alors que naquirent la Raguse actuelle, Spalatro, Traù, Zara, et autres villes maritimes de la Dalmatie.

(1) Les Chrobates au dire du Porphyrogénète, habitaient au delà du pays de « Babigaréias », et dans le voisinage de Franks. — Faudrait-il voir, avec Saint-Martin, dans ce nom de « Babigaréias, » la Bavière de nos jours?

(2) Ce sont les *Serblaii* des Byzantins. Ils occupaient, suivant M. Lejean, un territoire à l'est des Chrobates, et étaient primitivement connus sous le nom de *Sorabs*, qui est demeuré celui d'un débris de la nation restée dans la Lusace.

les terres restées libres qui, de la Save et du Danube, s'étendaient vers la mer de côté du Durazzo et qui, elles aussi, avaient eu à souffrir des incursions dévastatrices des Avars. Le Porphyrogénète ajoute qu'aux Serbes proprement dits se joignirent, dans cette grande et deuxième émigration slave, d'autres tribus de la même souche-mère, les *Zachlumi*, les *Narentani*, les *Terbuni* et autres.

Les Serbes occupèrent d'abord la *Moesie supérieure*, qui comprenait la Serbie actuelle et une partie de la *Moesie inférieure*, qui s'étendait de la rivière de Zibrenitza (l'ancien Ciabros, qui se jette dans le Danube) au Pont-Euxin ; enfin la *Sirmie* ou la Slavonie de nos jours, et la *Rascie*, qui était une contrée à part, située au sud de la Serbie actuelle et à l'ouest de la Roumélie, et qui, comprise en grande partie aujourd'hui dans le pachalik de Bosnie, a Novi-Bazar pour chef-lieu ; les *Zachlumi*, originaires de *Chelm* (Za-Chlum) et des bords de la Vistule, s'établirent dans la partie ouest de l'Herzégovine actuelle et donnèrent leur dénomination de *Hum*, ou *Chum*, ou *Chlum* à tout le pays (1). Les *Narentani*, qui, suivant les uns,

(1) Le nom des *Zachlumi* dérive probablement du vocable slave *Hum*, qui signifie : « Tertre, colline, d'où : pays montagneux. » Ce mot prononcé par les Grecs ou par les Latins, qui n'avaient pas l'aspiration de la lettre H, s'est changé, dans leurs chroniques, en *Chum* ou *Chulm*. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ce nom de *Chelm* ou *Chulm* est encore celui de plusieurs localités de la Pologne. La *Zachlumi*a, selon le Porphyrogénète, était ainsi limitée : « A Rausio » *Zachlumorum Principatus initium ducit et protenditur ad Orontium* (Narenta) *flumen usque.* » La péninsule de Sabbioncello avec la ville de Stagno, ajoute Appendini, appartenait à cette province.

échangèrent leur nom primitif contre celui du fleuve *Narenta*, qui passe par Mostar, ou qui, suivant les autres, lui imposèrent leur dénomination, se fixèrent dans la région Est de la même contrée (1). Les Terbuni occupèrent le pays des Canaletti, au sud-est de Raguse, et les terres de la moderne Trebigné, qui leur doit son appellation (2). Enfin, une autre tribu, également d'origine slave, venue à la suite des premières, s'établit aux environs de Diocléa, soit dans le Monténégro actuel, et ses membres s'appelèrent longtemps *Diocléates*.

Entre les limites des deux émigrations croate et serbe, il ne semble pas que le pays formant la province actuelle de Bosnie ait été compris; sa configuration naturelle l'avait probablement fait négliger par les émigrants. En effet, abstraction faite de la langue de terre qui s'étend de Folcha à Novi-Bazar, entre les frontières serbe, roumélienne, albanaise, monténegrine et herzégovinienne, la Bosnie proprement dite forme une sorte de quadrilatère, dont deux côtés ont pour limites la Save et la Drina, et les deux autres,

(1) Nous avons déjà vu d'après Appien, que dès l'époque du triumpvirat romain, une population indigène appelée *Naresii*, était établie dans cette contrée. La conformité de ce nom avec celui de *Narentani* dont parle le Porphyrogénète, ferait penser qu'il n'est peut-être question ici que d'un seul et même peuple, dont quelques tribus avaient pu devancer la grande émigration du VII^e siècle.

(2) Suivant le Porphyrogénète, la *Terbugna* commençait à Cattaro et s'étendait jusqu'au-dessus de Raguse, en confinant à la *Zachlunia* : « A Decateris incipit Tribuniæ principatus parrigit que ad Ragusium » usque et versus montem Serbiam adjacet. » La ville de Trebigné en était la capitale.

soit le cours de l'Unna, soit les pentes rapides des hautes montagnes, obstacles qui durent assurément faire dévier la marche de l'invasion, ou plutôt de l'émigration. Ce fait donnerait raison à l'opinion de quelques auteurs (1) qui font descendre les Bosniaques ou Bosniens des *Bessi*, petit peuple, d'origine slave sans doute, antérieurement établi dans la Thrace, vers les sources du Strymon et qui, chassé par les Bulgares, dut se déplacer et venir se réfugier dans cette contrée, alors à peu près déserte, au milieu des anciens Dalmates, bien avant l'irruption des Slaves, et à laquelle il imposa son nom. Suivant cette version, de l'appellation originaire de *Bessi* seraient successivement dérivés les vocables de *Bossi*, et, par contraction, *Bossina* et *Bosna* (2).

Admettant pour vraies cette opinion et cette étymologie, il en résulterait donc que la Bosnie aurait déjà été occupée antérieurement à la venue des familles Chrobates et Serblîi, par un peuple homogène qui n'aurait eu rien à souffrir sérieusement des invasions précédentes des Avars, Vénèdes ou autres hordes barbares (3).

(1) Mauro Orbino : « Histoire des Slaves, » (page 344), et Sébastien Munster, mort en 1552, dont parle Orbino lui-même.

(2) Appien, en effet, comme nous l'avons vu, parle du peuple *Bessi* comme étant déjà établi, au commencement de l'empire, dans la contrée qui s'étend du littoral adriatique à la Save.

(3) Je crois, en effet, que lorsque les Avars envahirent la Dalmatie, ils laissèrent de côté et négligèrent la Bosnie proprement dite; venant haut Danube, ils durent probablement, traversant la Save dans sa partie supérieure, descendre vers la mer par les vallées intérieures de la Croatie, peut-être même par celle frontière de l'Unna, si bien que la Bosnie fut vraisemblablement préservée de leur passage dévasta-

Plus tard, et pendant nombre d'années, la province qui m'occupe spécialement a pu encore se mettre à l'abri du flot envahisseur des deux grandes fractions du peuple slave, grâce à sa topographie montagneuse et accidentée, à ses immenses et impénétrables forêts, aussi bien qu'à la valeur de ses premiers occupants ; mais, enviée et convoitée par tous, enclavée qu'elle était au milieu de voisins redoutables, elle fut forcée à la fin de céder à la supériorité numérique des nouvelles hordes émigrantes et, dès lors, les *Bessi*, perdant leur homogénéité, se virent contraints de se slaviser tout à fait en se fusionnant avec elles.

Il est impossible de dire avec certitude quelle est, des familles croate ou serbe, celle qui nationalisa la Bosnie ; néanmoins, si l'on admet que la venue des Chrobates dans ses régions méridionales précéda celle des Serblii et si, d'autre part, on tient compte d'un diplôme du VIII^e siècle d'un certain Turpiniero (Tierpimir), Ban de Croatie, rapporté par l'historien Tarranto, duquel il résulte que l'Église de Bosnie était suffragante de l'archevêché de Spalatro, on serait probablement porté à conclure, avec quelques raisons, que ce fut la première de ces deux familles qui soumit les Bessi et leur pays à ses mœurs et à ses lois (1).

teur. Le savant Szafarik est également de l'opinion (Antiquités slaves) que des populations de race slave occupaient déjà ces contrées lors de l'arrivée des Serbes et des Croates.

(1) C'est une opinion que soutient et justifie par de très-plausibles raisonnements l'écrivain national Racki, d'Agram, dans sa récente publication intitulée : *Fragments du droit public croate sur la nationalité slave méridionale*.

Plus tard, l'empire serbe proprement dit surgit et se forma et, sans être précisément absorbée par lui, la Bosnie dut maintes fois cependant, et selon la fortune des armes, subir sa suprématie et sa suzeraineté. Dans ce cas, un Ban serbe (1) la gouvernait, comme le faisaient auparavant les Bans croates; mais toujours en observant ses coutumes et ses institutions indigènes (2). Plus tard encore, elle repassa de nouveau à la Croatie, puis s'en sépara définitivement pour se placer sous l'obéissance des rois de Hongrie, et cela jusqu'à l'époque où elle devint enfin un État autonome et indépendant. Sa soumission à la puissance hongroise ne fut point, à vrai dire, une annexion, une incorporation au royaume, mais un simple état de vasselage, suivant l'usage de l'époque. En effet, dans certains documents ecclésiastiques adressés au Ban Kulin de Bosnie,

(1) Le vocable Ban ou Pan est commun à toutes les nations slaves. Tantôt il signifie *grand*, et tantôt *petit* seigneur. En Slavonie, il s'entendait d'un gouverneur de province et, souvent aussi, d'un prince ou maître absolu d'un territoire possédé, soit par droit d'hérédité, soit par faveur. Tels étaient les Bans de Zachlunia, de Tribunia, de Bossina, etc. De là les verbes *panovati* chez les Bohèmes, *panować* chez les Polonais, et *banovati* chez les Illyriens, dans le sens de commander, gouverner.

(2) L'apostolat des saints Kiriél (Cyrille) et Méthode est placé entre les années 867 et 889; après avoir converti les Bulgares, ces apôtre introduisirent le christianisme au sein des populations slaves méridionales (Serbes, Slavons, Dalmates et Bosniaques). Les questions des limites des frontières, de juridiction, de hiérarchie et des divisions des Églises furent réglées dans un grand concile national, auquel prirent part, en présence du légat du pape et de l'empereur de Byzance, le roi de Serbie, le duc de Croatie et les principaux Bans, Jupans et Chefs indigènes.

on voit que celui-ci est appelé *Banus Bossinæ Fiduciarius regis Hungariæ*.

A travers les sanglantes luttes dont le pays fut longtemps le théâtre, au milieu des rivalités intérieures et des ambitions extérieures qui le déchiraient et le divisaient en le morcelant sans cesse, déplaçant fréquemment ainsi ses frontières, il est peu aisé, sinon impossible, d'établir, même avec une apparence de vraisemblance, les véritables limites politiques de l'État bosniaque à ses diverses époques. Toutefois, on peut dire, en termes généraux, qu'il s'étendait de la Save à l'Adriatique et de l'est à l'ouest, depuis la Drina et le district de Fotcha, par exemple, jusqu'au cours de la Cetina, comprenant ainsi dans sa circonscription territoriale le comté de *Chelm* ou pays de *Hum* ou *Chum*, qui fut ensuite le duché de Saint-Sabâ et qui est devenu l'Herzégovine de nos jours (1). Plus tard, il est vrai, ainsi que nous le verrons, la Rascie fut annexée à la Bosnie, et, dès lors, les frontières de l'État furent repoussées bien plus loin à l'orient, vers la Roumélie et la Haute-Albanie actuelles.

La confusion des noms et des dates dans la liste des Bans ou princes de Bosnie est telle qu'il est tout à fait impossible d'en former une nomenclature exacte, fidèle et complète. Cependant, en comparant entre elles les informations et les opinions des divers auteurs, je crois que l'énumération chronologique suivante que je donne est encore celle qui se rapproche le plus de l'exactitude et de la vraisemblance.

(1) De l'allemand *Herzog* ou *Herzog*, signifiant : duc; de là, l'Herzégovine ou duché.

BANS DE BOSNIE.

I. Année		Crescimir I ^{er} .
II. —		Stephan, fils de Crescimir.
III. —		Leguète (Légétus).
IV. —		Noukmir.
V. —	994-1015.....	Crescimir II.
VI. —		Le successeur ou les successeurs immédiats de Crescimir II, ne sont point assez connus.
VII. —	1080 environ..	Stephan.
VIII. —		Tvartko.
IX. —	1140 ou 1150.	Boris ou Borich (<i>Boritis</i> , des auteurs latins.)
X. —	1180	Kulin.
XI. —	1233.....	Nicolas.
XII. —	1236	Zibislav.
XIII. —	1246	Ninoslav.
XIV. —	1270.....	Jovan Kotroman.
XV. —	1289	Pavao ou Paul.
XVI. —	1290	Stephen Dragoutin.
XVII. —	1300	Pavao ou Paul (pour la seconde fois).
XVIII. —	1309	Mladine.
XIX. —	1322	Stephan Lin.
XX. —	1324	Stephan, fils du prédécesseur.
XXI. —	1354	Tvartko, devenu plus tard roi de Bosnie.

ROIS DE BOSNIE.

I. Année	1376	Stephan Tvartko I ^{er} .
II. —	1391	Stephan Dabischa.
III. —	1396	Stephan Tvartko II (dit le Noir).
IV. —	1397	Stephan Ostofa Christich.
V. —	1435	Tvartko II.
VI. —	1433	Stephan Thomas Christich.
VII. —	1459	Stephan Thomaschovich.

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

PAR M. CORTAMBERT

SUR LES

EXPÉDITIONS ET PÈLERINAGES DES SCANDINAVES

EN TERRE SAINTE AU TEMPS DES CROISADES

PAR M. PAUL Riant.

C'est une opinion assez générale que les royaumes du nord de l'Europe restèrent étrangers au grand mouvement religieux qui, pendant deux siècles, précipita vers l'Orient les invasions latines. M. Riant fait voir, dans le remarquable volume qu'il a offert à la Société, que c'est là une erreur profonde. Ses recherches dans les bibliothèques du Danemark, de la Suède et de la Norvège, lui ont fait découvrir des preuves surabondantes de la part, très-active au contraire, que prirent les Scandinaves aux guerres saintes. Il a retrouvé, dans les *Sagas* et les *Drapas* composées en cette vieille langue norraine aujourd'hui éteinte, des récits nombreux des expéditions des hommes du Nord en Palestine. Il en a recueilli aussi dans les anciennes chroniques latines du Danemark et de la Suède ; de nos jours, enfin, l'histoire du peuple norvégien, par Munch, l'histoire de l'Église suédoise, par Reuterdahl, l'histoire de Suède, par Strinnholm, donnent sur ces expéditions

des renseignements précis, que les historiens des croisades ne pourront désormais se dispenser de consulter.

Comment, en effet, des peuples aussi ardents, aussi voyageurs, aussi pleins de l'esprit d'aventures, et chez qui le terme de casanier (*heimskr*) était devenu une grossière injure, des peuples nouvellement convertis à la foi chrétienne et qui comptaient des saints parmi leurs rois, seraient-ils restés spectateurs indifférents de ces grandes incursions de l'Occident sur l'Orient ?

L'Orient exerçait d'ailleurs depuis longtemps, sur l'esprit des Scandinaves, une attraction particulière ; ils considéraient l'Asie comme leur patrie primitive, ils reportaient constamment leur pensée sur la sainte et mystérieuse cité d'Asgard.

Ils jouaient, dans une très-grande partie du monde alors connu, un rôle si important, que rien de considérable ne pouvait y avoir lieu sans qu'ils y fussent nécessairement mêlés ; ils occupaient tout l'espace depuis le nord de l'Amérique (Vinland) jusqu'aux monts Ourals ; le Groenland, l'Islande, Terre-Neuve, les Hébrides, les Orcades, les îles Færoeer, les îles Shetland, le Danemark, la Russie presque entière, la Normandie, la Pouille, la Catalogne, reconnaissaient pour noyau et pour mère-patrie la grande péninsule du Nord et particulièrement la Norvège, qui était alors un royaume si puissant. Enfin une garde scandinave, connue sous le nom de garde væringue (par corruption varègue), s'était formée autour des souverains de Constantinople au x^e siècle, et elle exerçait sur les destinées de l'empire d'Orient une influence notable.

C'est vers le temps de la création de cette garde que

se montrent les premiers pèlerinages des hommes du Nord en Terre-Sainte.

Puis, lorsque l'Europe chrétienne s'ébranle en armes vers l'Orient, dès la première croisade, les Scandinaves, particulièrement les Danois et les Norvégiens, y occupent un rang honorable. Ensuite ils firent une croisade sans les peuples latins, en 1106, et ce fut même la plus importante de toutes celles qu'ils entreprirent; elle fut conduite par Sigurd I^{er}, roi de Norvège, surnommé le Hiérosolymitain. Les 60 vaisseaux qui la composaient longèrent les côtes de l'Angleterre, de la France, de la Galice, passèrent par le détroit de Gibraltar, aux îles Baléares, en Pouille; Sigurd assiégea Sidon et Acre, revint par Constantinople, la Bulgarie, la Pannonie, la Saxe; par Heidaby, l'ancienne capitale du Slesvig, et rentra à Oslo (Christiania), alors séjour habituel des rois de Norvège.

On compte cinq croisades scandinaves, que mon but n'est pas de raconter ici et dont on lira le récit avec intérêt dans l'ouvrage de M. Riant; la dernière eut lieu en 1213.

Désormais, il n'y eut plus que des pèlerinages, comme avant le grand mouvement armé; et ces pèlerinages même devenaient plus difficiles, car la garde vœringue avait disparu de l'empire Grec, avec la conquête des Latins, en 1204; et les Mongols, qui avaient envahi la Russie, fermaient une des routes principales par lesquelles les peuples du Nord gagnaient la Palestine.

La géographie suit avec intérêt ces routes, au nombre de trois, que notre auteur a élucidées et décrites parfaitement. La plus courte était celle dont nous venons

de parler : on la désignait sous le nom d'*Austvegr* (route orientale) ou *Væringavegr* (route de Væringues); elle passait par Visby, la florissante capitale de l'île de Gottland, par Paltessa (Polotzk), siège d'une dynastie scandinave, et remontait la Néva; ou bien les voyageurs prenaient la Néva et le Volkhov, en passant par Aldeyaborg (Ladoga) et Holmgard (Novgorod), deux capitales du royaume des Gardar, c'est-à-dire des Marches; ils naviguaient sur le lac Ilmen, puis sur le Lovat; ils traversaient par terre le pays couvert de forêts qui sépare le versant de la Baltique de celui de la mer Noire, et arrivaient au Dniepr. Leur itinéraire, à partir de ce fleuve, est complètement indiqué par Constantin Porphyrogénète, dans son livre sur l'administration de l'empire, où il consacre tout un chapitre aux Scandinaves, qu'il appelle déjà Rôs (Russes). Les pèlerins et les croisés s'arrêtaient assez longtemps à Kiova (Kiev), grande colonie norroise, où ils achetaient aux peuples riverains de nouvelles coques de bâtiments, sur lesquels ils transportaient les agrès des anciennes; puis ils faisaient une nouvelle halte importante à Vitichev, qui leur appartenait et où ils s'attendaient les uns les autres pour opérer ensemble la descente périlleuse des sept cataractes du fleuve.

Parvenus dans le Pont Euxin, les voyageurs relâchaient à l'île de Saint-Grégoire et à l'île Saint-Æther, dont nous regrettons de ne pas apprendre les noms actuels et dont nous recommandons la synonymie à la sagacité de M. Riant dans une nouvelle édition; ils rencontraient les bouches du fleuve Blanc (Danube). se reposaient quelque temps à Kilia (la Kjövik des Scan-

dinaves, la Thiagola des Grecs), repaire des pirates du Nord; on touchait à l'île des Mouchérons, dont le nom moderne n'est pas mentionné, mais qui est probablement l'Ilan Adassi (île des Serpents) des Turcs et la Leuce des anciens; on s'arrêtait à Constantia (qui est, suivant nous, la moderne Kustendjé, plutôt que Varna, comme le croit M. Riant), puis à Mesembria (aujourd'hui Missivri). On franchissait le Bosphore, que les gens du Nord appelaient Sjavidarsund (détroit des pieux), et l'on arrivait enfin à Byzance, qui était, pour les Scandinaves, sinon le terme, du moins l'un des buts principaux du voyage en Orient; ils y trouvaient des souvenirs nombreux de la mère patrie; la garde vœringue leur procurait à la cour impériale faveur et protection; saint Olaf, roi de Norvège, y avait deux sanctuaires célèbres; un autre grand roi de Norvège, Harald-le-Sévère, s'y était signalé par ses exploits; enfin c'était la Grande cité (Mikligardr), la cité Sainte, vénérée dans les trois royaumes à l'égal de Rome, et dont les splendeurs remplissaient les récits des veillées du Nord.

Les navires scandinaves s'avançaient de là dans la mer Égée, et doubtaient un promontoire que les *Sagas* nomment Ægisnæs, cap Ægis, et dont nous cherchons un peu au hasard le nom actuel: peut-être est-ce l'Aghion-Oros (mont Athos), dont le nom a une prononciation qui s'en rapproche sensiblement. (C'est ainsi qu'*Aghia Sophia* (Sainte-Sophie) devint pour les Scandinaves *Ægisif*). Ils mouillaient à Imboli, qui est probablement l'Amphipolis des anciens; ils cinglaient vers l'île de Cos, ils longeaient les côtes méridionales de l'Asie Mineure, en rencontrant Raudakastala (Kastelorizo),

l'Ialandernæs (cap Khélidoni), passaient devant le golfe d'Alexandrette (Atalsfjord), et manquaient rarement de s'arrêter à Bastaborg (Baffa), en Chypre, où se trouvait le tombeau du saint roi Erik de Danemark, et qu'occupaient les Væringues. Enfin on parvenait à Akrsborg (Acre), terme du voyage maritime.

La seconde route était le *Vestvegr* (route occidentale), deux fois plus longue que celle de l'Est, et fréquentée par les princes ou les puissants barons. Elle suivait les côtes de Hollande, de France et d'Angleterre, celles de Galice, de Portugal, d'Andalousie, puis celles de la Catalogne, de la Provence, ou bien les îles Baléares et la Sardaigne, ou, quelquefois, mais très-rarement, les côtes d'Afrique.

Les points le plus souvent cités dans les relations de cette route étaient Cuidfall (le Helder), Hvidsandr (Wissant), Dartmouth, le Prolnæs (cap de Prawle), Holi, qui paraît être le mont Saint-Michel, Grisloppli ou la baie de Grisli, dont nous ne découvrons pas la synonymie actuelle, le havre de Saint-Matthieu, le Thrasnæs (probablement le cap de Raz), le Fetlafjord (la rivière d'Etel), Varrandi (Guérande), Far (le Ferrol), dans la terre vénérée de Saint-Jacques (Jacobsland), Gunnsvalborg (qui correspond à Tuy), l'embouchure du Seljuppli (c'est-à-dire du Minho, grossi du Sil), celle du fleuve de Portugal (Douro), Cintra, Leskebone ou Lesbonn (Lisbonne); où commençait la terre des Sarrasins, le *Serkland*, dénomination générale appliquée par les *Sagas* à tous les pays musulmans; on arrivait enfin à Cadix, dont la baie était la fameuse Karlsar (les eaux de Charles), où, suivant la légende accréditée

dans le Nord, Charlemagne, vainqueur de toute l'Espagne, avait jeté avec colère sa lance dans la mer, qui l'empêchait de pousser plus loin ses conquêtes. C'est là que, sur une île, probablement celle de Léon, avaient été élevées, suivant M. Riant, les Colonnes d'Hercule, que l'on place communément sur le détroit même de Gibraltar. L'auteur entre à ce sujet dans une dissertation intéressante tendant à prouver qu'il a dû y avoir en ce point trois statues colossales d'Hercule, érigées par les Phéniciens et posées, chacune, sur un piédestal que quatre colonnes, reliées par des armatures en fer, supportaient à cent coudées au-dessus du niveau de la mer. Ce ne serait donc pas, comme on le pense généralement, et comme j'avoue que je le croyais moi-même, ce ne seraient pas les montagnes de Calpe et d'Abyla qui figuraient ces fameuses Colonnes.

On franchissait, non sans danger pour les frères navires qui étaient en usage, le détroit de Gibraltar, que les gens du Nord appelaient Njorva-Sund ou Narve (c'est-à-dire le détroit par excellence).

Entrés dans la Méditerranée, qu'ils nommaient Mid-jardarhaf (mer du milieu) et quelquefois Jorsalahaf (mer de Jérusalem) ou Grikklandsalti (mer de Grèce), les Scandinaves rencontraient Malaga, Almeria, Carthagène, Alicante, Arruguen (Tarragone), Bardelôn (Barcelone), Masselja (Marseille); ou bien on passait par Manorka (Minorque); on atteignait Kalie (Cagliari), et l'on se reposait à Messine, d'où l'on se rendait directement à Acre en treize ou quatorze jours.

On ne revenait pas généralement par cette route occidentale, car les croisés qui l'avaient prise pour

gagner la Palestine, rançonnaient presque toujours de la manière la plus audacieuse toutes les populations des côtes, quelles que fussent leur nationalité et leur religion, et ils ne voulaient pas s'exposer à la vengeance de ceux qu'ils avaient pillés.

La troisième route, celle de Rome (*Romavegr*) ou du midi (*Sudrvegr*), qu'on appelait aussi route de terre (*Thiodvegr*), parconrait l'Allemagne, l'Italie et la Grèce. On passait par Alasund (Aalborg), par Vebjarga (Viborg), par Heidaby, qu'a remplacée à peu près Slesvig; on franchissait l'Ædisdyra (Eider), le Saxelfr (Elbe), qu'on rencontrait à Stade (Stœduborg), et l'on gagnait le Rhin, soit vers Meginzoborg (Mayence), soit vers Trektar (Utrecht). On remontait ce fleuve jusqu'à Boslaraborg (Bâle); on prenait ensuite par Solatra (Soleure), par Vifilsborg (Avenche), par Fivizuborg (Vevay), où l'on atteignait le lac de Genève, le même que le lac Saint-Martin (Mertelnsvatn), ainsi nommé de la cathédrale de Vevay; on traversait le mont Joux ou Mundja, c'est-à-dire les Alpes au grand Saint-Bernard, où se trouvait déjà l'hospice de Saint-Bernard (Biarnardspitali); on descendait à Aoste la bonne ville (*Augusta god borg*), et l'on s'avancait en Italie par Ivree (Iöforey), Verceil (Fridsælu), Pavie (Papayar), Plaisance (Plasinzo), qui était une des haltes les plus importantes du voyage, et près de laquelle s'élevait un hospice fondé pour les gens de la langue norroise par Erik le Bon, roi de Danemark. On franchissait les Apennins (Munbardar), vers San-Croce (Crucismarkadr), et l'on gagnait Luna, sur la Méditerranée, célèbre dans les *Sagas* par les exploits des fils de Sodbrok, de Björn

dans le Nord, Charlemagne, vainqueur de toute l'Espagne, avait jeté avec colère sa lance dans la mer, qui l'empêchait de pousser plus loin ses conquêtes. C'est là que, sur une île, probablement celle de Léon, avaient été élevées, suivant M. Riant, les Colonnes d'Hercule, que l'on place communément sur le détroit même de Gibraltar. L'auteur entre à ce sujet dans une dissertation intéressante tendant à prouver qu'il a dû y avoir en ce point trois statues colossales d'Hercule, érigées par les Phéniciens et posées, chacune, sur un piédestal que quatre colonnes, reliées par des armatures en fer, supportaient à cent coudées au-dessus du niveau de la mer. Ce ne serait donc pas, comme on le pense généralement, et comme j'avoue que je le croyais moi-même, ce ne seraient pas les montagnes de Calpe et d'Abyla qui figuraient ces fameuses Colonnes.

On franchissait, non sans danger pour les frères navires qui étaient en usage, le détroit de Gibraltar, que les gens du Nord appelaient Njorva-Sund ou Narve (c'est-à-dire le détroit par excellence).

Entrés dans la Méditerranée, qu'ils nommaient Mid-jardarhaf (mer du milieu) et quelquefois Jorsalahal (mer de Jérusalem) ou Grikklandsalti (mer de Grèce) les Scandinaves rencontraient Malaga, Almeria, Cadix, Séville, Valence, Tarragone, Barcelone, Masselja (Marseille); ou bien on passait par Manorka (Minorque); on atteignait Kalie (Calais) et l'on se reposait à Messine d'où l'on se rendait directement à Acre en trois jours.

On ne revenait par le détroit de Gibraltar, car le

commerce. Elle
(r), à Saint-
oignait à Cos

point de dé-
it dans l'inté-
or, Nazareth,
ali), Naplous
érusalem).

t due surtout
, abbé du mo-
slande, et qui

suivit, en qua-
t cour d'Hakon
oute de l'Ouest.
iens documents
ouverts dans les
écieux sur l'état
Scandinaves du
pe et de l'occident
es, le *Stjorn*, ou-
lakon Magnusson ;
Mandeville ; deux
, de la Ville-Sainte et
alholt, par un ano-
r Erlendsson.

à la Palestine le nom
elui de *Syrland*. L'Ar-
ou *Ermland*. Ils font
des monts *Eldingjafjell*,

Côte-de-Fer et d'Eti, roi des Huns ; c'était aussi le rendez-vous de ceux des pèlerins du Nord qui ne venaient à Rome qu'après avoir fait le pieux voyage de Saint-Jacques de Compostelle.

Puis on s'acheminait vers Rome par Lucques, où se trouvait un autre hospice du roi Erik ; par Sienne (Sennunt), par Acquapendente (Hangandaborg), par Bolsena (Kristinuborg), par Viterbe (Boternisborg), par Monte-Fajano (Fegnishbrekka), d'où l'on voyait Rome, la ville sacrée, longue, disent les chroniqueurs du Nord, de quatre milles, large de deux, remplie de palais et d'églises, dont personne ne savait le nombre.

Les pèlerins allaient de là à Bénévent, soit par la voie Appienne, que les Scandinaves appelaient Trajansbru, soit par Aquino (Akynaborg) et San-Germano (Germanisborg), près du mont Cassin (Montakasrin), où l'on trouvait une fastueuse hospitalité. Bénévent était la capitale de la Pouille (*Puli* ou *Puland*), nom que les gens du Nord donnaient volontiers à l'Italie tout entière.

De Bénévent, on se dirigeait vers le mont Gargano, appelé par les Scandinaves Mikaelstfjell, et on longeait la côte de l'Adriatique, entre Manfredonia (Sepont) et Brindisi (Brandeis), jusqu'à ce qu'on eût trouvé un navire en partance pour l'Orient. Un des points d'embarquement les plus fréquentés était Bari (Bar), qui faisait donner le nom de Barland à une grande partie de l'Italie, et de là le nom de Munbardar appliqué aux Apennins.

A partir de cette côte, la route des pèlerins du Nord

se confondait avec celle des navires de commerce. Elle passait généralement à Durazzo (Dyrakr), à Saint-Martin de Laconie (Martinusborg), et rejoignait à Cos la route orientale.

Acre, comme nous l'avons dit, était le point de débarquement ordinaire : de là on s'avancait dans l'intérieur de la Palestine par le mont Thabor, Nazareth, Samarie (qu'on appelait Johanniskastali), Naplous (Nepl), et l'on arrivait enfin à *Jorsala* (Jérusalem).

La connaissance de cet itinéraire est due surtout au savant auteur Nicolas Sæmundarson, abbé du monastère bénédictin de Thingeyrar, en Islande, et qui fit le voyage de Terre-Sainte en 1151.

Un itinéraire du moine Maurice, qui suivit, en qualité de chapelain, un haut baron de la cour d'Hakon le Grand, éclaire particulièrement la route de l'Ouest.

Un assez grand nombre d'autres anciens documents qu'à force de recherches M. Riant a découverts dans les archives du Nord, jettent un jour précieux sur l'état des notions géographiques que les Scandinaves du moyen âge avaient du midi de l'Europe et de l'occident de l'Asie : on peut citer, entre autres, le *Stjorn*, ouvrage composé par ordre du roi Hakon Magnusson ; la traduction danoise du voyage de Mandeville ; deux monographies, en langue norraine, de la Ville-Sainte et de ses environs ; le livre de Skalholt, par un anonyme ; celui du chancelier Haukr Erlendsson.

Les auteurs norrains donnent à la Palestine le nom de *Jorsalaland* ; à la Syrie, celui de *Syrland*. L'Arménie est leur *Armeniuland* ou *Ermland*. Ils font sortir le Tigre et l'Euphrate des monts *Eldingjafjell*,

dont la racine *elding* (éclair) indique un vague souvenir des monts Cérauniens ou du Tonnerre des anciens, situés cependant plus au nord, dans la Sarmatie asiatique. La mer Rouge est le *Raudahaf* ; la mer Morte, le *Daudahaf*. Antioche est nommée *Anthekio* ; Laodicée, *Lik* ; Tyr, *Syr* ; Sidon, *Sætt*.

Les études géographiques des peuples du Nord gagnèrent donc considérablement à ces grands voyages. Toutes les autres connaissances humaines reçurent une impulsion nouvelle ; l'état social, les mœurs, le mouvement littéraire, le commerce, éprouvèrent des modifications profondes. On en suivra avec intérêt le développement dans ce beau volume par lequel un jeune savant entre brillamment dans la carrière des publications et qui a été le sujet même de la thèse soutenue avec honneur par lui, en juillet dernier, pour l'obtention du titre de docteur ès-lettres. Notre Société salue dans le nouveau docteur un consciencieux érudit de plus et en même temps un bon géographe. Elle est heureuse de le compter au nombre de ses membres, et elle espère que, par de fréquentes communications, il contribuera à son éclat et aux services qu'elle rend à la science.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Procès-verbal de la Séance du 3 février 1866.

PRÉSIDENCE DE M. D'AVEZAC.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le secrétaire général estime que la Société de géographie doit tenir compte de ce qu'un de ses membres, qui depuis trente-cinq années a pris toujours une part des plus actives à ses travaux, et qui occupe aujourd'hui encore ce fauteuil de la présidence, qui lui a déjà été décerné nombre de fois, vient d'être appelé à remplir à l'Institut, le fauteuil laissé vacant par la mort de M. Victor Leclerc. La Société de géographie a lieu de se féliciter de cette éclatante distinction conférée à l'un de ses membres les plus éminents, et le secrétaire général pense que mention doit en être faite au procès-verbal de la présente séance : cette proposition est accueillie par les sympathiques et unanimes applaudissements de l'assemblée.

M. d'Avezac remercie avec effusion ses collègues de

ces bienveillants témoignages, qui viennent ainsi doubler le prix des illustres suffrages qu'il est heureux d'avoir dans une autre enceinte.

Lecture est donnée de la correspondance. M. Marcou remercie de son admission. — M. Herran écrit pour présenter, de concert avec M. d'Avezac, deux candidats et solliciter pour l'un d'eux la faveur d'une admission immédiate. — Le général Dufour adresse des remerciements pour sa nomination de membre correspondant étranger. — M. Miguel Arroyo, secrétaire de la Société géographique et statistique de Mexico, envoie le sommaire trimestriel des documents originaux adressés à cette Société. — M. de Quatrefages s'excuse de ne pouvoir assister à la séance et présente un candidat dont M. Charton voudra bien être le second parrain.

Par suite à la correspondance, M. Malte-Brun fait connaître les dernières nouvelles qu'on ait reçues du baron von der Decken. On avait annoncé d'abord que ce voyageur avait perdu ses deux embarcations, mais ce renseignement n'était, heureusement, pas tout à fait exact. Cependant l'expédition avait subi un grave échec : après avoir remonté le Jug jusqu'à une certaine distance, elle s'était heurtée aux Somâlis qui avaient montré les dispositions les plus hostiles : une lutte s'était engagée, à la suite de laquelle il y avait eu mort d'hommes. Le baron von der Decken, lui-même, et un des siens, avaient été faits prisonniers ; le reste de la petite troupe avait pu regagner Zanzibar, d'où un navire était parti pour réclamer les prisonniers.

Lecture est donnée de la liste des ouvrages offerts : M. d'Avezac croit devoir attirer l'attention particulière

de ses collègues sur une *Histoire de la géographie*, adressée à la Société par M. Oscar Peschel, déjà bien connu depuis pour un livre non moins remarquable, l'*Histoire de l'époque des découvertes*. Son *Histoire de la géographie*, dont il serait à désirer de voir paraître chez nous une traduction française, fait partie d'un ensemble de traités sur l'histoire des sciences en Allemagne, publiés sous les auspices du roi de Bavière, par les soins d'une commission spéciale de l'Académie de Munich.

M. Alfred Demersay fait hommage d'un exemplaire du tirage à part de son rapport au ministre de l'instruction publique, à la suite d'une mission de recherches dans les archives d'Espagne et de Portugal. — M. Jules Duval dépose sur le bureau quelques exemplaires d'un numéro de l'*Economiste français*, où se trouve une biographie du docteur Barth, par le docteur Warnier. — M. William Hüber offre, de la part de M. Charles Thirion, ingénieur civil, les premiers numéros du journal *la Propagation industrielle* ; à ces numéros est jointe une lettre par laquelle M. Thirion annonce, pour la suite, l'envoi régulier du journal qu'il dirige. — M. Malte-Brun fait hommage : 1° d'une carte du Spitzberg, réduite aux deux tiers, d'après celle de Duner et Nordenskiöld ; 2° carte du voyage de Samuel Baker, aux lacs de l'Afrique équatoriale, réduite de celle qui a paru dans les *proceedings* de la Société géographique de Londres ; M. Malte-Brun fait observer qu'il a cru devoir maintenir en première ligne les noms indigènes des lacs auxquels Speke et Baker ont attribué des noms anglais. — M. Eugène Cortambert offre

dinaves, la Thiagola des Grecs), repaire des pirates du Nord; on touchait à l'île des Mouchérons, dont le nom moderne n'est pas mentionné, mais qui est probablement l'Ilan Adassi (île des Serpents) des Turcs et la Leuce des anciens; on s'arrêtait à Constantia (qui est, suivant nous, la moderne Kustendjé, plutôt que Varna, comme le croit M. Riant), puis à Mesembria (aujourd'hui Missivri). On franchissait le Bosphore, que les gens du Nord appelaient Sjavidarsund (détroit des pieux), et l'on arrivait enfin à Byzance, qui était, pour les Scandinaves, sinon le terme, du moins l'un des buts principaux du voyage en Orient; ils y trouvaient des souvenirs nombreux de la mère patrie; la garde vèringue leur procurait à la cour impériale faveur et protection; saint Olaf, roi de Norvège, y avait deux sanctuaires célèbres; un autre grand roi de Norvège, Harald-le-Sévère, s'y était signalé par ses exploits; enfin c'était la Grande cité (Mikligardr), la cité Sainte, vénérée dans les trois royaumes à l'égal de Rome, et dont les splendeurs remplissaient les récits des veillées du Nord.

Les navires scandinaves s'avançaient de là dans la mer Égée, et doubtaient un promontoire que les *Sagas* nomment Ægisnæs, cap Ægis, et dont nous cherchons un peu au hasard le nom actuel: peut-être est-ce l'Aghion-Oros (mont Athos), dont le nom a une prononciation qui s'en rapproche sensiblement. (C'est ainsi qu'*Aghia Sophia* (Sainte-Sophie) devint pour les Scandinaves *Ægisif*). Ils mouillaient à Imboli, qui est probablement l'Amphipolis des anciens; ils cinglaient vers l'île de Cos, ils longeaient les côtes méridionales de l'Asie Mineure, en rencontrant Raudakastala (Kastelorizo),

l'Ialandernæs (cap Khélidoni), passaient devant le golfe d'Alexandrette (Atalsfjord), et manquaient rarement de s'arrêter à Bastaborg (Baffa), en Chypre, où se trouvait le tombeau du saint roi Erik de Danemark, et qu'occupaient les Væringues. Enfin on parvenait à Akrsborg (Acre), terme du voyage maritime.

La seconde route était le *Vestvegr* (route occidentale), deux fois plus longue que celle de l'Est, et fréquentée par les princes ou les puissants barons. Elle suivait les côtes de Hollande, de France et d'Angleterre, celles de Galice, de Portugal, d'Andalousie, puis celles de la Catalogne, de la Provence, ou bien les îles Baléares et la Sardaigne, ou, quelquefois, mais très-rarement, les côtes d'Afrique.

Les points le plus souvent cités dans les relations de cette route étaient Cuidfall (le Helder), Hvidsandr (Wissant), Dartmouth, le Prolnæs (cap de Prawle), Holi, qui paraît être le mont Saint-Michel, Grislupolli ou la baie de Grisli, dont nous ne découvrons pas la synonymie actuelle, le havre de Saint-Matthieu, le Thrasnæs (probablement le cap de Raz), le Fetlafjord (la rivière d'Étel), Varrandi (Guérande), Far (le Ferrol), dans la terre vénérée de Saint-Jacques (Jacobsland), Gunnsvalborg (qui correspond à Tuy), l'embouchure du Seljupolli (c'est-à-dire du Minho, grossi du Sil), celle du fleuve de Portugal (Douro), Cintra, Leskebone ou Lesbonn (Lisbonne); où commençait la terre des Sarrazins, le *Serkland*, dénomination générale appliquée par les *Sagas* à tous les pays musulmans ; on arrivait enfin à Cadix, dont la baie était la fameuse Karlsar (les eaux de Charles), où, suivant la légende accréditée

dans le Nord, Charlemagne, vainqueur de toute l'Espagne, avait jeté avec colère sa lance dans la mer, qui l'empêchait de pousser plus loin ses conquêtes. C'est là que, sur une île, probablement celle de Léon, avaient été élevées, suivant M. Riant, les Colonnes d'Hercule, que l'on place communément sur le détroit même de Gibraltar. L'auteur entre à ce sujet dans une dissertation intéressante tendant à prouver qu'il a dû y avoir en ce point trois statues colossales d'Hercule, érigées par les Phéniciens et posées, chacune, sur un piédestal que quatre colonnes, reliées par des armatures en fer, supportaient à cent coudées au-dessus du niveau de la mer. Ce ne serait donc pas, comme on le pense généralement, et comme j'avoue que je le croyais moi-même, ce ne seraient pas les montagnes de Calpe et d'Abyla qui figuraient ces fameuses Colonnes.

On franchissait, non sans danger pour les frêles navires qui étaient en usage, le détroit de Gibraltar, que les gens du Nord appelaient Njorva-Sund ou Narve (c'est-à-dire le détroit par excellence).

Entrés dans la Méditerranée, qu'ils nommaient Mid-jardarhaf (mer du milieu) et quelquefois Jorsalahaf (mer de Jérusalem) ou Grikklandsalti (mer de Grèce), les Scandinaves rencontraient Malaga, Almeria, Carthagène, Alicante, Arruguen (Tarragone), Bardelôn (Barcelone), Masselja (Marseille); ou bien on passait par Manorka (Minorque); on atteignait Kalie (Cagliari), et l'on se reposait à Messine, d'où l'on se rendait directement à Acre en treize ou quatorze jours.

On ne revenait pas généralement par cette route occidentale, car les croisés qui l'avaient prise pour

gagner la Palestine , rançonnaient presque toujours de la manière la plus audacieuse toutes les populations des côtes, quelles que fussent leur nationalité et leur religion, et ils ne voulaient pas s'exposer à la vengeance de ceux qu'ils avaient pillés.

La troisième route, celle de Rome (*Romavegr*) ou du midi (*Sudrvegr*), qu'on appelait aussi route de terre (*Thiodvegr*), parconrait l'Allemagne, l'Italie et la Grèce. On passait par Alasund (Aalborg), par Vebjarga (Viborg), par Heidaby, qu'a remplacée à peu près Slesvig; on franchissait l'*Ædisdyra* (Eider), le Saxelfr (Elbe), qu'on rencontrait à Stade (Stæduborg), et l'on gagnait le Rhin, soit vers Meginzoborg (Mayence), soit vers Trektar (Utrecht). On remontait ce fleuve jusqu'à Boslaraborg (Bâle); on prenait ensuite par Solatra (Soleure), par Vifilsborg (Avenche), par Fivizuborg (Vevay), où l'on atteignait le lac de Genève, le même que le lac Saint-Martin (Merteinsvatn), ainsi nommé de la cathédrale de Vevay; on traversait le mont Joux ou Mundja, c'est-à-dire les Alpes au grand Saint-Bernard, où se trouvait déjà l'hospice de Saint-Bernard (Biarnardspitali); on descendait à Aoste la bonne ville (*Augusta god borg*), et l'on s'avancait en Italie par Ivree (Iðforey), Verceil (Fridsælu), Pavie (Papayar), Plaisance (Plasinz), qui était une des haltes les plus importantes du voyage, et près de laquelle s'élevait un hospice fondé pour les gens de la langue norroise par Erik le Bon, roi de Danemark. On franchissait les Apennins (Munbardar), vers San-Croce (Crucismarkadr), et l'on gagnait Luna, sur la Méditerranée, célèbre dans les *Sagas* par les exploits des fils de Sodbrok, de Björn

Côte-de-Fer et d'Eti, roi des Huns ; c'était aussi le rendez-vous de ceux des pèlerins du Nord qui ne venaient à Rome qu'après avoir fait le pieux voyage de Saint-Jacques de Compostelle.

Puis on s'acheminait vers Rome par Lucques, où se trouvait un autre hospice du roi Erik ; par Sienne (Sennunt), par Acquapendente (Hangandaborg), par Bolsena (Kristinuborg), par Viterbe (Boternisborg), par Monte-Fajano (Fegniskrekka), d'où l'on voyait Rome, la ville sacrée, longue, disent les chroniqueurs du Nord, de quatre milles, large de deux, remplie de palais et d'églises, dont personne ne savait le nombre.

Les pèlerins allaient de là à Bénévent, soit par la voie Appienne, que les Scandinaves appelaient Trajansbru, soit par Aquino (Akynaborg) et San-Germano (Germanisborg), près du mont Cassin (Montakasrin), où l'on trouvait une fastueuse hospitalité. Bénévent était la capitale de la Pouille (*Puli* ou *Puland*), nom que les gens du Nord donnaient volontiers à l'Italie tout entière.

De Bénévent, on se dirigeait vers le mont Gargano, appelé par les Scandinaves Mikaelstfjell, et on longeait la côte de l'Adriatique, entre Manfredonia (Sepont) et Brindisi (Brandeis), jusqu'à ce qu'on eût trouvé un navire en partance pour l'Orient. Un des points d'embarquement les plus fréquentés était Bari (Bar), qui faisait donner le nom de Barland à une grande partie de l'Italie, et de là le nom de Munbardar appliqué aux Apennins.

A partir de cette côte, la route des pèlerins du Nord

se confondait avec celle des navires de commerce. Elle passait généralement à Durazzo (Dyrakr), à Saint-Martin de Laconie (Martinusborg), et rejoignait à Cos la route orientale.

Acre, comme nous l'avons dit, était le point de débarquement ordinaire : de là on s'avancait dans l'intérieur de la Palestine par le mont Thabor, Nazareth, Samarie (qu'on appelait Johanniskastali), Naplous (Nepl), et l'on arrivait enfin à *Jorsala* (Jérusalem).

La connaissance de cet itinéraire est due surtout au savant auteur Nicolas Sæmundarson, abbé du monastère bénédictin de Thingeyrar, en Islande, et qui fit le voyage de Terre-Sainte en 1151.

Un itinéraire du moine Maurice, qui suivit, en qualité de chapelain, un haut baron de la cour d'Hakon le Grand, éclaire particulièrement la route de l'Ouest.

Un assez grand nombre d'autres anciens documents qu'à force de recherches M. Riant a découverts dans les archives du Nord, jettent un jour précieux sur l'état des notions géographiques que les Scandinaves du moyen âge avaient du midi de l'Europe et de l'occident de l'Asie : on peut citer, entre autres, le *Stjorn*, ouvrage composé par ordre du roi Hakon Magnusson ; la traduction danoise du voyage de Mandeville ; deux monographies, en langue norroise, de la Ville-Sainte et de ses environs ; le livre de Skalholt, par un anonyme ; celui du chancelier Haukr Erlendsson.

Les auteurs norrois donnent à la Palestine le nom de *Jorsalaland* ; à la Syrie, celui de *Syrland*. L'Arménie est leur *Armeniuland* ou *Ermland*. Ils font sortir le Tigre et l'Euphrate des monts *Eldingjafjell*,

dont la racine *elding* (éclair) indique un vague souvenir des monts Cérauniens ou du Tonnerre des anciens, situés cependant plus au nord, dans la Sarmatie asiatique. La mer Rouge est le *Raudahaf*; la mer Morte, le *Daudahaf*. Antioche est nommée *Anthekio*; Laodicée, *Lik*; Tyr, *Syr*; Sidon, *Sætt*.

Les études géographiques des peuples du Nord gagnèrent donc considérablement à ces grands voyages. Toutes les autres connaissances humaines reçurent une impulsion nouvelle; l'état social, les mœurs, le mouvement littéraire, le commerce, éprouvèrent des modifications profondes. On en suivra avec intérêt le développement dans ce beau volume par lequel un jeune savant entre brillamment dans la carrière des publications et qui a été le sujet même de la thèse soutenue avec honneur par lui, en juillet dernier, pour l'obtention du titre de docteur ès-lettres. Notre Société salue dans le nouveau docteur un consciencieux érudit de plus et en même temps un bon géographe. Elle est heureuse de le compter au nombre de ses membres, et elle espère que, par de fréquentes communications, il contribuera à son éclat et aux services qu'elle rend à la science.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Procès-verbal de la Séance du 3 février 1866.

PRÉSIDENCE DE M. D'AVEZAC.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le secrétaire général estime que la Société de géographie doit tenir compte de ce qu'un de ses membres, qui depuis trente-cinq années a pris toujours une part des plus actives à ses travaux, et qui occupe aujourd'hui encore ce fauteuil de la présidence, qui lui a déjà été décernée nombre de fois, vient d'être appelé à remplir à l'Institut, le fauteuil laissé vacant par la mort de M. Victor Leclerc. La Société de géographie a lieu de se féliciter de cette éclatante distinction conférée à l'un de ses membres les plus éminents, et le secrétaire général pense que mention doit en être faite au procès-verbal de la présente séance : cette proposition est accueillie par les sympathiques et unanimes applaudissements de l'assemblée.

M. d'Avezac remercie avec effusion ses collègues de

ces bienveillants témoignages, qui viennent ainsi doubler le prix des illustres suffrages qu'il est heureux d'avoir dans une autre enceinte.

Lecture est donnée de la correspondance. M. Marcou remercie de son admission. — M. Herran écrit pour présenter, de concert avec M. d'Avezac, deux candidats et solliciter pour l'un d'eux la faveur d'une admission immédiate. — Le général Dufour adresse des remerciements pour sa nomination de membre correspondant étranger. — M. Miguel Arroyo, secrétaire de la Société géographique et statistique de Mexico, envoie le sommaire trimestriel des documents originaux adressés à cette Société. — M. de Quatrefages s'excuse de ne pouvoir assister à la séance et présente un candidat dont M. Charton voudra bien être le second parrain.

Par suite à la correspondance, M. Malte-Brun fait connaître les dernières nouvelles qu'on ait reçues du baron von der Decken. On avait annoncé d'abord que ce voyageur avait perdu ses deux embarcations, mais ce renseignement n'était, heureusement, pas tout à fait exact. Cependant l'expédition avait subi un grave échec : après avoir remonté le Jug jusqu'à une certaine distance, elle s'était heurtée aux Somâlis qui avaient montré les dispositions les plus hostiles : une lutte s'était engagée, à la suite de laquelle il y avait eu mort d'hommes. Le baron von der Decken, lui-même, et un des siens, avaient été faits prisonniers ; le reste de la petite troupe avait pu regagner Zanzibar, d'où un navire était parti pour réclamer les prisonniers.

Lecture est donnée de la liste des ouvrages offerts : M. d'Avezac croit devoir attirer l'attention particulière

de ses collègues sur une *Histoire de la géographie*, adressée à la Société par M. Oscar Peschel, déjà bien connu depuis pour un livre non moins remarquable, *l'Histoire de l'époque des découvertes*. Son *Histoire de la géographie*, dont il serait à désirer de voir paraître chez nous une traduction française, fait partie d'un ensemble de traités sur l'histoire des sciences en Allemagne, publiés sous les auspices du roi de Bavière, par les soins d'une commission spéciale de l'Académie de Munich.

M. Alfred Demersay fait hommage d'un exemplaire du tirage à part de son rapport au ministre de l'instruction publique, à la suite d'une mission de recherches dans les archives d'Espagne et de Portugal. — M. Jules Duval dépose sur le bureau quelques exemplaires d'un numéro de *l'Economiste français*, où se trouve une biographie du docteur Barth, par le docteur Warnier. — M. William Hüber offre, de la part de M. Charles Thirion, ingénieur civil, les premiers numéros du journal *la Propagation industrielle* ; à ces numéros est jointe une lettre par laquelle M. Thirion annonce, pour la suite, l'envoi régulier du journal qu'il dirige. — M. Malte-Brun fait hommage : 1° d'une carte du Spitzberg, réduite aux deux tiers, d'après celle de Duner et Nordenskiöld ; 2° carte du voyage de Samuel Baker, aux lacs de l'Afrique équatoriale, réduite de celle qui a paru dans les *proceedings* de la Société géographique de Londres ; M. Malte-Brun fait observer qu'il a cru devoir maintenir en première ligne les noms indigènes des lacs auxquels Speke et Baker ont attribué des noms anglais. — M. Eugène Cortambert offre

de la part de M. Richard Cortambert, empêché d'assister à la séance, un exemplaire de son ouvrage intitulé : *Les illustres voyageuses*. — M. Bourdiol dépose sur le bureau, de la part de M. Stanislas Noghera, un exemplaire de la relation d'un voyage exécuté dans l'Asie centrale par M. Modesto Gavazzi.

Il est procédé à l'admission des candidats inscrits au tableau de présentation. Sont admis comme membres de la Société : MM. le colonel Dubois, ministre résident de la république d'Haïti, Lanée, éditeur de cartes, Vuillemin, géographe, Armand Landrin, Gaston de Selancy.

Sont présentés comme candidats, pour être statué sur leur admission, dans une prochaine séance : MM. Charles Bal, directeur du *Veritas* universel et du *Lloyd* français, présenté par MM. Herran et d'Avezac ; Gustave Robin, négociant, présenté par MM. Maunoir et Malte-Brun ; Georges Mandrot, présenté par MM. William Martin et William Hüber ; Henri de Suckau, littérateur, présenté par MM. Herran et d'Avezac ; Henri Gaston Bourgeois, voyageur, présenté par MM. de Quatrefages et d'Avezac ; Auguste Beaumier, consul de France à Mogador, présenté par MM. Jules Duval et d'Avezac ; Sagansan, géographe, présenté par MM. Eugène Cortambert et d'Avezac.

Au nombre de ces candidats, fait observer le président, se trouve M. Henri de Suckau, pour lequel M. Herran sollicite la faveur exceptionnelle d'une admission immédiate, pour lui conférer le droit d'ajouter à son nom, dans le titre d'un ouvrage sur Honduras, qu'il est tout prêt de publier, la qualité de membre de la

Société de géographie. La Commission centrale accède à cette demande, et l'admission de M. Henri de Suckau est en conséquence prononcée.

M. William Hüber donne lecture d'un intéressant travail sur divers faits relatifs à l'orographie et à l'hydrologie des Alpes centrales.

M. Barbié du Bocage lit la relation d'une ambassade chinoise en Cochinchine, au moment de l'avènement de l'empereur Tu-Duc. Cette relation a été traduite de celle de l'ambassadeur lui-même.

La séance est levée à dix heures.

Procès-verbal de la séance du 16 février 1886.

PRÉSIDENCE DE M. D'ARNAUD.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Lecture est donnée de la correspondance : Madame Dora d'Istria (princesse Koltzoff Massalsky). — M. Duhamel, M. de Rivera et le général de Mosquera remercient la Société de les avoir admis au nombre de ses membres. — M. Lejean adresse quelques détails sommaires sur la partie de l'Asie Mineure qu'il parcourt en ce moment : cette lettre sera insérée au Bulletin.

Il est donné lecture de la liste des ouvrages offerts. Comme suite à cette liste, M. Marcou fait hommage d'un exemplaire de sa carte géologique du nouveau Mexique et de sa carte géologique du globe; le dona-

dinaves, la Thiagola des Grecs), repaire des pirates du Nord; on touchait à l'île des Mouchérons, dont le nom moderne n'est pas mentionné, mais qui est probablement l'Ilan Adassi (île des Serpents) des Turcs et la Leuce des anciens; on s'arrêtait à Constantia (qui est, suivant nous, la moderne Kustendjé, plutôt que Varna, comme le croit M. Riant), puis à Mesembria (aujourd'hui Missivri). On franchissait le Bosphore, que les gens du Nord appelaient Sjavidarsund (détroit des pieux), et l'on arrivait enfin à Byzance, qui était, pour les Scandinaves, sinon le terme, du moins l'un des buts principaux du voyage en Orient; ils y trouvaient des souvenirs nombreux de la mère patrie; la garde vèringue leur procurait à la cour impériale faveur et protection; saint Olaf, roi de Norvège, y avait deux sanctuaires célèbres; un autre grand roi de Norvège, Harald-le-Sévère, s'y était signalé par ses exploits; enfin c'était la Grande cité (Mikligardr), la cité Sainte, vénérée dans les trois royaumes à l'égal de Rome, et dont les splendeurs remplissaient les récits des veillées du Nord.

Les navires scandinaves s'avançaient de là dans la mer Égée, et doubtaient un promontoire que les *Sagas* nomment Ægisnæs, cap Ægis, et dont nous cherchons un peu au hasard le nom actuel: peut-être est-ce l'Aghion-Oros (mont Athos), dont le nom a une prononciation qui s'en rapproche sensiblement. (C'est ainsi qu'*Aghia Sophia* (*Sainte-Sophie*) devint pour les Scandinaves *Ægisif*). Ils mouillaient à Imboli, qui est probablement l'Amphipolis des anciens; ils cinglaient vers l'île de Cos, ils longeaient les côtes méridionales de l'Asie Mineure, en rencontrant Raudakastala (Kastelorizo),

l'Ialandernæs (cap Khélidoni), passaient devant le golfe d'Alexandrette (Atalsfjord), et manquaient rarement de s'arrêter à Bastaborg (Baffa), en Chypre, où se trouvait le tombeau du saint roi Erik de Danemark, et qu'occupaient les Væringues. Enfin on parvenait à Akrsborg (Acre), terme du voyage maritime.

La seconde route était le *Vestvegr* (route occidentale), deux fois plus longue que celle de l'Est, et fréquentée par les princes ou les puissants barons. Elle suivait les côtes de Hollande, de France et d'Angleterre, celles de Galice, de Portugal, d'Andalousie, puis celles de la Catalogne, de la Provence, ou bien les îles Baléares et la Sardaigne, ou, quelquefois, mais très-rarement, les côtes d'Afrique.

Les points le plus souvent cités dans les relations de cette route étaient Cuidfall (le Helder), Hvidsandr (Wissant), Dartmouth, le Prolnæs (cap de Prawle), Holi, qui paraît être le mont Saint-Michel, Grislu polli ou la baie de Grisli, dont nous ne découvrons pas la synonymie actuelle, le havre de Saint-Matthieu, le Thrasnæs (probablement le cap de Raz), le Fetlafjord (la rivière d'Etel), Varrandi (Guérande), Far (le Ferrol), dans la terre vénérée de Saint-Jacques (Jacobsland), Gunnsvalborg (qui correspond à Tuy), l'embouchure du Seljupolli (c'est-à-dire du Minho, grossi du Sil), celle du fleuve de Portugal (Douro), Cintra, Leskebone ou Lesbonn (Lisbonne); où commençait la terre des Sarrasins, le *Serkland*, dénomination générale appliquée par les *Sagas* à tous les pays musulmans; on arrivait enfin à Cadix, dont la baie était la fameuse Karlsar (les eaux de Charles), où, suivant la légende accréditée

dinaves, la Thiagola des Grecs), repaire des pirates du Nord; on touchait à l'île des Mouchérons, dont le nom moderne n'est pas mentionné, mais qui est probablement l'Ilan Adassi (île des Serpents) des Turcs et la Leuce des anciens; on s'arrêtait à Constantia (qui est, suivant nous, la moderne Kustendjé, plutôt que Varna, comme le croit M. Riant), puis à Mesembria (aujourd'hui Missivri). On franchissait le Bosphore, que les gens du Nord appelaient Sjavidarsund (détroit des pieux), et l'on arrivait enfin à Byzance, qui était, pour les Scandinaves, sinon le terme, du moins l'un des buts principaux du voyage en Orient; ils y trouvaient des souvenirs nombreux de la mère patrie; la garde vèringue leur procurait à la cour impériale faveur et protection; saint Olaf, roi de Norvège, y avait deux sanctuaires célèbres; un autre grand roi de Norvège, Harald-le-Sévère, s'y était signalé par ses exploits; enfin c'était la Grande cité (Mikligardr), la cité Sainte, vénérée dans les trois royaumes à l'égal de Rome, et dont les splendeurs remplissaient les récits des veillées du Nord.

Les navires scandinaves s'avançaient de là dans la mer Égée, et doublaient un promontoire que les *Sagas* nomment Ægisnæs, cap Ægis, et dont nous cherchons un peu au hasard le nom actuel: peut-être est-ce l'Aghion-Oros (mont Athos), dont le nom a une prononciation qui s'en rapproche sensiblement. (C'est ainsi qu'*Aghia Sophia* (Sainte-Sophie) devint pour les Scandinaves *Ægisif*). Ils mouillaient à Imboli, qui est probablement l'Amphipolis des anciens; ils cinglaient vers l'île de Cos, ils longeaient les côtes méridionales de l'Asie Mineure, en rencontrant Raudakastala (Kastelorizo),

l'Ialandernæs (cap Khélidoni), passaient devant le golfe d'Alexandrette (Atalsfjord), et manquaient rarement de s'arrêter à Bastaborg (Baffa), en Chypre, où se trouvait le tombeau du saint roi Erik de Danemark, et qu'occupaient les Væringues. Enfin on parvenait à Akrsborg (Acre), terme du voyage maritime.

La seconde route était le *Vestvegr* (route occidentale), deux fois plus longue que celle de l'Est, et fréquentée par les princes ou les puissants barons. Elle suivait les côtes de Hollande, de France et d'Angleterre, celles de Galice, de Portugal, d'Andalousie, puis celles de la Catalogne, de la Provence, ou bien les îles Baléares et la Sardaigne, ou, quelquefois, mais très-rarement, les côtes d'Afrique.

Les points le plus souvent cités dans les relations de cette route étaient Cuidfall (le Helder), Hvidsandr (Wissant), Dartmouth, le Prolnæs (cap de Prawle), Holi, qui paraît être le mont Saint-Michel, Grislupolli ou la baie de Grisli, dont nous ne découvrons pas la synonymie actuelle, le havre de Saint-Matthieu, le Thrasnæs (probablement le cap de Raz), le Fetlafjord (la rivière d'Etel), Varrandi (Guérande), Far (le Ferrol), dans la terre vénérée de Saint-Jacques (Jacobsland), Gunnsvalborg (qui correspond à Tuy), l'embouchure du Seljupolli (c'est-à-dire du Minho, grossi du Sil), celle du fleuve de Portugal (Douro), Cintra, Leskebone ou Lesbonn (Lisbonne); où commençait la terre des Sarrasins, le *Serkland*, dénomination générale appliquée par les *Sagas* à tous les pays musulmans; on arrivait enfin à Cadix, dont la baie était la fameuse Karlsar (les eaux de Charles), où, suivant la légende accréditée

vu détacher d'un tronc d'arbre à l'aide d'une hache de ce genre ; on attaque, en effet, les hypothèses relatives à l'âge de pierre, en niant la possibilité de tailler du bois avec une hache de silex. Les éclats détachés, répond M. Marcou, pouvaient avoir jusqu'à 10 centimètres ; c'est, au surplus, avec des pieux façonnés par ce moyen que certaines tribus comanches construisent leurs habitations, ainsi que le voyageur a pu le constater en examinant de près les huttes d'un village abandonné. M. Marcou a recueilli dans une tribu Zuni une légende assez curieuse relativement à un déluge dont les eaux n'auraient pas été produites par d'abondantes pluies, mais seraient venues en montant de l'ouest ; or, les peuplades chez lesquelles règne cette tradition ignorent tout à fait l'existence de l'Océan. M. de Quatrefages fait observer que la même légende se retrouve chez les Polynésiens : pas un d'eux ne parle de pluie, tous disent qu'un Dieu irrité avait soulevé la mer.

Lecture est donnée de la liste des ouvrages offerts : M. Malte-Brun dépose en outre sur le bureau, les 3^e et 4^e livraisons de l'atlas industriel et commercial de MM. Henri Lange et Klün ; et M. Maunoir présente, de la part de l'auteur, une Notice sur la flore des îles Baléares de M. le docteur Paul Marès, déjà connu par ses nivellements barométriques en Algérie.

Il est procédé à l'admission des candidats inscrits au tableau de présentation ; sont admis comme membres de la Société : MM. Edouard Engelhardt, consul général de France à Galatz, et Conrad Jameson, banquier.

Sont inscrits au tableau de présentation pour être statué sur leur admission dans une prochaine séance : MM. Antoine-Émile Blanche, docteur en médecine, et Georges-Henri Marsh, propriétaire, présentés par MM. Blanche, avocat général à la Cour de cassation, et Maunoir; M. Édouard Bertrand, vice-consul des États-Unis de Colombie, présenté par MM. Richard Cortambert et Torrès Caicedo.

M. E. Guillaume Rey donne lecture de la relation d'un voyage qu'il a fait en 1864 aux montagnes des Ausariès, et met sous les yeux de la Société les cartes à grand point qu'il a dressées de son itinéraire. Renvoi à la section de publication en vue d'une insertion au Bulletin.

On procède à la nomination de la Commission du prix annuel, et le président invite ceux des membres qui ont le droit de vote à choisir le plus possible leurs candidats en dehors du bureau de la Commission centrale. Sont désignés par le scrutin pour faire partie de cette Commission : MM. Eugène Cortambert, Vivien de Saint-Martin, Martin de Moussy, Malte-Brun, Bourdiol.

La séance est levée à dix heures un quart.

Nouvelles et faits géographiques

Le nouveau voyage du docteur Livingstone. — On sait que le docteur Livingstone a quitté l'Europe dans le courant de l'année dernière, se rendant aux Indes pour y faire les préparatifs de son voyage et reprendre, de là, le chemin de l'Afrique. Il a fait à Bombay, le 12 octobre 1865, dans la salle de la Société orientale, une communication à laquelle assistait un nombreux public, avide d'entendre l'illustre voyageur, le Colomb de l'Afrique, comme l'ont appelé quelques publicistes anglais, parler d'un pays dont il a exploré le premier une si vaste étendue.

Entre autres choses, le docteur Livingstone a donné les indications suivantes sur le climat de l'Afrique centrale, au point de vue de la santé des voyageurs.

« Les parties basses de l'Afrique sont fiévreuses, car elles sont couvertes de marécages, mais la vie que doivent mener dans ce pays les voyageurs qui sont toujours en plein air, faute de pouvoir transporter des tentes, constitue un état de choses qui ne permet pas de juger impartialement ce climat. Si l'on avait là les ressources que présente la vie aux Indes, je crois que les hommes pourraient vivre et prospérer sur les hauts terrains de l'Afrique. Je n'y ai pas vu d'autre maladie que la fièvre et n'ai, en particulier, rencontré aucun cas de phthisie ou de scrofules ; nos maladies d'Europe n'y sont pas connues. Parfois la petite vérole fait une apparition, mais elle ne gagne pas l'intérieur du pays (1). Le choléra se déclara une fois à Mozambique, mais il s'arrêta là.

(1) Dans la relation de son dernier voyage à la côte occidentale d'Afrique, DuChaillu parle d'une violente épidémie de petite vérole qui sévissait au village d'Olinda, à environ 150 kilomètres dans l'intérieur du pays. (*Rédaction.*)

« Un point de différence entre l'Inde et l'Afrique, c'est que dans cette dernière contrée nous n'avons jamais de coups de soleil ; mes compagnons de route ne portaient jamais ce qu'on appelle un garde-soleil ; nous voyagions avec de simples chapeaux de marins ; quelques-uns d'entre nous portaient même une coiffure plus petite, et pourtant nous ne fûmes jamais atteints d'insolation (1) ; les indigènes se promènent la tête nue. Nous voyons, au contraire, que dans l'Inde, les gens prennent un soin particulier pour se protéger la tête contre les rayons du soleil, et c'est là sans doute une suggestion de l'expérience. En Afrique, on prend beaucoup plus de soin de ses pieds que de sa tête : les marchands d'esclaves ne se mettent jamais en route avant que les premières pluies de novembre ne soient venues mouiller le sol, de manière à rafraîchir les pieds des indigènes ; quant à la tête ils ne s'en préoccupent nullement, et je crois que l'action du soleil est moins puissante dans ce pays que dans le vôtre, ce qui peut s'expliquer par le fait que le climat est plus sec en Afrique qu'aux Indes. Nous avons eu parfois 30 degrés de différence entre les indications du thermomètre sec et celles du thermomètre mouillé. »

L'itinéraire que se propose de suivre le docteur Livingstone sera de reconnaître le Rovuma (ou Lovuma), qui a déjà été remonté jusqu'à 150 milles de son embouchure. Tout permet d'espérer qu'on trouvera sur le cours de ce fleuve un haut pays convenable pour l'établissement d'une station européenne. Il sera nécessaire d'emmener de l'Inde quelques buffles, car on ne rencontre pas de bêtes de somme dans la portion de

(1) M^{me} Baker, la courageuse compagne de Samuel Baker, fut cependant frappée d'un coup de soleil en traversant la rivière Somerset, entre le Victoria Nyanza et Mwutanzigé (Albert-Nyanza) ; mais il importe d'ajouter que les voyageurs étaient alors dans les conditions d'humidité qui, d'après le docteur Livingstone, semblent nécessaires pour déterminer l'insolation. (*Rédaction.*)

l'Afrique sur laquelle doit se diriger Livingstone. En revanche le pays est peuplé de bêtes sauvages, et dans le Shiré on rencontre jusqu'à 800 éléphants réunis en une seule troupe. A ce propos Livingstone a évalué, d'après la quantité d'ivoire apportée sur les marchés, que la quantité d'éléphants tués annuellement devait s'élever à 30 000. Le buffle sauvage abonde dans la région du Rovuma ; la piqûre de la mouchetsé-tsé ne lui est pas funeste ; en sera-t-il de même pour le buffle domestique ? On n'ose guère l'espérer, car aucun animal domestique ne peut vivre dans les régions où se rencontre la mouche tsé-tsé. Il est assez remarquable que fatal aux chevaux, aux bœufs et aux chiens, cet insecte ne le soit ni aux chèvres, ni à l'homme, ni au singe. La nature de son poison nous est inexplicable encore. On a supposé, à une certaine époque, que ce n'était pas la mouche qui tuait les animaux, mais une plante dont ils auraient mangé dans des localités où abonde la mouche tsé-tsé. Le docteur Livingstone raconte, à ce sujet, l'expérience suivante : Un officier de l'armée des Indes qui l'accompagnait, se rendit avec un cheval de peu de valeur sur le sommet d'une colline où abonde le tsé-tsé ; il n'y resta que le temps nécessaire pour jeter un coup d'œil sur le pays environnant et attraper quelques échantillons de la mouche ; il ne permit pas au cheval de rien manger, et dix jours après celui-ci succomba. Sur l'homme le tsé-tsé ne produit pas plus d'effet que le moustique.

« J'ai deux buts, a dit en terminant le docteur Livingstone : le premier est de tenter d'établir dans cette partie de l'Afrique une station de missionnaires et de commerçants honorables. L'espace est vaste, presque entièrement dépeuplé ; on peut cheminer pendant des centaines de milles sans rencontrer un seul être humain dans un pays aussi riche que l'Inde. En d'autres parties sont des villages clair-semés, et les chefs ne s'opposent point à ce que les blancs y entrent et y séjournent. Un chef est même plutôt désireux d'avoir et de garder un blanc

avec lui ; la difficulté n'est pas de parvenir, elle est de revenir. Mon second but est celui-ci : la Société royale géographique de Londres est désireuse de connaître le système hydrographique de cette partie du continent africain. Dans la partie basse du pays sont plusieurs lacs dont quelques-uns n'ont pas encore été visités. En me dirigeant à l'ouest du lac Nyassa, j'arrivai en une dizaine de jours à un petit lac nommé Bemba ; de ce lac sort une rivière, le Loapula, qui forme un second et un troisième lac. Au sortir de ce dernier, la rivière se jette dans le Tanganyka, découvert par Burton et Speke. Ces deux officiers parvinrent en canot presque jusqu'à l'autre extrémité du lac. Arrivés là, ils apprirent que la rivière entraînait dans le lac mais qu'elle n'en sortait pas. Peut-être ont-ils été trompés ; il est également possible que les eaux de ce lac s'écoulent dans le lac découvert par Baker et qui, selon ce voyageur, serait plus long que le Nyanza. Le lac vu pour la première fois par Speke et Grant, le Victoria-Nyanza, coule dans le lac de Baker et de là dans le Nil. Ce lac est probablement la principale source du Nil, mais le Tanganika peut aussi se déverser dans l'Albert-Nyanza, et ce serait là une seconde source ; en fait, les lacs Bemba et Moero peuvent être aussi des sources du grand fleuve. La recherche d'une solution à ce problème et l'exploration d'une portion de pays entièrement blanche sur nos cartes constitue le second motif qui me fait retourner en Afrique. »

Le discours du docteur Livingstone a été suivi d'une souscription publique qui a produit 3000 roupies (7000 francs). Le gouvernement anglais avait accordé à l'illustre voyageur une somme de 500 livres sterling, et la Société royale géographique de Londres lui avait assuré déjà une somme égale.

(Journal de Bombay.)

Voyage du professeur Agassiz au Brésil. — La commission centrale de la Société de géographie, à sa séance du 17 novembre 1865, a entendu une intéressante communication de M. Élisée Reclus sur le voyage du professeur Agassiz dans l'Amérique du Sud. Voici, d'après le *New-York-Post*, quelques nouveaux détails sur cette exploration scientifique dont on peut espérer de précieux résultats.

Agassiz et ses compagnons, partis de New-York le 1^{er} avril 1865, arrivèrent après une traversée de trois semaines à Rio-Janeiro. Aussitôt qu'Agassiz eut été débarqué, l'Empereur le fit prier de se rendre au palais, et le savant reçut du souverain l'accueil auquel son haut mérite lui donnait droit. Il faut rappeler ici que le nom d'Agassiz était particulièrement bien connu au Brésil en 1820. Spix, le compagnon de voyage de de Martius dans l'Amérique du Sud, étant mort, de Martius ne trouva qu'un homme qui fût capable de coordonner l'importante collection de poissons brésiliens que Spix avait rassemblée pendant le voyage : c'était Agassiz, alors fort jeune, et qui écrivit à cette occasion son premier ouvrage.

Les résultats du présent voyage d'Agassiz seront des plus fructueux. Quinze jours après son arrivée au Brésil, l'illustre géologue découvrait la preuve d'une assertion qu'il avait émise avant de quitter New-York, savoir, qu'à une époque fort reculée les glaciers, les grandes rivières de glace et les plaines mouvantes existaient sur le territoire de cette contrée aujourd'hui tropicale. Il a trouvé, sur les montagnes couvertes de palmiers, près de Rio-Janeiro, des blocs erratiques et des dépôts laissés par des glaciers, comme en Suisse, en Norvège et en Suède.

Au point de vue commercial, l'exploration dirigée par Agassiz a confirmé la notion qu'on avait, qu'il existe au Brésil des houilles de l'époque carbonifère. Jusqu'à présent ce pays a importé à grands frais tout son charbon d'Angleterre ; mais il y a quelques années qu'un géologue anglais, M. Nathan

Plant, a trouvé sur les bords sud-ouest du Rio-Grande-do-Sul de grandes quantités de houille qu'Agassiz a déclarée, d'après les fossiles qui y sont contenus, être d'une très-bonne qualité et destinée à augmenter beaucoup les richesses du pays.

L'expédition, en juin et juillet, s'est partagée en plusieurs compagnies : deux ont exploré l'intérieur, tandis qu'une autre, sous la direction d'Agassiz lui-même, parcourt le fleuve des Amazones et ses affluents sur un steamer mis par l'empereur du Brésil à la disposition du professeur.

Climat de la Nouvelle-Zélande. — Le docteur Julius Haast, géologue de la province de Canterbury à la Nouvelle-Zélande passe depuis plusieurs années sa saison d'été à explorer les montagnes de l'île méridionale de cette belle colonie. A son retour il adresse au conseil provincial un rapport étendu sur le résultat de ses recherches. La série de ces rapports offre une riche collection de faits géographiques et l'éminent géologue a tous les droits possibles à la gratitude de la science. Dernièrement, dans une réunion publique, le docteur J. Haast a fait le récit de son dernier voyage à la côte occidentale de l'île méridionale, dont la province de Canterbury occupe à peu près le milieu. Voici, d'après le *Canterbury Times*, quelques passages de ce récit ; « Depuis qu'un premier explorateur a mis le pied sur la côte occidentale pour y découvrir des gisements aurifères, on n'a pas cessé de se préoccuper de la question de la différence entre les quantités de pluie qui tombent sur l'un et sur l'autre des versants alpins de la Nouvelle-Zélande. Malheureusement on n'a pas encore de données suffisantes pour déterminer avec précision la différence, en pouces, des volumes d'eau qui tombent sur les deux versants, toutefois, les excellentes observations faites en 1863 par le docteur Hector, pendant un espace de sept mois (du 1^{er} juin au 31 décembre (1), font voir qu'il tombe dans la partie sud-

(1) Cette période correspond, pour notre hémisphère, à la période comprise entre le 1^{er} janvier et le 31 juillet. (*Rédaction.*)

ouest de l'île 87 pouces d'eau (2^m,20), tandis qu'il n'en tombe à Dunedin que 23 1/2 pouces (0,60), d'où résulterait que la quantité de pluie est plus de trois fois et demie plus considérable sur la côte occidentale qu'elle ne l'est sur la côte orientale. Quant à la différence entre Christchurch et Hokitika, nous n'avons de données certaines que depuis le 29 avril de cette année, époque à laquelle M. Rochford a établi un pluviomètre dans la première de ces deux villes. Du 29 avril au 3 juin (1), c'est-à-dire pendant 67 jours, il est tombé à Hokitika 36 1/2 pouces (1^m,040) d'eau, tandis que pendant la même période la quantité de pluie à Christchurch, n'a été que de 7 1/2 pouces (0^m,19), c'est-à-dire environ un cinquième de la première quantité. Pendant toute l'année 1864 la quantité de pluie qui est tombée sur Christchurch s'est élevée, d'après les observations de M. Holmes, à 22,093 pouces (0^m,55). Si l'on prend comme base d'évaluation les 67 jours ci-dessus, on aura environ 200 pouces (5,079) de pluie annuelle à Hokitika, ou neuf fois la quantité de pluie qui tombe dans la même période sur Christchurch.

La quantité de pluie qui tombe annuellement sur le nord-ouest de l'Amérique est de 80 pouces (2^m,03) ; à Bergen, en Norwège, elle est de 83 pouces (2^m,10) ; à Coïmbra, en Portugal, de 110 pouces (2^m,79) ; à Westmoreland elle s'élève à 134 pouces (3^m,40). D'après les travaux classiques de Darwin sur ce sujet, nous savons qu'il tombe, à la côte occidentale d'Amérique, à peu près cette dernière quantité de pluie. Les côtes occidentales de l'Amérique, ainsi que celles de la Nouvelle-Zélande, sont couvertes d'épaisses forêts qui favorisent la condensation des vapeurs et la pluie.

Sur le versant occidental des Alpes de la Nouvelle-Zélande, la limite de la neige perpétuelle se maintient très-bas (à quel-

(1) Pour notre hémisphère, du 29 septembre au 3 novembre. (Ré-daction.)

que chose comme 6500 pieds, aux environs du mont Cook), par suite de l'égalité et de l'humidité du climat ; comme, d'autre part, la chute de la neige et la condensation des vapeurs sont activées dans les hautes régions où les courants équatoriaux se heurtent aux surfaces froides des Alpes, on voit que la côte occidentale de la Nouvelle-Zélande est dans des conditions propres à favoriser la formation des grands glaciers, et leur allongement jusqu'à un niveau inférieur à celui qu'ils atteignent sur la côte orientale.

La différence qui existe à ce point de vue, entre les deux versants de la grande chaîne centrale, est bien indiquée par le grand glacier Tasman qui, beaucoup plus considérable que le glacier François-Joseph, ne descend pourtant que jusqu'à 2774 pieds au-dessus du niveau de la mer, tandis que le glacier François-Joseph s'étend jusqu'à 2000 pieds plus bas, c'est-à-dire jusqu'à 705 pieds au-dessus de la mer. Il est juste de dire que l'espèce de vaste cuvette dans laquelle s'accumulent les quantités de neige qui donnent naissance à ce glacier, est abritée du soleil par le mont de la Bèche et ses contre-forts, et que le glacier est dans des conditions favorables pour s'étendre jusqu'à un niveau où croissent les fougères arborescentes, les pins et d'autres plantes des terres basses. Si maintenant nous comparons la position de ce glacier avec celle de glaciers de l'Amérique du Sud, nous observerons que des montagnes moins élevées que nos Alpes méridionales, et cela même dans des latitudes correspondant à l'extrémité nord de l'île Stewart, soit à environ 46°, 50', d'après Darwin, prolongent jusqu'au niveau de la mer la face terminale d'immenses glaciers dont les fragments détachés par l'effort des vagues sont emportés au loin en énormes montagnes de glace. Il résulte de là que les conditions d'humidité ou d'abaissement de la ligne des neiges perpétuelles doivent être plus accentuées encore dans l'Amérique du Sud qu'elles ne le sont en Nouvelle-Zélande, où le voisinage de l'Australie et de la Tasmanie exerce certainement

une influence modératrice qui n'existe pas pour la Terre de Feu. D'observations faites dans ces régions et dans diverses autres, il résulte que l'abaissement de la ligne des neiges perpétuelles ne dépend pas de la température moyenne de l'année, mais de la température basse de l'été (1).

A Christchurch, la température moyenne de l'été, d'après les observations faites en 1864, est de $61^{\circ} \frac{1}{4}$ Farenheit ($16^{\circ},15$ centigrades) ; le ciel y est généralement clair et sans nuages ; mais il est évident qu'à la côte occidentale il l'est beaucoup moins et que la pluie y est fréquente, ce qui explique l'abaissement de la ligne des neiges persistantes dans les Alpes de l'ouest ; mais je pense que la température moyenne annuelle n'est pas, sur la partie occidentale de l'île, inférieure à ce qu'elle est à Christchurch, où elle a été de $53^{\circ} \frac{3}{4}$ Farenheit ($11^{\circ},79$ centigrades) avec une température moyenne de 61° Farenheit ($16^{\circ},11$ centigrades) pour les mois d'été, et de $44^{\circ} \frac{1}{4}$ Farenheit ($6^{\circ},71$ centigrades) pour les mois d'hiver ; la température plus élevée de l'hiver à la côte occidentale compense sans doute la basse température de l'été.

La position du glacier François-Joseph est à peu près par $43^{\circ} 35'$ qui correspond, pour l'hémisphère septentrional, à la latitude de Pau ou de Marseille, en France, et de Livourne,

(1) Il y a lieu de rapprocher l'assertion de M. J. Haast de l'opinion émise sur cette matière par M. Renou, l'éminent secrétaire de la Société de météorologie de Paris. (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, t. LVIII, n° 8, 22 février 1864.) « La limite qui nous occupe est en rapport avec la température de la moitié la plus chaude de l'année, c'est-à-dire avec la température des six mois compris entre le 22 avril et le 22 octobre. » (*Pour la Nouvelle-Zélande, du 22 novembre au 22 mai.*) « C'est ce qui m'a fait découvrir la loi suivante : dans toutes les contrées de la terre, la limite des neiges persistantes est l'altitude à laquelle la moitié la plus chaude de l'année a une température moyenne égale à celle de la glace fondante. » (*Rédaction.*)

en Italie. Même dans les Alpes européennes, qui sont à quelques degrés plus au nord, l'altitude moyenne de la face terminale des plus grands glaciers est à environ 4000 pieds, tandis qu'il faut aller à 20 degrés plus au nord pour trouver, en Norvège, des glaciers qui descendent aussi bas que le glacier François-Joseph. Il faut, d'après Léopold de Buch, pour voir la face terminale des glaciers arriver au bord de la mer, aller jusqu'à 67° de latitude septentrionale, c'est-à-dire à 20 degrés plus près du pôle que dans l'hémisphère Sud, à la Terre de Feu.

Des tables météorologiques qui sont à ma disposition me permettent d'ajouter qu'aucun climat en Angleterre ne ressemble plus à celui de Christchurch que le climat de Torquay; entre ce point et Christchurch il y a une différence de température de plus d'un degré. Ici nous avons 53° 1/4 Farenheit (11°,71 centigrades), et là-bas on a 52°,10 Farenheit (11°,15 centigrades).

SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ÉTRANGÈRES.

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Dans la séance annuelle, présidée par l'amiral Lütke, il a été donné lecture d'une partie du compte rendu des travaux de la Société en 1865; puis a eu lieu la distribution des médailles décernées par la Société. La grande médaille Constantin a été donnée à l'académicien G. de Helmersen pour sa carte géologique de la Russie d'Europe; carte sur laquelle M. Semenov a fait un compte rendu analytique; trois petites médailles d'or et dix médailles d'argent ont ensuite été décernées aux auteurs de divers travaux géographiques ou ethnographiques. — Après la distribution des médailles, M. Romanowsky a donné lecture d'un mémoire sur la marche des investigations géographiques qui se poursuivent dans le Turkestan et dans les steppes des Kirghises et il a communiqué quelques observations sur l'im-

portance que la ville de Tashkent peut acquérir pour le commerce russe dans l'Asie centrale. Ce mémoire sera publié dans la prochaine livraison des Bulletins de la Société de géographie de Saint-Petersbourg. (*Journal de Saint-Petersbourg.*)

SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

Madagascar. — La Société royale géographique de Londres a, à sa séance du 11 décembre 1865, entendu deux communications relatives à Madagascar. L'auteur de la première communication, le capitaine Rook, a suivi, dans une légère embarcation, la chaîne de lacs qui s'étend à la côte orientale de l'île. Parti, en août 1865, du lac le plus septentrional, avec trois compagnons de route et un équipage indigène, le capitaine Rook a voyagé pendant trente-deux jours et parcouru environ 400 milles (643 kilomètres) de chemin, tantôt sur des lacs plus ou moins étendus, tantôt sur des canaux tortueux et des torrents qui relient les lacs les uns aux autres. Tout ce système hydrologique occupe une zone de basse terre, qui n'est quelquefois séparée de la mer que par des bancs de sable. Pendant leur exploration, les voyageurs ont rencontré de nombreux villages et plusieurs grandes villes, dont chacune pouvait avoir 1000 habitants; le capitaine Rook s'est arrêté à Manzanari. Les voyageurs ont été bien reçus par les chefs Hovas et ont vu peu de terre cultivée; les habitants leur ont paru indolents, mais d'un naturel gai. Les rives des canaux et des lacs sont couvertes d'une magnifique végétation tropicale, qui, dans les endroits resserrés, forme voûte au-dessus des eaux. A Manzanari, le capitaine Rook a vu un certain nombre d'individus de la tribu Akongo, dont le territoire est situé vers le sud de l'île et qui a réussi à maintenir son indépendance contre les Hovas. La capitale des Akongo, située à plusieurs journées au S. O. de Manzanari, est située sur une haute colline dont les flancs ont été rendus escarpés dans un but de défense.

La seconde communication relative à Madagascar était due au révérend Ellis, missionnaire anglican. Vers la fin de 1861, M. Ellis, sur l'invitation du roi Radama, se rendit dans l'intérieur de la contrée. En se livrant à des explorations dans le but de rechercher de la pierre à chaux, il a parcouru une partie de la province d'Ankova, la plus importante des vingt-deux provinces de l'île, car c'est la province des Hovas; elle a 150 milles (240 kilomètres) de longueur et environ 100 milles (160 kilomètres) de largeur.

Cette contrée est montagneuse, mais les élévations sont isolées ou disposées en massifs plutôt qu'en chaînes continues. La montagne d'Ankaratra, au sud-ouest d'Ankova, est une des plus hautes de l'île; on lui donne 13 000 pieds d'altitude. Aucun Européen et probablement aucun des indigènes n'en a fait l'ascension. Ces derniers disent pourtant que pendant la saison froide les creux voisins du sommet contiennent de la neige. Entre les massifs montagneux règnent de fertiles vallées ou des plaines, dont quelques-unes, parfois d'une étendue de plusieurs milles, sont souvent bien arrosées et cultivées en riz. Les eaux de la province d'Ankova sont abondantes et, bien que les rivières ne soient pas larges, elles sont rarement à sec pendant l'été. Après avoir décrit les cours d'eau et les lacs de cette province, l'auteur décrit les forêts qui, riches en beaux bois de charpente, bordent la province sur trois côtés, tandis que le district central est presque dépourvu d'arbres. Les *euphorbias* et diverses espèces de *figus* sont indigènes: les arbres fruitiers, qui ont été introduits dans le pays, y viennent à merveille. Les bêtes à cornes sont nombreuses. Le bœuf domestique est le bœuf à bosse de l'Inde, tandis que les vastes troupeaux de bestiaux sauvages ont le dos droit.

Il y a dans le pays d'Ankova douze cités ou villages sacrés, qui doivent cette qualité au fait qu'elles ont été le lieu de naissance, de résidence ou de sépulture des souverains. La plupart de ces localités sont interdites aux Européens, et bien que

quelques-unes soient considérables, elles ne figurent pas sur nos cartes ; en voici les noms et les positions relatives : 1° Alasora, à 6 milles environ (10 kilomètres) au sud-est de la capitale ; elle passe pour avoir été la première résidence des Hovas à Imerina. — 2° Imerinmanjaka, à 2 milles (3 kilomètres) au nord-est de la capitale. — 3° Ambohitrahiby, à 12 milles (18 kilomètres) au nord-ouest de la capitale. — 4° Antananarivo, la capitale. — 5° Ambohimanga, à 10 milles (17 kilomètres), au nord-est d'Antananarivo ; c'est la ville la plus sainte de la province : c'était la capitale de la partie nord d'Imerina avant que son chef ne se fût emparé d'Antananarivo. Elle contient le temple d'Ifantak, une des divinités nationales. Le souverain s'y rend une fois par année pour assister et prendre part aux cérémonies en l'honneur de l'idole. Ambohimanga contient les tombeaux des divers souverains et, en particulier, de la mère du dernier roi, qui était aussi la tante de la reine actuelle. Cette place est défendue par des fortifications. — 6° Ambohitany, à 2 milles 1/2 (4 kilomètres) d'Ambohimanga, construite sur une crête élevée. C'est la ville de Ramahavaly, divinité plus renommée qu'Ifantak, et qui passe pour punir, par l'intermédiaire des serpents, ceux qui ont mérité sa colère. — 7° Ambohitratrimo, à 12 milles (18 kilomètres) au nord-ouest de la capitale ; lieu de naissance de la mère de Radama I^{er}. — 8° Ifafy, à 5 milles (8 kilomètres 1/2) N. N. E. de la capitale ; c'est le lieu de naissance de la mère de feu la reine Ranavolo ; elle appartient à son fils Radama II. — 9° Inamehana, à 6 milles (9 kilomètres), au nord-ouest de la capitale, appartient à la reine actuelle. — 10° Ambatofimanjana, dont la position exacte est inconnue au révérend Ellis. — 11° Ambohimanambola (*le village qui contient de l'argent*), à 7 milles à l'est de la capitale ; elle contient le temple de la principale idole hovas, Ikelimalaza. — 12° Ambimalaza, à 10 milles (17 kilomètres) E. S. E. de la capitale. — La croyance en l'intervention de l'esprit des ancêtres des souverains du pays est une des bases de la religion malgache.

A la suite de ces communications, diverses remarques ont été faites par les assistants. M. J. Crawford a fait observer que Madagascar est, comme dimension, la troisième île du globe ; elle vient après Bornéo et la Nouvelle-Guinée ; elle est beaucoup plus grande que la France et trois fois grande comme l'Angleterre et l'Écosse. Les nègres qui habitent Madagascar, bien que plus avancés en civilisation que ceux du continent voisin, sont de vrais barbares. Il doit y avoir eu jadis des relations entre les îles de la Malaisie et Madagascar. Le trajet des Malais, pour se rendre à Madagascar, était favorisé par la mousson du sud-est ; mais le retour leur devait être totalement impossible. M. J. Crawford a terminé en indiquant un certain nombre de termes employés à Madagascar et dont l'étymologie est évidemment d'origine malaise.

M. J. Kessler estime, d'après des observations faites dans le courant de l'année dernière à Antananarivo, que cette ville est placée, sur les cartes, beaucoup trop à l'ouest ; on y a également mal placé la rivière Ikopa, qui se jette dans la baie de Bombatoko, à la côte occidentale.

Quant à l'influence mahométane dans l'île de Madagascar, M. J. Kessler établit que la langue malgache comprend plusieurs mots arabes, et, en particulier, les noms des jours et deux noms de mots ; le dictionnaire malgache compte aussi quelques mots sanscrits, arrivés soit directement, soit par les Malais, quelques mots hébreux, plusieurs mots français et un petit nombre de mots anglais. M. J. Kessler pense que, dans l'étude minutieuse de l'idiome des Hovas, on trouverait des indices relativement à leur provenance et au chemin qu'ils ont suivi pour arriver à Madagascar.

M. Ellis exprime l'opinion que trois races se sont mélangées pour constituer la population actuelle de Madagascar : l'une est venue de la côte occidentale d'Afrique, la deuxième de l'archipel Malais, la troisième enfin serait de provenance inconnue. L'influence arabe peut s'être exercée dans une certaine mesure

avant que l'île ne fût connue des Européens, et quelques usages du peuple semblent avoir une origine mahométane ; Majamba et quelques autres points de la côte occidentale sont encore la résidence d'un certain nombre de commerçants mahométans, mais cette influence a beaucoup diminué depuis un siècle. M. Ellis a des renseignements qui lui permettent d'indiquer la côte sud-est comme ayant été, plus que toute autre partie de l'île, habitée par des Arabes ; du reste, aucun des indigènes avec lesquels il a été en relation n'était capable d'écrire ou de parler l'arabe ; les traditions que M. Ellis a consultées lui ont révélé ce fait, que l'arabe n'était employé que pour les besoins du trafic et ne s'était point répandu dans la population indigène.

Dans le numéro d'avril du *Bulletin*, nous donnerons le résumé de la communication adressée à la Société de géographie de Londres par M. Duchailu, à la suite de son voyage à la côte occidentale d'Afrique.

(*Rédaction.*)

ERRATA

Page 64, ligne 9, après remarques,

- 65 — 27, au lieu de Foncancourt lisez Foucaucourt.
 - 66 — 17 — Guetierrez lisez Gutierrez.
 - 66 — 22 — Regnault lisez Reynaud.
 - 68 — 1, après Bonneau lisez Bourdiol.
-

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

SÉANCES DE FÉVRIER-MARS 1866.

EUROPE.

Aperçu général sur le groupe des îles Baléares et leur végétation,
par M. Paul Marès, 1865. 1 feuille in-8°. M. PAUL MARÈS.

Rapport sur les résultats d'une mission dans les archives d'Espagne
et de Portugal, par M. Alfred Demersay. Paris, 1865. 1 broch.
grand in-8°. M. ALFRED DEMERSAY.

Jahrbuch des Schweizer Alpenclub. Zweiter Jahrgang 1865. Bern,
1865. 1 vol. in-8°. — Jahrbuch des Schweizerischen Alpenclub,
6 feuilles.

ASIE.

Alcune notizie raccolte in uno Viaggio à Bucara da Modeste Gavazzi.
Milano, 1865. 1 vol. in-8°. M. MODESTO GAVAZZI.

OUVRAGES GÉNÉRAUX. MÉLANGES.

Geschichte der Erdkunde bis auf A. v. Humboldt und Carl Ritter
von Oscar Peschel. Munchen, 1865. 1 vol. in-8°. M. OSCAR PESCHEL.

Les illustres voyageuses, par M. Richard Cortambert. Paris, 1866.
1 vol. in-8°. M. RICHARD CORTAMBERT.

Sur la possibilité d'atteindre le pôle Nord, cause de l'insuccès des
tentatives antérieures, expédition projetée en Angleterre et en
Allemagne, par M. Charles Martins. Paris, 1866. 1 broch. in-8°.
M. CHARLES MARTINS.

Résultats de craniométrie, par le docteur Pruner-Bey. Paris, 1 broch.
in-8°. D^r PRUNER-BEY.

Annuaire du Cosmos, 8^e année. Paris, 1866. 1 vol. in-12.

M. TRAMBLAY.

Meteorologische Beobachtungen an der königlichen Universitäts-Sternwarte zu Christiania, 1837-1863. 1 vol. in-4°.

Meteorologiske Jagttagelser paa Christiania Observatorium 1864. 1 broch. in-4°. Christiania, 1865.

Les grandes puissances maritimes dans l'extrême Orient, par M. Casimir Delamarre fils. Article du journal *la Patrie*, 22 février 1865.

M. CASIMIR DELAMARRE.

ATLAS ET CARTES.

Carte géologique de la terre, par Jules Marcou, construite par J. M. Ziegler. Échelle 1/23,000,000°. Winterthur, 1861. 8 feuilles.

M. JULES MARCOU.

Geological map of New Mexico by Jules Marcou, 1857. Échelle 1/900,000°. 1 feuille.

M. JULES MARCOU.

Karte vom Königreiche Hannover, Herzogthume Braunschweig und Oldenburg, bearbeitet und herausgegeben vom Königlich Hannoverischen Generalstabe. 4 feuilles. Échelle 1/250,000°. Hannover, 1863. GÉNÉRAL SICHART, CHEF D'ÉTAT-MAJOR DE L'ARMÉE HANOVRIENNE.

Karte von Bosnien der Hercegovina und des Paschaliks von Novibazar auf Anordnung der Kaiserl. Königl. Generalstabes nach den neuesten Quellen, und mit Ausnahme der Kraina an Ort und Stelle gesammelten topografischen Skizzen entworfen und gezeichnet von Hauptmann Roskiewicz des Grlstabes. Mit Theilen der angrenzenden Provinzen ergänzt und lithografiert im Militär-geografischen Institute. Wien, 1865. 4 feuilles.

GÉNÉRAL DE FLIGELY, DIRECTEUR DE L'INSTITUT MILITAIRE GÉOGRAPHIQUE DE VIENNE.

Carte de la Hongrie à 1/144,000° exécutée à l'Institut militaire géographique de Vienne, d'après les levés de l'État-major autrichien, feuilles d'épreuve n^{os} 2, 3, 15, 25, 26, 35 et 49.

GÉNÉRAL DE FLIGELY.

Carte de la Valachie à 1/288 000^e exécutée à l'Institut militaire géographique de Vienne, d'après les levés de l'État-major autrichien, feuilles d'épreuve n^{os} 3 et 4. GÉNÉRAL DE FLIGELY.

Carte de l'Empire d'Autriche, par le Lieutenant-Colonel de Scheda, à 1/576 000^e feuilles n^{os} 7, 11, 12, 15 et 17.

LE LIEUTENANT-COLONEL DE SCHEDA.

Atlas zur Industrie und Handelsgeographie für commerciale und technische Lehranstalten, für Kaufleute und Industrielle. Mit erläuterndem Texte. von docteur V. F. Klun und docteur Henry Lange. Leipzig, 1863. 2 livraisons. M. LE DOCTEUR HENRY LANGE.

Carte des Iles Spitzberg, réduction au quart de la carte de MM. N. Dunér et A. E. Nordenskjöld, par V. A. Malte-Brun. 1866. 1 feuille. M. V. A. MALTE-BRUN.

Carte du grand lac Albert N'yanza et des routes qui ont conduit Samuel White Baker à sa découverte en 1864. Réduction de la carte originale anglaise des *Proceedings* sous la direction de M. V. A. MALTE-BRUN. 1865. 1 feuille. M. V. A. MALTE-BRUN.

Sketch of the recent discoveries on the Northern coast of America by captain M^c Clintock in search of sir John Franklin. 1 feuille.

M. MAUNOIR.

MÉMOIRES DES ACADEMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES,
RECUEILS PÉRIODIQUES.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde. Nos 145 à 147.

N° 145. Itinéraire de *H. Palgrave* dans l'Arabie centrale, avec une carte de *H. Kiepert*. — Aperçu des voyages du docteur *A. Bers-tein* dans les parties orientales des Moluques, 1860-63. — *Meinicke*. Les derniers voyages dans les parties orientales de l'Australie cen-
trale. — Traces de l'expédition du docteur *Leichhardt*. — Le lac *Copaïs*. — Statistique de la province de *Mendoza*. — Population de la Prusse au 3 décembre 1864. — Le canal de jonction de la mer du Nord et de la Baltique. — Critique littéraire. — Société de géographie de Berlin, 10 juin.

N° 146. *W. Schultz*. Habitudes, mœurs et usages des arbori-
gènes de l'Amérique centrale. — *Meinicke*. Les derniers voyages dans l'Australie centrale (suite). — *Moritz*. Altitude de *Kazbek*. — *Haentsche*. Divisions politiques du *Talidj*. — Nouvelle détermi-
nation astronomique dans l'Arabie centrale. — Extrait d'une lettre du baron de *Decken*. — Sur le courant froid de la côte occidentale d'Afrique. — Critique littéraire. — Société de géographie de Berlin, 8 juillet.

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft. T. XIX, cah. 1-2.

A. Rapp. La religion et les usages des Perses et des autres Ira-
niens, d'après les sources grecques et romaines. — L'inscription phénicienne de Marseille, avec un fragment d'inscription nouvelle-
ment découvert à Carthage; traduits et commentés par *E. Meier*. — *J. Euting*. Notices sur les manuscrits mandéens ou sabiens de la Bi-
bliothèque impériale de Paris et du British Museum. — *Max Müller*. Catalogue alphabétique des *Oupanichads*. — *E. Osiander*. Notes
posthumes sur les antiquités himyarites; éditées par *A. Lévy*. —

Quelques remarques sur l'inscription trilingue de Sardaigne. — Notices, etc. — Notices bibliographiques.

Revue orientale et américaine. N^{os} 54 et 55.

A. Bonté. Recherches faites et à faire sur l'origine de la race mexicaine indigène (3^e article). — J. Perez. Mémoire sur les relations des anciens Américains avec les peuples de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. — Martin de Moussy. De l'unité de la race américaine. — J. Smith. Notice sur la langue tarasca. — Critique littéraire et bibliographie.

Fr. Lenormant. Les pâtres valaques de la Grèce. — Holmboë. Les anneaux à serment. — Schwab. Abravanel (fin). — L. de Rosny. Sur quelques particularités des inscriptions cunéiformes anariennes. — L. Rodet. Voyage d'Ardjouna au ciel d'Indra, d'après la version javanaise. — Umery. Aperçu des langues monosyllabiques de l'Asie orientale. — E. Beauvois. Les populations riveraines de l'océan Glacial.

Actes de la Société d'ethnographie. N^o 7.

Revue de l'Orient. Octobre-novembre-décembre 1864. in-8^o.

Octobre-novembre. J. B. Emin, de Moscou, Recherches sur le paganisme arménien. — Garcin de Tassy. Un chapitre de l'histoire de l'Inde musulmane (suite). — L'abbé Delamarre. Annales chinoises de la dynastie Min.

Décembre. Garcin de Tassy. Un chapitre, etc. (fin). — L'abbé Delamarre. Annales, etc. (suite).

Bulletin de la Société impériale d'acclimatation, 2^e série, t. I^{er}, n^{os} 10, 11 et 12, octobre à décembre 1864. T. II, n. 1, janvier, in-8^o.

Annuaire de la Société météorologique de France. Octobre, novembre et décembre 1865. Mars 1866.

Décembre. Ch. Ritter. Considérations sur les caractères et les causes des variations périodiques et séculaires de quelques conditions et phénomènes météorologiques du globe.

Mars. P. Marès. Nivellement barométrique dans les provinces d'Alger et de Constantine.

Bulletin de la Société géologique. Juin 1864.

Annales hydrographiques 1864, 3^e trimestre, in-8°.

Capitaine *Kergrist*. Traversée de la corvette à vapeur le *d'Assas*, de Toulon à Valparaiso. — Lieut. *Chardonneau*. Renseignements sur le Yang-tze-kiang. — Renseignements géographiques, ethnographiques, etc., sur quelques îles de l'océan Pacifique, par le Rév. *Gulick*; traduit de l'anglais par A. Le Gras. — Instructions générales de l'amirauté anglaise pour les levés hydrographiques. — Eau de l'Océan.

Archives des missions scientifiques et littéraires. 2^e série, t. 1^{er}, 1^{er} fascicule, in-8°.

Boutan. Mémoire sur la Triphylie, avec un plan. — *Basin*. Mémoire sur l'Étolie, avec une carte.

Le Tour du Monde. N^{os} 258 à 274.

N^o 258-261. Voyage en Espagne, par MM. *Gust. Doré* et *Ch. Davillier* (suite).

N^{os} 262, 263. Voyage à Tunis, par M. *Am. Crapelet*.

N^{os} 264-267. P. *Lancelot*. De Paris à Bucharest, causeries géographiques.

N^{os} 268-274. G. *Lejean*. Voyage au Taka (haute Nubie).

N^{os} 272 à 276. P. *Marcoy*. Voyage de l'océan Pacifique à l'océan Atlantique, à travers l'Amérique du Sud.

Annales de la propagation de la foi. N^{os} 218 et 219, janvier et mars 1865.

Afrique orientale. Lettre de M^{sr} *Massaya*, vicaire apostolique des Gallas. — Chine. Lettres de M^{sr} *Verrolles*. — De M^{sr} *Fauris*. Du R. P. *Lebourcq*.

Mars. Dahomey. Lettre de M^{sr} *Borghero*. — La Bulgarie. — Tong-king. Lettre du père *Estevez*. — L'Hindoustan. Lettre de M. *Tagliabue*. — Nouvelle-Calédonie. Lettre du P. *Poupinel*.

Journal des Missions évangéliques. Novembre et décembre, janvier à mars 1865.

Lettres de l'Afrique méridionale. — De l'Inde. — De la Nouvelle-Zélande. — Du Sénégal. — De Talti. — De l'Amérique du Nord, — De Madagascar. — De la Côte d'Or, etc.

Annales du commerce extérieur. N^{os} 1571 à 1573, 1574 à 1580, 1581 à 1585, 1586 à 1591, 1592 à 1596, 1597 à 1600; Novembre et décembre 1864, janvier, février et mars 1865.

N^o 1595. Perse. Renseignements sur sa situation, etc.

Bibliothèque universelle et Revue suisse. Archives des sciences physiques et naturelles. Janvier et février 1865, in-8°.

Février. J. L. Burckhardt (scheik Ibrahim). Extrait et traduit de la galerie des célébrités suisses contemporaines.

Journal des savants. Novembre, décembre, janvier, février, mars.

Novembre. L'Étrurie et les Étrusques, par Noël des Vergers (article de M. Beulé). — Histoire du règne de Pierre le Grand, etc. (3^e article de M. Mérimée). — De l'état actuel du Japon (1^{er} article de M. Barthélemy Saint-Hilaire). — De l'unité de composition, etc. 5^e article de M. Flourens).

Décembre. — Le Japon, etc. (2^e art. de M. Barthélemy Saint-Hilaire). — Pierre le Grand, etc. (4^e article de M. Mérimée). — Mazarin et Richelieu (4^e article de M. Cousin).

Janvier 1865. Li livres dou Tresor, par Brunetto Latini, publié par P. Chabaille (article de M. Littré). — Mazarin et Richelieu, etc., 5^e article. — Le Japon, etc., 3^e article. — L'Étrurie, etc., 2^e article.

Février. Pierre le Grand, etc., (5^e et dernier article). — Hugues Capet, chanson de geste, etc. (article de M. Littré). — Saint Martin, le Philosophe inconnu, etc. (4^e article de M. Franck). — Mazarin et Richelieu, etc. (6^e article).

Mars. Considérations sur l'histoire de la médecine, par M. Claude Bernard (1^{er} article de M. Chevreul). — Le Japon, etc. (4^e article de M. B. Saint-Hilaire). — Les Étrusques, etc. (3^e article de M. Beulé). — Comitorum reliqua, etc. (article de M. Patin).

Bulletin de la Société centrale d'agriculture de Nice. 1864, 3^e et 4^e trimestres, juillet-septembre, octobre-décembre. In-8°.

Mémoires de la Société impériale des sciences de Cherbourg. T. X. Cherbourg, 1864, in-8°.

H. Jouan. Remarques météorologiques et nautiques faites

dant un voyage de France à la Nouvelle-Calédonie et dans la partie S. O. de l'océan Pacifique. — Du même, Note sur les bois de la Nouvelle-Zélande. — Du même, Additions à la faune de la Nouvelle-Calédonie.

Travaux de l'Académie impériale de Reims. T. XXXVIII, 1862-1863. Reims, 1864, 1 vol. in-8° avec planches.

Givélet. Le Mont-Notre-Dame, histoire et description. — *Cheys-son.* Rapport sur l'histoire de l'archipel Havaïen, de M. Jules Rémy.

Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, etc., du département de la Marne, 1864. Châlons-sur-Marne (1865), in-8°.

Cosmos. Revue encyclopédique hebdomadaire. T. XXV, n° 25 et 26, décembre 1864. Nouvelle série, t. I, n° 1 à 13, janvier, mars, 1865; in-8°.

Presse scientifique des deux mondes. 1865, n° 1, 2 et 7; in-8°.

Les mondes. Revue hebdomadaire des sciences. Par M. l'abbé Moigno. 3^e année. T. VII, n° 1 à 13.

Revue de l'instruction publique; n° 32 à 52, 10 novembre-30 mars. 25^e année, 16 avril.

Journal d'éducation populaire. Novembre et décembre 1864, janvier 1865.

La correspondance littéraire. Novembre et décembre 1864, janvier et février 1865; in-8°.

L'Isthme de Suez. N° 202 à 211, 17 novembre 1864. 1^{er} avril 1865.

Société des ingénieurs civils. Bulletin des séances. Octobre à décembre 1864, janvier et février 1865; in-8°.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

AVRIL 1866.

Mémoires, Notices, etc.

SUR LE DROIT BILEN

A PROPOS DU LIVRE

DE M. WERNER MUNZINGER

INTITULÉ

LES MŒURS ET LE DROIT DES BOGOS ⁽¹⁾

Il y a déjà longtemps, Messieurs, que j'ai promis de vous entretenir de cet ouvrage, et ce retard prolongé aurait rendu bien vaine ma prétention de vous en parler aujourd'hui, s'il s'était agi d'un de ces livres éphémères qui reflètent à la hâte de fugitives impressions de voyage pour retomber bientôt dans le vaste abîme de l'oubli. Heureusement pour moi, la modeste

(1) *Ueber die Sitten und das Recht der Bogos*, in-8°, xiv-96 pages

brochure de M. Munzinger a une portée bien plus haute car elle révèle au public tout un ordre de recherches trop négligé par les voyageurs qui cherchent à esquisser les pays sauvages et peu connus. Quelque vifs et quelque précis que soient les traits des sciences naturelles et physiques, on ne saurait oublier qu'un aventureux pionnier en découvertes a encore bien autre chose à faire qu'à récolter des dessins, des herbiers et des chiffres, et que le poète a dit avec raison : « Le genre humain est la plus noble étude de l'homme (1). »

Veut-on savoir pourquoi la curiosité des géographes est toujours si irritée et si peu récompensée quand elle s'adresse à l'intérieur de l'Afrique ?

Est-ce la nature si peu articulée de son contour, si vaste et si continentale, qui arrête également les incursions rapides des touristes et les recherches patientes de nos savants ? Non, l'homme n'est pas à un tel point l'esclave des précipices, des fleuves et des montagnes. Depuis les temps fabuleux des Nimrod et des Hercule, il sait les franchir. Cette Afrique, si impénétrable de notre temps, a vu s'acclimater sur la lisière de son désert la civilisation étrangère de la Cyrénaïque, dont les annales perdues nous auraient révélé des données précieuses sur les nations du Waday, du Darfour et d'autres terres voisines, comme elles à peine connues de nom aujourd'hui. De nos jours on voit se renouveler avec encore plus d'éclat et d'avenir les merveilles de cette Pentapole si habilement fondée par les Lacédémoniens, car les Anglais, au Cap, et les Français, en

(1) « The noblest study of mankind is man. » Pope.

Algérie, tournés face à face, marchent résolument, quoique pas à pas, vers la zone centrale du continent ténébreux.

Quand le géographe penseur dépose sa plume découragée d'avoir fait la chronique de tant de voyageurs en Afrique moissonnés avant le temps, et qu'il s'élève jusqu'aux causes morales qui ont rendu stériles tant de patience et tant d'audace, il se persuade bientôt que le génie inné des Africains s'oppose aux voyages qui sont les premières grandes artères de la civilisation. Et cependant l'histoire nous apprend qu'il n'en a pas été toujours ainsi, et que, sur trois points au moins, l'Afrique a eu assez de sève et de jeunesse pour faire naître des civilisations qui lui ont été propres.

Nous ne parlerons pas de Carthage, si indigène dans toute son histoire, mais qui semble avoir puisé dans une immigration étrangère le feu sacré du progrès; nous vous citerons le royaume fameux et presque fabuleux de Méréë; nous vous nommerons aussi ces Konso révélés par le P. Léon des Avanchers, (1) et dont l'écriture abrahamique est sans doute le reflet d'un beau passé. A ceux qui doutent de la valeur morale des Africains nous parlerons surtout de l'Égypte, si célèbre et si florissante déjà aux premières lueurs des annales historiques.

Les riverains du Nil se régénèrent aujourd'hui, mais en s'appuyant des deux mains sur la civilisation étrangère: dès qu'on les livre à eux-mêmes, ils subissent, eux aussi, cet arrêt de développement moral qui semble

(1) Voyez *Bulletin de la Société de géographie*, t. XVII (1888), p. 160.

peser de nos jours sur l'Africain de pur sang. Tandis que tel peuple de l'Asie, le visage amoureux porté en arrière vers de grands et brillants ancêtres, vit surtout de son passé, tandis que l'Europe, au génie inquiet et ardent, tâtonne fiévreusement toutes les voles de l'avenir, l'Africain d'aujourd'hui, partout où il est livré à lui-même, descend, sans éprouver ni honte ni espoir, cette échelle de la civilisation qu'il avait jadis montée si haut.

Nos études scientifiques se résument surtout et se couronnent par celles de l'âme humaine, et nous amènent, en dernier lieu, à poser de grands problèmes. On peut surtout énoncer les suivants : Quel est l'état de la société où le génie du progrès et même celui de la conservation abandonnent l'homme pour le laisser se plonger lentement et de plus en plus dans cette malédiction de Dieu qu'on appelle la barbarie ? Quel est ce relâchement des ressorts religieux, moraux et intellectuels qui fait éclater la faiblesse de l'homme dès qu'il est livré aux simples penchants de ses sens et d'une raison périssant à la dérobée faute d'exercice et de nourriture ?

Il n'est guère de penseurs qui se soient élevés assez haut pour répondre à ces graves questions. Quand ils les abordent, ils s'adressent d'abord à la philologie, qui crayonne seulement le berceau de chaque peuple et en montre le reflet lointain ; car, si toute nation peut aiguïser et user sa langue à son gré, elle ne saurait jamais en modifier la physionomie primordiale.

A des époques plus voisines de nous, la religion,

mot dont l'étymologie dessine si bien le vrai sens, conserve sur la société une influence incontestée. Mais bien peu de voyageurs étudient à fond les croyances terrestres des peuples : quand ils s'en préoccupent même, ils savent rarement nous redire, à côté des détails presque toujours purs du précepte, les superstitions dégénérées de la pratique. C'est de la religion surtout que dérivent les mœurs, et plus d'un géographe philosophe les a interrogées pour rendre vivante en son esprit une société dont les traits saillants le heurtent presque toujours plutôt qu'ils ne le charment.

Les récits de coutumes et même de sentiments ou d'opinions éparpillés dans les livres de voyages nous révèlent rarement la vraie physionomie des peuples. Il était réservé à M. Munzinger d'avoir le premier mis devant le public le fruit d'une pensée qui m'a fait prendre la plume dans *Inarya* en 1843, que mon frère, M. Arnauld d'Abbadie, a travaillée ensuite, à ma demande, comme une féconde spécialité, et qu'il est allé recompléter en Éthiopie il y a neuf ans.

Mû par les mêmes saines idées, M. Munzinger a songé aussi à étudier dans un coin de la même contrée les allures diverses du droit et des us judiciaires.

On sait assez que le droit, comme sa mère ou du moins sa sœur aînée, la religion, vit dans la vénération du passé, mais qu'au contraire de celle-ci, tout en reflétant les idées primordiales des sociétés humaines, il se rajeunit souvent et se modifie lentement en se moulant sur les idées du temps actuel. C'est seulement de la connaissance pratique et combinée de la religion,

du droit et des mœurs étudiés au sein même de l'Afrique, qu'on pourra enfin s'autoriser pour comprendre, influencer et peut-être même régénérer ses habitants.

Plus empressé et surtout plus hardi que mon frère, le voyageur suisse nous a livré le fruit précoce de ses recherches et de son expérience.

On les voudrait plus complètes, mais personne ne songera à lui reprocher d'avoir donné avec tant de modestie le premier à-compte d'un travail bien conçu et sincèrement développé. C'est dans la pensée de la lui voir continuer un jour que nous y signalerons des doutes et des lacunes, et non pour céder à la facile et bien triste satisfaction de critiquer un travail sans précédent et hérissé de difficultés de toute espèce.

Les Bilen, que j'ai cru pouvoir, il y a déjà longtemps (1), identifier avec les Blemmyes des Romains, sont un vaillant mais petit peuple qui forme le rempart chrétien le plus septentrional de l'Éthiopie. Ils se nomment Boas gor ou fils de Boas, probablement quand ils disent leur thème de guerre, comme les tribus Saho et Ilmorima, qui changent leur nom en pareille occasion. Ces derniers s'appellent alors *Ilma galla*, fils de Galla, et les peuples voisins qui ont appris leur existence par leurs incursions guerrières, leur ont tous donné ce nom ; on peut donc attribuer à une origine analogue le nom de Boas gor, transformé par les

(1) Quatremère a placé la patrie des Blemmyes dans la région occupée aujourd'hui par les Bilen. Il serait aisé de faire voir qu'un Timar prononcerait ce dernier mot Bileni ou Bilenai.

étrangers, selon notre auteur, en celui de Bogos. Mais dans le langage ordinaire ils se donnent le nom de Bilen, et nous préférons employer cette dénomination tout indigène.

Il est probable, en effet, comme M. Munzinger l'affirme hardiment d'ailleurs, que les us Bilen ont été jadis communs au reste de l'Éthiopie chrétienne, qu'il aime à désigner spécialement par le nom d'Abysinie : un Européen qui a tant séjourné dans ces contrées lointaines, comme l'a fait votre rapporteur, se demande si M. Munzinger a bien étudié ce droit en Amara ou même en Tigray, avant d'affirmer, comme il le fait, que les vieux us se sont métamorphosés et que la cohésion des familles s'est relâchée pour abandonner au roi sa puissance de faire justice ? Du moins il n'en était pas ainsi il y a douze ans, malgré de longs siècles de gouvernement monarchique, et si un pareil phénomène s'est réalisé depuis sous le chef actuel, ce serait un des faits les plus anormaux et les plus étonnants dans l'histoire abstraite du droit. Au nom de tout ce qu'il y a de plus sacré dans le monde de la pensée et du sentiment de ce qui est juste, on protestera avec nous contre cette assertion jusqu'à ce qu'elle soit surabondamment prouvée. Le droit ne change point du jour au lendemain comme les gouvernements de notre siècle : il peut devenir muet sous le régime du sabre et plier un instant son éternelle majesté sous l'étreinte d'un despote ; mais c'est une croyance innée à l'homme, qu'un arrêt, surtout prononcé par un magistrat, puise sa force dans la raison pure qui l'a dicté, et cette croyance inspire la sentence du juge tout en surna-

geant toujours dans l'esprit du justiciable. Même le souple et dévoué Oriental, alors qu'il succombe à une *avanie*, accuse et réproouve la force brutale qui l'a frappé. Pour l'honneur éternel du genre humain, nous ne craignons pas d'affirmer qu'à toutes les époques et dans tous les pays, le sommeil du droit est l'avant-coureur infaillible de la chute des tyrans.

Ailleurs notre auteur admet implicitement ces vérités. Nous irons plus loin que lui en commentant son assertion navrante, que celui qui est sans famille ne saurait trouver de la justice (*Familienlos wird rechtlos*). En empruntant le droit à leurs ancêtres *Kamta*, les Bilen n'en ont point développé les principes, ou, ce qui est toujours le plus probable chez des nations retombées dans la barbarie, ils en ont perdu l'usage et même l'esprit. Au contraire, un amara vous dirait qu'en effet justice doit se faire, et que même deux voyageurs qui se disputent ont droit d'arrêter le premier *passant* pour les juger. Les Éthiopiens énumèrent les formes à suivre en pareil cas. C'est ce qu'ils appellent la procédure du *adaras dañä* ou *juge passant*. Sa justice improvisée semble avoir été imaginée pour atteindre les plaideurs sans domicile, et elle peut réunir, dans le juge et les deux parties, trois personnes de nationalités différentes, à la seule condition d'avoir une langue commune pour s'entendre.

M. Munzinger regrette de ne pouvoir comparer le droit Bilen à celui des autres nations, et c'est en partie le désir d'en agir ainsi qui a arrêté jusqu'aujourd'hui la publication de mon frère. Nous puiserons quelques idées dans ses travaux inédits pour rehausser les cita-

tions de M. Munzinger, devenu, par occasion, comme un *juge passant* qui a prononcé sur plus d'un Bilen avec la conscience d'un sage allemand. C'est en pratiquant les procès qu'il a recueilli les faits particuliers pour remonter à leur ensemble et pour saisir l'esprit de la législation. Au fond de l'Afrique, en effet, comme dans nos districts ruraux de France, le vieil us vit par tradition : il n'est écrit nulle part, seulement tel cas particulier le fait surgir à la lumière avec son autorité muette jusqu'alors, toujours majestueuse par sa longue durée.

Avant d'entrer en matière, notre auteur raconte les traditions du pays, annales séculaires formées de vérités en lambeaux, mais dont un antiquaire philosophe pourra dégager les nuages en rebâtissant l'histoire avec ces débris flottants du passé, comme notre Cuvier a su reconstruire avec quelques ossements fossiles les formes des animaux qui ne sont plus. Les traditions Bilen sont analogues à celles du reste de l'Éthiopie ; partout on voit des peuples qui arrivent le front haut et le javelot levé pour déplacer leurs devanciers. Partout ceux-ci s'échappent vers l'ouest et vont occuper les *qualla* ou terres chaudes et malsaines. Partout les premiers colons ne vont se perpétuer hors de leur patrie envahie et perdue, que pour tomber dans la fange de la barbarie, et tout au contraire de notre Europe sous les invasions des barbares, les conquérants africains ont toujours plus de sève, plus de civilisation et plus d'avenir que les tribus usées qu'ils ont vaincues.

Les derniers venus sont ici les Bilen. M. Munzinger

date leur origine de l'invasion de Grañ, en se fondant sur leurs généalogies de douze générations seulement, et en attribuant à une génération une durée de vingt-cinq ans au lieu de trente-trois, qu'on adopte généralement ailleurs. Cette grave exception aux lois générales de l'humanité, et qui abrégèrait de sept ans la durée de la vie de célibataire chez l'homme, aurait cependant besoin d'être bien prouvée : nous avons étudié la même question en cherchant à préciser les dates des émigrations Saho et Ilmorma ; mais ce n'est pas ici le lieu d'exposer nos demi-preuves, nos doutes et nos résultats.

Les trois généalogies citées par M. Munzinger offrent la preuve intrinsèque d'un mélange de peuples, probablement de conquérants et de vaincus, car si l'ancêtre commun *Gabra Tirke* porte un nom *Gi-iz* ou du moins *Tigray*, on trouve parmi ses descendants des noms exclusivement affectés aux musulmans et d'autres qui ne sauraient appartenir à la langue Bilen. En effet, cet idiome étant de famille Kamitique, ne doit commencer aucun mot par la lettre R. Nous avons, d'ailleurs, peine à croire que le mot *Ad*, qui signifie *village* ou *hameau* en *Tigray*, forme partie d'un nom d'homme, et nous en demanderons la preuve à notre auteur avant de souscrire à son opinion. Nous sommes aussi fort en peine d'admettre que la nation, évidemment valeureuse qu'il décrit, provienne de nombreux mariages (*wechselseitige Heirathen*) dans son propre fonds, car ce serait la négation de cet heureux effet des mélanges si bien admis par nos hygiénistes les plus éminents, et dont nous espérons un jour montrer la

vérité, même en Éthiopie, chez les Ilmorma, tandis que les mariages entre proches paraissent avoir abâtardi les races, jadis puissantes, des 'Afzr. Quoiqu'on dise, nous croirons encore que les influences de races et de climats ne sauraient changer les grandes lois de l'humanité.

De 1849 à 1854, quatre invasions étrangères ont démoralisé les Bilen, qui eurent le plus à souffrir des musulmans d'Égypte, ces messagers de barbarie sur tout le pourtour de la Nubie. Après avoir brièvement narré leurs incursions, notre auteur ajoute avec une raison pleine de tristesse : « Un peuple démoralisé qui doit se jeter dans les bras des étrangers, perd sa fierté nationale, son droit et même son langage. Les idées se changent : l'ancien usage perd sa sainteté, et l'on se fait à celui qui est nouveau. Nous décrivons donc un droit qui mourra, parce que l'indépendance patriarcale qui l'a engendré menace de s'évanouir : pareil à une momie mise au cercueil et endurcie là, qui, faite pour les trous des rochers, y gisait des milliers d'années sans se détruire, et qui aujourd'hui doit être abandonnée au soleil, au vent et à la pluie. »

Mais disséquons cette momie. Jusqu'à preuve du contraire, nous la croyons mieux embaumée qu'on ne l'a dit, et la vie nouvelle que les P.P. Lazaristes réchauffent depuis sept ans chez les Bilen ne pourra détruire de quelque temps, pas plus que ne l'a fait leur reste ancien de christianisme, le droit, tant soit peu païen, de cette nation. Elle se compose d'une race d'élite régie d'une façon primitive qui s'est assujéti, en quantité restreinte, les aborigènes, ainsi que quel-

ques tribus incorporées plus tard. Leur droit est patriarcal et aristocratique : sa sanction est la liaison ou cohérence des familles.

Après cette définition, M. Munzinger ajoute que l'idée de Dieu est inconnue comme fondement du droit. Il va même jusqu'à dire que, chez les Bilen, il n'existe pas de lien entre le droit et la morale. Aucun juriste ne voudra admettre de pareils axiomes, surtout en voyant notre auteur ajouter que, sans aucun doute, les principes du droit des Bilen dérivent de leur ancien lieu de séjour dans le sud de l'Éthiopie. Là, en effet, tout porte cet éclatant témoignage que l'idée de Dieu est toujours et partout présente non-seulement chez les Kamfa et les Amara, mais même chez les Ilmorma les plus rebelles aux idées chrétiennes ou musulmanes. Pour l'éternel honneur du genre humain, proclamons bien haut qu'ici comme ailleurs, comme partout, l'idée du droit ne saurait être basée que sur celle des principes moraux et surtout de Dieu qui en est l'éternelle source. Telle est forcément la théorie originelle du droit.

Dans la pratique Bilen, il est sauvegardé par l'intérêt même des familles et la grande facilité de l'émigration ; celui à qui l'on a dénié la justice, quitte le pays et affaiblit ainsi la famille, en cherchant ailleurs un juge assez indépendant pour le protéger. Il en est de même dans le reste de l'Éthiopie, où la garantie de la justice se trouve en outre dans le droit qu'on a de choisir librement son juge, droit qui, dans la plupart des cas, appartient exclusivement au défendeur. Il y a certainement moins de liberté chez les Bilen, où « la famille

est l'État, le souverain et le législateur. » Nous ajouterons qu'il doit être parfois un despote, car le droit d'appel, si bien défini ailleurs en Éthiopie, ne paraît pas exister chez les Bilen.

En Afrique comme en Angleterre, le ministère public est inconnu : l'accusation y perd sans doute de son impartialité et de sa dignité ; mais l'action du juge vient sauvegarder ces ingrédients de toute bonne justice, et la pratique enseigne que la saine liberté gagne à livrer, uniquement au plus intéressé, le cri sacré qui demande justice.

Malgré l'autorité incontestée du Sim (chef de la famille jusqu'au septième degré), son autorité n'a rien de politique comme chez les Sum des Amara. L'esprit d'égalité entre les Simagile (patriciens ou aristocrates) s'oppose à cette extension de pouvoir, et le Sim peut être le plus faible et le plus pauvre de toute la tribu. Il ne prend sa valeur que lorsqu'il rend la justice et quand l'ordre de la nature lui confère sa charge. Son meurtre est taxé comme celui de deux patriciens. Le Sim est quelque chose de saint et d'inviolable : il a droit à une certaine quantité de blé pour chaque paire de bœufs qui travaille sous sa juridiction, mais ce tribut se borne à la première année de sa charge, sans doute par cet amour d'égalité si inné aux peuples qui, en Suisse, en Arabie ou en Éthiopie, préfèrent l'élevage des bestiaux à la culture de la terre.

Le droit des Bilen se nomme Fitha Mogareh (droit ou jurisprudence de Mogareh), du nom de la plaine habitée en premier lieu par le fondateur de ces tribus. S'il s'élève une contestation entre deux clans, ils la

déferent à un troisième plus ancien dans la généalogie traditionnelle, et parfois même à un chef étranger, toujours en stipulant alors que la cause sera jugée d'après le droit de Mogareh. Comme ailleurs en Éthiopie, le ministère de l'avoué est remplacé par des cautions judiciaires. Celle de la procédure se nomme *wahis*. Le Garam est la *cautio judicatum solvi* des Romains ; mais elle est toujours exigible, absolument comme dans le reste de l'Éthiopie, ce qui montre assez que, dans l'origine, cette forme de procédure fut instituée pour des peuples nomades. On exige aussi quelquefois le *zoho* ou otage, qui est perdu pour la partie non adhérent au jugement. Le devoir du *wahis* est de faire payer le débiteur dans le délai légal, et de payer pour lui s'il s'y refuse ; dans ce dernier cas, il a le droit de se faire rembourser par celui-ci au double.

Ce *zoho*, mot qui signifie seulement *otage* parmi les Amara, peut être aussi un gage chez les Bilen, et il est perdu (*verschlungen*) pour son propriétaire s'il s'oppose à l'exécution du jugement. Le *zoho* est employé surtout dans les affaires politiques, et consiste en enfants notables, en sabres ou en bijoux ; alors ces deux derniers doivent valoir le prix d'un homme. L'otage abandonné n'a plus aucun droit, et si le possesseur d'un pareil *zoho* tue l'enfant ou perd l'article de valeur, il n'y a ni sang à payer ni dette à rembourser. Ces singuliers principes sont inconnus dans la partie monarchique de l'Éthiopie et marquent bien chez les Bilen une rare décadence de la justice. Ils n'acceptent comme témoin qu'un indigène libre, de condition honnête, qui cultive sa terre, paît

sa vache et rase son menton. Il faut, de plus, qu'il soit né de parents mariés, ce qui prouve, à nos yeux, que les idées morales se mêlent bien au droit Mogareh. Les incapacités de témoins sont d'ailleurs les mêmes que chez nous, mais toutes ces règles de témoignage ne concernent que les procès civils, et ne s'appliquent point aux cas de vol ou de sang répandu.

Un autre genre de preuve admis en justice est le *wotwozam* ou aveu d'un complice. C'est ce que les Anglais appellent *king's evidence* ou témoignage royal, dont l'institution impure montre au moins la résolution de ne jamais laisser un crime entièrement impuni. Les Bilen sont fort logiques à cet égard, car ils admettent comme *wotwozam* même un ennemi de la nation, un étranger ou un serf. L'auteur ne dit ici rien de l'esclave. Remercions la prudence de nos pères, qui n'ont jamais admis le *wotwozam* en France.

Le serment est la preuve suprême : il incombe au défendeur et le demandeur peut l'y obliger à son gré. Il peut même choisir le genre de serment à déférer, soit en faisant frapper de la main droite la paume droite d'un proche parent, soit en obligeant le défendeur à franchir du pied droit un sabre couché à terre par la partie adverse, tout en protestant de la vérité de son dire.

Une forme plus grave consiste à enjamber la tombe d'un proche parent comme pour s'attirer la malédiction du défunt en cas de mensonge. Mais le serment le plus redouté est celui de l'église. Près de ce lieu sacré, le demandeur jette au vent les cendres d'un pot en souhaitant une pareille dispersion aux enfants de celui

qui ment ; puis il brise le pot en prophétisant le bris du menteur ; ensuite il égorge à la porte de l'église un chevreau noirci de charbon et il maudit le diseur félon ; enfin la partie adverse conduit le défendeur dans le hameau de Mogareh , où il renouvelle ses imprécations à la Durma, nom de la pierre où, dit-on, les éléphants ont assermenté leur frère. A chacune des malédictions prononcées par le demandeur, celui à qui l'on défère le serment répond : *Amen*. S'il y manque une seule fois, le serment est invalide et doit être recommencé. Comme on n'a recours au serment qu'à défaut de toute preuve, on a le droit de s'y soustraire en payant la moitié du prix contesté, mais une pareille fin de procès est rare en cour de justice bïlen.

Après ces légères notions de procédure, notre auteur ajoute que le pari judiciaire n'est usité en droit Mogareh que par les Éthiopiens étrangers, et qu'il ne sert d'ailleurs qu'à ruiner les parties pour enrichir un juge étranger. J'ai entendu décrire sous ce point de vue les paris employés dans le *Hamasen* ; cependant l'origine de cette procédure singulière n'en est pas moins respectable au dire des légistes Amara. « Chez nous, m'assuraient-ils, les juges ne sont pas aussi parfaits que dans le pays des blancs. Ils s'endorment quelquefois sous l'éloquence impuissante des plaideurs, et le pari interlocutoire qu'on propose en allant nouer la toge du juge et qu'on accepte en la dénouant, l'empêche physiquement de sommeiller. D'ailleurs, moralement parlant, un juge prête toute son attention à bien décider un fait important, dont le pari doit dans tous les cas s'ajouter à ses frais de justice, fort modestes, vous le savez. Enfin,

avons-nous besoin de vous citer l'axiome de palais bien connu :

Habtam ba waqqet
diha ba durgo daqet?

(le riche parie par onces d'or ; le pauvre, par poignées de farine). »

La procédure est la partie la plus pittoresque et la plus curieuse de l'us éthiopien, et nous ne savons si M. Munzinger a omis de l'exposer au long, ou si cette preuve de civilisation, bien patente d'ailleurs, même chez les Gurage et les Ilmorma, manque de tout point dans la décadence des Bilen.

Notre auteur divise son sujet en cinq chapitres : 1° rapports de père à fils ; 2° de maître à serf et de patron à vassal (*Dienstmann*) : contrats ; 3° relations des sexes, droit de mariage ; 4° droits matériels, violation de la propriété, vol ; 5° il traite enfin de la violation de la personne et du droit de sang.

I

La population totale des Bilen, tant patriciens (*simagile*) que plébéiens (*tigre*), est estimée à 2100 lances ou hommes capables de porter les armes, et, comme à Rome jadis (*pecunia*, de *pecus*), leur richesse est donnée en vaches, estimées ensemble à 170 000 fr., en évaluant la vache en moyenne à 15 fr., et sans compter les chèvres ni les bœufs de labour. Les patriciens forment le tiers de la population. Mes renseignements sur ce pays, publiés dans votre bulletin (1), portaient à 1500

(1) Année 1842, tome XVIII, p. 199.

lances seulement la population totale. Plus tard, une statistique individuelle des habitants d'un gros village dans Akala me donna la proportion de 1 à 4 comme étant celle des lances comparées à la population totale. C'est aussi le résultat adopté par M. Munzinger.

La majorité, à 18 ans, ou le mariage d'un fils l'enlève à la puissance de son père, qui peut d'ailleurs, en droit strict, vendre ou même tuer son enfant mineur, et le premier de ces crimes était fréquent dans les années de famine : de là l'origine des serfs indigènes. Ce droit, trop digne des Romains antiques, ne prévaut d'ailleurs point dans le reste de l'Éthiopie où une mère est toujours admise à ester en justice pour venger la vente ou la mort de son enfant. Chez les Bilen, une femme mariée appartient moitié à son père et moitié à la famille de son mari. Le patron est le tuteur des enfants d'un client (plébéien) mort sans laisser de proche parent. Afin de tempérer la puissance exorbitante des pères, un enfant a le droit de le quitter pour aller vivre sous la protection de n'importe quel patricien, mais cette démarche ne libère point le père de sa responsabilité légale vis-à-vis de son enfant, qu'il est donc intéressé à bien traiter.

Si une fiancée vient à mourir avant son mariage, elle est remplacée de droit par sa sœur, ou sa nièce ; on peut être ainsi promise avant de naître.

La fille-mère fait ses couchés dans une hutte hors du village ; son enfant est étouffé et enterré dans un lieu solitaire. Ce que l'auteur nous a déjà dit sur une incapacité de témoin fait néanmoins présumer qu'on se dérobe quelquefois à cet usage, qui, malgré sa logique

barbare, prouve l'existence d'une idée morale dans le droit des Bilen.

On appelle *Singalat* une cérémonie analogue à la prise de la toge virile chez les Romains. Vers la Noël, un jeudi ou un samedi, le candidat va en nombreuse compagnie, et avant l'aurore, chez son oncle maternel qui lui rase la touffe de cheveux conservée sur le devant de la tête (contre le mauvais œil croyons-nous, comme dans le reste de l'Éthiopie), et lui donne sa bénédiction d'abord, puis une lance et une jeune vache. Le jeune homme visite ensuite ses parents et connaissances qui lui font un cadeau, chacun selon ses moyens. Cette fête dure sept jours.

Les vieilles lavent et parfument le corps d'un défunt et lui mettent une pierre blanche dans la bouche. Si c'était un homme, on lui jette dessus trois fois autant de pots d'eau qu'il a épousé de femmes pendant sa vie. Puis le corps est enseveli dans une toile blanche de coton. Chemin faisant vers le tombeau, on le pose trois fois à terre, et on l'arrose, ainsi que le tombeau, avec de l'eau parfumée.

Celui-ci est entouré d'un mur de deux pieds de haut qui est dépassé par un amas de pierres, blanches s'il y a eu mort naturelle. et noires si le défunt a péri par la main de l'ennemi. Mais on omet ces dernières si l'ennemi était un roi étranger, car, dans l'idée de ces peuples, on ne venge pas plus le sang contre un roi qu'on ne le ferait contre Dieu. S'il s'agit d'un chef on portera jusqu'à vingt pieds de hauteur le tertre de pierres funéraires. Les demeures des morts sont ainsi plus pittoresques que celles des vivants. Toute mort

est suivie du sacrifice d'une vache dont on distribue la chair aux pauvres, et l'on fait ensuite un festin funéraire à chaque anniversaire. Ce festin n'a lieu qu'une fois dans le reste de l'Éthiopie et n'est omis ni par les Ilmorma ni par les Qimant, ni même par les nègres qui font tous alors, selon les croyances, ou des prières, ou de bons souhaits pour le défunt. Cependant M. Munzinger dit que les Bilen ne connaissent point de prières pour les morts : nous aimons à douter de cette assertion navrante, car dans nos propres recherches nous avons appris combien il est souvent difficile de constater un fait négatif.

II

Chez les Bilen on peut être serf (Leibeigener) par naissance, par vente, ou par l'impossibilité de payer ses dettes. Cette dernière origine rappelle la loi romaine qui, plus barbare, faisait un esclave du débiteur malheureux. Ce qui est extraordinaire c'est qu'un Bilen peut se constituer volontairement serf : la terre classique de l'esclavage pouvait seule faire passer dans la loi une telle perversion des saines idées du droit. Mais le maintien d'un pareil us prouve assez, ce que nous avons vu partout en Éthiopie, qu'un esclave n'est pas malheureux tant qu'il ne sort pas des limites de cette contrée.

Quand un serf ne l'est pas de naissance il peut toujours se racheter au prix fixe de dix vaches ou environ 160 francs de notre monnaie. Cette somme doit être livrée dans le Muhabar ou assemblée de village.

Le ci-devant maître donne alors une caution à l'affranchi qui, de son côté, doit se choisir un patron. L'us a établi les divers frais de ce contrat verbal, dont *toutes* les formes doivent être suivies sous peine de nullité, et que le crieur public proclame dans les trois villages les plus voisins, car telle est, avec de légères variantes, la méthode éthiopienne pour enregistrer les contrats. Ces sages coutumes tempèrent la noirceur de l'esclavage et sont l'aurore d'un droit plus pur. Mais l'us Bilen va encore plus loin : le serf, sans distinction de sexe, a le droit de vivre où il veut, et même chez un patron qu'il peut choisir parmi les nobles du pays. Il ne reste alors au maître d'autre droit sur son serf que celui qu'il possède toujours de s'approprier une certaine portion de son revenu. Ce choix d'un patron a lieu quand le serf se méfie de son maître dont les pouvoirs sont assez étendus, non-seulement pour l'affranchir, mais encore pour le donner ou le vendre. En relatant ces ingénieux tempéraments de l'esclavage, nous n'avons pas pu retenir la pensée que, dans l'Amérique, nos amis les Confédérés, malgré leur supériorité incontestée dans la civilisation, pourraient prendre quelques leçons de savoir-vivre chez les demi-barbares de l'Éthiopie.

L'héritage du serf appartient à son hôte sans distinguer s'il est patron ou maître. Mais ce dernier est regardé comme le père de son serf, est responsable des meurtres qu'il commet, et a le droit de venger sa mort. Le prix du sang d'un plébeien est le même que celui d'un patricien. Le maître est le juge, le patron et la caution de son serf. Tous les esclaves font partie de

l'héritage du fils aîné. M. Munzinger ne nous dit pas quelle est la ligne de démarcation entre le serf et l'esclave proprement dit.

III

L'ouvrage que nous examinons a le très-rare mérite d'éviter les phrases inutiles et d'être rempli seulement de faits nouveaux. Malgré l'aridité du sujet, nous croyons donc devoir en présenter plusieurs extraits, surtout pour les rapprocher des institutions de l'ancienne Rome, qui sont familières à plusieurs de nos lecteurs. En les comparant aux *us Bilen*, on sera forcé d'en conclure une communauté d'origine, bien lointaine il est vrai, ou bien d'admettre que toute civilisation passe par les mêmes phases, et que des arrêts de développement dans l'épanouissement du droit peuvent faire durer longtemps des *us* faits pour un temps qui a passé. A ces deux points de vue, nous parlerons des patriciens (*Simagile*) et des plébéiens (*Tigre, Gulfare* ou *Waresa*). Les premiers sont ou des *Bilen* purs ou des étrangers d'assez haut rang dans leur patrie pour dédaigner un patron hors de chez eux. Le *Tigre* est un *client* qui peut tenir sa condition de son consentement; elle peut aussi résulter de sa naissance, car tous les rapports de patron à client sont strictement héréditaires.

Pour avoir droit à la justice chez les *Bilen*, tout étranger s'y choisit un patron, comme il prend un *abban* chez les *Çomal*, un *haddar* à *Muçaww'a*, un *gofta* en pays *Ilmorma*, et, naguère encore, un *Jafyr*

chez les Arabes qui rôdent aux environs de Suez.

Les chances de la fortune ne peuvent changer l'état des personnes : un patricien peut rester pauvre, et un plébéien devenir fort riche sans que l'us lui permette de sortir de sa caste.

Le devoir du patron, ou pour mieux dire du patricien Bilen, est de soutenir son client dans ses procès, et d'être son médiateur (Fürsprecher); il est à la fois sa caution naturelle et son juge. Sans la permission du patron, le client ne peut ni contracter une obligation ni se laisser juger. En commençant sa clientèle, il consent à faire à son patron un cadeau, ordinairement de peu de valeur, par exemple à apporter chez lui un pot de bière aux fêtes de Noël et de Pâques, mais l'institution de ce tribut peut entraîner des conséquences graves, car chaque omission de paiement doit être plus tard remplacée par une génisse de deux ans.

Comme les Saho, les Bilen cherchent la fortune en volant leurs voisins; à chaque entreprise heureuse, le client doit à son patron une vache, s'il a ramené des bestiaux, et la moitié du prix de vente s'il a volé une personne ou bien tué ou trouvé un éléphant. Si le client n'obéit pas à cet us, le patron peut s'approprier tout le butin. Il a droit à une vache si le client meurt sans enfants; dans le cas où le Tigre défunt n'a pas laissé de parent, le patron hérite de tous ses biens, y compris sa femme et même sa fiancée, ce qui est une extension monstrueuse de la logique du droit. Ce n'est pas tout : si le client refuse complètement de satisfaire aux prétentions de son patron, celui-ci peut le réduire en servage et par conséquent le vendre, lui et toute sa

postérité. Hors des cas précités, le client ne doit rien à son patron et peut vivre où il veut. Les liens du mariage peuvent unir le patron et le client sans aucune disgrâce pour le plus noble des deux conjoints ; mais si la mariée est une Tigre, on omet l'un des sacrifices prescrits dans tout autre mariage.

Disons quelques mots des contrats à temps. Le pasteur s'engage pour un terme prescrit qu'il doit atteindre sous peine de perdre *tous* ses gages. Si le propriétaire d'un troupeau s'aperçoit, avant son pasteur, de la perte d'une bête, ce dernier doit en remplacer la valeur, mais il n'en est pas responsable s'il a été le premier à annoncer l'absence de la bête, tout en montrant au propriétaire la trace de ses pas. Quand un pasteur a quitté son maître malgré ses prières, et qu'après son départ une vache accoutumée à lui perd son lait, le pasteur doit au maître primitif deux fois le prix de cette vache. Cet us nous paraît fondé sur la superstition du mauvais œil, et nous amènerait presque à parler des faits et des contes de sorcellerie qui abondent en Éthiopie.

IV

Le métayage est la forme la plus usitée dans l'agriculture : on partage la récolte par moitié quand une personne fournit les bœufs et la semence, tandis que l'autre donne son travail ; si l'un des associés ne fournit qu'un des deux bœufs, il n'a droit qu'au cinquième de la récolte ; la proportion monte au quart pour celui qui donne un bœuf et la semence. Toute contestation sur

des faits de métayage est vidée, faute de témoins, par le serment du laboureur en frappant de la main le pied gauche de son bœuf de labour.

Si une servante n'a pas demandé congé trois semaines avant de s'en aller, elle doit ou servir un autre terme, ou perdre tous ses gages.

Nous regrettons que M. Munzinger n'ait fait que mentionner les donzeaux (mesanit) ou compagnons de noce, etc., dont l'institution prévaut dans toute l'étendue de l'Éthiopie et qui ne nous a paru complètement développée que chez les Afar.

Les procès vermoulus (wurmstichiges) sont chers aux Bilen ; ils plaident sur des bagatelles pendant de longues années, et ont l'art de donner un semblant de vérité aux prétentions les plus futiles. Le servage a le plus souvent cette impure origine. Il n'y a cependant guère plus de deux cents serfs dans tout le pays, et comme il n'est pas naturel de fonder le droit sur une exception, on peut présumer que les malheurs des temps ont porté les Bilen à vendre la majeure partie de leurs serfs, et que l'esclave ne leur rendant guère de profit par son travail, ils n'ont presque aucun intérêt à soutenir une institution due jadis et surtout à des guerres heureuses. L'esclavage par le vol des enfants a presque cessé aujourd'hui, et le précieux droit du serf de se choisir un patron a pour effet d'éteindre lentement une institution odieuse.

Lorsqu'il s'agit d'un usage qui dégrade l'homme, on ne peut s'empêcher de citer les réflexions de M. Munzinger, qui en fait rarement dans son travail si bien conçu : « Quoique la prohibition de l'esclavage ait été proclamée dans Muçaww'a, cet infâme trafic y

est aussi florissant que jamais... Un croiseur dans le sud de la mer Rouge y mettrait fin dans un mois, car les musulmans ne recommenceraient pas une spéculation malheureuse. » A ces paroles de notre auteur, j'ajouterai que de mon temps les bâtimens anglais paraissaient avoir l'ordre de respecter les possesseurs d'esclaves, car le capitaine d'un vaisseau de guerre britannique à Tadjurah m'a refusé de recevoir à son bord un esclave échappé, et dans Aden la police forçait les esclaves fugitifs à retourner auprès de leurs maîtres. En présence de faits pareils, on aura peine à soutenir que la nation anglaise ait aboli l'esclavage dans l'ouest de l'Afrique par un pur sentiment d'humanité, car les esclaves, dans le pourtour de la mer Rouge, sont souvent nés dans la religion chrétienne, et l'immense majorité de ces victimes de la cupidité mercantile se compose d'enfants qui n'ont pas eu encore le temps de mal faire : d'ailleurs ces esclaves sont plus intelligents et plus susceptibles d'éducation que les nègres de l'Afrique occidentale. Les Anglais sont tout-puissans dans la mer Rouge, et ils y auraient, depuis vingt ans, aboli l'esclavage, s'ils ne tenaient pas à garder envers la Turquie des ménagemens excessifs, ainsi qu'en l'a vu en 1840 et en 1855. Heureusement tout crime politique porte sa peine. Pendant que j'étais à Mucawwra, on y vendit un garçon dont la peau toute blanche trahissait l'origine britannique. Ce *colis* des musulmans, probablement volé dans l'Inde, et qu'un croiseur aurait si facilement libéré, fut dirigé vers le Nord, sans doute pour tenir les clefs de quelque harem dans Constantinople. Un Anglais innocent aura donc été la victime

d'une grande négligence politique : Dieu se plait souvent à punir les hommes par où ils ont failli.

Il y a parfois une profonde sagesse dans les institutions immémoriales dont on ignore aujourd'hui le sens. On aura remarqué jadis en Éthiopie que les mariages entre consanguins abâtardissent la race. Aussi les Bilen ne peuvent-ils se marier en dedans du septième degré. De même, les Borana ou patriciens Ilmorma perdraient leur rang s'ils ne s'alliaient au delà du douzième, et il est remarquable que ces deux classes d'Africains ont une vigueur physique et une intelligence qui les rend toujours dignes de leur position élevée.

Chez les Bilen, si l'un des fiancés meurt avant le mariage, il est remplacé par le plus proche parent ; cette règle s'applique aux deux sexes. Une veuve devient la femme du plus proche parent de son mari défunt, et avant tout du fils de ce mari s'il est né d'un autre lit. La veuve d'un patricien a droit pendant un an entier à la maison de son mari défunt : ce droit est limité à quarante jours s'il s'agit d'un Tigre ou client. Après ces délais, elle est libre de convoler à de secondes noces. Les fiancées comme les épouses n'appartiennent plus que par moitié à la famille de leur père ; par conséquent le meurtrier de sa fiancée ne doit que la moitié du prix de son sang. Chez les Tigray et les Amara, où l'idée exclusive de la famille prédomine moins, la mariée est, au contraire, réunie à la famille de son mari, à moins qu'il ne s'agisse de venger son sang, qui peut être revendiqué en entier par la famille de son père.

L'hyène étant l'être le plus méprisé de l'Éthiopie, on la nomme en justice pour indiquer l'absence de tout

droit. Ainsi, un Amara dira qu'un homme tué de nuit hors de chez lui était une hyène, parce qu'on ne venge pas sa mort. En effet, un honnête homme est censé ne rien entreprendre dans l'obscurité. Dans le même sens, le Bilen affirme que la femme est une hyène. Elle ne peut ni hériter, ni cautionner, ni jurer, ni témoigner; on ne peut même l'appeler en justice si elle a commis un crime. Elle est absolument sans responsabilité et sans droits.

Malgré l'influence du christianisme, la loi civile admet le divorce dans toute l'étendue de l'Éthiopie. On doit ajouter que là est la cause principale des querelles civiles et de l'infériorité politique et morale de ce beau pays, car l'union politique ne saurait être forte quand des divisions intestines affaiblissent le lien de la famille, cette base fondamentale de toute société. La divorcée bilen ne peut se remarier qu'au bout d'un an, si elle est de race patricienne, ou de quarante jours si elle est plébéienne. Le mari peut néanmoins abréger ce délai lorsqu'il prononce le divorce. Les enfants des divorcés appartiennent au père, mais la mère peut réclamer ceux qui tettent encore. Le divorce amené par la femme est le plus rare. Elle l'effectue en se réfugiant, à trois reprises, dans la demeure de son père. Comme chez les Ilmorma, tous les gens d'une noce jouissent de la trêve de Dieu pendant toute la cérémonie, et les vengeances les plus légales sont alors défendues par le droit Mogarîh.

L'usage de prohiber tout rapport, même de conversation, entre des fiancés, prévaut chez les Ilmorma comme chez les Bilen, et ceux-ci n'ont garde d'emme-

ner l'épouse de chez elle pour la donner à son mari sans employer un simulacre de force et même de combat. Les habitants du Kaffa en font autant ; comme eux, les Bilen enlèvent la fiancée bien couverte et font des sacrifices prescrits là comme dans toutes les grandes occasions de la vie humaine. Dans toutes ces tribus, si éloignées aujourd'hui les unes des autres, on retrouve aussi le même us qui défend aux femmes de traire les vaches et de prononcer jamais le nom de leur mari. Chez les Bilen, comme au Darfur, cette interdiction s'étend aussi à la belle-mère.

Revenant aux incapacités légales de la femme dans la société demi-chrétienne des Bilen, M. Munzinger remarque qu'elles ne sont pas propres à ennoblir son caractère, que dans l'Éthiopie chrétienne le mari qui divorce est obligé de restituer le douaire et de nourrir sa femme répudiée ; enfin, que le pays tout voisin de Barka est le paradis des femmes. Là, en effet, le mari doit en tant d'occasions des présents à son conjoint qu'il en est souvent réduit à la misère : l'épouse s'administre elle-même, prend dans la succession une part égale à celle de son fils, a maintes facilités pour le divorce et garde sa fortune à l'abri de toute atteinte. En remémorant l'histoire antique de l'Éthiopie, on devait bien s'attendre à trouver quelque part de pareilles lois, dans une contrée où tant de femmes ont joui et jouissent souvent encore du plus haut privilège de l'homme, celui de gouverner ses semblables.

Les Bilen, comme les Akala-Guzay, épousent régulièrement la veuve d'un frère défunt, quand même il a laissé des enfants. Les divorces sont très-fréquents

dans toutes ces tribus, vû l'affaiblissement des idées chrétiennes. Par la même raison, et pour augmenter leur influence en agrandissant leurs relations de famille, les riches sont adonnés à la polygamie.

On croira sans peine M. Muzinger quand il affirme qu'un polygame n'est jamais tranquille entre ses deux épouses, et il est consolant d'enregistrer ici la conviction de notre auteur, que les époux monogames sont de beaucoup les plus fortunés; que les doubles mariages proviennent rarement d'un besoin physique, et enfin que les polygames, tout comme ceux qui divorcent souvent, ont ordinairement peu d'enfants. Ici, comme dans le cas des mariages entre proches, on voit planer les mêmes lois humanitaires, sous les feux de l'équateur comme près les glaces du pôle.

(A suivre.)

LE

DIOCÈSE D'ALESSIO ET LA MIRDITIE

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE

DE M. WIET

Consul de France à Scutari.

COMMUNICATION DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES.

(Direction des consulats et affaires commerciales.)

§ 1. — TOPOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE ET STATISTIQUE.

Étendue et limites. — Le diocèse d'Alessio, dont l'étendue est de 52 lieues en longueur et de 15 lieues en largeur, confine au S. et à l'E. avec le diocèse de Durazzo; au N. avec celui de Sappa; au N. E. avec celui de Pristrend, et à l'O. avec celui de Scutari et la mer Adriatique. Ses frontières naturelles sont: au S. et à l'E. le fleuve Matia, ainsi que ses deux affluents le grand et le petit Fandl, jusqu'à Prei-Sriset, qui le séparent de Durazzo; puis une chaîne de montagnes désignée sur les cartes sous le nom d'Ibelea, s'étendant jusqu'au pont de Spas (Van Spas), forme la délimitation au N. E. avec Pristrend; au N., et en prenant Spas pour point de départ, la rivière Ghjoska le fait confiner avec Sappa; à l'O., enfin, la grande route de Gialla-Mallt, puis le Krabi et la Bieseka jusqu'à la rivière Glomsichja, forment ses limites avec Scutari.

Montagnes. — La chaîne de montagnes qui traverse le diocèse d'Alessio peut être considérée comme une ramification du Schar (Scardus) ; ses sommets les plus considérables sont le Veglia, qui s'élève au-dessus de Calmetti et qui forme à l'E. les hauteurs de Freglina, d'Ugrii et de Calori jusqu'au Fandi ; au N. celle de Cresta, qui domine la Zadrima et s'étend vers le torrent de Ghiadri ; au S. E., cette hauteur se divise en deux bras, qui forment la vallée entre Criesesi et Bulgari ; au S., il prend le nom de Molungo, sur le revers duquel se trouvent les villages de Grùcca, de Manatia, de Trinsci, de Spidani, de Soïmendi et de Pedana. Le Bieseka-Ses, autour duquel, en commençant de Corsopullo, se trouvent groupées les paroisses de Castanietti, St-Georgio, Cacinari, les villes de Gegiani, Gojoni et Scosa, ainsi qu'une partie de Ciaffa-Malit. Cette montagne se relie à celle de Krabi, dans le diocèse de Sappa. Le Fandi, dont le sommet le plus élevé est le Monella, prend au N. E. les dénominations de Bosci et de Koravi ; ces deux rameaux s'étendent jusqu'au pont du Vizir sur le Drin ; au S. et au S. O., celles de Ruena, de Kumla, de Zeppe et de Mali-Sentit (Mont-Saint), qui, par une pente progressive, se perdent dans les environs de Nderfandina.

Deux particularités remarquables distinguent la Monella : la première, c'est qu'à sa cime se trouve une longue plaine recouverte de neige pendant toute l'année, et qu'à ses bords, vers l'E., existe une espèce de puits où fourmillent des serpents venimeux ; la seconde consiste en ce qu'à de certaines époques, plus ou moins rapprochées, une source appelée Vigani sort du sein

de la montagne, traverse le village de Kimessa, et, sans pluies ou autre cause atmosphérique, se jette avec grand fracas dans la plaine, charriant avec elle des rochers, des arbres, etc... Les villageois en ont très-peur et les traditions superstitieuses en font remonter l'origine à un dragon siégeant dans les entrailles de la Monella, et auquel ils ont donné le nom de Coliedra. Ce phénomène se produit ordinairement au mois d'avril.

Fleuves et rivières. — Les principaux fleuves sont le Drin et le Matia ; le premier n'a pas son origine dans le diocèse, mais il le traverse dans toute sa longueur et va se jeter sous Alessio, dans la mer Adriatique, tandis que le second sort du voisinage de Cidena, et, après avoir reçu le grand et le petit Fandi, côtoie la ligne de démarcation entre le diocèse d'Alessio et celui de Durazzo, et s'écoule également dans l'Adriatique. Les rivières les plus importantes sont, outre le grand et le petit Fandi, lesquels, bien que d'origine diverse, portent pourtant le même nom, le Ghioska, le Ghiadri et le Glomsichja.

Le grand Fandi sort du mont Krabi et reçoit neuf affluents. Le petit Fandi sort du mont Monella ; il reçoit trois affluents. Le Ghioska sort du Rosci et s'écoule dans le Drin, un peu au-dessous de Van-Spas, vers Prisrend. Le Ghiadri sort du mont Monella, s'unit au Vorna et se jette dans le Drin, près du village du même nom, dans la Zadrina. Le Glomsichja sort de Biesekas et se jette aussi dans le Drin, un peu au-dessus de Van-dens ou Zadegne.

Lacs et marais. — Le diocèse ne possède aucun lac, et les marais les plus considérables sont : celui de San-Martino, au-dessous de Triuschi ; celui de Knet-colcedres, au S. de l'hospice des Franciscains, à Alessio ; celui de Knali, à l'embouchure du Drin, près du port de St-Jean-de-Medua ; celui de Mriva, au delà du Drin, et enfin, celui qui s'étend au S. O. de Baldrani et de Cacarichi, et qui rend l'air infecte et malsain. Dans ce dernier marais flottent des îles couvertes d'arbres et qui s'attachent tantôt à un bord, tantôt à l'autre.

Forêts. — Presque toutes les montagnes du diocèse sont boisées ; les plus riches forêts sont celles de Fandi, d'Orosch et de Monella. On trouve aussi de belles forêts dans la plaine de Berdloja, entre le Drin et le fleuve Matia. Le pin, le rouvre, le sapin, le chêne, le hêtre, l'orme, le genévrier, le tilleul et le peuplier sont les essences que l'on rencontre le plus communément. Les platanes sont bien moins nombreux et les cyprès ne produisent que des individus rabougris.

Population. — La population entière du diocèse est de 22,340 habitants, occupant 2,784 maisons ; elle est ainsi divisée : 5,050 Turcs dans 630 maisons ; 17,279 catholiques dans 2,104 maisons ; 12,256 Mirdites occupant 1,450 maisons. Les Turcs habitent Alessio et Mal-isi. Il n'y a point, dans le diocèse, de villages mixtes.

On peut diviser les catholiques, selon les drapeaux (bandière) auxquels ils appartiennent, en catholiques de la montagne et en catholiques de la plaine. On en

connaîtra la force et la composition dans le chapitre suivant.

Les habitants du diocèse sont de race albanaise et ne parlent que l'albanais..

§ 2. — CULTES, INSTRUCTION PUBLIQUE,
ORGANISATION POLITIQUE, ADMINISTRATIVE ET JUDICIAIRE.

Culte catholique. — L'administration ecclésiastique du diocèse est exercée par l'évêque d'Alessio, résidant à Calmetti; il est suffragant de l'archevêque de Durrazzo, mais cette dépendance est tempérée par l'action immédiate et absolue de la Propagande de Rome. Les lois qui régissent le clergé sont les canons de l'Église et les instructions spéciales pour les missions.

Le clergé est national et séculier, sauf la mission de Franciscains dite de l'Épire, qui a succédé à l'antique *Provincia Albana*. Le diocèse possède un nombre suffisant d'églises, qui sont pour la plupart mal bâties, et, par conséquent, assujetties à de fréquentes réparations. Les plus solides sont celles de Cacarichi et de Baldrani, ainsi que l'hospice des Franciscains à Alessio. Sur le mont Saint (Mali-Sentit), qui domine Orosch, il y a une grande église dédiée à saint Jean-Baptiste, laquelle a été donnée aux Franciscains par le pape Clément VIII. Toutes ces églises ont des cloches et on peut librement les sonner, à l'exception toutefois de celles de l'église St-Nicolas, sise au bazar d'Alessio, et de l'hospice des Franciscains de la même ville, quoique situé au delà du Drin. Cette dernière église paraît dater de 1240, les deux chapelles de Cacarichi et de Baldrani,

du **xv^e** siècle, époque de la domination vénitienne.

D'après l'historien franciscain Wadingo, la province franciscaine de l'Albanie comptait, depuis les temps les plus reculés, une trentaine d'hospices ou de couvents qui étaient partagés dans tous les diocèses de l'Albanie. Il ne reste plus de nos jours que l'hospice de Caporadoni de Sebaste, dans le diocèse de Durazzo; celui de Troschiani, dans le diocèse de Sappa, et enfin, ceux de Rbien et d'Alessio de ce diocèse. Ce dernier est considéré comme maison-mère. Ces hospices formaient, jusqu'en 1831, la province religieuse; ils étaient desservis par des prêtres nationaux, mais avec un provincial étranger, lequel étant obligé de venir faire régulièrement sa visite et de retourner à son poste, dépensait en frais de voyage, plus qu'on ne lui allouait; c'est pourquoi un bref papal supprima à cette époque la province et institua la mission d'observants, qui, néanmoins, n'est pas encore légalement introduite.

Le diocèse d'Alessio compte vingt-trois paroisses, dont douze se trouvent dans la Mirditie, appelée aussi le pays au-dessus de Cresta ou simplement la Montagne, et onze dans le pays au-dessous de Cresta.

En outre des églises paroissiales, il existe neuf chapelles où les desservants des cures desquelles elles relèvent, vont officier à certaines époques de l'année.

Les paroisses, pour le pays au-dessus de Cresta, sont au nombre de douze, dont dépendent quarante-neuf localités (1450 maisons et 12 256 habitants). Pour le pays au-dessous de Cresta, le nombre des paroisses est de onze et le nombre des localités qui en dépendent est de quatorze (654 maisons et 5023 habitants).

Culte mahométan. — Il y a dans le diocèse d'Alessio plusieurs mosquées, dont deux sont situées dans la ville : l'une d'elles est l'ancienne église de St-Georges ; une troisième près de la paroisse de Grùcca et trois beaucoup plus petites à Mal-isi et dans les autres villages turcs, derrière les montagnes de Fandi.

Instruction publique. — Sur les 17 279 catholiques du diocèse, cinquante à peine savent lire avec difficulté, dix savent signer leur nom. L'instruction est on ne peut plus négligée. C'est dire qu'il n'existe ni écoles, ni personne qui veuille s'occuper d'instruire la jeunesse dans les devoirs qu'imposent la religion catholique et la société. Quand on compare cet état d'ignorance à ce que font les orthodoxes dans les autres provinces de l'empire, on ne doit être nullement surpris si ceux-ci parviennent généralement à s'élever au-dessus de leur condition sociale ou à acquérir du bien-être ; jusqu'à l'âge de quinze ans, les jeunes gens fréquentent les écoles que les villages grecs les plus misérables du Pinde entretiennent aux frais des communautés. Les musulmans du diocèse d'Alessio envoient leurs enfants chez le hodja ou le simple muezzin desservant la mosquée, qui leur enseigne à lire et à s'instruire dans leur religion.

Organisation politique, administrative et judiciaire. — Aucun diocèse n'est aussi mal partagé, en ce qui concerne son organisation politique, que celui d'Alessio. Tandis que la portion la plus considérable est soumise au pachalik de Scutari, les deux paroisses de Pedana et de Soïmendi dépendent à la fois du gou-

verneur de Monastir et du commandant de Tirana. Ce dernier n'exerce pourtant sa juridiction que par des Zaptiés chargés de percevoir les impôts, et il n'a jamais mis les pieds dans ces deux paroisses, séparées du reste de son district par le Matia, sur lequel n'existe aucun pont. La partie soumise au gouverneur de Scutari est subdivisée en plusieurs Mudirliks. Le Mudir de Daïci, dans la Zadrima, a sous lui les neuf dixièmes de la paroisse de Calmetti; le Mudir d'Alessio a le reste de cette paroisse, plus celles d'Alessio, Veglio, Bulgari, Criesesi, Grücca et Merchigne; le gouverneur général a sous sa dépendance immédiate les paroisses de Baldrani et de Cacarichi, situées au delà du Drin.

L'autre portion formée des villages mirdites jouit d'une autonomie complète dans son administration intérieure, à la tête de laquelle est placé un chef catholique, qui a le titre de pacha et le rang de général de brigade, que lui a conféré la Porte, à la demande du maréchal duc de Malakoff, à l'issue de la guerre de Crimée.

Auprès de chaque mudir, il y a un conseil de caza et un cadî, qui ne décident que les affaires de second ordre, tandis que celles qui ont un caractère plus important sont soumises au gouvernement de Scutari.

Des prisons, en fort mauvais état, sont établies à Alessio et à Daïri. La gendarmerie, en nombre insuffisant, n'est nullement en état de maintenir la tranquillité publique.

État de défense. — L'unique forteresse du diocèse est celle d'Alessio, qui s'élève à environ 188 mètres

au-dessus de la ville et qui peut être considérée comme la clef de la plaine du Drin. Aujourd'hui sa vaste enceinte, que n'occupe aucune garnison, présente un amas de ruines sur lesquelles reposent quelques canons hors de service.

Le diocèse d'Alessio et celui de Sappa forment une espèce d'île séparée du reste du pays, d'un côté par le Drin, de l'autre par les deux Fandi, et bordée de montagnes et de gorges qui lui donnent une position naturelle assez forte. Le brigandage ôte toute sécurité sur les deux routes principales qui traversent ce territoire.

Force armée. — Il n'existe dans le diocèse aucune force armée régulière ; celle que le gouvernement peut y requérir en cas de nécessité est évaluée, pour les musulmans, à 1200 fusils (deux fusils par maison), 2400 pistolets et 60 yatagans. Les catholiques, de leur côté, disposent de 4000 fusils, de 8000 pistolets et 200 yatagans.

Impôts. — Pour déterminer le chiffre et la nature des impôts et revenus, il faut se rappeler la division politique du diocèse. Les cinq drapeaux de la Mirditie ne payaient autrefois au sultan que 10 paras par maison à titre de rédif ; progressivement cet impôt a été porté jusqu'à 100 paras ; mais, depuis plusieurs années, il n'est pas exigé, probablement à cause des services rendus par les Mirdites dans la première expédition contre le Monténégro et dans la dernière guerre contre la Russie. Il est d'usage que le pacha de Scutari donne chaque année en cadeau, au chef des Mirdites,

cent charges de maïs ; il en garde la moitié et distribue le reste entre les différents chefs et sous-chefs des autres drapeaux. Cette fourniture en maïs est prélevée sur les villageois de Calmetti, Trosciani, Bljnisti, etc., par mille moyens plus ou moins vexatoires. Pedana et Soïmendi payent les impôts conformément aux prescriptions du Tanzimat, puisque ces deux villages relèvent du pachalik de Monastir.

Les cinq drapeaux d'Alessio acquittent annuellement le droit de 4 piastres et demie par maison à titre de rédif. Les villages de Mercigne, Grücca, Manatia, Triusci et Spidani sont, de plus, soumis à la dîme, tandis que les villages de Veglia, Criesesi et Bulgari en sont exempts, par suite de l'obligation qui leur est imposée de servir dans l'armée en qualité de bachi-bouzouks. Calmetti, ou pour mieux dire ses 70 maisons, payent, outre la dîme, un impôt appelé *pegh* ou *mac-toum*, atteignant la somme de 2500 piastres par an, plus 60 paras par chaque tête de bétail de la race ovine. Cette taxe n'est que de 10 paras dans le reste de la province. Baldrani et Cacarichi acquittent la dîme et les impôts communaux exigés à Scutari.

La ville d'Alessio paye chaque année les impôts suivants : 15 000 piastres pour les débits de liqueurs spiritueuses ; 2000 pour le passage du Drin (20 paras par personne) ; 4000 pour le passage dans la ville d'un cheval chargé, à raison de 20 paras par 100 ocques de charge. Cette dernière contribution doit être affectée aux réparations des routes.

Hygiène publique. — Un office sanitaire existe à

Alessio pour les navires arrivant à St-Jean-de-Medua , où réside un agent du député sanitaire.

Dans les montagnes, la maladie la plus mortelle est une fièvre putride dite *sujutra* ou *moria*. Cette dernière dénomination lui a été donnée après le retour des Albanais de la guerre de Morée ; les fièvres intermittentes sont également très-fréquentes, surtout dans le pays au-dessous de Cresta , en exceptant les paroisses de Veglia, Criesesi et Bulgari. Grùcca, Cacarichi, Baldrani et Alessio sont les plus infestés, à cause du voisinage des marais. Sur la montagne, les morts occasionnées par le peu de précautions que prend la population contre l'épidémie ne sont pas rares. Aucun médecin n'existant dans le diocèse, les habitants sont obligés de se soigner eux-mêmes ; parfois ils appellent leurs curés, qui possèdent en général quelques notions médicales, mais ils ne le font qu'à la dernière extrémité, et il est rare qu'ils exécutent les prescriptions ordonnées. Ils possèdent, néanmoins, des gens qui savent soigner les blessures occasionnées par les armes à feu.

§ 3. — ORGANISATION DE LA MIRDITIE.

On a vu que la population entière de la Mirditie était de 12 256 âmes occupant 1450 maisons; elle est établie sur les montagnes qui, de Calmetti, s'étendent jusqu'à Van-Spas, ou pour mieux dire jusqu'au pont du Vizir, près de Prisrend. Une petite partie de la Mirditie est comprise dans le diocèse de Sappa, ce sont les paroisses de Muella-Spacit et de Vigù. A cette po-

pulation il faut ajouter les Mirdites qui habitent près de Giacova, à titre de colons, au nombre de 450 familles.

La Mirditie se divise en cinq drapeaux qui sont ceux d'Orosch (123 maisons), de Fandi (290 maisons), de Spacci (406 maisons), de Cusneni (205 maisons), de Dibri (426 maisons).

Les trois drapeaux qui forment la Mirditie proprement dite sont ceux d'Orosch, de Spacci et de Cusneni.

Quelques versions, exagérées sans doute, donnent 200 maisons au drapeau d'Orosch, 300 à Fandi, 500 à Spacci, 300 à Cusneni et 500 à Dibri, ce qui ferait 1800 maisons, tandis qu'il n'y en a en réalité que 1450.

Pour compléter le tableau des forces du diocèse, il faut ajouter les cinq drapeaux, nommés drapeaux d'Alessio, formés des habitants du pays au-dessous de Cresta, qui marchent en temps de guerre avec ceux de la Mirditie; ce sont : le drapeau de Calmetti (144 maisons), le drapeau de Manatia (82 maisons), le drapeau de Bulgari (97 maisons), le drapeau de Veglia (108 maisons), le drapeau de Criesesi (60 maisons).

Le drapeau d'Orosch, quoique le plus faible sous le rapport de la population, a le commandement général sur les dix drapeaux, et son chef, qui a pris dans les derniers temps le titre de prince, réside dans le chef-lieu du drapeau.

Le chef actuel de la Mirditie est Bib-Boda-Pacha; sa famille prétend descendre directement des anciens princes de Dukagini, célèbres sous Scanderbeg. Les

opinions à cet égard sont bien divisées dans le pays, et une tradition ne fait remonter qu'à soixante-dix ans la suprématie du drapeau d'Orosch.

Il y a même des personnes qui se souviennent encore de l'époque où le drapeau de Dibri était commandé par un bey de Scutari, et où la justice y était administrée par le chef d'Orosch et un Boulouk-bachi nommé par le gouverneur de la province. Le dernier bey fut chassé pour avoir fait brûler sur un bûcher deux Mirdites convaincus de vol ; il n'a pas été remplacé, et, depuis 1810, l'autonomie administrative et judiciaire de la Mirditie est complète.

L'administration de la Mirditie repose sur le régime oligarchique. Toutes les questions sont réglées : 1° par les anciens (Vecchiardi) de chaque village ; 2° par ceux des différents drapeaux (bandière), et 3° par les chefs de tous les bayracks réunis en conseil sous la présidence de Bib-Boda. Ces trois instances judiciaires jugent d'après les lois traditionnelles du *Canoun*, ne possédant point de code écrit. Si jamais un pareil travail était fait, il pourrait certainement jeter plus de jour sur l'origine de ce petit peuple.

Caractère des habitants. — Le caractère et les mœurs des habitants du diocèse sont en rapport avec l'état de barbarie dans lequel ils vivent depuis tant de siècles. La vendetta, ce fléau terrible de l'Albanie, s'y exerce d'une façon inexorable. Les Mirdites se croient de fervents catholiques. Les villageois font consister le service divin dans l'élévation, et ils ne se servent que de l'expression : *J'ai vu la messe*, pour dire qu'ils l'ont entendue.

Malgré l'absence d'un gouvernement ferme et d'un clergé suffisamment instruit, les habitants du diocèse d'Alessio sont les plus recommandables de l'Albanie. Ils ne manquent pas de quelques qualités, et, sans parler de leur attachement à l'Église catholique qu'ils ont conservé malgré les persécutions les plus violentes des Turcs, ils respectent et exercent l'hospitalité, punissant de mort quiconque la trahit.

Différents indices semblent indiquer leur origine grecque : ainsi, il n'y a pas longtemps, les principales fêtes du pays (Saint-Nicolas, Saint-Georges, Saint-Jean, Saint-Démétrius, etc.) étaient célébrées d'après le calendrier oriental, et ils observent encore l'usage de prendre une gorgée de vin après avoir communiqué, se servant à cet effet d'une gourde pleine qui passe de main en main. Le peu d'objets sacrés anciens, tels que calices, croix, etc., conservés dans le diocèse, sont de style byzantin.

La femme occupe un rang très-inférieur, étant considérée par l'homme comme une esclave destinée à subir tous ses caprices et à exécuter les travaux les plus pénibles; elle n'est jamais appelée par son nom, mais bien par la qualification de *mori*. Les cérémonies de mariages, de baptêmes, de funérailles et de fiançailles sont semblables aux usages suivis par tous les montagnards albanais. L'infidélité de la femme est punie de mort, et la sentence rendue à cet effet doit être exécutée par son parent le plus rapproché.

§ 4. — AGRICULTURE, BESTIAUX, INDUSTRIE, COMMERCE
ET VOIES DE COMMUNICATION.

Agriculture. — Toute la population du diocèse est vouée à l'agriculture et à l'élevé des bestiaux. Par une étrange anomalie, la montagne est mieux cultivée que la plaine, où des terrains immenses, entre Alessio et Matia, sont couverts de broussailles et d'eaux stagnantes.

Les principaux produits de la montagne sont le maïs et la vigne. Le premier de ces produits suffit à la consommation d'un tiers des 1450 maisons de la Mirditie, tandis que les deux autres tiers sont obligés d'importer leur approvisionnement de Giacova et de Prisrend. La vigne donne une récolte abondante en quantité, mais médiocre sous le rapport de la qualité. Avec les raisins d'Orosch, de Cacinari et de Calivari, il serait facile de faire d'excellents vins, si les grappes étaient choisies et surtout s'ils étaient mieux travaillés. Il n'y a en fait d'arbres fruitiers que des cerisiers et des châtaigniers à Giégani et à Cortopullo. Il est d'usage d'envoyer chaque année en cadeau, à un bey de Scutari, dix charges de cerises.

Dans la plaine, la production consiste en blé, maïs, raisins et olives, dont on fait de l'huile de qualité inférieure. Tous ces produits sont abondants et suffisent, année commune, à la consommation des habitants. Les vins de Troschiani et de Calmetti sont très-généreux. La plaine ne produit en fait de légumes et de fruits que des melons d'eau, des concombres, des courges, des figues, des cerises et des poires.

Elève des bestiaux. — Toutes les races animales existent dans le diocèse. La paroisse de Fandi, qui est considérée comme la plus riche, possède environ 20 000 moutons; Orosch 5000 et Spaci 10 000. Les meilleures races de chèvres sont celles de Fandi, de Veglia et de Bulgari. Les vaches sont en grand nombre à Orosch, à cause des facilités qu'offre le voisinage des pâturages de Nderfandina; puis à Fandi et à Spacci. Il existe peu de bœufs, ils sont employés à l'agriculture. On compte un cheval par maison à Ciaffa-Malit, et à peine un par deux maisons à Cortopullo, Calmetti, Merchigne, Gricca et Pedana.

Animaux sauvages. — En fait d'animaux sauvages, on rencontre près du Drin, au-dessous d'Alessio, des loups, des renards, des chacals et des loutres; dans les montagnes vivent des fouines, des ours et un animal que les Albansais nomment *Lucerbul*; il doit appartenir à la famille des léopards. Il existe aussi des chevreuils et des chèvres sauvages en grand nombre dans les forêts situées entre Pedana et Bulgari.

Le fleuve Matia et les rivières des montagnes contiennent beaucoup de truites; le Drin est également très-poissonneux.

Industrie. — L'industrie est nulle; on se borne à la confection de quelques tissus de laine; ce travail est la spécialité des femmes; on fabrique aussi des instruments aratoires très-imparfaitement confectionnés.

Commerce. — Le commerce n'a pas une plus grande importance que l'industrie. Le charbon, le bois à

brûler et la résine sont envoyés à Scutari ; les planches de sapin, dans le pachalik de Prisrend, et le scodano (bois de teinture) descend d'Alessio, d'où il est expédié en France.

L'article le plus considérable de l'importation était autrefois le sel, que l'on obtenait à bas prix, ce qui permettait aux habitants de la Mirditie de s'approvisionner avec abondance ; mais les prix ayant haussé considérablement par suite du nouvel impôt établi, les malheureux Mirdites sont obligés de se priver de cet objet de première nécessité ou de n'en acheter que le strict nécessaire ; puis viennent les tissus, les denrées coloniales et les spiritueux que Scutari fournit. Le bazar d'Alessio, qui contient 240 boutiques, s'approvisionne également dans le chef-lieu de la province.

La navigation est très-limitée et se borne à un faible mouvement par le port de St-Jean-de-Medua, situé à l'O. d'Alessio et à l'embouchure du Drin. Ce port est si vaste qu'une flotte entière pourrait y stationner à l'aise, et il prendrait de l'importance si le Drin et le Matia devenaient un jour navigables.

D'Alessio à l'embouchure du Drin, il y a 4 kilomètres, et les barques de 30 à 40 tonneaux peuvent remonter le fleuve à une faible distance de la ville ; elles débarquent les cargaisons au bazar même.

Voies de communication. — Les voies de communication, laissées à la merci du hasard ou de quelque moribond affectant une somme quelconque de sa succession à la réparation de tel ou tel chemin (khairat), sont dans le plus triste état. La principale route est

celle qui conduit de Scutari à Prisrend , comprise jusqu'à Ciaffa-Malit, dans le diocèse de Sappa, et de là jusqu'au pont du Vizir dans celui d'Alessio ; elle traverse une partie de la Mirditie. Cette route , dont on connaît déjà l'état pitoyable , est pourtant l'unique moyen de communication existant entre Scutari et les pachaliks de l'intérieur. La seconde route est celle qui de Tirana , par conséquent de Monastir et de toute la Roumélie , conduit à Alessio et à Scutari. Elle n'est pas mieux entretenue que la précédente et elle est beaucoup moins sûre , attendu que des bandes de brigands y ont établi le siège de leurs opérations.

Le diocèse ne possède aucun pont pour traverser les fleuves et les rivières. Deux troncs creusés, attachés l'un à côté de l'autre, servent à transporter sur les deux rives les hommes, les animaux et les marchandises. Il existe quatre bacs de ce genre à Van-Molen, à Alessio, à Matia et à Van-Spas, vers Prisrend.

La distance à parcourir d'Alessio à Scutari est de quatre heures ; celle de cette dernière ville à Orosch est de trois petites journées, et, enfin, il faut deux jours pour se rendre de la capitale de la Mirditie à Prisrend.

En résumé, le diocèse d'Alessio est le plus considérable, après celui de Scutari, sous le rapport de la population catholique ; mais il est le plus pauvrement doté sous celui de la richesse et du bien-être.

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT

PAR M. V. GUÉRIN

SUR LE NOUVEL OUVRAGE INTITULÉ :

VOYAGE EN TERRE-SAINTE

DE M. DE SAULCY

Membre de l'Institut.

Au nombre des savants de notre temps qui se sont occupés de la Palestine avec l'amour le plus passionné de ce sujet, et en même temps avec l'esprit le plus perspicace et le plus ingénieux, il faut citer en première ligne M. de Saulcy.

Tout le monde connaît les importants résultats du premier voyage qu'il a exécuté dans cette contrée célèbre en 1850 et 1851, et qu'il a publié en 1853 dans deux volumes intitulés : *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques*.

Tout le monde a lu aussi le second ouvrage qu'il a fait paraître en 1858, sous le titre de : *Histoire de l'art judaïque tirée des textes sacrés et profanes*.

Enfin, dans l'année qui vient de s'écouler, après un deuxième voyage en Palestine accompli en 1863, il a publié un troisième ouvrage en deux volumes, intitulé : *Voyage en Terre-Sainte*.

J'ai déjà, en 1858, essayé de rendre compte, dans

les *Annales de philosophie chrétienne*, tome XVIII, du second de ses écrits, en montrant tout ce qu'il renferme d'idées neuves, de faits inattendus, de conjectures à la fois audacieuses et rigoureusement déduites dans leur hardiesse même. Aujourd'hui, sans prétendre en aucune manière m'ériger en juge du dernier des ouvrages que je viens de mentionner, et laissant à de plus compétents que moi le soin de l'apprécier comme il le mérite, je vais en donner une courte et rapide analyse.

Après avoir consacré, chemin faisant, quelques jours à revoir Alexandrie et le Caire, à étudier l'emplacement de Memphis et des pyramides de Ghizeh, et à examiner à Boulaq le beau musée créé par M. Mariette, M. de Saulcy débarque à Jaffa le 27 octobre 1863 avec les compagnons de son voyage. Le personnel de la mission, dont il était le chef, se composait de M. l'abbé Michon, de M. le capitaine d'état-major Gélis et de M. de Behr, auxquels devaient bientôt s'adjoindre M. Salzmann, M. Mauss et M. le docteur Gaillardot, tous hommes d'intelligence, de talent et de cœur, et qui devaient concourir efficacement, chacun pour sa part, au succès général de la mission.

Parvenu à Ramleh, au lieu de se rendre à Jérusalem par la voie que suivent d'ordinaire les pèlerins, c'est-à-dire d'Abou-Rhoch, qu'il connaissait déjà lui-même, M. de Saulcy préfère prendre celle de Koubeïbeh et de Naby-Samouïl.

Autour de l'oualy du scheikh Souleïman, des ruines assez considérables lui sont désignées sous le nom de Koufour Tab. M. de Saulcy les identifie avec Caphar

Tebi, ancien bourg situé à l'orient de Lydda et mentionné dans le Talmud.

Il identifie également Koubab avec Caphar Koube, que nous connaissons de même par le Talmud, et qui était sur les limites des territoires d'Israël et des Philistins.

Ces deux identifications me paraissent très-plausibles.

Quant à celle de Boureïdj avec le castellum Arnoldi qui, d'après un passage de Guillaume de Tyr, avoisinait Nobé, je ne la crois pas aussi sûre, bien qu'elle puisse être néanmoins défendue.

Arrivé à Koubeïbeh, que beaucoup regardent comme étant l'Emmaüs de l'Évangile de saint Luc, M. de Saulcy incline à croire avec le savant père Bassi, que c'est là une tradition erronée, et qu'il faut placer à Amos ce bourg célèbre.

A peine entré dans l'enceinte de Jérusalem, dont il salue de nouveau les murs, après treize ans d'intervalle, avec une vive et pieuse émotion, M. de Saulcy commence aussitôt l'étude de la ville sainte, modifiant courageusement ses premières idées, lorsqu'un examen plus attentif et plus approfondi le force à les changer. Sans se laisser aveugler par un amour-propre indigne d'un savant qui cherche avant tout la vérité, il ne craint pas d'avouer loyalement qu'il s'est trompé dans plusieurs de ses appréciations antérieures, toutes les fois que l'occasion s'en présente. Cette noble franchise ajoute ensuite un nouveau poids à son témoignage, quand il confirme ses premières assertions.

Ainsi, par exemple, il avait le premier, sur la face

orientale du Haram-ech-Chérif et dans le voisinage de l'angle sud-est, signalé l'existence d'une sorte de balcon en encorbellement élevé de plusieurs mètres au-dessus du sol ; actuellement, ayant pu voir les choses de plus près, grâce à l'exhaussement progressif des décombres en cet endroit, il commence à croire qu'il y a eu là une vraie porte et un pont, ce prétendu balcon présentant une douelle de pont circulaire analogue à celle du pont du Xystus. Était-ce par là que le bouc émissaire était lancé vers le désert, ainsi que le prétendent les talmudistes ? C'est très-possible, dit-il.

En ce qui regarde la fameuse porte Dorée, ses archivoltes lui paraissent plus romaines que jamais, mais les pieds droits qu'il croyait du même temps que les archivoltes, il les reconnaît maintenant comme postérieurs et d'un travail médiocre.

De même, dans la base antique de la tour carrée qui fait face à l'une des entrées du Haram, il propose de voir les soubassements du tombeau d'Alexandre Janneas, l'un des princes asmonéens, tombeau qu'il avait d'abord placé dans la grotte dite de Jérémie. Il se fonde pour cela sur un passage de Josèphe (*Bell. jud.*, V, vii, 3), où il est dit que Titus ayant transporté son camp à l'intérieur de la muraille au point qui s'appelle le camp des Assyriens, Jean avec les siens combattait du haut d'Antonia et du portique septentrional du temple.

L'arc de l'*Ecce Homo*, depuis que les travaux exécutés pour les constructions des Dames de Sion ont dégagé une partie considérable de ce curieux édifice, lui semble une porte monumentale à triple baie, qu'il

regarde toujours sans doute comme romaine, mais qu'il croit aujourd'hui postérieure à la Passion de Jésus-Christ, et il n'y avait plus, comme auparavant, un arc du haut duquel le Christ aurait été présenté par Pilate à la populace juive.

Quant à l'enceinte antique de la ville, une nouvelle étude du terrain et la découverte faite depuis son premier voyage des véritables cavernes royales, confondues d'abord avec les Kbour-el-Molouk, lui font rejeter le plan de Schultz qu'il avait précédemment adopté, et il en détermine le périmètre d'une manière qui me paraît désormais à l'abri de toute critique.

Pour rendre à chacun ce qui lui est dû, il faut dire que c'est à M. de Barrère ainsi qu'à M. Pierrotti que revient l'honneur d'avoir rectifié les premiers le plan de Schultz et ceux de Barclay et de Robinson, et d'avoir prouvé que l'enceinte d'Agrippa ne dépassait pas vers le nord les limites de l'enceinte actuelle. Seulement M. de Saulcy a précisé davantage leurs assertions et modifié quelques-unes d'entre elles. Ainsi les restes des deux tours antiques qui avoisinent la porte de Damas, et qui sont très-évidemment les tours dites des femmes dont il est question dans Josèphe lors du siège de Titus, paraissent à cet éminent archéologue bien antérieures à l'époque d'Agrippa, et il est disposé à y voir l'un des ouvrages avancés qui sont cités dans les *Antiquités judaïques* (X, III, 2) comme existant avant Manassès, puisque ce prince ne fit que pourvoir à leur approvisionnement.

L'entrée du Haram-ech-Chérif, comme on le sait, lui avait été interdite lors de son premier voyage, les

chrétiens n'ayant point alors le droit d'y pénétrer ; maintenant que cette enceinte lui est ouverte, il en commence une reconnaissance préliminaire ; plus tard, au retour des explorations qu'il a l'intention d'accomplir, il en fera une étude approfondie et complète.

Il jette de nouveau un premier coup d'œil sur les diverses nécropoles de Jérusalem et en particulier sur les magnifiques excavations des Kbour-el-Molouk, où il doit entreprendre des fouilles d'un si haut intérêt.

Le 1^{er} novembre, il prend la route d'Hébron. Arrivé aux vasques de Salomon, il incline, contrairement à l'opinion généralement admise qui place ailleurs Etham, à reconnaître l'emplacement de cette ville près de la fontaine scellée et du Kalaat-el-Bourak, Cette conjecture me semble très-digne d'attention, non-seulement à cause des gros cubes de mosaïques que l'on rencontre fréquemment en cet endroit, mais encore parce que le Kalaat-el-Bourak a dû succéder probablement à une forteresse antique, et qu'en outre une source d'une pareille importance, des vasques si considérables et le voisinage de l'Aïn-Atan, nom qui rappelle celui d'Etham, semble fixer sur ce plateau plutôt que sur les pentes de l'Oued-Eurtas la ville ainsi appelée.

Ramet-el-Khalil est pour M. de Saulcy l'endroit où Abraham planta sa tente. En cela, il est d'accord avec la tradition juive ; mais il s'en écarte en plaçant à la ruine voisine, appelée Kharbet-en-Nasara, le bosquet de Mamré ; car là, dit-il, le nom l'indique comme les ruines elles-mêmes, il y a eu un important établissement chrétien au milieu duquel il est disposé à chercher l'église bâtie par l'ordre de Constantin. Pour moi, je

l'avouerai, je préfère, avec la tradition juive, reconnaître cet emplacement dans l'enceinte même du Haram-el-Khalil, et le puits qu'on y remarque encore me paraît être celui dont il est question dans l'*Itinéraire du pèlerin de Bordeaux*, comme ayant été creusé par Abraham près du Térébinthe. Les juifs d'Hébron que j'ai consultés sur ce point sont unanimes à ce sujet. D'ailleurs, au-dessus et dans le voisinage de cette enceinte, il y avait un bourg antique actuellement détruit et appelé Kharbet Ramet-el-Khalil : j'y ai retrouvé les traces très-reconnaissables d'une basilique chrétienne dont je parlerai en son lieu.

M. de Saulcy, dans son premier voyage, avait déjà visité Hébron, mais il n'avait pu y jeter qu'un coup d'œil rapide. Cette fois-ci, il l'examine avec plus de soin et de loisir, et M. le capitaine Gélis en dresse un plan très-fidèle. Il lui est impossible néanmoins, à cause du fanatisme des habitants, de pénétrer dans le Haram-el-Khalil, c'est-à-dire dans l'enceinte célèbre construite au-dessus de la grotte de Makfelah, où ont reposé Abraham, Isaac et Jacob avec leurs femmes : il doit donc se borner, comme tous les voyageurs du reste, à en examiner l'extérieur. L'âge de cette superbe construction a été discuté bien des fois et a fait naître les opinions les plus diverses ; les uns, comme M. de Saulcy, y voient un appareil judaïque des premiers temps de la royauté ; les autres font descendre ces vénérables murailles jusqu'aux époques les plus basses. Après les avoir étudiées moi-même à plusieurs reprises, j'ai toujours été frappé de leur aspect de haute antiquité, et l'avis défendu par M. de Saulcy, conforme en

cela d'ailleurs à la tradition du pays, me paraît réunir en sa faveur de grandes probabilités.

Avant de rentrer à Jérusalem, M. de Saulcy se dirige vers le Djebel-Foureïdis, généralement connu parmi les chrétiens sous le nom de montagne des Francs. Cette montagne, dont les flancs inférieurs sont couverts de ruines et au bas de laquelle s'étend un beau birkeh, offre l'aspect d'un cône régulier que couronnent les restes d'une forteresse. M. de Saulcy les décrit avec une grande exactitude ; il tenait d'autant plus à les examiner attentivement, que c'était là un échantillon incontestable des constructions hérodiennes, puisque cette forteresse avait été élevée par Hérode qui lui avait donné son nom en l'appelant Hérodiûm. Or, les ruines, tant du bas que du haut de la montagne, offrent toutes au regard des pans de murailles et des voûtes en pierres de taille d'un appareil assez bon, sans doute, mais médiocre quant aux dimensions des blocs employés, et par conséquent très-différent de celui que l'on remarque au Haram-el-Khalil d'Hébron et dans les parties antiques du Haram-ech-Chérif de Jérusalem.

De retour dans la ville sainte, M. de Saulcy entreprend une nouvelle exploration, plus difficile et plus lointaine, dans l'ancienne Ammonitide, au delà du Jourdain. Personne n'ignore que dans son premier voyage, en 1851, il avait accompli autour de la mer Morte une expédition des plus intéressantes et des plus aventureuses, qui lui avait permis de retrouver sur les bords de cette mer célèbre les traces de la plupart des villes maudites, et de faire une reconnaissance hardie

de la plus grande partie de la Moabitude. Il veut maintenant compléter et poursuivre ses recherches en parcourant de même l'antique pays d'Ammon.

Parvenu à Er-Riba, l'ancienne Jéricho, M. de Saulcy, avant de franchir le Jourdain, fait une nouvelle étude de cette localité. Près de là, un tumulus de dimensions considérables lui est signalé sous le nom de Tell-Aboues-Salaït (le tertre père des écorchures). A cause de son nom et de sa position, il l'identifie avec le tumulus d'Aralout, sur lequel furent dressées, après le passage du Jourdain, les douze pierres qui avaient été recueillies dans le lit du fleuve et sur lequel aussi ont lieu, dans le campement de Gilgal, la circoncision des enfants d'Israël.

Au delà du Jourdain, il laisse sur sa gauche en Némrieh, la Beth-Nimra de la tribu de Gad.

Il étudie avec un soin tout particulier les ruines d'Aaraq-el-Emyr. Pour lui, la prétendue tour attribuée par Josèphe à Hyrcan était en réalité un antique sanctuaire des Ammonites, dédié probablement au dieu Moloch, et Hyrcan s'est seulement construit une forteresse dans l'intérieur de ce temple déjà abandonné de son temps.

Plus loin, à Omm-Eddeba, il croit reconnaître la Midba de l'Écriture dont il est question dans les *Chroniques* (I, 19).

Arrivé à Amman, l'ancienne Rabbath-Ammon, capitale des Ammonites, appelée plus tard Philadelphie, il en décrit minutieusement les magnifiques ruines. Thermes, basilique, temples, colonnades, théâtre, tout atteste une grande et importante cité aujourd'hui com-

plètement déserte. Mais, d'un autre côté, ces beaux édifices d'époque romaine ont fait disparaître, en les absorbant, tous les débris des monuments antérieurs, et il ne subsiste plus rien des constructions de l'antique forteresse assiégée jadis par David. Une particularité digne d'intérêt, c'est l'existence au milieu de ces ruines de deux arceaux de forme ogivale et qui sont évidemment romains comme le prétend M. de Saulcy.

Il visite ensuite Kherbet-el-Al, l'Elealeh de l'Écriture, Hesban, l'antique Hesbon qui n'est plus qu'un amas de décombres informes, Mayn, la Bazi-Maoun de la Bible.

Puis il côtoie le Djebel-Nebâ, qu'il identifie d'une manière qui semble certaine avec le mont Nebo, que d'autres, avec beaucoup moins de raison, selon moi, reconnaissent dans le Djebel-Attarous. L'identité du nom actuel avec le nom antique, la présence sur les flancs inférieurs de la montagne de sources appelées encore aujourd'hui Ayoun-Mousa (sources de Moïse), la position de cette montagne vis-à-vis Jéricho, tout concourt à prouver que c'est bien là le mont fameux du haut duquel Moïse contempla la terre promise, et qui fut ensuite le théâtre de sa mort.

A Soueïmeh, M. de Saulcy reconnaît le site probable de la Beth-Jésimoth de l'Écriture, dont il est question dans le livre des *Nombres* (XXXIII, 47) (1).

Après avoir laissé sur sa gauche Er-Rameh, la Betha-

(1) Avant d'atteindre cette localité, il avait remarqué sur sa route plusieurs dolmens et cromlechs entièrement analogues à ceux que l'on rencontre dans plusieurs contrées de l'occident, et notamment en Bretagne.

ramphtha de l'Écriture, devenue sous Hérode Julias ou Livias, il repasse le même gué du Jourdain, et rentre ensuite à Jérusalem, heureux d'avoir accompli d'une manière si fructueuse pour la science cette exploration importante.

Pendant son absence, les fouilles qu'il avait donné l'ordre d'entreprendre au Kbour-el-Molouk avaient été commencées, et le gros tertre de décombres placé devant le vestibule du monument dans la grande cour intérieure avait été entamé profondément. Les tranchées qu'on avait ouvertes avaient un double but : elles devaient d'abord rendre impossibles dans l'avenir les mutilations de toutes sortes que les touristes depuis plusieurs années faisaient subir aux sculptures de la façade; en second lieu, elles permettaient de rechercher les traces du monument expiatoire d'Hérode que M. de Saulcy espérait trouver, et dont la présence en ce lieu devait confirmer sa théorie relative à cette royale nécropole. De beaux fragments de corniches, d'une pierre différente de celle dans laquelle les tombes étaient creusées, avaient été retirés des fouilles et transportés à Sainte-Anne. Des difficultés de toute nature ayant été bientôt suscitées à l'auteur par les différents propriétaires du terrain et par les juifs de Jérusalem, les travaux furent un instant suspendus, puis repris avec une nouvelle ardeur, à la suite de négociations actives près du pacha de Jérusalem.

Le vestibule fut déblayé jusqu'au sol, et ce travail mit à jour trois belles marches entaillées dans le roc

M. de Saulcy fit également attaquer par le haut la

première cour, et dès le premier jour il reconnut un superbe escalier formé de rampes et de paliers irréguliers, et comptant vingt-six marches. Quant aux déblais effectués dans la grande cour, ils donnèrent d'excellents résultats, tels que tronçons de colonnes, un fragment de pilastre d'ante, d'autres morceaux de corniches, et, entre autres, un bloc considérable offrant exactement le même profil et la même ornementation que les beaux fragments déjà transportés à Sainte-Anne. Tous ces débris, sauf le pilastre, appartenaient à un seul et même édifice, que M. de Saulcy considère comme le monument expiatoire élevé par Hérode. Ce monument avait été placé au-dessus du vestibule du sépulcre, comme nous l'apprend Josèphe (*Antiq. jud.*, XVI, VII, 1); il aura été ensuite précipité dans la grande cour soit par un tremblement de terre, soit par les dévastateurs du tombeau.

Après avoir bien reconnu les parties extérieures des Kbour-el-Molouk, M. de Saulcy en fait déblayer tout l'intérieur.

La chambre dans laquelle on pénètre lorsqu'on a franchi l'entrée, qui jadis était défendue par un disque de pierre, était encombrée de terre et de pierrailles : en enlevant cette couche énorme de décombres, on rencontra une foule d'objets de l'époque romaine, entre autres un grand nombre d'urnes de toutes dimensions remplies d'ossements incinérés, de fioles dites lacrymatoires, de lampes, etc., enfin, des ossements appartenant à quelques cadavres qui y avaient été enterrés. Trois groupes de médailles furent ramassés à côté de ces squelettes entiers. Comme ces médailles appartiennent

toutes à une époque antérieure au siège de Titus, M. de Saulcy en conclut qu'il a retrouvé là l'un des charniers dans lesquels des morts romains (ceux-ci très-nombreux), et juifs (ceux-là en grande minorité), ont été déposés pendant le siège. Suivant la coutume, les Romains furent incinérés et enfermés dans des urnes, les Juifs furent tout simplement couverts de terre; et, puisque ce vestibule a pu ainsi servir de charnier de guerre, c'est que le monument funéraire lui-même avait été violé et abandonné.

Toutes les chambres sépulcrales déjà connues furent nettoyées avec soin. Sous un amoncellement de décombres, à droite de la porte du vestibule, on découvrit l'entrée d'une chambre inconnue; mais en y pénétrant, on s'aperçut qu'elle avait été violée il y a peu d'années, comme l'attestaient quelques fragments de journal qui gisaient à terre. La cuve du sarcophage avait été brisée, le couvercle seul était entier.

Le 8 décembre, une découverte bien plus importante cette fois vint couronner dignement les recherches de M. de Saulcy. Une nouvelle chambre basse fut trouvée en soulevant une dalle encastrée dans une banquette, et lorsqu'on eut descendu quelques marches, on se trouva en présence d'un sarcophage intact muni de son couvercle et placé sous une arcade faisant face à l'entrée. Sur le devant du sarcophage était une inscription sémitique de deux lignes. Le couvercle ayant été descellé et culbuté, laissa voir un squelette bien conservé, la tête appuyée sur un coussinet. C'était celui d'une femme, qui s'affaissa et s'évanouit en poudre aussitôt qu'il eut vu le jour. Le sarcophage qui le contenait est

aujourd'hui au Louvre. L'inscription bilingue qui s'y trouve gravée se compose, comme je l'ai dit, de deux lignes de huit lettres chacune. La première ligne est en estranghelo, la seconde en hébreu carré. M. de Saulcy traduit ainsi la première : *Zoran* ou *Zodan*, *reine*; et la seconde : *Sadah* ou *Sarah*, *reine*.

A quelle époque faut-il faire remonter la tombe en question? Voilà un problème difficile à résoudre. La reine dont elle a contenu les restes était une Araméenne. Son nom et son titre ont d'abord été inscrits en caractères araméens sur la cuve du sarcophage : plus tard, une seconde main a transcrit et traduit en hébreu la légende funéraire : ceci est positif; le reste tombe dans le domaine de l'hypothèse.

Quant à la vaste nécropole elle-même des Kbour-el-Molouk, à quelle dynastie l'attribuer? En effet, c'est bien une nécropole royale; il n'est plus permis désormais d'en douter, puisqu'une reine y a été enterrée et dans un endroit qui est loin d'être la place d'honneur. M. de Saulcy a déjà démontré depuis longtemps qu'il n'est pas possible de penser aux rois asmonéens, pas plus qu'à la dynastie des Hérodes. Il apporte cette fois-ci de nouveaux arguments pour prouver que ce n'est pas non plus le tombeau d'Hélène ni de son fils Izates. Quant à celui d'Alexandre Jannéas, il est impossible d'y songer. Force est donc de revenir toujours à la dynastie des rois de Juda.

Plusieurs objections ont été opposées à l'auteur à ce sujet; elles peuvent se réduire à quatre principales :

1^o Le tombeau de David et de sa dynastie était sur

le mont Sion, et il y est encore en grande vénération parmi les musulmans.

2° Les ornements architectoniques des Kbour-el-Moulouk sont formés de motifs empruntés à l'architecture grecque.

3° Le livre de Néhémie semble placer le tombeau de David sur le mont Sion.

4° Enfin ce tombeau a été ouvert, par hasard, il y a quelques siècles, suivant le récit de Benjamin de Tudèle, et refermé aussitôt par l'ordre du rabbin de Jérusalem.

De ces quatre objections que j'ai examinées ailleurs, les deux plus fortes, à mon avis, sont la première et la troisième; celle-ci surtout, comme j'ai essayé de le montrer, me paraît au premier abord insurmontable. Voici, en effet, le passage de Néhémie (III) :

15. « Et Saloum, fils de Kolkhozé, chef du district de Mitspa, éleva la porte de la source; c'est lui qui la construisit, la couvrit, en posa les portes, les serrures et les verrous, ainsi que la muraille de l'étang de Selakh (Siloé), près des jardins du roi et *jusqu'aux rampes qui descendent de la ville de David.*

16. » Après lui travailla Néhémie, fils d'Azbouk, chef du demi-district de Beth-Tsour, *jusqu'en face des tombeaux de David*, jusqu'à l'étang d'Assouïah et jusqu'à la maison des héros. »

Ces deux versets ne semblent-ils pas décisifs contre la théorie de M. de Saulcy? Après avoir parlé de l'étang de Siloé et des rampes qui descendent de la cité de David, c'est-à-dire évidemment de la colline de Sion, Néhémie mentionne ensuite immédiatement les tombeaux de David.

Ne pouvant dénouer le nœud de cette difficulté, M. de Saulcy n'hésite pas à le trancher hardiment en prétendant que ce n'est peut-être là qu'une interpolation erronée dans un livre rempli d'ailleurs d'obscurités impénétrables. Fort de toutes les raisons qu'il a accumulées pour démontrer son hypothèse, et ruiner de fond en comble celles qui sont contraires à la sienne, il maintient énergiquement son opinion, sans tenir compte de ce petit passage qui me paraît très-net, quoique inséré dans un chapitre qui ne l'est pas du tout.

Mais que faire alors des Kbour-el-Molouk et comment sortir d'embarras ?

J'ai discuté longuement avec M. de Barrère, à Jérusalem, cette question difficile, et il m'a cité une fois un passage d'Ézéchiél auquel je n'avais pas d'abord fait assez grande attention, et qui peut-être peut mettre sur la voie de la solution de ce problème,

Voici ce passage, ch. XLIII :

7. « Fils de l'homme, c'est ici le lieu de mon trône, le lieu où je poserai mes pieds et où je demeurerai pour jamais au milieu des enfants d'Israël, et la maison d'Israël ne profanera plus mon saint nom à l'avenir, ni eux, ni leurs rois par leur idolâtrie, par les sépulcres de leurs rois (1), ni par les hauts lieux.

9. » Qu'ils rejettent donc maintenant loin d'eux leur idolâtrie; qu'ils éloignent loin de moi les sépulcres de leurs rois (mot à mot les cadavres de leurs rois), et je demeurerai toujours au milieu d'eux. »

De ces deux versets ne serait-il pas permis de con-

(1) Mot à mot par les cadavres des rois.

clure qu'avant la captivité de Babylone, époque pendant laquelle prophétisait Ézéchiël, les sépulcres des rois de Juda avaient, par leur rapprochement du Temple, situés qu'ils étaient sur le mont Sion, violé les prescriptions de la loi judaïque, et qu'au retour de la captivité, pour obéir aux injonctions du Seigneur, qui ordonnait par son prophète d'éloigner de son sanctuaire les cadavres des rois, ceux-ci furent transférés ailleurs, dans les magnifiques excavations connues aujourd'hui sous le nom de Kbour-el-Molonk ?

De cette manière, on ne peut plus invoquer contre l'hypothèse de M. de Saulcy aucun texte de l'Écriture. C'est bien sur le mont Sion, la cité proprement dite de David, qu'aurait été creusée la nécropole primitive des rois de Juda, à l'endroit que Néhémie désigne sous le nom de Tombeaux de David, ce prince étant comme la personnification de toute sa dynastie et imposant son nom unique au mausolée multiple et commun où reposaient, dans plusieurs chambres sépulcrales, les corps des rois ses descendants. Plus tard, leurs royales dépouilles, comme je viens de le supposer, auront été transportées hors de la ville, dans le mausolée que M. de Saulcy leur attribue.

En même temps qu'il pratiquait des fouilles aux Kbour-el-Molouk, M. de Saulcy en exécutait d'autres au pied de la face méridionale du Haram-ech-Chérif, afin de dégager le seuil de la triple porte. La base de cette porte a été entièrement déchaussée sur une étendue de près de 30 mètres; il a été constaté que le roc se trouvait immédiatement en dessous de la grande assise nommée par M. de Saulcy salomonienne,

qui formait la base de la muraille, telle qu'elle apparaissait avant la fouille. On découvrit aussi plusieurs canaux souterrains qui servaient à l'écoulement, vers le Cédron, des eaux nécessaires à la propreté du Temple.

M. Saulcy envoya également quelques ouvriers au grand tertre en forme d'hémicycle, qui se trouve à droite de la route de Naplouse, à 800 mètres au plus de la porte de Damas. Les tranchées qui y furent ouvertes n'amènèrent que de faibles résultats. Néanmoins, comme ce tertre affecte la forme d'un théâtre, M. de Saulcy croit y reconnaître l'emplacement de celui qu'Hérode avait fait construire à Jérusalem.

M. de Saulcy aborde ensuite dans son ouvrage l'examen des différents canaux, sources et bassins qui alimentaient Jérusalem. Puis il discute très-savamment les diverses enceintes de la ville.

Il consacre un chapitre spécial à l'enceinte du Temple, qu'il a pu cette fois étudier à loisir dans les moindres détails, et il affirme de la manière la plus formelle et dans toute la sincérité de sa conviction qu'il était jadis dans le vrai en regardant comme judaïques les portions antiques de murailles que d'autres critiques attribuent à Hérode ou à une époque plus récente encore.

Il revient de nouveau sur la porte Dorée et la porte sous el-Aksa. Ces deux portes, dit-il, sont bien plus anciennes que les parties surchargées d'ornements qui leur ont été appliquées après coup. Celles-ci sont de l'époque d'Hérode très-probablement.

Le 22 décembre, enfin, après avoir parcouru et examiné en tous sens la ville sainte dont M. le capitaine

Gélis avait dressé un nivellement exécuté avec un soin minutieux, M. de Saulcy quitte, non sans regrets, avec ses compagnons de voyage, le théâtre de ses fécondes recherches, riche des précieux résultats qu'il a obtenus et des découvertes qu'il a faites.

Je lui avais signalé dans les montagnes d'Éphraïm, près du Kharbet-Tibneh, l'ancienne Thimnat-Herès, l'existence d'un magnifique tombeau que j'avais trouvé en parcourant cette région, et que, conformément aux données de la Bible, d'Eusèbe et de saint Jérôme, j'attribuais à Josué. Il s'y transporte avec tout son monde, en lève le plan, y découvre une chambre sépulcrale qui m'avait échappé, et ajoute un grand poids à mes conjectures en les confirmant entièrement.

De là, il se rend à Naplouse par une route peu connue à travers les montagnes et fait une nouvelle étude des ruines du Garizim.

Dans la relation de son premier voyage, il raconte qu'en visitant cette montagne célèbre il avait vu, auprès des débris de l'ancien temple des Samaritains, d'autres ruines considérables, et qu'ayant demandé aux indigènes qui l'accompagnaient d'où provenaient ces ruines, il lui avait été répondu que c'étaient celles d'une ancienne ville du nom de Louza. Comme aucun livre imprimé ne fait mention d'une ville de ce nom en cet endroit, plusieurs critiques soupçonnèrent que M. de Saulcy avait été induit en erreur. Dans sa seconde visite au mont Garizim, M. de Saulcy ne manque pas de demander de nouveau quelles sont ces ruines, et il lui est fait la même réponse. Or, comme l'a fait observer le docte M. Reinaud, une ville du nom de Louza

est citée comme ayant existé jadis dans le voisinage du temple de Garizim, dans une histoire des Samaritains, écrite en arabe par un Samaritain appelé Aboul-Fath, le quel vivait vers le milieu du xiv^e siècle. Le texte de cet ouvrage a été publié en 1855, à Gotha, par M. Édouard Vilmar, sous le titre de *Abul-Fathi annales-Samaritani*.

Les pluies torrentielles dont il est malheureusement presque chaque jour assailli empêchent M. de Saulcy d'explorer les parties de la Samarie et de la Galilée qu'il voulait étudier, et c'est avec beaucoup de peine qu'il gagne Beyrout, où il se rembarque le 11 janvier pour la France.

Tel est le résumé fidèle des deux beaux volumes dont j'ai été chargé de rendre compte. Ils sont enrichis de planches et de cartes d'une rare exactitude, où tous les itinéraires de l'auteur sont tracés avec la plus grande netteté. De nombreux problèmes archéologiques y sont posés et résolus; la géographie de la Palestine y est aussi éclairée, sur beaucoup de points, d'une lumière nouvelle. Aussi la science n'a-t-elle qu'à féliciter M. de Saulcy de ses courageuses et doctes recherches, et elle attend avec impatience le nouvel ouvrage auquel il travaille en ce moment sur le siège de Jérusalem par Titus.

Communications, etc.

LETTRE DE M. G. LEJEAN

AU PRÉSIDENT DE LA COMMISSION CENTRALE.

Angora, le 9 décembre 1865.

« Monsieur le Président,

» L'hiver et d'autres circonstances qui tiennent au temps et au pays impriment à mon voyage une lenteur qui m'inquiéterait pour le résultat final, si je n'étais assuré d'avance de pouvoir doubler mes étapes quand je descendrai dans les pays à chameaux, c'est-à-dire en Mésopotamie et en Assyrie. J'espère être sur l'Euphrate dans une vingtaine de jours. L'Asie Mineure est un pays admirable à parcourir quand on en a le temps, ce qui n'est pas tout à fait le cas pour moi. Le froid est intense et mon tempérament africain en souffre beaucoup, d'autant mieux que la neige et le vent du nord rendent les ascensions de montagnes très-pénibles, souvent impossibles. Les relevés géodésiques que je fais avec soin me montrent à quel point la topographie de la Péninsule est encore mal connue. Les cartes vraiment admirables de Kiepert et Bolotof dessinent les grands traits, mais rien de plus. Dieu veuille inspirer à quelque gouvernement européen, ami de la science, d'envoyer ici une mission sérieuse, qui fasse

pour les provinces littorales ce qu'a fait l'expédition Vincke-Fischer pour un coin de la Cappadoce.

» J'expédie par ce courrier, à M. le ministre de l'instruction publique, un petit rapport accompagné d'une carte, en trois feuilles, d'une portion de la Galatie, relevée au 1/150 000°, plus deux plans. M. le ministre jugera peut-être à propos de vous envoyer ma carte, à une partie de laquelle le *Bulletin* pourrait accorder sa gracieuse hospitalité. L'échelle de 1/150 000° est bien grande, mais il m'a paru impossible de la réduire sans sacrifier les détails qui font précisément l'originalité de la carte, en montrant à quel point la vraie topographie de l'Asie Mineure s'éloigne du dessin *arrondi* et uniformément élégant de la carte Bolotof. — La partie de la Galatie comprise entre Nalli-Han et Aiach est une succession de steppes d'une aridité effroyable, formées par des plaines et des plateaux bas, qui m'ont parfaitement rappelé le Samhar nubien. Je les ai figurés dans la feuille III, à laquelle j'ai joint des profils de collines sédimentaires voisines de Sarlar. Un géologue trouverait peut-être ces collines, très-nombreuses le long de l'Aladagh, moins extraordinaires qu'elles ne m'ont paru, avec leurs couches rouges, blanches, vertes, régulièrement superposées. Ces couleurs sont si tranchées en certains endroits, qu'elles figurent un drapeau italien.

» Je m'occupe avec ardeur d'une étude assez neuve : celle de l'agriculture, et en général des forces productives de l'Anatolie. Cette magnifique province, si riche aux diverses époques de son autonomie, a toujours la même vigueur de production qu'il y a vingt siècles.

Dans les provinces que j'ai parcourues, j'ai trouvé deux races agricoles fort diverses : le paysan du littoral, Turo ou Grec, est actif, intelligent, un peu routinier comme tous les paysans, mais en somme une population d'avenir. Dans l'intérieur, tout est Turc : là, le paysan, sans être précisément paresseux, est torpide, engourdi par ses habitudes de résignation musulmane, du reste moral, honnête, sans fanatisme violent, sans grand besoin de bien-être. Dans les villages mixtes où j'ai passé, le chrétien est à l'aise ; le musulman est pauvre, mais ne semble rien désirer de mieux. Le grand mal est la rareté spécifique de la population, et ce mal ne promet pas de diminuer, car la race turque subit un décroissement rapide dont les causes sont trop longues à expliquer ici. J'ai éprouvé dans les districts intérieurs du Khodavendjar et du Khodja-Hi l'irritation continue qu'inspire à un agriculteur consciencieux un pays admirable habité par des fainéants, ou, ce qui revient au même, par de grands enfants sans initiative. Quant à la Galatie centrale, c'est tout autre chose : la Champagne pouilleuse est un Éden à côté. Figurez-vous des steppes blanchâtres, avec quelques cavités où les torrents ont roulé un peu de terre brune : là, les paysans turcs font du jardinage, ce à quoi ils ne s'entendent pas trop mal. Il faut convenir que les Gallo-Grecs n'ont pas abusé des droits de la victoire en s'emparant de ce triste pays ; il est vrai que le Gaulois n'a jamais eu l'esprit très-pratique.

» Je suis, comme ethnographe, un peu dérouté ici : j'y trouve, dans les campagnes, un type singulier,

difficile à classer, et qui n'est pas turc, bien que les individus se disent Osmanlis ; j'ai trop étudié le type turc en Bithynie pour m'y tromper. Je dirais que c'est le même type que dans l'ouest de la France, si je n'étais en légitime défiance de mes idées préconçues à l'endroit des populations galates. Mais je n'épargnerai rien pour arriver à quelque chose de satisfaisant. Il est bien certain que tout ce qui se dit Osmanli en Asie Mineure n'est pas de sang osmanli, et que le Turc s'y est superposé à des populations indigènes, que les Grecs et les Romains n'avaient pas fortement entamées. Mais quelles sont ces races ?

» Ma prochaine lettre sera datée de Mossoul, où je me rends tout droit, et j'y joindrai quelques études topographiques, peut-être un levé soigné de la plaine d'Arbelles, qui n'a pas encore été fait, que je sache.

» Veuillez, monsieur le Président, recevoir mes salutations les plus empressées.

» G. LEJEAN. »

RAPPORTS

SUR LA MORT

DU BARON VON DER DECKEN (1)

Zanzibar, le 23 novembre 1865.

CONSULAT DES VILLES LIBRES ET HANSÉATIQUES DE LUBECK
DE BRÈME ET DE HAMBOURG

Je m'appelle Mabruk et j'appartenais à la tribu des Wahiao. J'ai pris part à l'expédition de Speke sur le Nil, et j'ai reçu une médaille. J'étais esclave, et j'ai obtenu ma liberté au retour de ladite expédition. Le baron Von der Decken m'a engagé pour son expédition à raison de 3 thalers par mois.

Lorsque le baron quitta le camp et le steamer au fleuve Djuba, il me prit avec lui pour ramer, ainsi que Soliman, Mbaruko et Ahmed. Outre le baron, entrèrent dans l'embarcation le médecin, le Somali Abdio, Baraka, un homme libre, et Kero, l'esclave d'un Somali (Auwes). Nous partîmes de bonne heure le matin, je ne me souviens pas quel jour, et nous arrivâmes vers midi à Berdera. Tout le monde descendit à terre.

(1) Ces rapports sont le résultat de la déposition de deux indigènes qui furent les témoins de la mort tragique de von der Decken. Ils ont été adressés à la Société de géographie par le docteur Kusten, qui fut le compagnon de route du baron von der Decken dans un précédent voyage.

Mbaruko resta dans l'embarcation jusqu'à ce que Abdio l'appelât. Ensuite l'embarcation fut conduite vers le rivage opposé. Le baron m'envoya chercher l'embarcation, mais je ne la trouvai pas. En chemin, une femme me fit signe qu'on voulait nous couper le cou.

J'avertis le baron, mais celui-ci me dit que je pouvais être sans crainte.

En effet, les jours suivants, nous nous promenâmes librement dans Berdera. Nous ne pouvions pas comprendre ce que les Somali se disaient entre eux. Mbaruko et Ahmed étaient dans la maison où le baron passait la nuit afin de veiller sur la porte, lorsque le baron fut appelé par Abdio pour un *schauri* (entretien). Abdio décide Baraka et Ahmed à s'en aller également, attendu qu'on n'avait pas à craindre d'être volé.

- Ceux-ci une fois partis, on prit les armes dans la maison. En revenant, le baron demanda où elles étaient restées. Nous lui déclarâmes qu'Abdio était cause de tout. Le baron exigea qu'on lui rendit les armes, mais on l'amusa avec des promesses. A midi, Hamis, Meyer, Mabruk-Charles, Juma et Hamad arrivèrent à Berdera, et racontèrent qu'un combat avait eu lieu près du steamer sur le fleuve Djuba, et que deux Européens avaient été tués.

Le baron réclama de nouveau ses armes. Les Somali firent semblant de vouloir les lui restituer.

Les armes furent apportées ; mais, au moment où le baron se baissait pour prendre les siennes, les Somali se jetèrent sur lui et lui lièrent les mains derrière le dos. Le docteur ne fut pas attaché, mais arrêté. On

s'empara également de moi et des autres compagnons du baron. Abdio prit la fuite, tandis qu'on liait le baron. On nous garda dans la cabane, mais je pus voir qu'on entraîna le baron et le médecin vers le fleuve, et qu'une fois là on les égorga. On porta deux coups au baron et un seul au médecin. Tous les deux moururent instantanément.

Je vis les cadavres jetés dans le fleuve et entraînés par le courant.

Abdio n'était pas là lorsque ce fait eut lieu. Les meurtriers étaient des Somali; il n'y avait parmi eux aucun chef de Berdera.

L'argent du baron et tout ce qu'il avait sur lui fut pris après sa mort. On n'avait laissé que sa chemise sur son cadavre. On voulait nous garder comme esclaves, mais le chef, dont je ne me rappelle plus le nom, déclara qu'on devait se contenter de ce qui avait été pris aux Européens et qu'il fallait nous rendre la liberté.

Abdio reçut une part de l'argent qui fut distribué. Accompagné d'Abdio, de trois Somalis et de Soliman, d'Hamis, de Jama, d'Ahmed, d'Amadi, de Baraka, de Salomini, de Baruko, de Mabruk-Charles et de Meyer, je me rendis à Brava.

Plus tard, nous y fûmes rejoints par Sering et Ferretji. Je restai environ dix jours à Brava, chez Abdio, et je dus y travailler comme un esclave.

Mabruk-Charles et Paul Meyer demeurèrent également chez Abdio.

Je trouvai un nahosa (capitaine) qui, par humanité, me prit à son bord et me transporta à Lama. Là, je

trouvai le capitaine Von Schickh. Nous passâmes devant Mombas et nous arrivons aujourd'hui ici.

Zanzibar, le 25 novembre 1865.

A comparu :

Paul Meyer, nègre libre, personnellement connu du consul soussigné, qui a fait la déclaration suivante :

Dimanche à midi, j'étais au camp près du steamer. Il apparut environ douze Somali d'un côté du fleuve et beaucoup d'autres Somali de l'autre côté, qui crièrent d'envoyer l'embarcation.

Le capitaine de Schikh crut que Kero revenait de Berdera et il envoya Sering pour vérifier le fait. Mais Kero n'était pas là, pas plus qu'Abdio. D'abord trois Somali entrèrent dans le fleuve, puis trois autres encore; Sering demanda combien de Somali il devait prendre dans l'embarcation. Tout à coup, je vis les Somali saisir nos hommes dans l'embarcation et les jeter dans l'eau; je vis aussi d'autres Somali massacrer MM. Trenn et Canter. Je sautai à l'eau et nageai vers l'autre rive. J'entendis les Européens qui commençaient à tirer. Je retournai en courant à la ville, accompagné de Hamis, Auma, Mabruck - Charles et Hamadi.

Nous fûmes d'abord poursuivis.

Lundi, à midi, nous arrivâmes à Berdera. Le baron dormait. Nous fûmes conduits à une mosquée; Abdio rendit compte de notre arrivée au baron, qui n'en savait encore rien. Nous racontâmes tout au baron. Il ne

dit rien. Je le vis écrire. Nous ne savions rien au sujet des autres Européens, pas même qu'ils s'étaient sauvés dans l'embarcation. J'appris que l'embarcation avait été vue quittant Berdera après la mort du baron. Le soir, le baron sortit. Abdio appela Baraka et Ahmed, qui étaient chargés de veiller aux armes. Les Somali vinrent et emportèrent les armes, mais les armes seulement et rien autre chose.

Le docteur avait été envoyé au steamer par le baron. Lorsque nous arrivâmes à Berdera, le docteur n'y était pas. Il n'arriva que quelques jours plus tard. Le baron réclama ses armes. Les Somali les apportèrent et les placèrent contre la muraille. Le baron était couché sur la kitanda (lit), lorsque les Somali se saisirent de sa personne et lui lièrent les mains derrière le dos. Le docteur n'était pas là. Nous autres nous étions près de la maison, mais nous ne pouvions être d'aucun secours, attendu que les Somali étaient trop nombreux. On conduisit le baron sur le bord du fleuve et on l'égorgea. Je vis plus tard son pantalon ensanglanté et la lance dont on lui avait transpercé le corps. J'appris plus tard qu'on lui avait coupé le doigt pour avoir sa bague et qu'on lui avait enlevé son sifflet d'argent et sa chaîne. Nous fûmes retenus dans la maison de Hadji Ali. Deux jours après, arriva le docteur Link. Il n'avait rien mangé depuis longtemps et appela le baron, dont il cherchait la demeure. Soliman était avec lui; le docteur Link avait un fusil, mais il n'eut pas le temps de se défendre. On lui perça le flanc. Je ne l'ai pas vu tuer, mais j'ai vu porter son cadavre par les rues. Lui aussi fut jeté dans le fleuve. On prit à Soliman

son fusil et on le conduisit vers nous. Abdio et Baraka étaient là lorsqu'on se saisit du baron et le conduisit au fleuve. Kero avait été envoyé avec le docteur pour conduire cinq bœufs au steamer. J'appris qu'on lui avait pris ses bœufs et qu'on l'avait fait prisonnier.

Hamis, qui comprenait la langue du pays, apprit qu'Abdio avait envoyé les Somali pour attaquer le steamer et ensuite pour tuer le baron. Après la mort de celui-ci, je restai encore une semaine à Berdera. Le sultan Hadji Ali nous donna la permission de quitter Berdera.

Avec Mabruk-Speke, Mabruk-Charles, Hamis, Baruko, Hamadi, Soliman, Suma, Sabemin, Hamed et Sering, j'allai à Brava, accompagné d'Abdio et de Baraka.

Nous restâmes plus d'une semaine en route, marchant le jour et dormant la nuit. L'eau manquait de temps en temps ; la viande était en abondance. Arrivés à Brava, Abdio me prit, ainsi que Mabruk-Charles, dans sa maison. Les autres furent placés dans d'autres maisons. On me faisait porter du bois et chercher de l'herbe pour les bœufs ; j'étais nourri en échange de ces services.

Lorsqu'on apprit la nouvelle de l'arrivée du *Man of war* (navire de guerre), Abdio voulut d'abord nous faire partir pour la schamba (campagne). Chaque fois qu'une embarcation venait à terre, nous étions enfermés. Baruko dit au capitaine anglais du *Man of war* que cinq hommes étaient encore prisonniers, et là-dessus on nous remit en liberté.

Abdallah Bin Ali me transporta avec Mabruk-

Charles, Hamis et Baruko sur le steamer *le Vigilant*, sur lequel nous venons d'arriver ici.

Mabruk-Speke s'enfuit de Brava et se rendit à bord d'un dhow en partance pour Zanzibar. Sering et Feretji en firent autant. Fuma, Soliman et Ahmed se rendirent sur un dhow à Lamu.

J'appris que les Somali avaient tué le baron pour venger la mort de leurs frères qui avaient été tués à l'attaque du steamer.

Les Somali doivent s'être alliés aux Gallas.

Soliman serait parvenu au steamer; il n'y aurait trouvé aucun Européen, et aurait été forcé de revenir sur ses pas. J'ai appris cela d'Hamis, qui comprend la langue du pays.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Procès-verbal de la séance du 16 mars 1866.

PRÉSIDENCE DE M. D'AVEZAC.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le secrétaire général donne lecture de la correspondance. M. Bourgeois remercie de son admission au nombre des membres de la Société. — M. Jules Duval, l'un des vice-présidents, s'excuse de ne pouvoir assister à la séance. — M. Simonin exprime le désir de faire à la Société une communication sur l'exploitation de l'étain dans l'ancienne Gaule et sur l'emplacement des îles Cassitérides : cette communication est immédiatement inscrite à l'ordre du jour. — M. Burguet sollicite l'appréciation de la Société sur un procédé de son invention, et qui consiste à fabriquer un papier dans la pâte même duquel sont dessinées des cartes muettes, dont on fait ensuite tracer les contours par les élèves. M. Ernest Desjardins ne pense pas que ce soit là une idée tout à fait neuve : il a vu des cartes muettes dont les délinéaments, faiblement indiqués, devaient être repassés dans les écoles. Le président invite MM. Ernest Desjardins et Eugène Cortambert à

examiner les procédés de M. Burguet pour en faire à la Société un rapport verbal. — La Société des ingénieurs civils, par l'organe de M. Nozo, son président, annonce qu'elle s'est pleinement associée aux vœux de la Société de géographie pour l'achèvement du nivellement général de la France, et elle propose de réunir dans une action commune, à laquelle serait aussi conviée la Société centrale d'agriculture, leurs efforts pour atteindre le but désiré. Cette proposition sera l'objet d'un examen particulier. — Par suite à la correspondance, M. Élisée Reclus informe ses collègues, d'après les éclaircissements qu'il a reçus des États-Unis, que l'annonce de la fondation d'une Société de géographie à Boston, dans des conditions de prospérité tout exceptionnelles, n'était malheureusement qu'une nouvelle controuvée.

Lecture est donnée de la liste des ouvrages offerts. M. Malte-Brun présente, en outre, de la part de M. Henri Lange, le quatrième volume annuel (1864) résumant les travaux de la Société géographique de Leipzig ; et, de la part de M. Achmet d'Héricourt, les livraisons parues de son *Annuaire des Sociétés savantes*. — M. Eugène Cortambert offre, au nom de l'auteur, M. Hyacinthe de Charancey, le deuxième fascicule de ses *Études sur la langue basque et les idiomes de l'Oural*. — M. Bourdiol remet une notice de M. Taillefer sur la Cochinchine, et M. Hüber une notice de M. Tronquoy, secrétaire de la Société des ingénieurs civils, sur la planchette photographique de M. Chevalier.

Il est procédé à l'admission des candidats inscrits

au tableau de présentation. Sont admis comme membres de la Société : MM. Antoine-Émile Blanche, docteur en médecine ; Georges-Henri Marsh ; Édouard Bertrand, vice-consul des États-Unis de Colombie, — Sont inscrits au tableau de présentation les nouveaux candidats ci-après : MM. Abel Lemercier, docteur en droit, présenté par MM. Maignen et Himly ; — le comte de Rochechouart, présenté par MM. Maunoir et d'Avezac ; — Eugène Tastu, consul général, présenté par MM. de Quatrefages et d'Avezac ; — B. Garnier, premier drogman du consulat général de France en Égypte, présenté par MM. de Quatrefages et d'Avezac ; — Henri-René Dumont, présenté par MM. Wiesener et Malte-Brun ; — Sidi-Mohammed-ben-Moustapha, présenté par MM. Ernest Desjardins et Malte-Brun ; — Thomas Comnène de Caraman, présenté par MM. d'Avezac et Barbié du Bocage ; — le baron d'Adhémar, présenté par MM. d'Avezac et Barbié du Bocage.

M. Alfred Demersay expose à la Société qu'étant sur le point de repartir pour l'Espagne et le Portugal, où il va poursuivre sa mission de recherches dans les archives, il désirerait recevoir des instructions de la Société. Le président remercie M. Demersay de ses offres de service ; des instructions seront rédigées par les soins de la section de correspondance. — M. Comnène de Caraman, qui se dispose à un prochain voyage dans le pays de Siam, la Birmanie et le Thibet, demande également les instructions de la Société : la section de correspondance est pareillement invitée à les préparer.

La discussion est ouverte sur la proposition de la

Société des ingénieurs civils. M. Bourdiol pense qu'il est convenable que la Société de géographie concoure à une nouvelle démarche en faveur du nivellement de la France, et que la poursuite en pourrait être confiée à la commission qui avait précédemment été appelée à s'occuper de la question. M. Reclus voudrait que cette mission fût assumée par le bureau même de la commission centrale, auquel pourraient être adjoints les membres de la commission spéciale du nivellement.

Le président, en acceptant l'honorable tâche qui lui est déferée, croit nécessaire de mettre sous les yeux de ses collègues la situation réelle des choses, et les difficultés matérielles qu'il faut s'attendre à rencontrer dans la poursuite d'une affaire dont le succès est subordonné à des votes de crédits financiers de la part des conseils généraux des départements, qui ont, à la vérité, reconnu généralement l'utilité de l'opération recommandée à leurs sympathies, mais qui ont, à de rares exceptions près, déclaré leur impuissance actuelle de subvenir à la part de dépense qui doit rester à leur charge. Peut-être cependant le point de vue des exploitations rurales, mis particulièrement en relief avec le concours spécial de la Société d'agriculture, aura-t-il une influence plus décisive que les considérations scientifiques sur lesquelles la Société de géographie doit surtout insister, et même que les avantages industriels que fera naturellement valoir la Société des ingénieurs civils. En résumé, le président pense que, sans se décourager, il importe de ne point se faire illusion sur les chances d'une réussite aussi prochaine que l'on aimerait à l'espérer. M. Deloche, après

avoir fait ressortir la grandeur et l'importance de l'œuvre, expose combien il est urgent d'obtenir au moins des allocations partielles, au moyen desquelles puisse être maintenue l'organisation du personnel d'élite formé par M. Bourdaloue pour les nivellements précédemment accomplis sous sa direction. M. Deloche n'hésite pas à croire que l'action commune et bien dirigée des trois Sociétés qui représentent dans cette question la science, l'industrie et l'agriculture, ne parvienne à de favorables résultats. — Conformément à la proposition de M. Élisée Reclus, la commission centrale décide que son bureau, auquel s'adjoindra la précédente commission spéciale du nivellement, avisera aux mesures à prendre pour une démarche à faire en commun avec la Société des ingénieurs civils et la Société d'agriculture.

M. le comte Julien de Rochechouart donne lecture d'une étude sur l'organisation des tribus de la Perse. — Renvoi au Bulletin.

L'ordre du jour appelait la fixation du jour de la prochaine séance générale ; la commission du prix annuel n'ayant pas encore préparé son rapport, la détermination à prendre est ajournée à la séance prochaine.

La séance est levée à 10 heures et quart.

Nouvelles et faits géographiques.

Carte topographique des Iles Britanniques. — La carte des Iles Britanniques publiée par l'*Ordnance survey office* se compose de trois parties : Angleterre (150 213 k. c.), 110 feuilles; Écosse (77 696 k. c.), 120 feuilles; Irlande (84 982 k. c.), 205 feuilles. Cette dernière carte se publie sous deux formes : carte d'Irlande, donnant le relief du terrain par courbes de niveau, et carte d'Irlande donnant le relief par hachures. On se fera une idée de l'importance des travaux de l'*Ordnance survey office* quand on saura que cet établissement exécute, outre la carte à 1/63 360 (1 pouce pour 1 mille), une carte à 1/10 560 (6 pouces pour 1 mille), dont il a déjà paru 2994 feuilles. L'*Ordnance survey office* publie aussi, pour l'Angleterre et l'Écosse, une carte de paroisses (*parish map*) à l'échelle de 1/2500 (25 ³⁴⁴ pouces pour 1 mille), dont 13 857 feuilles sont aujourd'hui publiées, avec 897 cahiers et 18 feuillets relatifs à l'aréa du parcellaire de détail. Enfin, ce grand établissement a fait paraître, jusqu'ici, les plans de 165 villes aux échelles de 1/5280, 1/2640, 1/1056, 1/500 (1, 2, 5, 10 pieds pour 1 mille) : 2376 feuilles de ces plans ont actuellement paru. Le plan de Londres à 1/1056 (5 pieds pour 1 mille) se composera, à lui seul, de 819 feuilles. C. M.

Les puits artésiens de Chicago. — Sur la foi d'un correspondant du *New-York Times*, presque tous les journaux scientifiques parlent des « anomalies extraordinaires » que présenteraient ces puits sous plusieurs rapports. Cependant ces eaux jaillissantes, qui donnent à peu près 66 litres par seconde, un peu moins que le puits artésien de Passy, n'ont absolument rien d'anormal. Elles proviennent d'une profondeur de 210 mètres, et leur température est de 14 degrés centigrades : or, la tem-

pérature moyenne de Chicago étant un peu inférieure à 10 degrés, il en résulte que, dans cette partie superficielle de la couche terrestre, l'accroissement de chaleur est de 1 degré par 50 mètres. Il n'est donc pas exact de dire et de répéter que « la température moyenne des puits de Chicago est au-dessous de la température moyenne de la localité. » *E. R.*

Émigration au Brésil. — Les émigrants des États-Unis du Sud, qui se sont dirigés vers le Brésil, après la fin de la guerre, ont choisi, pour l'emplacement de leur ville future, une langue de terre située au confluent de deux petites rivières, près d'Araguara. — On leur a concédé près de 3 000 000 d'hectares de terres vacantes. *(New-York tribune.)*

Les steppes du Kuma-Manich. — On se souvient qu'en 1858-1859 des études avaient été exécutées dans cette région, en vue de rechercher la possibilité d'établir un canal de jonction entre la mer d'Azof et la mer Caspienne. L'enquête, à laquelle restera attaché le nom du docteur Bergstraesser, avait conduit à renoncer à ce projet de canal, mais on avait songé à adopter les mesures nécessaires au peuplement de l'intervalle Ponto-Caspien : une expédition, organisée pour faire une enquête à ce sujet, a séjourné deux années (1860-1861) dans ce pays, qu'elle a exploré au point de vue scientifique et économique; les résultats les plus saillants des recherches de cette expédition sont les suivants : la basse plaine du Manitch n'étant qu'un désert salin, toute tentative pour la peupler entraînerait à d'inutiles sacrifices. Le point le plus élevé de cette plaine est de 19^m,549 au-dessus du niveau de la mer Noire. La steppe kal-monke présente, au nord du Manitch, deux portions distinctes : la steppe basse d'Astrakhan, formée de sédiments marins d'une espèce récente, et la steppe élevée du Don, d'une formation plus ancienne. Les minéraux utiles de la steppe sont le sel, le gypse, la chaux, la pierre meulière, etc... La steppe haute, composée de roche dure, présente des sources, et, se prêtant à

la culture, pourrait être peuplée; la steppe basse, au contraire, composée de sables mouvants et d'un sol argileux, souvent salin, ne pourrait recevoir de population permanente et ne se prêterait qu'à l'élevage du bétail; quelques parties, cependant, de cette région seraient susceptibles d'être améliorées par des irrigations artificielles. On ne pourrait établir, dans la basse steppe, d'autres établissements fixes que de petits villages et des habitations échelonnées le long des routes. Le forage des puits artésiens n'y offrirait aucune chance de succès; on devrait, pour les approvisionnements d'eau, creuser des citernes (*khoudouks*) où s'accumulerait l'eau du sol.

L'expédition a dressé une carte géologique et statistique et une carte topographique de la steppe. Ces cartes ainsi que les mémoires sur la question seront publiés en langue russe.

(*Journal de Saint-Petersbourg.*)

SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ÉTRANGÈRES.

SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

Voyage de Duhaillu à la côte occidentale d'Afrique.

— Duhaillu quittait Londres le 5 août 1863, et atteignait le rio Fernand-Vaz le 9 octobre suivant. Les indigènes le reçurent avec de grandes démonstrations de joie; malheureusement, il perdit à la côte l'embarcation qui contenait la plus grande partie de ses instruments d'observation. En attendant qu'il lui en fût envoyé d'autres, il employa ses loisirs à rassembler des spécimens de la faune et de la flore du pays.

Après maintes difficultés pour organiser son départ, il atteignit le village du roi Olinda, dans le pays d'Ashira : par la route qu'il a suivie, ce village est à 110 milles (177 kilomèt.) de l'embouchure du rio Fernand-Vaz. Olinda reçut fort bien Duhaillu, qui ne tarda cependant pas à s'apercevoir que cet accueil était intéressé et s'adressait surtout aux cadeaux qu'on espérait obtenir de lui. En quittant le pays des Ashira, il traversa les territoires des Behetai, des Komba, des Avia, pour

gagner les cataractes de Samba-Nagoshi, auxquelles il n'avait pu parvenir lors de son premier voyage. Ces cataractes sont situées à 50 milles (80 kilom.) N. N. E. du village d'Olinda. Pendant ce trajet, il put constater que les gorilles vivent parfois en troupes, contrairement à ce qu'il avait avancé dans son premier ouvrage.

Ayant atteint et descendu pendant quelques heures la rivière Ovigui, le voyageur et sa troupe débouchèrent dans le grand Rembo, qui était très-gonflé par les pluies. Enfin, il atteignit le village de Suba, qui fait partie de la tribu des Avia et qui est situé au-dessus des rapides et des chutes. La contrée qu'il venait de traverser est couverte de villages abandonnés, qui lui donnent un aspect monotone et triste.

Les chutes et les rapides s'appellent Samba-Nagoshi. La légende dit que deux esprits, l'un masculin, l'autre féminin, agitent les eaux afin d'empêcher de remonter et de descendre le cours de la rivière. Au milieu de la chute réside Foogamoo, qui rugit et qui pousse l'eau avec une force effrayante.

Les chutes sont au nombre de trois : la première, appelée Naghosi (du nom de l'esprit féminin) n'est qu'un rapide; sur ce point la rivière contient deux îles. Environ 12 milles (19 kilom.) au-dessous se trouve la grande cataracte, à la hauteur de laquelle la rivière est large d'environ 150 yards (137 mètres), et présente une île qui, coupant la chute en deux, empêche d'en voir l'une des moitiés; du côté où était Duchauillu, la chute peut avoir 70 yards de large (64 mètres). C'est toutefois de l'autre côté, qui n'a guère que 20 ou 30 yards (18 à 27 mètres), que se précipite la plus grande quantité d'eau. La hauteur de la chute était d'à peu près 15 pieds (4^m,50); cet accident n'est rien auprès du tumulte et du fracas produit par la rivière qui, au-dessous de la chute, s'éloigne à perte de vue en sautant de rochers en rochers.

A son retour chez Olinda, Duchauillu commença à parler de

s'avancer davantage dans l'intérieur et à manifester le désir de gagner le pays des Apingi; mais Olinda lui fit observer que ce voyage n'était pas possible, car, peu de jours après sa première visite chez les Apingi, Remandji, le chef de la tribu, étant venu à mourir, le peuple avait attribué sa mort à l'étranger, qui l'avait tué *pour voyager avec son esprit*. En présence du fait il se résolut donc à passer par le territoire des Otanda, un peu au sud des Apingi.

Tandis que Dutchaillu faisait ses préparatifs de voyage, une effrayante épidémie de petite vérole se déclara et vint augmenter les difficultés et les dangers de sa situation. Olinda succomba au fléau et Dutchaillu fut accusé de l'avoir fait périr par des moyens magiques; il se décida à envoyer en avant, avec les bagages, cinq de ses compagnons de route.

Enfin, il réussit à quitter le pays des Ashira pour celui des Otanda. Là encore, la petite vérole sévissait sur toute la tribu; le chef seul n'en avait pas été atteint, mais il refusait de recevoir Dutchaillu, car, disait-il, l'homme blanc, dans tous les endroits où il va, porte la mort et tue le chef : témoins Remandji et Olenda. La fatalité voulut que, quatre jours après son arrivée à Mayolo, le chef Otanda tombât malade et que sa vie fût menacée. Enfin, il se rétablit, et l'explorateur se prépara à continuer son voyage.

Mayolo n'était pas méchant, mais il était intéressé. Dutchaillu découvrit bientôt qu'il se proposait d'exercer sur lui, dans le but de le rendre généreux à son égard, une manœuvre dictée par la superstition et qui s'appelle l'*alumbi*. Voici en quoi elle consiste : quand meurt un chef, on lui coupe la tête et on la place dans un vase, au milieu d'une masse d'argile; toutes les parties molles et les liquides sont absorbés, et le crâne est conservé dans la maison d'*alumbi*; le chef, à l'occasion, y pénètre et gratte une certaine quantité de poudre d'os qu'on mélange à de la nourriture et qu'on administre à l'hôte sur lequel on veut faire opérer le charme. Les soupçons de Du-

chaillu furent éveillés par la ponctualité avec laquelle on lui envoyait un repas tout préparé. Ayant été, à l'avance, avisé de cette coutume du pays, il refusa de toucher aux aliments qui lui étaient servis.

Après avoir quitté le village de Mayolo, situé à 40 milles (64 kilom.) E. S. E. du village d'Olinda, capitale des Ashira, il marcha presque directement du côté de l'est, en traversant le pays des Apono, où les indigènes lui suscitèrent mille embarras, craignant l'invasion de la petite vérole. Ils mirent même une fois le feu à une forêt pour empêcher sa marche. Les Apono ont la coutume de s'arracher toujours deux de leurs incisives supérieures : ils sont très-guerriers mais très-ivrognes. En s'avancant vers l'est, c'est chez eux que Duchailu rencontra la dernière notion des objets ou armes à feu des Européens. A partir de là, on entre dans le domaine des tribus tout à fait primitives. Aux Apono succèdent les Ishogo, population bienveillante, qui excelle à fabriquer des vêtements avec l'épiderme des feuilles de palmier.

C'est là qu'il rencontra une tribu errante de nègres de petite taille; ils ne travaillent jamais, mènent une vie vagabonde, séjournent peu de temps à la même place et semblent constituer le type inférieur des êtres humains. Ils prennent du gibier dans des pièges et l'échangent contre d'autres objets, dans les tribus où ils résident. Leur peau présente une légère coloration brune; quoiqu'ils soient d'une très-petite stature, ils sont bien conformés et généralement velus sur une grande partie du corps. Leurs cheveux sont plus courts que ceux des nègres de cette contrée. Les femmes, dont il a mesuré quelques-unes, ont de 4 pieds à 4 pieds 5 pouces de haut.

En quittant les Apono, il entra sur le territoire des Ashango. A mesure qu'il s'avancait, il trouvait le pays plus montagneux et plus difficile. La route était un étroit sentier à travers l'épaisseur de la forêt : l'escorte du voyageur était obligée de marcher sur une seule file, franchissant les collines et les val-

lées, les rochers et les arbres abattus qui barraient le chemin. Au village de Mongon, dans l'Ashango, à 265 milles (426 kil.) par la route, de l'embouchure du Fernand-Vaz, l'anéroïde donna une altitude de 2472 pieds (733 mètres). En avant, apparaissaient, par intervalles, les sommets d'une chaîne plus élevée ; mais il n'y a pas de plateau, tout est montée et descente. Le ciel, à cette altitude, était généralement obscurci par des nuages et une légère vapeur grise voilait le sommet des collines boisées. Il n'y a pas, à proprement parler, de saison sèche dans cette région accidentée, où il pleut plus ou moins pendant toute l'année. La plus grande pluie que Duchailu ait observée a été de 6 1/2 pouces (0^m,165) en vingt-quatre heures. Les Ashango se montrèrent hospitaliers, bien qu'ils soient une peuplade belliqueuse. Leurs villages, assez considérables, — il en est de 300 huttes, — sont éloignés les uns des autres et communiquent entre eux par des sentiers dans les forêts.

Le voyage semblait devoir se poursuivre heureusement, lorsque Duchailu fut retenu pendant plusieurs jours au village de Mouaou-Kombo, à 440 milles (70 kilomètres) du rio Fernand-Vaz, par le chef de la tribu, qui lui apprit qu'une peuplade, placée sur sa route, était dans l'intention de s'opposer à son passage. Peu après arrivaient au village quatre envoyés de cette peuplade, et le chef Mouaou-Kombo donna aux hommes de la suite du voyageur le conseil d'effrayer ces émissaires en tirant des coups de feu. « Le fusil d'un de mes hommes, dit Duchailu, avait, accidentellement, tué un des indigènes qui mourut sans se débattre. » Les naturels s'enfuirent dans tous les sens et, jugeant la position grave, Duchailu chercha à les ramener et à les apaiser en leur offrant le prix de vingt hommes. Ces négociations auraient peut-être favorablement abouti si la balle, qui avait fait une première victime, n'en eût fait une seconde en pénétrant à travers les parois d'une hutte ; la seconde victime se trouvait être la sœur de celui des indigènes qui s'était montré le plus disposé à entrer en accommodement. —

Le tambour de guerre retentit de tous côtés ; les voyageurs durent opérer à travers le village une retraite dans laquelle fut abandonnée la partie la plus précieuse des bagages ; autour d'eux volait une grêle de flèches ; Duchailleu et l'un des siens furent blessés ; une fois arrivés dans les sentiers de la forêt, les hommes de son escorte, pris de panique, jetèrent tout ce qu'ils portaient pour fuir plus rapidement ; Duchailleu, qui tenait l'arrière-garde avec celui qui avait été cause de l'accident, eut la douleur de voir ses instruments, ses collections, ses photographies, ses cahiers de notes, joncher le terrain et perdus sans ressource. Dans cette partie de la fuite il reçut une seconde blessure, faite par une flèche empoisonnée, qui porta heureusement sur la ceinture de son revolver. Après ces événements et diverses autres péripéties, l'expédition regagnait, à la fin du mois de septembre, le rio Fernand-Vaz.

Après cette communication, quelques observations ont été faites : le professeur Owen, en particulier, a constaté que le *British Museum* devait, à ce second voyage de Duchailleu, d'intéressants spécimens d'histoire naturelle, et notamment plusieurs échantillons de peaux de gorilles, un lézard à écailles, animal à sang chaud, du genre *Manis*, qui fait sa nourriture des termites si nombreux dans cette partie de l'Afrique, un nid de chimpanzé, etc. — Le président a fait observer que Duchailleu avait rapporté, de ce dernier voyage, une harpe des naturels du pays ; les cordes en sont faites de fibres herbeuses, et, néanmoins, elles peuvent produire des sons musicaux. — M. Edwin Dunkin a donné des détails sur les observations astronomiques du voyageur ; elles sont très-nombreuses, et la position de Mayolo, en particulier, a été déterminée en longitude par trente observations de distances lunaires. — M. Winwood Read, qui, en 1862, parcourait le pays des Fans, constate que ces peuplades sont cannibales, ainsi que le prétend Duchailleu. — M. Harris confirme le dire de Duchailleu, quant à la harpe indigène qui est aussi en usage à Sierra-Leone. Une coutume,

analogue à celle de l'*alumbi*, se retrouve dans le district de Sherboro ; là, on ne conserve pas les restes de ses ancêtres dans sa maison, mais on leur fait des sacrifices quand on part pour un voyage ou qu'on entreprend quelque importante affaire. — M. Harris a rencontré une tribu cannibale, les Bushy, qui emportent dans des paniers la chair de leurs prisonniers et s'en nourrissent pendant plusieurs jours. — M. J. Crawford n'admet pas que les nains dont a parlé Duchailu forment une tribu à part ; ne seraient-ce pas des individus appartenant à la même race que les indigènes du voisinage et chassés à cause de leur petite taille ? — M. Duchailu a fait observer que les indigènes de l'Afrique équatoriale occidentale ont de longs cheveux laineux, tandis que ces nains ont des cheveux courts sur le sommet de la tête. Ils ressemblent aux Bushmen de l'Afrique australe.

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE DE MEXICO.

Envois adressés à cette Société pendant le troisième trimestre. — M. J. M. Fornel a envoyé d'Orizaba la photographie de deux figures aztèques sculptées sur une pierre qui fait partie d'un mur de cette ville. La description et l'appréciation de ces deux figures seront publiées au *Bulletin de la Société de Mexico*. — Il a été adressé un ancien mémoire manuscrit sur les gisements métallifères de Real del Monte et Pachuca. Ce mémoire sera aussi publié. — M. Pimentel a fait hommage du tome II de son ouvrage intitulé : *Tableau descriptif et comparatif des langues indigènes du Mexique*. — M. J. de Emparan a fait parvenir des notices statistiques sur le département de Vera-Cruz, et un mémoire accompagné de vues et plans sur l'expédition scientifique envoyée par le gouvernement pour étudier les ruines de Metlatoyuca, récemment découvertes dans le district de Tulancingo. — Le préfet politique de Oaxaca a remis des notes statistiques sur le Choapan, rassemblées par M. Carriedo. — M. Laurent, lieutenant de zouaves, a offert

un plan topographique de la ville de Parras, dressé par lui. — M. Antonio del Castillo a présenté un nouvel entomophyte, insecte-plante, avec une description y relative. — M. Larrainzar a lu un long et intéressant mémoire sur l'histoire en général et particulièrement sur la manière d'écrire l'histoire contemporaine du Mexique. — La Société auxiliaire de géographie de Guadalajara a envoyé ; une notice sur la population du département de Jalisco ; un discours sur l'utilité de la géographie médicale ; quelques détails géographiques et physiques sur la ville de Guadalajara ; un mémoire sur la destruction des forêts dans l'empire du Mexique et sur la nécessité de remédier à ce mal. — M. J. M. Fernandez de Puebla a envoyé une carte hydrographique de la rivière Atoyac, levée par la Commission chargée d'étudier la navigabilité de ce cours d'eau. — M. J. Epstein, de Monterey, a remis un plan topographique de cette ville, dressé par lui. — M. J. Elenterio Gonzales a envoyé un exemplaire de son *Traité élémentaire d'anatomie générale*.

Les plus importants de ces travaux ont été soumis à des Commissions chargées d'examiner s'il y avait lieu de les insérer au recueil publié par la Société.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

SÉANCES DE MARS ET AVRIL 1866.

EUROPE.

Die Reise des Pytheas nach Thule von Alexander Ziegler. Dresden, 1861. 1 broch. in-8°. M. ALEXANDRE ZIEGLER.

Der Rennsteig des Thüringerwaldes, von Alexander Ziegler. Avec carte. Dresden, 1862. 1 vol. in-8°. M. ALEXANDRE ZIEGLER.

ASIE.

La Cochinchine, ce qu'elle est, ce qu'elle sera. — Deux ans de séjour dans ce pays de 1863 à 1865. Périgoux, 1865. 1 broch. in-8°. M. TAILLEFER.

AFRIQUE.

Tableau de la situation des établissements français dans l'Algérie, 1864. Paris, 1866. 1 vol. in-f°. M. MUMMAQUON.

GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.

A propos d'un livre récent sur la Tunisie, observations par Nonce Rocca. Paris, 1866. 1 broch. in-8°. M. NONCE ROCCA.

Voyage dans l'intérieur de l'Afrique par Damberger (apocryphe), traduit par L.-H. Delamarre. Paris, an IX. 2 vol. in-8°.

M. MUMMAQUON.

AMÉRIQUE.

Compendio de geografia general politica, fisica y especial dos estados unidos de Colombia, dedicado al Congreso general de la Union, por T. C. de Mosquera, gran general de la Union Colombis. Londres, 1866. 1 vol. in-8°. M. LE GÉNÉRAL T. C. DE MOSQUERA.

Une voie nouvelle à travers l'Amérique centrale. Étude géographique, ethnographique et statistique sur le Honduras, par Henri de Suckau. Paris, 1866. 1 broch. in-8°.

M. HENRI DE SUCKAU.

Martin Behaim aus Nürnberg der geistige entdecker Amerika's, von Alexander Ziegler, Dresden, 1859, 1 broch. in-8°.

M. ALEXANDRE ZIEGLER.

Die amerikanische Volkerwanderung. Eine Studie von Friedrich von Hellwald. Wien, 1866. 1 broch. in-8°. M. DE HELLWALD.

OUVRAGES GÉNÉRAUX. MÉLANGES.

La langue basque et les idiomes de l'Oural, par H. de Charencey.

Mortagne, 1866. 1 broch. in-8°. M. H. DE CHARENCEY.

Annuaire des Sociétés savantes de la France et de l'Étranger, par

M. le comte Achmet d'Héricourt. (France — Belgique — Pays-Bas — Angleterre — Suisse). Paris, 1866. 2 broch. in-8°.

M. LE COMTE ACHMET D'HÉRICOURT.

Note sur la planchette photographique de M. Auguste Chevalier, par

M. C. Tronquoy. 1 broch. in-8°. M. WILLIAM HUBER.

ATLAS ET CARTES.

Atlas universel d'histoire et de géographie, par M. N. Bouillet.

Paris, 1865. 1 vol. grand in-8°. MADAME BOUILLET.

Atlas général composé de vingt cartes coloriées et gravées sur cuivre.

Gotha, in-f°. Justus Perthes. M. F. KLINCKSIECK.

Atlas zur Industrie-und Handelsgeographie. Mit erläuterndem Texte von Doctor V.-F. Klun und doctor Henry Lange. In-f° et in-8°.

M. LE D^r HENRY LANGE.

Carte des pays au nord-ouest de l'Abyssinie par M. Plowden. 1860.

Réduction à moitié de l'original. 1 feuille manuscrite.

M. M. G. LEJEAN ET MALTE-BRUN.

Carte figurative et approximative des populations spécifiques des provinces d'Espagne, dressée par M. Minard, selon une nouvelle représentation graphique. Paris, 1866. 1 feuille. M. ÉLISÉE RECLUS.

Carte figurative de la structure de l'écorce terrestre et classification des terrains d'après la méthode de M. Cordier, avec indication et figures des principaux fossiles caractéristiques des divers étages, par MM. Charles d'Orbigny et Charles Léger. Paris. 1 feuille.

M. CHARLES LÉGER.

AVIS

Les communications et rapports lus à l'assemblée générale du 27 avril paraîtront au Bulletin de mai.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

MAI 1866.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 AVRIL.

DISCOURS D'OUVERTURE

DE

S. EXC. M. LE MARQUIS DE CHASSELOUP-LAUBAT

Ministre de la Marine et des Colonies

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

Messieurs,

C'est pour moi une bien vive satisfaction de venir encore une fois présider une de ces séances où votre Société fait connaître d'importantes découvertes, et de me retrouver ainsi au milieu de vous. Plus on se mêle à vos travaux, plus on s'y intéresse, mieux on en comprend la grandeur et l'importance.

Ils touchent, en quelque sorte, à tout ce qui est humain, vous disais-je à une de vos dernières réu-

nions. Pour s'en convaincre, en vérité, il ne faut ici que jeter les yeux autour de soi.

Que d'érudition, que de connaissances puissantes et variées se groupent spontanément autour de la science à laquelle vous vous consacrez et que toutes les autres viennent, pour ainsi dire, interroger tour à tour !

Ces profondes recherches sur quelques-uns des problèmes que l'homme soulève pour découvrir le mystère de son établissement sur les différents points du globe ; ces études sur les modifications, les altérations que l'influence du milieu dans lequel ils sont placés produit sur les divers corps organisés ; les conséquences morales mêmes — qui peuvent en être le résultat, — toutes ces études qui sont si brillamment représentées dans cette enceinte, — vous savez ce qu'elles ont à demander à la géographie ! — Et ces efforts pour arracher quelques-uns de leurs secrets aux pierres des tombeaux et des temples de sociétés qui ont disparu, n'est-ce pas à elle, avant tout, qu'ils s'adressent pour trouver le fil qui pourra peut-être les guider dans ces labyrinthes de débris entassés par tant de siècles ?

N'est-ce pas elle aussi qui, dans sa philosophie, peut leur dire les causes de ces déplacements successifs des civilisations qui ont précédé la nôtre ?

Car c'est là pour l'homme, messieurs, le plus noble sujet de ses recherches, de ses méditations ; et, soit qu'il fouille dans les âges passés pour y découvrir quelques traces de sa propre histoire, soit qu'il porte ses regards au delà du présent, il sent en lui, en même temps que sa faiblesse, cette divine émanation qui lui révèle que tout ne doit pas finir avec lui.

C'est ce sentiment qui inspire le dévouement aux grandes choses, et qui fait que nous nous consacrons avec ardeur aux œuvres que nous ne sommes pas destinés à voir s'achever, dont nous ne profiterons pas nous-mêmes, mais qu'avec amour pourtant nous voulons léguer à ceux qui viendront après nous.

Parmi ces dévouements qui travaillent sans cesse au développement des destinées humaines, nous avons bien quelque droit de placer au premier rang ces hommes courageux dont la géographie s'enorgueillit à si juste titre.

Souvent martyrs de la science, ou martyrs de la foi, voyageurs, marins, missionnaires, — que ne devons-nous pas à ces intrépides pionniers de notre moderne civilisation? Que de progrès accomplis grâce à leur généreuse initiative !

Dans notre jeunesse, messieurs, nous avons tous appris ces vers dans lesquels le vieil Homère récitait à la Grèce charmée les errantes navigations d'Ulysse jusqu'aux extrémités du monde. Mais alors, pour le poète, le monde, avec ses bornes les plus lointaines, vaguement indiquées dans la Fable, s'étendait à peine de la Colchide à quelque île incertaine de notre bassin de la Méditerranée.

Puis, un Samien dépassa les colonnes d'Hercule ; un Marseillais s'avança, dit-on, dans le nord de l'Océan jusqu'à l'ultime Thulé?... et si les conquêtes d'Alexandre (car la guerre apporte aussi son tribut à la science), si les conquêtes d'Alexandre ouvrirent de nouveaux horizons, vous savez quelles furent les limites du monde romain.

Que de siècles il avait fallu pour réaliser ces progrès, que de temps encore pendant lequel l'Europe devenue chrétienne ne jette ses regards au dehors que pour chercher à refouler l'islamisme qui l'envahit, mais voit cependant ainsi s'agrandir le cercle de ses relations, et rapporte de l'Orient les germes de nouvelles connaissances !

Enfin le ^{xv}^e, le ^{xvi}^e siècle arrivent. Grande et magnifique époque pour l'esprit humain ! Ah ! c'est depuis lors, messieurs, que navigateurs, voyageurs, missionnaires, s'élancent à l'envi dans la voie dont les brillantes perspectives leur sont ouvertes : ceux-ci pour découvrir, quelquefois pour conquérir de nouvelles terres ; ceux-là pour faire aussi d'importantes découvertes et enrichir la science de tout ce que leur révèlent des contrées jusqu'alors inconnues ; enfin ces derniers pour convertir à la foi du Christ des nations idolâtres ou des peuplades sauvages.

Mais, qu'ils soient marins, voyageurs ou prêtres, et quelle que soit la pensée qui les inspire, tous deviennent les apôtres de notre civilisation, les bienfaiteurs de l'humanité, en rapprochant les peuples, en portant la lumière sur tous les points du globe, et nous devons les confondre dans notre reconnaissance.

Depuis lors, depuis leur généreux élan, quels rapides progrès ; et, à mesure que nous nous rapprochons de notre époque, combien ils s'accélérent ! Les retracer, ce serait presque raconter l'histoire des rapports établis entre les différents peuples de la terre ; ce serait vouloir parler de tous les pays dont naguère encore on connaissait à peine l'existence, car il semble aujour-

d'hui que l'homme veuille, si j'ose ainsi dire, rattraper le temps perdu. Ce que vingt siècles n'ont pu faire, un seul l'accomplit.

Dans ces progrès incessants, votre Société fournit aussi sa part, et sa part, laissez-moi vous le dire, messieurs, est belle par les travaux scientifiques des hommes éminents qui la composent, par les efforts qu'elle fait pour répandre les notions qu'elle recueille chaque jour de toutes les parties du monde, enfin par les encouragements, les récompenses qu'elle décerne, et qui, pour être modestes, n'en ont pas moins de prix aux yeux de ceux qui les obtiennent.

Oui, messieurs, vos encouragements, votre exemple, vos réunions, sont toujours de nobles incitations ; vous formez un centre d'où rayonne une généreuse influence sur les esprits qui ne veulent pas rester étrangers au grand mouvement qui, aujourd'hui, entraîne les nations à se rapprocher les unes des autres et à multiplier les rapports profitables à toutes. Et, en effet, à côté du point de vue purement spéculatif dont sont frappés d'abord les regards de l'homme livré à quelques-unes des profondes études qu'elle peut offrir, la géographie a aussi d'utiles, de pratiques et d'indispensables enseignements pour tous ceux qui désirent seulement se tenir au courant de la marche de l'esprit humain.

Laissez-moi donc, messieurs, remercier les membres de cette Société qui, par leurs savants travaux, concourent à étendre quelques-unes des branches des connaissances qui se rattachent à la science à laquelle nous sommes plus particulièrement voués ; laissez-moi

remercier ceux qui veulent bien venir ici nous raconter ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont appris dans leurs intéressants voyages. C'est à ces récits, bien souvent, qu'une vocation se révèle, qu'une imagination s'inspire. Pour ma part, je ne doute pas que vos Bulletins n'aient fait plus d'un voyageur.

Laissez-moi remercier enfin tous ceux — et il en est d'éminents parmi vous, — qui ont pris pour mission de vulgariser, de populariser ces connaissances qui, sous leur plume et leur burin, ont toujours tant d'attraits.

RAPPORT SUR LE PRIX ANNUEL
POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE

Au nom d'une Commission composée de
MM. E. CORTAMBERT, VIVIEN DE SAINT-MARTIN, MALTE-BRUN, MARTIN DE MOUSSY
Et **BOURDIOL, rapporteur.**

Messieurs,

Grâce au zèle d'infatigables explorateurs que n'arrêtent ni les fatigues ni les dangers, chaque année enregistre quelque nouvelle conquête de la géographie et voit diminuer les lacunes de la carte du monde. Des découvertes successives nous révèlent les contrées restées mystérieuses et nous initient aux mœurs, aux usages et aux aptitudes des peuples sur lesquels on ne possédait que des notions vagues.

L'année 1863, que nous avons à examiner aujourd'hui, apporte, elle aussi, sa moisson de documents, d'informations intéressantes et solides; elle a vu, comme ses devancières, d'intrépides voyageurs se répandre dans les diverses parties du monde, et les régions polaires aussi bien que les régions équatoriales ont été le théâtre d'investigations hardies, intelligentes et fructueuses.

Les explorations qu'il convient de signaler en première ligne se sont accomplies dans l'Ancien continent, en des pays qui sont à nos portes, qui ont joué un rôle

important dans l'histoire du monde, mais où l'œil européen n'a pu encore jeter en quelque sorte qu'un furtif regard, trop rapide pour donner complète satisfaction à nos exigences scientifiques.

Jusqu'ici on ne connaissait guère de la vaste péninsule arabique, dont la superficie est quatre fois celle de la France, que la zone extérieure, baignée par trois mers, la Méditerranée, la mer Rouge et le golfe Persique, que ses ports en petit nombre et les embouchures de ses torrents, tantôt à sec, tantôt roulant des eaux troubles et dévastatrices, qui interrompent la monotonie de son immense littoral. Mais le climat, la nature du sol, et plus encore, le caractère soupçonneux et cruel des habitants, avaient fermé les routes de l'intérieur aux explorateurs les plus hardis et dressé une infranchissable barrière entre l'Arabie centrale et le reste du monde. On connaissait encore, et moins par des relations scientifiques que par les rapports contradictoires de quelques trafiquants, l'existence et la géographie des royaumes échelonnés le long des mers : l'Hadramaut, au sud ; à l'est, l'Oman, siège d'un État qui conserve au moins le souvenir de son ancienne splendeur ; à l'ouest, l'Yémen et le Hedjaz, fameux par les traditions du prophète ainsi que par les villes saintes, la Mekke, Médine, Djedda ; mais plus des deux tiers de l'Arabie demeuraient inconnus et inaccessibles.

M. William Gifford Palgrave est parvenu au cœur même de la Péninsule ; il l'a traversée obliquement de la Méditerranée au milieu du golfe Persique, et il nous donne de son voyage une relation aussi intéres-

sante que pittoresque. Avant lui, quelques itinéraires avaient été tracés, notamment par le capitaine Sadlier, qui, en 1819, fit le voyage de El-Katif à Médine, en passant par Riadh et Bereydah, et le docteur Wallin, qui explora le Nedjed en 1848. Mais aucune de ces laborieuses tentatives n'obtint des résultats comparables à ceux qu'a obtenus M. Palgrave.

Un vieux préjugé nous représentait l'Arabie intérieure comme un immense océan de sables, entrecoupé çà et là de montagnes rocheuses et nues, et parcouru uniquement par des nomades qui campent sous leurs tentes noires à l'ombre des palmiers des oasis : en un mot, le désert classique, avec son ciel de feu, ses vagues solidifiées, ses tourmentes au souffle du simoom et ses pirates lancés à la poursuite des caravanes. En réalité, l'Arabie intérieure possède des plateaux et des montagnes couvertes de végétation, de fraîches vallées, des prairies, des ruisseaux permanents, des fleuves souterrains dont le cours invisible est jalonné par des puits, et des villes entourées de jardins et de champs cultivés. Les Bédouins nomades et pillards, qu'on nous avait représentés à tort jusqu'ici comme le véritable type de l'homme libre, y sont en petit nombre et tendent à disparaître de jour en jour ; au contraire, il y croît, il s'y développe une race laborieuse, intelligente, énergique, possédant une industrie avancée et des gouvernements réguliers, celle des Arabes des villes.

Le 4 mai 1862, M. Palgrave partait de Jaffa, dans la direction de Gaza, où il devait achever l'organisation de la caravane. Il quittait cette ville le 27 mai,

sous la conduite de quelques Arabes de la tribu des Beni-Ahijeh, qui s'étaient engagés à le conduire à Maan, importante station sur la route de Damas à la Mekke. Ils traversèrent le désert de El-Tih et continuèrent leur route vers le sud-est, à travers des gorges rocheuses, jusqu'à deux journées de marche d'Akaba; tournant ensuite au nord-est, ils arrivèrent à Maan.

M. Palgrave avait pris le costume et se donnait le titre de médecin; cette profession honorée dans tout l'Orient, et sa parfaite connaissance de la langue arabe, devaient lui ouvrir les portes les plus rigoureusement fermées. Mais il ne put emporter avec lui les instruments indispensables aux observations géodésiques et astronomiques; sa relation se ressent de l'absence de ces auxiliaires si utiles. Complète et remplie de faits aussi nouveaux que curieux en ce qui touche à l'histoire, à la peinture des mœurs et à la description des localités, elle laisse à désirer au point de vue de la détermination scientifique des distances, du relief du sol, de la direction des vallées et des montagnes, de la position exacte des lieux qu'il a reconnus, mais qu'il n'a placés qu'approximativement sur sa carte.

Les épreuves, les souffrances et les dangers du voyageur commencèrent à la sortie de Maan. Là s'étend, en effet, une plaine sombre, uniforme, dépourvue de vie et de végétation : le désert aride, immense, que parcourent les tribus de Bédouins les plus dangereuses, dont quelques roches basaltiques hérissent de loin en loin la surface, et dont la solitude offre un tel spectacle d'horreur que la rencontre même d'un ennemi y apporterait quelque soulagement. M. Palgrave,

affaibli par la fièvre, brûlé par le soleil, était néanmoins obligé de marcher quinze ou seize heures par jour, au pas rapide de son chameau. S'arrêtait-il un instant, hésitait-il à se remettre en route, la voix des guides faisait retentir à ses oreilles ces sinistres paroles : « Si nous tardons, nous mourrons tous de soif. » Quelques heures avant d'atteindre le Djebel-Shomer, ils furent assaillis par une tempête : le simonm, vent de fièvre et de feu, souleva autour d'eux les sables tourbillonnants, qui faillirent les engloutir, comme ils avaient englouti Cambyse et son armée.

Enfin, la caravane atteignit la frontière du royaume de Shomer, elle longea pendant sept jours le lit desséché du Wadi-Serham jusqu'à la station de Magua, et entra le 30 juin à Djôf, centre de commerce pour les habitants de l'Arabie du Nord.

L'oasis de Djôf est parsemée de jolis villages, établis sous des palmiers. Deux tours chrétiennes, datant des croisades, défendent les approches de la ville. Les habitants professent l'islamisme; mais dans les campagnes on retrouve encore un christianisme traditionnel, défiguré par de nombreuses superstitions. M. Palgrave séjourna une vingtaine de jours dans ce pays hospitalier, dont la population n'est étrangère ni à l'agriculture, ni au commerce, et le quitta ensuite pour se diriger vers Haïl, capitale du royaume de Shomer.

Entre cette ville et l'oasis de Djôf règne une vaste *Néfoud*, ou bras de désert, que les voyageurs traversèrent sur une largeur de plus de 200 kilomètres. Cette plaine brûlante, sillonnée de monticules de

sable, qui réfléchissent les rayons solaires et rendent ainsi la chaleur plus accablante encore, effraye même les Arabes les plus hardis. M. Palgrave atteignit la ville de Haïl, qui devait le remettre de ses fatigues. Il se retrouva à la cour d'un prince intelligent, Telal-Ebn-Rashid, qu'il considéra comme un homme d'État des plus remarquables. Il y traita de nombreux malades, et sut se concilier l'amitié du souverain, qui chercha à le retenir en lui offrant « une maison avec un joli visage ». M. Palgrave sut résister à ces offres séduisantes.

Après avoir franchi le Djebel-Solma, la caravane entra sur le mystérieux territoire des Wahabites. La route parcourue depuis Haïl suit une vallée bien cultivée, possédant de l'eau en abondance; mais l'aspect général du pays est rendu monotone par l'absence de montagnes ou de collines de quelque élévation. Les voyageurs traversèrent la riche province du Kacīm et parvinrent à Bereyda, résidence d'un gouverneur wahabite et lieu de station important pour les pèlerins asiatiques de la Mekke.

Bereyda est une ville considérable. Les habitants sont industriels et cultivent le coton. Avec ses remparts, ses hautes tours, ses édifices en pierre menaçant ruine, avec les jardins et les riches plantations qui l'entourent, Bereyda, ainsi que la plupart des villes du Nedjed, rappelle une époque florissante, que l'histoire n'a pas oubliée, et qui fut témoin d'une grande prospérité pour toute la péninsule, quand l'islamisme n'exerçait pas encore son influence funeste sur ces belles contrées.

M. Palgrave traversa ensuite Hormeimeleh, patrie de Mohammed Abd-El-Wahab, fondateur de la secte des Wahabites, visita les ruines de Dereiyah, ville autrefois importante, détruite à la suite des guerres religieuses, et le 18 octobre il se trouvait à Riadh, capitale du royaume, au cœur même de l'Arabie.

Chemin faisant, notre voyageur recueille des informations sur la constitution physique du Nedjed qu'il a traversé dans toute sa largeur. Entre le Djebel-Solma et le Djebel-Torreyk, qui s'élève au milieu de l'État wahabite, se trouve le plateau central de l'Arabie, dont l'altitude est d'environ 600 mètres. Cette région est sillonnée de wadis, où roule une eau torrentielle, que dessèchent les ardeurs de l'été ; elle est entrecoupée de profondes vallées livrées à la culture, qui s'ouvrent entre des blocs de calcaires disposés en gigantesques assises, abruptes et comme creusées de main d'homme. On dirait qu'il y a là une lutte constante entre le désert et le sol fertile, entre la nature sauvage et la nature civilisée, qui se disputeraient l'espace.

Le vieux sultan Feysoul accueillit favorablement M. Palgrave et lui assigna pour résidence une maison en lui donnant le titre de médecin attaché à sa personne. Le voyageur put ainsi étudier de près les mœurs, l'organisation sociale et la religion des Wahabites. Ces sectaires farouches, intolérants et puritains lui rappellent les anabaptistes de Munster et de Leyde ; ils exagèrent les doctrines fatalistes du Coran, les observances et les prières que commande le Livre sacré. Dieu, disent-ils, après avoir pétri l'argile humaine, en jeta une moitié vers le ciel, une moitié

dans les enfers. Depuis, le sort de tous les hommes est irrévocablement fixé; il suffit, pour être certain de son salut, d'appartenir à la moitié favorisée. Les Wahabites ont institué un tribunal d'inquisition qui s'exerce à domicile. La confrérie des zélateurs, des purs, dans laquelle le roi, souverain absolu, recrute ses gouverneurs et ses conseillers, surveille les fidèles dans l'accomplissement de leurs devoirs religieux : celui qui s'absente de la mosquée voit sa maison envahie par des bourreaux officieux qui lui administrent la bastonnade sans jugement. M. Palgrave eut beaucoup de peine à échapper à cette exécution sommaire.

Pendant son séjour à Riadh, notre explorateur visita les haras, où sont réunis les plus beaux types des chevaux du Nedjed dont il vante les qualités et qu'il considère comme l'idéal de leur race. Il se trouva mêlé, plus qu'il ne le désirait, aux intrigues de la cour. Le neveu du roi Feysoul, témoin des merveilleux effets de la strychnine, employée à petites doses, insista pour obtenir une certaine quantité de ce poison. Son but était trop facile à comprendre; le médecin du sultan ne voulut pas contribuer à changer l'ordre de la succession au trône, il refusa formellement. Sans la protection du premier ministre, homme intelligent, fils d'une esclave circassienne, et dont les cheveux blonds, les yeux bleus attestaient assez l'origine, M. Palgrave eût difficilement échappé à la colère de son royal client.

Chez les Wahabites, l'usage du tabac est sévèrement prohibé; ils regardent comme un acte méritoire le meurtre d'un fumeur surpris en flagrant délit. Mais, malgré leur rigorisme, le peuple des campagnes con-

serve le souvenir et le regret de ses anciennes croyances ; le jour où cessera cette domination oppressive, on verra renaître dans le Nedjed une tolérance générale, qui confondra l'islamisme avec d'anciennes traditions chrétiennes, juives et même sabéennes.

M. Palgrave sortit de Riadh après un mois et demi de résidence ; il eut soin d'éviter les villes de Manfu-leh et de Solemieh, gagna la vallée de Yamanieh et se dirigea vers l'est à travers de belles plaines bien arrosées ; il franchit en deux jours le Néfoud de Dohur, qui est le prolongement du Dahna, ou grand désert du sud, et arriva à Hofhuf, dans la province de El-Haçà, la plus riche, la plus peuplée, la plus salubre et la plus industrielle du pays wahabite. De là il prit sa route vers le nord, et trois jours après il atteignait El-Katif, sur les bords du golfe Persique, après avoir traversé l'Arabie sur une largeur de plus de quatre cents lieues.

Depuis M. Palgrave, d'autres voyageurs ont pénétré ou cherchent à pénétrer en Arabie. Le colonel Pelly, agent politique anglais à Bouchehr, sur le golfe Persique, a visité, en 1865, le pays des Wahabites et déterminé la position astronomique de Riadh, qui est située par 24° 38' 34" de latitude nord et 44° 21' 38" de longitude orientale du méridien de Paris. C'est le premier point astronomique que nous ayons pour l'Arabie intérieure. M. Guarmani, qui s'est rendu à Haïl, dans le Shomer, en 1864, se dispose à pénétrer de nouveau et plus avant dans le centre de la péninsule. Sur sa demande, la Société de géographie rédige en ce moment même des instructions générales sur les con-

trées qu'il doit parcourir. Espérons que ces voyages successifs feront entrer l'Arabie dans la grande famille des pays connus.

La fin de la relation de M. Palgrave décrit le golfe d'Oman et les îles Bahreyn, qui présentèrent au voyageur le spectacle d'une civilisation en pleine décadence et de mœurs bien plus tolérantes, mais aussi plus relâchées que celles du Nedjed. Là dominèrent en effet les Carmathes, si fameux dans l'histoire de l'Asie au moyen-âge. C'est en traversant le golfe Persique, à l'issue de ses dernières explorations, que M. Palgrave fit naufrage. Des vingt et un hommes qui montaient sa barque, neuf seulement furent sauvés. Il parvint cependant à Mascate, de là à Bagdad et enfin à Beyrouth, terme de son voyage, où il arriva le 15 juillet 1863.

M. Palgrave, nous l'avons déjà dit, pour ne pas éveiller la méfiance des indigènes, n'avait pu emporter les instruments nécessaires aux observations de latitude, de longitude et d'altitude; mais il n'en a pas moins recueilli dans son voyage de nombreuses indications sur la configuration générale et le caractère physique du pays. Il nous montre que l'Arabie est formée d'un plateau central, le Nedjed, dont la superficie est un peu moins que la moitié de la péninsule entière; ce plateau est entouré d'un cercle de déserts, lesquels sont bordés eux-mêmes de montagnes basses et stériles pour la plupart, mais qui présentent dans le Yémen et dans l'Oman une hauteur considérable en même temps qu'une grande fertilité; puis enfin, après ces montagnes, une bande étroite de littoral aboutit à

la mer. Si l'on ajoute à ces hauts plateaux du centre toutes les parties fertiles appartenant aux cercles extérieurs, nous voyons que les deux tiers de l'Arabie se composent de terrains cultivés, ou tout au moins cultivables.

Mais le but important auquel a visé M. Palgrave, c'est de soulever le voile qui nous dérobaient la partie humaine de l'Arabie, ses croyances et sa politique, son esprit et son mouvement; les deux intéressants volumes qu'il a publiés abondent en observations ethnographiques, morales et philosophiques. Il nous peint, sous des couleurs saisissantes, les Bédouins du désert, sanguinaires, nomades, indifférents en matière religieuse, ne prenant d'autre part aux pèlerinages que celle de piller les pèlerins, mentant à la réputation d'hospitalité patriarcale que la tradition leur a faite; les Arabes des villes, et en particulier ceux du Shomer, qui constituent une des plus nobles races de la terre, intelligents, laborieux, adonnés à la poésie et parlant l'idiome le plus pur de la langue commune à toute leur race; les Wahabites, austères, rigoristes, fanatiques, dévorés du désir d'étendre leur religion le fer et le feu à la main; la population des campagnes, dominée, terrorisée et conspirant en silence; les habitants de l'Omân, enfin, héritiers dégénérés d'une nation antique, vivant dans le luxe, l'oisiveté, les plaisirs faciles, au sein d'une nature opulente, dans les cités bâties par leurs ancêtres et qu'ils laissent tomber en ruine. C'est un monde nouveau qui s'ouvre à nos regards.

Le voyage de M. Palgrave en Arabie nous a paru

le plus important de ceux qui ont été effectués en 1863. Ses découvertes ont une haute portée; en même temps qu'elles enrichissent la science, elles sont destinées à faciliter la solution de bien des problèmes qui s'agitent partout où les nations chrétiennes et musulmanes sont en contact.

Ainsi que l'Arabie, l'Afrique a ses mystères et offre un vif attrait aux explorateurs scientifiques. On a attaqué sur bien des points ses impénétrables solitudes, et tous ces voyages, partant du littoral pour converger au centre, sont autant de sillons lumineux qui finiront par éclairer les parties les moins connues de cette vaste région.

C'est en 1863 que les capitaines Speke et Grant ont terminé leur mémorable campagne aux sources du Nil, continuée avec succès par leur compatriote Baker. Dans la même année, le docteur Livingstone poursuivait ses découvertes dans l'Afrique australe; notre confrère, M. Guillaume Lejean, visitait les régions situées à l'est du fleuve Blanc; MM. Mage et Quentin exploraient le haut Niger et frayaient la route de Tombouctou, pendant que MM. Serval et Griffon du Bellay remontaient l'Ogobai, un des fleuves qui paraissent pénétrer le plus avant dans l'intérieur de l'Afrique. Citons également le docteur Baikie et M. Du Chaillu, deux infatigables explorateurs de ces contrées occidentales; enfin, dans le nord, les entreprises hardies de M. Gérard Rohlfs, dont les titres à vos suffrages devront être ultérieurement examinés.

Mais, avant de récompenser ceux qui sont revenus victorieux de cette lutte contre le climat dévorant de

l'Afrique et contre l'inhospitalité de ses habitants, nous devons, messieurs, un sympathique souvenir à ceux qui ont succombé ! Ils sont malheureusement en grand nombre : Beurmann, massacré au Waday ; Steudner, Schubert, morts de la fièvre sur le haut Nil ; et, tout récemment, le baron de Decken, l'intrépide et persévérant explorateur des régions du Kilimandjaro, assassiné sur les bords de la rivière Djuba. Honneur à ces martyrs de la science, dont la perte même est féconde pour la civilisation, car l'œuvre qu'ils laissent incomplète appelle des continuateurs ! Les hardis navigateurs qui recherchaient les traces de Franklin nous ont révélé les régions polaires ; c'est en cherchant les traces de l'infortuné Édouard Vogel que M. Heuglin et ses compagnons se sont distingués par les découvertes sur lesquelles j'ai l'honneur d'appeler votre attention.

M. Théodore de Heuglin, que sept années de résidence à Khartoum, en qualité de vice-consul d'Autriche, avaient familiarisé avec le climat et la langue du pays, reçut la direction de la grande mission scientifique que l'Allemagne envoyait dans le Soudan à la recherche de son jeune et regrettable explorateur. Débarqué à Massouah en 1861, M. de Heuglin se dirige vers le nord-ouest jusqu'à la vallée de Lebka, passe dans celle de l'Ain-Saba et arrive à Keren, dans le pays des Bogos ; continuant sa route vers le sud, il franchit la vallée du Mareb, entre dans le Tigré, visite les ruines d'Axoum, antique capitale d'un royaume gréco-abyssin, et gagne Gondar. Dans le cours de cette exploration, notre voyageur recueille de nombreux documents scientifiques, notamment les cartes dé-

taillées du bassin supérieur de l'Aïn-Saba, basées sur des positions astronomiques, des études physiques et archéologiques sur les contrées du nord du Tigré, et des notes sur les régions zoologiques de l'Abyssinie selon les altitudes.

M. de Heuglin avait cru devoir modifier les instructions qu'il avait reçues en Allemagne, et au lieu de se rendre directement à Khartoum, il prenait la route de Kafa pour gagner le fleuve Blanc par la vallée inexplorée du Sobat. Le comité de Gotha lui retira alors la direction de l'entreprise pour la confier à M. Werner Munzinger, un des voyageurs les plus remarquables de ces contrées, qui se dirigea vers le Nil pour gagner le Waday par le Kordofan et le Darfour. M. de Heuglin, empêché, sans doute par les événements politiques dont l'Abyssinie était alors le théâtre, d'explorer les contrées du sud, ainsi qu'il en avait l'intention, partit de Gondar pour Khartoum, où il arriva, accompagné du docteur Steudner et du botaniste Schubert, au commencement de juin 1862.

A ce moment, les régions du haut Nil étaient l'objet d'une excursion aventureuse dont la nouvelle avait produit en Europe une véritable surprise. Les dames Tinné, riches Hollandaises, après avoir poussé jusqu'à Gondokoro, étaient retournées à Khartoum et organisaient une nouvelle expédition vers les contrées situées à l'ouest du fleuve Blanc, dont elles avaient entendu dire des merveilles. MM. de Heuglin et Steudner firent partie de la caravane, et, grâce à eux, le voyage projeté acquit un caractère plus scientifique.

Les deux explorateurs prennent les devants et sont

suivis à peu de journées de distance par la flottille qui porte nos nouvelles Amazones. Ils atteignent l'île d'El-Eis, passent devant le Djebel-Tefatan et arrivent à l'embouchure du Sobat, affluent oriental du Nil Blanc. M. de Heuglin vérifie la position astronomique attribuée à ce confluent par le capitaine Speke, et, sans toutefois se prononcer d'une manière absolue, il croit que la longitude de ce point a été placée trop vers l'est et qu'elle doit être plus occidentale (1). Au-dessus du Sobat, le paysage prend graduellement un nouveau caractère; la végétation y est plus riche et plus vigoureuse; de très-beaux arbres ombragent les rives et forment un épais rideau de verdure, émaillé d'une multitude de fleurs aux nuances éclatantes et variées.

Le 5 février, M. de Heuglin entre dans le lac Nô, où se forme la jonction du Bahr-el-Ghazal, ou fleuve des Gazelles, qui vient de l'ouest, avec le Bahr-el-Abyad, ou fleuve Blanc, qui coule du sud au nord. Il remonte le cours du Bahr-el-Ghazal, dont M. Lejean nous a déjà donné une description, et il en explore les rives en véritable pionnier scientifique. La largeur et la profondeur de la rivière sont très-irrégulières; sur certains points elle est fort étroite et offre les caractères d'un canal; ailleurs, elle s'élargit jusqu'à former des lacs d'une étendue considérable qui, dans la saison des pluies, se réunissent tous ensemble et constituent une immense lagune. Le Bahr-el-Ghazal est bordé à perte

(1) Les observations de Speke, calculées par M. Dunkin, ont donné pour le confluent du Sobat, latitude $9^{\circ} 20' 48''$, longitude est du méridien de Paris $29^{\circ} 3' 51''$.

de vue de plaines marécageuses, couvertes d'une forêt de roseaux et de plantes aquatiques à fleurs jaunes appelées *ambadj*, qui atteignent jusqu'à 6 à 8 mètres de hauteur et dont la feuille a quelque analogie avec celle des mimosas; ces plaines sont parcourues par des troupeaux de buffles et d'éléphants. Les Nouers et les Reks, peuplades qui habitent cette région, appartiennent au type nègre le plus prononcé; ils sont grands, vigoureux, et paraissent constitués au moral et au physique pour réagir contre les périls que présente cette région ingrate. M. de Heuglin et le docteur Steudner parvinrent au port de Meshra-el-Rek, situé à environ cinquante lieues au-dessus du lac Nô, et point extrême de la navigation du fleuve des Gazelles; le reste de l'expédition et le bateau à vapeur qui portait les dames Tinné n'y arrivèrent que plus tard, par suite du mauvais vouloir et de la perfidie des gens de l'escorte. Au milieu du Meshra-el-Rek, qui est formé par une extension de la rivière, se trouve la petite île de Rek située par 8° 27' de latitude nord, et approximativement 28° 27' de longitude orientale du méridien de Paris.

Nos deux voyageurs reprirent leur route vers le sud-ouest, franchirent la rivière Djour dont la largeur est de 300 mètres, et arrivèrent exténués par la fièvre au village de Vau, où le docteur Steudner succomba le 10 avril. Cette nouvelle victime reçut du moins les derniers devoirs. M. de Heuglin, après avoir enseveli son compagnon, fuyait ce lieu funèbre, atteignait Bongo, plus à l'ouest, et revenait ensuite au Meshra-el-Rek où s'était arrêté le gros de la caravane. Ce

n'était qu'une première reconnaissance vers le pays des Nyam-Nyam.

Pour accomplir un véritable voyage jusque-là, il fallait des forces plus imposantes; M. de Heuglin et l'un de ses compagnons, le baron d'Ablaing, allèrent à Khartoum chercher des hommes et des vivres. Atteint par la maladie au retour, il se reposa au Meshra-el-Rek et put cependant rejoindre quelques jours plus tard, au campement d'Abou-Sengum, l'expédition qui, dès lors suffisamment nombreuse, — elle comptait plus de cent cinquante personnes, — reprit la direction du sud-ouest.

On chemina lentement et péniblement sur la route déjà parcourue une fois par M. de Heuglin et son infortuné compagnon. Après avoir franchi le Djour, on traversa des pays d'un aspect riant, fertiles et habités; ensuite des pays sauvages où nos voyageurs rencontraient fréquemment des traces de pachydermes; puis des plaines couvertes tantôt de hautes graminées et de fleurs inconnues aux senteurs emivrantes, tantôt des forêts d'arbres gigantesques et variés. Les oiseaux étaient rares, mais à chaque pas on apercevait des antilopes, des gazelles et quelque menu gibier.

Ces contrées, ainsi que toutes les régions du haut Nil, sont dévastées par les trafiquants d'ivoire, dont la plupart font en même temps le commerce des esclaves. Ces hommes, l'écume des pays civilisés, suscitent et entretiennent des guerres interminables de tribu à tribu; ils soulèvent les populations contre les paisibles explorateurs scientifiques qui leur font ombre, et par leur influence funeste pervertissent la

race indigène, qu'il serait facile de régénérer. Ainsi l'esclavage, cette lèpre de l'humanité, s'étend encore aujourd'hui jusqu'au centre de l'Afrique et en paralyse le développement naturel.

Ces difficultés, jointes à l'ardeur du climat, aux vexations que les trafiquants Biselli et Ali-Oumouri multipliaient autour des voyageurs, rendaient leur exploration de plus en plus pénible. La maladie fit plus d'un vide parmi eux; madame Tinné succomba le 20 juillet, et fut suivie de près dans la tombe par ses deux domestiques européennes.

Cependant M. de Heuglin avançait toujours. Il partit le 17 juillet 1863 jusqu'au delà de Koulanda, sur les bords du Bahr-el-Dombo, que l'on regarde comme un affluent du fleuve des Gazelles, et se mit en rapport avec les Nyam-Nyam. Ce peuple singulier, sur lequel on a répandu tant de bruits ridicules, appartient, ainsi que les Fertit, les Kredj et les Djour leurs voisins, à une race supérieure parmi les nègres, et paraît susceptible de civilisation. Toutes ces populations sont de stature moyenne, robustes et bien proportionnées, avec des mollets bien accusés et des talons peu saillants; leurs cheveux sont longs, un peu frisés et chez la plupart disposés en tresses nombreuses; la barbe est beaucoup plus forte que chez les nègres, elle est d'un brun olivâtre et souvent plus claire que chez les Arabes du Soudan. Le pays des Nyam-Nyam forme la région centrale de l'Afrique; c'est là que prennent leur source divers affluents du Bahr-el-Ghazal et du fleuve Blanc. Il renferme beaucoup de grandes mon-

tagnes isolées, granitiques ou argileuses, mais il est dépourvu de massif central.

Enfin, l'expédition à bout de forces, vaincue par les hommes, par le climat et par les maladies, se décida à reprendre le chemin de Khartoum, où elle entra le 29 mars 1864.

Dans cette rude campagne, M. de Heuglin a fait preuve des qualités les plus éminentes du voyageur scientifique : le courage et la persévérance dans l'exécution de ses entreprises, le savoir qui permet d'en tirer parti. S'il ne lui a pas été donné d'accomplir de ces éclatantes découvertes qui frappent l'imagination et auxquelles vous réservez vos plus hautes récompenses, il a du moins rendu plus accessibles les pays qu'il a visités, il s'est avancé plus loin dans l'ouest de l'Afrique qu'aucun Européen, et il nous est revenu avec de nombreux et très-sérieux documents géographiques. Nous lui devons une carte qui accroît notablement les lumières qu'on avait déjà sur le Bahr-el-Ghazal et les régions voisines, des études approfondies sur la flore et la faune, des observations astronomiques, des détail sur les mœurs, les origines et le langage des tribus qui peuplent ces contrées. A ces divers titres, M. de Heuglin méritait de fixer l'attention de la Société de géographie.

Vous usez aujourd'hui, messieurs, d'une de vos plus belles attributions. Les récompenses que vous accordez sont à la fois un honneur pour les lauréats et un encouragement pour ceux qui marchent sur leurs traces. Elles ne font naitre dans les cœurs d'autres sentiments qu'une émulation salutaire. En entourant

de votre sollicitude toutes les explorations sérieuses, quelle que soit la nationalité des explorateurs et quel que soit leur but : religieux, scientifique, politique ou simplement commercial, vous contribuez efficacement aux progrès de la science à laquelle s'est consacrée notre libre Association.

Votre commission, messieurs, vous propose de décerner une médaille d'or à M. William Gifford Palgrave pour son voyage en Arabie, et une grande médaille d'argent à M. Théodore de Heuglin pour ses explorations dans l'Afrique orientale.

RAPPORT
SUR LES
PLANS-RELIEFS DES MONTAGNES FRANÇAISES

DE M. BARDIN

PAR M. C. MAUNOIR.

Messieurs,

A côté des aventureuses entreprises dont la relation offre l'attrait de la nouveauté, quelquefois même l'intérêt du drame, se poursuivent d'utiles travaux d'un caractère moins saisissant pour la foule et qu'il est, cependant, de votre devoir d'encourager s'ils rendent à la science de signalés services. A ce titre, vous ne pouviez manquer d'accorder une attention particulière à l'œuvre de M. Bardin, ancien professeur de dessin topographique à l'École polytechnique, d'où il était lui-même sorti, puis à l'École d'application de l'artillerie et du génie. Mis aux prises, par les exigences de son enseignement, avec le délicat problème de représenter sur une surface plane, les mouvements du sol de manière à en faire saisir à la fois l'ensemble et les détails, à en exprimer les pentes avec leur degré d'inclinaison, ou les dépressions avec leur profondeur, il s'est livré pendant de longues années à une recherche consciencieuse, méthodique, des lois qui régissent le relief du terrain ; pendant de longues années, il a étu-

dié le modelé topographique avec autant de soin qu'en met un statuaire à étudier, dans le corps humain, le juste agencement, les saillies et les rentrées des muscles.

Après avoir enseigné les procédés de représentation, sur un plan, des formes plus ou moins accidentées des surfaces terrestres, et l'art non moins difficile de reconnaître ces formes accidentées dans le plan sur lequel elles sont écrites, il a voulu davantage : il a prétendu lier d'une manière si intime ce langage conventionnel de la topographie avec les réalités de la nature, qu'il devint aisé de reconstituer, avec une irréprochable exactitude, les formes mouvementées du sol, d'après le tracé planimétrique qui les traduisait.

Tout le monde sait l'ingénieuse hypothèse suivant laquelle les eaux, découvrant graduellement la terre, y auraient laissé, par échelons, les traces équidistantes de leur retrait successif, et comment les topographes ont fait à leur tour, de la série superposée de ces lignes, avec leurs cotes de hauteur, l'élément fondamental de leurs dessins représentatifs. Pour transformer ces dessins en des reliefs, il devenait tout simple de substituer aux cotes chiffrées l'épaisseur matérielle des échelons qu'elles accusent. Tel est le principe rigoureusement exact sur lequel repose tout entier le système des plans-reliefs de M. le professeur Bardin. De cette première opération, il résulte une série de gradins dont on efface les ressauts au moyen d'une substance plastique ; on se procure ainsi un modèle sur lequel on peut, à volonté, sculpter les rochers, teinter les eaux, les forêts, les prairies, les glaciers,

figurer les centres de population, et l'on obtient, en dernier résultat, une représentation du terrain pleine de vérité et de vie.

Dans l'origine, l'auteur de ces travaux se contenta, en vue de ses recherches et de son enseignement, de reproduire quelques accidents de terrain d'une étendue restreinte ; c'est ainsi qu'il représentait les îles d'Hyères à diverses échelles, la colline de Montléry, le mont Valérien, et enfin le col du mont Cenis. Plus tard, ses vues s'agrandirent. « Le jour où j'ai appris, dit-il dans une note adressée à l'Académie des sciences, que les minutes au 40,000^e des officiers d'état-major, étaient terminées, j'ai formé le projet de construire, à cette échelle, les plans-reliefs des montagnes françaises. C'est avec l'agrément de M. le maréchal ministre de la guerre, avec la bienveillante et large assistance de M. le général Blondel, directeur du dépôt de la guerre, et sous l'impulsion de M. Élie de Beaumont, que j'ai entrepris ce travail sur l'orographie de la France. »

Certes, messieurs, le plan-relief d'un massif isolé, dressé à l'aide d'aussi bons documents que le sont les minutes de notre carte de l'État-major, présente un véritable intérêt ; toutefois, son caractère circonscrit ne lui laisserait qu'une place bien petite sur les vastes horizons de la géographie : mais que l'œuvre se poursuive dans un ordre d'idées plus large et bien conçu, que le résultat final en soit, par exemple, un ensemble de spécimens caractéristiques des systèmes montagneux d'une contrée, cette œuvre acquiert alors

une importance que la géographie ne peut plus méconnaître.

M. Bardin vous a exposé lui-même un développement semblable de ses idées : il a voulu donner une juste mesure de la proportion relative des accidents du sol, depuis les humbles dunes de la Gascogne jusqu'aux sommets neigeux du Mont-Blanc, en passant, suivant une progression raisonnée, par les monticules, les basses et hautes collines, les basses, moyennes et hautes montagnes. Le résultat, vous l'avez pu voir à l'une des dernières séances de votre commission centrale ; les plus éloquentes phrases ne sauraient rien ajouter à l'éloquence des choses ; vous avez été unanimes à proclamer le mérite sérieux, le réel intérêt de l'œuvre ; vous avez admiré la courageuse persévérance de l'auteur. Plusieurs parmi nous ont peut-être éprouvé quelque surprise en voyant se révéler à leur esprit des rapports d'altitude, des conditions de formes et d'inclinaisons que les cotes en chiffres ne leur avaient pas nettement représentées, ou dont ils avaient même pu concevoir une fausse idée en se fiant aux reliefs surhaussés que débite le commerce. Vous avez eu sous les yeux les fragments les plus importants d'une collection que M. Bardin prépare pour l'exposition internationale de 1867 et qui comprendra les plans-reliefs des îles d'Hyères, la chaîne des puys de l'Auvergne, une partie des Vosges, le massif de la Grande-Chartreuse, une partie du versant français des Pyrénées, et enfin le massif du Mont-Blanc ; c'est, en tout, une étendue de pays de 640 lieues carrées. L'échelle commune de ces plans est de 1 pour 40 000 ; en d'autres

termes, une longueur ou une hauteur de 40 mètres sur le terrain est exprimée par une longueur ou une hauteur de 1 millimètre sur le relief. Pour mieux apprécier ce rapport entre les dimensions de la nature et celles des plans, il suffit de remarquer que le cadre d'une carte de France à l'échelle de 1/40 000^e n'aurait pas moins de 27 mètres de long et 25 mètres de large. Si l'on voulait construire un globe terrestre sur ces proportions, il faudrait lui donner près de 160 mètres de rayon, c'est-à-dire un axe égal à quatre fois la hauteur du Panthéon ; la longueur développée de l'équateur de ce globe serait de plus d'un kilomètre, à peu près la moitié de la longueur des Champs-Élysées. D'autre part, si l'on ramène à cette même échelle l'homme de la plus haute stature, il n'aura plus qu'une taille équivalente à moins que l'épaisseur d'un cheval. Debout devant une table où sont placés les reliefs, l'observateur, dont l'œil est à 0^m,60 au-dessus des sommets les plus hauts, se trouve dans la position relative qu'il occuperait s'il planait en ballon à 30 kilomètres au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire, d'après Herschell, au tiers environ de la couche d'air dont notre terre est environnée.

Mais revenons, messieurs, à l'œuvre même qui fait l'objet de cet exposé. Appuyée sur des travaux hors ligne, tels que les levés de la carte de France, elle offre une remarquable série de plans-reliefs, dont le premier mérite est de faire comprendre, d'un seul coup d'œil, l'exacte mesure en même temps que la disposition véritable des culminances, de formes variées, dans leurs justes proportions avec l'étendue des sur-

faces au milieu desquelles elles surgissent et dont elles diversifient l'aspect : ajoutant ainsi, et sans altération de module, aux deux anciennes coordonnées topographiques fondamentales, la longueur et la largeur, la troisième coordonnée, celle des hauteurs, telle que la science la détermine.

Nous n'avons point à dire le parti que la photographie, que les ingénieux procédés de réduction auxquels reste attaché le nom de Collas, pourront tirer de ces cartes à trois dimensions pour en répandre et en multiplier l'usage et les applications utiles, pour mettre à la portée de tous ces images rigoureusement sincères des configurations terrestres. Sans doute aussi le maître aura des disciples : il entre toujours quelqu'un par une porte ouverte, et l'exemple suscitera des imitateurs qui ne pourront mieux faire que de suivre les méthodes de leur laborieux devancier.

Après avoir reconnu le mérite incontestable de l'entreprise scientifique de M. Bardin, et les services réels qu'elle est appelée à rendre à la géographie, vous avez, en outre, été frappés, messieurs, du zèle désintéressé, modeste, et toujours en éveil, d'un homme qui n'a recherché d'autre récompense de ses efforts que la satisfaction de faire luire quelques rayons de vérité sur les questions auxquelles il a voué une longue et active carrière. Votre Commission centrale n'a donc pas hésité à penser qu'il y avait lieu de décerner une médaille d'or aux travaux de M. le professeur Bardin.

Après la lecture de ce rapport, M. d'Avezac, prési-

dent de la Commission centrale, a pris la parole en ces termes :

« Messieurs,

« L'assemblée me permettra d'ajouter, à la suite du rapport qu'elle vient d'entendre, quelques mots qui n'avaient pas été prévus au programme de cette réunion.

» C'est à l'issue d'une de nos séances ordinaires, où M. Bardin avait consenti à nous faire une exhibition de ses beaux reliefs, si consciencieux, si merveilleux d'exactitude, oserai-je dire, que la Commission centrale résolut spontanément de décerner à ce savant modeste et dévoué une médaille d'or, en témoignage de sa haute estime pour l'œuvre et pour l'ouvrier.

» Il y a quatre jours, un billet lui fut officieusement adressé à Paris, par le rapporteur, pour l'inviter à se trouver aujourd'hui au milieu de nous, afin de recevoir la médaille qui lui était réservée.

» Mais cet infatigable pionnier était déjà parti; il était allé reprendre ses travaux sur le terrain, et c'est à Hyères que l'a trouvé le billet de M. Maunoir. La Société entendra avec intérêt l'expression de surprise et de gratitude que le lauréat vient de m'adresser à ce sujet, comme président de votre Commission centrale.

« Hyères, 25 avril 1866.

« Monsieur le Président,

» C'est sur le terrain, en face de la rade d'Hyères, dont je suis occupé à compléter le plan-relief, que me

parvient la lettre qui m'apprend la haute distinction décernée par la Société de géographie à mes études sur l'orographie de la France. Je suis parti de Paris sans me douter en rien de la surprise qui m'était réservée. Aussi qu'elle a été vive et douce à la fois !

» Heureux d'avoir réussi, par mes travaux inachevés, à exciter l'intérêt de votre grande Société, je me tenais pour assez récompensé. Nulle prétention à une distinction quelconque ne m'était venue à la pensée. Jugez d'après cela, monsieur le Président, du prix que je dois attacher à la flatteuse initiative de la Société de géographie. Que ses membres présents veuillent bien agréer l'expression de ma respectueuse reconnaissance, et l'assurance de mes nouveaux efforts pour faire honneur à sa médaille d'or.

» Soyez en même temps, je vous prie, l'interprète de mes regrets de ne pas pouvoir assister à la séance générale prochaine. Les minutes de 1866 me sont tellement comptées, qu'il m'est impossible de quitter le terrain sur lequel j'arrive à peine. J'ai plus de 5000 kilomètres à parcourir cette année.

« Croyez, monsieur le Président, à la nouvelle assurance de ma haute considération et de mon entier dévouement.

« BARDIN,

ancien professeur aux Écoles d'artillerie
et à l'École polytechnique.

SOUVENIRS DE TAÏTI

SOUS LE PROTECTORAT FRANÇAIS

PAR M. E. G. DE LA RICHERIE

Capitaine de frégate, ancien Commissaire impérial aux îles de la Société.

Messieurs,

Les voyages de Bougainville sont encore populaires : on n'a pas oublié le récit des impressions de notre célèbre marin et géographe, lors de la découverte qu'il fit d'une île enchantée au milieu des mers australes. Les habitants de cette terre nouvelle semblaient mettre en application, sous le plus doux climat, les riantes fictions de la mythologie grecque.

Wallis, Bougainville, Cook et tous ceux qui les ont suivis, se sont plu à donner à Taïti les surnoms de Nouvelle Cythère, Reine et Métropole des mers du Sud, Perle de l'Océanie. Le riant Éden, décrit par les illustres marins du siècle dernier, n'a point changé. La douceur et la salubrité du climat, la fertilité et la richesse du sol, produisent encore aujourd'hui, sur les Européens, les mêmes impressions qu'éprouvèrent les voyageurs de 1767, 1768 et 1769 ; mais l'état social

des insulaires a subi une heureuse transformation. Ces indigènes, aux mœurs douces et polies, étaient dénués de sentiments moraux ; ils sont maintenant arrivés à un degré de civilisation remarquable. Loin de disparaître au contact des Européens, ils semblent y puiser une force nouvelle. Depuis longtemps, ils ont abjuré le paganisme ; leur réformation est due au zèle et aux efforts d'une compagnie de missionnaires protestants anglais, qui, pendant plus de quarante ans, inspirèrent et dirigèrent les chefs du pays. Après une série de vicissitudes appartenant à l'histoire, la France s'est trouvée investie, depuis vingt-quatre ans, du protectorat des intéressantes populations du centre Pacifique. Pas plus que dans aucune partie du monde, nous n'avons failli à notre mission, et notre gouvernement paternel s'exerce sur des populations qui vont au devant de son autorité.

La Société de géographie me fait un grand honneur en m'invitant à dire, devant cette réunion d'élite, quelques mots sur l'état présent de notre colonie polynésienne, que je viens d'administrer pendant plusieurs années, et à laquelle j'ai voué une affection profonde. L'île Taïti est plus grande que la Martinique (1). De hautes montagnes occupent le centre des terres, et leurs sommets arrêtant les nuages, opèrent une condensation permanente de vapeurs, qui donne naissance à de nombreux cours d'eau. Ils roulent en torrents au fond des vallées supérieures, s'élancent en cascades vers les vallées inférieures, et arrosent les plaines du

(1) La superficie de la Martinique est de 98 782 hectares ; la superficie de Taïti est de 104 215 hectares.

littoral avant de se perdre dans la mer. Sur une largeur variant entre 1 et 3 kilomètres, une bande de terrains plats entoure l'île, presque sans solution de continuité. Cette riche ceinture mesure au moins 20 000 hectares de terres propres à l'agriculture, n'attendant que le travail de l'homme pour rendre largement ce qui sera demandé à leur fécondité. Une multitude de vallées s'ouvrent sur la zone du bord de mer et donnent accès dans l'intérieur de l'île.

Une seconde ceinture extérieure, formée par des récifs de coraux, arrête les assauts de la mer du large. A l'abri de ces digues naturelles règne une mer calme, profonde, qui permet la navigation aux plus grands bâtiments. De distance en distance, une coupure dans le récif ouvre le passage vers la haute mer. Ces passes, souvent étroites, ont la profondeur nécessaire aux plus forts vaisseaux. La mer intérieure offre de nombreux et excellents mouillages. En se rapprochant de terre, on trouve des ports entièrement abrités, dans lesquels les navires peuvent s'amarrer contre un quai naturel, à muraille verticale, construction des polypiers.

Peu de temps après l'établissement de notre Protectorat sur les îles de la Société, le chef-lieu de notre colonie océanienne, avec l'ensemble de nos forces d'occupation, fut fixée à Papéété, capitale du royaume des Pomarés. Auprès de ce port, il n'y avait, en 1842, qu'un village formé de quelques maisons en bois, appartenant à des Européens, et de cases indiennes. Le nom de Papéété est celui d'une petite rivière aux bords de laquelle la reine Pomaré habitait et habite encore une grande et belle maison en bois. Un palais,

construit en pierres, va bientôt remplacer l'ancienne demeure et donner à la royauté indigène des logements plus en rapport avec la situation présente de la capitale.

Aucune position ne pouvait être mieux choisie. Papéété est assise au fond d'une baie étendue, formant rade et port, accessible par trois passes, dont la principale donne entrée aux navires du plus fort tonnage. Faisant face au nord, une magnifique plage s'étend en fer à cheval, sur une longueur de près de 2 kilomètres : au sud s'élèvent, par degrés, de hautes montagnes, entre lesquelles s'ouvre une jolie vallée, au centre de la ville ; deux rivières forment les limites est et ouest. Papéété peut recevoir plus de 20 000 habitants sans recourir aux maisons à étages multipliés, où s'entasse la population de nos villes modernes. En attendant les développements de l'avenir, notre chef-lieu ne compte que 2000 âmes environ, dont les deux tiers sont indigènes.

Mais ce n'est pas à ces chiffres qu'il faut mesurer l'importance du port de Papéété. Outre les établissements du gouvernement, arsenal, casernes, magasins, hôpital, directions d'artillerie et du génie, hôtels des fonctionnaires, la ville compte quelques maisons en pierres à un étage. Les navires y trouvent toutes les ressources nécessaires à la navigation : des bois de mâture provenant de la Californie, des filins, du cuivre, etc. L'arsenal de la marine possède de beaux quais, et une cale de halage pouvant monter des bâtiments de 400 à 500 tonneaux. Les armateurs ont aussi construit des quais pour faciliter les opérations de

chargement et de déchargement. On travaille en ce moment à un aqueduc destiné à conduire en ville les eaux de la cascade de Sainte-Amélie. Cette source, prise à une grande élévation, permettra de répandre à discrétion, dans toutes les parties de Papéété, l'élément le plus précieux à la santé et au bien-être dans les pays chauds. Ce port résume tout le mouvement commercial, non-seulement des îles du Protectorat, mais encore des archipels voisins. Pendant l'année 1864, Papéété a vu entrer et sortir 431 navires de toutes dimensions, représentant un tonnage de 30 000 tonneaux.

Une grande partie de ce mouvement est due au cabotage. La capitale des États du Protectorat est considérée comme la grande ville, le pays des Lumières, par les habitants des nombreuses îles qui, dans un rayon de 300 lieues, s'habituent à y venir chercher ce qu'ils ne sauraient trouver chez eux. Ils apportent les denrées et produits dont le marché de Papéété leur offre un placement assuré.

La valeur des importations et exportations pendant l'année 1864 est évaluée à 3 500 000 francs environ : c'est la moyenne des dernières années. Papéété est en relations suivies avec les ports de San Francisco, Valparaiso et Sidney. Les rapports directs avec l'Europe étaient très-rares autrefois ; depuis quelques années, grâce aux bienveillantes dispositions prescrites par le Ministre de la marine et des colonies, des expéditions périodiques ont lieu de Bordeaux sur nos colonies du Pacifique. Celles-ci ont profité de la voie qui leur était ouverte, et il paraît qu'un des navires de la ligne de

Bordeaux va rentrer dans un de nos ports avec un chargement recueilli en Océanie.

Les exportations des denrées du crû ont monté, en 1864, à la valeur de 582 000 francs, consistant en huile de coco, oranges, nacres, fungus, tripangs, etc. Les oranges se vendent avantageusement en Californie. Le fungus est une espèce de gros champignon, répandu dans les bois du pays ; le tripang, animal vermiforme du genre zoophyte, se trouve en abondance sur les rochers de la côte. Ces deux derniers produits sont des condiments très-recherchés des Chinois.

Cette exportation est bien peu considérable, mais il faut remarquer qu'elle consiste en produits naturels, pour lesquels la main de l'homme n'a eu pour ainsi dire qu'à faire la récolte. L'année 1865 a vu le chiffre de l'exportation se doubler par un commencement de produit de coton, dont nous parlerons plus loin.

La population de l'île Taïti ne monte pas au delà de 10 000 habitants, comprenant les Européens et leurs familles.

A quelques milles à l'ouest et en vue de la capitale, s'élève la charmante île Mooren. Dans des proportions plus restreintes, c'est l'image de sa métropole : ports nombreux, plaines du bord de mer, vallées, montagnes, cours d'eau. Sa superficie est de 13 000 hectares, sur lesquels sont dispersés 1250 indigènes et 20 européens. On voit quels espaces restent disponibles pour la colonisation dans ces deux îles. Quoique le royaume des Pomarés n'ait pas passé tout entier sous notre Protectorat, une centaine d'îles s'étendant jusqu'à 300 lieues dans l'est de Taïti, reconnaissent

notre autorité. Ce sont les îles Basses ou Tuamotu. Ces terres ou plutôt ces récifs forment de longs plateaux madréporiques de 400 à 500 mètres de largeur, contournant un lac intérieur. Ces surfaces émergentes sont le produit du travail des polypiers, qui ont bâti leurs murailles sur les bords d'un cratère, dont la cuve reste plus ou moins profondément au-dessous de la mer. Lorsque la muraille, élevée par des millions d'ouvriers sous-marins, rencontre le niveau de l'eau, la vague s'y brise et la recouvre des sables qu'elle entraîne avec elle. Bientôt un coco, une graine quelconque, amenée par les eaux de la rive voisine, se fixe à la surface. Un arbre surgit, d'autres le suivent, et au-dessus de l'Océan apparaît une magnifique forêt de palmiers. Ce sont ces précieux végétaux, dont l'usage s'étend à tous les besoins de la vie, qui font la richesse des îles Basses. Leurs ressources, ajoutées à celles du poisson des lacs, fournissent amplement à la nourriture des indigènes. Cette population, qui vient de Taïti, est douée, avec plus de rudesse, de toutes les qualités de ses ancêtres : elle est énergique, vigoureuse, disposée au travail. Les Tuamotu ont du goût pour la navigation. Leur plus grande ambition est de posséder un léger bateau, construit à l'européenne, pour parcourir leurs îles et se rendre à Papéété, la grande ville.

L'archipel Tuamotu, jadis l'effroi des navigateurs, commence à être bien connu. Les récifs sont accores du côté du large et permettent aux navires d'en passer à petite distance. Ils s'ouvrent dans plusieurs groupes et donnent entrée dans le lac, où l'on trouve de bons

mouillages près des bords intérieurs. Déjà l'huile de coco, exploitée grossièrement par les naturels, donne lieu à un commerce d'échanges assez important avec Papéété. A mesure que les indigènes comprennent mieux leurs intérêts, ils prennent plus de soin de leurs forêts. C'est dans les lagons formés par ces îles que se fait la pêche des nacres, de ces grosses huîtres dans lesquelles s'élaborent les perles. Les mouvements du cabotage répandent la vie et l'intelligence au milieu de ces populations, jadis isolées sur leurs rochers. Les indigènes sont fiers de vivre sous les lois du Protectorat, et ils ne manquent jamais d'arborer sa bannière toutes les fois qu'un bâtiment passe en vue.

Un de nos économistes distingués, qui a écrit l' instructive et intéressante histoire de nos colonies (1), caractérise d'une heureuse expression une des îles du grand Océan. « Un paradis pour le charme, un trésor pour la richesse. » Mais la terre seule jouit de ces privilèges, et une mer furieuse frappe les bases de l'île fortunée. Taïti, non moins favorisée que la réunion pour la fertilité du sol et l'agrément du climat, est dotée de ports nombreux. Le charme et la richesse ne s'arrêtent pas à la terre : des eaux tranquilles et transparentes, protégées, comme nous l'avons dit, par de puissantes digues, entourent l'île d'une ceinture de vastes rades, de ports sûrs, immense réservoir de poissons et de coquillages. Dès que le navigateur a touché les eaux des îles de la Société, plus de soucis, plus

(1) *Les Colonies et la politique coloniale de la France*, par M. Jules Duval, Paris, Arthur Bertrand, éditeur.

d'inquiétudes ; il peut y séjourner dans une sécurité parfaite, faire reposer son équipage, visiter la carène de son navire, effectuer toute opération commerciale. C'est une relâche bienfaisante où l'on puise des forces nouvelles pour tenir la haute mer. Les ouragans respectent Taïti : ils passent à une centaine de lieues au sud.

Malgré tous ces avantages, le nombre de colons établis dans ce beau pays est encore bien peu élevé. Il ne dépasse pas le chiffre de 700, hommes, femmes et enfants. La composition de ce groupe est digne d'attention. En 1863, 42 Européennes seulement servaient de compagnes aux colons : mais 59 femmes du pays avaient eu assez d'attraits et de puissance pour que leurs unions avec les colons eussent été sanctionnées par la loi civile (code Napoléon) et bénies par la religion. N'est-il pas remarquable que dans un milieu à mœurs aussi libres, où la satisfaction des passions ne rencontrait pas d'obstacles, le besoin de former des liens indissolubles se soit si vivement fait sentir ? Quel meilleur indice en faveur de l'expansion de la colonisation ! Quels puissants et nobles agents de rapprochement entre colons et indigènes : l'amour et la famille !

De ces unions entre Européens et Océaniennes est résulté le plus parfait accord, la fusion la plus complète. Aucun préjugé n'existe contre la couleur de la peau, aucun souvenir d'inégalité de race ne trouble les rapports entre les naturels et les colons. Leurs intérêts se confondent dans un même sentiment d'affection et de tendresse sur la tête de leurs enfants. Ceux-ci, vrais fils de l'amour, n'ont pas trompé les espérances de leurs parents. Ils sont d'une grande beauté ;

leur caractère est doux et aimable, leur esprit ouvert et vif ; ils semblent avoir reçu, dans un heureux mélange, plutôt les qualités physiques et morales de leurs père et mère que leurs défauts. Ils forment le noyau d'une population intelligente, active, morale, tout à fait apte à comprendre et à pratiquer notre civilisation. Le mariage de ces jeunes gens avec des Européens donne des sujets plus parfaits que les premiers.

Les Taïtiens sont d'une taille et d'une stature généralement au-dessus de la nôtre ; hommes et femmes sont forts et bien faits ; leurs jeunes gens nous retracent les traits de Mars, d'Hercule, de Junon et de Vénus. Leur teint naturel est d'un brun clair ou olive ; leur peau est délicate, douce, polie, sans aucune des nuances que nous appelons couleurs. Le seul trait qui s'écarte de l'idée que nous nous faisons de la beauté est leur nez, généralement un peu aplati. Leurs yeux, surtout chez les femmes, sont pleins d'expression. Ils étincellent de feu ou se remplissent d'une douce sensibilité. Leurs dents sont très-blanches, très-belles, et leur haleine est d'une pureté parfaite. Leurs cheveux sont noirs et un peu rudes. Cependant les femmes en prennent un soin extrême et en font un de leurs plus agréables ornements.

La reine Pomaré est âgée de cinquante-trois ans ; son port est plein de dignité. Elle est entièrement habillée à l'européenne, et lors des cérémonies publiques, elle revêt des robes confectionnées avec nos plus belles étoffes de Lyon. N'ayant pas eu d'enfants de son premier mari, elle a divorcé, selon la loi

taïtienne, pour épouser un prince plus jeune qu'elle de sept ans. Six enfants sont nés de ce second mariage : l'aîné est mort en 1856 ; le plus jeune vient de passer deux années en France pour compléter son éducation : c'est dire assez qu'il parle notre langue et qu'il est imbu de nos idées de civilisation. Pomaré IV ne comprend pas du tout la langue anglaise ; elle entend un peu le français, mais ne le parle pas. Nous rendons des honneurs royaux à la reine des États du Protectorat, lors de toutes les cérémonies publiques. Une des plus imposantes consacrées par l'usage est celle de l'ouverture de l'assemblée législative indigène. La reine et le commissaire impérial se rendent à l'assemblée en grande pompe. Des chœurs composés de jeunes gens et de jeunes filles accueillent l'arrivée et le départ du cortège. Notre artillerie salue de ses canons, et toute la ville de Papéété se met en fête. Ces solennités ont contribué à cet excellent résultat de pénétrer les indigènes d'un grand respect pour la *loi*. J'ai vu moi-même un indigène se présenter devant le commissaire impérial et lui dire : « Je suis condamné à un mois de prison par le juge de mon district. Je te demande de m'autoriser à ne commencer ma peine que dans quinze jours, parce que j'ai des affaires à régler. »

« Eh bien, répond le commissaire impérial, tu peux appeler de ton jugement : tu seras libre jusqu'à ce que le tribunal d'appel ait prononcé. »

« Non, je ne veux pas appeler de mon jugement : je veux du temps avant de me rendre en prison. »
« Soit : tu viendras dans quinze jours à Papéété. » Et,

le délai expiré, l'indigène se rendait seul au chef-lieu, distant de 20 lieues, pour se constituer prisonnier. Ce profond respect de la loi, de la chose jugée, est la principale vertu des Taïtiens. Elle a fait dire avec raison que cette population était amie de l'ordre.

Notre influence s'est étendue d'elle-même sur des îles restées en dehors du Protectorat, mais dont les habitants parlent la même langue, ont les mêmes mœurs que nos sujets protégés et sont en fréquents rapports avec eux. C'est ainsi qu'on agit à Taïti ; voilà le meilleur et décisif argument pour trancher les questions difficiles.

Pendant l'année 1863, des pirates sont saisis à 600 lieues de Papéété par des naturels indépendants du Protectorat ; ceux-ci conduisent leur prise à notre chef-lieu et demandent au gouverneur français de se charger de punir des étrangers violateurs des lois de l'humanité.

Jusqu'à l'année 1862, colons et indigènes sont restés à peu près indifférents aux richesses du sol. L'agriculture n'était pratiquée ni par les uns ni par les autres : ils étaient trop peu nombreux pour épuiser l'abondance des produits spontanés de la terre. La législation locale opposait un obstacle insurmontable à toute culture un peu étendue ; elle autorisait le libre parcours des animaux, sans garantir les propriétaires du terrain contre leurs dévastations. De nouvelles dispositions furent mises en vigueur à partir du 1^{er} janvier de cette année, et deux comices agricoles, tenus à Papéété aux fêtes d'août 1862 et 1863, présentèrent une exposition intéressante des productions de la terre

et des eaux des îles dont Taïti est le centre. On peut dire que ces comices affirmèrent la colonisation agricole : colons et indigènes ouvrirent des yeux fermés depuis longtemps, et la foi leur vint.

Au commencement de 1864, une compagnie a acquis, à bon compte, une vaste étendue de terrains, plus de 3000 hectares dans l'île Taïti, afin d'y cultiver le coton et le café. Ses opérations sont commencées depuis deux ans. Les premiers travailleurs ont été engagés parmi les colons et les Taïtiens. Un contingent d'ouvriers a pu être recruté dans les îles voisines ; enfin 500 ou 600 coolies chinois ont été introduits sur les terres de la compagnie. Elle a reçu, provenant de la récolte de l'année 1865, 50 000 kilogr. de coton *sea-island* longue-soie. Ce coton se serait vendu 9 francs 60 cent. le kilogr., sur le marché de Liverpool. Ainsi, les exportations des denrées du cru de Taïti, qui n'étaient, en 1864, que d'une valeur de 582 000 francs, ont dû plus que doubler.

Il est superflu de faire les calculs du développement que la production agricole peut donner au commerce et à la navigation des îles du Protectorat. Les éléments de la richesse abondent pour ceux qui la demanderont à un travail modéré, mais persévérant.

L'introduction d'immigrants chinois n'a été autorisée qu'à titre d'essai et pour faciliter les débuts d'une entreprise sans précédents. L'administration s'est réservé le rapatriement de tous les Chinois immigrants aux frais de la compagnie. Ce n'est pas par ces travailleurs de passage, laissant trop souvent après eux des traces funestes de débauche

et d'immoralité, que nos belles îles du Protectorat doivent être peuplées et exploitées, mais par une population européenne et nationale, ayant ses affections et ses liens de famille dans le pays même. Nous avons dit quelles relations s'étaient établies entre les premiers colons et les indigènes : tout fait espérer que cette heureuse entente se continuera ; sans vouloir pénétrer les immuables arrêts de la Providence, nous aimons à croire que le Protectorat de la France saura concilier les intérêts des indigènes et ceux des Européens, de manière que les uns et les autres se prêtent un mutuel appui. Nous nous plaisons à l'idée que notre civilisation, loin d'écraser les indigènes, vivifiera de son souffle charitable les populations océaniques placées sous notre tutélaire direction. Les natifs ne sont pas réfractaires au travail, comme on s'est plu à le répéter. Leurs anciennes mœurs ne comportaient ni régularité ni prévoyance. Ils vivaient d'une vie commune, sans domicile fixe, sans nom propre, sans propriété individuelle ; les vallées, les forêts et les lacs étaient la réserve où ils puisaient, au fur et à mesure de leurs besoins, leurs ressources alimentaires, quelquefois au prix de grandes fatigues, jamais par un travail de longue durée. Un mouvement prononcé vers des habitudes nouvelles fait espérer d'heureux changements chez les indigènes.

Dans le développement des relations entre les diverses parties de notre globe, le rôle de Taïti est marqué par sa position géographique. Cette île se trouve placée, comme une étape nécessaire, sur la route centrale qui doit unir entre eux les différents continents.

Ce grand chemin international traverse l'Atlantique, l'isthme de Panama, passe au milieu des solitudes profondes du Pacifique, s'engage dans une multitude d'îles, en tête desquelles sont situés nos archipels des Marquises, des îles Basses et des îles de la Société, touche à l'Australie, passe dans le détroit de Torrès, continue sa direction au sud de l'Indoustan, pénètre dans la mer Rouge, franchit l'isthme (bientôt le canal) de Suez, et par la Méditerranée rejoint notre vieux continent.

Cette situation, qui pouvait, il y a quelques années, être considérée comme devant appartenir à un avenir éloigné, est au moment de se réaliser. Il paraît certain que les colons de la Nouvelle-Zélande se décident à inaugurer, dans deux mois, un service de navigation à vapeur entre Auckland et Panama. Le port de Papéété doit servir de lieu d'escale et de ravitaillement pour les paquebots. Ainsi, notre colonie, placée aux antipodes, va se trouver à 40 jours de distance de Paris, et plus de la moitié du trajet peut, dès aujourd'hui, être parcourue sous pavillon français de Saint-Nazaire à Colomb-Aspinwall.

Un autre service de navigation à vapeur, partant du nord-est de l'Australie, doit se diriger sur Batavia et Singapore, par le détroit de Torrès, et rejoindre les lignes anglo-françaises de Chine.

Les îles de la Société ne sont pas sans voisins, sans relations; sans marchés pour écouler ou échanger leurs produits. Elles occupent une position à peu près centrale dans la cinquième partie du monde, si justement dénommée monde maritime. La race européenne fait,

depuis quelques années, de grands progrès dans ces contrées insulaires, dont le climat lui est généralement favorable, dont le sol fertile récompense largement ses travaux. Le courant d'émigration, déjà formé, a reçu, pendant ces dernières années, une force nouvelle par le puissant attrait des mines d'or de la Californie, de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Là où la nature restait livrée à elle-même, ou nourrissait quelques tribus sauvages, se sont élevées, comme par enchantement, de spacieuses cités, remplies d'une population nombreuse, active, énergique, laborieuse, productrice, ardente aux plaisirs, avide de jouissances et de luxe. Le marché de ces foyers de production et de consommation réclame, comme celui de nos grandes places d'Europe, un approvisionnement de matières premières, de fruits, de légumes, de toutes les denrées des divers climats, de tous ces objets que les routes de terre et de mer concentrent vers les rassemblements humains. Le sucre, le café, l'huile de coco, etc., productions de nos îles, trouvent un facile débouché dans tous ces centres importants.

Si l'attention publique a été détournée de nos îles lointaines par les événements qui se sont succédé en Europe depuis vingt ans, le Ministre, dont la présence honore notre Société, ne les a pas perdues de vue. Par ses ordres, on a organisé, en 1860, un service mensuel de bâtimens à voiles, reliant le chef-lieu de nos établissemens aux ports de la côte d'Amérique. Les dépêches et les passagers à destination de l'Océanie prennent la voie, rapide relativement au passage par le cap Horn, des paquebots transatlantiques, traver-

sent l'isthme de Panama et trouvent, dans un des ports du Pacifique, nos paquebots coloniaux (1). Le bienfait de ces communications régulières avec la mère patrie a été vivement ressenti par les colons. Il a ranimé leur activité et les a préparés aux rapports suivis qu'ils vont avoir avec les continents par la route centrale du monde.

L'île de France était, disait-on il y a cent quarante-quatre ans (1722), un rocher de nulle valeur agricole, bon à conserver seulement à cause de ses ports. On sait ce qu'entre les mains de ces Français, qu'il est d'usage de déclarer incapables de toute colonisation, était devenu ce rocher perdu au milieu des flots. On sait ce qu'une île voisine, celle-là dépourvue de ports, mais restée française, représente aujourd'hui d'énergie, d'activité, de puissance productrice. L'histoire perpétuera cet enseignement, que nos îles de l'océan Indien et leurs patriotiques populations ont été le boulevard de notre marine dans ses derniers et glorieux combats d'une lutte héroïque !

En présence des conditions nouvelles de la navigation et du commerce, Taïti et la pléiade d'îles qui l'entourent, se trouvent admirablement placées pour faire

(1) Les dépêches et les passagers partant de Saint-Nazaire le 8 de chaque mois, sont rendus à Payta le 6 du mois suivant. De ce port le paquebot océanien les transporte à destination, en vingt-cinq jours, sur une mer toujours belle. La durée du voyage d'aller est donc de cinquante-trois jours à peu près. Le retour est plus difficile et plus long. Le paquebot aborde les côtes d'Amérique vers le sud, à Valparaíso, après trente-trois à trente-huit jours de navigation. La durée du voyage s'étend de quatre-vingts à quatre-vingt-dix jours.

flotter notre drapeau au milieu du monde maritime. Une colonie de quelques milliers de nos nationaux habitant, au centre du Pacifique, les terres salubres et fertiles du Protectorat français, pèserait plus qu'on ne se l'imagine, pour notre influence politique et commerciale, sur les côtes des deux Amériques et de l'Australie.

Mais je ne dois pas me laisser entraîner par mes souvenirs et mes sympathies. J'ai plus compté, Messieurs, sur l'intérêt du sujet dont j'avais à parler devant vous, que sur mon talent de bien dire : toutefois, je m'estimerais heureux si cet entretien pouvait contribuer à faire connaître et apprécier une de nos plus charmantes colonies. J'ai conçu le plus grand espoir sur son avenir : ma confiance devient absolue quand je pense que le soin de veiller à sa destinée appartient à l'habile et sage homme d'État, sous l'administration duquel un magnifique domaine s'est ajouté à notre empire colonial et se constitue par delà les mers.

LE

SAN FRANCISCO AU BRÉSIL

PAR M. LIAIS.

Après l'Amazone et le Rio de la Plata, le plus long des fleuves de l'Amérique du Sud est le Rio de San-Francisco, dont le cours entier est renfermé dans le vaste empire du Brésil. Cependant, jusqu'à ces dernières années, l'attention a été peu appelée sur cette immense rivière, et l'on ne possédait, à son sujet, que des renseignements très-incomplets. Aussi, à peine le Rio de San-Francisco est-il cité dans la plupart des géographies, et parfois son nom n'est même pas mentionné. Une seule remarque me suffira pour montrer le vague qui régnait encore tout récemment dans les notions qu'on avait de ce grand fleuve. Elle est relative à sa longueur, que l'on fixait à 2400 kilomètres, au lieu de 2900 kilomètres, sa valeur réelle, comme je l'ai reconnu en 1862, lors de l'exploration que j'ai faite dans l'intérieur du Brésil. L'erreur commise était du quart du développement du cours, et c'est la grandeur de cette erreur qui avait empêché d'accorder au San-Francisco le rang qui lui appartient parmi les fleuves de l'Amérique du Sud, et de reconnaître que son développement surpasse celui de l'Orénoque.

Il importe, toutefois, de remarquer que le bassin

qui renferme le San-Francisco et ses affluents conserve, contrairement à ceux des autres grands cours d'eau de l'Amérique méridionale, une largeur presque toujours uniforme ou du moins ne variant que dans des limites assez restreintes, tandis que les bassins de l'Amazone et de la Plata s'ouvrent en éventail et acquièrent des largeurs beaucoup plus grandes. Il résulte de cette disposition que le volume des eaux débitées par le Rio de San-Francisco est, relativement à la longueur du cours, inférieur à celui de ces dernières rivières, quoiqu'il soit encore considérable. Ce volume est près de l'embouchure de 2800 mètres cubes par seconde aux plus basses eaux et après une sécheresse absolue de six mois. La largeur du bassin du fleuve est toujours comprise entre 50 et 80 lieues géographiques, mais à cause de sa longueur, la surface de terrain arrosée par le San-Francisco et ses affluents est à très-peu près égale à celle de la France.

Parmi les particularités dignes de remarque que présente le cours du fleuve qui nous occupe, il faut citer, en première ligne, sa gigantesque cascade, rivale de celle du Niagara, et qui est désignée sous le nom de cascade de Paulo-Afonso. C'est à 300 kilomètres seulement de la mer que se produit cette admirable chute, et quand le San-Francisco arrive en ce point, il a déjà reçu tous ses grands affluents et parcouru 2600 kilomètres. Le fleuve a donc réuni la presque totalité de ses eaux quand il s'élance à travers la petite chaîne granitique qui semblait vouloir arrêter sa marche. Resserré entre deux immenses murailles de pierre, il coule d'abord en torrent et sur un fond

dont la déclivité accroît la vitesse, puis tout à coup il se précipite en trois chutes consécutives dont la hauteur réunie est de 84 mètres. La dernière de ces chutes, la plus grande des trois, n'a pas moins de 60 mètres d'altitude.

Il résulte de ce resserrement de lit du San-Francisco que la cascade de Paulo-Affonso, quoique comparable à celle de Niagara par la hauteur et le volume des eaux, offre un spectacle très-différent de celui de la rivière de l'Amérique du Nord. Dans le Niagara, en effet, la disposition des lieux fait que les eaux s'étalent au lieu de se resserrer dans un étroit passage, de sorte que la nappe blanche d'écume possède une grande largeur, mais par compensation on n'y voit pas les phénomènes particuliers qui, dans le San-Francisco, résultent de la concentration d'une force vive considérable, resserrée dans un étroit canal. Vue à distance, la cascade de Niagara l'emporte donc en magnificence sur celle de Paulo-Affonso, mais, de près, l'avantage est pour le San-Francisco, dont les eaux furieuses se relèvent avec plus de violence et forment une série d'immenses vagues chargées d'écume. L'effet de ces grandes vagues, d'où sort, comme de la chute elle-même, une gigantesque colonne de vapeur, ajoute à la splendeur du spectacle, et la force expansive de l'air que les eaux, dans cet étroit canal, entraînent et compriment au pied de la chute, produit une sorte d'ouragan dont la puissance contribue à accroître l'extension de cette immense colonne de poussière aqueuse. La compression de l'air à la surface des eaux après la chute est telle, qu'une pierre lancée avec la plus grande force

ne peut résister au vent résultant, de sorte que sa vitesse est anéantie après un parcours de 6 à 7 mètres. Cette particularité a répandu, parmi les habitants des environs, l'opinion que le lieu de la cascade est enchanté.

Après les grandes chutes de Paulo-Affonso, le Rio de San-Francisco reste encore pendant quelques lieues resserré entre des roches granitiques, taillées à pic sur ses rives et parfois même en surplomb. Dans cet intervalle se produisent encore plusieurs petites chutes. Sur quelques points, le lit est creusé dans le roc à une profondeur considérable, et le niveau des rives surpasse de 80 mètres celui des eaux. Coulant avec impétuosité dans l'étroit canal qu'il s'est ouvert, le fleuve continue d'être complètement innavigable jusqu'à son confluent avec la petite rivière da Ortiga. Mais, à partir de ce dernier point, au tableau effrayant qui s'était offert jusqu'ici entre les escarpements de pierre, succède un spectacle tout différent. Les rives s'abaissent, le lit prend une largeur considérable, et les eaux, devenues tranquilles, forment une immense nappe au-dessus de laquelle surgissent une multitude de petites îles couvertes, comme les bords du fleuve, de la plus riche végétation. A partir de ce point, éloigné de la mer de 225 kilomètres, le San-Francisco ne cesse plus d'être navigable jusqu'à l'Océan.

L'obstacle invincible qu'oppose à la navigation la splendide cascade de Paulo-Affonso et le peu de longueur de la région navigable depuis la mer, comparativement au développement total du fleuve, expliquent facilement l'oubli dans lequel est resté jusqu'ici ce re-

marquable cours d'eau. Mais depuis qu'on a découvert qu'au-dessus de la cascade de Paulo-Affonso, il existe une immense région dans laquelle le San-Francisco, à la fois large et profond, coule avec lenteur et offre à la navigation fluviale les plus belles conditions, l'attention du gouvernement du Brésil a été appelée sur cette magnifique voie intérieure qui, courant du nord au sud, unit la riche province de Minas-Geraës à celles de Bahia, de Pernambuco et d'Alagoas. Ce n'est pas, toutefois, immédiatement au-dessus des grandes chutes que commence la portion navigable du fleuve. Un intervalle de 300 kilomètres la sépare de la grande cascade, intervalle dans lequel de nombreux bancs de rochers donnent lieu à des rapides. Mais, à partir de cette distance jusqu'à Pirapora, c'est-à-dire dans une extension de 1500 kilomètres environ, le fleuve est complètement libre et possède un très-faible courant. Dans cette magnifique région de son cours, le San-Francisco reçoit une multitude d'affluents, parmi lesquels je citerai seulement ici les trois plus grands, qui sont : le Rio das Velhas, le Paracatu et le Rio Grande. Après le confluent de cette dernière rivière, la largeur du fleuve atteint jusqu'à 1800 mètres.

Dans la portion dont je viens de parler, le cours du San-Francisco a été exploré en 1852 par un ingénieur allemand au service du Brésil, M. Halfeld, qui en a publié des cartes détaillées. Mais cet explorateur s'était arrêté au rapide de Pirapora, le premier obstacle que présente le fleuve dans son cours supérieur. De plus, le lit de la rivière n'avait été que relevé topographiquement par lui, sans aucune détermination de position

géographique. Il restait donc une incertitude considérable sur la position de Pirapora. Or voulant faire converger vers le San-Francisco les chemins de fer partant des trois grandes villes de l'empire du Brésil, Rio-de-Janeiro, Bahia et Pernambuco, le gouvernement brésilien se trouvait dans la nécessité de faire procéder à de nouvelles explorations. Il importait surtout d'étudier la partie du cours située au-dessus du rapide de Pirapora, région sur laquelle on ne possédait aucune indication précise. Il fallait de plus fixer la position géographique de ce point, afin de pouvoir utiliser, dans la rectification des cartes géographiques du Brésil, le travail topographique de M. Halfeld, dont les deux extrémités, savoir, l'embouchure dans l'Océan et le rapide de Pirapora, pouvaient servir de repère pour tracer le cours inférieur du fleuve dont on avait les détails. Tels furent les motifs pour lesquels le gouvernement de Sa Majesté l'empereur du Brésil m'invita à procéder à l'exploration du cours supérieur du San-Francisco. Dans cette exploration, que je fis pendant l'année 1862, j'eus l'occasion de visiter la partie la plus intéressante de la vallée du fleuve, celle qui est comprise dans la province de Minas-Geraës.

C'est dans la serra da Canastra que le Rio de San-Francisco prend sa source. A partir de son origine, il coule d'abord du sud-ouest au nord-est, et après avoir reçu le Rio Bambuhy, il commence à être navigable pour de petites barques, dans une extension de 180 kilomètres environ. Alors commencent une série de rapides très-nombreux qui embarrassent son cours de distance en distance jusqu'à Pirapora, c'est-à-dire

pendant l'espace de plus de 300 kilomètres. A Pirapora, on observe deux chutes dont la réunion forme une hauteur de 3 mètres 50 cent., et c'est à partir de ce point qu'on rencontre la belle région navigable dont j'ai antérieurement parlé et qui s'étend sur une longueur de 1500 kilomètres.

Pirapora est à 35 kilomètres au-dessus du confluent du San-Francisco et du Rio das Velhas. Cette dernière rivière, qui naît dans la serra de Mai dos Homems, près de la ville d'Ouro-preto, ancienne Villa-rica, capitale de la province de Minas-Geraës, mériterait plutôt d'être considérée comme un bras du San-Francisco que comme un simple affluent. Sa longueur, en effet, est égale à celle de l'autre bras, auquel on a conservé le nom de San-Francisco. Elle court presque parallèlement à lui et n'en est séparée que par une petite chaîne de montagnes nommée serra do Espirito-Santo. Le bras connu sous le nom de Rio das Velhas est beaucoup plus navigable que celui qui garde le nom de San-Francisco. J'ai pu le parcourir dans toute sa longueur avec une petite barque, et quoiqu'il offre aussi des rapides, les conditions pour l'ouverture de passages offrant toute la sécurité nécessaire, sont beaucoup meilleures que dans le San-Francisco proprement dit. C'est donc par le Rio das Velhas que se continue jusqu'au cœur de la province de Minas-Geraës la grande voie navigable formée par le fleuve au-dessus de la cascade de Paulo-Afonso.

Limitée à l'est par la serra d'Espinhaço dans la province de Minas-Geraës et par la serra da Chapada dans la province de Bahia, la vallée du San-Francisco

présente un aspect bien différent de celui de la vaste région comprise entre ces mêmes montagnes et la mer. Arrosée par le Rio Doce et le Jequitinhonha, cette dernière région est presque complètement couverte par les forêts vierges, tandis que la vallée du Rio de San-Francisco appartient à cette immense zone des prairies qui occupe tout le centre de l'Amérique du Sud et, en dehors du Brésil, reçoit au nord le nom de Llanos et au sud celui de Pampas. Au Brésil elle est désignée sous le nom de Campos.

La présence d'un épais tapis de graminées sur toute la surface du sol donne, au premier abord, l'idée d'une grande uniformité d'aspect. Cependant il n'en est pas ainsi, et les paysages des Campos sont des plus variés. Des bouquets d'arbres dans lesquels les feuillages les plus divers s'allient aux fleurs de toutes couleurs portées par les guirlandes des lianes ou par de superbes orchidées ou broméliacées parasites, rompent la monotonie du tapis de verdure, et l'on se croirait dans un parc admirablement cultivé. D'autres fois, sur le bord de petits ruisseaux, croissent des groupes de gigantesques *Mauritia vinifera*, palmiers précieux de ces régions. Leur tronc élevé, surmonté d'un magnifique parasol formé par de vastes feuilles en éventail, produit un effet des plus pittoresques, lorsque surtout une immense prairie est parsemée çà et là de ces végétaux gracieux. D'autres fois, et ce fait s'observe surtout dans les régions les plus sèches, des arbustes tortueux couvrent tout le terrain, et dans ces parties des Campos se font remarquer les belles fleurs des *Cariocar*, des *Cochlospermum*, des *Vochysia*. Enfin, souvent, au milieu d'une

vaste plaine, on voit surgir une de ces curieuses chaînes de montagnes de grès rougeâtre ou verdâtre, à sommet coupé en table, et si abondantes dans tout le Brésil, où M. de Castelnau les a déjà signalées. Les flancs arides de ces collines, parfaitement alignées et qui se prolongent sur plusieurs lieues de longueur en gardant le même niveau et présentant l'aspect d'un toit, sont couverts par des *Melocactus* et par de magnifiques *Kielmeyera*, dont les grandes fleurs roses rappellent celles des camélias. Lorsqu'on monte sur ces collines, qui parfois atteignent jusqu'à 500 mètres au-dessus du niveau de la région environnante, un admirable panorama se déroule sous les yeux du spectateur. Je me rappelle en particulier un magnifique tableau de ce genre que j'ai aperçu en gravissant les flancs de la serra de Curumatahy. Le regard embrassait toute la largeur de la vallée du Rio das Velhas. Son fond offrait l'apparence d'une immense plaine d'où on voyait sortir comme des îlots les serras du Paraúna, de Buenos-Ayres, da Garça et du Bicudo. La rivière, accompagnée sur ses deux rives d'un cordon de grands arbres, dessinait son cours au fond de la vallée par une ligne d'une verdure fraîche qui tranchait sur la teinte rougeâtre des graminées desséchées et éclairées par les feux du soleil couchant. De belles teintes violettes couvraient les flancs des montagnes rapprochées, et dans le lointain, à une énorme distance, une chaîne de montagnes bleu pâle se montrait à l'horizon. C'était la serra da Mata da Corda avec ses dômes dioritiques, qui limite à l'ouest le bassin du San-Francisco.

Composé d'alluvions anciennes aurifères et gemmi-

fères, le sol de la vallée du San-Francisco a, par sa richesse, appelé dans le siècle dernier l'attention des chercheurs d'or et de diamant, et c'est à cette circonstance que cette vaste région doit d'avoir été peuplée. Sa population, toutefois, est très-minime par rapport à l'extension, et elle s'est agglomérée sur divers points du bassin du fleuve, en laissant désertes d'immenses surfaces. Les Indiens, qui jadis habitaient les rives du San-Francisco, ont été repoussés par les aventuriers qui couraient à la recherche des métaux précieux, et celles de leurs tribus qui ne furent pas anéanties, passèrent la serra d'Espinhaço et se rendirent dans les immenses forêts comprises entre cette chaîne de montagnes et la mer. Là elles trouvèrent un refuge plus assuré que dans les terres découvertes des Campos. Ennemies de la civilisation, certaines nations indiennes, comme les Botocudos, ont encore conservé aujourd'hui leurs habitudes de cannibalisme, et le gouvernement du Brésil est obligé d'entretenir des postes militaires pour empêcher leurs excursions dans le territoire colonisé. La région que les Indiens habitent aujourd'hui est couverte de bois. Ce sont les forêts vierges dont on a si souvent parlé, et dont le vrai caractère n'a généralement été que très-imparfaitement indiqué. Dans un ouvrage que j'ai publié récemment, sous le titre de *L'espace céleste et la nature tropicale*, j'ai donné une description détaillée de ces forêts, et je me suis efforcé de faire comprendre en quoi elles diffèrent de celles de nos contrées par la variété du port des végétaux qui les composent, par la présence des grands feuillages des monocotylédons et spécialement par la multi-

plicité des espèces d'arbres, l'enlacement des lianes et la profusion des végétaux parasites. Je ne m'étendrai donc pas ici sur ce point ; mais si les forêts vierges déploient des magnificences sans égales dans nos contrées, elles n'offrent cependant, comme nos bois, que bien peu de ressources pour l'alimentation de l'homme. Aussi les malheureuses tribus indiennes, restées sauvages, y vivent dans la plus profonde misère, qu'elles préfèrent toutefois au travail qu'on leur offre et qui pourrait leur donner une existence plus facile. Décimées par la famine et les maladies, le nombre des individus qui les composent va en décroissant, et si elles continuent de refuser la civilisation, elles disparaîtront dans un avenir rapproché.

Les premiers aventuriers qui pénétrèrent dans le bassin du San-Francisco vinrent de la province de San-Paulo et se précipitèrent sur les placers aurifères qui bordaient le Rio das Velhas et le Rio Paracatu. Au bout de peu de temps, les dépôts les plus riches se trouvèrent épuisés et la recherche de l'or devint plus pénible. Elle se continua toutefois pendant longtemps, mais à mesure que les difficultés augmentèrent, le nombre des chercheurs d'or diminua et l'élève du bétail forma la préoccupation dominante. Aujourd'hui, il n'existe plus que très-peu d'exploitations de sables aurifères. Quant aux riches filons pyriteux qui abondent dans les régions montagneuses circonscrivant le bassin du San-Francisco et où ses divers affluents prennent leur source, ils ont été à peine attaqués. C'est là cependant que réside la grande richesse aurifère de la province de Minas-Geraës, car c'est de la surface décomposée

de ces filons pyriteux qu'était provenu l'or qui fut jadis retiré des dépôts meubles. Mais dépourvus de machines, n'employant que les bras de l'homme, on comprend facilement que les habitants de Minas-Geraës se découragèrent promptement dans l'exploitation de filons dont la gangue est le quartz, et l'abandon successif des mines diminua l'exportation de l'or dans une proportion telle qu'il en résulta l'opinion que les mines de la province de Minas-Geraës sont presque épuisées. Il n'en est rien cependant, et tout récemment plusieurs compagnies anglaises se sont formées pour attaquer les filons voisins de Sabara. Le grand succès obtenu par la compagnie de Morro-Velho est venu encourager les nouvelles tentatives, et tout promet que sous peu les mines de la partie supérieure du bassin du San-Francisco prendront une importance considérable.

L'or n'est pas le seul métal abondant dans la province de Minas-Geraës. Tous les métaux usuels, sauf l'étain, s'y rencontrent également, ainsi qu'un grand nombre de pierres précieuses. C'est aujourd'hui de cette région que viennent presque tous les diamants. On les trouve sur plusieurs points, au milieu des immenses dépôts de galets recouverts d'argile, qui occupent la majeure partie de la vallée du fleuve. Le procédé employé par les habitants du pays pour les découvrir consiste à soumettre au lavage, sous un courant d'eau, les graviers qu'ils retirent de leurs gisements au moyen de pelles. Ce lavage a pour but d'entraîner les sables et les argiles. On enlève ensuite à la main les gros galets et on étale au soleil le gravier restant. Par son éclat particulier, le diamant attire le regard, et il

est curieux de voir avec quelle facilité les habitants du pays en discernent les moindres parcelles au milieu d'une multitude de cailloux beaucoup plus volumineux.

On a déjà fait beaucoup de recherches relativement au gisement primitif du diamant, car son gisement actuel au milieu de terrains de transport ne peut être celui dans lequel il s'est formé. Jusqu'ici on n'est arrivé à aucune indication certaine sur la nature de la roche qui le renfermait primitivement. Dans beaucoup d'ouvrages de minéralogie, on lui donne pour gangue primitive les quartz talqueux, connus sous le nom d'itacolumite, mais c'est une erreur. Non-seulement j'ai appris dans le pays que jamais on n'avait trouvé le diamant dans l'itacolumite, mais encore j'ai remarqué l'absence des diamants dans les alluvions du val des rivières qui ont, comme le Rio das Velhas, leur source dans les chaînes constituées par l'itacolumite ou l'itabirite, et au contraire j'ai noté sa présence dans des graviers qui ne contenaient aucun fragment de ces deux roches. En réalité, le diamant ne se trouve que dans les dépôts où l'on rencontre des galets des diorites micacées et même des serpentines qui forment des dykés ou des filons au milieu des grès rougeâtres constituant les montagnes en table ou en toit dont j'ai déjà parlé. Il est très-probable que l'apparition de ces roches éruptives plus ou moins métamorphosées postérieurement, n'est pas étrangère à la formation des gemmes si abondantes dans la province de Minas-Geraës.

Quoi qu'il en soit, la recherche du diamant est très-incertaine au point de vue du rapport. Parfois, avec peu de travail on obtient un produit considérable, et

le plus souvent des travaux immenses ne donnent presque pas de résultat. Aussi les exploitations sont peu nombreuses. Comme je l'ai déjà dit, la ressource principale du pays est dans les troupeaux immenses de bœufs et de chevaux qui vivent dans les Campos, où ils sont à moitié sauvages. Chaque propriété, comprenant plusieurs lieues carrées d'étendue et possédant des limites naturelles comme des ruisseaux et parfois de grandes rivières ou des collines, renferme d'énormes quantités de ces animaux, dont on ne s'occupe guère que pour leur appliquer la marque de leur propriétaire. Les chevaux, toutefois, sont l'objet d'un peu plus de soins. Outre qu'on en dresse toujours un certain nombre, on les attrape de temps en temps au lazzo, et on les débarrasse de certains vers parasites qui pénètrent sous leur cuir. Chasseurs intrépides, les propriétaires ou *fazendeiros* de ces régions attaquent les animaux féroces, notamment les jaguars, qui font parfois des ravages dans leurs troupeaux. Dans les parties les plus habitées de la vallée, et surtout dans la partie inférieure, on retrouve des cultures, dont les principales sont le coton, la canne à sucre, le manioc, le maïs et le riz. Le sol fertile de ces régions ne manque aujourd'hui que de voies faciles pour l'écoulement de ses produits vers les grands centres de consommation, et quand les chemins de fer partant de Pernambuco et de Bahia rejoindront les régions navigables du San-Francisco et permettront jusqu'à l'Océan les transports aujourd'hui empêchés par la cascade de Paulo-Afonso, le val du San-Francisco, avec sa richesse minérale et ses terrains productifs, prendra une immense importance dans le mouvement commercial de l'empire du Brésil.

Actes de la Société.

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Procès-verbal de la séance du 6 avril 1866.

PRÉSIDENCE DE M. D'AVEZAC.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

Lecture est donnée de la correspondance. MM. Marsh, Jameson et le docteur Blanche, remercient de leur admission au nombre des membres de la Société. — M. Lejean écrit de Mossoul une lettre qui contient quelques détails sur son voyage en Asie Mineure. A propos d'un passage de cette lettre où il est question de l'ouverture d'un tombeau, M. de Quatrefages exprime le regret que M. Lejean n'ait pas conservé, pour le rapporter, le crâne que contenait ce tombeau : on sait assez généralement, aujourd'hui, quel est le but, quelles sont les méthodes de l'anthropologie, pour qu'il ne soit plus permis de négliger les occasions de recueillir des restes dont l'intérêt scientifique est aussi grand que celui des médailles ou des inscriptions, et qui, d'autre part, n'ont pas les mêmes chances de durée ; il n'y aurait plus aujourd'hui d'excuse pour cet archéologue qui se contentait, il y a quelques années, d'envoyer, au professeur d'anthropologie, un seul frag-

ment de crâne extrait d'une sépulture mérovingienne, où il avait trouvé plus de trente squelettes intacts, que lui et ses confrères avaient mis en pièces.

Par suite à la correspondance, M. Malte-Brun dépose sur le bureau deux lettres autographiées renfermant des détails sur la mort du baron von der Decken : ces documents sont adressés à la Société par le docteur Kersten, qui fut le compagnon de route du regrettable voyageur dans une précédente expédition. — M. Barbié du Bocage a reçu une demande d'instructions géographiques de la part de M. Izarié, consul de France à Bahia. Renvoi à la section de correspondance.

A l'occasion de la correspondance, M. d'Avezac croit devoir signaler, à l'intérêt de la Société, un ouvrage actuellement en cours d'exécution aux États-Unis, sous le titre de *Bibliotheca Americana vetustissima*, et dont il met sous les yeux de ses collègues quelques feuilles d'épreuve ; il est autorisé à espérer qu'un des exemplaires peu nombreux de ce bel ouvrage sera destiné à la Société de géographie de Paris. — M. d'Avezac a reçu, en outre, du lieutenant-colonel Dastugue, directeur des affaires arabes à Oran, de nouvelles communications fort remarquables sur le pays de Tâfilélt. — L'abbé Borghero, missionnaire au Dahomey, lui a adressé, de son côté, une carte de partie de la côte des Esclaves, qu'il lui a personnellement dédiée, et à laquelle M. d'Avezac croit ne pouvoir donner une meilleure destination qu'en l'offrant à la Société. — Le mémoire de M. Dastugue avec les cartes détaillées qui l'accompagnent, et la carte de M. Borghero, seront en conséquence transmis à la section de publication.

Il est donné lecture de la liste des ouvrages offerts. Comme suite à cette liste, M. Malte-Brun dépose sur le bureau : 1° de la part de M. Heller de Hellevald, la seconde partie de ses recherches sur les migrations des peuples américains, avec lettre d'envoi ; 2° au nom de MM. Henri Langé et Klun, la fin de leur atlas industriel et commercial ; 3° de la part de M. Alexandre Ziegler, trois ouvrages de cet auteur, intitulés : *Der Rennsteig des Thüringerwald*, *Die Reise des Pytheas nach Thule*, et *Martin Behaim*.

Le même membre présente à la Société une copie, faite par lui, de la carte d'une partie de l'Éthiopie, dressée par le consul anglais Plowden et acquise en Abyssinie par M. Lejean ; l'original, remis à la Commission centrale dans sa séance du 16 juin 1865, est destiné, d'après le vœu de M. Lejean, à être renvoyé à la Société de géographie de Londres, à laquelle elle semble appartenir de droit. Des remerciements sont adressés à M. Malte-Brun pour la peine qu'il a prise de conserver aux archives de notre Société la copie d'un travail auquel M. Lejean attribuait une certaine valeur.

M. Eugène Cortambert offre, de la part du général Mosquera, la géographie générale des États-Unis de Colombie. — M. Jules Duval remet deux volumes de *l'Économiste français* (1864-1865), en signalant l'alliance systématique, observée dans ce journal, entre les faits économiques et les faits géographiques ; *l'Économiste français* contient, en outre, beaucoup de données relatives aux colonies. — M. Élisée Reclus dépose sur le bureau une carte de la population spéci-

fique des diverses parties de l'Espagne, dressée par M. Minard ; l'espacement varié des hachures produit des teintes conventionnelles graduées suivant le nombre d'habitants par kilomètre carré. — M. Bourdiol offre, au nom de M. Charles Léger, une carte de l'écorce terrestre, d'après le système du célèbre professeur de géologie Louis Cordier. — M. Maunoir remet, pour la Société, de la part de M. Musmacque, un exemplaire du voyage apocryphe de Dambergger en Afrique ; et de la part de M. Kliucksieck, libraire à Paris, un petit atlas de vingt cartes, publié en français à Gotha, et remarquable par la modicité de son prix. — M. Ernest Desjardins fait hommage à la Société, au nom de M^{me} veuve Bouillet, de l'Atlas destiné à servir de complément au Dictionnaire historique et géographique de notre défunt collègue ; il donne, au sujet de cette publication, des éclaircissements qui seront consignés dans une note spéciale.

Il est procédé à l'admission des candidats inscrits au tableau de présentation. Sont admis au nombre des membres de la Société : MM. Abel Lemer cier, docteur en droit ; le comte Julien de Rochechouart ; Eugène Tastu, consul général ; B. Garnier, drogman du consulat général de France en Égypte ; Henri-René Dumont ; Sidi Mohammed ben Moustapha, Thomas-Connène, de Caraman ; le baron d'Adhémar.

Sont présentés, pour être statué sur leur admission dans une prochaine séance : MM. Fortuné Chabrier, présenté par MM. d'avezac et Eugène Cortambert ; — Théodore Vernes, propriétaire, présenté par MM. William Martin et William Hüber ; — Casimir Delamarre,

présenté par MM. Théodore Delamarre et Lefebvre-Duruflé; — Gaultier de la Richerie, capitaine de frégate, présenté par MM. Jules Duval et d'Avezac; — Lecoindre, attaché au ministère des affaires étrangères, présenté par MM. de Saulcy et Théodore Delamarre; — J. Bertrand Payne, présenté par MM. Noël des Vergers et d'Avezac; — Charles Léger, ingénieur civil, présenté par MM. Bourdiol et d'Avezac; — René de Sémalé, présenté par MM. de Quatrefages et d'Avezac; — le lieutenant-colonel Dastugue, directeur des affaires arabes à Oran, présenté par MM. Challamel et d'Avezac; — le conseiller d'État Herbet, ministre plénipotentiaire, directeur des consulats et affaires commerciales au ministère des affaires étrangères, présenté par MM. d'Avezac et Barbié du Bocage.

M. Saint-Loup, professeur d'histoire et de géographie au lycée Bonaparte, soumet à la Société un système de projection icosaédrique de la sphère terrestre, et présente, à ce sujet, quelques explications qui figureront au Bulletin. — M. d'Avezac fait observer que ce mode de représentation graphique est, à proprement parler, une partition de la sphère qui se résout en application de la projection centrale à chacune des faces du polyèdre inscrit, ainsi que l'ont déjà fait Reichard pour le cube, M. Élie de Beaumont pour le dodécaèdre, et le général autrichien de Hauslab pour quelques autres polyèdres.

L'ordre du jour appelait la lecture d'un rapport de M. Bourdiol sur les colonies portugaises et d'un rapport de M. William Hüber sur la carte du massif du Mont-Blanc, extraite des minutes de la carte de France

de l'État-major. Les deux rapporteurs cèdent la parole à M. Bardin, dont l'intéressante collection de spécimens en relief des principales montagnes françaises est exposée dans la salle. M. Bardin explique le but qu'il s'est proposé et les moyens qu'il a mis en œuvre pour l'atteindre. Ces détails font l'objet d'une note spéciale qui sera insérée au Bulletin.

M. Richard Cortambert, au nom d'une commission qui avait reçu la tâche d'examiner des cartes géographiques dessinées sur les parois d'une École municipale située avenue Trudaine, rend compte du résultat de cet examen.

M. Simonin communique à la Société ses idées personnelles sur l'emplacement présumé des îles Cassitérides ; se fondant sur l'antique exploitation des mines d'étain, non-seulement dans la Cornouaille anglaise, mais encore dans l'Armorique gauloise, et repoussant l'hypothèse qui identifie ces îles aux Scilly ou Sorlingues, il pencherait à les placer aux îles situées vers l'embouchure de la Loire : Noirmontiers, Belle-Ile, Houët, etc. A son avis, le nom de Bretagne pourrait bien avoir été appliqué par Strabon, lorsqu'il indique le gisement des Cassitérides, aussi bien à notre Bretagne actuelle qu'aux îles Britanniques. — MM. d'Avezac, Poulain de Bossay, Vivien de Saint-Martin, Eugène Cortambert, s'élèvent contre cette interprétation des idées du géographe grec, sur lesquelles il ne peut rester aucun doute : pour Strabon, comme pour tous les autres auteurs anciens, la Bretagne était le pays appelé aujourd'hui Angleterre, et aucun écrivain de l'antiquité classique n'a étendu ce nom aux contrées

situées au nord-ouest de la Gaule. — M. de Quatrefages pense que s'il a été trouvé des haches de pierre dans les plus anciennes mines de la Cornouaille, on y doit voir une preuve que l'exploitation de ces mines avait précédé l'âge de bronze, et qu'il n'y aurait, dès lors, pas eu de raison d'y transporter du cuivre, puisque ce métal est une des richesses du pays. — M. Poulain de Bossay estime qu'on peut abandonner l'hypothèse qui place les Cassitérides aux îles Scilly sans qu'il s'ensuive nécessairement que les îles à étain des anciens fussent précisément celles que désigne l'auteur de la communication. Il ne peut y avoir de doute à cet égard. Les auteurs anciens disent clairement que le plomb, extrait en grande partie de la Cornouaille anglaise, était porté à l'île d'Itis ou Vectis (île de Wight), où il était vendu à des marchands étrangers. — M. Vivien de Saint-Martin pense que le nom d'îles Cassitérides n'a jamais eu, dans l'antiquité, une acception géographique nettement définie ; et que sans exclure les Sorlingues ni la pointe de Cornouailles, les îles bretonnes ont très-bien pu être comprises dans l'acception générale. Il croit d'ailleurs que les moyens exacts d'orientation faisaient défaut à l'antiquité ; les auteurs ont souvent indiqué la Bretagne comme étant en face de l'Espagne, et quelques-uns même ont placé les Cassitérides près du littoral de l'Ibérie. — Afin d'expliquer l'erreur où, selon lui, seraient tombés les géographes en prenant les Scilly pour les Cassitérides des anciens, M. Simonin pense que les Phéniciens avaient fort bien pu, afin de conserver leur monopole, chercher à effrayer les concurrents, en indi-

quant faussement, comme lieux de production de l'étain, des parages d'un abord dangereux, tels que les Sorlingues, perdues en plein Océan et qui n'ont jamais renfermé le plus mince filon d'étain. L'étain de la Cornouaille anglaise devait se charger aux lieux où sont aujourd'hui Penzance et le mont Saint-Michel, qui est peut-être le Vectis de Diodore de Sicile. L'étain de l'Armorique gauloise se chargeait, à son tour, aux îles situées vers l'embouchure de la Loire. Les gîtes d'étain de notre Bretagne, de Piriac, de Penistin, sont, en effet, vis-à-vis de ces îles. — En vue de concilier d'une part les conditions métallifères si différentes vérifiées sur place par M. Simonin dans la Cornouaille et dans les Sorlingues, et d'autre part les témoignages anciens relatifs à la position des Cassitérides, et qu'il faut bien reconnaître applicables aux Sorlingues, M. d'Avezac admettrait volontiers l'hypothèse que ces îles auraient pu n'être, en réalité, qu'un lieu d'entrepôt, où les navigateurs seraient venus chercher l'étain apporté par les possesseurs des mines si riches et si fécondes du littoral voisin : ils auraient pratiqué le commerce à la manière primitive et prudente de ces peuples sauvages qui vont à la frontière déposer leurs denrées sur quelque point neutre où les viennent chercher les acheteurs, lesquels déposent à leur tour, près de l'objet en vente, le prix offert en échange, les marchés se concluant ainsi sans aucune communication directe entre les deux parties. — M. Simonin reconnaît que les choses se passent, en effet, à peu près de la sorte encore aujourd'hui à la côte occidentale de Madagascar : les objets de trafic sont entre-

posés, non pas, il est vrai, sur un flot voisin du littoral, mais dans un port spécial où se fait exclusivement le commerce avec les étrangers; c'est ainsi que le bœuf et le riz de Tapanarive viennent se vendre à Tamatave; toutefois, le commerce s'y fait d'une façon moins primitive que celle citée par l'honorable président; les prix sont discutés, et il y a, de part et d'autre, des courtiers et des marchands. — C'est de même aussi, observe M. Maximin Deloche, que se fait encore le trafic dans certaines parties de l'Algérie méridionale. — M. Reinaud ne pense pas que cette supposition soit de nature à résoudre les difficultés soulevées au sujet de l'emplacement des îles Cassitérides; il a peine à admettre, autrement que d'un point à un autre du même continent, ou de la même île, le mode de commerce auquel il vient d'être fait allusion; à ses yeux, ce trafic ne s'explique guère entre deux points séparés par de grands espaces maritimes, dont le parcours nécessite des embarcations de quelque importance. — Cela serait vrai, sans doute, reprend M. d'Avezac, si l'on admettait que les Bretons n'eussent pas été des navigateurs; mais on sait, au contraire, qu'ils étaient excellents marins; du reste, M. de Quatrefages, qui s'est beaucoup occupé des migrations des Polynésiens, est là pour dire quels trajets immenses des peuples réputés sauvages parviennent à accomplir, dans des embarcations où nos plus habiles marins n'oseraient s'aventurer. — M. Reinaud ne s'explique pas, en admettant l'hypothèse des entrepôts, que l'on eût préféré, pour cette destination, des îles plus ou moins éloignées du littoral, à ce littoral même, et surtout que

l'on eût choisi les îles Scilly, dont l'accès est toujours très-difficile. — M. de Quatrefages fait remarquer à ce sujet que le littoral occidental de la France, aussi bien que le littoral opposé de la Bretagne, présente de nombreuses îles ou flots, que pendant la basse mer on peut atteindre à pied sec ; il en existait, dans l'antiquité, d'autres encore, entre lesquelles on peut citer, en particulier, l'île d'Aix, et quelques-uns de ces points ont pu, en effet, servir d'entrepôt pour l'étain exploité sur les côtes voisines.

La séance est levée à dix heures et demie.

Procès-verbal de la séance du 20 avril 1866.

PRÉSIDENCE DE M. D'AVEZAC.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Lecture est donnée de la correspondance. — MM. Bertrand, consul des États-Unis de Colombie, à Paris, Garnier, Engelhard et Tastu, remercient de leur admission au nombre des membres de la Société ; pareils remerciements sont transmis par M. Eugène Cortambert de la part de M. le capitaine d'artillerie Schœlcher. — M. Doré, lieutenant de vaisseau, annonce un prochain envoi de notes et de documents géographiques.

Par suite à la correspondance, M. Ramel donne des nouvelles de l'exploration qui se poursuit actuellement en Australie, dans le but de rechercher des indications

sur le sort du voyageur Leichhardt ; il y ajoute quelques détails relatifs à des faits d'acclimatation sur lesquels son attention a été appelée par diverses circonstances de l'entreprise ; il est prié de faire de cette double communication l'objet d'une note à insérer au Bulletin.

Lecture est donnée de la liste des ouvrages offerts, au nombre desquels figure le bel atlas des levés du Rio San-Francisco, au Brésil, par M. Liais. — Un plan manuscrit de la ville de Mérida est, en outre, déposé sur le bureau, par M. Malte-Brun, au nom de M. Bourgeois, l'un des compagnons de M. Brasseur de Bourbourg dans son dernier voyage au Mexique ; le Président adresse à MM. Liais et Bourgeois, présents à la séance, les remerciements de la Société. — M. Malte-Brun remet également, sur le bureau, deux cartes de M. Henri Kiepert, l'une de la Russie d'Europe en 6 feuilles, l'autre de l'empire Ottoman en 4 feuilles, toutes deux à l'échelle de 1/3 000 000°. Une lettre d'envoi dont il est donné lecture accompagne ces deux publications du célèbre cartographe allemand. — M. d'Avezac présente, de la part de l'auteur, M. le docteur Thiercelin, un ouvrage en deux volumes ayant pour titre: *Journal d'un baleinier* ; M. Gabriel Lafond voudra bien en rendre compte. — M. Maunoir remet des photographies représentant des types maoris, qui lui ont été envoyées pour la Société, par M. Julius Haast, géologue à Christchurch. — M. Bourdiol dépose sur le bureau, de la part de M. Vivien de Saint-Martin, empêché d'assister à la séance le quatrième volume (1865) de l'*Année géographique*. — M. de

Tras, secrétaire de la Société de géographie de Genève, offre, de la part de cette Société, le premier fascicule du *Globe*, nouvelle publication destinée à faire suite aux précédents volumes de mémoires et bulletins.

Il est procédé à l'admission des personnes inscrites au tableau de proposition; sont successivement proclamés membres : MM. Fortuné Chabrier ; Théodore Vernes ; Casimir Delamarre ; Gaultier de la Richerie, capitaine de frégate ; Pierre Lecointre, attaché au ministère des affaires étrangères ; J. Bertrand Payne ; Charles Léger, ingénieur civil ; René de Sémalé ; le lieutenant-colonel Dastugue, directeur des affaires arabes à Oran ; le conseiller d'État Herbet, ministre plénipotentiaire, directeur des consulats et affaires commerciales au ministère des affaires étrangères.

Sont inscrits sur la nouvelle liste des candidats présentés : MM. José-Maria Fernandez de la Hoz, ancien ministre en Espagne, présenté par MM. Gabriel Lafond et Malte-Brun ; — Camille Marcilhac, négociant, présenté par MM. Michel Chevalier et Bourdiol ; — Emmanuel Liais, astronome de l'Observatoire impérial, en mission, présenté par MM. d'Avezac et Théodore Delamarre ; — Adolphe-Chrétien Lindemann, secrétaire de la légation du Salvador, présenté par MM. Victor Herzan et d'Avezac.

M. Ernest Desjardins commence la lecture d'un mémoire sur l'embouchure du Rhône et le canal Saint-Louis : il demande que ce travail, s'il est jugé digne d'être imprimé au Bulletin, puisse être reproduit ensuite, aux frais de l'auteur, dans des conditions particulières de format : cette autorisation est accordée.

A l'occasion de la citation faite par M. Desjardins d'une date attribuée à la table peutingérienne dans un mémoire académique sur la cosmographie d'Ethicus, M. d'Avezac tient à préciser la portée qu'il a entendu donner à cette date ; il n'a point eu la prétention de fixer, d'une manière générale et absolue, l'époque précise de la composition originale de ce document, dont les éléments remontent peut-être jusqu'aux premiers empereurs, et dont l'exemplaire que nous possédons aujourd'hui n'est pas matériellement antérieur au *xiii^e* siècle ; il a voulu, seulement, établir que la rédaction qui nous a été transmise à travers des copies successives et en dernier lieu par le moine de Colmar, offre, dans l'existence simultanée des trois capitales, Rome, Constantinople et Antioche, un trait fondamental qui ne s'est vérifié qu'une seule fois, savoir, pendant les neuf mois qui ont immédiatement suivi la mort de Constantin le Grand. — Un second point sur lequel M. d'Avezac croit opportun de présenter aussi une observation, c'est l'époque de Pomponius-Mela, ou plutôt la date de la rédaction de sa Géographie. M. Desjardins s'est conformé à l'opinion vulgaire, qui avait supposé ce livre écrit sous le règne de l'empereur Claude ; mais c'est en réalité au règne de Caligula, et, au plus tard, à l'année 40 de notre ère, qu'il faut rapporter la composition de cet ouvrage, puisque la division provinciale de l'Afrique romaine, qui s'y trouve consignée, a cessé d'exister en cette même année par la création des deux provinces de Mauritanie aux dépens du royaume de Ptolémée : cette date est confirmée par des monuments épigraphiques constatant l'ori-

gine de l'ère provinciale mauritanienne en exacte concordance avec l'an 40 ; la géographie de Pomponius-Mela, antérieure à ce nouvel ordre de choses, ne peut donc plus, sans anachronisme, être retardée jusqu'au règne de Claude. — M. Élisée Reclus demande à faire une observation au sujet de la question de géographie physique soulevée dans le travail de M. Desjardins : il ne pense pas que pour les fleuves tributaires de la Méditerranée, non plus que pour ceux de toute autre mer, avec ou sans marées, il soit possible d'établir une loi de proportion entre la masse d'eau roulée par un fleuve et la hauteur de la barre à l'embouchure. Si l'on prend l'exemple du Rhône, de l'Ebre et du Tibre, qui roulent respectivement à leur étiage, 550, 50 et 16 mètres cubes d'eau, on ne parvient pas à constater de rapport entre les masses pluviales et la hauteur du seuil d'entrée, puisque la barre du Rhône s'est trouvée au moins une fois (janvier et février 1863) à 1 mètre 15 centimètres seulement au-dessous de la surface de l'eau, tandis que dans les deux autres fleuves la profondeur des passes est souvent plus forte. En considérant le Rhône seul qui, dans ses crues, peut rouler jusqu'à 12 000 mètres cubes d'eau, on remarque bien que le premier effet de l'atcroissement du courant fluvial est de creuser la barre, mais cette amélioration ne dure que le temps nécessaire au déplacement des sables ; le bourrelet sous-marin se reforme plus au large de l'embouchure, sur la ligne précise où l'équilibre se produit entre la pression de la mer et celle des eaux fluviales. M. Élisée Reclus pense que s'il existe une loi dans la

hauteur relative des barres fluviales, il faut la chercher, non dans l'importance des fleuves, mais plutôt dans la conformation du lit de la mer et dans la direction des vents et des courants maritimes. — M. Ernest Desjardins répond qu'il n'existe pas, à l'embouchure du Rhône, de courant maritime : ce fait lui a été affirmé par M. Reybert, conducteur des Ponts-et-Chaussées, qui, depuis longtemps, se livre à l'étude de ces questions, et dit n'avoir jamais constaté aucune perturbation dans la disposition des couches limoneuses déposées par le fleuve ; ses conclusions sont le résultat de sondages fréquemment répétés ; la seule chose qu'il ait constatée, c'est l'augmentation, à l'embouchure du bras dit Grau principal, des atterrissements déterminés par les apports du courant. La marche de ce phénomène est assez rapide, car une ancienne carte manuscrite conservée aux archives des Bouches-du-Rhône et qui remonte à 1740, établit qu'à cette époque la tour Saint-Louis, située aujourd'hui à 7 kilomètres dans l'intérieur du pays, était, il y a 120 ans, au bord de la mer. — La constatation de l'absence de courants maritimes à l'embouchure du Rhône serait d'autant plus importante, ajoute M. Élisée Reclus, que tous les auteurs, sans exception, affirment l'existence de ces courants littoraux, et qu'on a même essayé de mesurer la quantité des sables entraînés constamment dans la direction de l'ouest : cette quantité serait de 200 000 mètres cubes devant le port de Cette. — M. Ernest Desjardins, qui se propose d'examiner, dans la seconde partie de son travail, la question du prétendu courant maritime, peut, dès à présent, annoncer que l'opinion des hommes

spéciaux s'est sensiblement modifiée à cet égard, et qu'il fera connaître le résultat des opérations exécutées l'an dernier à Cette ; résultat qui vient confirmer ceux que M. Reybert a obtenus aux Bouches-du-Rhône. Répondant à une autre objection de M. Elisée Reclus, relativement à l'élévation progressive des barres en raison du débit des eaux, M. Desjardins n'a point exprimé, dans son mémoire, l'opinion qu'on lui attribue. Il a dit seulement que la somme des atterrissements fluviaux, et non l'élévation de la barre, était en raison du débit des eaux, et s'il est démontré qu'il n'y a point de courants maritimes perturbateurs ou distributeurs des terres d'apport, il faut, de toute nécessité, que cette proportion entre le sol d'alluvion et le débit des eaux soit juste : elle l'est d'une manière si rigoureuse, qu'elle peut même être formulée en loi.

La séance est levée à dix heures.

Assemblée générale du 27 avril 1866.

PRÉSIDENCE DE S. EXC. M. LE MARQUIS DE CHASSELOUP-LAUBAT,
Ministre de la Marine et des Colonies.

La séance est ouverte à huit heures. — Le bureau est occupé par S. Exc. M. le marquis de Chasseloup-Laubat, président, ayant à sa droite M. d'Avezac, membre de l'Institut, président de la Commission centrale ; M. le vice-amiral Paris, membre de l'Institut ; M. Malte-Brun, secrétaire général de la Commission centrale ; et à sa gauche M. Michel Chevalier, membre de l'Institut, vice-président de la Société ; M. Jules

Duval, vice-président de la Commission centrale, et **M. Bourdiol**, secrétaire de la Société.

Le président ouvre la séance par une allocution dans laquelle il expose les importants services que la géographie rend aux autres sciences, et comment les voyageurs, les marins et les missionnaires contribuent aux progrès de la civilisation. S. Exc., après avoir retracé le grand mouvement géographique qui s'est produit depuis Homère jusqu'à nos jours, rend hommage à notre siècle qui, mieux que ses devanciers, est parvenu à porter la lumière sur de nombreux points du globe, et à établir des rapports moraux ou matériels entre les divers peuples. Ce discours est accueilli par d'unanimes applaudissements.

M. d'Avezac, président de la Commission centrale, donne, suivant l'usage, lecture de la liste des membres admis dans la Société depuis la dernière assemblée générale; le nombre des admissions est, cette fois, d'environ soixante.

Après avoir rappelé que la Commission centrale s'est interdit d'une manière générale de mettre sous les yeux de l'assemblée les donations de livres, de cartes et d'instruments qui lui sont généreusement offerts, et dont l'énumération retarderait trop longtemps la lecture des rapports qui font l'objet principal de la séance, **M. d'Avezac** annonce qu'une exception a dû être faite pour deux ouvrages envoyés par le département de la marine et des colonies, et par le gouvernement général de l'Algérie; ouvrages à raison desquels les remerciements de la Société sont adressés aux éminents donateurs: d'une part, un volume de

Notices et avec atlas des colonies françaises ; d'autre part, un rapport sur les Forages artésiens exécutés dans la Province de Constantine de 1860 à 1864.

M. Bourdiol, secrétaire de la Société, fait, au nom de la commission du prix annuel, le rapport sur les découvertes géographiques accomplies en 1863 ; il examine les principaux voyages, et s'attache particulièrement aux explorations de M. William Gifford Palgrave dans l'Arabie intérieure, et à celles de M. Théodore de Heuglin dans l'Afrique orientale. Conformément à ses conclusions, la Société de géographie décerne une médaille d'or à M. Palgrave et une grande médaille d'argent à M. de Heuglin.

Sur un rapport de M. Maunoir, secrétaire-adjoint de la Commission centrale, une autre médaille d'or est décernée à M. Bardin, ancien professeur à l'École polytechnique et à l'École d'application de l'artillerie et du génie, pour ses remarquables reliefs des montagnes françaises.

Aucun des lauréats n'est présent à la séance : M. Palgrave, retourné en Égypte, et M. de Heuglin, en ce moment en Prusse, n'ont pu répondre à l'appel. M. d'Avezac donne lecture d'une lettre où M. Bardin, récemment parti de Paris afin d'aller reprendre à Hyères ses travaux sur le terrain, exprime la vive gratitude que lui cause une distinction si gracieusement accordée.

M. le capitaine de frégate Gaultier de la Richerie, ancien commissaire impérial aux îles de la Société, lit un intéressant mémoire sur l'état actuel des îles de Taïti et sur ses populations aux mœurs paisibles, si aptes et si promptes à se façonner à la civilisation européenne.

M. Emmanuel Liais, astronome à l'Observatoire impérial de Paris, qui, dans une mission scientifique au Brésil, a parcouru la vallée de San-Francisco, donne une description de cette partie peu connue de l'immense empire brésilien, et en fait ressortir les richesses végétales et minérales.

Enfin, M. Simonin, ingénieur des mines, a la parole sur les placers de la Californie. Dans une improvisation spirituelle et animée, M. Simonin expose les moyens ingénieux employés par les mineurs pour extraire l'or des masses rocheuses qui le contiennent; il fait le tableau des populations agglomérées en Californie, et il rend hommage aux hommes industriels qui, d'abord partis à la recherche de l'or, ont successivement défriché, peuplé et civilisé cette contrée de l'Amérique occidentale. Ce récit, vivement applaudi, termine la séance, à laquelle assistait un public nombreux, où les sciences, la politique, les arts et la littérature étaient dignement représentés.

L'assemblée procède ensuite au dépouillement du scrutin pour la nomination du bureau pour l'année 1866-67; sont élus :

Président : S. Exc. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies, (réélu.)

Vice-présidents : M. Michel Chevalier, sénateur, membre de l'Institut, (réélu), et M. Herbet, conseiller d'État, ministre plénipotentiaire.

Scrutateurs : M. Eugène Cortambert et M. Théodore Delamarre.

Secrétaire : M. William Hüber.

La séance est levée à onze heures.

Nouvelles et faits géographiques.

Expédition scientifique aux bouches de l'Yénisséi. — La *Gazette de Moscou* annonce que le gouverneur général de la Sibérie vient d'ordonner une expédition scientifique qui, sous la direction de M. Lopatine, ira explorer le bas Yénisséi. Bien que l'estuaire de ce fleuve abonde en poissons, la navigation fluviale ne dépasse guère l'île de Broïkoff, située par 72° de latitude nord. En ce point, la largeur du fleuve est considérable et son courant presque insensible. La rive droite est composée d'une série d'élévations rocheuses recouvertes de terre, et qui s'infléchissent vers le nord-est, à l'endroit où le fleuve oblique vers l'ouest. En approchant des steppes, les rivages de l'Yénisséi s'abaissent; à son embouchure même, s'avancent dans la mer deux pointes rocheuses noires, formées probablement de la houille qui abonde dans le pays de Touroukhansk. Une grande quantité de bois flotté, retenu par le puissant reflux de la mer, encombre, dit-on, l'embouchure de l'Yénisséi. Dans les montagnes qui traversent la steppe, on rencontre des squelettes d'animaux antédiluviens, qui ont presque tous la tête tournée vers le sud, comme si la mort les avait surpris tandis qu'ils fuyaient un danger venant du nord. Le commerce de l'ivoire de ces animaux fut autrefois très-actif, mais il a beaucoup diminué, paraît-il, depuis qu'on emploie la gutta-percha. L'expédition gagnerait les îles en bateau à vapeur, puis continuerait sa route sur de petites embarcations, quitte à prendre la voie de terre et à parcourir le pays avec des rennes, si de trop grands obstacles s'opposaient au trajet par eau. Des photographes, attachés à l'expédition, rapporteront sans doute une curieuse collection de vues de ces contrées si peu connues.

Le No man's Land. — Le territoire de la Cafrerie, désigné sous le nom de No man's Land, vient d'être proclamé possession de la couronne d'Angleterre et annexé à la colonie de Natal.

Le No man's Land territory est situé entre la rivière Umtafoona, dans la Cafrerie propre, et la rivière Umzunkulu, qui avait, jusqu'à présent, formé la frontière sud de Natal. L'origine de ce nom de No man's Land (terre qui n'appartient à personne, ou terre sans maître) se rattache à la création de cette dernière colonie, qui, effectivement, s'est trouvée, pendant un certain temps, n'appartenir à personne, le chef indigène en ayant cédé la suzeraineté aux autorités de Natal et la sanction de la reine pour cette cession s'étant fait attendre.

Le territoire du No man's Land présente une superficie de 900 milles carrés, son aspect est montagneux et abrupte comme celui de Natal. Il est boisé, abondamment pourvu d'eau, et peut être considéré, en somme, comme un beau et fertile pays. La partie basse de la côte est parfaitement propre à la culture de la canne à sucre, du coton, du café et autres produits tropicaux, tandis que, dans la partie haute, le terrain est excellent pour l'agriculture et l'élevage des bestiaux. (*Communiqué par le Ministère des Affaires étrangères, Direction des consulats et affaires commerciales.*)

SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ÉTRANGÈRES.

SOCIÉTÉ GÉOGRAPHIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Mesure d'un arc de parallèle. — Dans sa séance du 16 février dernier, la Société géographique de Saint-Petersbourg a reçu divers ouvrages intéressants, au nombre desquels nous citerons la *Description de la Nouvelle-Zemble*, publiée aux frais de M. Sidorow, et une carte de partie de la contrée de l'Amour, de l'Ossouri et des côtes de la mer du Japon. L'auteur de ce dernier travail est M. le capitaine forestier Bou-

distchew, qui, pendant quatre ans, a exploré les contrées dont il donne la carte.

La section de Sibérie se propose d'envoyer une expédition dans la contrée de la province de Touroukhansk, pour des investigations géologiques, botaniques, zoologiques et topographiques. Cette expédition doit descendre le fleuve Yénisséï jusqu'à son embouchure dans la mer Glaciale. L'expédition qui avait exploré le cours du fleuve Wittim, pendant l'été passé, est revenue à Irkoutsk au mois de décembre.

Le colonel d'état-major Forsch a donné lecture d'un mémoire sur la mesure du grand arc du parallèle européen sous le 52° degré de latitude. Voici le résumé de cette lecture:

La question fondamentale de la haute géodésie, la détermination de la figure et des dimensions du globe terrestre a occupé les géographes depuis des siècles. Les savants les plus éminents de tous les pays civilisés ont entrepris dans ce sens des travaux pour mesurer la longueur du degré du méridien sous différentes latitudes. Malgré l'étendue et la supériorité des travaux qui ont été exécutés, les géographes regardent la question de la configuration de la terre comme non encore définitivement résolue. En comparant les différents mesurages de degrés avec la figure moyenne qui en est déduite, on remarque des anomalies partielles si considérables, qu'il n'est pas possible de les attribuer uniquement aux erreurs inévitables des investigations, mais il faut admettre que la vraie figure de la terre diffère en effet de la figure moyenne. Ces anomalies, qui en grande partie ont un caractère tout à fait local, portent le nom de déviations locales du fil à plomb, et dépendent sans doute de la structure intérieure de la terre. Pour diminuer leur influence sur la moyenne obtenue par les différents mesurages, il faut multiplier autant que possible le nombre des observations. Chaque nouveau mesurage doit par conséquent vivement intéresser les géographes comme une acquisition considérable pour leurs investigations futures. Indépendamment des déviations locales

du fil à plomb, les anomalies susmentionnées peuvent provenir d'autres causes encore.

Le mesurage d'un arc du parallèle est le meilleur moyen de s'assurer de l'exactitude de la supposition qui admet la terre comme étant un ellipsoïde de révolution. Le perfectionnement actuel des instruments, des moyens d'observation, et l'usage des télégraphes, donnent la possibilité de déterminer la longitude tout aussi exactement que la latitude. La quantité considérable des triangulations existantes, qui couvrent l'Europe comme d'un immense réseau, ont suggéré au célèbre astronome Struve l'idée d'en profiter pour un mesurage du grand arc du parallèle européen. Pour la réalisation de ce projet, M. de Struve avait en vue, dans le commencement, le parallèle qui se trouve sous le 47° de latitude, sur lequel avaient été exécutés, en 1849, des travaux de triangulation de premier ordre sous la direction du général Vrontschenko. Comme les travaux géodésiques au sud de l'Allemagne, sur ce parallèle, ne présentaient pas l'exactitude nécessaire, on a dû préférer pour le mesurage projeté le parallèle sous le 52° de latitude, qui s'étend entre l'île Valencia, à l'est de l'Irlande, et la ville d'Orsk, sur le fleuve Oural. Ce choix a nécessité de nouvelles triangulations très-étendues en Russie, qui ont été achevées pour la plus grande partie par les officiers de l'état-major russe durant les années 1861, 62 et 63.

Les travaux astronomiques, qui consistaient dans la détermination de la longitude et la latitude de 16 différents points sous ce parallèle, ont été exécutés par deux officiers de l'état-major conjointement avec les astronomes étrangers. Ces travaux, commencés à l'étranger en 1864, ont été poursuivis en 1865 et achevés sur le parcours de la ligne jusqu'à Saratow.

L'année prochaine, on les continuera depuis Saratow jusqu'à Orsk. Pour compléter les travaux de la mesure du grand arc du parallèle, il restera encore à rectifier une partie de l'ancienne triangulation du gouvernement d'Orlow.

(Journal de Saint-Petersbourg.)

La mort du baron von der Decken. — Dans la séance du 12 mars, le colonel Playfair, consul des îles Britanniques à Zanzibar, a donné, sur la mort du baron von der Decken, des détails que nous allons résumer ; ils compléteront les dépositions que M. le docteur Kersten avait bien voulu nous adresser et qui ont paru dans le numéro d'avril du Bulletin. Quelques temps avant la catastrophe, M. Playfair avait reçu du baron lui-même une lettre assez triste et qui se terminait par cette phrase : « Adieu, je ne vous dis pas *au revoir*, car je crains qu'il n'y ait guère de chances pour cela. » La plus petite des deux embarcations s'était perdue à la barre du Juba, et l'autre, le *Welf*, donna, le 26 septembre, contre des rochers aux environs de Berdera, à 563 kilomètres de l'embouchure du fleuve. Le 28, M. von der Decken, le docteur Link, un chef brava, nommé Abdio, et six indigènes, se rendirent à Berdera dans le but de se procurer des provisions et de recueillir des données sur la route à suivre après avoir abandonné le steamer désormais hors de service. Le 1^{er} octobre, les indigènes attaquèrent le camp des voyageurs, affaibli par l'absence du baron et de ceux qui l'accompagnaient. M. Trenn, peintre de l'expédition, et M. Kanter, ingénieur, furent tués. Le chevalier de Schickh, quatre Européens et huit nègres réussirent à se dégager en faisant subir à l'assaillant des pertes sérieuses. Jugeant la position critique et ne recevant aucune nouvelle de leurs compagnons partis pour Berdera, ils redescendirent en bateau le cours du Juba, suivirent quelque temps à pied le littoral et rencontrèrent une embarcation indigène qui les reconduisit à Zanzibar.

Cependant M. von der Decken, informé de l'attaque projetée contre son camp, résolut d'y retourner au plus vite : son bateau avait été enlevé, Abdio refusa de servir de guide aux voyageurs, qui ne purent trouver personne pour les conduire;

le baron, le docteur Link et les nègres de Zanzibar se mirent cependant en route, laissant derrière eux Abdio avec les provisions. Ayant perdu leur route, ils décidèrent que le docteur Link et un jeune nègre tâcheraient de regagner le camp, tandis que le baron et trois hommes retourneraient à Berdera. Le 2 octobre, sous le prétexte de traiter au sujet des provisions qu'il avait demandées, on l'éloigna de ses armes, qui restèrent aux mains de ses suivants ; ceux-ci, appelés par Abdio, les ayant abandonnées, elles furent immédiatement enlevées.

Le baron les réclama vainement. Abdio vint lui annoncer que le bateau perdu était retrouvé, et l'invita à envoyer ses hommes pour en reprendre possession ; ceux-ci, une fois hors de vue, furent saisis et emprisonnés dans une mosquée ; en même temps, des habitants de Berdera rapportèrent les fusils et les jetèrent aux pieds de M. von der Decken qui, en ce moment, était assis sur un lit indigène ; s'étant baissé pour ramasser les armes, il fut assailli par plusieurs Somâlis, qui lui lièrent les bras. Vainement leur offrit-il la rançon qu'il leur plairait de demander ; conduit vers la rivière, il y fut assassiné. Quatre nègres de Zanzibar, qui le virent emmener, n'osèrent pas intervenir ; ils reconnurent plus tard ses effets couverts de sang. Le corps du malheureux voyageur fut jeté dans le Juba.

Le docteur Link, après s'être séparé du baron, fut attaqué par une troupe de Somâlis, et réussit tout d'abord à se sauver, soit en courant, soit en nageant. Lui et le jeune garçon qui l'accompagnait atteignirent enfin le steamer ; mais qu'on juge du désappointement qu'ils durent éprouver en n'y trouvant aucun des leurs ! Le docteur Link revint alors à Berdera, où il éprouva le même sort que M. von der Decken.

Les indigènes qui faisaient partie de l'expédition furent successivement remis en liberté. Les Somâlis et Abdio se partagèrent les bagages.

Selon le colonel Playfair, les indigènes de la suite des voyageurs ne peuvent être accusés de trahison ; ils ont seulement

abandonné leur maître à la première apparence du danger, et l'on pouvait s'y attendre ; leur secours eût été, du reste, de peu d'utilité contre toute une population. Quant aux motifs qui ont poussé les Somâlis à commettre ce crime, ils sont de diverse nature, et le désir de piller le bateau à vapeur y entre sans doute pour quelque chose ; d'autre part, les indigènes ne s'expliquant pas la présence des blancs dans le pays, avaient conçu des inquiétudes et des soupçons ; enfin le désir des Somâlis de venger ceux des leurs qui avaient été tués par les voyageurs restés au camp, près du steamer abandonné, a nécessairement dû aggraver la situation.

Quant à châtier les coupables, a ajouté le colonel Playfair, il n'y faut guère songer. Le sultan de Zanzibar est entièrement irresponsable des événements ; il avait prévenu le baron von der Decken des dangers auxquels il s'exposait. Son influence ne s'étend pas au delà du littoral. Une expédition destinée à punir les Somâlis n'aurait aucune chance de succès ; les indigènes se retireraient dans l'intérieur du pays jusqu'à ce que le danger fût passé, et Berdera est une collection de huttes dont la destruction causerait un mince préjudice à leurs propriétaires.

A la fin de cette séance, le président, sir Roderick Murchison, a fait observer que parmi les personnes présentes à la réunion se trouvait M. Angelo, qui, en 1836, avait remonté le Juba jusqu'à Berdera ; M. Angelo a donné alors des détails sur le cours du fleuve. Lors de son voyage, Berdera était habité par des esclaves fugitifs et des Somâlis de classe inférieure ; il n'a eu qu'à se louer de la manière dont il a été reçu par les indigènes.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

SÉANCES D'AVRIL ET MAI 1866.

EUROPE.

Portugaliae monvmenta historica a saeculo octavo post Christvm vsque
ad qvintvmdecimvm ivssv Academiae scientiarvm olisiponensis
edita. Leges et consvetydines, volumen I, fasciculvs IV. Olisipone,
1864. 1 vol. grand in-f°.

ACADÉMIE DE LISBONNE.

Coup d'œil sur quelques points de l'histoire générale des peuples
slaves et de leurs voisins les Turcs et les Finnois, par M. Auguste
Viquessel. Lyon, 1865. 1 br. in-8°.

M. AUGUSTE VIQUESEL.

ASIE.

Voyage en Chine et en Mongolie de M. de Bourboulon et de M^{me} de
Bourboulon, 1860-1861, par M. Achille Poussielgue. Paris, 1866.
1 vol. in-18.

M. ACHILLE POUSSIELGUE.

Lendas da India por Gaspar Correa publicadas de ordem da classe de
sciencias moraes, politicas e bellas lettras da Academia real das
sciencias de Lisboa e sob a direcção de Rodrigo José de Lima Felner.
tomo IV, parte I. Lisboa, 1864. 1 vol. in-4°.

ACADÉMIE DE LISBONNE.

Recherches ethnographiques sur les Aïnos ou habitants des Kouriles,
par M. de Charencey. Versailles, 1866. 1 feuille in-8°.

M. DE CHARENCEY.

AFRIQUE.

Rapport à M. le maréchal gouverneur général de l'Algérie sur les
forages artésiens exécutés dans la division de Constantine, de 1860
à 1864. 1 vol. grand in-f°, avec planches.

LE GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE.

La régence de Tunis au dix-neuvième siècle, par A. de Flaux. Paris.
1865. 1 vol. in-8°.

M. CHALLAMEL.

Le Sénégal, étude intime, par le D^r F. Ricard. Paris, 1865. 1 vol,
in-18.

M. CHALLAMEL.

AMÉRIQUE.

Amérique équatoriale, son histoire pittoresque et politique, sa géographie et ses richesses naturelles, son état présent et son avenir, par don Enriquer, vicomte Onffroy de Thoron, ingénieur, accompagné d'une carte. Paris, 1866. 1 vol. in-8°.

DON ENRIQUE, VICOMTE ONFFROY DE THORON.

Explorations scientifiques au Brésil. Hydrographie du haut San-Francisco et du Rio das Velhas, ou résultats au point de vue hydrographique d'un voyage effectué dans la province de Minas-Geraës, par Emm. Liais. Paris, 1865. 1 vol. grand in-8°. M. EMM. LIAIS,
La guerre d'Amérique, résumé des opérations militaires et maritimes, par Arthur Kratz, accompagné de 3 cartes. Paris, 1866. 1 br. in-8°.

M. ARTHUS BERTRAND.

Crímen y explíacion. Crónica de la villa imperial de Potosí, por Vicente G. Quesada. Buenos-Aires, 1865. 1 br. in-8°.

M. VICENTE QUESADA.

Report of the secretary of war. 1863-1865. 2 br. in-8°.

OCÉANIE.

Journal d'un baleinier. Voyages en Océanie, par le D^r Thiercelin. Paris, 1866. 2 vol. in-8°. M. LE D^r THIERNELIN.

MÉMOIRES DES ACADEMIES ET SOCIÉTÉS SAVANTES,
RECUEILS PÉRIODIQUES.

Annales des voyages. Février, mars et avril.

Février. — Découverte du second grand lac du Nil, appelé Albert-N'yanza, par Samuel Wilho Baker, esq. Communication de ce voyageur à la séance du 13 novembre 1865 de la Société royale géographique de Londres, avec carte par M. Mallet-Brun. — Esquisse physique des îles Spitzbergen et du Pôle arctique (2^e art.), par Charles Grad. — Description de Gaza, par M. V. Guérin. — Le bassin du fleuve Blanc. Aperçu géographique, hydrographique et ethnologique des contrées baignées par ce fleuve depuis les régions équatoriales jusqu'à son confluent avec le Bahr-el-Azreq ou fleuve Bleu, d'après les observations personnelles des voyageurs modernes et les renseignements fournis par les indigènes, par M. l'abbé Dinoré. — Voyage de M. William Gifford Palgrave dans l'Asie cen-

trale et orientale, 1862 et 1863... Narrative of a year's journey through central and eastern Arabia. Par M. *Henri Duveyrier*.

Mars. — L'hydrographie du Sahara occidental. Réponse à une lettre de M. Gerhard Rohlfs au D^r Henri Barth, par *Henri Duveyrier*. — Esquisse physique des îles Spitzbergen et du pôle arctique (3^e art.), par *Charles Grad*. — Le bassin du fleuve Blanc. Aperçu géographique, hydrographique et ethnologique des contrées baignées par ce fleuve, depuis les régions équatoriales jusqu'à son confluent avec le Bahr-el-Azrek ou fleuve Bleu, d'après les observations personnelles des voyageurs modernes et les renseignements fournis par les indigènes (suite et fin), par M. l'abbé *Dinomé*. — Extrait d'un voyage dans le nord de l'île de Louçon. Mœurs et coutumes des Ygorrotes, par le D^r *Carl Semper*. — Coup d'œil sur quelques points de l'histoire générale des peuples slaves, par *Auguste Viquesnel*, par *Prosper Bailly*. — Carte de l'Europe orientale, comprenant la Norvège, la Suède, la Russie, le Caucase et la Turquie, par *A. Petermann*, par *V. A. Malte-Brun*. — Mémoires du Peuple français, par *Augustin Challamel*, par *G. Privas*. — Mémoire sur l'Amou-Daria, par le contre-amiral *Boutakow*. — Mort de M. le baron de Decken, voyageur en Afrique. — Projet d'un canal maritime à travers l'isthme de Panama, par MM. *Lucien de Puydt* et *Mougel-Bey*. — Nouvelles de l'expédition Wilson, pour l'exploration de la Palestine.

Avril. — Les Estuaires et les Deltas. Étude de géographie physique, par M. *Elisée Reclus*. — Second voyage de Paul du Chaillu dans l'Afrique équatoriale. Communication de ce voyageur à la séance du 8 janvier 1868 de la Société royale géographique de Londres. — Esquisse physique des îles Spitzbergen et du pôle arctique (4^e art.), par *Charles Grad*. — Annuaire de la Cochinchine française pour l'année 1866, par M. *V. A. Malte-Brun*. — Les gloires maritimes de la France. Notices biographiques sur les plus célèbres marins, découvreurs, astronomes, ingénieurs, hydrographes, médecins, administrateurs, etc., par MM. *P. Levot* et *A. Doneaud*, par M. *V. A. Malte-Brun*. — Exploration de l'Aipena, un des affluents du Huallaga, par M. *Gregorio Perez*, de la marine péruvienne. — Position arrêtée du groupe Michel sur les cartes. — Un dernier mot sur la mort de Jules Gérard.

Bulletins de la Société d'anthropologie. T. V, n° 5 ; t. VI, n° 1 et 2, in-8°.

N° 5. *Bonté*. Sur la chevelure. — *Boucher de Perthes*. Nouvelles découvertes d'os humains dans le diluvium, 1863-64. — *Meillet*. Sur les gisements de silex taillés de Pressigny-le-Grand. — *Pruner-Bey*. Sur le crâne de Neanderthal. — *Simonot*. L'acclimatement et l'acclimation. — *Broca*. Carte de la répartition de la langue basque en France. — *Boudin*. Sur le prétendu acclimatement, du nègre blanc et du nègre aux Antilles. — *Defert*. Rapport sur la Revue anthropologique de Londres. — *His*. Sur la population rhétique. — *Boudin*. Sur l'acclimatement des Espagnols aux Antilles. — *Pruner-Bey*. Études sur le bassin considéré dans les différentes races humaines. — *Garrigou*. Sur les crânes de la caverne de Lombrives. — *Broca*. Nouveau goniomètre. — *Martin de Moussy*. Reproduction naturelle de la race caucasique dans l'Amérique du Sud.

T. VI, n° 1. *Schaafhausen*. Sur les rapports entre les singes anthropomorphes et l'homme. — *Pruner-Bey*. Crânes des cavernes de Larzac. — *Bonté*. Sur la classification des races ariennes. — *Alix*. Sur la manière dont on doit mesurer les diamètres du bassin. — *Schaafhausen*. Description du crâne d'un ancien Germain. — *Girard de Rialle*. De l'acclimatement de la race blanche dans l'Inde orientale. — Sur l'acclimatement. Discussion.

N° 2. *Bonté*. Examen du travail de M. Gaussin sur la craniométrie. — *Alix*. Réponse aux attaques dirigées contre M. Gratiolet, par M. Vogt. — *Du même*. Rapport sur un Mémoire de M. Wagner intitulé : *Mensuration de la surface du cerveau*. — *D'Omalhus d'Halloy*. Sur la prétendue origine asiatique des Européens. — *Nicolucci*. Deux crânes anciens du type ligure. — *Sasse*. Sur les crânes hollandais. — *Bonté*. Sur la stabilité des races croisées. — *Martin de Moussy*. Sur la reproduction des métis et l'atavisme.

Mémoires de la Société d'anthropologie. T. II, 3° fascicule, in-8°.

Pruner-Bey. Sur les origines hongroises. — *C. M. Boudin*. Sur l'accroissement de la taille en France. — *N. Périér*. Essai sur les croisements ethniques.

14

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

JUIN 1866.

RECONNAISSANCE

DE LA MONTAGNE DES ANSARIÉS

PAR E. G. REY.

Messieurs,

Au mois d'août 1864, S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique me fit l'honneur de me charger d'une mission scientifique dans le nord de la Syrie où, pour la troisième fois, j'allais reprendre mes explorations des parties les moins connues de ce pays si riche en grands souvenirs.

Je viens aujourd'hui, messieurs, vous entretenir des résultats de mes travaux durant les années 1864 et 1865.

Le but principal de la mission qui m'était confiée devait être, outre l'étude des monuments militaires du moyen âge, la reconnaissance topographique de la montagne des Ansariés, connue des anciens sous le

nom des monts Bargylus, et d'une partie des régions situées sur la rive droite de l'Oronte.

Burckhardt, au printemps de l'année 1810, traversa l'extrémité sud de ces montagnes, en se rendant de Massiad à Tripoli, et nous laissa sur son exploration des rapports qui, les premiers, ont apporté quelque lumière sur la topographie de ce pays ; mais depuis la fin tragique du colonel Boutin, qui en 1812 vint anéantir les résultats des recherches de cet officier, peu de voyageurs s'étaient aventurés dans les vallées mystérieuses que désignait aux savants, comme but de leurs études dans le nord de la Syrie, l'éminent géographe Karl Ritter.

De 1848 à 1852, les missionnaires américains, Eli Smith et Thompson, puis le chapelain Lyde, parcoururent ces montagnes, où ils tentèrent de fonder une mission et des écoles protestantes ; mais leurs efforts furent sans résultat. Eli Smith seul recueillit une série de notes géographiques des plus intéressantes et les communiqua au savant Karl Ritter ; la mort prématurée de Smith nous fit perdre tout le fruit des relations qu'il avait laissées et qui paraissent à jamais perdues pour la science. Quelques itinéraires du révérend M. Thompson, publiés dans la *Bibliotheca sacra*, nous ont fourni les premiers renseignements sérieux sur les districts de Safita et de el-Hosn.

Vers la même époque, ces régions furent encore visitées par le lieutenant Walpoole, qui poursuivait le même but que ses trois derniers prédécesseurs ; malheureusement, pas plus des notes qu'il a publiées que de celles du chapelain Lyde, il n'est pos-

sible de tirer la moindre notion exacte de la configuration du pays. Ces deux voyageurs, tout préoccupés d'un but spécial, n'ont nullement pris soin dans leurs recherches de la partie géographique qui pouvait intéresser la science. Le meilleur document, et le seul d'ailleurs auquel j'ai pu recourir avec fruit, ne comprend que le littoral : c'est la carte hydrographique levée en 1862 par le capitaine Mansell de la marine anglaise ; encore n'y ai-je rencontré que des déterminations de certains points destinés à la reconnaissance des atterrages et situés par conséquent très-près de la côte. Quant à la topographie qui relie ces points, elle est plus que légèrement traitée, et ne m'a été d'aucun profit pour l'étude que j'ai l'honneur de vous soumettre aujourd'hui.

Au moment où j'arrivai en Syrie, à la fin du mois d'août 1864, M. le duc de Luynes venait de terminer son exploration du bassin de la mer Morte, et je trouvai à Beyrouth M. Vignes, lieutenant de vaisseau de la marine impériale que S. Exc. M. le ministre de la marine avait attaché à la mission du savant académicien. Cet officier se disposait, pour compléter sa riche moisson scientifique, à aller rectifier la détermination astronomique de Palmyre et d'une série de points dans la vallée de l'Oronte.

Nous résolûmes de relier nos travaux géographiques et mesurâmes ensemble, avant de nous séparer, près de Tripoli, un triangle compris entre le petit château arabe de el-Kleiat, le Kalaat-el-Hosn et la tour de Safita ; ce triangle devant à la fois servir de point de départ et de raccordement à nos levés.

Nous quittons Tripoli le 15 septembre 1864 et traversons à peu d'heures d'intervalle deux rivières, le Nahar-el-Bared, au point où fut Orthosia, puis le Nahar-el-Kébir, sur les bords duquel nous avons campé près du Santon nommé Scheik-Aïasch.

Les terrains qui avoisinent le Nahar-el-Bared sont encore désignés de nos jours sous le nom de Ard-Artouzy, et les nombreuses ruines que l'on y rencontre autorisent l'identification de ce lieu avec l'Artésie du comté de Tripoli, mentionnée dans les chartes latines du moyen âge. Le second fleuve, le Nahar-el-Kébir (*Eleutherus* des anciens), est aujourd'hui l'une des principales rivières de la Syrie et sépare le district d'Akkar de celui de Safita. Les deux rivières coulent dans une vaste plaine qui s'étend au nord jusqu'à l'Isar, ou plaine de Tortose, avec laquelle elle vient se confondre.

Je suivis, le 16 septembre au matin, la même route que mes compagnons, jusqu'au village de Bordj-Maksour. A cette hauteur, nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous à Hamah vers le 20 octobre. M. Vignes et un aspirant de marine qui l'accompagnait se dirigèrent vers Homs, par Kalaat-el-Hosn, et j'apuyai au nord-est.

A l'est et au nord-est de la plaine, traversée par le Nahar-el-Bared et le Nahar-el-Kébir, le terrain s'élève graduellement en collines arrondies : ce sont les premiers contre-forts des montagnes des Ansariés. Une partie de cette plaine et les premières pentes qui se voient à l'est-quart-nord, forment le district de Châra. A l'ouest, entre la plaine et la mer, sur les

premiers gradins des montagnes, vers Safita, s'élève le village de Tléaï.

Les pentes douces qu'il couronne sont des terrains calcaires émaillés çà et là de beaux bouquets de chênes verts, entourant des tombeaux ansariés aux coupoles d'une blancheur éclatante.

Je traversai la plaine en remontant le cours du Nahar-el-Khalifeh, qui, grossi du Nahar-Rouz descendu des montagnes du Châra, constitue de la sorte le principal affluent du Nahar-el-Kébir dans cette partie de son cours. Ce ruisseau forme la limite nord du canton de Châra et partage la plaine en deux parties, connues sous le nom de Sahel-el-Bordj et Sahel-el-Kérah.

Les districts montueux de Safita que j'avais devant moi, et celui de el-Hosn s'étendant à l'est, forment, à proprement parler, l'extrémité sud de ces montagnes qui se prolongent vers le nord jusqu'à Antioche, où elles sont limitées ainsi qu'à l'est par la vallée de l'Oronte. C'est par l'étude de ce dernier district que je commencerai.

Le Hosn forme une région très-étendue, généralement montueuse et ne renfermant qu'une petite plaine nommée Boukheia-el-Hosn (c'est la Boqué des historiens des croisades). Cette plaine forme un grand bassin borné au nord par les pentes du Djebel-Ksaïr, qui s'étendent jusqu'au village de Tell-Djordan ; et, à partir de ce point, à l'est et au sud-est, jusqu'au Ouady-Kaled, règne une série de mouvements de terrain rocaillieux formant le Ouar-el-Hosn (ou rocaille du Hosn), au delà duquel se trouve un district qui a pris le nom de Ouar de Homs.

La population du Hosn est composée en partie d'Ansariés et de chrétiens. Ces derniers y sont assez nombreux pour qu'on ait dû leur donner un *mudir* ou gouverneur particulier. On rencontre également dans ce canton un assez grand nombre de musulmans Dendechlis. Les chrétiens du Hosn appartiennent généralement au rite grec schismatique, habitent surtout le Ouady-Rawil et passent pour très-belliqueux.

Les montagnes peu élevées du district de Châra, qui ferment la Boukeia vers l'ouest, en font une véritable cuvette, dont le fond est complètement uni et l'altitude au-dessus du niveau de la mer d'environ 408 mètres.

Au nord-ouest de cette plaine, sur une colline dépendant du massif du Châra, s'élève la forteresse de Kalaat-el-Hosn, qui a donné son nom au district. Au moyen âge, ce château-fort fut appelé le Krak des chevaliers; il appartenait aux hospitaliers de Saint-Jean, et sa masse imposante donne une grande idée de la puissance de cet ordre militaire. Un ravin profond, nommé Ouady-Kéraïbeh, sépare le massif du Charra de l'extrémité sud de la montagne des Ansariés. C'est au fond de cette vallée, à environ 3 kilomètres du château, auprès du monastère grec de Saint-Georges (Mar-Georgios), que je visitai le Fouar ou Source sabbatique, dont les eaux réunies à celles du Ouady-Khéraïbeh donnent naissance au Nahar-Rouz, le principal affluent du Nahar-Khalifeh.

La source ne jaillit que tous les trois ou quatre jours; l'arrivée de l'eau s'annonce par une détonation sourde mais puissante, suivie d'un roulement qui, d'abord

lointain, va toujours se rapprochant; enfin des torrents d'eau s'échappent de la caverne et se précipitent dans la vallée. A droite et à gauche existent dans le rocher des failles, qui, elles aussi, se transforment alors en sources jaillissantes. Les eaux coulent pendant plusieurs heures, quelquefois durant une demi-journée, puis elles s'arrêtent. La durée ordinaire de l'intermittence est de quatre jours, elle est parfois plus considérable. Il est de tradition qu'en 1822, à la suite du tremblement de terre qui détruisit Alep, l'eau ne jaillit point pendant une année tout entière. Dans le nom de Nahar-es-Sabté que le Fouar porte encore de nos jours, il est facile de reconnaître la rivière Sabbatique de Josèphe, près de laquelle Titus vint camper quand il se dirigeait vers Raphania; au retour du siège de Jérusalem. La source a une altitude de 318 mètres au-dessus du niveau de la mer,

Un contre-fort des montagnes des Ansariés, nommé le Djébel-es-Saïeh, que je franchis en me dirigeant vers Safita, sépare le bassin du Nahar-el-Kébir de celui du Nahar-el-Abrasch, dont j'ai exploré le cours inférieur pendant mon séjour à Safita. Dans cette excursion, je visitai le village de Turkab, où se rencontrent à chaque pas des débris antiques. Au centre, se trouve une belle citerne qui sert aux habitants; elle paraît remonter au temps du Bas-Empire et est parfaitement conservée. A l'est, dans les jardins, se voient aussi quelques vestiges d'une grande construction antique, ainsi que quelques fragments épars d'une inscription grecque, malheureusement dépourvue d'intérêt.

De là j'allai à Semkeh, où je fis une courte halte chez le scheik, dont les femmes, au nombre de quatre, étaient occupées à nettoyer du coton. A quelque distance des habitations, je pénétrai dans un massif de vieux oliviers sauvages; là sont des ruines nommées el-Deir, qui doivent être les restes d'un couvent, comme d'ailleurs l'indique leur nom. Plusieurs arcades fort surbaissées ont seules été épargnées par l'action dévastatrice du temps qui ne nous a laissé que cette partie de l'édifice. J'ai remarqué des croix et un peu plus loin une inscription, mais celle-ci est tellement fruste que je n'ai pu en copier une seule lettre.

Reprenant bientôt ma route, et inclinant au sud, je me dirigeai vers les ruines du Kalaat-el-Areymeh, jadis possession des chevaliers du Temple. Il me fallut traverser le Nahar-el-Abrasch pour atteindre ce château établi sur le sommet d'une colline qui commande la vallée. Cette forteresse est dans un état de ruine très-avancé. Après deux heures consacrées à photographier et à prendre des angles, je regagnai Safita en remontant la vallée de l'Abrasch.

Avant de continuer le récit de mon exploration, permettez-moi, messieurs, de vous dire quelques mots sur les populations du pays que je viens de décrire et sur celles des autres cantons des montagnes que j'ai parcourues.

Des divers renseignements que j'ai recueillis durant mon voyage, et des notes qu'a bien voulu me communiquer M. Blanche, vice-consul de France à Tripoli, il résulte que la population ansariée se divise en *uchairs* ou tribus, dont les principales sont : les Kaïatine, les

Motaouara, les Chamsin et les Rosselane qui habitent plus particulièrement le pays de Safita. Voici d'ailleurs un tableau statistique établi sur les données les plus dignes de foi :

Les Kaïatine.	24 000 habitants.
Les Haddadineh.	11 000 —
Les Nonassera.	10 000 —
Les Motaouara.	4 000 —
Les Rosselane.	} 16 000 —
Les Chamsin	
Les Touachera.	
Les Karahle.	
Les Rochaoune	
Les Mlih	

Dans le district de Safita, les chrétiens appartenant au rite grec sont répartis en cinq villages : Bordj-Safita, Meschta-Beit-el-Kalon, Yézidieh, Beit-Sbat et Djenin ; ils forment une population d'environ 4000 âmes. Les Maronites, au nombre de 1000, occupent Meschta-Beit-Serkis, Bsarsa et Adida.

Je ne m'étendrai pas ici sur la forteresse de Safita, devant ailleurs longuement traiter ce sujet.

Au sortir de ce village et après avoir traversé l'Ouad-Bouéré, il me fallut, pour gagner les hauteurs qui forment le bassin du Ouady-Keïs, m'engager dans un ravin tributaire du Ramka, cours d'eau assez considérable qui prend sa source dans l'Ouad-Bouéré, et se jette dans la mer entre Amrit et Tortose. Chemin faisant, nous rencontrâmes des femmes ansariés, mais n'ayant jamais vu d'Européens, elles s'enfuirent à notre approche.

Après deux heures de marche environ, j'atteignis le village de Tocklé, où je fis une halte d'une heure et demie pour lever la tour qui le domine, et qui me paraît avoir été un poste de Templiers. Je fis ensuite l'ascension d'une colline surmontée du Koubbet où l'on voit le tombeau de Naby-Zaher, et qui, dans le pays, est connu sous le nom de ce personnage. Je pris de là des recoupements sur les montagnes de Daharet-Teffaah, de Naby-Metta et de Naby-Saleh. J'avais alors devant moi, s'élevant sur les pentes de la colline située au nord-est, le petit palais de Drékisch, séraïl du gouverneur turc de Safita. Ce palais était antérieurement l'habitation du célèbre Ismaïl-Kaïer-Bey qui, après avoir joué un grand rôle dans la montagne des Ansariés, de 1854 à 1856, finit d'une manière tragique à Aïn-el-Karoun, trahi et mis à mort par ses propres parents.

Après une halte des plus courtes chez le mutzellim turc, je pris le chemin des ruines de Hosn-Suleïman. Il était une heure quand, au sortir du village de Drekish, je passai pour la première fois près d'un de ces petits tombeaux si communs dans la montagne des Ansariés. Celui que je mentionne ici est ombragé par un bouquet de chênes verts auxquels leur taille colossale permet d'attribuer une ancienneté fort reculée. Disons tout de suite que durant le cours de notre voyage dans ces montagnes, nous eûmes fréquemment l'occasion d'observer de ces grands arbres qui semblent avoir formé la principale essence forestière, antérieurement au défrichement, quand, à une époque fort éloignée, la chaîne des monts Bargylus était, comme le Liban, couverte de forêts verdoyantes.

A partir de Drekish, la route suit le sommet d'une longue crête, s'élevant graduellement et ayant au nord le Ouady-Keïs, et d'où, au sud, descend une série de ravins tributaires du Ramka.

Vers deux heures quarante minutes, j'atteignis le point culminant de la crête, qui est à 1032 mètres au-dessus du niveau de la mer. En ce lieu se trouvent trois gros arbres que l'on découvre de toute la contrée environnante. Aussi ce point est-il merveilleusement choisi pour servir de station géodésique, car la vue y embrasse tous les sommets d'alentour. C'est à cet endroit que je commençai à apercevoir des affleurements de roches ignées ; toutes les pentes que nous venions de gravir étaient donc les témoins calcaires des soulèvements plutoniens qui ont produit les sommets de la montagne des Ansariés.

Il était deux heures cinquante-six minutes quand je me remis en marche ; descendant par une pente rapide, ma petite caravane atteignit bientôt l'origine d'une vallée qui prend naissance au pied du Naby-Saleh, et j'aperçus au milieu de massifs d'arbres les ruines de Hosn-Suleiman, où je me rendis en moins de trois quarts d'heure.

La première chose qui frappe les regards du voyageur descendant vers le site de l'ancienne Boétocèce est une vaste enceinte carrée de 144 mètres de long sur 90 de large ; son tracé est irrégulier et affecte la forme d'un trapèze, ce qui donne à son plan quelque analogie avec celui du Haram-esch-Schérif de Jérusalem. C'est le spécimen de Τέμενος le mieux conservé qui existe encore en Syrie.

Cette enceinte est construite en blocs de 6 à 9 mètres de long sur 2^m,85 à 90 centimètres de haut, et ayant une épaisseur moyenne de 0^m,98 sur 1^m,10. Quatre portes de forme pylonique y donnent accès. Sur l'un des pieds droits de celle qui s'ouvre au nord-est, se lit une longue inscription latine mentionnant la restauration de ces sanctuaires à l'époque de l'empereur Valérien. Cette entrée subit alors un remaniement assez considérable par l'addition d'une espèce de vestibule carré d'un style et d'un effet plus que médiocres.

Au centre de l'enceinte s'élève un temple pseudo-périptère d'ordre ionique, qui ne paraît pas avoir été complètement terminé, et en avant du péristyle se dresse un autel.

Ce fut de Hosn-Suleiman que je fis l'ascension des deux montagnes de Naby-Metta et de Naby-Saleh. Ayant quitté notre campement à onze heures du matin, après avoir passé le village de Aïn-ed-Dehab, j'atteignis rapidement le col qui sépare les deux sommets de ces montagnes, au milieu duquel s'élève un piton de rocher que couronnent les restes d'un petit château nommé Kalaat-el-Koleiah. J'ai cru reconnaître dans ces ruines les derniers vestiges du poste militaire des croisades appelé Château de la Colée ; sa position même nous donne l'étymologie de son nom, car ce poste gardait le col par où devait très-probablement passer au moyen âge une route se dirigeant vers le château de Mons-Ferrandus ; nous verrons plus tard ce qui reste de ce dernier château dans la localité moderne de Barin.

La pente qui conduit au sommet du Naby-Metta est encombrée de blocs de basalte arrondis, et les fougères poussent en abondance sur le plateau qui couronne la montagne. L'observation barométrique que j'ai faite à l'oualy même de Naby-Metta, c'est-à-dire au point culminant, donne à cet endroit une altitude de 1189 mètres. Ce Naby-Metta ne peut s'identifier avec un autre lieu du même nom situé en face de Kalaat-em-Médick, signalé par Burckhardt comme l'endroit le plus élevé de cette chaîne de montagnes, et visité depuis par le lieutenant Walpoole. De Naby-Metta le regard embrasse les principaux sommets de la chaîne de montagnes : au nord-ouest, et à peu de distance, s'élève la montagne de Soulthan-Ibrahim, ombragée d'un bouquet d'arbres magnifiques ; à l'ouest, apparaît celle de Daharet-Teffaah ; au nord se déploient les montagnes de la Kadmousieh que dominent le Djebel-er-Raz et le Naby-Schit ; entre ces deux pitons, on distingue la petite ville de Kadmous.

J'effectuai mon retour au camp en passant par le sommet du Naby-Saleh, où l'observation barométrique donne une altitude de 1140 mètres. Cette cote, on le voit, se rapproche beaucoup de celle de Naby-Metta.

Je regagnai Hosn-Suleiman en traversant un joli bois de chênes-liège qui couvre les pentes occidentales de la montagne.

Voici les remarques que j'ai pu faire relativement au costume des Ansariés. Leurs vêtements sont presque tous blancs, cette couleur étant considérée parmi eux comme sacrée. Une longue chemise de coton, ouverte sur la poitrine, avec de larges manches pen-

dantes, forme la principale partie de leur habillement que complète un turban blanc. Quelques-uns seulement d'entre eux portent des vestes de drap foncé et de larges pantalons qu'ils nomment *scherwals* ; les cavaliers sont les seuls qui portent ce costume. A l'exception des *moquaddems* ou chefs de villages, j'ai vu peu d'Ansariés porter des chaussures, et les enfants restent complètement nus jusqu'à l'âge de dix ans environ.

— Le costume des femmes semble également consister en une chemise de coton, une jaquette et un pantalon serré à la cheville ; elles sont coiffées d'un tarbouche avec un mouchoir et n'ont pas l'habitude de se voiler, si ce n'est quand un étranger, qui n'est pas leur hôte, paraît s'occuper d'elles d'une manière insolite. J'ai eu lieu de faire à leur sujet une remarque singulière : parmi les femmes ansariées que je vis en assez grand nombre pendant mon séjour à la montagne, aucune ne portait un vêtement qui ne fût exactement identique avec celui des autres ; tous les costumes de ces femmes étaient d'une même cotonnade à raies alternativement rouges et brunes et d'une largeur invariable de 2 à 3 centimètres.

Le 24 septembre, je quittai Hosn-Suleiman, et tournant l'extrémité sud des montagnes Ansariés, je fus ramené par cette route après avoir traversé les villages de Meschta, d'el-Aïoun, etc., vers le Kalaat-el-Hosn, dont j'ai déjà parlé. Le hameau d'el-Aïoun semble s'identifier avec un Casal cité dans le code diplomatique de Sébastien Paoli, à propos d'une contestation de propriété qui s'éleva entre les Hospitaliers du Krak et les Templiers de Tortose.

Je campais le même soir au couvent de Saint-Georges déjà mentionné, et après une nouvelle journée consacrée à revoir le Kalaat-el-Hosn, je me dirigeai vers Massiad en remontant une partie du Ouady-Rawil ; ayant fait une halte dans les villages de Douerlin et de Moklos, je franchis la montagne de Djebel-Ksaïr qui forme les parties orientales du ouady. J'atteignis à une heure trente minutes le sommet du Djebel-Ksaïr, dont l'altitude s'élève à 1152 mètres au-dessus du niveau de la mer. — A cinq heures, après avoir suivi des pentes couvertes de tous côtés de belles cultures de vignes, je vins camper dans une petite plaine nommée Ard-Raphanieh, à l'extrémité ouest de laquelle se trouvent les ruines de la Raphanea, citée par Josèphe et Pline et qui est aussi mentionnée dans le *Synecdemos* de Hiéroclès.

Raphanéa fut, au moyen-âge, un fief des Hospitaliers de Saint-Jean ; mais ses restes n'offrent rien de remarquable, sinon quelques sarcophages sans inscription, et quelques débris d'un édifice qui se voient sur un tertre voisin, et dont les murailles semblent avoir été d'appareil cyclopéen. — Non loin de là, dans le flanc de la montagne, on remarque encore quelques traces de la nécropole, mais un éboulement de rochers l'a presque ensevelie.

Sur la colline qui domine le Ard-Raphanieh, s'élèvent les ruines du château de Barin, signalées par Burckhardt : c'est là que l'on retrouve le Mons-Ferrandus des croisades ; malheureusement, depuis le siège de cette place par l'Atabek Zengui, le célèbre château n'est plus qu'un monceau de décombres. Ces ruines

furent données depuis, et en même temps que le Krak, aux Hospitaliers de Saint-Jean par le comte de Tripoli. La fondation de la forteresse de Barīn est, d'après Aboulfeda, attribuée aux Byzantins ; l'examen que j'ai fait de certaines murailles encore debout, m'a pleinement confirmé dans cette opinion.

Le lendemain, après avoir passé la matinée à parcourir les ruines de Raphanéa, je me dirigeai vers Deir-Soleib où Burckhardt indique des ruines importantes. Pour y arriver, je franchis le Saroudj à pied sec ; mais les recherches minutieuses auxquelles je me livrai me firent constater là une erreur du savant voyageur : les ruines de Deir-Soleib se bornent simplement aux restes d'un monastère byzantin dépourvu de tout intérêt archéologique.

Le 28 septembre, je m'acheminai de bonne heure vers Massiad, que j'atteignis avant neuf heures du matin. Le château s'élève sur un rocher d'environ une dizaine de mètres de relief, au pied même de l'escarpe de la montagne des Ansariés, presque à pic de ce côté (1).

Après une visite faite au gouverneur de Massiad, que je trouvai fort pauvrement vêtu, je me mis à parcourir les ruines du château, où je vis la voûte décrite par Burckhardt, et où se lit le nom du mame-louck Toula.

Les maisons modernes ont remplacé les ruines du vieux château des Ismaéliens ; je n'y remarquai que

(1) C'est ici le lieu de noter un caractère constant dans le soulèvement de ces montagnes : elles forment une crête des plus abruptes vers l'est, tandis qu'elles s'abaissent vers la mer par une série de contre-forts que sillonnent de nombreuses vallées.

deux inscriptions arabes très-ornées, mais placées beaucoup trop haut pour qu'il m'ait été possible de les estamper. Au bas du château est le village, dont il n'y a rien à dire après la description qu'en a donnée Burckhardt.

Comme ce lieu n'offrait aucun sujet d'étude intéressant, je me décidai à m'acheminer directement sur Hamah. J'ai rarement vu dans mes voyages, même au cœur de l'Arabie Pétrée, quelque chose d'aussi triste et d'aussi désolé que la première partie de cette route. Pendant cinq heures environ, le chemin traverse un pays horriblement tourmenté, pourtant sans caractère topographique nettement accusé, et où les accidents de terrain sont trop peu élevés pour être indiqués à une échelle géographique quelconque.

Vers six heures, sur un pont de deux arches, je traversai l'ouad qui prend naissance au pied du château de Massiad, et dont je n'ai pu me procurer le nom d'une manière exacte au point où je dus le traverser. Au delà de ce cours d'eau, les cultures reprennent ; devant nous à l'horizon se découvraient les sommets des montagnes du Djebel-Arbaïn et du Djebel-Zein-el-Abdîn, qui m'indiquaient la position de la ville de Hamah. Je passai près de deux camps arabes, et la nuit étant tombée, je campai à sept heures du soir au village de Ktesîn.

Le lendemain, 29 septembre, moins de deux heures m'amenaient à Hamah, chez l'agent consulaire de France, où je trouvais M. Hecquard, notre consul à Damas, et M. Bell, attaché à l'ambassade française à Constantinople.

Après avoir pris quelques jours de repos, je résolus de faire une excursion sur la rive droite de l'Oronte, vers Selmieh, à la lisière même du désert. Une escorte ayant été jugée nécessaire pour cette entreprise, deux cavaliers turcs m'accompagnèrent, outre mon drogman et les gens qui composaient ma petite caravane habituelle.

Partis de Hamah le 4 octobre, nous suivîmes une route parallèle à l'Oronte, dont nous remontions le cours. Vers l'est, à une distance de plusieurs kilomètres, s'élève une série de plateaux, qui, de ce côté, limitent le désert. Au bout de six heures de marche, nous atteignîmes Selmieh, aujourd'hui Medjid-Abad. Sur les ruines d'une ville byzantine que la carte de Berghaus identifie avec Irénopolis, s'est fondée, peu après l'hégire, une ville musulmane. Là, je visitai une vieille mosquée où j'ai recueilli quelques inscriptions couffiques assez intéressantes.

Dans la petite forteresse voisine, se trouvent de nombreux débris byzantins qui ne sont pas sans quelque intérêt. Je visitai également pendant mon séjour à Selmieh les ruines du château de Schoumaïmis, dont l'historien d'Alep, Kemal-Eddin-Abou-Hafs-Omar, attribue la reconstruction au Melik-Moudjahid. — Les annales d'Aboulféda nous apprennent que cette forteresse fut livrée, en 645 de l'hégire, par Mélik-el-Aschraf, prince de Homs, à Melik-Saleh-Aïoub.

Ce château couronne une colline conique de calcaire marneux, dont le sommet paraît avoir été aplani de main d'homme pour recevoir le château qui présente une grande analogie avec celui d'Alep, plus

ruiné encore. La forme générale de cette forteresse est un cercle avec des flanquements dont la saillie est presque nulle.

En revenant vers Hamah, je passai sur la rive gauche de l'Oronte, où je fis la reconnaissance topographique du Djebel-Arbain ; le point culminant de cette montagne est à 723 mètres au-dessus du niveau de la mer. — Je ne vous parlerai pas, messieurs, de Hamah, qui a fait, de la part de mon savant prédécesseur, M. Waddington, l'objet d'une longue étude dont vous avez été à même d'apprécier tout le mérite.

Le lendemain de mon retour en cette ville, M. Vignes y arriva également après avoir atteint le but de son expédition à Palmyre. La journée du 8 fut employée à déterminer la position astronomique de Hamah, qui n'avait jamais été fixée d'une manière satisfaisante. Nous nous séparâmes ensuite, M. Vignes se dirigeant vers la Méditerranée, et moi vers Alep.

Le 10, accompagné de deux bachi-bouzouks qui devaient m'escorter jusqu'à Maarrah, je quittai Hamah en contournant le pied du Djebel-Zeïn-el-Abdin, que je laissai à droite de ma route à dix heures. Je fis halte au village de Taïbeh, dont l'altitude au-dessus du niveau de la mer est de 369 mètres.

Nous reprîmes bientôt notre chemin dans la direction de Khan-Scheikoun, où nous passâmes la nuit, après avoir suivi toute la journée la limite du désert. Partis ensuite à quatre heures du matin, en nous dirigeant au nord vers Maarrah, nous avons traversé une plaine paraissant bien cultivée, et à neuf heures nous

arrivions en cette ville, où je laissai les deux bachibouzouks qui m'avaient accompagné depuis Hamah.

Au sortir de Maarrah, la route s'infléchit nord-quart-ouest dans la direction de Sermin, où, après six nouvelles heures de marche, nous dressâmes nos tentes. Partis le 12 au matin de Sermin, je me dirigeai au nord-est et rencontrai successivement dans la journée les villages de Tell-Hyeh, de Teftanaz, Afiz et Ben-nisch. A onze heures et demie, je passai auprès d'un tertre assez élevé nommé Djebel-Aïssa. A droite, au delà du Kowik, se remarmaient les villages de Zirbah, el-Hader et Zeitoun.

A trois heures et demie, j'établis mon camp dans une belle prairie, au bord de la rivière, près du village de Khan-Touman, et le lendemain, 13, j'étais de bonne heure à Alep.

Dès le 15 octobre, je quittai cette ville, et le même jour, passant par Serbès, j'allai camper à Tedef, village habité par les Juifs, où, à cette époque de l'année, une grande partie de la population israélite d'Alep était venue célébrer la fête des Tabernacles. Dans ce village, existe une synagogue sous laquelle se voit une grotte que, s'il faut en croire la tradition locale, le prophète Esdras aurait habitée alors qu'il recueillait les textes sacrés dont il composa le livre qui a conservé son nom.

Sur une colline, au nord-ouest, s'élève une grande mosquée, et à mi-côte un village en ruines, nommé el-Bab; c'est celui dont parle en ces termes l'historien arabe Ibn-Djobaïr : « Il y a, dans une vallée près de » Bozaah, une grande bourgade nommée el-Bab, qui

» sert de passage entre Bozaah et Alep. Elle avait pour
» habitants depuis quatre-vingts ans une peuplade
» d'hérétiques ismaéliens, dont Dieu seul pouvait
» compter le nombre. Leurs étincelles voltigèrent, leur
» méchanceté et leurs méfaits interceptèrent cette voie
» de communication. Mais enfin un mouvement de
» zèle s'empara des habitants de ce pays, la honte et
» l'indignation les excitèrent ; ils se réunirent contre
» eux de toutes parts, les passèrent au fil de l'épée et
» les exterminèrent jusqu'au dernier.... »

Le ruisseau qui passe à Tedef est considéré par le major général Chesney et par le docteur Ainsworth comme le Daradax de la retraite des Dix-Mille.

De Tedef, en visitant les ruines d'Areymeh qui n'offrent rien d'intéressant, si ce n'est l'inscription très-fruste d'une borne milliaire, sur laquelle on peut seulement déchiffrer les noms de l'empereur Nerva, j'atteignis, le 17, le site de Membedj, l'ancienne Hiérapolis (1), où existait jadis le temple dans lequel se célébrait le culte de la déesse de Syrie, que nous connaissons par le traité de Lucien.

Le 19, malgré une pluie torrentielle, je m'acheminai vers l'Euphrate ; mais à peine avais-je pu voir le fleuve et fouler ses bords, que je dus reprendre la route d'Alep, où je n'arrivai qu'avec beaucoup de difficulté, tant la pluie qui tombait depuis quelque temps déjà avait rendu les chemins impraticables.

Ce ne fut que le 29 octobre, après que les grandes

(1) Cette ville s'élevait au milieu d'une plaine rocailleuse, où l'on remarque ses ruines à 10 kilomètres environ de l'Euphrate. L'altitude de ce point, au-dessus du niveau de la mer, est d'environ 447 mètres.

pluies eurent cessé, que je quittai Alep en traversant de nouveau la vaste plaine qui s'étend entre cette ville et la vallée de l'Oronte, et dont l'altitude moyenne est de 350 mètres environ au-dessus du niveau de la mer.

Le second jour, j'atteignis d'assez bonne heure le village de Moharat-Mousserim au delà duquel la route s'engage dans le Ouady-er-Rouz, qui fait partie d'un système de vallées marécageuses apportant leurs eaux à l'Oronte et dont les pentes sont à contre-val du cours de ce fleuve. Ces diverses vallées sont séparées les unes des autres par des chaînes de collines qui sont en quelque sorte les contre-forts du Djebel-Assergieh et du plateau que nous venons de traverser.

C'est pendant cette seconde journée après mon départ d'Alep que j'arrivai au village de Djiser-Schogr, où je trouvai, mesurée au pont, l'altitude de la vallée à 101 mètres.

Cette vallée est large et couverte de magnifiques prairies qui s'étendent jusqu'au pied des montagnes des Ansariés ; nous y retrouvons l'aspect d'une crête abrupte et rocailleuse, comme je l'ai déjà observé antérieurement à Barīn et à Massiad.

L'Oronte sépare ici le pachalick d'Alep du livā de Latakieh, qui dépend de l'eyalet de Beyrouth. Le chemin que je suivis au sortir du village de Schogr s'élève rapidement le long des flancs de la montagne des Ansariés ; les escarpements que je gravis alors sont des calcaires friables, au milieu desquels apparaissent des couches de marnes jaunes et vertes.

Au bout de deux heures, la route contourne une

croupe de la montagne à peu près au niveau du col que, vers onze heures et demie, je franchis au village de Hebdama.

C'est là qu'est le point de séparation des eaux qui se dirigent à l'est, dans la vallée de l'Oronte, à l'ouest, vers la Méditerranée, dont à cet endroit l'œil fatigué du voyageur aperçoit les flots avec joie. — Ce point est à 1107 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La route est des plus accidentées et serpente au milieu des sites les plus pittoresques. De toutes parts s'élèvent des rochers à pic et des pentes couvertes d'une splendide végétation. Je longeai là un torrent qui coule au fond d'une crevasse profonde, qui ne révèle sa présence que par un mugissement continu, et à l'entour duquel croissent des noyers, des platanes, des pins d'Alep, des lauriers, des peupliers et une foule d'autres arbres s'étagant sur les flancs des hauteurs qui l'environnent. A deux heures trente-cinq minutes, je franchissais le pont de la Femme-du-Scheik, et à quatre heures je dressais ma tente sous les beaux arbres du Ghaffar.

Le lendemain, 1^{er} novembre, j'arrivai dès dix heures du matin à Latakieh.

Le district ou livâ de Latakieh s'étend, depuis le torrent nommé el-Mameltein, qui descend du mont Cassius au nord, jusqu'à Tortose au sud, entre l'Oronte à l'est et la mer à l'ouest. Ce district se compose de 17 cantons ou moquetâab, renfermant 760 villages ou hameaux, dont la population, y compris celle de Latakieh, qui est de 14 000 habitants, s'élève à

130 000 âmes environ, se répartissant ainsi : 46 000 Musulmans, 10 000 Chrétiens, Maronites ou Grecs ; 10 000 Ismaéliens, et le surplus d'Ansariés (64 000).

Voici la liste de ces dix-sept cantons :

Latakieh, — Markab, — Khaouaby, — Kadmous, — Semti-Gibly, — Beni-Ali, — Kardaah ou Kelbieh, — Mehelbeh, — Mozeïraah, — Sahioun, — Djebel-Akrad, — Bâyr, — Boudjâk, — Bakloulich, — Kaf, — Djerbâz, — Djeblé-Edhemi.

Durant cette période de mon voyage, je recueillis les renseignements que je vais avoir l'honneur de vous communiquer, messieurs, sur les Ansariés et les Ismaéliens.

Les premiers, que l'on croit originaires de la Perse, occupent les montagnes qui s'étendent depuis Tripoli jusqu'à Adana. Dans cette dernière ville, ils sont, de même qu'à Antioche, fort nombreux, et feignent, pour la plupart, de professer l'islamisme. Les Ansariés s'adonnent tous à l'agriculture, et il y a lieu de présumer que sans les persécutions incessantes auxquelles ils sont en butte de la part des musulmans, ils quitteraient leurs montagnes pour s'établir dans des régions plus fertiles. Leur religion nous est encore fort peu connue ; nous savons seulement qu'elle est toute mystique, que l'homme seul y est initié vers l'âge de dix-huit ans, et après avoir été préparé par les scheiks de la religion à savoir garder les mystères qui leur sont révélés. La cérémonie de l'initiation se nomme *Teznir*. Ils sont divisés religieusement en quatre rites : les Cham-si, les Camari, les Kleisi et les Chemali, adorant le soleil et la lune et donnant à chacun de ces

astres le nom d'Emir-el-Nahal (prince des abeilles); c'est-à-dire des étoiles gravitant autour de ces astres, comme les abeilles voltigeant autour d'une ruche. L'empyrée est leur paradis, et chaque étoile est pour eux l'âme d'un élu.

Ces quatre rites doivent être considérés comme autant de degrés d'initiation. Les femmes sont exclues de toute instruction religieuse, et l'on a souvent vu les Ansariés mourir au milieu des supplices, plutôt que de divulguer les secrets de leur religion. En fait de culte extérieur, ils ont des prières qu'ils récitent trois fois par jour en plein air. Pour prier, ils se tournent vers l'Orient, et si au moment de cet exercice religieux ils aperçoivent une bête immonde, leur prière n'est plus valable. Comme les musulmans, ils ont les ablutions et la circoncision; la plupart d'entre eux feignent de jeûner pendant le Rhamadan. Leur principale fête religieuse se nomme le Ghadir et tombe le 13^e jour du mois de Zéli-Hadj. Ils ont aussi des fêtes secondaires qui se nomment Aïd-Quoddas ou fêtes sacrées. Quant au reste, la doctrine des Ansariés paraît avoir quelque analogie avec celle des Druses.

On a cru à tort que des réunions nocturnes d'hommes et de femmes se pratiquaient chez les Ansariés; elles n'ont lieu que chez les Ismaéliens, et encore est-ce douteux. Pour eux, la science religieuse consiste à savoir lire et écrire, et à être initié. Celui qui se trouve dans ces trois conditions peut devenir chef religieux, et en général cette profession devient héréditaire dans sa famille. La polygamie est licite ainsi que le divorce. Les mariages se font par l'entremise et du consente-

ment du moquaddem ou chef civil du canton, qui l'accorde par un écrit qu'il fait payer plus ou moins cher, suivant la fortune des contractants.

Les Ansariés sont généralement indolents, superstitieux, ignorants, enclins au vol, bien que l'hospitalité passe chez eux pour la première vertu. Ainsi l'Ansarié qui pendant sa vie a donné beaucoup à manger, est réputé saint aux yeux de ses coreligionnaires, et on élève une coupole au-dessus de son tombeau.

De temps immémorial, chaque canton de la montagne était administré par un moquaddem, dont les fonctions étaient héréditaires et qui recevait son investiture du gouverneur turc résidant à Latakieh, chef-lieu de la province. Jusqu'aux derniers temps, les moquaddems étaient à peu près indépendants; aujourd'hui un grand nombre ont été obligés de ployer devant l'autorité turque, et les cantons de la haute montagne, dits cantons rebelles, sont les seuls qui aient gardé leur autonomie.

Durant mon séjour à Latakieh, le vice-consul d'Autriche en cette ville, M. Lazari, dont les relations avec les moquaddems des environs sont nombreuses, voulut bien m'accompagner dans mes excursions au milieu des cantons insoumis, et le 4 novembre nous quittons Latakieh dans l'après-midi. Nous franchîmes le Nahar-el-Kébir, non loin de son embouchure, en face du village de Cheffatieh; et après avoir remonté un ruisseau nommé le Nahar-Sahoun, nous établîmes notre campement, vers quatre heures et demie, au pied du tertre que couronne le village de Moudjbah. Le lendemain, nous levions le camp dès six heures et demie

du matin, et à huit heures nous faisons halte à el-Hafeh, qui s'élève au sommet des premières pentes de la montagne; l'altitude de ce village est de 279 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce point, nous allâmes planter nos tentes au village de Scheir-el-Kak, voisin des ruines du château de Sahioun.

L'étude de la vieille forteresse des sires de Sahône nous prit toute la journée du 5 novembre, et le 8 nous partîmes dès le point du jour pour aller camper à Méhelbeh, qui donne son nom à un des cantons de la montagne. Toutes les collines que nous eûmes à contourner ou à gravir, appartiennent aux terrains calcaires crétacés, et sont sillonnées par de profonds ravins aux parois abruptes; leurs flancs dénudés fatiguent l'œil par une blancheur éclatante.

Les hauts sommets qui forment la crête la plus élevée de cette partie de la montagne portent le nom de Djebel-Darious. Nous atteignîmes à trois heures le village de Méhelbeh, situé à une altitude de 682 mètres, et nous fîmes l'ascension de la montagne couronnée par un château également du nom de Méhelbeh, qui n'offre aux regards qu'un amas confus de débris appartenant, les uns au moyen-âge chrétien, les autres à l'époque musulmane. Après avoir fait une station de ce point dont l'altitude est de 920 mètres au-dessus du niveau de la mer, nous rentrâmes au camp où le moquaddem du canton vint nous faire sa visite.

Le lendemain, nous nous dirigeâmes vers Djibleh, que nous quitions le 7 pour explorer la Kadmousie.

Partis de Djibleh à cinq heures du matin, nous avons suivi le littoral jusqu'au cap nommé Ras-Baldy-

el-Malek, où s'élevait jadis Paltos cité par les géographes de l'antiquité. Au moyen-âge, ce lieu paraît avoir porté le nom de Toron-de-Boldo. C'est de ce point, qu'après avoir franchi l'embouchure du Nahar-Sîn, nous nous engageâmes dans les montagnes en remontant le cours d'un ravin dont nous atteignîmes la naissance vers une heure et demie. En face de nous, de l'autre côté de la profonde vallée de Ouady-Djobar, s'élevaient alors sur un contre-fort de la montagne le village et le château d'Aleïka, si souvent mentionné par les auteurs du moyen âge qui ont écrit sur les Bathéniens ou Haschischiens, et où résidaient ces scheiks redoutables que nos chroniques désignent sous le nom général de *Vieux de la Montagne*. Ce château est aujourd'hui presque complètement ruiné et n'offre plus aucun intérêt.

Nous remontâmes le flanc gauche de la vallée, en suivant un sentier à peine tracé, sur le bord des pentes qui s'abaissent brusquement et font de cette vallée un affreux précipice. Les bois qui couvraient les hauteurs que nous parcourûmes avaient été récemment brûlés; la terre était encore chargée de cendres blanchâtres; çà et là quelques arbrisseaux et quelques gros chênes verts noircis par le feu et dépouillés de leurs feuilles, se tenaient encore debout quoique ayant cessé de vivre. Ces traces récentes d'un incendie au milieu de ces gorges si abruptes en rendaient l'aspect plus sauvage et plus désolé. De là, à peine apercevait-on au loin quelques chétifs hameaux qui semblaient accrochés aux flancs des montagnes voisines. Arrivés le soir à Aïn-el-Hatmieh, pendant que l'on dressait nos tentes, je

découverts au fond d'un ravin un village composé de maisons ombragées de noyers séculaires. Parvenu au milieu de ce hameau, j'en trouvai les habitations entièrement désertes; ce fait, qui peut d'abord sembler étrange, me fut tout naturellement expliqué par l'approche des recruteurs turcs.

Le lendemain, nous atteignîmes de bonne heure Kadmous, où nous attendait une hospitalité des plus gracieuses chez l'émir Assad, chef des Ismaéliens qui forment la majorité des habitants de ce canton.

Kadmous est un grand village entouré de murailles percées de deux portes; on y compte environ cent cinquante maisons, une mosquée et un petit bazar. Un rocher escarpé sur lequel s'élevait le Kalaat-Kadmous, détruit par Ibrahim-Pacha, domine le tout.

Nous fîmes le même jour, en compagnie de quelques cavaliers de l'émir, l'ascension de la montagne du Naby-Schit, que nous avions déjà aperçue du sommet de la montagne de Naby-Metta; l'altitude de ce point est de 1071 mètres. C'est un cône de soulèvement plutonien, au sommet duquel se sont fait jour des roches porphyriques. D'épaisses fougères couvrent les pentes supérieures de ce piton au sommet duquel se voit un prétendu tombeau de Seth qui a donné son nom à cette montagne. De cet endroit, j'ai recoupé les points déjà connus, tels que la tour de Safita, le Koubbet-Soulhan Ibrahim, les sommets de Naby-Metta, de Naby-Saleh, de Daharet-Teffaah, enfin le château de Markab à l'ouest-quart-nord.

Je comptais le lendemain faire l'ascension du Djebel-Ras; mais le temps devint tellement mauvais que nous

dûmes passer la journée du 10 chez l'émir. J'appris là que Massiad n'est éloigné de Kadmous que d'environ quatre heures, sous un angle de 85 degrés environ. Les résultats de mes observations géodésiques m'ont démontré l'exactitude de la relation qui me fut faite alors.

Le 11, nous partîmes de bonne heure de Kadmous, nous dirigeant vers Markab. La route que nous suivîmes traverse un pays en tout analogue à celui que nous avons vu les jours précédents : mêmes rochers abruptes qu'égayent de loin en loin quelques verts bouquets de myrtes et de lentisques ; la route longe le bord d'un ravin nommé Ouady-Mehika. Vers onze heures, nous étions sur le sommet des hauteurs qui ferment la vallée du Nahar-Marakiak. Après avoir aperçu et noté successivement les villages de Tânitâ, de Seredin, etc., etc., nous atteignîmes à trois heures la vieille forteresse des Hospitaliers, que je revoyais pour la seconde fois à quatre ans de date. Je pris là quelque repos et M. Lazari rejoignit son consulat de Latakieh. Le 12, je gagnai Tortose, et comme la saison des pluies devenait chaque jour plus menaçante, je me dirigeai vers Tripoli pour aller installer mes quartiers d'hiver à Beyrouth.

Après la course dont je viens, messieurs, de vous faire le récit, bien des lacunes restaient encore dans mon travail. Je me préparai donc à compléter mes recherches par de nouvelles excursions entreprises dans le printemps de l'année 1865. J'employai les derniers jours de mars à visiter aux environs de Tyr les ruines du château de Krein, le Montfort des chevaliers teutoniques.

Je repris ensuite le chemin du nord de la Syrie, et après avoir fait une étude détaillée des sanctuaires de Naous, je quittai Tripoli le 9 avril, me dirigeant vers le canton du Khaouaby en traversant la partie nord-ouest du district de Safita. Mon plan était de pousser vers le nord jusqu'au Djiser-el-Haddid, près d'Antioche, en visitant les parties encore inexplorées de la montagne que j'avais été obligé de négliger dans mon précédent voyage, et particulièrement les districts de Kourdâah et de Béni-Ali, puis les montagnes où le Nahar-el-Kébir de Latakiah prend sa source et qui pour nous sont également inconnues, entre le Ghaffar et la source de ce fleuve.

Je campai le même jour au village de Tléaï, d'où le lendemain, en repassant par Bordj-om-Maach, Safita et Toklé, que j'avais visités dans ma course précédente, je vins franchir au bas de ce dernier point le cours du Onady-Keïs. Après l'avoir traversé, je m'engageai sur les escarpements abrupts qui se trouvent à la base de la montagne de Daharet-Teffaah; je laissai mes bagages et mes tentes au village de ce nom, et j'atteignis le point culminant de la montagne vers trois heures et demie. C'est un cône de rochers porphyriques de tous points semblable aux autres montagnes de la même chaîne dont j'avais déjà effectué l'ascension. De là je pus recouper les principaux sommets que j'avais remarqués dans ma première excursion : Kadmous, Naby-Schit, Djebel-Ras, Naby-Metta, Naby-Zaher, Bordj-Safita, etc. A l'est de ce point se voit très-distinctement l'île de Rouad.

En redescendant au village de Teffaah, où je n'étais

pas entré tout d'abord, je fus frappé des manières sauvages de ses habitants. Les femmes fuyaient à notre approche, et la plupart des indigènes les imitaient. Trois ou quatre seulement, qui étaient allés à Tortose ou à Tripoli, se hasardèrent à nous accoster, et nous apprirent que jamais Européen n'avait été vu dans ce pays. Pendant toute la journée je fus mouillé par des averses successives, et dans la nuit je fus saisi d'un grand malaise. Le lendemain, néanmoins, je continuai mon chemin vers Tortose que je voulais relier à cette partie de mon canevas géographique, comptant de là gagner Khaouaby.

Parti à six heures quinze minutes du village de Tefsaah, je descendis dans une vallée qui va se réunir au Ouady-Keïs. Elle est remplie de beaux arbres : chênes verts, platanes, noyers, etc., que festonnent, en s'enlaçant à leurs troncs et à leurs branches, d'énormes vignes sauvages. Ça et là plusieurs arbres de Judée, aux fleurs éclatantes, sont mêlés à des grenadiers sauvages, et produisent de magnifiques teintes d'ombre et de verdure, sur lesquelles les regards du voyageur se reposent avec plaisir en traversant ces sites agrestes.

Vers huit heures, ayant dépassé le village d'Aïn-Tchesnou, notre route nous amena dans la vallée du Ouady-Keïs que je trouvai bien cultivée. Sa direction à cet endroit est du S.-E. au N.-O. ; après l'avoir suivie trois quarts d'heure, je gravis les pentes de la rive gauche, dont j'atteignis le sommet à neuf heures quinze minutes au village de Melchi. Je dépassai successivement les hameaux de Bderich et de Semmaka,

et à onze heures je descendis dans l'Isar de Tortose. On désigne sous ce nom la plaine du littoral dans la partie où elle avoisine cette ville. Cette plaine demeure inculte à cause des nombreux marais qui la rendent horriblement fiévreuse pendant la plus grande partie de l'année.

J'employai la journée du 12 à compléter mes études archéologiques de Tortose. J'espérais continuer le lendemain ma route vers le nord, mais il devait en être autrement : je fus pris d'un si violent accès de fièvre, que je n'eus plus d'autre ressource que de revenir à Tripoli pour y chercher les soins d'un médecin européen. Le 14, plusieurs heures avant d'arriver dans cette ville, je fus atteint d'un accès pernicieux qui m'eût été fatal sans les soins empressés que je trouvai au consulat de France. Je fus bientôt hors de danger, mais tout espoir de continuer mon excursion fut perdu pour moi, et je dus songer à me rapatrier pour échapper aux suites de ces influences paludéennes. J'ai cependant pu, durant cette seconde course, compléter mon étude sur l'époque des croisades et élucider bien des points de l'organisation territoriale et militaire des principautés chrétiennes de Syrie durant le moyen âge.

Tels sont, messieurs, les résultats de mes courses au milieu de ces régions encore si peu connues, et je m'estimerai heureux si mes efforts vous paraissent avoir été couronnés de succès et avoir enrichi la science de quelques nouvelles données.

Les documents qui ont servi à établir la carte dont

cette notice est accompagnée, sont : pour le tracé de la côte, les cartes de l'amirauté anglaise; pour les positions de Hama et de Homs, les déterminations obtenues par M. Vignes, lieutenant de vaisseau, pendant son voyage avec M. le duc de Luynes; enfin mes levés personnels exécutés à l'échelle de 1/100 000^e. J'ai cru devoir laisser en blanc les parties du terrain que je n'ai pu voir par moi-même; cette méthode a deux avantages : le premier est de ne rien donner qui ne soit aussi précis que possible; le second est de permettre de voir d'un coup d'œil quels sont les espaces sur lesquels il est à désirer que se portent dans l'avenir les investigations des voyageurs.

E. G. REY.

TABLEAU DES OBSERVATIONS

FAITES DANS LES MONTAGNES DES ANSARIÉS

[Du 16 septembre 1864 au 10 avril 1865.]

Remarques générales.

Les contre-observations barométriques ont été faites à Beyrouth, à bord de la frégate *l'Impétueuse*, sur deux baromètres à cuvette, deux anéroïdes et sur un fortin ; ces observations étaient faites à six heures du matin, à neuf heures, à midi, à trois heures et à six heures par les timoniers du bord.

Le plan de comparaison est le niveau de la mer moyenne à Beyrouth.

Mon baromètre était un holostérique, et mes thermomètres étaient à la graduation centigrade.

Le mot *Station* indique les points d'arrêt d'où j'ai fait des observations barométriques, pris des recouplements. J'ai désigné chaque sommet de triangle n'aboutissant pas à un lieu dit, par une lettre latine ou grecque.

L'instrument dont je me suis servi pour mes levés est un petit théodolite ; mon point de départ a été le triangle Kleiaat—Kalaat-el-Hosn—Safita, mesuré par M. le lieutenant Vignes et moi, au commencement de la campagne.

TABLEAU DES OBSERVATIONS.

(Lat. moyenne 30°.)

DATES.	BEYROUTH.	Baro- mètre.	Thermo- mètre.	DATES.	STATIONS.	Baro- mètre.	Thermo- mètre.	ALTITUDES en mètres
1864				1864				m.
Septembre 16	Beyrouth.	759	26	Septembre 16	Scheik Alasch.	758	25	9,83
— 16	id.	759	26	— 16	Tell Scheik Mousa.	748,5	26	112,00
— 17	id.	758	28	— 17	Bordj Safita	726	26,4	380,00
— 19	id.	762	27	— 19	Point N.	727	27,8	418,04
— 20	id.	763,5	25	— 20	Bordj-Toklé.	728	25	425,00
— 20	id.	764	25	— 20	Naby-Zaher.	722	25	498,33
— 20	id.	764	25	— 20	Station	716	27	564,51
— 20	id.	763	27	— 20	id.	720	26,5	229,08
— 20	id.	763	28	— 20	Δ de la triangulation.	679	26	1032,00
— 20	id.	763	28	— 21	Hosh-Suleiman.	692	29	875,00
— 21	id.	763	27	— 23	Naby-Metta	686	24,2	1189,00
— 23	id.	763	27	— 23	Naby-Saleh.	669	22,6	1140,35
— 23	id.	762	27	— 24	Station	696,5	25	803,52
— 24	id.	763	26	— 24	id.	706,5	25	677,76
— 24	id.	763	26	— 24	id.	716	25	559,99
— 24	id.	763	26	— 24	Pont de Meschta.	720,5	22,5	498,92
— 24	id.	763	26	— 24	Station	688	26	915,95
— 24	id.	763	27,5	— 24	au Ramseh.	695,5	26	819,31
— 24	id.	763	27,5	— 24	Δ de la triangulation.	682	26	993,29
— 24	id.	763	27	— 25	Mar-Georgios.	730	24	363,04
— 24	id.	761	25,5	— 25	Kalaat-el-Hosh.	703,5	25	685,00
— 25	id.	761	28	— 26	Rivière Sabbatque	737,2	28	318,00
— 26	id.	764	27	— 26	Embouchure du Rawil	730	29,5	408,70
— 26	id.	764	27	— 26	Douerlin	712,7	25	610,70
— 26	id.	764	27	— 26	Δ de la triangulation.	670	24	1532,40
— 27	id.	765	25	— 27	Ar-Rafanich	720	27,7	429,76
— 28	id.	765	26	— 28	Mossiad.	720,7	27,3	427,16
— 28	id.	763	28	— 28	Ar-Rafanich	720,7	27,3	427,16
— 28	id.	763	28	— 28	Ar-Rafanich	720,7	27,3	427,16
Octobre.				Octobre.				

10	Id.	762	26	14	El-Hafsch-Speikous	717	26	336,75
11	Id.	762	27	11	Maarab	728,9	16	394,36
11	Id.	762	27	12	Sermin	734	30	336,88
12	Id.	762	28	12	El-Ksebieh	727	47.6	376,20
12	Id.	760	23	13	Entre Khan-Touman et Alep.	730,7	22.4	386,50
13	Id.	764	25	15	Alep	722	15	430,16
15	Id.	760	23	17	Tedef	725	18	447,40
17	Id.	764	21	19	Membedj	728	26.8	428,50
19	Id.	764	25	29	Station	735	23.1	347,20
29	Id.	765	26	29	Obdin	738	20	294,80
30	Id.	764	25	30	Station	717	28.5	578,09
30	Id.	765	26	30	Ouady-Roudj	754	11.8	101,60
31	Id.	764	23	31	Diser-Schogr	723	24	482,80
31	Id.	764	25	31	id.	715,5	24	574,40
31	Id.	764	25	31	id.	729	22.7	407,35
31	Id.	764	27	31	id.	749	28	177,40
31	Id.	764	27	31	id.	751	27	152,06
31	Id.	764	25	31	id.	752	22	133,98
5	Id.	765	22	5	El-Hafsch	740,5	20	279,25
6	Id.	764	25	6	Kalaat-Mehelbeh	696	22	920,80
6	Id.	764	25	6	Village de Mehelbeh	706	20.5	682,50
9	Id.	762	24	9	Ain-el-Hatmleh	702	22	713,10
9	Id.	762	26	9	Kadmons	682	22	966,30
9	Id.	761	26	9	Neby-Shit	673	22	4071,00
9	Id.	762	24	9	Station	689,1	22	875,15
11	Id.	762	26	11	Deir-es-Safra	737	25	292,55
1865				1865				
29	Id.	761	18	29	Kalaat-Chemaa	726,8	17.4	392,75
29	Id.	758,5	18.5	29	Kalaat-Krein	733	20.4	297,35
7	Id.	760	18.2	7	Nous	704,9	19.4	648,79
10	Id.	761	16.5	10	Tleal	744	14	186,28
Novembre.				Novembre.				
5	Id.	765	22	5	El-Hafsch	740,5	20	279,25
6	Id.	764	25	6	Kalaat-Mehelbeh	696	22	920,80
6	Id.	764	25	6	Village de Mehelbeh	706	20.5	682,50
9	Id.	762	24	9	Ain-el-Hatmleh	702	22	713,10
9	Id.	762	26	9	Kadmons	682	22	966,30
9	Id.	761	26	9	Neby-Shit	673	22	4071,00
9	Id.	762	24	9	Station	689,1	22	875,15
11	Id.	762	26	11	Deir-es-Safra	737	25	292,55
1865				1865				
29	Id.	761	18	29	Kalaat-Chemaa	726,8	17.4	392,75
29	Id.	758,5	18.5	29	Kalaat-Krein	733	20.4	297,35
7	Id.	760	18.2	7	Nous	704,9	19.4	648,79
10	Id.	761	16.5	10	Tleal	744	14	186,28
Mars.				Mars.				
29	Id.	761	18	29	Kalaat-Chemaa	726,8	17.4	392,75
29	Id.	758,5	18.5	29	Kalaat-Krein	733	20.4	297,35
Avril.				Avril.				
7	Id.	760	18.2	7	Nous	704,9	19.4	648,79
10	Id.	761	16.5	10	Tleal	744	14	186,28

(470)

SUR LE DROIT B/LEN

A PROPOS DU LIVRE

DE M. WERNER MUNZINGER

INTITULÉ

LES MŒURS ET LE DROIT DES BOGOS ⁽¹⁾

(Suite et fin).

V

Malgré l'étendue de cette notice, nous ne saurions quitter le fécond sujet des us b/len sans parler de la propriété. Son origine vient de l'héritage, de l'achat, de la première possession, ou enfin d'un butin fait à l'étranger.

Celui qui a vendu une terre a le droit, pendant toute la vie de l'acquéreur, de la racheter en doublant son prix. Nous voudrions demander à M. Munzinger si cette règle est absolue. En Tigray où elle existe aussi, nous avons compris que ce droit compète seulement à celui qui a vendu sa terre paternelle, et qu'un acheteur adventice, devenu vendeur à son tour, ne saurait le réclamer. Cet us a été introduit pour conserver l'esprit de famille par les souvenirs matériels qui l'ont entourée, et l'on suppose qu'un prix d'affec-

(1) *Ueber die Sitten und das Recht der Bogos*, in-8°, xiv-96 pages.

tion est le double d'une valeur ordinaire, car celle-ci est souvent dictée par la nécessité du malheur. Quel que soit le nombre des ventes postérieures, le premier vendeur est seul admis, en cas de contestation, à indiquer les bornes de la terre, et peut ainsi devenir témoin dans sa propre cause. On se rappellera, d'ailleurs, qu'une pareille anomalie légale existe aussi chez nous, où, en cas de contestation sur la quotité des gages, notre loi se contente de la seule affirmation du maître.

On retrouve encore chez les Bilen l'usage ilmorma de la bénédiction demandée au propriétaire d'une terre d'étranger, en lui portant comme cadeau une petite partie de la moisson qu'on y a faite. La crainte du mauvais œil est probablement au fond de cet us, qui a d'ailleurs pour effet d'entretenir de bons rapports entre des gens trop adonnés au vol et à la violence. Chez les Takue et les Mansah, on donne, en cas pareil, le tiers de la récolte au propriétaire qui ne cultive pas sa propriété ; mais en pays bilen, l'abondance des terres en friche a fait abandonner une aussi forte proportion. Comme dit notre auteur, ce n'est pas une loi, mais bien une sainte coutume qui, alors qu'une terre étrangère a été cultivée une première fois, défend d'en empêcher la culture pendant la seconde année par le même colon, et le propriétaire foncier ne rentre pas dans ses droits avant la troisième année ; cet usage provient d'une crainte superstitieuse de la malédiction du colon. Si celui-ci a commencé sa culture contre la volonté du maître, ce dernier a le droit de s'emparer du champ fraîchement labouré, en donnant une compen-

sation pour la semence, à moins qu'elle ne soit déjà répandue, cas auquel on doit se contenter, pour tout revenu, du cadeau d'usage.

Si une terre a été délaissée, ou si son ancien maître ne donne plus signe de vie, elle appartient au premier qui la défriche. De même, tout objet de valeur sans maître appartient à celui qui le trouve, à moins que le trouveur ne soit un Tigre, cas auquel il doit la moitié de la valeur à son patron.

La propriété d'une pièce de terre implique son extension en ligne droite vers le côté de la montagne voisine pour son bois, son eau, ses abeilles, ses fruits sauvages, etc. L'émigré ne perd pas la propriété du sol de sa hutte et peut la réclamer à son retour, au point d'obliger un nouveau possesseur à détruire sa demeure pour restituer le sol primitif. Quoique les eaux courantes appartiennent au public, celui qui en creusant a découvert une source, en conserve la propriété perpétuelle.

Nos historiens français savent le rôle que le droit d'asile jouait chez nous dans des siècles moins fortunés que le nôtre. Ce droit existe en Éthiopie à peu près partout, et devient plus rigoureux à mesure que la tribu est plus sauvage. On n'est donc pas surpris d'apprendre qu'un homme pris à l'étranger et présenté comme captif soit à un chef, soit à l'assemblée du village, reprend sa liberté et a le droit de retourner chez lui si, après avoir échappé à son possesseur, il prend refuge auprès de n'importe quel patricien. J'ai été témoin d'un pareil droit d'asile en Kaffa.

Le plébéien, faute de payer une dette, devient le

serf de sa caution ; s'il meurt sans payer, on vend ses enfants. C'est là une barbare extension de la logique légale, et qu'à leur éternel honneur les vieux Romains n'ont jamais connue. Le fils bîlen est responsable des dettes de son père s'il a hérité de la moindre valeur dans sa succession. Faute d'héritiers mâles, les filles, bien qu'elles ne puissent hériter de l'actif, sont néanmoins appelées à acquitter le passif de la succession, sans quoi elles tombent en servage. Mais cet us, ajoute notre auteur, est un abus du droit, établi postérieurement à son origine, et d'ailleurs récemment abrogé. Enfin, les orphelins mineurs d'un patricien ne peuvent être actionnés pour les dettes de leur père avant d'avoir atteint leur majorité, dont l'époque doit être alors proclamée dans l'assemblée des notables.

On appelle « *gabat* » l'obligation de rendre au bout de l'an un capital prêté en payant un intérêt de 100 pour 100. Cet intérêt usuraire continue à courir si le débiteur ne s'est pas acquitté. Lors d'une mauvaise récolte et en temps de guerre, l'assemblée a le droit de supprimer les intérêts ou de renvoyer le paiement à l'année suivante. Mais ce droit ne s'applique pas aux *gabat* appartenant aux Askar ou miliciens du Nayb, qui depuis longtemps sont les principaux commerçants en pays bîlen. Le taux excessif de l'intérêt montre combien le négoce y est chanceux. A Gondar, l'emprunt d'un thaler, de 36 sels environ, donne un intérêt légal d'un sel par mois ; mais il ne s'élève réellement qu'à 25 pour 100, car l'indulgente législation des Amara suppose que le capital reste inactif pendant les trois mois de la saison pluvieuse. Plus dur envers les spécu-

lateurs, le droit mogareh réserve ses tendresses pour fortifier les liens de parenté. Aussi élève-t-il à la dignité d'une dette les cadeaux dits *Maybatot* et *Masnit*. Le premier se fait à un parent tombé dans la misère ou ruiné par la guerre. Le donateur d'un maybatot a droit de le redemander s'il tombe dans la misère ou si son obligé rétablit sa mauvaise fortune. Le masnit est donné par ses donzeaux, ou garçons d'honneur, à un homme qui se marie. Quand le donzeau s'établit à son tour, il a droit à un cadeau de même valeur : cet usage prévaut aussi chez les tribus Tigre, et par conséquent à Muçaww'a. Si un donzeau impatient ne veut pas attendre l'époque de ses noces, il a le droit d'exiger la valeur de la moitié de son cadeau ; mais par cette démarche il quitte l'association dont il était membre.

Les biens passent par héritage à l'aîné des fils, à l'exclusion des filles. Les esclaves, les clients et même l'épouse, font partie de l'héritage d'un défunt. Mais le titre d'aîné (*bîkîr*) n'appartient pas au premier-né s'il est idiot ou s'il est atteint de défauts organiques, car le *bîkîr* doit être en état de soutenir l'honneur de son père. On regarde comme aîné le fils de la première femme, quand même il serait né après le fils de la seconde épouse.

Tout homme libre a, de son vivant, le droit de faire des cadeaux au-dessus de ses moyens ; mais, s'il a des fils majeurs, ils peuvent le contraindre à ne pas toucher à son capital, c'est-à-dire à ses vaches blanches.

L'us mogareh ne reconnaît pas le droit de tester. Cette négation légale nous paraît des plus étranges, car l'idée du testament est étroitement liée à celle de

l'immortalité de l'âme, universelle en Éthiopie, et l'on a d'autant plus lieu de s'étonner du refus de la loi bïlen à cet égard, que l'institution des legs est habituelle dans l'Éthiopie chrétienne. Au contraire, le Bïlen qui veut faire un don à son fils ou à son épouse doit le remettre de son vivant à un gardien, car sa vie légale cesse dès le moment de sa mort naturelle.

L'aîné est l'exécuteur de la succession. Il doit en premier lieu faire fiancer ses frères, contrat qui s'exécute habituellement pendant l'enfance des fiancés, et donner la même dot (*maslot*) que ses frères mariés ont déjà reçue. Ces préliminaires étant exécutés, l'aîné prend pour lui-même le parc (*barat*), c'est-à-dire les vaches blanches, toutes les vaches stériles ou entachées de quelques défauts, les veaux et taureaux, tous les effets et meubles de la maison, les ânes, chevaux et mules, la terre avec ses droits, les clients et les plébéiens, la responsabilité des dettes de son père et, enfin, sa veuve. Le reste de la fortune se partage également entre l'aîné et les enfants mâles, mais la maison vide est légalement la propriété du plus jeune fils.

Tous les patriciens se garantissent réciproquement leur propriété. Celui qui la viole est puni d'une amende regardée non comme une peine ou une vengeance légale, mais comme un moyen d'établir de la sécurité dans ce pays de brigandages. Celui qui rencontre dans le désert, loin de tout village ou champ cultivé, un voleur qui revient avec son butin, a le droit de prendre une moitié du produit du vol, et en devient alors l'associé ou complice.

Il n'y a point d'action légale contre celui qui vole

son oncle maternel. On peut voir là une extension de notre droit, qui n'autorise pas un père à ester contre l'enfant qui l'a volé, car le droit mogareh, ne reconnaissant pas de femme en justice, semble vouloir la faire représenter par son frère dès qu'elle a un enfant.

Le voleur pris sur le fait est mis en liberté après avoir payé une amende de sept vaches ; cette peine s'applique au vol agricole comme au vol avec effraction, mais l'amende est portée à dix vaches quand on a dérobé des bêtes à corne, car toutes les législations primitives ont tâché, en élevant la peine, de mieux protéger ce genre de propriété, qui échappe plus aisément à la garde de son maître.

Si le vol est prouvé par l'affirmation d'un seul témoin, par le serment (*gar*) du propriétaire, ou par *wotwozam*, le voleur et ses complices sont punis chacun par la restitution multiple de la chose volée. Si, par exemple, trois voleurs se sont réunis pour dérober une vache, chacun d'entre eux doit restituer trois vaches. Mais si le vol n'a pu être prouvé que par le refus du voleur de prêter serment, lui et ses complices doivent chacun restituer cinq fois la chose volée. Cette disposition de la loi est peu sage, car elle y semble perdre sa dignité et sa raison uniquement parce que sa proie allait lui échapper. Ce n'est pas tout : si l'habitant d'un village est convaincu d'avoir égorgé chez lui une vache volée dans ce village, une fiction légale prend pour complice chaque membre de la famille, et même le pot à bouillon, chaque assiette, etc. S'il y a en tout une vingtaine de ces complices volontaires et involontaires, le voleur doit restituer vingt fois. Bien que cet

us doive évidemment son origine au besoin d'établir la sécurité entre voisins, on conviendra ici sans peine que la loi devient ridicule en voulant être trop raffinée dans sa logique.

Celui qui est soupçonné de sorcellerie est expulsé du pays avec ses proches parents ; mais s'il est convaincu d'avoir tué quelqu'un par ses pouvoirs occultes, il doit périr ou payer le sang du défunt, et passe légalement pour son meurtrier. Tous les Africains croient à l'existence des sorciers. Il est de mode, aujourd'hui, de la nier chez nous ; néanmoins les penseurs qui sondent sans préjugés les plaies morales de l'humanité, admettent, comme nos ancêtres le faisaient, selon les temps et selon les peuples, que tout n'est pas faux dans ce qu'on nous a transmis sur cet art ou ce mal, aussi néfaste qu'il est mystérieux.

On connaît la distinction tracée par les Anglais entre la loi (*common law*) et l'acte du Parlement. La première a chez nos voisins une grande part de la majesté et de l'immuabilité qui n'appartiennent ailleurs qu'à la religion, car la loi est le lien principal de la société, et l'on ne saurait y toucher sans commettre le crime de lèse-humanité. Le *common law* est *un us tellement antique que la mémoire d'aucun homme ne rappelle rien qui lui soit contraire*. Au contraire, un acte du Parlement peut être modifié et même abrogé, puisqu'il sert tant à consacrer quelques décisions nouvelles de la jurisprudence, qu'à régler cette foule de différends imprévus qui naissent toujours dans une société en progrès. Une distinction pareille semble exister chez les Bilen, et si cette assimilation est juste,

nous regrettons que M. Munzinger n'ait pas donné la liste des « sire » ou lois, car elles dessinent au mieux l'esprit de la société. Outre le « sire » et le droit mogareh, ou coutume judiciaire, les Bilen ont aussi les décisions du mohaber, sorte de parlement ou d'assemblée de notables, qui commentent et appliquent la coutume dans les cas particuliers.

L'origine du « sire » se perd dans la nuit des temps et doit avoir précédé le divorce des peuples en Éthiopie, car on y retrouve les mêmes prescriptions chez des tribus qui n'ont plus entre elles aucun rapport aujourd'hui, soit pour la langue, soit même pour la religion.

Le « sire » inspire plus que du respect : c'est une vraie superstition, et les Bilen aimeraient mieux commettre les plus gros péchés que de violer un *siré*. Heureux le peuple qui professe pour la loi cette vénération ; mais en Afrique, comme en Europe, on la donne seulement aux idées dont l'origine est aujourd'hui perdue dans la nuit des temps et dans la majesté toujours croissante des siècles.

C'est un « sire » qu'un patricien ou une femme ne peut tirer le lait, l'un sans doute parce qu'il est trop noble, l'autre, comme les Ilmorma et les Saho me l'ont expliqué, parce qu'elle en est indigne. Le soin des troupeaux fait le bonheur et la gloire des Bilen. C'est pour satisfaire à cette passion dominante qu'un tiers de tout ce peuple vit à l'état nomade. Il aime tant les vaches que, hors des cas prescrits par le vieil us, il mange seulement celles qui sont mortes naturellement ou par accident. L'agriculture est peu en honneur. Elle s'exerce sur les daga ou hauts plateaux, et c'est dans les an-

nées de paix seulement que le soc fécond descend dans les *qualla* ou terres basses et chaudes, qui, par le contraste des *daga* voisins, forment dans toute l'Éthiopie le trait dominant de la physionomie géographique. Le cours de l'année est divisé en trois saisons : celle des pluies (*karam*), l'hiver et l'été. La température varie entre 17 et 32 grades, et en somme le pays est fort sain. Le sorghum est la céréale principale ; le froment est peu répandu, et quant aux légumes on ne cultive que des fèves et des choux, car le manque d'eau courante s'oppose au jardinage. Malgré la fertilité du sol, la famine n'est pas inconnue dans ce pays ; entre autres désastres qui la causent, on doit signaler un insecte qui se multiplie assez pour anéantir des récoltes entières de sorghum. Notre auteur ne dit rien des sauterelles, cette calamité dont on se fait difficilement une idée. Bien que les beaux arbres ne manquent point chez les *Bilen*, on n'y trouve pas une seule forêt.

VI

Le droit et le devoir de venger le sang répandu forment, aux yeux de ces peuples, la partie la plus importante de la coutume comme de la loi. Jusqu'au septième degré, tous les membres d'une famille sont mutuellement responsables de leurs vies, et on les garantit par le *mirdat* ou droit du talion pour le sang répandu. L'us est impitoyable et même déraisonnable à cet égard, car on n'apprécie pas l'intention, et même dans une guerre déclarée, le cas de légitime défense ne

sert jamais d'excuse. Il a fallu sans doute des lois aussi draconiennes pour maintenir intacte une société barbare où les liens légaux sont d'ailleurs peu nombreux.

Quant à la peine due pour le sang répandu, la coutume distingue deux cas : Si le meurtrier a été pris sur le fait, il est pendu et balancé trois fois en l'air ; s'il revient à la vie ensuite, il n'a plus rien à redouter : il a payé la dette du sang, car l'us serait impie s'il s'acharnait à ses fins contre la volonté de Dieu, qui est en dernier lieu le vrai donneur de vie et de mort. Nous relatons ici l'explication toute religieuse des Tigray et des Amara, et nous avons peine à croire que cette idée morale n'ait pas sanctionné la même pratique chez les Bilen. En l'absence du meurtrier, ceux-ci admettent qu'on venge le sang en pendant le père, le frère ou le fils du coupable.

Si le meurtrier s'échappe avec ses proches et prend refuge dans les sept degrés de sa famille, et qu'il envoie ensuite la vache dite dungub aux funérailles de sa victime, la famille de celle-ci a le droit ou de poursuivre sa vengeance, ou d'accepter le prix du sang, dont le payement éteint toute poursuite.

On doit le mirdat pour le meurtre d'une jeune fille, d'une veuve ou d'une femme divorcée et remise en liberté ; un père de famille le doit pour avoir remarié sa fille ou sa parente avant le délai légal qui doit suivre le divorce, ou s'il a donné en mariage une fille fiancée à un autre. Le prix du sang est également dû par celui qui vole une personne à ses aînés et la vend à l'étranger, et par celui qui tue au moyen de la sorcelle-

rie, cas auquel la déclaration du mourant fait foi en justice.

La dette du sang incombe par moitié seulement si le sang humain a été répandu, n'importe en quelle quantité, mais sans que la mort s'ensuive, ou si l'on a crevé un œil ou cassé une dent, n'importe par quel moyen. La moitié du prix est due aussi par celui qui accompagne ou aide un meurtrier, et même par celui dont la lance ou le sabre tue quelqu'un sans l'intervention de son propriétaire. L'us a voulu ainsi réprimer impitoyablement la violence, et a cru bien faire d'imposer à des gens grossiers une règle unique plutôt que d'établir cette graduation des peines, qui exige trop de connaissances pour être bien appliquée dans une civilisation peu mûrie.

Comme dans nos lois antiques de l'Europe, le prix du sang est minutieusement réglé quant à la condition du mort ou du blessé et quant au nombre et à l'âge des vaches qui seules doivent composer ce prix. Pour intéresser la vigilance de chaque famille à faire exécuter l'us, on donne la moitié du prix au chef et l'on partage le reste également entre tous les membres majeurs de sa famille jusqu'au septième degré. Mais une sanction plus désagréable, quoique bien plus sûre pour le rétablissement de la paix, dérive de l'us fort singulier qui ne regarde la vengeance légale comme éteinte, qu'après que le meurtrier aura donné sa propre fille, ou la fille de son fils en mariage, au fils de sa victime tuée; le meurtrier doit y joindre le cadeau d'usage. Chaque membre de la famille contribue à ce cadeau pour une part égale, de même que pour fournir le nombre de

vaches qui composent le prix du sang, et, sauf l'obligation de donner sa fille, le meurtrier n'a pas une part plus forte que les autres dans cette souscription forcée. Mais les fondateurs de cet us ont été sans doute préoccupés de l'idée que la solidarité de tous les membres d'une grande famille est la meilleure garantie qu'aucun de ces membres ne se livrera à des violences illégales.

L'acceptation du prix du sang est d'ailleurs facultative de la part de la famille investie du droit du talion : on peut la prier, mais personne ne saurait la contraindre à y renoncer. On se rappelle, à cet égard, la coutume légale qui prévaut encore en Espagne : dans les condamnations capitales, le souverain n'y peut exercer son droit de grâce qu'après le pardon donné au meurtrier par le plus proche parent de sa victime.

Si le meurtre n'est pas notoire, on ne peut poursuivre le prévenu sur les dires d'un petit nombre de témoins et encore moins d'après des preuves induites des circonstances matérielles, mais seulement par le *wotwozam* ou le serment. Dans ce dernier cas, si l'accusé ne veut pas prêter le serment qui le déchargerait, il doit solder la moitié du prix du sang, et toute sa parenté contribue à ce prix, chacun pour une part égale. On voit dans cet us le désir de simplifier l'exécution de la loi.

Celui qui fournit au meurtrier un moyen pour émigrer à l'étranger n'encourt aucune responsabilité. Cet us nous semble prouver, entre autres, que l'idée morale lui a servi de base, qu'il regarde le devoir de poursuivre le sang répandu non comme une vengeance,

mais comme l'égide d'une société peu munie de liens et qu'il suffit à la loi coutumière que la présence d'un criminel ne souille plus le sol de la patrie. La maxime de laisser vivre, s'il est possible, est en effet la base fondamentale de toute société.

Le droit du talion s'exerce sans aucune forme légale, car ce qui est dans le sang doit être antérieur à tout us. Il est à peu près inouï, chez les Bilen, qu'une exécution ait été précédée d'un procès en forme. Nous avons remarqué que les Tigray et les Amara sont, à cet égard, beaucoup plus scrupuleux que les troupes errantes des pasteurs bilen.

Le talion n'est pas seulement un droit, mais un devoir sacré. Hors les cas cités, le sang répandu n'est jamais pardonné. Avec le lait de sa mère, l'enfant suce l'idée de vengeance, et ces représailles atroces et fréquentes sont la cause principale, selon M. Munzinger, de la dépopulation des frontières éthiopiennes. On peut affirmer qu'il ne s'y trouve pas un village sans un cas de sang à venger ou à payer, et jusqu'ici, sur dix patriciens bilen, à peine un seul mourait-il tranquillement dans son lit. Mais quel frein peut exister dans un pays où personne n'exerce l'autorité suprême et où la religion n'est plus qu'un mot vide de sens ?

Le législateur ne peut que définir et réprimer les crimes et les délits : l'homme d'État parvient quelquefois à en diminuer le nombre en intéressant ses sujets à ne pas les commettre, en arrachant avant leur maturité ces mauvaises herbes de l'état social ; mais le moraliste, le prêtre surtout, peut seul empêcher la graine de perversité de germer dans le cœur de l'homme, en

habituant chacun à pratiquer, en les chérissant, la vertu et le devoir.

« Tout mon écrit, dit M. Munzinger, a pour sujet un droit sans juge ni gouvernement, et, parmi les garanties de ce droit, il ne me reste qu'à parler de la religion. »

Les Bilen se nomment Kostan, c'est-à-dire chrétiens, et, comme preuve de leur croyance, ils s'abstiennent de la viande des bêtes égorgées par les musulmans, de celle des lièvres, des éléphants et des autruches. Le dimanche s'appelle grand sabbat, mais, comme en Hamasen et en Gojjam, on évite aussi de travailler le samedi. Il n'y a que deux églises en pays bilen, et les prêtres héréditaires qui y sont attachés n'ont d'autre fonction que d'aller, aux fêtes principales, frapper les deux pierres sonores suspendues près de l'église et qui tiennent lieu de cloches. Il n'est pas question de consécration cléricale ni d'instruction religieuse et même je ne saurais affirmer qu'aucun des prêtres actuels ait reçu le baptême. L'église n'est que le monument muet et mystérieux d'un passé inconnu. Quand les pluies manquent, les femmes du village marchent en procession autour de l'église en chantant : « Seigneur ! pardonne-nous, ô Christ ! » Un fait analogue, une même naïve pauvreté d'esprit existe dans Moca, sur la frontière du Kaffa, où l'on ignore le nom du Christ, mais où l'on invoque MARIE. Le prêtre principal de Karan, la capitale des Bilen, est un homme opulent, qui se croit fort habile, qui ne s'assied jamais sans invoquer la Sainte-Trinité, mais qui ne connaît pas l'*Oraison dominicale*.

Le troupeau est à l'avenant du pasteur : on vénère beaucoup la sainte Vierge, mais personne ne la regarde comme la mère du Rédempteur. Notre auteur dit, à ce propos, que « les égarements des Éthiopiens dans leurs vues dogmatiques viennent de l'inhabileté (*hülfllosigkeit*) de la langue éthiopienne à traduire les symboles grecs ». Il convient de protester contre une opinion pareille : la langue *g'iz*, usitée partout en Éthiopie pour les choses saintes, n'est pas, comme organe de la pensée, inférieure aux autres langues de la grande famille des Sémites qui ont établi trois religions dans le monde. Quelques termes *g'iz* ont été détournés de leur vrai sens par des sectes dissidentes ; mais un évêque napolitain, Mgr de Jacobis, qui a enseigné vingt ans en Éthiopie, a trouvé des croyances très-raisonnées et très-pures parmi les habitants du *Bagemdir*, qui devaient toute leur théologie à la langue *g'iz*.

Quant aux sacrements, des moines venus du Sud, et faisant une tournée chez les *Bilen*, doivent avoir de temps en temps administré le baptême. Ça et là, toutefois, ces pauvres missionnaires étaient tués, ou vendus dans le *Barka*, par leurs néophytes, et leur zèle, méconnu par les hommes, n'a pu être récompensé que par Dieu.

Le peu de religion qui languit encore dans ce pays est étouffé par la superstition. On y croit aux charmes, et peu importe qu'ils soient écrits par des chrétiens ou par des musulmans. Comme partout ailleurs en Éthiopie, on croit aux songes, aux présages, à la divination et à toute la horde des sciences dites occultes. Toute la religion des *Bilen* est une affaire de tradition, un

simple nom, mais il est respecté comme un héritage de leurs ancêtres.

Par bonheur, ce tableau affligeant n'est plus vrai que dans le passé. Grâce à la mission dont nous avons provoqué l'établissement en Éthiopie, et qui a choisi un de ses sièges chez les Bilen, cette petite, mais valeureuse nation renaît à la vie sociale. Le pays est devenu plus sûr ; les invasions de Wzbe et des Turcs ont élargi les faibles notions de la géographie. Les vieux envient les jeunes, qui, plus sages que leurs pères, apprennent à prier et à épeler. Ces tribus ont beaucoup de sagacité, surtout dans les questions de droit, et j'ai connu, dit notre auteur, plus d'un juge de village qui aurait été en Europe un excellent président de cour.

Les philosophes et les moralistes qui narrent l'histoire des nations, ou qui sondent les abîmes du cœur humain, diront que, malgré de légères erreurs dans son fécond volume, écrit d'ailleurs en pays sauvage, sans conseils et sans bibliothèque, M. Munzinger a bien mérité de la science humanitaire en nous révélant, avec les cachets évidents du soin et de l'impartialité, une nation des plus intéressantes, à peine connue avant son travail si consciencieux (1).

(1) Avril, 1863.

Voyez, pour les premières notices sur le pays Bilen, mes lettres dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, t. XII (1839), p. 181, t. XIV (1840), p. 114, et t. XVIII (1841), p. 186. Le nom national, Bilen, ne m'a pas été donné dans ces renseignements. Je ne l'ai eu qu'en faisant mon vocabulaire de leur langue en 1849. Il est à remarquer que les citations de M. Munzinger sont en langue Tigre et qu'il donne à peine quelques mots de Bilen, soit dans les chansons, soit dans les termes de droit qu'il a eu la précaution de décrire en les traduisant. Nous comptons qu'il nous donnera bientôt l'explication de cette anomalie apparente.

CARTE D'ITALIE

DRESSÉE

PAR L'ÉTAT-MAJOR ITALIEN.

PAR C. MAUNOIR.

En 1852 paraissaient les premières feuilles de la carte à 1/50 000^e des ci-devant États sardes (1), dressée par l'état-major piémontais et exécutée au *Bureau supérieur d'état-major*, qui correspond à peu près à notre Dépôt de la guerre. Cette carte, gravée sur pierre, se compose de 94 feuilles, dont 4 restent encore à paraître (Mont-Blanc, Valorsine, Vinadio, feuille d'explications) : elles seront prochainement publiées. Outre cette carte, le gouvernement sarde en a fait établir une réduction à l'échelle de 1/250 000^e ; publiée de 1842 à 1852, elle se compose de 6 feuilles gravées sur cuivre, avec une remarquable habileté ; l'un de nos collègues, dont nous regrettons la perte récente, M. Lecocq, a dirigé cette partie du travail. Enfin, en 1846, une carte générale à 1/500 000^e venait compléter ce bel ensemble de documents sur les États sardes. Les travaux de la carte à 1/50 000^e ont été exécutés sous la direction des généraux Annibal de Saluces, de Sa-

(1) Voir pour l'histoire et les détails de l'exécution de cette carte la précieuse collection des notices annuelles sur la cartographie en Europe, publiées par M. le major de Sydow dans les *Mittheilungen* de Petermann. — Voir aussi un article du *Spectateur militaire*, 2^e série, t. XLVI, 1864.

lasco, Franzini, della Rocca, Collato et Ricci, qui se sont succédé dans le commandement du corps d'état-major et dans la direction du bureau supérieur de ce corps. La géodésie a été dirigée par le colonel Basso et par le capitaine Borson, aujourd'hui lieutenant-colonel à l'état-major français. La topographie fut faite sous la direction des colonels Muletti et d'Alberti et du major Righini.

Après les événements de 1859, un des premiers soins du nouveau gouvernement italien fut de pourvoir à l'établissement d'une carte complète du royaume. Dès le mois de mars 1862, on envoya en Sicile des officiers qui, au nombre de sept en moyenne chaque année, ont travaillé sans relâche, sous la direction du colonel Devecchi et du major Chio, à la triangulation de l'île. Cette opération a été terminée dans le courant de 1865. Elle s'appuie sur une ligne de base de $3692^m,08955$, mesurée à deux reprises dans la plaine de Catane au moyen d'un appareil de Bessel, construit chez Ertel, de Munich ; la différence entre les résultats de ces deux mesures a été de $0^m,00655$, c'est-à-dire environ $1/563\ 677^e$ de la longueur de la base. Le réseau géodésique sicilien franchit le détroit de Messine et va se rattacher à l'un des côtés de la triangulation exécutée naguère sur le continent par les officiers napolitains ; les déterminations de la longueur de ce côté par les Napolitains et par les Italiens ont donné une différence de $0^m,16$, soit à peu près $1/184\ 234^e$ de la longueur du côté qui est de $29\ 447^m,61$.

La géodésie de la Sicile a été exécutée à l'aide de théodolites de Gambey, d'un diamètre de 22 à 27 milli-

mètres, et accusant au vernier de 3" à 5". La triangulation de 1^{er} ordre a été contrôlée par une seconde opération faite au moyen d'instruments universels réitérateurs de 8 à 10 pouces de diamètre, construits par Pistor et Martin, et donnant à la lecture micrométrique des fractions de 1". Cette partie du travail exigeait des soins tout particuliers : elle devait, en effet, fournir des données, non-seulement pour l'établissement de la carte, mais encore pour la mesure d'un arc de méridien à travers l'Europe centrale, entreprise par la Prusse, sous la savante direction du général prussien Baeyer et avec le concours de plusieurs des États européens. La limite de tolérance imposée aux opérations du 1^{er} ordre était de 1" pour les directions angulaires et de 1/250 000^e pour les longueurs. Il n'a pas été fait d'observations astronomiques : on est parti de l'observatoire de Palerme, mais dans le but de rattacher géodésiquement la Sicile au littoral de l'Afrique, on se propose d'établir, dans l'île, trois ou quatre observatoires temporaires pour établir régulièrement les données astronomiques nécessaires à cette liaison.

La triangulation de l'île de Sicile se compose des éléments suivants :

	Points.	Triangles.
1 ^{er} ordre	55	80
2 ^e ordre.....	92	293
3 ^e ordre.....	118	253
Détail.....	599	1 065
Total.....	864	1 691

Ces déterminations permettront d'établir 30 points, au moins, sur chaque feuille qui représente 35 kilomètres sur 25, soit 875 kilomètres carrés.

La géodésie, terminée en Sicile, a été entreprise et même assez avancée dans les Calabres et les anciennes provinces napolitaines ; une base de vérification sera mesurée dans la plaine de Foggia (1).

Pendant que se poursuivait la triangulation, les travaux topographiques proprement dits, les opérations du levé, étaient entrepris en mars 1862 et conduits avec beaucoup d'activité. Les levés de la Sicile et des îles italiennes adjacentes constituent, dès aujourd'hui, 54 feuilles à l'échelle de 1/50 000^e, dont chacune a 0^m,70 sur 0^m,50, et représente, comme nous l'avons dit ci-dessus, 875 kilomètres carrés de pays. Dans le courant de 1866, on aura terminé la topographie de la Sicile et du littoral des Calabres. Ces travaux ont été pendant ces cinq années exécutés sous les ordres d'un directeur et d'un sous-directeur, officiers supérieurs d'état-major.

Pour faciliter l'exécution des levés, chaque feuille est divisée en deux planchettes, dont chacune a 0^m,50 sur 0^m,35. Toutes les feuilles n'étant pas également remplies, le nombre réel des planchettes n'est que de 85 pour les 54 feuilles. Le levé de chaque planchette a été exécuté par un capitaine ou un lieutenant d'état-major dans l'espace d'à peu près 8 mois, pour un terrain découvert et peu accidenté ; de 10 mois pour un terrain couvert, boisé ou montueux. Les 85 planchettes ont été levées en cinq ans par dix-sept opérateurs, en

(1) En 1814, sous la domination française, il avait été mesuré une base (Castel-Voltarno — Patria) un peu au nord de Naples ; elle a servi à déterminer le côté Coccuzzo-Montenaro de la triangulation actuelle.

moyenne, chaque année. L'instrument employé pour les levés est uniquement la *planchette prétorienne*, avec deux stadia, portant à 1000 ou 1200 mètres, et une lunette à éclimètre fixée sur une alidade. On n'a pas eu besoin pour l'île de Sicile, qui ne présente pas de larges étendues de pays boisé, de recourir à la boussole ; mais cet instrument deviendra indispensable dans les Calabres que couvrent de vastes forêts.

Le relief du terrain est figuré, sur les feuilles, par des courbes équidistantes de 40 en 40 mètres. Tout officier est tenu de fournir, outre ses levés, un mémoire descriptif, statistique et militaire sur les communes qui se trouvent comprises dans l'étendue de son champ d'opérations. Toutes les villes chefs-lieux de provinces ont été levées à l'échelle de 1/10 000^e.

En tenant compte de tous les frais pour la géodésie et la topographie, on peut évaluer à environ 15 francs par kilomètre carré le prix de revient des levés de l'île de Sicile.

Les officiers italiens attachés aux services géodésique et topographique, aussi bien en Sicile que dans les Calabres et l'ancien royaume de Naples, accomplissent une tâche qui leur crée des droits sérieux à la gratitude de la science et de leur pays. Bon nombre parmi eux ont été obligés de vivre, pendant des semaines entières, sous la tente et loin de tout centre peuplé ; aux difficultés mêmes du terrain, qui sont grandes en Sicile et en Calabre, il faut ajouter les embarras causés par l'absence de chemins et de moyens de transport : l'hostilité de populations ignorantes et fanatisées n'était d'ailleurs pas faite pour

alléger la tâche : en certains endroits même, les topographes ont dû opérer sous la protection d'une escorte. Enfin, pendant les travaux que n'interrompaient l'été ni l'hiver, ces courageux officiers ont eu à supporter d'énormes différences de température : d'une part, c'était le froid et les neiges ; de l'autre, les ardeurs d'un soleil saharien. L'idée d'accomplir, en même temps qu'un devoir, une œuvre utile au pays, n'est pas de trop pour soutenir l'homme au milieu des dures réalités d'une semblable existence ; et le courage, en pareil cas, a d'autant plus de mérite qu'il s'exerce d'une manière longue, soutenue, loin des applaudissements réservés aux palmes cueillies sur le champ de bataille.

Il n'a rien encore été décidé quant au mode de reproduction de l'œuvre qui sera publiée à l'échelle de 1/50 000^e ; on réduit les minutes des levés et on les réunit en feuilles à l'aide de la photographie, dans l'atelier photographique du bureau d'état-major, en attendant qu'une détermination soit prise quant à la gravure ; cette détermination sera subordonnée aux résultats que produira un procédé imaginé par M. Avet, colonel au corps d'état-major italien, et d'après lequel il deviendrait possible d'obtenir directement sur une planche de cuivre l'épreuve photographique des minutes. Ce procédé, pour lequel le colonel Avet a pris des brevets en divers pays, serait, on le comprend, une simplification précieuse du travail ; le jour où de nouveaux essais, des perfectionnements de détail auront rendu l'idée tout à fait pratique, on commencera à la mettre en usage pour graver les feuilles de la nouvelle carte d'Italie. Le bureau d'état-major fait revoir, pour

la mettre au courant de l'état actuel des choses, la carte de la Lombardie et de l'Italie centrale que le gouvernement autrichien avait fait publier à 1/86 400°; cette partie de l'œuvre sera réduite à 1/100 000°. Enfin une dizaine d'officiers sont occupés, chaque année, à exécuter le long du cours du Pô des levés à l'échelle de 1/10 000°.

Pour répondre aux besoins les plus immédiats, le bureau supérieur d'état-major a fait paraître, en 1865, deux cartes : l'une à 1/600 000°, composée de 6 feuilles, donne l'Italie septentrionale et l'Italie centrale jusqu'aux environs de Naples; l'autre, à 1/640 000°, est composée de 4 feuilles, qui donnent l'Italie méridionale et la Sicile; cette dernière est une reproduction de la carte dressée sous l'ancien gouvernement napolitain.

On peut donc espérer que d'ici à quelques années nous verrons combler une regrettable lacune dans la géographie de l'Europe méridionale.

Ainsi, à côté des efforts par lesquels l'Italie cherche à se constituer d'une manière solide et complète, elle poursuit silencieusement des opérations qui n'ont de retentissement ni dans la tribune ni dans les feuilles publiques, mais dont les résultats seront d'une grande portée pour l'organisation du nouveau royaume en même temps que d'un haut intérêt pour la géographie.

Analyses, Rapports, etc.

RAPPORT
DE LA SECTION DE COMPTABILITÉ
SUR LES COMPTES DE 1865
ET SUR LE BUDGET DE 1866.

Messieurs, — Ordinairement votre Section de comptabilité a l'honneur de vous présenter en même temps le compte de vos Recettes et Dépenses pour l'exercice de l'année qui vient de s'écouler, et le projet de Budget pour l'année qui commence.

Cette année elle se trouve dans la nécessité de vous présenter d'abord la première partie de son travail, c'est-à-dire le compte rendu de l'exercice de 1865, et de subordonner la présentation complète du projet de budget de 1866 à la décision des questions sur lesquelles elle va appeler votre attention. L'exposé de ce qui s'est passé en 1865 vous fera sentir, messieurs, la nécessité de cette marche.

Il s'est produit pour la première fois, dans le cours de cette année, au sein de votre Société, un fait qui, s'il se répétait, pourrait y porter bientôt une perturbation regrettable. Le voici.

Jusqu'ici les budgets proposés par votre Section de comptabilité et adoptés par la Commission centrale, étaient regardés comme une loi respectable et respectée que personne ne se croyait le droit d'enfreindre.

Chacun, en ce qui le concernait, se renfermait dans la limite des dépenses. Si, dans le cours de l'année,

une modification, n'allant jamais jusqu'à porter une atteinte profonde à l'économie du budget, était jugée nécessaire, elle était renvoyée à l'examen de la Section de comptabilité, qui l'examinait et la soumettait ensuite au vote de la Commission centrale.

En 1865 les choses se sont passées différemment.

Vos dépenses, que vous aviez fixées pour cet exercice à 16 020 francs, se sont élevées, sous l'influence d'entraînements divers, à 21 221 fr. 31.

Qui avait le droit d'autoriser de son chef ces excédants de dépense de 5 201 fr. 31, c'est-à-dire d'un tiers en sus des dépenses prévues?

Votre Section de comptabilité n'hésite pas à répondre : *Personne*.

Qui a en fait autorisé ces excédants? Votre Section de comptabilité n'a pas cru devoir le rechercher, car il est loin de sa pensée de vouloir faire une question de personnes au sujet d'infractions auxquelles chacun s'est laissé aller de son côté sans calculer les conséquences de leur ensemble.

Pour bien apprécier l'état des choses, mettons en regard la situation qui serait résultée de la fidèle exécution du budget de 1865, et la situation qui a été la conséquence des infractions qu'on lui a fait subir.

Au 31 décembre 1864, vous aviez en caisse, messieurs,
un reliquat de. 3 450 »

Vous aviez présumé que vos recettes
s'élèveraient, dans le cours de 1865, à
14 560 fr., elles ont atteint. 18 453 30

Ce qui, avec le reliquat de 1864, forme un
total de recettes de. 21 903 30

Vous aviez fixé vos dépenses à 16 020 fr. En supposant que, conformément au faible écart qu'elles atteignent habituellement, elles se soient élevées à.. 16 500 »
 nous vous présenterions aujourd'hui un
 exercice se balançant par un excédant de
 recettes de. 5 403 30
 c'est-à-dire avec un excédant en caisse
 supérieur de. 1 953 30
 à l'excédant de 1864, qui était de. . . . 3 450 »

Dans cette situation financière, vous auriez pu, messieurs, sans troubler l'économie habituelle de vos finances, employer 2 et même 3000 francs soit à un accroissement de dépenses en 1866, soit à une acquisition de rentes qui aurait élargi et consolidé la base de votre Société.

Au lieu de cela, quel a été le résultat du système des infractions?

Les recettes effectuées, réunies à l'excédant de caisse de fin d'année, c'est-à-dire à la somme qu'il est toujours sage de réserver pour les éventualités de l'année qui s'ouvre, se sont élevées, comme nous l'avons déjà dit, à 21 903, 30
 tandis que les dépenses qui, d'après les limites fixées par votre budget, n'auraient pas dû dépasser 16 500 francs, se sont élevées à. 21 321 31

Ce qui ne vous laisse en caisse au 31 décembre 1865 que. 581 99
 somme bien insuffisante pour faire face aux dépenses du premier trimestre de l'année et aux moindres dépenses imprévues.

Telle est, messieurs, la situation produite par les infractions budgétaires sur lesquelles votre Section de comptabilité appelle toute votre attention.

Recherchons maintenant la nature et l'importance des diverses dépenses qui ont accru le chiffre total fixé par le budget.

Le chapitre I, *personnel*, et le chapitre II, *frais de logement*, n'ont éprouvé aucune modification.

Le chapitre III, *frais de bureau*, a dépassé de 843 fr. 30 le crédit prévu.

Cette augmentation est motivée par le tirage à part de plusieurs articles du Bulletin, — par l'impression de circulaires relatives au nivellement de la France, à un projet de voyage proposé par M. Lejean, — et par celle de diverses *lettres de convocation*.

Pour le chapitre IV, *matériel*, on s'est renfermé, à 33 fr. 75 près, dans le crédit ouvert.

Le chapitre V, *publication du Bulletin*. Cette dépense prévue sur la moyenne des années précédentes à 5500 francs, s'est élevée à 9568 fr. 44. C'est sur ce chapitre que pèse la plus grosse part de l'excédant des dépenses anormales que nous signalons, puisqu'elle s'élève pour ce seul chapitre à 4068 fr. 44.

Cet excédant est résulté d'abord de l'augmentation du tirage du Bulletin, porté de 600 exemplaires à 800, par suite de l'accroissement des membres de la Société et d'un plus grand nombre d'abonnements à servir au ministère des affaires étrangères. On a agi à cet égard sous l'empire d'une heureuse nécessité; mais cela ne dispensait point d'agir régulièrement et d'en référer à la Section de comptabilité, qui aurait probablement

prémuni contre le surcroît de dépenses provenant du développement donné aux Bulletins par l'insertion qu'on y a faite d'un trop grand nombre de cartes et de tableaux dispendieux, et par des corrections et des remaniements d'épreuves dépassant les limites ordinaires.

Chapitre VI, *publication des Mémoires*. Aucun crédit n'avait été porté à ce chapitre. Il ne devait lui en être attribué qu'en 1866 pour clore la série de vos Mémoires in-4°. Malgré cette absence de crédit, on n'a pas moins engagé ce chapitre pour 195 francs, consacrés par anticipation aux frais de la carte qui illustrera la fin de l'œuvre de M. N. de Khanikof, dont le texte exigera, en 1866, une dépense évaluée à 500 francs.

Chapitre VII, *placement de capitaux*. Ce chapitre n'a pas été plus exempt qu'un autre de perturbation, et bien que l'infraction qui a été faite n'ait point été regrettable pour la Société, puisque la somme dépensée en sus du crédit alloué a été employée à compléter 1200 francs de rentes que la Société possédait avant 1848 et qu'elle avait été obligée de vendre à cette époque. Nous ne pouvons néanmoins nous empêcher de remarquer que cette dépense, tout utile qu'elle était au fond, a été comme les autres irrégulière dans la forme.

En vous présentant ces observations, messieurs, votre Section de comptabilité n'entend en aucune façon faire d'imputations personnelles à l'égard de qui que ce soit, ni s'immiscer dans les attributions de la Section de publication. Son unique but est de faire sentir la nécessité pour la Société de se renfermer dans les limites fixées par le budget de chaque année et de ne faire aucuns virements, si l'on en croyait quelques-uns

nécessaires, sans en référer à la Section de comptabilité.

Ceci bien entendu, voyons, messieurs, comment il conviendrait d'établir le budget de 1866.

Commençons par les recettes, dont on peut fixer les chiffres de la manière suivante :

Chapitre I. Produit ordinaire des réceptions (280	
membres).....	10 000 »
— II. Produit extraordinaire des réceptions...	2 000 »
— III. Produit des publications.	1 000 »
— IV. Allocation de l'Empereur et souscription	
des ministres.....	3 329 80
— V. Revenus de la Société.....	1 390 »
— VI. Recettes imprévues.....	Mémoire.
— VII. Solde de compte de l'année précédente	
(1865),.....	581 99
Total.....	18 301 79

Quant aux *dépenses*, elles se composent de huit chapitres, sur sept desquels il n'y a pas de discussion. C'est sur le chiffre du chapitre V seul, *publication du Bulletin*, que se portent des nécessités et des vœux d'augmentation : car le tirage du Bulletin a été porté de 600 à 800 exemplaires, et à l'avenir les travaux qui trouvaient place aux Mémoires in-4°, devront dans une certaine mesure figurer au Bulletin.

• Pour donner à cet accroissement de crédit toute l'étendue dont il est susceptible, déterminons d'abord les dépenses que nous qualifierons d'obligatoires et sur lesquelles il n'y a rien à retrancher.

Chapitre I. Personnel.....		2 260 40
— II. Frais de logement.....		2 959 91
— III. Frais de bureau.....		1 500 »
— IV. Matériel.....		540 »
— V. Publication du Bulletin.....	Réservé.	
A reporter.....		7 260 31

(500)

	<i>Report</i>	7 260 31
Chapitre VI. Publication de mémoires(dernier crédit).		500 »
— VII. Placement de capitaux.....		1 200 »
— VIII. Dépenses générales et imprévues (prix et secrétariat).....		1 800 »
	Total	10 760 31

En déduisant du montant des recettes présumées pour 1866, qui est de. 18 301 79

Le total des dépenses indispensables portées aux sept chapitres ci-dessus, qui est de 10 760 31

Il reste disponible une somme de. . . . 7 541 48
sur laquelle nous vous proposons d'appliquer 7 000 fr.
au chapitre V ci-dessus réservé, *publication du Bulletin*. Si vous adoptez cette disposition, le budget de 1866 se trouverait établi de la manière suivante :

Recettes.....	18 301 79
Dépenses.....	17 760 31
Excédant en recettes.....	541 48

Ce crédit de 7000 francs alloué à la publication du Bulletin, donne 583 fr. 33 par numéro, et est en rapport avec la dépense faite pour les bulletins des cinq derniers mois.

Pour que ce chiffre ne soit pas dépassé, il serait nécessaire que chaque bulletin n'excédât pas six feuilles et que la dépense des cartes n'excédât pas 1000 francs par an.

Appelons aussi l'attention sur un détail tout matériel, mais qui ne laisse pas que d'exercer une influence préjudiciable sur la dépense du Bulletin, nous voulons parler de l'abus des corrections.

Plus d'une fois déjà votre section de comptabilité s'est vue dans la nécessité de faire observer combien

il était essentiel de ne livrer à l'impression que des manuscrits nettement écrits et suffisamment revus pour n'occasionner que des corrections typographiques; mais, loin que cette recommandation ait été écoutée, le mal a toujours été croissant, et il est arrivé à un tel point que nous devons vous en signaler les résultats.

Ainsi, en 1863, la dépense des corrections a été en moyenne, par feuille d'impression, de 7 fr. 83 c.

En 1864 de. 11 fr. 52 c.

Et en 1865 de. 21 fr. 20 c.

Ce dernier chiffre est presque égal à celui de la composition, qui est de 25 francs par feuille.

Or, les douze numéros du Bulletin formant, à raison de cinq feuilles par numéro, un total de soixante feuilles, si aucun remède n'était apporté à l'abus que nous signalons, il en résulterait pour les corrections seules une dépense de 1272 francs par an. Cette dépense a été plus considérable en 1865, dont les deux derniers bulletins contiennent vingt-deux feuilles d'impression.

Nous ne doutons pas, messieurs, qu'il ne suffise d'avoir appelé votre attention sur le relâchement auquel notre Société s'est laissé entraîner, l'an passé, en ce qui concerne les règles d'une bonne comptabilité, pour que nous nous attachions tous à rentrer dans des voies plus sévères.

Nous livrons donc à vos votes le projet provisoire de budget que nous avons établi dans ce rapport, et si vous l'adoptez, nous avons la confiance que les dispositions en seront fidèlement observées.

Le Rapport ci-dessus est mis aux voix et adopté dans toutes ses conclusions. En conséquence le Budget de 1866 a été arrêté et voté de la manière suivante :

DÉPENSES.

Chapitre I. Personnel.....	2 260 40
— II. Frais de logement.....	2 939 91
— III. Frais de bureau.....	1 500 »
— IV. Matériel.....	540 »
— V. Publication du Bulletin.....	7 000 »
— VI. Publication de Mémoires (dernier crédit).	500 »
— VII. Placement de capitaux.....	1 200 »
— VIII. Dépenses générales et imprévues (prix et secrétariat).....	1 800 »
Total.....	17 760 31

RECETTES.

Chapitre I. Produit ordinaire des réceptions (280 membres).....	10 000 »
— II. Produit extraordinaire des réceptions ..	2 000 »
— III. Produit des publications.....	1 000 »
— IV. Allocation de l'Empereur et souscriptions des ministres....	3 329 80
— V. Revenus de la Société.....	1 390 »
— VI. Recettes imprévues.....	Mémoire.
— VII. Solde de compte de l'année précédente (1865).....	581 99
Total.....	18 301 79

RÉSUMÉ.

Recettes.....	18 301 79
Dépenses.....	17 760 31
Excédant en recettes.....	541 48

Les membres de la Section de comptabilité :

N. LEFEBVRE-DURUFLÉ, président, *rapporteur*.
ÉDOUARD CHARTON, MAXIMIN DELOCHE,
S. JACOBS, GABRIEL LAFOND, POULAIN DE
BOSSAY; ARTHUR-BERTRAND, *secrétaire*,
J. J. DUBOCHET et LECOCQ, *adjoints*.

Communications, etc.

NOUVELLE NOTE

SUR L'INSCRIPTION LATINE RELATIVE AU NOM GÉOGRAPHIQUE

DE CENABUM

ET SUR L'EMPLACEMENT DE CETTE VILLE.

DE M. E. DESJARDINS

A la suite d'une communication orale que j'ai eu l'honneur de faire à la Commission centrale, à la séance du 17 mars 1865, j'ai donné, sur l'invitation de M. d'Avezac, quelques explications touchant un mémoire épigraphique lu à l'Académie des inscriptions par M. Léon Renier, à la séance de ce même jour. Ce mémoire était relatif à une inscription mentionnant le nom de *Cenabum*. Je terminais cette explication analytique par ces mots : « Les conclusions de M. Renier paraissent devoir être considérées comme définitives et sont favorables à l'opinion de d'Anville, qui place *Genabum*, ou plutôt *Cenabum*, à Orléans et non à Gien, comme le voudrait l'abbé Lebeuf. L'inscription a été trouvée à Orléans, et elle prouve que *Cenabum*, au premier siècle, n'était qu'un *vicus* de la cité des Carnutes. » Voyez le *Bulletin* d'avril 1865, p. 369, et pour la discussion à laquelle cette communication a donné lieu, voyez le *Bulletin* de mars, p. 279-282.

Notre confrère, M. Alfred Demersay, cita à l'appui

de l'opinion de Lebeuf, c'est-à-dire de l'identification de *Cenabum* avec *Gien*, les textes de César, le nom de Génabie donné encore à un quartier de Gien, et les ruines situées à une demi-lieue de cette ville moderne et découvertes il y a trois ans seulement. Tous ces faits sont consignés dans un travail de M. Bréan, ingénieur civil, alors résidant à Gien.

L'inscription expliquée par M. L. Renier, dont le mémoire a été publiée dans la *Revue archéologique* de Paris et analysée dans le neuvième volume des Comptes rendus de l'Académie des inscriptions, a peut-être ajouté quelque poids à l'opinion de d'Anville. Les habitants de Gien s'en sont émus, et M. Bréan a proposé une interprétation différente de celle de M. L. Renier. Le Bulletin de notre Société (mois de juin, p. 577-579), dans son impartialité bien connue, a donné asile à la note de M. Bréan. Privé d'assister aux séances par un voyage imprévu et par une longue maladie, je n'ai pu répondre un mot et faire un redressement nécessaire à la suite de l'insertion dont il s'agit. Il importe de le faire, quoique tardivement, et je laisse la parole à l'homme le plus autorisé de France en matière d'épigraphie.

« La restitution proposée par M. Bréan pour l'inscription d'Orléans, restitution que la Société de géographie semble avoir adoptée, puisqu'elle l'a admise sans observations dans son Bulletin (juin 1855, p. 578), est non-seulement contraire à toutes les habitudes épigraphiques des Romains, elle est évidemment fausse, car elle signifie tout le contraire du sens que M. Bréan a voulu lui attribuer.

» Cette restitution est ainsi conçue :

Corn ou AureLIIVS MAC er
AtePOMARI filius
fusiS SENONIBus
tutoR·CENAB ensis
qVOS SIBI
adscit

et voici comment M. Bréan la traduit :

« *Cornelius ou Aurelius MAGNUS*, fils d'Atepomare,
» protecteur des Cénabes mêlés aux Sénons, se les
» affilie. »

» Cette traduction est évidemment erronée, le texte
dont il s'agit ne pouvant signifier autre chose que ce
qui suit, si toutefois il signifie quelque chose :

« *Cornelius ou Aurelius Macer*, fils d'Atepomare,
» (*fusiS Senonibus*) les Sénonais étant défaits, (*tutor*
» *Cenabensis*) tuteur cénabien, (*quos sibi adscit*) les-
» quels il s'associe. »

» Suivant M. Bréan, ce sont les Sénonais qui sont
vainqueurs ; suivant sa restitution, ce sont eux qui
sont vaincus.

» Qu'est-ce d'ailleurs qu'un *tuteur cénabien* (*tutor cenabensis*) ? Il est vrai que M. Bréan traduit ces mots
par *protecteur des Cénabes*.

» Cette restitution, de plus, n'est pas latine ; car
à quoi, par exemple, se rapporte le *quos* de la der-
nière ligne ? »

Il n'est donc pas inutile de rappeler que l'épigraphie
est une science positive qui ne laisse rien à l'arbitraire
et à l'hypothèse, quelque ingénieuse qu'elle soit. L'é-
pigraphie a ses sigles abrégatifs, ses lois, sa langue,

qu'il faut connaître pour se permettre de risquer une interprétation, surtout quand elle est contraire à celle des hommes compétents qui consacrent leur vie à ces études.

Je passe aux impossibilités géographiques. Il me suffira de rappeler les mesures des itinéraires :

ITINÉRAIRE D'ANTONIN.
(Voyez l'édition Parthey et Pinder.)

Milles.	Différences		
		en plus.	en moins.
Condate.....	Cosne..... »	»	»
Brivodurum..... XVI	Briare..... 21	5	»
Belca..... XV	Bonnée..... 22	7	»
Cenabum..... XXII	Orléans..... 27	5	»
Salicoclit..... XXIV	Étampes..... 44	20	»
Luticia..... XXIV	Paris..... 33	9	»

Il y a donc au moins 37 milles entre *Brivodurum*, qui est certainement Briare, et *Cenabum* ; or, il n'y en a que 6 8/10 entre Briare et Gien.

TABLE DE PEUTINGER.
(Voyez l'édition Mannert.)

Lieu gaulois.	Différences		
		en plus.	en moins.
Brivoduro.....	Briare..... »	»	»
Belca..... XV	Bonnée..... 15	»	»
Cenabo..... XXII	Orléans..... 18	»	4
Luteci..... XLVII	Paris..... 50	3	»
Casaroduno.....			
Cenabo..... LI	Orléans..... 51	»	»
Fines..... XV	Près de Chambon. 15	»	»
Aquis Segeste... XXII	Dordives..... 17	»	5

Or, la distance d'Orléans à Gien est de 62 kilomètres, c'est-à-dire de 41 milles et demi ; celle de Gien à Briare n'étant que de 10 kilomètres ou 6 milles 8/10, si *Cenabum* était Gien, il faudrait 6 milles 8/10 entre *Brivodurum* et ce point, tandis que l'itinéraire d'Antonin en porte 37.

Il est vrai que cet itinéraire est fautif sur ce parcours et que ses distances ne cadrent pas avec celles qu'on trouve en réalité entre les lieux connus, mais elles sont partout trop faibles sur le monument. C'est ainsi qu'au lieu de XXIV milles entre *Cenabum* et *Salioclista*, puis de XXIV entre ce dernier lieu et *Luticia* (Paris), en tout 48 milles entre *Cenabum* et *Luticia*, il en faudrait 77, en supposant que *Cenabum* soit Orléans. Si *Cenabum* était Gien, il en faudrait 118 ; la différence, au lieu d'être de 29 milles, serait de 70. Pour expliquer les écarts entre les distances, on sait combien il est fréquent de constater des X omis par les copistes. Il est certain que c'est une omission de ce genre qui a réduit à XXIV, pour XXXXIV, la distance entre *Cenabum* et *Salioclista* (Étampes), et à XXIV milles également, pour XXXIV, la distance entre *Salioclista* et *Luticia*.

Si nous examinons la Table de Pentinger, dont les distances, pour cette partie de la Gaule, sont exprimées en lieues gauloises (d'un mille et demi), nous voyons que les différences sont beaucoup moindres. Ainsi, *Cenabum* est porté à 37 lieues gauloises de *Brivodurum*, et il n'y en a que 33 entre Briare et Orléans. Mais si *Cenabum* était Gien, il ne faudrait que 4 lieues et demie au lieu de 33. *Luteci* (Paris), qui est porté à

47 lieues gauloises de *Cenabum* et qui en est distant en réalité de 50, est à 76 lieues gauloises de Gien. — Enfin, entre *Cæsarodunum* (Tours) et *Cenabum*, la Table de Peutinger porte 51 lieues gauloises, ce qui est la distance exacte entre Tours et Orléans.

Ainsi, là où les distances des deux monuments anciens ne cadrent pas avec les distances modernes connues, l'écart est insignifiant ou s'explique facilement dans un sens favorable à Orléans. Cet écart est, au contraire, considérable et même inadmissible dans l'hypothèse qui placerait *Cenabum* à Gien. Là où les distances cadrent, elles portent *Cenabum* à Orléans et nous rejettent à 41 milles de Gien, distance effective qui sépare ces deux villes.

Je laisse à mes confrères le soin de tirer la conséquence du rapprochement du texte épigraphique d'Orléans et des mesures des itinéraires, deux sources auxquelles il faut attribuer une importance de premier ordre, car ce sont des documents officiels contre lesquels aucun texte d'écrivain ne saurait prévaloir, surtout quand ces textes ne donnent pas de mesures.

CARTE GÉOLOGIQUE DE LA TERRE

PAR JULES MARCOU.

Essayer de construire une carte géologique de la terre, c'est-à-dire essayer de résumer et de tracer graphiquement les travaux de douze à quinze cents géologues depuis environ soixante années, est une entreprise un peu téméraire et qui est environnée de nombreuses difficultés; difficultés qui heureusement ne se sont présentées que successivement, car si elles étaient venues toutes ensemble, j'aurais abandonné la tâche dès le début de mes recherches.

La géologie est l'anatomie de la terre. Or, nous sommes loin de connaître toute la terre, malgré les efforts si nombreux, si persistants et si courageux des géographes. Chaque continent a sa physionomie propre, par conséquent son anatomie; et après avoir cherché à connaître cette anatomie en tout, comme pour l'Europe, ou en partie seulement, comme pour l'Amérique du Nord, il y a à résoudre un problème encore plus difficile, c'est l'anatomie comparée ou géologie comparée de ces grandes divisions de l'écorce terrestre. Enfin les géologues ne sont pas tous d'accord sur l'âge des roches, leurs terminologies et leurs classifications; de plus, les classifications et terminologies ont varié suivant les temps, les écoles et même les nations. Ainsi des travaux faits à l'époque de de Humboldt, en suivant la méthode de Verner et les classifications allemandes,

sont très-différents et d'une grande difficulté de comparaison avec les mémoires publiés depuis vingt années, en suivant la méthode de Brongniart et Smith, et avec les classifications anglaises.

Quoi qu'il en soit de ces difficultés, j'ai pris pour règle invariable de ne pas colorier géologiquement toute région sur laquelle on n'avait pas de données positives sur l'âge et la nature des roches.

Pour l'Europe, grâce aux travaux généraux de Smith, d'Omalius, Élie de Beaumont, Dufrenoy, de Buch, de Decken, Murchison, Collegno, de Verneuil, de Keyserling, Helmersen, Dumont, etc., ma tâche a été assez facile. Cependant j'ai eu quelques modifications importantes à introduire. D'abord l'Islande qui, dans les cartes géologiques de l'Europe publiées par MM. Murchison et Dumont, est représentée avec une seule teinte, comme ne contenant que des roches volcaniques, est dans ma carte beaucoup plus compliquée, puisque en outre des roches volcaniques il y a de grandes surfaces de terrain tertiaire, et aussi des formations de cailloux roulés et de drift glaciaire de l'époque quaternaire. C'est à un géologue bavaïse, M. Winkler, qui a bien voulu me communiquer cette carte manuscrite plusieurs années avant la publication de son voyage, que je dois cette rectification. Pour la Russie et le Caucase, j'ai mis à profit les derniers travaux des géologues russes, et notamment ceux de Pacht pour le centre de la Russie, de Grewingk pour les provinces de la Baltique, et enfin ceux d'Abich pour le Caucase.

En Asie, quoique j'aie dû laisser de très-vastes sur-

faces en blanc, ce n'est qu'après de nombreuses recherches et avec beaucoup d'hésitation que j'ai fini par colorier certaines parties, et encore n'y a-t-il guère que l'Inde anglaise où j'aie pu donner des contours à peu près exacts aux matériaux qui constituent le sol asiatique. Après une étude des plus consciencieuses de la carte géologique de la Sibérie par Ermann, et en remontant souvent, autant que cela m'a été possible, aux sources mêmes des renseignements où Ermann avait puisé, j'ai dû, à mon grand regret, l'abandonner entièrement et ne faire usage que des travaux de Tschatcheff, Middendorf, de Dittmar et Meglitzky.

L'Afrique, au point de vue géologique, n'est guère mieux connue qu'elle ne l'était au point de vue géographique avant les voyages de Vasco de Gama. C'est à peine si l'on connaît un peu de l'Égypte, l'Algérie et les colonies du Cap et de Natal. Les voyages de Barth et d'Overweg ont donné quelques points de repère sur la route de Tripoli au lac de Tchad. Mais avec l'Asie, l'Afrique est le grand *desideratum* de la géologie géographique : il y a dans ces deux continents les plus beaux champs d'étude ouverts pour l'ardeur des géologues voyageurs.

Les deux Amériques, et surtout celle du Nord, ont été soumises à des recherches plus suivies et plus nombreuses ; et après l'Europe, c'est le continent qui nous est le mieux connu. Humboldt, Mac-Clure, Vanuxem, Edmons, Owen, d'Orbigny, Karsten, Dornmeyko, etc., etc., ont publié des travaux considérables et de la plus grande importance sur le nouveau monde.

Des géologues ont traversé les côtes de l'Atlantique

à celles du Pacifique, aussi bien dans l'Amérique du Nord que dans celle du Sud ; et quoique de grandes surfaces restent encore à explorer, la géologie de l'hémisphère occidental est, on peut le dire, mieux connue que celle de l'autre hémisphère. Les voyages qui ont été faits pour chercher le fameux passage du nord-ouest ont fourni de nombreuses données géologiques, qui ont permis de colorier avec un certain degré d'exactitude les côtes nord du continent américain et les nombreuses îles découvertes par Perry, Franklin, Richardson, M'Clintock, Mac-Clure, etc. C'est le professeur Haughton (de Dublin) qui a fait ce travail, qui se trouve à la fin du célèbre volume publié par le capitaine M'Clintock sous le titre de *A narrative of the discovery of the fate of sir John Franklin*, London, 1859. Malgré toute la confiance que m'inspirait l'auteur, j'ai voulu remonter aux sources mêmes, comme pour toutes les autres parties de la terre ; et bien m'en a pris, car j'ai pu corriger une erreur assez grave qui s'était glissée dans la carte géologique et dans la rédaction du professeur Haughton : Boothia Félix la partie nord-ouest, est marquée entièrement comme formée de calcaire silurien, tandis que le capitaine M'Clintock, dans son journal (page 311), dit qu'il a passé du calcaire au granit à la latitude de 71° 40 nord ; là s'étend une grande bande granitique, qui n'est d'ailleurs que la prolongation de celle qui forme toute la partie orientale de l'île de North Sommerset. Cette rectification montre le soin que j'ai apporté dans toutes les recherches que m'a obligé de faire cet essai d'une carte géologique de la terre.

Pour l'Australie et les îles du Pacifique, il y a bien peu de connu en dehors des volcans éteints ou en activité, et de quelques points de la côte de la Tasmanie, de Victoria, de la Nouvelle-Galles du Sud, de la Nouvelle-Zélande et de l'Australie occidentale. Mais depuis plusieurs années les Anglais ont établi des commissions pour les relevés géologiques de presque toutes leurs colonies antipodales, et il y a tout lieu d'espérer qu'avant peu d'années on connaîtra beaucoup mieux la géologie australienne.

Somme toute, cet essai est bien imparfait, et je réclame pour lui la bienveillance des géologues voyageurs qui voudront bien rectifier et surtout augmenter nos connaissances, en coloriant ces immenses surfaces laissées en blanc, et qui occupent actuellement près des deux tiers de la carte.

En terminant, je rappellerai qu'un géologue et géographe français, le docteur A. Boué, a publié en 1845 un *Essai d'une carte géologique du globe terrestre* (Paris, une feuille), basée sur des principes tellement différents de ceux qui m'ont guidé dans la construction de ma carte, qu'il m'a été impossible d'en faire aucune espèce d'usage, et que ces deux cartes n'ont absolument rien de commun entre elles, excepté le titre. M. Boué, au moyen d'inductions et de suppositions, a colorié toute la terre, même les parties non-seulement inconnues aux géologues, mais, bien plus, celles qui sont encore inconnues des géographes. Pour une science d'observations, et d'observations multiples et difficiles, comme la géologie, on comprend qu'il faut laisser de côté complètement l'imagination, et non pas en faire

la base même de son travail. De plus, la carte de M. Boué ne comprend que six couleurs, tandis que la mienne en a neuf, savoir : 1° le jaune pâle pour les terrains quaternaires et récents ; 2° le jaune foncé pour les terrains tertiaires ; 3° le vert pour le crétacé ; 4° le bleu clair pour les roches jurassiques ; 5° la terre de Sienné brûlée pour le nouveau grès rouge ; 6° le noir pâle pour les terrains houillers ou carbonifères ; 7° le bleu foncé pour les terrains de transition ou grauwacke ; 8° le rose pour les roches granitiques et en général cristallines ; et enfin 9° le rouge vermillon pour les roches volcaniques, comme les laves, basaltes, obsidiennes.

LETTRE DE M. G. LEJEAN

AU PRÉSIDENT DE LA COMMISSION CENTRALE.

Mossoul, 23 février 1866.

Monsieur le Président,

J'ai fini, après un voyage assez pénible, par atteindre Mossoul, où je trouve le printemps bien établi, de sorte que la partie agréable de mon voyage va commencer. Je suis tiraillé en deux sens, d'un côté par la longueur du voyage à faire et la nécessité d'être dans le Kafiristan en juin ou juillet au plus tard; d'autre côté, par l'intérêt scientifique des contrées que je parcours. Ainsi Mossoul, où je croyais n'avoir rien à faire après MM. Botta, Layard, Badger et tant d'autres, m'occupe beaucoup. On a fait ici force travaux assyriens (section à laquelle je me garde bien de toucher); mais le grec, le byzantin, etc., sont restés fort en arrière, sans compter la géographie proprement dite. Il y a deux cartes des pays nestoriens, l'une de M. Layard, l'autre de M. Badger : elles sont absolument dissemblables. Le champ de bataille d'Arbelles n'est pas même fixé. J'envoie par ce courrier à M. le ministre de l'instruction publique 6 feuilles de topographie au 1/200 000^e et douze à quinze plans, la plupart intéressant la géographie comparée. Parmi ces plans sont trois villes antiques (Tela, Bezabde, Nisibis) et des *ποικίλα* gréco-byzantins, notamment le *castellum Maurorum* de Mésopotamie. Je n'ai eu que vingt jours pour traverser cette province, qui est un musée splendide d'antiqui-

tés. Il serait à désirer qu'on envoyât une mission pour faire des fouilles à Tela, Bezabde, Dara, Resaïna et bien d'autres. J'ai ouvert un tombeau à Derik, près Mardin, et j'y ai trouvé, parmi des ossements d'hommes et de cheval mêlés, force antiquités barbares identiques avec ce qu'on a trouvé dans les *kourganes* de Crimée. Je rapporte cette tombe à l'invasion cimmérienne de Lygdamés vers 631 : il y en a quatre autres à côté; je n'ai pas eu le temps de les ouvrir, mais si je repasse en ce pays, je ne les manquerai pas. Un prêtre chaldéen m'a signalé à Kesari-Roum, à trois journées d'ici, une énorme ville ruinée, sept enceintes, une statue colossale couverte d'inscriptions : je compte y aller demain. Je fais de l'ethnographie de toutes mes forces, et j'obtiens des résultats. Les débris des populations chaldéo-araméennes sont précieux à étudier; mais les plus précieux sont les groupes iraniens voisins du Tigre (Kurdes, Vazidis, Chebak, etc.), avec leurs religions étranges. Ces Chebak, qui occupent trente-huit villages et parlent un dialecte iranien très-sauvage que je tâcherai d'étudier, sont, comme religion, un peu parents des Ansarié et des Sezidis.

A mon retour de Kesari je partirai pour Bagdad, d'où je gagnerai Kuratchee par les vapeurs anglais; puis je remonterai jusqu'à Pechaour (Peshawur), où commencera ma campagne proprement dite. Il serait bien à désirer que la section ethnographique de l'exposition de 1867 s'enrichît, entre autres spécimens, d'une couple de *sia-poh*, mais reste à savoir si l'on en pourrait trouver de disposés à quitter leurs montagnes. En tout cas, je les étudierai avec le soin qu'ils méri-

tent, eux et leur étrange pays. J'espère être à Bagdad le 20 mars, à Kuratchee le 15 avril, et peut-être vers le 10 mai à Pechaour : c'est la meilleure saison pour entrer dans l'Hindou-Koh. Ayant du temps de reste, je vais faire cette excursion de Kesari pour bien des raisons. La position d'Amédia, position si singulièrement déplacée dans quelques cartes, est fort importante à fixer pour bien asseoir la topographie de tous ces pays. J'espère y réussir tant bien que mal ; je le répète, les cartes de Kiepert, Badger et autres offrent des divergences énormes pour tout ce pâté de montagnes. J'ai des raisons de croire la carte de Layard exacte pour le cours supérieur du Khabour de Zachou, et celle de Kiepert fort erronée sur ce même point. Puis je tiens à savoir quelque chose du Kurdistan, où, par parenthèse, on se bat en ce moment. Les Kurdes du Bohtan ont saccagé Pechabour (Feizabour de Kiepert) sur le Tigre : l'autorité a requis quatre à cinq cents bachi-bouzouks qui ont envahi le Bohtan sans résistance, et les arrestations ont commencé. J'étais dans le pays lors de ces troubles.

Autre nouvelle. J'ai trouvé le pays de Nisibe en grande fermentation par suite du projet de la Porte de cantonner le long du grand Khabour quelques milliers de Circassiens Tchetchenzes, qu'en général on redoute comme voisins. On va bâtir pour eux une ville à Ras-el-Aïn, la *Resaina colonia*, que je regrette tant de n'avoir pu visiter quand j'ai passé par Mardin ; on venait de requérir à cet effet tous les maçons et charpentiers de la ville, et l'on aurait même commencé à faire les semailles pour ces paresseux aristocrates du Cau- .

case. Cet établissement peut être un bien; si les Circasiens deviennent de loyaux colons, et servent de barrière contre la tourbe pillarde des Arabes Chamar et Tâi, fléaux de ces pays : mais on craint qu'ils ne donnent la main à ces brigands.

La Mésopotamie, que je viens de parcourir; est; comme force productive; un des plus beaux pays du monde. Avis aux géographes qui dessinent des *déserts de sable* au sud d'Orfa ou de Harran. C'est une superbe plaine d'alluvion bien arrosée; couverte de villages là où les Arabes n'atteignent pas, semée de collines (*tell*, plur. *tloul*), qui sont tantôt des cônes tronqués; tantôt des dômes plus ou moins réguliers. J'ai dessiné sur mes cartes cent cinquante ou deux cents de ces pustules, tout ce que j'ai pu relever; mais il y en a bien dix fois davantage, surtout vers Sindjar et le Khabour, où ils sont couverts de ruines antiques. A côté de chaque *tell* surgit presque toujours une eau courante; parfois deux. Les villes bâties par Nemrod et Assar ont dû être (sauf Ninive) des *tell* fortifiés : du moins il y en a que j'ai cru pouvoir identifier, car ils auraient gardé leurs noms antiques, comme Chala, Erach, Chalahne (aujourd'hui Khala, Erach; Chahlâne). J'ai levé des plans et pris des dessins de ruines et vous les montrerai.

Agréez, en attendant, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

Actes de la Société:

EXTRAITS DES PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

Procès-verbal de la séance du 4 mai 1866.

PRÉSIDENCE DE M. D'ARÈAC.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. Botrdiol, secrétaire de la Société; arrivé au terme de son exercice, communique à la Commission centrale le procès-verbal de l'assemblée générale du 27 avril 1866.

Lecture est donnée de la correspondance: — La Société géographique et statistique de Mexico adresse l'état des travaux qui lui ont été soumis pendant le premier trimestre 1866. — La Société géographique de New-York et l'Académie des sciences de Lisbonne adressent des exemplaires de leurs publications respectives: — M. J.-F. Palgrave, en l'absence de son frère William Gifford Palgrave, accuse réception de l'avis donné à ce dernier du vote d'une médaille d'or que la Société de géographie lui décerne pour son voyage à travers l'Arabie: — M. Théodore de Heuglin écrit qu'il a reçu la notification qu'une grande médaille d'argent lui était décernée pour ses explorations en Afrique. — M. T.-H. Thomas Comhène de Caramati adresse un travail sur les Moïs, tribu sauvage de l'empire d'Annam. — M. William

Hüber remercie la Société de l'avoir élu secrétaire pour l'année 1866-1867. — MM. Gaultier de la Richerie, Casimir Delamarre et Fortuné Chabrier remercient de leur admission comme membres de la Société. — M. Eugène Cortambert, en s'excusant de ne pouvoir assister à la séance, envoie un exemplaire du tirage à part de son rapport sur le livre de M. Paul Riant, *Pèlerinages des Scandinaves en Terre-Sainte*. — La Commission royale italienne pour la culture du coton fait parvenir un ouvrage intitulé : *Specie dei cotoni*, accompagné d'un atlas de planches coloriées. — La préfecture de la Seine transmet un exemplaire de la carte agronomique de ce département, dressée par M. Delesse, ingénieur en chef des mines. — Le ministre de la marine envoie l'Annuaire de son département pour 1866. S. Exc. avait précédemment fait don à la Société d'un volume de « Notices sur les colonies françaises », accompagné d'un atlas ; le gouvernement général de l'Algérie avait de son côté adressé un « Rapport sur le forage de puits artésiens dans la province de Constantine » ; et ces ouvrages avaient été présentés à l'assemblée générale du 27 avril. M. Jules Duval demande que, vu l'importance de ces deux publications, il en soit fait une analyse dans le Bulletin de la Société : cette proposition est adoptée, et M. Jules Duval lui-même est désigné pour faire ce compte rendu.

Par suite à la correspondance, M. Barbié du Bocage lit l'extrait d'un rapport consulaire relatif au territoire de No Man's Land, récemment annexé à la colonie anglaise du Cap ; et M. Richard Cortambert communique une lettre de M. Lejean, datée de Mossoul.

Lecture est donnée de la liste des ouvrages offerts. Comme suite à cette liste, M. Onffroy de Thoron fait en outre personnellement hommage d'un exemplaire de son volume intitulé *l'Amérique équatoriale*, et donne quelques détails sur le contenu de cet ouvrage dont M. Martin de Moussy est prié de rendre compte. — M. William Martin remet une note manuscrite sur le commerce hawaïen : renvoi à la section de publication. — M. Maunoir offre un exemplaire de la carte de la Sonora, dressée par M. de Fleury, et fait observer que ce travail, bien imparfait, est encore ce qui existe de plus complet sur la partie nord-ouest du Mexique. — M. d'Avezac dépose sur le bureau, au nom de M. Arthus-Bertrand, éditeur, une brochure intitulée : *La guerre d'Amérique*, par M. Arthur Kratz, auditeur au conseil d'État. — M. le docteur Martin de Moussy remet, de la part de M. Vicente Quesada, rédacteur de la *Revista de Buenos-Ayres*, la collection de ce journal pour la fin de l'année 1864 et toute l'année 1865 ; on y trouve un grand nombre de documents géographiques intéressants sur les régions de la Plata. M. le docteur Martin de Moussy demande, en outre, qu'il soit nommé un rapporteur pour son ouvrage sur la Confédération argentine en remplacement du docteur Moure, parti pour le Mexique. M. Bourdiol est désigné pour ce soin.

On procède à l'admission des personnes présentées pour devenir membres de la Société ; sont admis à ce titre : MM. José-Maria Fernandez de la Hoz, ancien ministre en Espagne ; Camille Marcilhacy, négociant ; Emmanuel Liais, astronome de l'Observatoire impérial

de Paris; Adolphe-Chrétien Lindemann, secrétaire de la légation du Salvador.

Sont portés au tableau des candidats, sur l'admission desquels il sera statué dans une prochaine séance : MM. Couillet, administrateur-adjoint des services maritimes des messageries impériales, présenté par MM. Morel-Fatio et Barbié du Bocage; Hippolyte Ferry, inspecteur de la compagnie la *Nationale*, présenté par MM. Malte-Brun et Duflot de Mofras; Adrien Lecobq, présenté par MM. Jacobs et Mannoïr; le docteur Lové, présenté par MM. Casimir et Théodore Delaharré; le baron Rendu, présenté par MM. Gauthier de la Richérie et Jules Duval; S. Exc. le khaznadâr sîdi Mustapha, premier ministre de S. A. le bey de Tunis, présenté par MM. d'Avezac et Ernest Desjardins; S. Exc. sîdi Khaïreddin, ancien ministre de la marine, membre du conseil de S. A. le bey de Tunis, présenté par MM. d'Avezac et Ernest Desjardins; le comte de Moustier, présenté par MM. le comte Julien de Rochecrouart et Mattioli.

La parole est donnée aux membres inscrits pour des lectures. Le président, que l'état de sa santé oblige à se retirer avant la fin de la séance, est remplacé au fauteuil par M. Jules Duval, premier vice-président.

M. Ernest Desjardins continue la lecture de son travail sur les bouches du Rhône et le canal Saint-Louis; et M. William Hüber lit un rapport sur la carte du Mont-Blanc, dressée par le capitaine Mieulet et publiée par le Dépôt de la guerre.

Après ces divers hommages, pour lesquels des remerciements sont votés aux auteurs ou éditeurs, le président met sous les yeux de la Société un volume

depuis longtemps absent de la bibliothèque, à savoir, le *Mémoire de Richard Biddle sur Sébastien Cabot*; que M. Délion, libraire, a rencontré parmi des livres destinés à une vente publique et qu'il s'est empressé d'en extraire après avoir reconnu sur le titre l'estampille de la Commission centrale; ensuite de quoi il a prié M. d'Avezac d'en vouloir bien faire restitution à la Société de géographie. Il convient de signaler, comme un exemple digne d'éloges, le louable procédé de M. Délion en cette circonstance, et d'émettre le vœu qu'il soit imité en toute occasion semblable par les libraires et les commissaires-priseurs chargés des ventes publiques. Une lettre spéciale de remerciements sera adressée à ce sujet à M. Délion.

M. Malte-Brun saisit cette occasion pour exprimer le vœu de voir imprimer prochainement le catalogue des ouvrages dont se compose la bibliothèque de la Société; catalogue dû au zèle de M. Grimaud et qui est maintenant presque terminé. — M. Deloche fait observer que la section de comptabilité, dans sa dernière réunion, s'est occupée de cet objet, et qu'elle a reconnu prudent d'attendre le règlement des comptes financiers des trois premiers trimestres, pour être en mesure de déterminer avec plus d'assurance quelles sommes il conviendra de consacrer à l'impression du catalogue.

M. Elisée Reclus informe ses collègues qu'il se fonde en ce moment à Gotha, sous les auspices du docteur Petermann, une Société allemande de géographie qui s'efforcera de réunir, dans tous les pays du monde, le plus grand nombre possible de souscripteurs, dont la

cotisation annuelle ne sera que de 1 thaler (3 fr. 75 c.), et qui auront droit aux documents et cartes publiés par l'association. Une partie du revenu sera employée à faire entreprendre des explorations géographiques. — M. Jules Duval exprime un regret que cette Société ait pris le titre restreint de Société *allemande*, alors qu'elle désire se recruter parmi toutes les nationalités du monde.

La séance est levée à dix heures.

Procès-verbal de la séance du 18 mai 1866.

PRÉSIDENCE DE M. D'AVEZAC.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Lecture est donnée de la correspondance. MM. John Bertrand-Payne, Théodore Vernes, René de Sémalé, Adolphe Lindemann, Auguste Beaumier, remercient la Société de les avoir admis au nombre de ses membres. — La Société royale géographique de Londres adresse des remerciements pour l'envoi de la carte d'une partie de l'Éthiopie, dessinée par Plowden, et recueillie, après la mort de ce voyageur, par M. Guillaume Lejean. — Le président fait remarquer que la correspondance contenait une lettre par laquelle M. le conseiller d'État Herbet, nommé récemment l'un des vice-présidents de la Société, remerciait de sa nomination, mais que

le nouvel élu a tenu à témoigner de son zèle pour la Société, en venant en personne prendre place au bureau de la commission centrale.

Lecture est donnée de la liste des ouvrages offerts. Comme suite à cette liste, M. Marcou fait hommage d'un volume intitulé *Lettres sur les roches du Jura et leur distribution géographique dans les deux hémisphères*, accompagné d'une carte hypothétique de la terre à l'époque jurassique ; il entre, au sujet de cette carte, dans des développements qui feront l'objet d'une note spéciale. — M. Gabriel Lafond fait observer que, d'après M. Marcou, l'un des continents jurassiques se serait étendu jusqu'à la Nouvelle-Zélande, sans y comprendre, ni les îles Sandwich situées dans l'hémisphère septentrional par 20° environ de latitude, ni même les Marquises, les îles de la Société, les îles des Amis, celles des Navigateurs (Samoa), les Fidji ou Viti, et Auckland ; ces derniers archipels, situés dans l'hémisphère austral par différentes latitudes, ont dû former, avec la Nouvelle-Zélande, un continent terminé au nord par les îles Sandwich, à l'est par les Marquises, à l'ouest par les Fidji, la Nouvelle-Zélande, au sud par la Nouvelle-Zélande et peut-être aussi par l'île Auckland. On ne saurait révoquer en doute que ces Polynésiens, qui habitent des grandes terres montagneuses, toutes de soulèvement, ne constituent avec les Maoris une race unique dont les principaux caractères sont : une taille élevée et fortement charpentée, des cheveux ondulés, moins noirs et moins lisses que ceux de la race malaise, les yeux grands et beaux, le nez aquilin, et un type de physionomie voisin par quelques traits du type cau-

casique ; la couleur de leur peau est plus foncée que celle de cette race, mais plus claire que celle des Polynésiens qui habitent tous les archipels à l'ouest de ces grandes terres jusqu'aux îles Philippines. — M. d'Avezac fait observer que le continent auquel fait allusion M. Gabriel Lafond a pu être plus ou moins étendu sans appartenir aux formations jurassiques, thème exprès de la carte mise sous les yeux de la Société : dans tous les cas, la carte de M. Marcou, ainsi que l'auteur lui-même l'a dit, ne prétend pas représenter une époque déterminée de la période jurassique, et se rapporte à une longue série de siècles ; elle peut, dans une certaine mesure, être comparée, à ce point de vue spécial, aux cartes aujourd'hui répudiées par une érudition et une critique plus exigeantes, où l'on portait simultanément les notions géographiques de tous les âges sans distinction. — M. Marcou répond à M. Lafond qu'il s'est écoulé un si grand nombre d'années depuis l'apparition de la faune primordiale, et les changements brusques ou insensibles sur la surface de notre planète se sont opérés d'une manière si continue et si régulière, qu'il pense que le Créateur a déjà exécuté toutes les combinaisons que le géographe le plus habile pourrait imaginer en essayant de tracer sur une mappemonde des terres et des mers fantastiques, tout en restant dans des proportions voisines de un tiers pour les terres fermes.

M. Eugène Cortambert remet, de la part de l'auteur, M. de Charencey, une brochure sur les Aïnos des Kouriles. Il offre, en outre, de la part de M. Viquesnel : 1° un exemplaire de son ouvrage intitulé : *Quelques*

points sur l'histoire générale des peuples slaves; cet hommage est accompagné d'une lettre de l'auteur dont il est donné lecture; 2° un certain nombre de feuilles d'épreuves des planches qui composent l'atlas de la guerre d'Orient, publié par le Dépôt de la guerre.

M. d'Avezac présente, au nom de l'auteur, M. Jules Verpe, un exemplaire de ses deux derniers volumes : *Les Anglais au pôle nord* et *Le désert de glace*, ouvrages dans lesquels l'ingénieuse fiction s'allie à un fond de savoir sérieux. — M. d'Avezac dépose en outre sur le bureau, de la part de M. Challamel, éditeur, *La régence de Tunis au XIX^e siècle* par M. A. de Flaux, *Le Sénégal* par le docteur Ricard, et un numéro des *Annales des voyages* où se trouve reproduit le discours prononcé par M. le marquis de Chasseloup-Laubat, président, à la dernière assemblée générale de la Société de géographie.

M. Barbié du Bocage met sous les yeux de la Commission centrale deux albums de photographies contenant, l'un des nombreuses vues prises dans le royaume de Siam, l'autre des portraits de chefs javanais encore indépendants.

Il est procédé à l'admission des candidats inscrits au tableau de présentation; sont admis à faire partie de la Société : MM. Coulet, administrateur adjoint des services maritimes des messageries impériales; Hippolyte Ferry, inspecteur de la compagnie la *Nationale*; Adrien Lecocq; le docteur Emile-Frédéric Love; le baron Rendu; le comte A. de Moustier; S. Exc. le khaznadar sidi Mustapha, premier ministre de S. A. le bey de Tunis; S. Exc. sidi Khaïreddin, ancien mi-

nistre de la marine, membre du conseil de S. A. le bey de Tunis.

M. Maximin Deloche donne lecture de son rapport sur l'ouvrage de M. Jules Duval, intitulé : *Les colonies et la politique coloniale de la France* ; renvoi à la section de publication, qui pourvoira, d'accord avec le rapporteur, à la suppression des considérations politiques dont la Société de géographie n'a point à s'occuper.

Le président informe la Société que son agent, M. Noirot, maire de la commune d'Ormancey, a été appelé par ses fonctions municipales dans le département de la Haute-Marne, et qu'un congé a dû en conséquence lui être accordé par le bureau, afin de régulariser cette absence vis-à-vis de la Commission centrale ; cette circonstance, qui se renouvellera naturellement bien des fois, donne lieu de reconnaître l'opportunité de désigner un nouvel agent-adjoint à la place de M. Adolphe Noirot, et de conférer expressément ce titre à M. Charles Aubry, qui depuis longtemps en remplit les fonctions avec un zèle et une intelligence dont tous les membres de la Société se plaisent à rendre témoignage : cette proposition est adoptée, et M. Charles Aubry est en conséquence nommé agent-adjoint de la Société de géographie.

La séance est levée à dix heures et demie.

Nouvelles et faits géographiques.

Projet d'exploration du pôle nord. — Un officier de la marine russe, le baron Schilling, a proposé, pour atteindre les régions polaires, une route différente de celle du Groenland et de celle du Spitzberg, présentées par MM. Sherard Osborn et par le docteur Petermann. Il suppose que son bâtiment se dirigerait vers le détroit de Behring et s'avancerait, en suivant une direction vers le nord-ouest, jusqu'à la Nouvelle-Sibérie. On sait qu'il existe dans l'océan Arctique deux courants dominants qui charrient une masse énorme de glaces polaires. L'un de ces courants affecte une direction vers le sud-ouest; on le ressent particulièrement entre le Spitzberg et la côte orientale du Groenland. L'autre se dirige vers le sud-est; on l'a remarqué plus d'une fois dans les détroits de l'archipel septentrional de l'Amérique du Nord. Pour expliquer ce phénomène, c'est-à-dire le partage des courants dans deux directions opposées, le baron Schilling admet l'existence d'une terre qui, se trouvant sur le chemin du courant, modifie sensiblement sa direction en le tournant vers l'est dans les détroits de l'archipel septentrional de l'Amérique.

L'existence d'une pareille terre étant donnée, il est à supposer que son côté occidental, qui ne se trouve pas exposé au courant du sud-ouest de la mer Glaciale, présentera à la navigation les mêmes conditions favorables que les côtes occidentales du Spitzberg, de la Nouvelle-Zemble et du Groenland. Cette supposition est confirmée par l'existence d'une mer ouverte et d'espaces considérables libres de glace que Wrangel, Anjou et d'autres marins ont observée au nord de la masse compacte des glaces de la côte asiatique. Selon le projet du baron Schilling, l'expédition, après avoir franchi le détroit de

Behring, devra se diriger dans la partie de la mer Glaciale qui se trouve entre le cap Jakan, sur le continent asiatique, et une terre désignée sur la plupart des nouvelles cartes par les mots : *Montagnes élevées vues de loin*. L'auteur du projet s'abstient de dire quelque chose de positif sur la route que l'expédition devrait suivre ensuite pour atteindre les îles de la Nouvelle-Sibérie; cependant il émet l'opinion que si la mer ouverte qui a été observée bien des fois et à différents endroits au nord des glaces de la côte sibérienne, se prolonge encore plus loin vers l'ouest, ce qui est assez probable, il sera possible à l'expédition, en continuant sa navigation dans cette direction, d'atteindre les latitudes les plus septentrionales et de prendre ensuite la route de l'océan Atlantique. (*Journal de Saint-Petersbourg.*)

Population de Saint-Petersbourg et du gouvernement de Kovno. — D'après le dernier recensement, la population de la capitale de la Russie est de 539 122 habitants, dont 313 443 hommes et 225 679 femmes. Les habitants du gouvernement de Kovno seraient, d'après le recensement achevé en 1865, au nombre de 1 047 394, dont 509 358 hommes et 538 036 femmes : ce chiffre donne une moyenne de 28,1 habitants par verste carrée, c'est-à-dire par 1 1384 kilomètre carré. La population de la ville de Kovno était, d'après le recensement terminé le 23 avril de cette année, de 31 601 habitants, dont 12 623 du sexe masculin et 18 976 du sexe féminin.

(*Correspondance russe.*)

SOCIÉTÉS DE GÉOGRAPHIE ÉTRANGÈRES.

SOCIÉTÉ IMPÉRIALE GÉOGRAPHIQUE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

Les Musulmans de la Chine et leur insurrection. — Dans sa séance du 16 avril dernier, cette Société a entendu la lecture d'un rapport du colonel Heinz sur l'insurrection des Doungans dans la Chine occidentale; les Doungans sont la population musulmane de la Chine; leur nombre, d'après le colonel Heims,

serait de 30 millions : dispersés dans tout l'empire, ils occupent plus particulièrement les provinces de Kan-sou, Chen-si, Ssetchouen, Yun-nan, et le nord de la chaîne du Tian-chan. Des faits qu'il a pu recueillir sur cette insurrection, l'auteur du travail conclut que l'état de faiblesse dans lequel se trouve le gouvernement chinois ne laisse aucun doute sur l'impossibilité où se trouve la dynastie mantchoue de recouvrer un jour, sans l'intervention étrangère, son pouvoir dans la Dzoungarie et le Turkestan. Il est probable que nous assistons à la décomposition de ce grand corps politique qui occupe tout le centre et l'orient de l'Asie. Toute cette partie de l'Asie est divisée maintenant en deux grandes fractions, dont l'une est au pouvoir d'une population portée pour l'islamisme, se trouvant dans un état de fermentation difficile à concevoir, tandis que l'autre partie, avec sa population inerte et apathique touchant la question religieuse, pourra difficilement opposer une résistance énergique et efficace à l'action envahissante de l'islamisme.

Cette lecture a été suivie d'une discussion dans laquelle M. Skatschkow a exprimé des doutes sur le chiffre de la population musulmane en Chine, il l'a trouvé exagéré. D'après les renseignements chinois, tant officiels que non officiels, on compte en Chine environ 20 millions de musulmans. Pour ce qui concerne le motif de l'insurrection, M. Skatschkow ne croyait pas pouvoir en admettre le caractère exclusivement religieux. Ce n'est pas le fanatisme qui a porté les Doungans à la révolte contre les Mantchoux. Depuis longtemps déjà, dans toutes les provinces de la Chine, un mécontentement général se faisait jour contre les actes injustes de la dynastie régnante et de la classe privilégiée des Mantchoux. C'est dans cette circonstance qu'il faut chercher la vraie cause de l'insurrection. En général, M. Skatschkow ne partageait pas l'opinion du colonel Heinz sur la grande importance qu'il attribue au mouvement des musulmans, et il cita différents faits qui devaient

prouver le peu de succès qu'ont eu les Doungans dans quelques parties de la Chine.

M. Giers a dit que, selon lui, le caractère religieux de l'insurrection des Doungans ne peut être soumis à aucun doute. Cette insurrection peut prendre de grandes proportions et réagir d'une manière pernicieuse sur les populations des steppes des Kirghizes.

M. Wassiliew s'est exprimé dans le même sens que M. Giers. Il a fait voir, dans une courte esquisse historique, la signification de l'islamisme en Chine, qui pénétra dans cette contrée bientôt après le bouddhisme. Il est hors de doute que la population musulmane en Chine est très-considérable, quoiqu'il soit impossible d'en fixer le chiffre, même approximativement. Actuellement, l'insurrection, qui a un caractère essentiellement religieux et fanatique, s'est répandue sur l'immense parcours depuis la province Chen-si jusqu'à notre frontière.

SOCIÉTÉ ROYALE GÉOGRAPHIQUE DE LONDRES.

Exploration du Rio - Purus. (Séance du 26 février 1866.) — Des commerçants brésiliens, natifs du territoire des Amazones, avaient remonté le Rio-Purus sur une grande partie de son cours : ils n'avaient trouvé aucun obstacle à la navigation, et il fut naturellement décidé que ce courant d'eau satisfaisait au grand desideratum d'un moyen facile de communication entre les parties orientales du Pérou (séparées des ports du Pacifique par la chaîne presque impraticable des Andes). Diverses explorations du Purus furent ordonnées par le gouvernement brésilien. L'une d'elles (1860) fut conduite par Manoël Urban, mulâtre de peu d'instruction, mais d'une grande intelligence naturelle. Son but principal, en entreprenant cette exploration, était de constater l'existence d'une communication entre un tribulaire du Purus et le grand Rio-Madura, au-dessus des rapides de ce dernier cours d'eau. Cette communication aurait offert d'incalculables avantages pour

le commerce brésilien, mais il fut prouvé qu'elle n'existait pas.

En 1862 eut lieu une expédition plus importante : un steamer fut envoyé, mais il revint après avoir pénétré jusqu'à 800 milles (129 kilomètres) et sans trouver de profondeur de moins de 7 1/2 fathoms (13 mètres); cependant aucune observation astronomique n'avait été faite pour fixer les positions géographiques avant le voyage que vient d'accomplir M. Chandless. Il loua un bateau et un équipage d'Indiens Boliviens dans la ville de Manaos sur le Rio-Negro, et commença à remonter le 24 juin 1864. Il réussit à arriver presque aux sources de ce grand cours d'eau navigable, et fut de retour aux Amazonas en février 1865. Possédant les instruments d'astronomie et d'arpentage, il exécuta un levé du fleuve. La longueur du Purus entre son embouchure et le point qu'atteignit M. Chandless est de 1866 milles (3000 kilomètres). Son cours, très-tortueux et obstrué par des rapides, traverse une riche plaine alluviale couverte de forêts si hautes et si épaisses qu'il ne put nulle part découvrir la contrée environnante. Le principal résultat de son exploration fut que le South-Peruvian-River (Madre de Dios) n'était pas, comme on l'avait espéré, le commencement du Purus.

Les petites tribus d'Indiens qui vivent près de ses sources n'ont jamais été en communication avec les tribus demi-civilisées qui habitent plus bas sur le fleuve, et même elles sont encore usage de la hachette primitive en pierre. Elles avaient des chiens, mais pas de volatiles domestiques. Les tapirs, extrêmement nombreux dans ces solitudes reculées, semblent plutôt étonnés qu'alarmés à la vue des voyageurs. Non loin de sa source, le Purus reçoit deux cours d'eau presque égaux; M. Chandless les remonta tous les deux, et les trouva obstrués par des rochers et des rapides. Au point extrême qu'il atteignit sur la branche nord, le fleuve a une largeur de 30 yards (36 mètres). Le voyageur estime que la source même du Purus n'était pas à moins de 20 milles de distance. Le point le plus éloigné qu'il

ait atteint sur la branche nord était à $10^{\circ} 36' 44''$ de latitude méridionale, et à $72^{\circ} 9'$ de longitude ouest (méridien de Greenwich); sur la branche sud, il est allé à $10^{\circ} 52' 52''$ de latitude et à $72^{\circ} 17'$ de longitude ouest. Il a trouvé pour la hauteur au-dessus du niveau de la mer 1088 pieds (332 mètres). M. Chandless était résolu à tenter une seconde exploration pour s'assurer que l'Aquiry, un affluent sud du Purus, ne conduirait pas au Madre de Dios.

Le Niger. — M. Valentin Robins, qui a résidé à Lukoja sur le Niger de septembre 1864 à octobre 1865, a donné sur ce fleuve, dans la séance du 12 mars, des détails dont voici le résumé : Le cours du Niger est obstrué par de nombreuses îles couvertes d'une brillante végétation tropicale qui semble sortir de l'eau, et sont de l'effet le plus pittoresque. Après qu'on a passé Onitaha, on aperçoit au loin une chaîne de montagnes; le cours du fleuve commence alors à présenter des récifs. Lukoja, station établie sur un territoire cédé aux Anglais par le roi des Bida, occupe une verdoyante plaine au pied du *Patta* (ce mot veut dire *mont* dans la langue indigène) et en face de l'embouchure de la Tschadda. Le Niger commença à baisser au commencement d'octobre : au 14 avril il s'était déjà retiré de 32 pieds (10 mètres); l'abaissement continua jusqu'à la fin de mai. Au 1^{er} juin les eaux commencèrent à remonter, et au 10 septembre elles s'élevaient à 41 pieds 6 pouces ($12^m, 60$); ce mouvement se continua jusqu'au 28 septembre; la hauteur des eaux était alors de 50 pieds (15 mètres), mais cette crue est inusitée; ainsi la rivière mit 243 jours à baisser et 122 jours à s'élever; il y a, en conséquence, huit mois de sécheresse et quatre mois de saison humide. La montagne en forme de table qui domine Lukoja a 1100 pieds de haut (335 mètres), et en arrière s'étend une vaste forêt. Selon le traité passé avec le roi des Bida, le territoire anglais s'étend jusqu'à trois journées de marche. Un peu au sud de Lukoja le Niger reçoit un petit affluent, le Adokoda.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ

SÉANCES D'AVRIL ET MAI 1866.

EUROPE.

Beiträge zur Statistik des Grossherzogthums Hessen, 5 Band. Darmstadt, 1865. 1 broch. in-4°. M. EWALD.

Zur Hypsometrie der Schweiz und zur Orographie der Alpen. Erläuterungen für die hypsometrische Karte der Schweiz von J. M. Ziegler. Winterthur, 1866. 1 broch. in-8°. M. J. M. ZIEGLER.

Éclaircissements de la troisième carte de la Suisse, avec l'index de la carte et de l'hypsométrie de la Suisse, par M. J. M. Ziegler, 4^e édition. Winterthur, 1866. 1 broch. in-8°. M. J. M. ZIEGLER.

Esquisse physique des Iles Spitzbergen et du pôle arctique, par M. A. Charles Grad. Avec une carte. Paris, 1866, 1 vol. in-8°.

M. CHARLES GRAD,

ASIE.

Il Neged settentrionale. Itinerario da Gerusalemme a Aneizeh nel Cassim di Carlo Guarmani di Livorno. Gerusalemme, 1866. 1 vol. in-8°. M. CHARLES GUARMANI.

Excursion en Asie Mineure, par le comte A. de Moustier (1862). Paris, 1864, 1 vol. in-4°. M. LE COMTE A. DE MOUSTIER.

OUVRAGES GÉNÉRAUX. MÉLANGES.

Notices sur les colonies françaises, accompagnées d'un atlas de 14 cartes, publiées par ordre de S. Exc. le marquis de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies. Paris, 1866, 1 vol. in-8° et 1 vol. in-fol°. S. EXC. LE MARQUIS DE CHASSELLOUP-LAUBAT.

L'espace céleste et la nature tropicale. Description physique de l'Univers, d'après des observations personnelles faites dans les deux hémisphères, par M. Emu. Liais. Paris. 1 vol. grand in-8°, avec planches. M. EMU, LIAIS.

De l'emploi des observations azimutales pour la détermination des ascensions droites et des déclinaisons des étoiles, par M. Emu. Liais. Paris, 1858. 1 br. in-8°. M. EMU, LIAIS.

Influence de la mer sur les climats, ou résultats des observations mé-

- téorologiques faites à Cherbourg en 1848, 1849, 1850, 1851, par
M. Emm. Liais. Paris, 1860. 1 br. in-8°. M. EMM. LIAIS.
- Eine Encyclica aus dem 9^e Jahrhundert. — Ein Tractat über das
heilige Land und den dritten Kreuzzug, von Dr G. M. Thomas.
München, 1865. 1 br. in-8°. M. LE Dr G. M. THOMAS.
- Le Specie dei cotoni descritte da Filippo Parlatore, accompagné d'un
volume de planches. Firenze, 1866. 1 br. in-4° et 1 vol. in-fol°.
M. FILIPPO PARLATORE.
- L'homme et l'animal, par M. Pruner-Bey. Paris, 1865. 1 br. in-8°.
M. LE Dr PRUNER-BEY.
- Lettres sur les roches du Jura et leur distribution géographique dans
les deux hémisphères, par Jules Marcou. Paris, 1860. 1 vol. in-8°
avec 2 cartes. M. JULES MARCOU.
- Les Anglais au pôle nord. Aventures du capitaine Hatteras, par
Jules Verne. Paris, 1 vol. in-18. M. JULES VERNE.
- Le Désert de glace. Aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne.
Paris. 1 vol. in-18. M. JULES VERNE.
- Rapport sur l'ouvrage de M. Paul Riant, intitulé : Expéditions et pèle-
rinages des Scandinaves en Terre-Sainte au temps des croisades,
par M. E. Cortambert. Paris, 1866. 1 br. in-8°.
M. E. CORTAMBERT.
- Collecção das medalhas e condecorações portuguezas e das estran-
geiras com relação a Portugal pertencente ao tom III, part. II, das
Memorias da Academia real das sciencias de Lisboa coordenada
pelo socio effectivo Manuel Bernardo Lopes Fernandes. 1 vol. in-4°.
ACADÉMIE DE LISBONNE.
- Considérations générales sur les animaux fossiles de Pikermi, par
Albert Gaudry. Paris, 1866. 1 br. in-8°. M. ALBERT GAUDRY.
- Essai sur les croisements ethniques. 3^e mémoire, par J. A. N. Perier.
Paris, 1865. 1 br. in-8°. M. J. A. N. PERIER.
- Suggestions for the encouragement of emigration by theoretical,
financial and practical means, by. J. J. Sturz. Washington, 1866.
1 feuille in-8°. M. J. J. STURZ.
- Die Deutsche Nordfahrt, Aufruf an die Deutsche Nation, Dr A. Peter-
mann. Gotha, 1866. 1 feuille in-4°. M. LE Dr A. PETERMANN.
- Annuaire de la Marine et des Colonies, 1866. Paris, 1866. 1 vol.
in-8°. MINISTÈRE DE LA MARINE.

Das harmonische oder Allgemeine Alphabet zur transcription fremder schriftsysteme in lateinische schrift, zunächst in seiner anwendung auf die Slawischen und Semitischen Sprachen, von Dr Andreas August Ernst Schleiermacher. Darmstadt, 1864. 1 vol. in-4°.

M. EWALD.

El Kamsa. Il cavallo arabo puro sangue di Carlo Guarmani di Livorno. Seconda edizione. Gerusalemme, 1866. 1 vol. in-8°.

M. CHARLES GUARMANI.

Anuario de la direccion de hidrografia. Año IV. Madrid, 1866, 1 vol. in-8°.

ATLAS ET CARTES.

Karte des Russischen Reichs in Europa. Bearbeitet von Heinrich Kiepert. Berlin, 1863. 6 feuilles.

M. HENRI KIEPERT.

Carte générale de l'empire Ottoman en Europe et en Asie, dressée par Henri Kiepert. Berlin, 1863. 4 feuilles.

M. HENRI KIEPERT.

Plano topografico de la ciudad de Merida, por Agustin Diaz. 1864-1865. 1 feuille.

M. AUGUSTIN DIAZ.

Nuevo mapa de los Estados de Sonora, Chihuahua, Sinaloa, Durango, y territorio de la baja California, formado por E. de Fleury. San-Francisco, 1864. 8 feuilles.

M. C. MAUNOIR.

Amérique équatoriale. Carte dressée par le vicomte Onffroy de Thoron. 1866. 1 feuille.

M. LE VICOMTE ONFFROY DE THORON.

Carte agronomique des environs de Paris, par M. Delesse, ingénieur des mines. Paris. 2 feuilles. Échelle de 1/40 000°.

PRÉFECTURE DE LA SEINE.

Le Jura dans les deux hémisphères. Carte du globe à l'époque jurassique, montrant la distribution des terres et des mers, construite par M. Jules Marcou. 1860. 1 feuille.

M. JULES MARCOU.

Carte du théâtre des opérations autour de Sébastopol. 15 feuilles.

M. AUGUSTE VIQUESNEL.

Carte du cours inférieur du Jourdain, de la mer Morte et des régions qui l'avoisinent. — Carte du Wady Arabah et du lit du Wady el Jeib, dressées par M. Vignes, lieutenant de vaisseau, assisté de M. le Dr Combe, pendant leur voyage avec M. le duc de Luynes en 1864, et publiées sous ses auspices en 1865. 2 feuilles (1/140000°).

M. LE DUC DE LUYNES.

Leorolo.

M. Em'

heilige

Münch ·

Le Specie

volume

L'homme

Lettres s'

les de

avec :

Les An.

Jules

Le Dés

Pari-

Rapport

rim.

par

Colle

g

A

1

C₁

F

4

Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, herausgegeben von der deutschen morgenländischen Gesellschaft, III Band, n° 1.

Sse-schu, Schu-king, Schi-king, in mandschuischer Uebersetzung; mit einem Mandschu-Deutschen Wörterbuch. (Édité par M. de Gabelentz.) 1^{re} fascicule. Texte. Leipz., 1864, in-8°.

Abhandlungen der kön. Akad. der Wissenschaften zu Berlin, 1863. Berlin, 1864, in-4.

Wetzstein. Choix d'inscriptions grecques et latines recueillies pendant un voyage dans les Trachones et les montagnes du Haou-rân. — Buschmann. Système vocal des langues de la Sonora : 1^{re} partie, Grammaire des quatre principales langues de la Sonora.

Monatsberichte der kön. preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1864. Berlin, 1865, in-8°, avec pl.

H. Kiepert. Étude sur l'ethnographie ancienne de la péninsule Ibérique. — Parthey. Sur le cours supérieur du Nil, d'après Ptolémée. — Dove. Sur le tracé des isométrales dans l'Afrique du Nord.

Notizblatt des Vereins für Erdkunde zu Darmstadt, herausgeg. von L. Ewald. 1864, n°s 25-36, janv.-oct.

Nordische Revue. T. III, n° 3, avril; t. IV, n°s 1 et 2, mars et mai.

Memorias de la Real Academia de ciencias de Madrid, t. VI. Ciencias físicas, t. II, part. 1-2. Madrid, 1864-65, in-4°.

Resumen de las actas de la Real Academia de ciencias de Madrid, en el año de 1862 à 1863. Madrid, 1864, in-8°.

Boletim e Annaes do Conselho ultramarino. N°s 78 à 84. Novembre 1860, mai 1861. — N°s 115 à 117. Décembre 1863, février 1864.

N°s 78 et 79. *Angola*. Noticia de alguns dos districtos de que se compoe esta provincia.

N°s 79 à 82. *Cabo Verde*. Descripção em 1810.

N°s 83-84. J. V. *Carneiro*. Observações sobre e estatística das possessões portuguezas na Africa occidental, 1848.

N°s 84-85. Fr. Xav. *Lopes*. O Domhe grande da Quisamba.

Boletim de la Sociedad Mexicana de Geografia y Estadística. T. X, n° 9; t. XI, n°s 1 et 2.

N° 9. J. *Andrade*. Memoria sobre el cultivo de l'algodon (concl.).

— A. del *Castillo*. Descripcion de la masa de hierro meteorico de

Yanhuitlan recientemente traída a esta capital. — *Leop. Rio de la Loza*. El fierro meteorico de Yanhuitlan. — Memoria sobre la pesca de la perla en la Baja California (1857). — *D. José F. Velasco*. Estadística de Sonora (continuación).

T. XI, n° 1. Reseña de los trabajos de la sociedad en el año de 1864, por el secretario perpetuo *D. José Miguel Arroyo*. — Estadística de Sonora (contin.).

N° 2. Estadística de Sonora (conclusion).

Revista trimestral do Instituto historico, geographico e ethnographico do Brasil. T. XXVII, parte secondá, 4° trimestre. Rio de Janeiro. 1865, in-8°.

J. M. P. de Alencastre. Anuaes da provincia de Goyaz (suite).

Proceedings of the American philosophical Society. N° 71 et 72. Philadelphia.

Annual Report of the Smithsonian Institution, for the year 1863. Washington, 1864, in-8°.

Brief abstract of a series of six Lectures on the principles of linguistic science, 1864. — Memoir of C. F. Beautemps-Beaupré, by M. Élie de Beaumont, transl. from the french. — Figure of the earth, by Sr. M. Merino, from the Span. — An Account of the aboriginal inhabitants of the Californian peninsula, by J. Baegert, S. J. from the spanish lang.

Journal of the Franklin institute of Pennsylvania for the promotion of the mechanic arts. Mars à octobre.

Australian and New Zealand Gazette. N°s 700, 701, 725-729. 25 mars-1^{er} avril 1865, 18 sept.-17 oct.

The Australasian. N°s 27 à 30, 44 à 47. 31 mars-21 avril, 28 juillet-18 août 1865 (Melbourne),

The Lyttelton Times. N°s 1386, 1399, 1458.

Rapports de MM. Jules Haast et Griffith sur leurs explorations géologiques et topographiques, Nouvelle-Zélande.

The Cape and Natal News. N°s 126-131. 2 août-17 oct. 1865.

The Canadian News and British Columbian Intelligencer. N°s 340 à 351. 3 août-19 oct. 1865.

Annales des voyages. Mai et Juin.

Mai. — Résumé historique et géographique de l'exploration de Gerhard Rohlfs au Touât et à In-Çálah, d'après le journal de ce voya-

geur, publié par M. A. Petermann. Par M. V. A. *Malte-Brun* (1^{er} article). — Haïti et les Haïtiens, par le docteur *Camille Ricque*. — Esquisse physique des Iles Spitzbergen et du pôle arctique (suite et fin), par *Charles Grad*. — Société centrale de sauvetage des naufragés, par *Augustin Challamel*. — *Journal de la Société impériale de Géographie de Saint-Petersbourg*. Quelques extraits, par M. Ad. de *Circourt*. — I. Statistique ethnographique et commerciale d'Odessa. II. Armes et instruments de pierre provenant de la Russie boréale, par *Adolphe de Circourt*. — La Régence de Tunis au xix^e siècle, par A. de *Flaux*. Par *G. Privas*. — Discours prononcé par M. le marquis de *Chasseloup-Laubat*, ministre de la marine, à la première Assemblée générale, pour 1866, de la Société de géographie. — Extrait d'une lettre de M. Frédéric de *Helleval* au Rédacteur, à propos de l'origine asiatique de quelques anciens peuples d'Amérique. — Les plans-reliefs topographiques de M. *Bardin*. — Le Rio San-Francisco, importance de son bassin. Travaux hydrographiques de *Emm. Liais*.

Juin. — La Papousie et ses habitants. Etude géographique sur un pays peu connu, d'après le docteur *Friedmann*. Par M. V. A. *Malte-Brun*. — Résumé historique et géographique de l'exploration de *Gerhard Rohlfs* au Touât et à In-Çâlah, d'après le journal de ce voyageur, publié par M. A. Petermann. Par M. V. A. *Malte-Brun* (suite), avec carte. — Le massif des Vosges. Etude de géographie physique, par *Charles Grad*. — Notices sur les colonies françaises, accompagnées d'un atlas de 14 cartes, et publiées par le ministère de la marine et des colonies, par M. V. A. *Malte-Brun*. — L'Année géographique. Revue des voyages de terre et de mer, ainsi que les explorations, missions, relations et publications relatives aux sciences géographiques et ethnologiques, par L. *Vivien de Saint-Martin*; par *Charles Grad*. — Lettre de M. Frédéric *Schiern*, professeur d'histoire à l'Université de Copenhague, et membre de l'Académie des sciences, au Rédacteur.

TABLE DES MATIÈRES

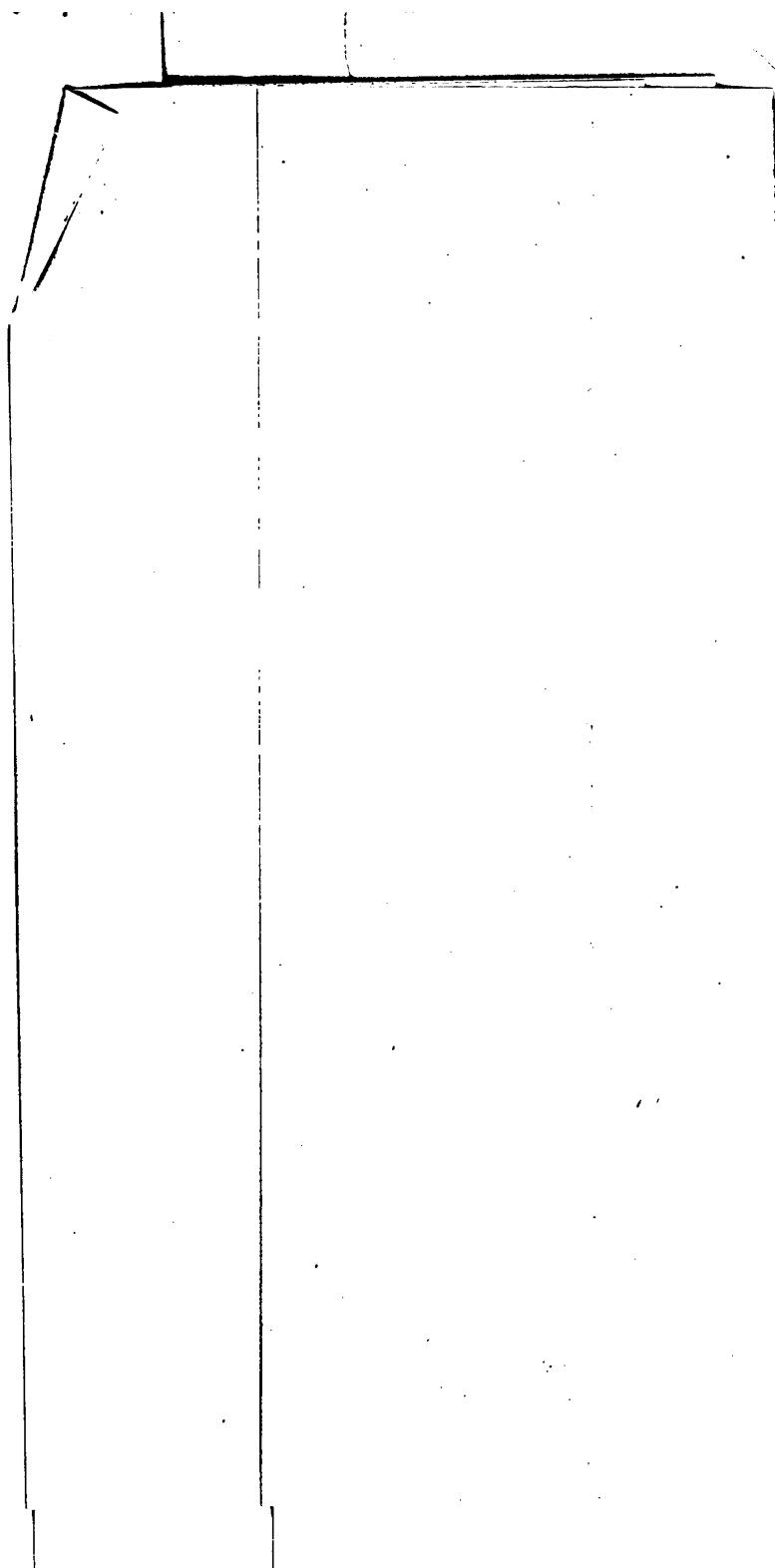
CONTENUES

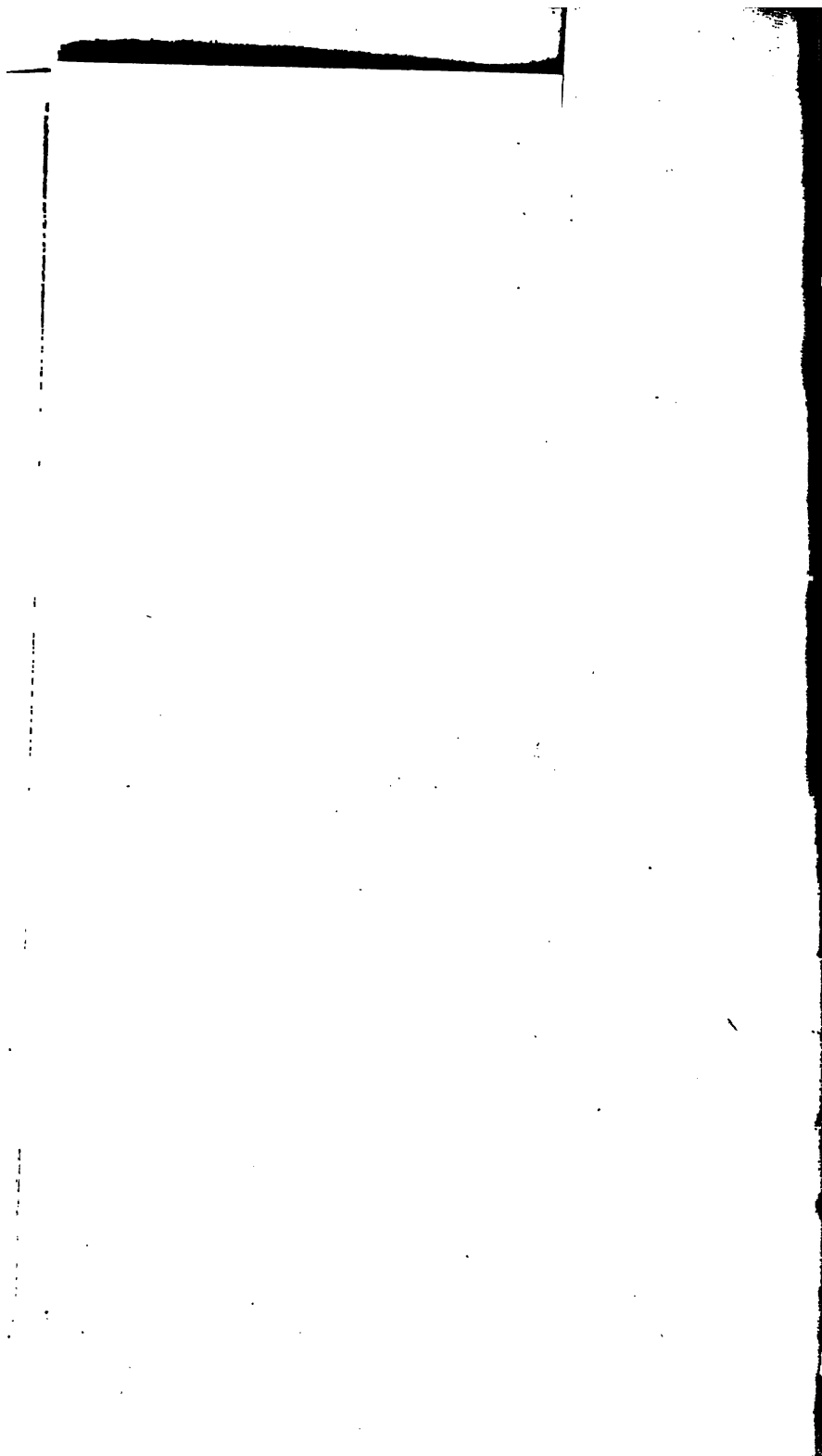
DANS LE TOME XI DE LA 5^e SÉRIE.

(Janvier à Juin.)

I. — MÉMOIRES, NOTICES, ETC.

COMTE DE MONTELANC. — Considérations générales sur l'état actuel du Japon, ...	5
ROUSSEAU, consul de France. — Notice géographique, historique, ethnographique et statistique sur la Bosnie.....	17, 145
E. GUILLET. — Essai sur le Ghilan.....	81
WILLIAM HUBER. — Considérations générales sur les Alpes Centrales.....	105
ANTOINE D'ABBADIE. — Sur le droit bîlen à propos du livre de M. Werner Munzinger, intitulé : Les mœurs et le droit des Bogos.....	241, 470
WIET, consul de France. — Le diocèse d'Alessio et la Mirditie. .	271
Discours d'ouverture de S. Exc. M. le marquis DE CHASSELOUP-LAUPAT, Ministre de la marine et des colonies, président de la Société, prononcé à l'assemblée générale du 27 avril.....	337
BOURDIOL. — Rapport sur le prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie.....	343
C. MAUNOIR. — Rapport sur les Plans-reliefs des montagnes françaises de M. Bardin.....	363
E. GAULTIER DE LA RICHERIE. — Souvenirs de Taïti sous le protectorat français.....	371
EMMANUEL LIAIS. — Le San Francisco au Brésil.....	389





E. G. REY. — Reconnaissance de la montagne des Ansariés.....	433
C. MAUENOIR. — Carte d'Italie dressée par l'état-major italien.....	487

II. — ANALYSES, RAPPORTS, ETC.

EUGÈNE CORTAMBERT. — Rapport sur les expéditions et pèlerinages des Scandinaves en Terre-Sainte, au temps des Croisades.....	196
V. GUÉPIN. — Rapport sur le voyage en Terre-Sainte de M. de Saulcy.....	289
LEFEBVRE-DURUFLÉ. — Rapport de la Section de comptabilité sur les comptes de 1865 et sur le budget de 1866.....	494

III. — COMMUNICATION.

MARTIN DE MOUSSY. — Instructions géographiques pour M. Osmia Laporte, consul de France à Fernambouc.....	51
Lettre de M. G. Lejean au Président de la Commission centrale...	309
Rapports sur la mort du baron von der Decken.....	313
E. DESJARDINS. — Nouvelle note sur l'inscription latine relative au nom géographique de Cenabum et sur l'emplacement de cette ville.....	503
Carte géologique de la terre, par M. Jules Marcou.....	509
Lettre de M. G. Lejean au Président de la Commission centrale...	515

IV. — ACTES DE LA SOCIÉTÉ.

Procès-verbaux des séances.....	58, 207, 320, 403, 519
---------------------------------	------------------------

V. — NOUVELLES ET FAITS GÉOGRAPHIQUES.

Le nouveau voyage du docteur Livingstone. — Voyage du professeur Agassiz au Brésil. — Climat de la Nouvelle-Zélande.	218
Carte topographique des Iles Britanniques. — Les puits artésiens de Chicago. — Émigration au Brésil. — Les steppes de Kumanich	325
Expédition scientifique aux bouches de l'Yénisséï. — Le No-man's Land	422
Projet d'exploration du pôle nord, — Population de Saint-Petersbourg et du gouvernement de Kevno.....	529

(544)

- Société impériale géographique de Russie.* — L'île de Ceylan. —
Séance annuelle de 1865. — Mesure d'un arc de parallèle. —
Les musulmans de la Chine et leur insurrection. . 74, 227, 423, 530
Société royale géographique de Londres. — Madagascar. —
Voyage de Duchaillu à la côte occidentale d'Afrique. — La mort
du baron von der Decken. — Exploration du Rio-Purus. — Le
Niger. 228, 327, 426, 532
Société de géographie et de statistique de Mexico. — Envois
adressés à cette société pendant le troisième trimestre. 333
Ouvrages offerts à la Société. 78, 233, 335, 429, 535

PLANCHE.

Reconnaissance de la montagne des Ansariés à 1/500 000^e, par
M. E. G. Rey.

ERRATA

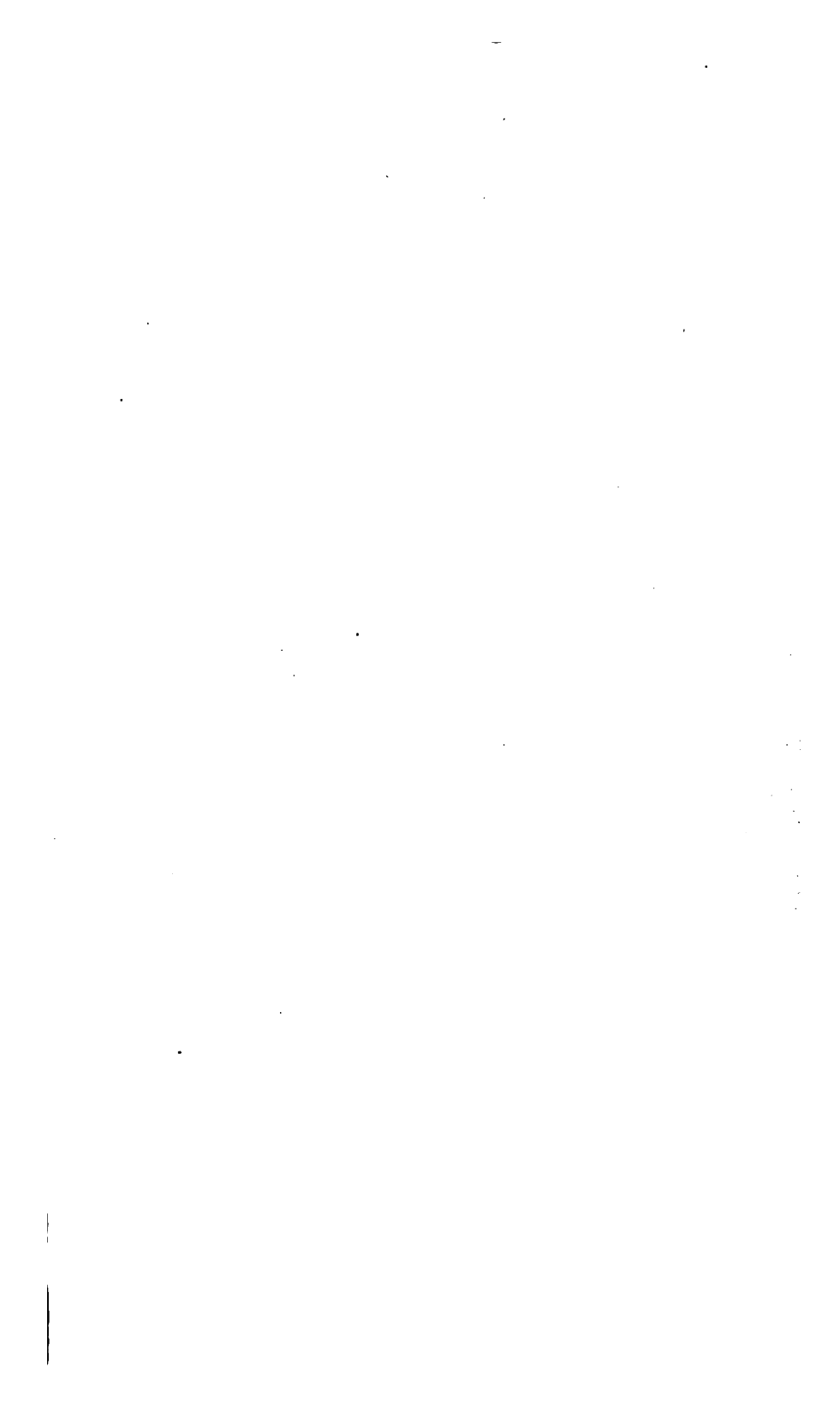
- Page 208 ligne 3 *au lieu de* d'avoir dans une autre enceinte, *lisez* d'avoir
obtenus dans une autre enceinte
— 209 — 3 — déjà bien connu depuis pour un livre, *lisez*
déjà bien connu pour un livre
— 210 — 14 — sur leur admission, dans une, *lisez* sur leur
admission dans une
— 211 — 17 — (Princesse Koltzoff Massalsky). — M. Duha-
mel, *lisez* (Princesse Koltzoff Massalsky),
M. Duhamel
— 213 — 18 — pour établir, *lisez* afin d'établir
— 213 — 19 — la juste balance, entre les prévisions, *lisez*
la juste balance entre les prévisions
— 217 — 11 — Ausariés, *lisez* Ansariés
— 313 — 3 de la note, *au lieu de* Kusten, *lisez* Kersten
— 331 — 19 *au lieu de* 440 milles, *lisez* 40 milles

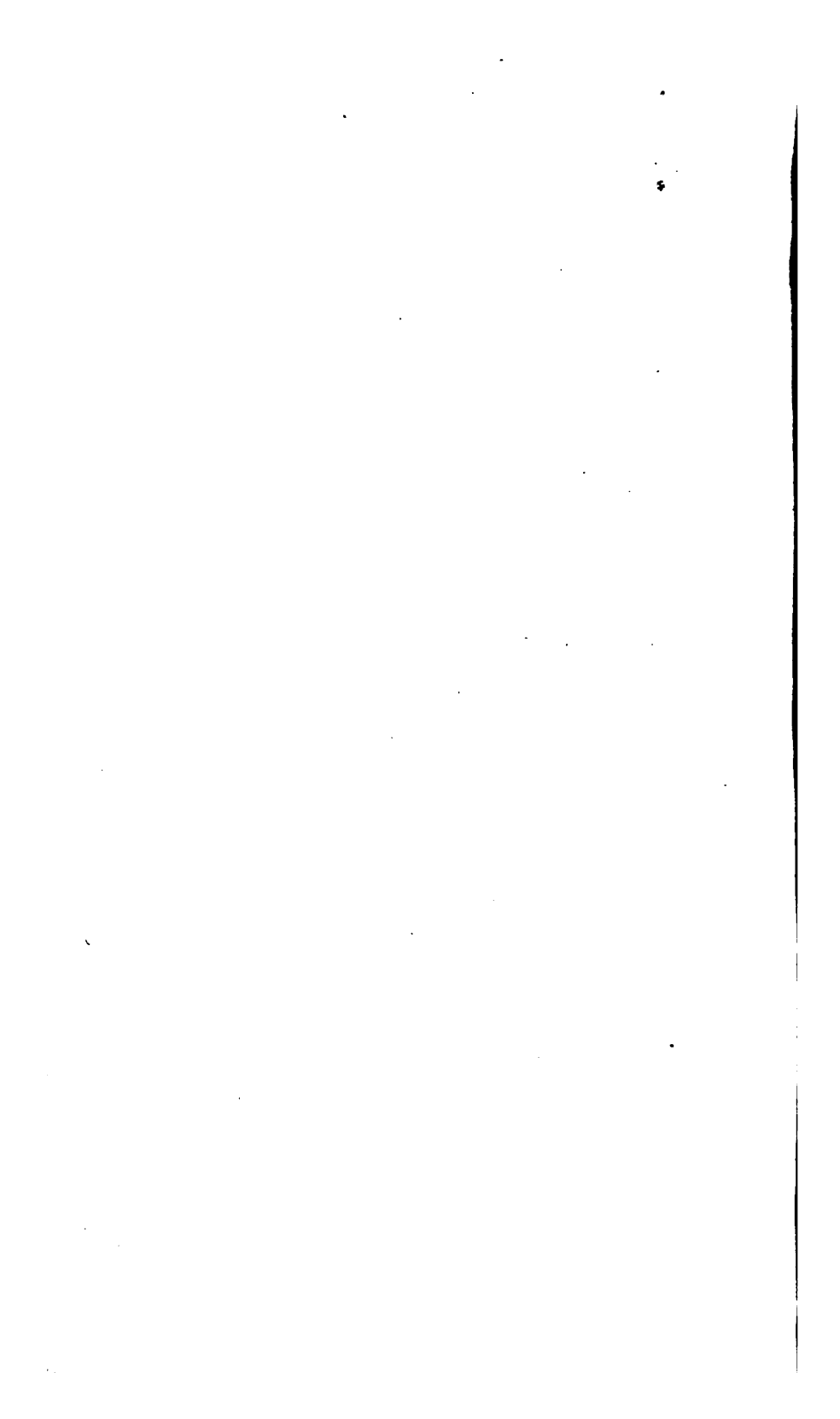
10, 2

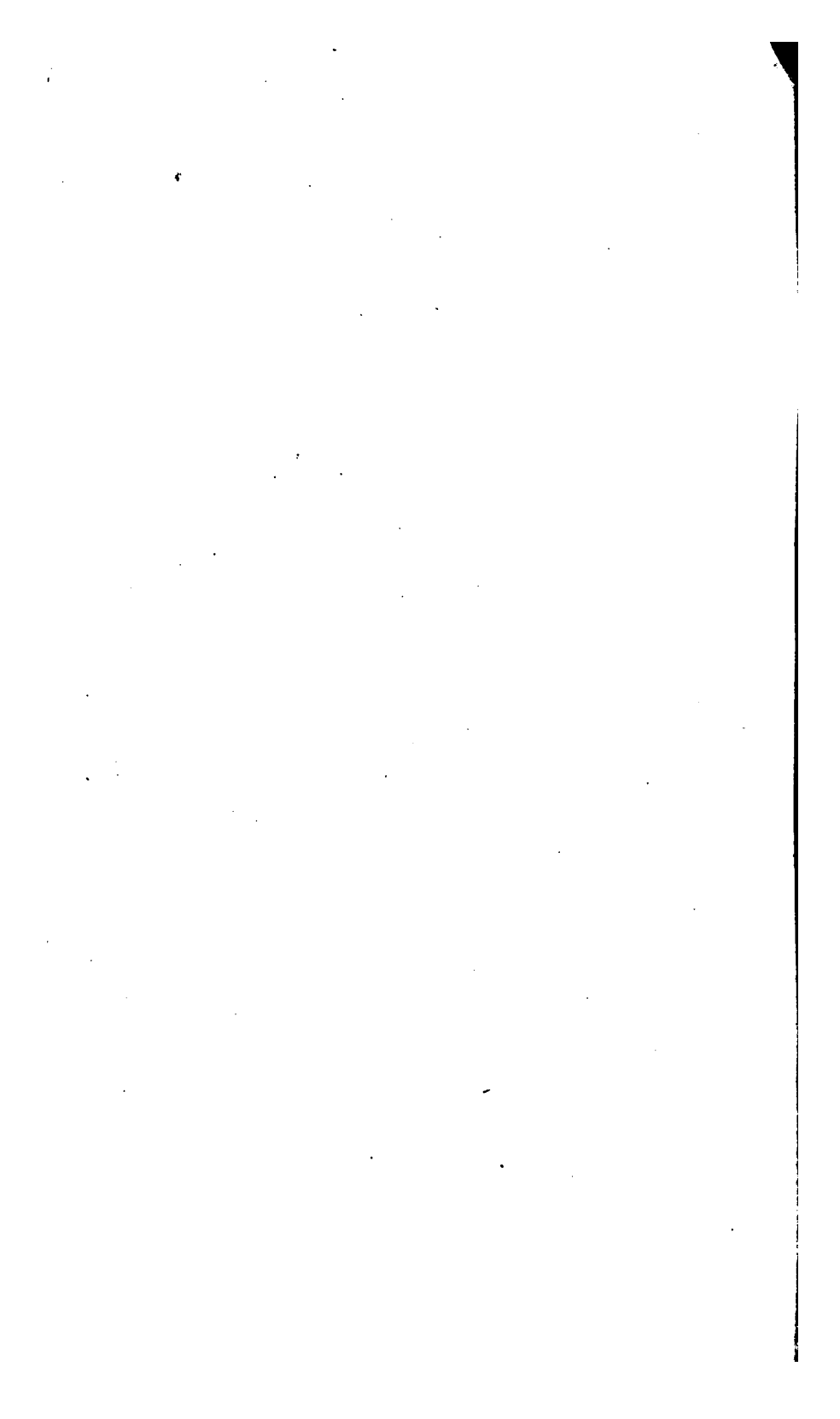
Р. 5

1
 2
 3
 4
 5
 6
 7

H. G. - 32







**This book is under no circumstances to be
taken from the Building**

[illegible]

